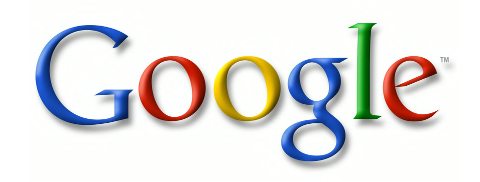






23
525,27
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
18 June, 1874.
HARVARD COLLEGE LIBRARY
CAMBRIDGE MASS.



ŒUVRES COMPLÈTES
D'ALEXANDRE DUMAS
PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté	1
Amaury	1
Ange Pitou	2
Ascanio	2
Aventures de John Davys	2
Les Baleiniers	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
La Bouillie de la comtesse Berthe	1
La Boule de neige	1
Bric-à-Brac	2
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
Charles le Téméraire	2
Le Chasseur de sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Le Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	2
Le Collier de la reine	3
La Colombe	1
Les Compagnons de Jéhu	3
Le Comte de Monte-Cristo	6
La Comtesse de Charny	6
La Comtesse de Salisbury	2
Les Confessions de la marquise	2
Conscience l'innocent	2
La Dame de Monsoreau	3
La Dame de Volupté	2
Les Deux Diane	3
Les Deux Reines	2
Dieu dispose	2
Les Drames de la mer	1
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
Une Fille du régent	1
Le Fils du Forçat	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Gaule et France	1
Georges	1
Un Gil Blas en Californie	1
Les Grands Hommes en robe de chambre. — César	2
La Guerre des femmes	2
Histoire d'un casse-noisette	1
L'Horoscope	1
Impressions de voyage :	
— Une Année à Florence	1
— L'Arabie Heureuse	3
— Les Bords du Rhin	2
— Le Capitaine Arena	1
— Le Caucase	3
— Le Corricolo	2
— Le Midi de la France	2
— De Paris à Cadix	2
Impressions de voyage :	
— Quinze jours au Sinaï	1
— En Russie	3
— Suisse	3
— Le Speronare	1
— La Villa Palmieri	1
— Le Véloce	2
Ingénue	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe de Walter Scott (trad)	2
Jane	1
Jehanne la Pucelle	1
Louis XIV et son Siècle	4
Louis XV et sa Cour	2
Les Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de glace	2
Le Maître d'armes	1
Les Mariages du père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	10
Mémoires de Garibaldi	2
Mémoires d'une aveugle	2
Mémoires d'un méd.—J. Balsamo	5
Le Meneur de loups	1
Les Mille et un Fantômes	1
Les Mohicans de Paris	4
Les Morts vont vite	2
Napoléon	1
Une Nuit à Florence	1
Olympe de Clèves	3
Le Page du duc de Savoie	2
Le Pasteur d'Ashbourn	2
Pauline et Pascal Bruno	1
Un Pays inconnu	1
Le Père Gigogne	2
Le Père la Ruine	1
La Princesse de Monaco	2
La Princesse Flora	1
Les Quarante-Cinq	3
La Régence	1
La Reine Margot	2
La Route de Varennes	1
Le Salteador	1
Salvator (suite et fin des Mohicans de Paris)	5
Souvenirs d'Antony	1
Les Stuarts	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
Le Testament de M. Chauvelin	1
Trois Maîtres	1
Les Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'Enfer	1
La Tulipe noire	1
Le Vicomte de Bragelonne	6
La Vie au désert	2
Une Vie d'artiste	1
Vingt ans après	3

POISSY. — TYP. DE A. BOURET.

IMPRESSIONS

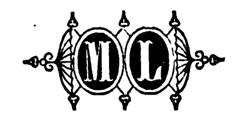
DE VOYAGE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

— EN RUSSIE —

TROISIÈME SÉRIE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

compli le dénoûment du terrible drame que nous venons de raconter.

Pour cela, il fallait retourner à Peterhof.

Une fois à Peterhof, nous voulûmes faire une surprise à nos bons amis Arnault et sa femme, en allant leur demander à déjeuner.

Nous demeurâmes donc dans nos wagons, et nous nous fîmes descendre seulement sur la propriété de la comtesse Kouchelef, tante de notre hôte, dans le voisinage de laquelle s'est établie une colonie française, composée en grande partie de nos artistes dramatiques parisiens transportés à Saint-Pétersbourg.

Nous fîmes à peu près deux verstes à pied, conduits par un ancien régisseur de l'Opéra-Comique, descendu du chemin de fer en même temps que nous, et nommé Josse.

Il me rappela qu'il avait monté à l'Opéra-Comique mon poëme de *Piquillo*.

C'est curieux de se retrouver ainsi, à huit cents lieues de Paris, en pays de connaissance; mais, en Russie, c'est un de ces miracles qui arrivent à chaque instant.

Ce qui nous faisait faire ces deux verstes à pied, et du plus gymnastique de nos pas, à Moynet, à Grégorovitch et à moi, c'est que nous mourions de faim, et que, dans l'espoir d'un bon déjeuner, nous allions frapper à une porte amie.

J'ai dit à quelle porte : à celle de cette belle et excellente madame Naptal-Arnault, qui m'a, avec tant de talent, créé tant de rôles.

J'avais dû dîner avec ces bons amis le samedi précédent. Il y avait juste huit jours. On avait fait pour moi des préparatifs splendides. Il y avait jusqu'à un feu d'artifice, composé de deux soleils et de trois chandelles romaines. Mais l'homme propose, Dieu dispose. La veille du jour où je devais avoir la joie de me retrouver avec eux, j'avais été malheureusement entraîné d'un autre côté.

Nous arrivâmes enfin devant cette porte tant désirée; nous la poussâmes sans être annoncés, comme on fait chez de véritables amis, et nous trouvâmes madame Arnault, une grammaire à la main, et faisant une dictée à ses deux filles.

La troisième, partie à deux mois de Paris pour Saint-Pétersbourg, et qui, pendue au cou de sa mère, ne s'est point aperçue, protégée par ce doux abri, qu'elle traversait un hiver de trente degrés de froid, dormait tranquillement dans son berceau.

Quant à Arnault, il était à la chasse; c'était justement jour d'ouverture.

Ce ne fut qu'un cri de joie à notre vue, poussé par la mère et les enfants.

Puis cette question, mêlée d'une certaine nuance de terreur, sortit timidement de la bouche de la maîtresse de la maison :

— Viendriez-vous pour déjeuner, par hasard?

— Non-seulement nous venons pour déjeuner, mais encore nous mourons de faim! répondis-je brutalement, pour ne laisser aucun espoir à madame Arnault.

On appela la cuisinière, et un grand conseil fut tenu.

Ce n'est pas chose facile que d'improviser un déjeuner pour trois robustes appétits, dans une maison de campagne, à treize verstes de Pétersbourg, quand il faut tout faire venir de Pétersbourg, même le pain.

Enfin, on s'aperçut que l'on possédait dans le garde-manger un canard tué en fraude, avant l'ouverture de la chasse, par Arnault.

Plus, douze œufs.

Mais madame Arnault pressentit qu'une omelette et un salmis n'étaient point suffisants pour trois mâchoires aussi menaçantes que les nôtres. Elle envoya chez tout ce qu'il y avait de Français dans la colonie, et, au nom de la patrie,

chacun se cotisant, nous nous trouvâmes avoir un splendide déjeuner.

Pendant le déjeuner, on s'était occupé des moyens de transport qui devaient nous conduire à Ropcha. Les ressources ne sont point variées à Kouchelef. On avait trouvé et attelé un ou une télègue; je ne sais si le véhicule est masculin ou féminin, je sais seulement qu'il est dur.

Le ou la télègue nous attendait à la porte.

Nous avions soixante verstes à faire, aller et retour. Madame Arnault nous prêta trois couvertures, destinées à nous servir de parapluies, dans le cas où un gros nuage noir qui s'avançait au-dessus de nous s'aviserait de crever. Puis elle nous donna amicalement le conseil de nous serrer le ventre, soit avec les boucles de nos pantalons, soit avec des ceintures.

Avant le déjeuner, un pareil conseil nous eût épouvantés; après le déjeuner, nous demandâmes bravement, Moynet et moi :

— Pourquoi nous serrer le ventre?

Madame Arnault nous l'expliqua.

Le conseil était relatif à nos entrailles, qui pouvaient dans les secousses de la télègue, éprouver de grands dérangements, les entrailles indigènes supportant seules sans danger ce genre de locomotion.

On confectionne, en Russie, des ceintures à l'usage des voyageurs qui vont en télègue.

Disons en passant ce que c'est que la télègue. — Décidément, j'adopte le féminin.

C'est la voiture essentiellement marchande.

Représentez-vous une petite charrette basse, ayant la forme d'un bateau, à quatre roues, suspendue sur son essieu pour tout ressort, ornée de deux planches posées en travers et sur lesquelles on s'assied.

Attelez à cette machine, qui doit être un ancien instru-

ment de torture, du temps d'Ivan le Terrible, trois chevaux courlandais, bas, vigoureux, trapus, dont celui du milieu trotte, tandis que galopent ventre à terre, sans s'occuper des cris de ceux qu'ils emportent, les chevaux de côte; supposez le tout conduit par un mougik finnois, qui n'entend aucune langue, pas même la langue russe, et qui, lorsqu'on lui crie : *Stoï*, croit qu'on lui crie : *Pachol*, et vous aurez une idée de la trombe, du tourbillon, de l'orage, de la tempête, du tonnerre qui passe devant vous sous le nom de télègue, se rendant de Kouchelef à Ropcha, sur une route dont on a négligé d'enlever les pierres et oublié de combler les trous.

Nous arrivâmes à Ropcha, brisés, moulus, anéantis; quant aux chevaux, pas un de leurs poils n'était même mouillé.

Notre bonne fortune avait fait que, le matin, dans la gare de Peterhof, nous avions rencontré le général comte T...

Il était venu à moi, et, à mon grand étonnement, m'avait abordé le premier.

C'était une vieille connaissance, que je ne reconnaissais pas. Il me rappela qu'il y avait vingt-cinq ans, nous avions dîné ensemble avec le duc de Fitz-James, le comte d'Orsay et Horace Vernet, chez la belle Olympe Pélissier, — aujourd'hui madame Rossini.

Du moment qu'il voulait bien se souvenir, je n'avais garde d'oublier.

Il se mit à notre disposition avec cette courtoisie russe qui, jusqu'à présent, ne nous a jamais fait défaut.

Nous lui dîmes que nous allions à Ropcha, sans lui dire, bien entendu, pourquoi nous y allions, et que nous désirions visiter le château.

— Avez-vous un billet? demanda-t-il.

Nous n'avions pas de billet.

Je déchirai une page de mon album, et quelques lignes écrites par le comte nous assurèrent une bonne réception de la part du gouverneur.

La route de Ropcha est plate, comme toute route du nord de la Russie, mais assez bien boisée. Une petite rivière, qui serpente comme le Méandre, et que nous traversâmes une trentaine de fois, abonde en truites excellentes. Aussi, à Pétersbourg, lorsqu'un domestique vous offre des truites, ne manque-t-il jamais de dire :

— Truites de Ropcha.

Le prince Bariatinsky avait un domestique qui n'y manquait jamais. Les huit ou neuf cents lieues qui séparent Ropcha de Tiflis disparaissent devant cette habitude, enracinée chez lui, et il aurait cru son maître déshonoré si les truites qu'il servait au pied du Kasbek n'avaient pas été annoncées sous le titre sacramentel de *truites de Ropcha.*

On cherche toujours une analogie entre les lieux et les événements qui s'y sont passés. Je me figurais Ropcha un vieux et sombre château du temps de Vladimir le Grand ou tout au moins de Boris Guedeonof. Point : Ropcha est un bâtiment à la mode du dernier siècle, entouré d'un charmant jardin anglais, ombragé par des arbres magnifiques, avec de grandes pièces d'eau courante, où l'on conserve des truites par centaines, pour les tables impériales de Saint-Pétersbourg.

Quant au château, on le bouleversait de fond en comble, et un régiment d'ouvriers couvrait les murailles de papier perse, ni plus ni moins que celles d'un chalet de Montmorency.

C'est dans l'une des deux chambres qui forment l'angle gauche du château que se passa, pendant la nuit du 19 au 20 juillet, le drame terrible que nous avons essayé de raconter.

Les serres du château de Ropcha sont les plus riches des environs de Saint-Pétersbourg. La signature du comte T... avait produit un effet magique : les jardiniers, au risque de ce qui pouvait en arriver de fâcheux pour moi, voulurent me faire goûter de toutes leurs primeurs, pêches, abricots, raisins, ananas, cerises; — tout cela ressemblait assez peu à des fruits naturels, mais tout cela était offert par ces braves gens avec tant d'insistance et de gracieuseté, qu'il était impossible de ne pas risquer une indigestion pour leur être agréable.

J'emportai, en outre, un bouquet deux fois gros comme ma tête.

J'étais loin de me douter que je venais à Ropcha pour en emporter des fleurs...

En rentrant à la villa Besborodko, nous apprîmes une grande nouvelle.

Les esprits avaient profité de mon absence et de celle de Moynet pour faire des leurs.

Home avait retrouvé son pouvoir!

J'arrivais à huit heures du matin, ayant couché à Saint-Pétersbourg; personne n'était encore levé dans la maison.

Je gagnai ma chambre, ou plutôt mon appartement, sans bruit, sur la pointe du pied, comme un fils de famille qui a découché.

A peine étais-je dans ma chambre, que je vis entrer Millelotti effaré, pâle et tremblant. Il se laissa tomber sur un fauteuil.

— Ah! mon cer monsou Doumas, dit-il, ah! mon cer monsou Doumas, si vous saviez ce qui s'est passé!

— Eh! que s'est-il donc passé, maestro? En tout cas, cela ne me paraît pas chose agréable pour vous.

— Ah! monsou Doumas, ma pauvre tante, qui est morte depouis neuf mois, a passé cette nouit dans oune table, et la table à courou après moi; la table m'a embrassé, et cela

si tendrement, que z'en ai encore les dents qui saignent.

— Que diable me contez-vous là? Êtes-vous fou?

— Non, je ne souis pas fou; mais Home a retrouvé son pouvoir.

Je jetai un cri de joie; j'allais donc voir quelques-unes des merveilles du fameux spirite.

Voici comment les choses s'étaient passées.

C'est le récit de Millelotti que je vous traduis en français. Je n'y suis pour rien du mien, croyez-le bien, chers lecteurs.

Millelotti et Home occupaient, au rez-de-chaussée, et dans un autre corps de logis que le mien, deux chambres séparées l'une de l'autre par une simple cloison, percée, au milieu, d'une grande porte à deux battants. J'ai toujours soupçonné Home d'avoir choisi cet aménagement pour s'éloigner de moi. Home m'accusait tout haut de mettre les esprits en fuite.

Or, la nuit précédente, vers une heure du matin, — attendez-vous à quelque chose de bien effrayant! — Millelotti ne dormant aucunement, ni Home non plus, chacun d'eux étant couché dans son lit, chacun d'eux ayant sa bougie allumée et lisant, on entendit frapper trois coups à la cloison intermédiaire, puis trois autres, puis encore trois autres.

Chacun des lecteurs leva le nez.

— Est-ce vous qui m'appelez Millelotti, demanda Home, et avez-vous besoin de quelque chose?

— Nullement, répondit le maestro. N'est-ce donc pas vous qui avez frappé?

— Moi? Je suis dans mon lit, à l'autre bout de la chambre.

— Qui est-ce donc, alors? demanda Millelotti, qui commençait à s'effrayer.

— Ce sont les esprits, dit Home.

— Comment, les esprits? dit Millelotti.

— Oui, continua Home; mon pouvoir me revient.

Il n'avait pas achevé ces mots, que Millelotti sautait à bas de son lit, et, ouvrant la porte de communication, apparaissait à Home, pâle lui-même comme l'esprit de la mort.

— Voyons, dit-il à Home, pas de bêtises!

Home était dans son lit, et, en apparence, d'une tranquillité parfaite.

— Ne craignez rien, lui dit-il, ou, si vous craignez quelque chose, venez vous asseoir sur mon lit.

Millelotti pensa que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de suivre le conseil de Home. En le voyant en si bonne intelligence avec leur évocateur, et familièrement assis sur le même lit que lui, il y avait toute probabilité que les esprits le respecteraient.

Il alla donc s'asseoir près de Home, qui se souleva sur son oreiller, et qui, les yeux fixés sur la cloison, dit d'une voix douce, mais en même temps ferme :

— Si vous êtes véritablement mes esprits familiers, et si vous revenez à moi, frappez trois coups à intervalles égaux.

Les esprits frappèrent trois coups à intervalles égaux, puis un quatrième, qui, isolé ainsi, semblait posé au bout de la phrase, non pas comme un point d'interrogation, mais comme un point invitant à interroger.

Home, qui comprend la langue des esprits comme M. Julien le chinois, n'eut pas besoin de chercher ce que voulait dire ce quatrième coup.

— Venez-vous pour moi ou pour mon compagnon? demanda-t-il.

Les esprits répondirent qu'ils venaient pour Millelotti.

— Comment! pour moi? s'écria le maestro en faisant,

massif, à dessus de marbre, qui se trouvait dans un coin, et qui reposait sur un pied à trois griffes.

— Dans ce guéridon! dit-il.

Le guéridon fit un mouvement.

— J'ai vu remuer le guéridon! s'écria Millelotti.

— Sans doute, l'âme vient d'y entrer, dit Home. Interrogez le guéridon.

Le guéridon, interrogé, leva trois fois une de ses griffes, et trois fois en frappa le parquet, en signe de réponse affirmative.

Le pauvre Millelotti était plus mort que vif.

— De quoi avez-vous peur? lui demanda Home. Si votre tante vous aimait comme vous le dites, son âme ne peut vous vouloir aucun mal.

— Sans doute, dit le maestro, ma tante m'aimait, je l'espère du moins.

— Aimiez-vous beaucoup votre neveu? demanda Home à la table.

La table leva de nouveau trois fois la griffe, et de nouveau frappa trois fois.

Millelotti était muet.

Home continua la conversation pour lui.

— Si vous aimiez votre neveu autant que vous le dites, donnez-lui une preuve de cet amour.

La table glissa comme dans une rainure, et vint droit à Millelotti.

Celui-ci, en voyant la table se mettre en mouvement, poussa un cri et se dressa sur ses jambes.

Mais la table n'était pas venue pour venir seulement; elle était venue pour embrasser le maestro.

Elle se souleva donc, quittant la terre, monta jusqu'a la hauteur du visage de Millelotti, et, de son bourrelet de marbre, comme d'une lèvre glacée par le froid du tombeau, toucha les lèvres du jeune homme.

Millelotti tomba à la renverse sur le lit de Home; il était évanoui.

Qui le reporta dans sa chambre? Sont-ce les esprits? est-ce Home? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se réveilla dans son lit, la sueur au front, les cheveux hérissés de terreur.

Par bonheur, les esprits étaient partis; le maestro n'eût pas résisté à une rechute.

Il croyait avoir fait un rêve. Il appela Home; mais Home lui confirma tous ses souvenirs. C'était bien la réalité : l'âme de sa tante était bien sortie du tombeau et était bien venue de Rome tout exprès pour l'embrasser.

C'était alors qu'il s'était levé, et que, s'étant informé s j'étais rentré, il était accouru à moi, tout pâle et tout frissonnant encore de cette scène nocturne.

Moynet et moi courûmes chez Home; les esprits étaient donc revenus; Home avait donc reconquis son pouvoir; nous allions donc voyager dans le monde fantastique où Millelotti avait chevauché toute la nuit.

Point!

Home avait reperdu son pouvoir; les esprits étaient revenus, non pas pour lui, mais pour le maestro; et tout ce que nous vîmes, c'est la fameuse table qui avait quitté son coin et qui était encore près du lit, à la place où elle s'était enlevée de terre et avait donné un baiser de marbre au pauvre Millelotti.

Qu'y avait-il de vrai dans tout cela? Les deux hommes semblaient parfaitement de bonne foi : Home dans son calme, Millelotti dans son agitation.

Il fallut nous contenter du récit de Millelotti, appuyé de la vue de la table, avec promesse, si les esprits revenaient, que nous serions, à l'instant même, avisés de leur présence.

Ce n'était pas grand'chose que cette promesse; mais, d'un mauvais payeur, on tire ce que l'on peut.

lande, si peu enviable que paraisse son territoire à ceux qui marchent sur la terre ferme, a subies pour arriver où elle en est aujourd'hui.

La Finlande était complétement inconnue aux anciens. Vers les XIIe, XIe X^e^ et siècles, on y voit s'agiter des peuplades Tchoudes perdues dans un brouillard que commence, au XIIe siècle seulement, à dissiper le christianisme. Trois cents ans plus tard, les Suédois et les Russes se disputent cette province. La paix de Vilborg, en 1609, et celle de Stolbova, en 1617, la donnent à Charles IX et à Gustave-Adolphe. Pierre Ier reprend une partie de la Carelie par le traité de Nystadt; Élisabeth, différentes places par le traité d'Abo; enfin Alexandre réunit à la Russie le reste de la Finlande avec la Bothnie orientale par celui de Frederikshaven, signé en 1809.

Disons, en passant, — nous l'oublierions plus tard, si nous ne le disions pas ici, — que l'on voit à Tornéa, non-seulement le soleil à minuit, pendant la nuit du 23 au 24 juin, mais encore, et cela tous les jours de l'année, une pyramide élevée en souvenir des expériences qu'y fit, en 1736 et 1737, notre compatriote Maupertuis, pour déterminer la figure de la terre.

Cette pyramide, au reste, ressemble un peu à celle qui a été élevée par les Russes à l'endroit même où se trouvait la grande redoute pour célébrer la victoire remportée *sur nous* à Borodino.

Nous irons voir ce champ de bataille où se couchèrent, pour dormir du sommeil éternel, cinquante-trois mille hommes!

Pardon, nous allions oublier un autre monument, non moins historique, mais peut-être plus pittoresque encore. Celui-là, il est vrai, n'est pas en Finlande, mais en Suède.

A l'endroit où Gustave III, d'étrange mémoire, mit le pied, à son retour de l'expédition de Finlande, les bourgeois de

Stockholm, — les bourgeois sont les mêmes partout! — lui élevèrent une statue de bronze. Le roi qui a été assez heureux pour fournir à notre confrère Scribe le héros d'un de ses opéras-ballets, y est représenté, par le sculpteur, sans doute dans la prévision qu'il devait mourir dans une salle de bal, le jarret tendu et la jambe en l'air, comme s'il risquait un *en avant-deux*.

Il présente à sa capitale la couronne qu'il vient de conquérir.

Il devait y avoir encore à Stockholm, lorsque le Gascon Bernadotte y fit son entrée solennelle comme successeur de Charles XIII, des bourgeois qui avaient contribué à l'érection de la statue de Gustave III et qui criaient : « Vive Charles-Jean! »

En tout cas, la statue y était, mais elle ne criait rien. Décidément, il n'y a que le bronze qui ne change pas d'opinion, à moins cependant qu'on ne le remette à la fonte.

Jetez encore une fois les yeux sur la carte de Finlande. Seulement, cette fois, au lieu de les arrêter sur la terre, arrêtez-les sur la mer. Vous y verrez autant d'îles que sur la terre vous avez vu de lacs; de sorte que c'est à ne pas savoir, des îles d'Aland à Abo, si c'est l'eau qui est le sol, ou si c'est le sol qui est l'eau.

Tous les paysans de cet archipel sont bateliers et pêcheurs.

Été comme hiver, les communications sont établies entre la Suède et la Finlande par Grisel-Hamm et Abo.

C'est sur ce point surtout que je vous prie de jeter les yeux.

Pendant cinq mois de l'année, le service marche assez régulièrement, sauf les tempêtes; pendant cinq mois d'hiver, tout va pour le mieux, grâce aux glaces; mais, pendant le mois d'automne où la glace n'est pas encore prise tout à fait, et pendant le mois de printemps où elle dégèle, la chose devient plus dangereuse.

Lorsque la mer est libre, le service se fait en barque.

Lorsque la mer est prise, le service se fait en traîneau.

Mais, lorsque la mer charrie, il se fait comme on peut.

Alors, on navigue avec des pirogues à patins; tantôt on glisse sur des glaçons, d'un, deux, trois kilomètres, à l'extrémité desquels on retrouve la mer; après avoir marché avec les crochets, le traîneau-pirogue redevient pirogue-traîneau, et marche à la voile ou à la rame. Parfois, au milieu du trajet, le vent s'élève, et l'embarcation dérive parmi les glaçons, au risque d'être brisée par eux. Parfois aussi une brume épaisse descend du ciel, s'étend sur les vagues, enveloppe la barque, et, lui cachant le danger, place le danger tout autour d'elle. Tous autres marins que des Finnois, c'est-à-dire des espèces de phoques, seraient infailliblement perdus, une fois égarés au milieu de cette brume. Mais les hardis bateliers savent la route qu'ils doivent suivre et connaissent tous les aspects du péril qui les menace. Chaque accident, si petit qu'il soit, a pour eux sa signification. La façon dont se lève le jour et celle dont s'approche la nuit, un nuage, un oiseau, un souffle de vent qui passe, dit au pilote ce qu'il a à craindre ou à espérer. Alors, ou il s'enfonce au milieu des écueils, ou il lutte contre les glaçons, ou il regagne la côte. L'été, les lettres vont de Stockholm à Abo en trois jours; l'hiver, quand elles peuvent. Les hommes qui montent le bateau-poste sont souvent perdus pendant une semaine, et ils passent cette semaine entre la vie et la mort. Que voulez-vous! c'est une corvée imposée à la contrée. A peine si, à ce terrible métier, chaque homme gagne dix kopeks par jour, — un peu moins de huit sous. — Eh bien, proposez à ces braves Finnois d'occuper une autre partie de la terre où le soleil luit, où les citrons mûrissent, comme dit la chanson de Gœthe, ils refuseront, tant la terre natale nous retient par de douces

chaînes, tant la patrie, si marâtre qu'elle soit, nous est une mère chérie!

On comprend que des hommes tels que ceux dont nous venons de peindre le sol et d'esquisser la vie, doivent avoir une mythologie et une poésie à eux.

Ils ont même deux poésies :

La poésie primitive, traditionnelle, autochthone, si l'on peut s'exprimer ainsi, celle-là énergique, spontanée, jaillissant du fond des rochers, planant à la surface des lacs, et flottant dans l'air, émanée qu'elle est des croyances et des mœurs.

L'autre poésie, étrangère, poésie de conquête, poésie de civilisation, parure importée par les conquérants, charme des beaux esprits, langue des classiques et des lettrés, poésie suédoise enfin.

Celle-ci n'offre rien d'original, n'a point de caractère particulier, et a cours dans toutes les académies de l'Europe.

Nous allons essayer de donner une idée de la poésie primitive. Nous choisissons de préférence la première *runa*, qui est à peu près, pour les Finnois, ce que le premier chapitre de la Genèse est pour nous.

Le lecteur, sans que nous le lui demandions, fera, nous en sommes sûr, la part de la difficulté vaincue, surtout quand nous lui aurons dit que notre traduction est de la plus scrupuleuse exactitude.

PREMIÈRE RUNA

Voici ce que disaient les pères de mon père :
Les jours se succédaient, l'un de l'autre suivi,
Les nuits après les nuits descendaient sur la terre,
Quand Kaye-Ukko parut sur le monde ravi.

Kave-Ukko le géant, Vainimoinen le brave,
Dans le sein de sa mère avait dormi trente ans.
La nuit lui semblait longue, et, lassé de l'entrave,
De voir enfin le jour il crut qu'il était temps.

Le captif cria donc : « Romps mes chaînes, ô lune !
Délivre-moi, soleil ! éclatante Ottava.
Porte-moi loin d'ici, sur quelque large dune,
Où mes yeux puissent voir ce que mon cœur rêva. »

Mais la voix du géant n'était pas assez forte;
Lassé d'attendre alors dans le vivant cercueil,
Son pied impatient brisa la rouge porte,
Et, s'aidant de ses mains, il rampa jusqu'au seuil.

Du seuil, sur ses genoux, gagnant le vestibule,
Puis, à l'aide des pieds, porté jusqu'à la cour,
Il put boire l'air pur qui sous les cieux circule,
Et juger des splendeurs de la nuit et du jour.

Né la nuit, et, le jour, rêvant déjà bataille,
Il vint dans une forge où rougissait le fer,
Et se fit un coursier plus léger que la paille,
Plus svelte que la fleur, plus rapide que l'air.

Puis, passant sur son dos une main caressante,
Et sentant de plaisir frissonner le coursier,
Il dit : « On peut s'asseoir sur ta croupe puissante,
On peut se confier à tes jarrets d'acier. »

Et, sautant, sur son dos sans étrier, sans bride,
Le vieux Vainimoinen sur son cheval volant,
A travers champs, forêts, mers, passa si rapide,
Que l'onde ne mouilla ni ses pieds ni son flanc.

Un Lapon à l'œil louche, au cœur rongé de haine,
Mais aux armes de guerre artiste intelligent,
Contre le cavalier prépare un arc de frêne,
Tout incrusté d'acier, d'or, de fer et d'argent.

On voit au dos de l'arc, secouant sa crinière,
Un cheval au galop qu'à peine suit le vent;
Dans le cercle, un *kapo* dort près de sa tanière,
Non loin de la détente, un lièvre gît rêvant.

Mais qui leur donnera leur force meurtrière,
A ces flèches qui vont se briser en frappant?
Le venin qui jaillit des dents de la vipère,
Le poison que contient la langue du serpent.

Maintenant, quel lien réunira les plumes?
Quel nerf fera courber l'homicide rameau?
Les crins des deux coursiers qui paissent dans les brumes;
Du cheval Hi-Hisi, de l'étalon Lemmo.

Les traits sont achevés, le Lapon est en marche;
Son arc est à son bras, son carquois sur son dos,
Il arrive au torrent qui n'a jamais eu d'arche,
Au bord du fleuve ardent qui se jette au chaos.

Puis, épiant déjà, quand le matin arrive,
Quand arrive le soir, sans relâche épiant,
Épiant à midi, pour voir si vers la rive
Ne s'achemine pas le cavalier géant.

Un matin, en tournant du côté de l'aurore
Son front pâle de haine et son œil bilieux,
Il voit enfin venir le héros qu'il abhorre,
Glissant, comme un oiseau, sur le flot radieux.

Soudain il saisit l'arc à la corde vibrante,
Le bel arc incrusté d'argent, d'or et de fer,
Et, tirant du carquois la flèche pénétrante,
Il dirige le trait vers le roi de la mer.

Vainement il entend une voix qui lui crie :
« Lâche! ne frappe pas le héros désarmé! »
La pitié par la haine en son cœur est tarie,
Et l'œil plus que le trait encore envenimé.

« Si, mal sûre, dit-il, ma main trop haut se lève,
Que de lui-même alors le trait porte plus bas;
Si ma main porte bas, que le trait se relève,
Et, frappant droit au but, lui donne un prompt trépas.

Le trait porta trop haut, et, par delà l'orage,
Frappa le ciel troublé par cet étrange éclair.
Un autre le suivit; mais, guidé par la rage,
Portant trop bas, perça la voûte de l'enfer.

Pour la troisième fois, la corde fut tendue;
De l'arc retentissant jaillit le trait de feu;
Et, laissant un sillon dans l'immense étendue,
Il alla s'enfoncer aux flancs de l'élan bleu.

Le héros, dans sa chute, a fait bouillonner l'onde;
Pour l'engloutir vivant, l'abîme s'est ouvert;
Il roule enseveli sous la vague profonde,
Et de leur bleu linceul les flots l'ont recouvert.

« Et maintenant, cria le Lapon à l'œil louche,
Tant que l'ombre et le jour alterneront aux cieux,
Tu dormiras ayant l'algue des mers pour couche,
Et ne fouleras plus les champs de nos aïeux. »

Six hivers, sept étés, à toute vue humaine
Au plus profond des mers se cacha le héros,
Soulevant l'Océan de sa puissante haleine,
Sans qu'on sût par quel vent étaient battus les flots.

Au bout de ces huit ans, à ses ordres docile,
La mer obéissait, lion apprivoisé;
Où s'élevait sa tête il surgissait une île,
Où s'étendait son bras un port était creusé.

S'il plongeait dans l'abîme et s'il touchait le sable,
Le sable au même instant enfantait un rocher;
Et, contre cet écueil aux yeux insaisissable,
Venait bientôt se perdre un malheureux nocher.

Mais voilà que du nord un grand aigle s'élance;
Ses ongles sont de fer, son bec est de granit;
Inquiet, au-dessus des flots il se balance,
Car il cherche un lieu sûr pour y poser son nid.

Le géant à cette heure, hors de la vague bleue,
Éleva son genou couvert d'un frais gazon,
Et l'aigle, franchissant d'un coup d'aile une lieue,
En grandissant toujours, vint de l'autre horizon.

Il ne demande point à cette île qui pousse :
« Ile, me réponds-tu de garder mon trésor? »
Il y bâtit son nid, et bientôt sur la mousse
Pond un œuf gigantesque à la coquille d'or.

L'aigle couve son œuf, mais le géant se lasse.
Il étend son genou du poids endolori,
L'œuf tombe dans l'abîme, en deux moitiés se casse,
Et l'aigle monte au ciel en poussant un grand cri.

Lors la voix du géant, de l'un à l'autre pôle,
Retentit éveillant le monde en son berceau :
« Qu'un des morceaux de l'œuf du ciel soit la coupole ;
Que la terre soit faite avec l'autre morceau;

« Que de l'astre des nuits le blanc soit la lumière ;
Que le jaune, dit-il, soit le feu du soleil,
Et que le reste soit, éclatante poussière,
Ces étoiles que l'aube efface à son réveil. »

Cette *runa*, vague et grandiose, comme toutes les poésies primitives, n'est que l'ouverture d'un grand poëme épique, composé de trente-deux runas, dont le vieux ou plutôt l'antique Vainimoinen est le héros. On a vu que le mot vieux n'est qu'un titre honorifique, puisque le poëte le lui donne non-seulement le jour de sa naissance, mais encore dans le ventre de sa mère.

Ce poëme, dont on ignore l'auteur ou les auteurs, et qui pourrait bien appartenir à une suite de rapsodes, commence, comme on l'a vu, à la création du monde, — quoiqu'on se demande comment le Lapon à l'œil louche existait avant que le monde fût créé, — et finit à la naissance d'un enfant qui reçoit le baptême; l'épopée païenne a un couronnement chrétien.

Ceux qui voudront le lire tout entier dans une belle et bonne traduction, pourront avoir recours au *Kalevala*, de M. Léouzon-Leduc. Ceux qui se contenteront d'une simple analyse, le trouveront dans *la Russie, la Finlande et la Pologne,* de mon bon ami Marmier.

Comme une traduction complète nous entraînerait trop loin, suivons l'exemple de celui-ci, et bornons-nous à l'analyse de cette dernière runa, qui s'éclaire d'un reflet de nos livres sacrés.

Marie, — c'est le même nom que celui de la mère du Christ, — Marie, la belle enfant vierge, grandit *dans la haute demeure*. Le vague des sages finlandais permet aux poëtes de ne jamais rien préciser. — Elle est l'orgueil de tout ce qui l'entoure. La poutre du seuil est fière d'être caressée par le bas de sa robe. Les deux poutres qui encadrent la porte tressaillent de plaisir chaque fois qu'elles sont effleurées par les boucles flottantes de ses cheveux, et les pavés jaloux se serrent les uns contre les autres pour être pressés par sa gracieuse chaussure.

Mais la belle et chaste enfant va traire ses vaches; chacune a part à ses caresses et elle recueille fidèlement le lait de toutes, excepté d'une seule qui est pleine.

Mais la belle enfant, qui avait toujours cultivé avec amour la fleur de la virginité, ses vaches traites, part pour l'église; alors, on attelle à son traîneau un jeune étalon à la robe de pourpre.

Mais Marie ne veut pas monter dans le traîneau tiré par l'étalon.

On amène une cavale qui a été mère, une cavale à la robe brune.

Mais Marie ne veut pas monter dans le traîneau tiré par une cavale qui a été mère.

Enfin on amène une jument vierge.

Et Marie monte dans le traîneau tiré par la jument vierge.

Il y a dans cette runa, comme on le voit, et comme on va le voir, un singulier mélange d'idées païennes et d'idées chrétiennes, probablement pourrait-on en fixer la date à la fin du XIIe siècle ou au commencement du XIIIe, c'est-à-dire au moment où le christianisme triomphe en Finlande.

Reprenons notre analyse.

Mais la belle enfant, qui a toujours cultivé avec amour la fleur de la virginité, fut envoyée pour paître les troupeaux.

Paître les troupeaux est chose difficile pour une jeune fille surtout : l'herbe cache le serpent, le gazon couvre le lézard.

Mais nul serpent ne se roula sous l'herbe, nul lézard ne se cacha sous le gazon.

Sur la colline, une petite baie se balance suspendue à un vert rameau.

Une petite baie rouge.

La baie parle à Marie.

— Viens, ô vierge! lui dit-elle, viens me cueillir; viens, jeune fille à l'agrafe d'étain, viens avant que le ver m'ait rongée, viens avant que j'aie reçu la caresse du noir serpent.

Marie, la belle enfant, s'avance pour cueillir la petite baie rouge qui l'appelle; mais elle a beau se hausser sur la pointe des pieds, elle ne peut l'atteindre avec la main.

Alors, elle casse une branche... Non, je me trompe : elle arrache un pieu de terre, — Marie ne voudrait pas faire mal à un arbrisseau, briser une fleur, fouler un brin d'herbe, — et elle abat la petite baie rouge qui roule à terre.

Voyant la petite baie rouge à terre, elle dit :

— Monte, petite baie, monte sur les franges de ma robe.

Et la petite baie monte sur les franges de la robe de Marie.

— Monte, petite baie, continue Marie, monte jusqu'à ma ceinture.

Et la petite baie monte jusqu'à la ceinture de Marie.

— Monte, petite baie, jusqu'à ma poitrine.

Et la petite baie monte jusqu'à sa poitrine.

— Monte, petite baie, jusqu'à mes lèvres.

La petite baie monta jusqu'à ses lèvres; de ses lèvres, elle passa sur sa langue; puis elle descendit dans sa gorge, et, de sa gorge, tomba dans son sein.

Marie, la belle enfant, fut fécondée par la petite baie, et, pendant neuf mois et la moitié du dixième, elle connut les douleurs et les angoisses de la grossesse.

Lorsque le dixième mois fut arrivé, Marietta, — la runa dit tantôt Marietta, tantôt Marie, — lorsque le dixième mois fut arrivé, Marietta commença de sentir les douleurs qui précèdent et accompagnent l'enfantement; elle songea alors où elle irait, et à qui elle demanderait un bain.

Elle appela sa petite servante.

— Pilti, lui dit-elle, cours à Sariola, et demande un bain qui calme mes douleurs et qui m'aide dans mon travail.

Et la petite servante Pilti court à Sariola.

Elle arrive à la maison de Ruotaksen.

Ruotas, selon M. Léouzon-Leduc, n'est autre qu'Hérode.

Ruotas, vêtu d'une robe de satin, mange et boit, assis à l'extrémité d'une table.

Sa femme est près de lui, pleine d'orgueil.

Il y a là un souvenir d'Hérodiade; seulement, Hérodiade est, chez nous, la fille et non la femme d'Hérode.

La petite Pilti s'adresse à Ruotaksen.

— Je suis venue à Sariola, lui dit-elle, demander un bain qui puisse adoucir les douleurs de ma maîtresse et l'aider dans son travail.

Alors, la femme de Ruotas répond :

— Quelle est celle qui demande un bain? quelle est celle qui a besoin de secours?

La petite Pilti répond :

— C'est ma maîtresse Marie.

Mais alors la femme de Ruotas, sachant que Marie n'a point d'époux, dit à son tour :

— Notre bain n'est pas libre; mais, sur la haute cime du mont Kyto, dans la forêt de pins, il y a une maison où les filles perdues accouchent, et où les radeaux du vent mettent au monde leurs fruits.

M. Léouzon-Leduc explique cette locution assez inintelligible, *les radeaux du vent :* la femme de Ruotas, selon le traducteur, désigne ainsi les cimes aplanies des pins, que le vent heurte les unes contre les autres comme des radeaux.

Pilti, toute honteuse, revient alors près de la pauvre Marietta, et lui dit :

— Il n'y a point de bain dans le village, point de maison de bains dans Sariola.

Et elle lui raconte ce qui s'est passé entre elle, Ruotas et sa femme.

Alors, Marie baisse la tête et dit :

— Il faut donc que je parte comme une fille mercenaire, comme une esclave salariée!

Et elle s'élance vers la maison bâtie au milieu des radeaux du vent.

Elle entre alors dans l'étable de la montagne, et dit en

s'approchant du cheval vierge qui l'a conduite à l'église :

— Mon bon cheval, exhale dans mon sein ton haleine; car je souffre. A défaut du bain que l'on me refuse, donne-moi la suave vapeur qui adoucisse mes souffrances et qui m'aide dans mon travail.

Et le bon cheval exhale son haleine dans le sein de la vierge, et la douce vapeur qui sort de la bouche de l'animal devient pour Marie un bain tiède, une onde sainte qui mouille doucement son corps.

Aussitôt Marie sent couler dans son sein une chaleur féconde et elle met au monde un petit enfant qu'elle dépose dans une crèche sur du foin séché pour l'été.

Puis elle prend son petit enfant sur ses genoux et lui présente le sein.

Le bel enfant grandit, mais son origine resta inconnue. Il fut appelé Hénori, c'est-à-dire *roi du ciel*, par l'époux de sa mère, et par sa mère, l'Enfant du désir.

Vous le voyez, c'est quelque chose, jusqu'ici, comme un de ces faux évangiles, si naïfs, qui ont été condamnés par l'Église, et qui, exilés de la religion, se sont réfugiés dans la fable; la crèche y est, le foin s'y trouve, la jument vierge remplace le bœuf et l'âne. On pourrait croire qu'il s'agit du Christ; mais les lignes suivantes indiquent que le Christ est déjà né.

On cherche alors celui qui introduira l'enfant dans le royaume du Seigneur; on cherche enfin qui le baptisera.

On trouve le prêtre et le parrain.

Le prêtre dit :

— Qui viendra maintenant pour tirer l'horoscope de ce pauvre enfant?

Alors, Vainimoinen, qui reparaît dans chaque runa, s'approche et dit :

— Qu'on porte l'enfant dans un marais, qu'on lui brise les membres et qu'on lui casse la tête avec un marteau.

Mais le fils de Marie, quoiqu'il ait à peine deux semaines, prend la parole et répond :

— Vieillard des pays lointains, Runaia de Karjalo, tu as prononcé un jugement insensé, tu as injustement interprété la loi.

Sans doute, la loi finlandaise condamnait à mort les bâtards et les adultérins, comme la loi juive les condamnait à la mort civile. En réclamant la vie, l'enfant de Marietta plaide en même temps pour l'honneur de sa mère.

Et, continue la runa, le prêtre baptisa l'enfant et le couronna roi de la forêt, et lui donna la garde de l'Ile des trésors.

Alors, le vieux Vainimoinen, rougissant de colère et de honte, chanta un dernier chant; puis il se fit une nacelle d'airain, une barque à fond de fer, et, dans cette barque, il navigua au loin dans les espaces sublimes jusqu'aux régions inférieures du ciel.

Là sa barque s'est arrêtée, là s'est terminée sa course; mais il a laissé sur la terre sa harpe et ses grandes runas, qui seront l'éternelle joie de la Finlande...

Les deux citations que nous venons de faire, l'une en vers et l'autre en prose, suffiront à donner une idée du génie poétique des Finlandais, peuple à la fois doux et fort, qui, au milieu des brumes de la Finlande, conserve encore comme un reflet sa première patrie, l'Asie.

Maintenant, passons de la poésie à la littérature, deux choses qu'il ne faut pas confondre.

Nous avons donné une idée de l'antique poésie, de l'épopée romantique en langue finnoise, et nous avons dit qu'outre ces grandes traditions orales qui ressemblent aux chants d'Homère et aux romans du cycle de Charlemagne, il y avait une seconde littérature.

Seulement, cette littérature est celle des conquérants, c'est-à-dire qu'elle est suédoise.

Et, nous le répétons, en effet, l'une est de la poésie, l'autre est de la littérature. Il va sans dire que c'est, à peu près comme partout, la littérature qui l'emporte sur la poésie.

Trois modernes : Choraus, Frauzen et Runeberg, Finlandais tous trois cependant, mais élèves de l'université suédoise d'Abo, représentent cette littérature.

Nous allons essayer de donner une idée du génie de ces poëtes en citant une pièce empruntée à chacun d'eux; on le verra facilement, la mélancolie est restée, mais l'originalité a disparu.

La première pièce est de Choraus.

C'était le fils d'un pauvre prêtre; à seize ans, il était orphelin. Né à Christianstdat en 1774, il mourut à Abo en 1806. Il avait trente-deux ans.

Cette pièce est intitulée : *une Pensée sur mon tombeau.*

Elle est contemporaine de *la Chute des feuilles.*

Choraus connaissait-il le poëte français? C'est possible; mais, à coup sûr, le poëte français ne connaissait pas le poëte finlandais.

Voici cette pièce. Il n'y a aucune raison, vous allez le voir, pour qu'elle ne soit pas de Gœthe, de Byron ou de Lamartine :

Où sera mon tombeau? Dans quel coin de la terre
Irai-je reposer, oublié, solitaire?
J'ai songé bien des fois à cet asile obscur,
Et j'ai marché vers lui d'un pas triste mais sûr.

Peut-être m'attend-il sur quelque lande nue,
Où déjà le prépare une main inconnue;
Peut-être, au dernier jour, nul ne viendra s'offrir
Pour me serrer la main et m'aider à mourir.

Il est doux, cependant, lorsqu'au bout de la route,
En songeant au passé l'on murmure et l'on doute,
De trouver un ami, doux, calme, sérieux,
Qui dise : « Charge-moi de tes derniers adieux!

» De tes derniers adieux pour ceux dont la main sûre
Guida les premiers pas de ton enfance obscure,
Pour ceux qui quelquefois de toi se souviendront,
Et qui, s'en souvenant, tout bas soupireront. »

Soit; qu'importe en quel lieu dormira ma dépouille?
L'acier reste l'acier, quoique couvert de rouille.
Mon âme a pu douter et faiblir; mais mon cœur
Sait que, si nul n'est là, vous y serez, Seigneur.

Un monument! Quel bien à mes os peut-il faire?
Laissons les monuments aux princes de la terre.
Un monument, hélas! si grand qu'il soit, si beau,
Mon Dieu! n'ajoute pas à la paix du tombeau.

Non; que quelques amis de moi gardent mémoire,
Voilà mon monument, mon triomphe, ma gloire.
Que mon nom après moi vibre dans un seul cœur,
Et de la sombre mort je me croirai vainqueur.

Et, lorsque tu viendras maintenant, riche ou nue,
Terre de la patrie, ou bien terre inconnue,
Je suis prêt, tu le vois, au repos éternel,
Terre! reçois-moi donc dans ton sein maternel.

Et, là, fidèlement garde ma cendre, ô terre,
Jusqu'à l'heure terrible où l'ange du mystère,
Réveillant, à la fois, l'espoir et le remords,
Criera du haut des cieux : « O terre! rends tes morts! »

Quant à Franzen, je n'ai rien de lui sous les yeux que ce qu'en dit Marmier dans ses études sur les poëtes du Nord.

Je vais donc tout lui emprunter, citation en prose, citation en vers. Le lecteur ne s'en plaindra pas.

C'est notre savant ami qui parle :

« Franzen est un poëte d'une nature tendre, rêveuse, idyllique, qui porte en lui tout un monde de pensées et les disperse comme des fleurs sur son chemin. En France, je ne connais rien à comparer à ces poésies, si ce n'est quelques-unes des ballades les plus simples de Millevoye. En Allemagne, on pourrait les mettre près de celles de Viotti et de Mathenon. En Angleterre, elles rappelleraient à certains égards l'élégie de Burns. Mais Burns est plus profond et plus varié, et, s'il fallait leur chercher un pendant en Italie, on ne trouverait guère que l'idylle de Métastase. »

Pour donner une idée du génie du poëte, Marmier a traduit une pièce de Franzen intitulée *l'Unique Baiser*.

La voici :

Tu pars; au bord des flots, je m'arrête et soupire;
Je te regarde encor, je serai seul demain.
Pour la dernière fois, montre-moi ton sourire;
Pour la dernière fois, oh! donne-moi ta main.

C'en est fait, maintenant, de ces heures de joie
Où ta porte m'était ouverte chaque jour,
Où le frôlement seul de ta robe de soie
Me faisait tressaillir et palpiter d'amour.

Les fleurs de ton salon, souvent en ton absence,
Me disaient je ne sais quels mots mystérieux,
Et, tout seul à l'écart, j'attendais en silence
Le bonheur de te voir apparaître à mes yeux.

C'en est fait maintenant : de ta voix entraînante,
Je ne dois plus chercher les chants harmonieux,
Ni m'asseoir près de toi, ni de ma bouche errante
Effleurer en tremblant tes boucles de cheveux.

Adieu! laisse-moi prendre un seul baiser de frère!
Ce sera le premier, ce sera le dernier.
Une larme furtive a mouillé ta paupière :
Dans ce baiser d'adieu, laisse-moi l'essuyer.

Que ta famille approche, et qu'elle me pardonne;
Mon amour résigné ne garde plus d'espoir,
Comme un enfant timide, au sort je m'abandonne;
Je sais que je ne dois plus jamais te revoir!

Adieu donc, et de loin pense à celui qui t'aime;
Mais non! garde à jamais le repos de ton cœur.
J'emporte mes regrets au dedans de moi-même;
Les regrets de l'amour sont encor le bonheur!

Franzen, né en 1772, a laissé un long poëme inachevé sur Christophe Colomb.

Le seul des trois poëtes que nous citons et qui vit encore, à moins que, depuis peu de temps, il ne soit mort, est Runeberg, le plus fort des trois. Né à Borgo en 1806, lors de mon séjour à Saint-Pétersbourg, il y a trois ans, il était professeur au Gymnase de la ville où il était né. Son voyage à Abo, où il étudia, fut le plus grand événement de sa vie.

Nous avons dit que Runeberg était le plus fort des trois. C'est sans doute parce que, des trois, il est le plus Finlandais; — un de ses poëmes ressemble à une ancienne runa; — nous regrettons de ne pas l'avoir sous les yeux pour le mettre tout entier sous ceux de nos lecteurs; — mais nous écrivons éloigné de toute bibliothèque et nous nous rappelons le sujet, voilà tout.

Il est intitulé *la Tombe de Pyrrho*.

Runeberg connaissait-il l'épisode de Torquil du Chêne, dans *la Jolie Fille de Perth*, lorsqu'il a composé ce poëme?

Ce peuple étrange, qui a conservé intact le costume de ses ancêtres, et qui, de temps en temps, chante comme la Grèce des fragments de son antique *Iliade*, devait plaire à l'empereur Alexandre, esprit mélancolique et contemplateur. La Finlande, conquise par lui, fut la province de son amour. En 1809, quelque temps après cette paix de Tilsitt, qui devait, s'il eût tenu sa parole, assurer la chute de l'Angleterre, il visita Abo et accorda quatre-vingt mille roubles par an pour continuer les travaux de l'Académie, dont la première pierre avait été posée par ce même Gustave IV que Napoléon voulait envoyer régner sur les Petites-Maisons.

Enfin, le 21 janvier 1816, il rend un oukase dont voici les termes :

« Convaincu que la constitution et les lois qui, par leur accord parfait avec le caractère, les mœurs et la civilisation du peuple finnois, ont été depuis longues années le fondement de la paix et de la tranquillité du pays, ne peuvent être altérées ou supprimées sans danger pour cette paix et cette tranquillité, nous avons, dès les premiers moments de notre domination sur la Finlande, approuvé et maintenu solennellement, non-seulement les mêmes constitutions et lois, ainsi que tous les priviléges qui en découlent pour chaque citoyen, mais encore, après avoir préalablement conféré avec les états assemblés, établi une administration spéciale qui, sous le nom de notre conseil d'État, conseil formé de Finlandais, administrât en notre nom les affaires civiles du pays, et, dans les choses criminelles, jugeât en dernière instance, indépendamment de toute autre puissance que celle des lois, suivant lesquelles nous-même, en notre qualité de souverain, nous réglons aussi notre administration: et, par cette notification, nous voulons faire connaître quelle a été et quelle sera toujours notre règle de conduite à l'égard de nos sujets de Finlande, et jusqu'à

perpétuité nous renouvelons la parole qu'ils ont reçue de nous, touchant le maintien de leur constitution particulière sous notre règne et sous celui de nos successeurs. »

Hâtons-nous d'ajouter que la parole de l'empereur Alexandre a été religieusement tenue à l'égard des Finlandais.

XLV

EN REMONTANT LA NÉVA

Or, comme nous l'avons dit, le jour était venu de faire une expédition en Finlande.

Deux bateaux à vapeur partent, chaque semaine, du Jardin d'été pour faire la navigation de Schlusselbourg, de Konivetz, de Valaam et de Serdopol.

C'était un de ces bâtiments que nous devions prendre.

Un instant, le comte Kouchelef avait eu l'idée de faire, pour nous conduire de Saint-Pétersbourg à Serdopol, ce qu'il avait fait pour nous conduire de Cronstadt à Saint-Pétersbourg, c'est-à-dire de louer un bateau à vapeur; mais on lui avait demandé pour cette partie de plaisir quinze cents roubles, c'est-à-dire six mille francs, et nous avions insisté pour qu'il ne fît pas cette folie.

Nous partîmes donc, le 20 juillet, à onze heures du matin, tout simplement par un de ces bateaux-poste montant la Neva, et filant à peu près six ou sept nœuds à l'heure. La caravane se composait de Dandré, de Moynet, de Millelotti et de moi.

En passant devant Besborodko, nous vîmes tous nos amis qui, réunis sur le balcon nous faisaient des signes d'adieu, les dames avec leur mouchoir, les hommes avec leur chapeau. Ceux qui avaient la vue plus faible nous suivaient avec des lunettes de spectacle et des longues-vues. Au reste, à l'œil nu, c'était tout ce que l'on pouvait faire que de reconnaître les gens, la Néva, sur ce point, c'est-à-dire entre Besborodko et Smolnoï, ayant plus de deux kilomètres de large.

Pendant près d'une heure, nous pûmes encore, malgré la courbe du fleuve, voir blanchir et décroître à l'horizon la splendide villa que nous venions de quitter après y avoir passé de si bons jours; puis enfin, si gigantesque que soit l'arc formé par la Néva, nous finîmes par perdre de vue Besborodko.

Une heure encore, les faubourgs de la ville immense semblèrent nous suivre sur les rives du fleuve; puis, peu à peu, les lignes se brisèrent, les rues s'interrompirent, les maisons s'isolèrent, et la campagne commença d'apparaître.

La première chose qui frappe les yeux quelque temps après qu'on est entré dans une double chaîne de collines, collines basses, espèces de monticules, ce sont les ruines d'un château.

Ce château, situé sur la rive gauche de la Néva, et dont les communs tout entiers subsistent encore aujourd'hui, avait été bâti par Catherine. Il faisait pendant à un autre château, bâti à un demi-kilomètre plus haut sur la rive opposée.

Ces deux châteaux sont ruinés, non point par le temps, mais par la main des hommes.

A la mort de sa mère et à son avènement au trône, Paul Ier, qui avait horreur de sa mère et honte de la vie qu'elle avait menée, autorisa le pillage et la démolition des deux châteaux.

On trouve toujours des pillards et des démolisseurs; cette fois encore, ils ne firent pas défaut. La vengeance filiale ou antifiliale fut complète. Les Suédois, sur lesquels les Russes conquirent avec tant de peine ce territoire, n'eussent pas fait mieux, s'ils eussent repris ce territoire sur les Russes.

A côté du château de la rive droite, s'élevait une fabrique de bas de soie, fondée par Potemkine, et qui, dit-on, fonctionnait pour lui seul : il en absorbait les produits pour son usage, ne mettant jamais qu'une seule fois ses bas de soie et faisant des cadeaux avec le reste.

La fabrique est tout aussi ruinée que le château; mais elle a sur le château l'avantage d'une légende. On prétend qu'il y revient des esprits.

Ce seul mot fit frissonner Millelotti.

Aujourd'hui, impératrice et favoris sont morts et leur mémoire est pillée et démolie par l'histoire, comme ces deux châteaux que Paul Ier livrait à la rapacité des laquais !

J'ai raconté comment était morte Catherine. Je ne crois pas avoir dit comment était mort cet amant qui, après avoir été longtemps éloigné par le comte Orlof, avait fini par s'éloigner à son tour.

Le despotisme de Potemkine ne s'exerçait pas à l'endroit de la jalousie; non : il avait parfaitement compris que, pour Catherine, le changement de favori était, non pas une affaire de débauche, mais une espèce de maladie physique, et de cette maladie il s'était fait le médecin, en se chargeant de fournir les remèdes.

Cela se pratiquait, au reste, avec une publicité qui faisait honneur aux mœurs du temps.

Voici ce qu'écrivait le 19 mars 1782, sir James Harris, ambassadeur d'Angleterre à Saint-Pétersbourg :

« Je ne saurais assurer qu'il n'y aura pas prochainement un nouveau favori. C'est une créature du prince Potemkine,

et c'est lui qui l'a choisie. La seule difficulté qui reste, c'est de se débarrasser décemment du titulaire actuel, qui s'est toujours conduit et se conduit encore avec une telle complaisance, qu'il est impossible de lui faire le plus léger reproche. Il n'est ni jaloux, ni inconstant, ni insolent, et même, en ce moment où il ne peut pas ignorer sa prochaine disgrâce, il garde la même humeur calme, irréprochable. Cette conduite retardera, mais n'empêchera point l'installation publique de son successeur. La résolution est prise irrévocablement, et le prince Potemkine est trop intéressé à ce changement pour qu'il n'arrive pas; car il en attend le retour de toute son influence, et, pendant les premières six semaines, il sera tout-puissant. »

Voici, au reste, à quelles conditions Potemkine cédait la place; c'est encore sir James Harris qui parle :

« L'ancien favori n'a pas encore reçu son congé dans les formes; son extrême complaisance plaide fermement en sa faveur. Il ne donne pas le moindre prétexte plausible de le renvoyer. Je crois, néanmoins, que son sort est décidé. On lui a acheté une maison et on lui a préparé de magnifiques présents, qui se donnent ordinairement aux favoris disgraciés. Ils ont toujours, au reste, une valeur considérable et, comme l'occasion s'en représente si souvent, cette dépense doit nécessairement affecter les revenus de l'empire. Depuis mon arrivée, il n'a pas été dépensé pour cet objet moins d'un million de roubles par an, sans compter les énormes pensions du prince Orlof et du prince Potemkine. »

Au reste, ce même sir James Harris, envoyé d'une puissance commerciale, et, par conséquent, comptable de premier ordre, avait relevé les dépenses que Catherine faisait à cet endroit.

On doit présumer que les chiffres de sir James Harris sont exacts.

Ce sont donc ses chiffres et non les nôtres que nous donnons. Nous avons toujours très-mal su faire les chiffres.

Commençons par Potemkine, puisqu'il est question de lui; nous passerons ensuite à quelques autres de ses collègues.

« Potemkine, dit sir James, *en deux ans* de faveur, a déjà reçu trente-sept mille paysans en Russie, et, en bijoux, palais, vaisselle, environ neuf millions, en outre tous les cordons possibles, et a été fait prince du saint-empire romain depuis trois générations passées. »

Or, sir James Harris écrivait cela, comme nous l'avons dit, en 1782. Cette faveur, qu'il croyait chancelante, devait aller, au contraire, s'affermissant toujours et durer jusqu'à la mort du favori, arrivée en 1791, c'est-à-dire neuf ans seulement après. Si donc Potemkine, en deux ans, au commencement de sa faveur, avait déjà reçu trente-sept mille paysans et neuf millions de francs, il devait, à l'époque de sa mort, en cotant au plus bas, avoir reçu quelque chose comme cent cinquante-trois mille paysans et quarante-deux millions.

Pourquoi pas? Vasilitchikof, simple lieutenant aux gardes, selon le calcul de sir James Harris, cet infatigable calculateur, avait bien reçu, pendant les vingt-deux mois que dura sa faveur, quatre cent mille francs en argent, deux cent mille francs en bijoux, un palais meublé de cent mille roubles, et une vaisselle de cinquante mille, sept mille paysans en Russie, une pension de vingt mille roubles, c'est-à-dire de quatre-vingt mille francs, le cordon de saint Alexandre et la clef de chambellan.

Continuons, puisque nous y sommes; aussi bien l'inventaire est curieux, n'est-ce pas?

« L'Ukrainien Zavadovsky avait reçu, pendant les dix-huit mois qu'il avait été en faveur, six mille paysans en Ukraine, deux mille en Pologne et dix-huit cents en Russie;

plus quatre-vingt mille roubles en bijoux, cent cinquante mille en argent, et trente mille en vaisselle. Il était, en outre, cordon bleu de Pologne et chambellan en Russie.

» Le Servien Sorie, en un an de faveur, reçut une terre, en Pologne, valant cinq cent mille roubles; en Livonie, une autre terre valant cent mille roubles; en argent comptant, cinq cent mille roubles; en bijoux, deux cent mille; une commanderie de trois mille roubles en Pologne, et, de simple major de hussards, avait été fait major général; il avait, en outre, reçu de la Suède le grand cordon de l'Épée, et de la Pologne celui de l'Aigle blanc.

» Le Russe Korsakof, bas officier, dans seize mois de faveur, a reçu en présents cent cinquante mille roubles, et, à sa démission, quatre mille paysans en Pologne, plus cent mille roubles pour payer ses dettes, cent mille pour s'équiper, deux mille par mois pour voyager, la maison de Vasilitchikof, le cordon de Pologne, le rang de major général, et les titres d'aide de camp et de chambellan.

» Le Russe Lanskoï, chevalier garde, a reçu des boutons en diamants de quatre-vingt mille roubles, et trente mille roubles pour payer ses dettes; il est encore en faveur.

» Enfin, le prince Orlof et sa famille ont reçu, depuis 1762 jusqu'en 1783, c'est-à-dire en vingt et un ans, quarante-cinq mille paysans et dix-sept millions, tant en bijoux qu'en vaisselle, palais et argent. »

Sir James Harris n'a pas eu la curiosité de nous donner le total des dépenses amoureuses de Catherine pendant ces vingt et un ans.

Mais, grâce au relevé que nous venons de faire, tout en réservant les douze ou quinze ans que Catherine doit régner encore, tout homme sachant faire une addition pourra s'en donner le plaisir.

Revenons à Potemkine.

Nous avons dit que cette faveur, que sir James Harris

croyait près de s'éteindre, devait durer encore neuf ans.

Cette même année, 1783, il envoyait une armée en Crimée et annexait cette province à l'empire russe. En 1787, il marchait lui-même contre les Turcs. En 1788, il prenait d'assaut Otchakof; en 1789, Bender; enfin, en 1790, Kellanova.

En 1791, il revint à Saint-Pétersbourg. Cette fois, il était réellement remplacé par ce même Platof Zoubof, qui devait si activement figurer dans l'étranglement de Paul 1er.

Ce n'était pas tout; le remplacement n'était rien s'il eût conservé l'influence; mais il trouva l'impératrice prête à faire la paix quand il désirait, lui, continuer la guerre. Il repartit aussitôt pour la Crimée avec l'intention de s'opposer à cette paix. Mais, à lassy, il apprit qu'elle était signée; il n'en continua pas moins sa route, espérant encore tout brouiller; mais, après un dîner pris dans une hôtellerie de village, il se sentit si gravement indisposé, qu'il fit arrêter sa voiture et fit étendre son manteau à terre sur le bord d'un fossé.

Un quart d'heure après, il expirait dans les bras de sa nièce, qui fut depuis la comtesse Braniçka.

Nous avions dépassé les deux châteaux ruinés, et nous n'étions plus qu'à douze verstes de Schlusselbourg, lorsque nous commençâmes d'apercevoir sur la rive gauche, à travers les arbres, la colonne élevée en souvenir de la bataille qui livra la forteresse suédoise à Pierre 1er.

Un paysan de Doubrovka demanda la faveur d'élever, de son propre argent, cette colonne, à l'endroit même où se tenait Pierre 1er pendant le combat.

La forteresse, à cette époque, s'appelait, non pas Schlusselbourg, mais Notenbourg. Ce fut le vainqueur qui, après l'avoir fait réparer, lui donna le nom significatif de *Schlusselbourg*, ou la clef du bourg.

Pétersbourg n'était encore en réalité, à cette époque, que le *bourg de Pierre.*

Menchikof en reçut le commandement.

A droite et à gauche du fleuve, nous commencions de voir s'épaissir ces immenses forêts qui font une sombre ceinture au lac Ladoga. Ces forêts présentent presque toutes, l'été, un singulier phénomène, que quelques-uns expliquent par des vengeances de paysans; ce qui simplifierait beaucoup le problème à résoudre.

Elles prennent feu, dit-on, d'elles-mêmes et brûlent avec une persistance et une rapidité qu'explique l'essence résineuse des bois qui les composent.

La cause la plus accréditée de ces immenses incendies est celle-ci :

Pendant les grands vents d'orage, la tempête courbe les sapins, et les frotte les uns contre les autres; dans leur frottement, ces arbres, comme les morceaux de bois des sauvages de l'Amérique, s'enflammeraient et causeraient ces étranges incendies.

Quelle que soit la cause, à coup sûr l'effet existe; pendant notre voyage en Finlande, nous ne vîmes le feu que de loin; mais, en allant de Saint-Pétersbourg à Moscou, nous passâmes littéralement entre deux murailles de flammes; ces flammes étaient si rapprochées et donnaient une chaleur si vive, que nos mécaniciens furent forcés de doubler la vitesse des machines, pour que nous n'eussions point le temps de cuire, non pas, comme saint Laurent, d'un seul côté, mais des deux côtés à la fois.

Au-dessus d'un petit village situé sur la rive gauche de la Néva, s'élève une église qui s'appelle l'église de la Transfiguration.

Cette église et le village presque tout entier appartiennent à la secte des scopsis, dont nous vous avons raconté les affreux mystères.

L'un de ses principaux adeptes fut enterré dans le cimetière de l'église de la Transfiguration. Sa tombe est, pour les scopsis, un but de pèlerinage non moins sacré que le tombeau de Mahomet pour les musulmans.

Là s'accomplissent, à l'aide d'un fil d'archal rougi au feu, les sacrifices qu'accomplissaient autrefois les prêtres d'Isis en Égypte et les prêtres de Cybèle à Rome. — Dans les nuits obscures, on voit parfois errer, aux environs de la tombe du prophète, des lumières semblables à des feux follets. On entend des plaintes qui traversent l'espace, pareilles aux gémissements des esprits de l'air.

Passez vite, vous qui voyez ces flammes; ne vous retournez pas, vous qui entendez ces cris. Il se commet là un sacrilége contre la nature et l'humanité.

Ceux qui liront mon *Voyage au Caucase* verront que, dans la Russie méridionale, j'ai rencontré des colonies tout entières de ces malheureux qui exercent toute sorte d'états, hors celui de père de famille.

Trois d'entre eux m'ont conduit sur une barque, de Maranne à Poti.

A une verste ou deux de ce village, dont j'ai oublié le nom, on commence à voir se dessiner, sur les eaux couleur d'argent du lac Ladoga, dont elle ferme l'entrée, la citadelle de Schlusselbourg.

C'est une silhouette basse et lugubre, avec une lourde serrure de pierre dont les canons sont les clefs.

Un proverbe français dit : « Les murs ont des oreilles. » Si les murs de Schlusselbourg, outre leurs oreilles, avaient une langue, quelles funèbres histoires ils raconteraient!

Nous nous mettrons au service de ces murs de granit, et nous en raconterons une pour eux.

C'est là que vécut, que fut enfermé, que fut assassiné le petit Ivan.

Je ne sais pas de plus triste histoire que celle de cet en-

fant royal, pas même celle de Drusus, mourant de faim après avoir mangé la bourre de son matelas; pas même celle des fils de Clodomir, assassinés par Clotaire, pas même celle du petit Arthur de Bretagne, à qui le duc Jean fit crever les yeux.

La tzarine Anne-Ivanovna, fille d'Ivan V, frère de Pierre Ier, qui régna un instant avec lui, eut une sœur qui épousa un duc de Mecklembourg, et qui mourut, dit notre ministre à la cour de Saint-Pétersbourg, nommé Rondeau, *à cause de la grande quantité d'eau-de-vie qu'elle avait bue dans la dernière année.*

De ce duc de Mecklembourg et de la fille d'Ivan était née une duchesse de Mecklembourg, nièce d'Anne, qui avait épousé le duc Antoine-Ulric de Brunswick, et qui en avait eu Ivan-Antonovitch, ou fils d'Antoine, comme c'est l'habitude de dire en Russie.

C'était le petit neveu d'Anne-Ivanovna, ou d'Anne, fille d'Ivan.

L'impératrice lui laissa le trône en mourant, préférant cet enfant à la propre fille de Pierre, Élisabeth-Petrovna, née en 1709 de Catherine Ire, et qu'elle traitait de bâtarde et d'adultérine, Pierre Ier, étant, lors de sa naissance, marié avec Eudoxie Lapoukine, et Catherine, de son côté, étant mariée avec un traban dont on n'a jamais bien su le nom.

L'impératrice mourut le 17 octobre 1740, pendant la nuit.

Le lendemain, le grand chancelier Osterman proclama le testament qui nommait empereur le petit Ivan, âgé de sept mois, et instituait Biren, duc de Courlande, régent jusqu'à ce que l'empereur eût atteint sa dix-septième année.

Cette régence, qui devait durer seize ans et trois mois, dura vingt jours.

Nous avons déjà raconté dans ce livre, comment, avec l'aide du feld-maréchal Munich, la princesse Anne, mère du jeune Ivan, outrée de l'insolence de Biren, le dépouilla,

en une nuit, de sa puissance, de ses biens, de son or, de son argent, et le poussa, à moitié nu, du faîte du pouvoir dans l'exil; comment, à la suite de cette révolution de palais, Anne fut proclamée grande duchesse régente; le prince de Brunswick, son mari, généralissime; Munich, premier ministre, et Osterman, grand amiral et ministre des affaires étrangères.

Lors de la proclamation de Biren comme régent, il y avait eu deux mécontents; lors de la proclamation de la duchesse de Brunswick comme régente, il y en eut trois.

Le premier de ces mécontents était une mécontente : la princesse Élisabeth, seconde fille de Pierre le Grand et de Catherine Ire, laquelle s'était toujours bercée de l'espoir d'hériter du trône, à la mort de l'impératrice Anne-Ivanovna.

Et elle en eût hérité, en effet, sans la faiblesse de l'impératrice pour son favori. En nommant le petit Ivan, celle-ci prolongeait ou croyait prolonger le pouvoir de Biren, pendant tout le temps de la minorité de l'enfant, c'est-à-dire pendant seize ans; en nommant Élisabeth, qui avait trente-trois ans, elle renvoyait immédiatement le duc de Courlande dans son duché.

Les deux autres mécontents étaient la grande duchesse elle-même, et le duc de Brunswick, son époux.

Voici la cause de leur mécontentement :

Le maréchal Munich, qui, en arrêtant Biren, leur avait donné le pouvoir, eût pu, après ce service rendu, être nommé généralissime; mais il résigna cette charge en disant qu'il voulait que l'armée eût l'honneur d'être commandée par le père de son souverain. Il est vrai qu'à la suite de ces mots, il ajouta, dans le rapport qu'il fit de l'événement : « Quoique les grands services rendus par moi à l'État m'eussent bien mérité cet honneur. »

Au surplus, en faisant nommer le prince de Brunswick

généralissime de l'armée, le maréchal Munich ne lui avait concédé qu'un titre illusoire; c'était lui qui faisait tout, et qui était l'unique chef.

Aussi le résident anglais, M. Finch, écrivait-il, le 10 février 1741, à son gouvernement :

« Le prince a dit qu'il avait de grandes obligations à M. Munich, mais qu'il ne s'ensuivait pas que le feld-maréchal dût jouer le rôle de grand vizir. »

Ce à quoi le ministre ajoute :

« S'il continue à n'écouter que son ambition désordonnée et la violence naturelle de son caractère, il pourra bien se perdre par sa propre folie. »

Après avoir rapporté à son gouvernement les sentiments du prince à l'égard de Munich, M. Finch, dans une autre dépêche du 7 mars, rendait compte des sentiments de la princesse vis-à-vis du même feld-maréchal.

« La régente a dit que Munich avait renversé le duc de Courlande, plus par ambition que par attachement pour elle, et qu'en conséquence, quoiqu'elle recueillît le fruit de la trahison, elle ne pouvait estimer le traître. Il était impossible, disait-elle, d'endurer plus longtemps l'humeur arrogante du feld-maréchal, qui ne tenait aucun compte de ses ordres formels et réitérés, et qui avait sans cesse l'audace de contredire son époux. Il a trop d'ambition et un caractère trop inquiet. Il devrait aller s'établir dans ses terres de l'Ukraine et y finir en paix ses jours, si cela lui convenait. »

Et, en effet, moins de trois mois après la révolution dont il avait été l'unique artisan, Munich était dépouillé de sa charge de premier ministre et de tous ses grades militaires.

Tout au contraire, on comblait la princesse Élisabeth.

Le 18 décembre 1740, jour anniversaire de sa naissance, la grande-duchesse Anne lui faisait présent de bracelets

magnifiques, et le petit Ivan lui envoyait une tabatière en or avec l'aigle russe sur le couvercle, — en même temps que l'administration des salines recevait l'ordre de lui payer quarante mille roubles.

Peut-être, si la princesse Élisabeth avait été seule, rien de ce que nous allons raconter ne fût arrivé; la fille de Pierre Ier et de Catherine était peu ambitieuse, et, pourvu qu'elle eût assez d'argent et trop d'amants, elle eût passé une vie à laquelle eussent suffi les délices secrètes de son intérieur.

Mais, si elle n'avait point d'ambition, le hasard jetait à ses côtés un médecin qui en avait pour elle.

Nous avons dit ailleurs comment il parvint à faire sortir la princesse Élisabeth de son apathie et la décida à risquer un grand coup.

Le résultat de ce grand coup fut que le cabinet de Saint-James reçut un beau matin cette dépêche de son ambassadeur en date du 26 novembre 1741 :

« Hier, à une heure, la princesse Élisabeth s'est rendue à la caserne du régiment de Préobrajinsky, accompagnée seulement d'un de ses chambellans, M. Voronzof, de M. Lestocq et de M. Schwartz; et, se mettant à la tête de trois cents grenadiers, la baïonnette au bout du fusil et des grenades dans leurs poches, elle s'est rendue directement au palais, où, après s'être rendue maîtresse des diverses avenues, elle s'est saisie du jeune tzar et de sa petite sœur, qui étaient dans leur lit; de la grande-duchesse et du duc de Brunswick, qui étaient également couchés, et les a envoyés, ainsi que la favorite Julie Mengden, à sa propre maison. La princesse a immédiatement donné l'ordre d'arrêter Munich et son fils, Osterman, Golovkine et plusieurs autres.

» Tous ces ordres furent exécutés avec la plus grande célérité, et la princesse est retournée chez elle, où presque toute la ville s'était rendue; devant sa maison étaient ran-

gés en ligne le régiment de cavalerie de la garde et les trois régiments d'infanterie; elle a été, à l'unanimité, proclamée souveraine de la Russie, et on lui a prêté serment de fidélité; à sept heures du matin, elle a pris possession du palais d'hiver, et l'on a tiré le canon. »

Vous voyez avec quelle facilité la chose se pratiquait; on ne se donnait pas même la peine de chercher quelque chose de nouveau; de même que la grande-duchesse avait fait arrêter Biren, la princesse Élisabeth, sans rien changer au programme, faisait arrêter la grande-duchesse.

Dans l'un comme dans l'autre cas, la chose s'était terminée par des coups de canon de joie.

Maintenant, voyons ce que devenait ce pauvre petit empereur qui envoyait des tabatières d'or à sa cousine, et dont on se disputait avec tant d'acharnement le trône ou plutôt le berceau.

La première intention de la nouvelle impératrice avait été de faire conduire à la frontière le duc de Brunswick, sa femme et le jeune Ivan. Mais, devançant une des plus belles maximes de la future diplomatie, elle se repentit de ce premier mouvement, qui était le bon. Les trois prisonniers n'allèrent pas plus loin que Riga.

Tous trois furent enfermés dans la forteresse.

Plus tard, le duc et la duchesse de Brunswick furent conduits dans une île de la Dvina, située au-dessous d'Archangel. La princesse Anne y mourut en couches en 1746, laissant trois fils et deux filles en bas âge. Son mari lui survécut vingt-neuf ans et mourut à son tour dans la même ville en 1775.

Quant au petit Ivan, qui était coupable d'avoir régné sept mois, à un âge où il ne savait pas même ce que c'était qu'un trône, il avait été séparé de sa famille lorsque celle-ci était partie de Riga, et conduit dans un couvent sur la route de Moscou.

Frédéric, le médecin d'Élisabeth, dans son livre intitulé *Histoire de mon temps,* dit qu'on lui donna un philtre qui lui fit perdre la raison.

Je n'en crois rien. La tradition locale dit que le pauvre petit prince était un charmant enfant, et, après avoir été un charmant enfant, devint un beau jeune homme. S'il eût été idiot, Élisabeth n'eût pas balancé un instant entre lui et ce duc de Holstein, dont Biren menaçait la princesse de Brunswick; s'il eût été idiot, Pierre III n'eût pas eu l'idée, en répudiant Catherine et en reniant Paul Ier, d'en faire son successeur; s'il eût été idiot enfin, il est probable qu'il serait mort en prison comme il y avait vécu, mais de sa mort naturelle.

Quoi qu'il en soit, en 1757, au moment où le jeune prince atteignait sa dix-septième année, voici ce que le ministre des États-Unis, M. Swart, fort désintéressé dans la question, écrivait à sir Mittchel, ministre d'Angleterre à Berlin :

« Au commencement de l'hiver dernier, Ivan a été amené à Schlusselbourg et ensuite à Saint-Pétersbourg, où il a été placé dans une bonne maison appartenant à la veuve d'un secrétaire de l'inquisition secrète, où il est étroitement surveillé. L'impératrice l'a fait amener au palais d'hiver et l'a vu étant habillée en homme. On doute si le grand-duc et la grande-duchesse monteront sur le trône ou si ce sera Ivan. »

Cependant Élisabeth en revint à son neveu le duc de Holstein, et, le 4 janvier 1762, elle lui laissa le trône en mourant. Tant que vécut la bonne impératrice qui ne permit pas qu'une seule exécution fût faite sous son règne, le petit Ivan était bien resté en prison, mais n'avait jamais couru risque de mort.

Elle fut si fidèle à ce serment qu'elle s'était fait de ne coûter la vie à personne, qu'elle consentit bien à ce que l'on torturât un assassin caché dans ses appartements, et

que l'on trouva sur le chemin qu'elle devait suivre pour aller à la messe, mais qu'elle ne permit pas qu'il fût mis à mort; et cependant sa terreur fut grande, car elle aimait tant la vie, qu'elle savait se faire si joyeuse, qu'à partir de ce moment, elle ne coucha pas deux jours dans la même chambre, et que nul ne savait d'avance la chambre où elle devait coucher.

Elle ne fut un peu rassurée que lorsque Razoumovsky, ce chantre d'église qui était devenu son époux, lui eut trouvé un homme de confiance, très-laid, très-fidèle et très-fort, qui couchait chaque nuit dans son antichambre.

Revenons à Ivan.

Après son entrevue avec l'impératrice, il fut reconduit à Schlusselbourg. Une fois, Pierre III l'y alla voir; une fois encore, il le fit venir à Saint-Pétersbourg. On ne connaît rien du résultat de cette double entrevue; mais sans doute la crainte qu'elle inspira à Catherine hâta-t-elle le renversement et la mort de Pierre III.

Une fois sur le trône, Catherine donna les ordres les plus sévères à l'endroit du jeune Ivan. On lui bâtit en bois une maison isolée au milieu de la cour de la forteresse; autour de cet appartement régnait une galerie où, jour et nuit, veillaient des sentinelles. Le soir venu, le jeune prince se couchait dans un lit isolé au milieu de sa chambre, comme sa maison était isolée au milieu de la cour. Alors, du plafond, descendait une cage de fer qui l'enveloppait tout entier, en même temps qu'une meurtrière s'ouvrait et démasquait la bouche d'un canon chargé à mitraille et braqué sur lui.

Tout enfermé qu'il était, justement même peut-être parce qu'il était enfermé, le jeune prince préoccupait tous les esprits; il n'y avait pas un trouble à Saint-Pétersbourg que son nom n'y fût mêlé et ne s'élevât comme une menace contre Catherine.

Les ambassadeurs eux-mêmes en entretenaient souvent leurs souverains.

Voici ce qu'écrivait sur lui, le 25 août 1751, lord Buckingham, ambassadeur d'Angleterre :

« A l'égard d'Ivan, les avis sont partagés : les uns disent qu'il est complétement idiot, les autres qu'il manque seulement d'éducation. »

Le 20 avril 1764, on apprit tout à coup que le jeune prince avait été assassiné dans sa prison, à la suite d'une tentative qu'avait faite pour le délivrer le lieutenant Mirovitch.

On racontait la chose de deux manières; seulement, les deux récits aboutissaient à un même point, c'est-à-dire à un abîme.

Cet abîme, c'était la mort.

Voici ce que disaient les partisans de Catherine :

Mirovitch était un Cosaque dont le grand-père avait été ruiné pour avoir suivi les drapeaux de Mazeppa ; d'un esprit inquiet, poursuivi par sa pauvreté, ne pouvant se consoler de la décadence de sa famille, Mirovitch avait conçu l'idée de la relever par un de ces coups de main comme en avaient tenté Munich et Lestocq. Il oubliait que, chaque fois qu'un favori avait fait une régente ou une impératrice, le premier soin de la régente ou de l'impératrice avait été de se défaire du favori.

De là la chute de Munich, de là la chute de Lestocq.

Cette résolution arrêtée dans l'esprit du jeune homme, — ce sont toujours les partisans de Catherine qui parlent, — il aurait, étant de garde à la citadelle de Schlusselbourg, décidé qu'il enlèverait Ivan.

Voilà la première version. Maintenant, passons à la seconde, qui ne manque pas de probabilité et qui ressort admirablement, au reste, du génie de cette politique démoralisante, grâce à laquelle l'ambassadeur anglais, M. Finch,

pouvait insérer cette phrase terrible dans une de ses dépêches :

« Je ne connais personne ici qui pût, dans un autre pays, passer pour un homme médiocrement honnête. »

Voici la seconde version :

Catherine se serait ouverte à son favori ; son favori était alors Grégoire Orlof, et non Potemkine, comme le dit, par erreur, l'auteur auquel nous empruntons ces renseignements. Catherine, disons-nous, se serait ouverte à son favori sur les inquiétudes que lui donnait le prisonnier, malgré l'ordre formel intimé à son gardien de le tuer à la première tentative qui serait essayée pour lui rendre la liberté.

Le favori se serait bien assuré que l'ordre mortel existait, et aurait bâti tout son plan là-dessus.

Informations prises par lui, il eût été assuré que le caractère inquiet et ambitieux de Mirovitch était bien tel qu'on le disait.

Il aurait fait venir le jeune Cosaque, lui aurait laissé entrevoir les craintes de l'impératrice, et lui aurait promis des monts d'or s'il les dissipait.

Mais comment dissiper ces craintes ?

La chose était bien simple.

L'ordre était donné de tuer Ivan à la première tentative qui serait faite pour le délivrer. Que Mirovitch fît cette tentative, Ivan était mort...

Quant à lui, non-seulement sa grâce, mais encore sa fortune lui était assurée pour son feint complot.

Le jeune homme, voyant le favori d'une impératrice lui faire une pareille proposition, ne douta point qu'en réalité la proposition ne vînt de l'impératrice elle-même.

Il accepta, et reçut une première somme d'argent d'un millier de roubles.

Avec cette première somme, il séduisit une vingtaine

d'hommes; puis, ces hommes étant prêts à le seconder, il se serait rendu avec eux chez le commandant de la forteresse, et l'aurait sommé de mettre le jeune Ivan en liberté.

C'est ici que les deux versions se fondent l'une dans l'autre, et n'en font plus qu'une seule.

Le commandant refusa.

Sur l'ordre de Mirovitch, les soldats s'élancèrent sur le commandant et le garrottèrent.

Le commandant hors d'état, dès lors, de s'opposer au dessein de Mirovitch, celui-ci obligea le gardien du magasin à poudre de remettre des munitions à ses soldats.

Les munitions remises, Mirovitch marcha vers l'appartement du prince.

Mais tous ces mouvements ne s'étaient pas exécutés sans bruit : ce bruit avait été entendu d'un capitaine et d'un lieutenant qui se trouvaient, le premier dans la chambre à coucher du prince, l'autre dans son antichambre.

Mirovitch vint frapper à la porte, annonçant qu'il était maître de la forteresse, et demandant qu'on lui livrât *l'empereur*.

Le capitaine et le lieutenant refusèrent. Mirovitch insista, et, sur un second refus, ordonna à ses hommes d'enfoncer la porte à coups de hache et de crosse de fusil.

Le capitaine et le lieutenant déclarèrent alors aux assaillants que, leurs instructions leur ordonnant de tuer le prisonnier en cas de complot tendant à lui rendre la liberté, ils allaient être forcés, s'ils ne se retiraient à l'instant même, d'obéir à leur instructions.

Mirovitch n'en mit que plus d'acharnement à son œuvre.

Tout à coup, un cri retentit, si perçant, que, malgré la tempête de coups qui s'abattait sur la porte, les conjurés l'entendirent.

— On assassine l'empereur ! cria Mirovitch en donnant l'exemple de la destruction.

La porte fut enfin enfoncée.

Mais il était trop tard, les gardiens avaient exécuté l'ordre.

Ivan dormait ou faisait semblant de dormir. La cage de fer l'enveloppait.

A travers les barreaux, le capitaine lui avait dardé un coup d'épée.

C'était ce coup d'épée qui avait motivé le cri entendu par les conspirateurs.

Mais alors le jeune prince se redressa contre ses assaillants, saisissant le fer avec ses mains et leur opposant toute la résistance qu'il pouvait opposer en parelle situation.

Il arracha une des épées, et, à travers les barreaux, se défendit comme il put.

Le pauvre prisonnier pensait qu'après tant de jours malheureux, la Providence lui devait un dédommagement; il ne voulait pas quitter la vie.

Il avait déjà reçu sept blessures, qu'il luttait encore; la huitième seulement le tua.

En ce moment, Mirovitch pénétrait dans sa chambre.

Le prince rendait le dernier soupir.

Les assassins démasquèrent le lit ensenglanté; puis, faisant remonter au plafond la cage de fer :

— Voici son cadavre, dirent-ils; faites-en ce qu'il vous plaira.

Mirovitch prit le corps du jeune prince entre ses bras, l'emporta au corps de garde et le couvrit du drapeau.

Puis, faisant agenouiller ses soldats devant *l'empereur*, en se prosternant lui-même, il lui baisa la main.

Alors, détachant son hausse-col, son écharpe et son sabre, et les déposant près du cadavre :

— Voilà votre véritable empereur, dit-il; j'ai fait ce que j'ai pu pour vous le rendre; maintenant qu'il est

mort, je n'ai plus aucune raison de vivre, puisque c'éta pour lui que je risquais ma vie.

Mirovitch fut arrêté, conduit à Saint-Pétersbourg et enfermé dans la citadelle.

Son procès fut commencé dès le lendemain ; il y montra beaucoup de calme, de décence et de fermeté. Ceux qui prétendaient que Mirovitch était un agent de Catherine ne virent dans cette attitude que la conviction où étai l'accusé que le favori tiendrait la promesse qui lui avai, été faite.

A cette demande : « Avez-vous des complices? » il répondit toujours négativement, disant que les soldats et les sous-officiers qui l'avaient secondé ne pouvaient être considérés comme des complices, mais seulement comme des subordonnés qui avaient obéi.

Enfin, le 20 septembre, le jugement fut rendu : Mirovitch était condamné à être roué.

L'impératrice commua la peine en celle de la décapitation.

Le supplice eut lieu dans l'intérieur de la citadelle. Le seuls assistants furent les soldats, les juges et le bourreau on ne sut donc rien de ce qu'à sa dernière heure avait dit le patient. Sans doute, il y avait trop de danger à répéter ses paroles.

Le jeune Ivan mort, Mirovitch mort, quelques voix pieuses eurent le courage de conseiller à Catherine de permettre à la famille de Brunswick de quitter la Russie.

« On dit que, pour le moment, écrivait Buckingham deux jours avant le jugement de Mirovitch, on se contentera de permettre à la famille de Brunswick de sortir de Russie, e qu'on lui donnera une pension. »

C'est ce que Catherine eût pu faire de mieux. On assure même qu'elle le promit; mais elle n'en fit rien, et le mal-

heureux duc de Brunswick et ses enfants restèrent oubliés au milieu des glaces de la Dvina.

Je possède un rouble du jeune Ivan, frappé pendant son règne de sept mois; la pièce est d'autant plus rare qu'Élisabeth, pour faire disparaître toute trace de ce règne, ordonna une refonte générale de la monnaie.

C'est peut-être la seule effigie qui existe au monde, d'un empereur au maillot.

XLVI

SCHLUSSELBOURG

Le bateau s'arrêtait une heure à Schlusselbourg. Moynet eut le temps de faire un dessin de la forteresse, vue de terre, c'est-à-dire de la rive gauche de la Néva.

Il va sans dire que, sur l'avis que je lui donnai du danger qu'il courait en se livrant à cet exercice, il se cacha pour le faire; la police russe ne plaisante pas avec les artistes qui prennent des croquis de citadelle.

Il avait failli en cuire pour un crime de ce genre à un jeune Français exerçant à Saint-Pétersbourg la profession d'*outchitel*, c'est-à-dire de professeur.

Ce jeune homme, c'était le frère de mon bon ami Noël Parfait.

Il est vrai que c'était à une époque compromettante: c'était à l'époque de la guerre de Crimée.

Donc, pendant que nos soldats assiégeaient Sébastopol, notre compatriote résolut, avec deux de ses amis, de profiter de je ne sais quelle fête qui lui donnait une semaine de congé, pour pousser une reconnaissance jusqu'à l'embouchure occidentale du lac.

Il va sans dire qu'au commencement de mars, le Ladoga est pris, la Néva est prise, la Baltique est prise.

Le grand but de la promenade était une partie de patins. Le pauvre Ivan, ou plutôt sa mémoire, — car, depuis longtemps, l'empereur de neuf mois n'était plus qu'un souvenir historique, — le pauvre Ivan n'y était pour rien.

Le patin était un moyen de locomotion qui donnait, je ne dirai pas aux écoliers en vacances, mais aux professeurs en vacances, de grandes facilités pour s'approcher de la citadelle.

Or, la citadelle de Schlusselbourg, située juste au milieu de la source de la Néva au moment où elle s'échappe du lac, est entourée d'eau de tous côtés.

A la grande inquiétude des sentinelles, ces messieurs voltigeaient donc autour des murailles politiques du vieux donjon, n'effleurant pas plus la glace de leur patin que les hirondelles n'effleurent l'eau de leurs ailes.

Tout aurait été encore assez bien, si nos Français — et qui dit Français dit fou — avaient eu le bon esprit de s'arrêter aux poses gracieuses et aux désinvoltures élégantes étudiées sur le bassin des Tuileries ; mais l'un d'eux eut l'idée de s'asseoir sur un rocher, et, par dix-huit degrés de froid, de tirer un album de sa poche et de faire un croquis de la citadelle.

La sentinelle appela son caporal, le caporal appela le sergent, le sergent l'officier, l'officier huit hommes, et, au moment où nos trois Français, réchauffés par un bon feu, assis devant un bon dîner, buvaient à la France avec du *qvass* faute de mieux, la porte s'ouvrit, et on leur signifia qu'ils

avaient l'honneur d'être prisonniers de Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies.

En conséquence, on ne leur donna pas même le temps d'achever leur dîner, on les fouilla, on prit leurs papiers, on les attacha les uns aux autres, de peur qu'il ne s'en perdît un ou deux; on les mit dans une charrette et on prit le chemin de Saint-Pétersbourg.

Arrivés à Saint-Pétersbourg, on les conduisit à la forteresse.

Ils se réclamèrent du comte Alexis Orlof, favori de l'empereur.

Par bonheur, le comte Alexis Orlof est un homme fort intelligent, — ou plutôt était, car je le crois mort, — et qui a tant vécu au milieu des conspirateurs, qu'il a fini par ne pas y croire. Il se rendit à la prison, interrogea les prisonniers les uns après les autres, avec sévérité mais avec courtoisie, et leur dit que, quoiqu'ils fussent de grands coupables, il espérait que la clémence de Sa Majesté voudrait bien commuer la peine très-grave qu'ils avaient méritée en trois ou quatre ans d'exil en Sibérie.

Les pauvres professeurs demeurèrent atterrés. Un des principaux crimes qui leur avaient été reprochés, outre celui d'avoir *croqué* la citadelle de Schlusselbourg, c'était d'avoir bu à la santé de la France avec du *qvass*. Il paraît que l'emploi à un pareil usage de la liqueur nationale de la Russie ajoutait beaucoup à l'énormité de la faute.

La nuit suivante, vers dix heures du soir, une voiture, soigneusement fermée, moitié carrosse, moitié charrette cellulaire, s'arrêta à la porte de la forteresse. On prévint les prisonniers que le jugement avait été rendu dans la journée et qu'il s'agissait de le subir. Les prisonniers, tout contrits qu'ils étaient, appelèrent à leur aide leur orgueil de Français et firent contre mauvaise fortune bon cœur. Ils descendirent bravement, se jetèrent dans les bras les uns des

autres, se consolèrent en voyant qu'on avait eu la charité de ne pas les séparer, et montèrent résolûment dans la charrette.

Les volets en furent hermétiquement fermés, et la voiture s'ébranla au trot de quatre vigoureux chevaux.

Mais, au grand étonnement des exilés, au bout de dix minutes, la voiture s'arrêta après avoir passé sous une voûte. Les portières s'ouvrirent et des laquais en grande livrée se présentèrent aux portières, au lieu des Cosaques que les prisonniers s'attendaient à y voir.

Ils descendirent au pied d'un escalier splendidement éclairé, que les laquais leur indiquèrent comme le chemin qu'ils avaient à suivre.

Il n'y avait pas à hésiter. Ils montèrent les degrés et furent introduits dans une salle à manger servie avec tout le luxe des grands seigneurs russes.

Le comte Alexis Orlof les attendait dans cette salle à manger.

— Messieurs, leur dit-il, votre principal délit, je vous l'ai dit, est d'avoir porté la santé de la France avec de la bière russe. Vous l'expierez ce soir, en portant la santé de la Russie avec du vin de Champagne.

Ce que, tout patriotes qu'ils étaient, nos Français exécutèrent de grand cœur.

Moynet fut plus heureux que nos professeurs. Non-seulement il termina son dessin, sans accident, mais encore, comme il le terminait, on vint nous dire, en réponse à la demande que j'avais fait transmettre au gouverneur, qu'il nous était permis de visiter l'intérieur de la forteresse.

Nous ne perdîmes pas une minute, nous sautâmes dans un bateau, et nous nous fîmes conduire au sombre donjon.

Les nerfs méridionaux de Millelotti ne lui permirent pas de nous accompagner. Il avait vu tant de Romains mourir au château Saint-Ange, qu'il craignait qu'une fois les portes

de Schlusselbourg fermées sur lui, elles ne se rouvrissent plus.

Nous respectâmes cette sainte terreur.

La forteresse de Schlusselbourg n'offre rien de bien curieux à l'intérieur : comme toutes les forteresses, elle renferme le logement du gouverneur, les casernes des soldats, les cachots des prisonniers.

Seulement, les logements du gouverneur et des soldats sont visibles.

Quant aux cachots des prisonniers, bien fin serait celui qui devinerait où ils sont.

Seulement, à l'un des angles de la forteresse est une porte de fer, basse et sombre, d'une forme lugubre, de laquelle on ne laisse pas approcher même les visiteurs les plus privilégiés. Je fis un signe à Moynet, et, tandis que, Dandré et moi, nous occupions l'attention du gouverneur, il prit un dessin de cette porte.

On comprend que je ne risquai aucune question sur les mystères de la forteresse ; d'ailleurs, je les connaissais aussi bien, peut-être mieux que le gouverneur.

La visite fut courte ; le bateau à vapeur nous attendait pour partir ; car, à Schlusselbourg, on change de bateau, le paquebot de la Néva n'osant pas se hasarder dans le lac, qui a ses tempêtes comme un océan.

Au reste, ce fut le paquebot qui vint à nous, et non pas nous qui allâmes à lui. Nous le vîmes s'avancer avec son panache de fumée ; et, quand nous croyions que, fatigué de nous attendre, il allait nous laisser dans la forteresse, malgré les signes désespérés que faisait du bord Millelotti, il stoppa et nous donna complaisamment le loisir de le rejoindre.

Nous montâmes à bord, la barque rejoignit le rivage, et nous nous enfonçâmes dans le lac.

Le lac Ladoga est le plus grand lac de la Russie d'Europe ;

il occupe cent soixante et quinze verstes en longueur et cent cinquante en largeur.

Ce qui le distingue surtout, c'est la quantité d'îles dont il est parsemé.

Les plus célèbres, sinon les plus grandes de ces îles, sont celles de Konivetz et de Valaam.

Leur célébrité vient des couvents qu'elles renferment, et qui sont un but de pèlerinage populaire presque aussi sacré, pour un Finlandais, que La Mecque l'est pour un musulman.

Nous nous dirigions d'abord sur l'île de Konivetz, où, sauf accident, nous devions arriver le lendemain au point du jour.

L'heure du dîner était venue et même passée; j'attendais toujours que, comme dans un paquebot du Rhin ou de la Méditerranée, on vînt nous annoncer que MM. les passagers étaient servis. Nous nous informâmes : hélas! non-seulement il n'y avait pas de dîner préparé, mais il n'existait même aucune provision à bord.

Le paquebot étant destiné à des pèlerinages de gens pauvres, chaque pèlerin porte avec lui sa provision de pain, de thé et de poisson salé.

Dandré avait cette provision de thé indispensable à tout Russe, et sans laquelle il ne saurait vivre; mais il n'avait ni pain ni poisson salé.

Il est vrai qu'avec du thé et *une paire* de sucre, c'est à-dire avec deux morceaux de sucre qui varient de la grosseur d'une lentille à la grosseur d'une noix, un Russe se passe de tout.

Mais Millelotti était Romain, et, moi, j'étais Français.

Dandré se mit en quête. Il trouva un morceau de pain noir et un morceau de jambon d'ours.

Nous tirâmes, de son nécessaire de voyage, des assiettes, des fourchettes et des couteaux; nous prîmes chacun un

verre, — en Russie, les femmes seules ont le privilége de boire le thé dans des tasses, — et nous procédâmes au dîner.

Dandré suivit la tradition de madame de Maintenon quand elle n'était que Françoise d'Aubigné, femme Scarron : il nous raconta, pour remplacer le rôti, des histoires du Caucase.

Une de ces histoires faillit me faire étrangler à force de rire, et je vous avoue que je ne me serais jamais pardonné de m'être étranglé en faisant un si mauvais dîner.

Je voudrais bien vous raconter, cher lecteur, cette histoire, qui, j'en suis sûr, vous ferait rire aussi. Mais, moi qui ai raconté tant de choses, je ne sais, le diable m'emporte, comment m'y prendre pour vous raconter celle-là.

Tant pis! je me risque; vous voilà prévenu. Vous la passerez, cher lecteur, si vous êtes pudibond ; vous la passerez, chère lectrice, si vous êtes bégueule, ou bien vous la lirez et ne la raconterez pas.

Dandré avait à Vladikavkas un de ses amis quartier-maître des dragons de Nijny, avec lequel il était lié comme un frère.

Cet ami, de son côté, partageait toutes ses affections entre Dandré et deux lévriers nommés Iermak et Arabka.

Un jour, Dandré vient lui faire une visite et le trouve absent.

— Monsieur n'y est pas, lui dit le domestique; mais entrez dans son cabinet et attendez-le.

Dandré entre dans le cabinet et attend son ami.

Le cabinet donnait sur un très-beau jardin; une des fenêtres était ouverte pour laisser entrer un rayon de ce joyeux soleil du Caucase, si brillant, que comme dans l'Inde, il a ses adorateurs.

Les deux lévriers dormaient couchés côte à côte, comme

deux sphinx, sous le bureau de leur maître; en entendant ouvrir et refermer la porte, chacun d'eux ouvrit un œil, bâilla languissamment et se remit à dormir.

Dandré, une fois dans le cabinet, fit ce que l'on fait quand on attend un ami; il sifflota un petit air, regarda les gravures pendues à la muraille, roula une cigarette, alluma une allumette chimique à la semelle de sa botte, et fuma.

Tout en fumant, il lui passa une petite colique.

Dandré regarda autour de lui, et, voyant solitude complète, il crut pouvoir se risquer; il fit comme le diable du XXIe chant de *l'Enfer*.

Voir le dernier vers du susdit XXIe chant.

A ce bruit inattendu, les deux lévriers se levèrent, s'élancèrent par la fenêtre et disparurent dans les profondeurs du jardin, comme si le diable les eût enlevés.

Dandré, tout étourdi d'une disparition si spontanée, resta un instant la jambe en l'air, demandant d'où pouvait venir cette terreur de deux lévriers à l'audition d'un bruit si médiocre, eux qui entendaient tous les jours la mousqueterie et le canon.

Sur ces entrefaites, l'ami rentra.

Les premiers compliments échangés, les premières excuses faites sur son absence, il chercha des yeux autour de lui, et ne put s'empêcher de dire :

— Où sont donc mes lévriers?

— Ah! oui, fit Dandré, tes lévriers, parlons-en, en voilà de drôles de corps!

— Pourquoi cela?

— Mon cher, sans que je leur aie ni rien dit ni rien fait, imagine-toi qu'ils se sont tout à coup, d'un seul bond, élancés par la fenêtre comme deux fous et que, par ma foi, s'ils courent toujours du même train, ils doivent être à Tiflis.

L'ami regarda Dandré.

— Tu auras..., lui dit-il.

Dandré rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Ma foi, lui dit-il, je t'avoue qu'étant seul, — car je ne comptais pas tes chiens pour quelqu'un, et, d'ailleurs, je ne les croyais pas si susceptibles. — j'ai cru que je pouvais faire, j'ai cru que je pouvais risquer enfin, dans ma solitude, ce qu'un décret de l'empereur Claude avait permis de faire dans sa compagnie.

— C'est cela, dit l'ami paraissant parfaitement satisfait de l'explication.

— *C'est cela*, dit Dandré : très-bien! Mais *cela* ne m'apprend rien, à moi.

— Oh! mon cher, c'est bien simple, et tu vas comprendre tout le mystère. J'aime beaucoup mes chiens; je les ai eus tout petits, et, tout petits, je les ai habitués à se tenir couchés sous mon bureau. Or, de temps en temps, ils faisaient ce que tu as fait; et, pour les en déshabituer, je prenais un fouet et rossais d'importance celui qui avait commis l'incongruité. Comme ils sont, tels que tu les vois, pleins d'intelligence, ils ont cru que c'était le bruit seul qui les dénonçait. Et alors ils ont fait tout bas ce qu'ils faisaient tout haut. Tu comprends que la précaution était insuffisante et que l'odorat remplaçait l'ouïe. Or, comme je ne pouvais pas leur lever la queue et aller chercher le vrai coupable, je les fouaillais d'importance tous les deux. De sorte que tout à l'heure, quand tu t'es permis ce qui leur est défendu, comme ils n'ont pas la moindre confiance l'un dans l'autre, chacun d'eux a cru que c'était son camarade, et, craignant de porter la peine d'un péché qui n'était pas le sien, s'est élancé par la fenêtre... C'est bien heureux que la fenêtre ait été ouverte, ils auraient passé par les carreaux! Et, maintenant, que cela te serve de leçon une autre fois.

— Je me le suis tenu pour dit, acheva Dandré; et, quand

la chose m'arrive, je fais attention qu'il n'y ait pas même de chiens.

A mesure que nous nous enfoncions dans le lac, notre regard embrassait une plus grande étendue d'eau et de rivage, non-seulement devant nous, mais encore derrière nous.

A notre droite, ce rivage appartenait au gouvernement d'Olonetz, à notre gauche à la Finlande.

Des deux côtés s'étendaient de grandes forêts.

Sur deux ou trois points de ces forêts, et de chaque côté, des tourbillons de fumée s'élevaient.

Ils étaient causés par des incendies *instantanés* dont j'ai déjà parlé.

J'essayai de tirer quelques renseignements sur ce phénomène, du capitaine du paquebot; mais, à la première vue, je jugeai que je ne ferais pas mes frais.

C'était une espèce de canne à pêche, maigre, longue et jaune, serrée dans une redingote noire lui tombant jusqu'au cou-de-pied comme dans un fourreau de parapluie. Il était coiffé d'un chapeau à large bord, dont la forme allait s'élargissant jusqu'à ce qu'elle eût atteint la même circonférence par le haut que par le bas. Entre ce chapeau et le collet de la redingote s'allongeait un nez faisant angle aigu : c'était tout ce que l'on voyait de son visage.

Il me répondit que ces incendies étaient causés par le feu.

Et cela me parut une de ces vérités tellement incontestables, que je jugeai qu'il n'y avait absolument rien à y répondre.

XLVIII

LES MOINES DE KONIVETZ

Vers dix heures du soir, il se fit à bord un certain mouvement de mauvais augure. Après un coucher de soleil admirable, des nuages s'étaient amoncelés à l'horizon, et de sourds grondements avaient couru dans leur masse épaisse et sombre, lézardée par des éclairs.

Nous nous informâmes. Non-seulement nous étions menacés d'un orage, — ce qui était visible, — mais encore on ne savait à quel propos notre boussole s'était dérangée, et, dans sa folie, ne distinguait plus le nord du sud.

Je crus que notre capitaine serait plus savant en tempête qu'en incendie, je m'informai à lui; mais il m'avoua ingénûment qu'il ignorait complétement où il était.

Il avait au moins le mérite de la franchise.

Je ne m'effrayai pas beaucoup de la déclaration. Je ne trouve pas, au bout du compte, que Dieu soit un si mauvais pilote; cela tient peut-être à ce que, toutes les fois que je me suis fié à lui, je suis arrivé au port.

Nous restâmes à causer sur le pont, jusqu'à minuit. A minuit, nous prîmes le thé pour faire passer notre dîner; puis nous nous couchâmes sur des bancs : mes compagnons de voyage enveloppés de leurs manteaux, moi comme j'étais.

J'ai pris cette excellente habitude d'avoir toujours le même costume, jour comme nuit, été comme hiver.

Je me réveillai vers quatre heures du matin ; le bâtiment, qui, comme les chevaux de poste, avait l'habitude de faire le même trajet, s'était retrouvé sans le secours de la boussole, et nous avait conduits tout droit à Konivetz.

Je fus d'abord un peu intrigué, en ouvrant les yeux, de voir, à travers ce pâle crépuscule du Nord, qui semble un brouillard transparent, le lac moucheté d'une foule de points noirs. Ces points noirs, c'étaient des têtes de moines, dont les corps étaient cachés par l'eau et dont les bras étaient occupés à tirer un immense filet.

Ils étaient au moins une soixantaine.

Contre l'habitude des nuits russes, où il reste toujours quelque chose de l'hiver, celle-là était d'une chaleur lourde et étouffante. J'étais à peu près à une centaine de pas du bord; le capitaine, je ne sais pourquoi, ne paraissait aucunement pressé de nous débarquer. Je mis bas mes habits, sans rien dire à personne, je les rangeai dans un coin, et je sautai par-dessus bord dans le lac.

Je m'étais baigné à un bout de l'Europe, dans le Guadalquivir; je n'étais pas fâché de me baigner à l'autre bout de cette même Europe, dans le lac Ladoga ; ce qui faisait un assez joli triangle avec la baie de Douarnenez, où je m'étais également baigné; aussi me promis-je bien, pour compléter le quadrilatère, de me baigner dans la mer Caspienne, aussitôt que l'occasion s'en présenterait.

Les moines de Konivetz furent assez intrigués de voir un curieux qui, dans le costume d'Adam avant sa chute, venait examiner le résultat de leur pêche.

Leur filet — une seine immense — contenait des milliers de petits poissons, de la taille et de la forme des sardines: mais ce que j'admirai surtout, c'est qu'aux deux extrémités du demi-cercle formé par le filet, ils avaient attaché deux

chevaux, de sorte qu'ils n'avaient besoin que de jeter le filet et de le maintenir; les chevaux faisaient le reste, c'est-à-dire le plus gros de la besogne.

Cette intervention me parut mériter tous mes éloges, et j'essayai d'exprimer par geste aux bons pères combien j'en étais satisfait.

Mais, par malheur, il m'était aussi difficile de me faire comprendre d'eux que si j'avais eu affaire à des insulaires de l'île de Chatam ou de la péninsule de Banks.

Par un dernier effort, j'essayai de leur parler latin; mais ce fut exactement la même chose que si je leur eusse parlé iroquois.

Rien de plus ignorant que le clergé russe, noir ou blanc.

Il se divise en prêtres et en moines, voilà pourquoi je dis: noir ou blanc.

Les prêtres sont tous fils de paysans ou de prêtres; après un premier mariage, ces derniers ne peuvent se remarier, mais ils peuvent se faire moines et devenir évêques: on ne peut être évêque qu'après avoir été moine.

Le prêtre reçoit une pension selon la valeur de la cure. Il fait son éducation première dans une école nommée *Prichodskoë Outchilistche*; ce sont les curés qui y donnent leçon aux enfants; ne sachant rien, ils ne leur apprennent rien; par exception, quelques-uns de ces professeurs savent lire, écrire, et faire les quatre règles; ceux qui sont très-savants connaissent l'histoire sainte, qu'ils commentent et qu'ils racontent.

L'adepte passe de cette pension au séminaire; là, on lui apprend de nouveau ce qu'il a déjà appris à l'école, puis la grammaire et la logique.

Plus, enfin, à jurer.

Un prêtre russe peut en remontrer sur ce point à un crocheteur français, à un maquignon allemand et à un boxeur anglais.

Les mœurs des prêtres sont honteuses : qui dit séminariste, dit imbécile ou bandit.

Ceux de ces séminaristes qui sont plus heureusement doués ou plus hypocrites que les autres, passent dans des académies cléricales ; du moment que leur science dépasse un peu la science commune, ils ont la chance d'être évêques.

Ces évêques, savants ou non, sont d'une grossièreté remarquable.

Le métropolitain Séraphеine demandait une croix pour un de ses secrétaires archidiacres.

On lui propose, au lieu de la croix, la bénédiction du saint synode.

– Que voulez-vous que j'en f...asse, de votre bénédiction? répond-il, c...racher dessus?

Laissez les initiales, et changez le reste des deux mots, la version est exacte. — Vous saurez que c'est le même qui, n'étant encore qu'évêque, et chassant de l'église un prêtre qui lui avait manqué de respect, lui disait :

– Sors d'ici, ou je te casse la gueule avec ma crosse épiscopale.

Tout cela est peut-être de la peinture un peu grossière ; mais tant pis pour ceux qui broient les couleurs.

Il y a, dans la hiérarchie cléricale russe, cinq degrés, y compris celui de sacristain :

Diatschek, sacristain, qui n'est point prêtre.

Diakon, diacre.

Jerei, prêtre.

Archejerei, évêque.

Mitropolit, métropolitain.

Les deux premiers grades, diacre et prêtre, se nomment clergé blanc, *bieloé doukhovenstvo*. Ils doivent être absolument mariés ; aussi le diacre est-il presque toujours le successeur de quelque vieux prêtre dont il a épousé la fille.

Vient ensuite le clergé noir, *tchornoé doukhovenstvo*. Ce

sont les moines. Ceux-là ne se marient point; aussi est-ce parmi eux que se produisent les plus honteuses débauches, les plus monstrueux accouplements.

Au reste, dans le clergé grec, pas de capucins, d'augustins, de bénédictins, de dominicains, de carmes chaussés ou déchaussés; pas de ces robes grises, blanches, bleues, marron ou noires, qui émaillent les rues de Naples ou de Palerme.

Des moines noirs, voilà tout, portant une longue barbe, ayant sur leur tête une espèce de schako sans visière, derrière lequel retombe une bande d'étoffe, et une longue canne de jonc à la main.

La canne de jonc fait-elle partie du costume? Je n'en sais rien, mais je suis tenté de le croire, n'ayant jamais vu un prêtre sans sa canne de jonc.

Les femmes, les évêques et les archevêques portent le même bonnet; seulement, les évêques et les archevêques le portent blanc.

Les prêtres, surtout les moines, sont presque toujours dépravés; mais il est rare que cette dépravation aille jusqu'au crime que punit la loi.

Tous, sans exception, sont ivrognes et gourmands.

Les béguines sont genéralement sages.

Les curés sont, surtout dans les villages, d'une ignorance dont on ne peut se faire aucune idée.

Un évêque, passant par un village et faisant l'inspection de ses curés, entre à l'église pendant l'office, qui dure au moins une heure et demie. Il écoute avec la plus grande attention ce que dit le prêtre, qui, s'apercevant de sa présence, redouble d'onction et de bredouillement.

La messe finie, l'évêque s'approche du curé.

— Que diable viens-tu de dire? lui demande-t-il.

— Que voulez-vous! répond le curé, j'ai fait de mon mieux.

— Comment, de ton mieux?

— Oui.

— Voyons, sais-tu la langue cléricale?

Le slavon se rapproche de l'idiome serbe.

— Très-mal.

— Alors, quelle messe lisais-tu?

— Hum! ce n'était pas précisément une messe.

— Qu'était-ce donc, alors?

— J'ai dit tantôt *Notre Père*, tantôt l'*Ave*, tantôt les litanies, et, avec toutes ces bamboches, comme vous voyez, nous en sommes venus à bout.

L'empereur Alexandre I[er] s'arrête, pendant un de ses voyages, chez un curé de paroisse inférieure. Le curé était absent; l'empereur avise un volume jeté dans un coin et couvert de poussière: c'était la Bible. L'empereur intercale entre les pages trois mille roubles et remet le volume à sa place.

Le prêtre rentre. La conversation s'engage entre l'empereur et lui.

— Lisez-vous souvent les Évangiles? lui demande l'empereur.

— Tous les jours.

— Sans y manquer?

— Sans y manquer, sire.

— Je vous en fais mon compliment, dit l'empereur, c'est une bonne lecture.

Deux ans après, il repasse par le même village, entre chez le même prêtre, voit la Bible à la même place, l'ouvre et retrouve ses roubles.

— Tu vois bien que tu ne lis pas les Évangiles, animal! lui dit-il en lui mettant sous le nez la Bible et les roubles.

Et l'empereur, aux yeux du prêtre ébahi, remet les roubles dans sa poche.

Tout le monde, en Russie, connaît l'ignorance et la cor-

ruption du clergé grec, tout le monde le méprise et tout le monde l'honore et lui baise la main.

Lorsque j'eus vu le filet tiré, la pêche chargée sur les paniers, et les pêcheurs et les chevaux se dirigeant vers un autre endroit, je me remis à l'eau et regagnai le bâtiment, où j'eus la chance de retrouver mes habits dans le coin où je les avais cachés.

L'heure était venue de nous débarquer. On jeta une large planche sur une jetée s'avançant dans le lac, et nous prîmes terre.

Le dîner, plus que frugal, de la veille et mon bain du matin m'avaient donné un appétit féroce.

Nous nous acheminâmes vers l'auberge du monastère : tout monastère un peu en vogue a son auberge, où stationnent les pèlerins et les pèlerines.

On nous prépara un déjeuner où il n'y avait de mangeable que les poissons que nous venions de voir pêcher.

Le pain noir et humide au milieu, que j'avais vu servir comme du gâteau sur la table du comte Kouchelef, m'inspirait un insurmontable dégoût.

Je déjeunai avec des concombres crus, tournés et retournés dans l'eau salée, — préparation abominable pour des palais français, mais pleine de saveur pour des palais russes, — avec des croûtes de pain, nos petits poissons et du thé.

Moyennant le thé, tout s'arrange.

Après le déjeuner, nous demandâmes quelle sorte d'excursions nous pourrions faire dans l'île.

On nous indiqua comme but de promenade *la pierre du cheval.*

Cela ressemblait à une tradition quelconque, et avait, par conséquent, un attrait pour moi. Nous prîmes un guide et nous nous mîmes en route, après avoir longé un petit ci-

metière, celui du couvent, où les plantes et les fleurs sauvages cachent à demi les pierres des tombeaux; ces plantes sont particulièrement le *vaccinium myrtillus*, le *hieracium auricula*, le *solidago virquora*, l'*achillea millefolium*; tout cela surmonté par des framboisiers à l'état sauvage. Au printemps, — en supposant qu'il y ait un printemps en Finlande, — on trouve, au milieu de toutes ces plantes sauvages, des violettes en quantité, et, vers la fin de juin, des fraises.

Quant aux arbres qui forment les forêts de Konivetz et de Valaam, les deux îles les mieux boisées du lac, ce sont les pins sylvestres, les bouleaux, les tilleuls, les trembles, les platanes, les érables et les sorbiers.

En quittant le cimetière, nous prîmes une allée qui ne manquait pas d'une certaine majesté. A son entrée était une grande croix grecque que nous crûmes d'argent, à l'éclat qu'elle jetait sous les rayons du soleil. En nous en approchant, nous reconnûmes qu'elle était tout simplement de fer-blanc.

Cette croix surmonte un tombeau sur lequel on lit cette inscription :

SOUVENEZ-VOUS DE MOI, SEIGNEUR,
LORSQUE VOUS SEREZ DANS VOTRE ROYAUME!
PRINCE NICOLAS-IVANOVITCH MAURELOF
NÉ EN 1780, MORT EN 1856, LE 3 MAI.

Au sommet d'une petite montagne, on distingue une église et de charmantes percées sur la route, avec des tons vaporeux et bleuâtres que je n'ai retrouvés nulle part, et qui expliquent le côté rêveur de la poésie finlandaise. A gauche, s'étendait un champ de blé avec des bluets très-

pâles. A droite, une prairie fauchée répandait cette suave odeur de foin qui fait la joie de ceux qui ont été élevés à la campagne, et dont l'enfance a respiré ces âcres saveurs.

Nous prîmes à gauche, et, après avoir traversé le champ de blé, nous rentrâmes dans la forêt. Tout à coup, au bout d'une verste à peu près, le sol sembla manquer sous nos pieds: le terrain avait complétement changé d'aspect. Je n'avais rien vu de pareil depuis que j'étais en Russie. Je me serais cru transporté en Suisse.

Nous cherchions par où nous pourrions descendre dans ce ravin plein de vaporeuses fraîcheurs et d'ombres transparentes, lorsque notre guide nous révéla un escalier de bois de cent marches; nous le descendîmes et nous nous trouvâmes au fond d'un charmant vallon dont ni la plume ni le pinceau ne peuvent donner une idée. Les arbres, qui allaient chercher la lumière du soleil, y poussent droits et vigoureux comme des colonnes de temple dont le feuillage formerait la voûte. Les rayons du soleil, tamisés par cette voûte, filtraient comme une pluie d'or et jetaient sur certaines parties des troncs et du terrain des lumières qui semblaient des flammes liquides et ruisselantes, tandis que, dans les profondeurs, l'atmosphère bleue avait l'opacité de ton de la Grotte d'azur.

Au milieu de ce vallon s'élève un rocher énorme au sommet duquel est bâtie une petite chapelle consacrée à saint Anselme.

Tout ce que nous parvînmes à tirer de notre guide sur *la pierre du cheval* et sur saint Anselme, c'est que *la pierre du cheval* était ainsi nommée des sacrifices de chevaux qu'y faisaient les anciens Finlandais avant leur conversion au christianisme. Quant à saint Anselme, nous n'en pûmes rien savoir autre chose, sinon qu'il était mort martyr.

Si j'osais hasarder une opinion sur la façon dont ce martyre s'est opéré, je dirais que, s'il a eu lieu à l'endroit où s'élève sa chapelle, saint Anselme a dû être dévoré par les cousins.

Dans aucun lieu du monde je n'ai vu pareille nuée de ces abominables insectes. Nous ne pouvions rester en place un instant sans en être littéralement couverts, et, lorsque nous marchions, chacun de nous en avait son nuage, qui semblait une atmosphère personnelle.

Moynet eut cependant le courage de faire un dessin, tandis qu'avec des branches de bouleau, Millelotti et Dandré l'époussetaient comme ils eussent fait d'un mandarin, interrompant de temps en temps cette fonction de dévouement pour s'épousseter eux-mêmes.

Quant à moi, dès les premières attaques, j'avais battu en retraite vers l'escalier et regagné les régions supérieures. A mesure que je montais, les cousins m'abandonnaient.

En arrivant en plein soleil, j'en étais débarrassé; au bout de quelques instants, nos compagnons nous rejoignirent, et nous reprîmes le chemin du couvent.

On m'a toujours reproché de ne voir, dans mes voyages, que le côté pittoresque des lieux que je visitais. Je vieillis, il faut que je me corrige; faisons un peu de géologie; nous serons ennuyeux, mais nous aurons l'air d'être savant.

Presque toutes les îles — disons mieux, toutes les îles qui bordent la rive méridionale du Ladoga — sont formées de roches sédimentaires, mêlées à des roches de nature ignée; celles qui, au contraire, bordent les rives opposées, c'est-à-dire occidentale et septentrionale, sont de formation plutonique.

L'île de Konivetz, placée à mi-chemin entre l'extrémité sud et l'extrémité nord du lac, est composée entièrement

de roches de dépôt, et indique la limite des roches sédimentaires.

L'île de Konivetz a quatorze verstes de tour.

Comme le bateau s'y arrêtait un jour pour donner le temps aux pèlerins de faire leurs dévotions, nous eûmes le temps non-seulement de la visiter, mais encore de prendre une barque et nos fusils, et de tenter une chasse.

Je ne sais dans quel auteur j'avais lu que les environs de l'île étaient peuplés de veaux marins de la plus petite espèce, lesquels étaient si peu farouches, qu'ils se laissaient tuer à coups de bâton.

Comme je n'ai pas une confiance absolue dans ce que je lis, au lieu d'un bâton, je pris un fusil, lequel, au reste, ne me servit guère plus qu'un bâton. Nous vîmes quelques veaux marins gros comme des chats et noirs comme des castors, qui, en nous apercevant avec leurs gros yeux ronds, se hâtèrent de plonger dans le lac.

Pas un ne se laissa approcher à portée de fusil.

Avis aux chasseurs qui voudront tuer des veaux marins sur le Ladoga.

Nous rentrâmes vers cinq heures pour faire un dîner dans le genre du déjeuner. Il eut au moins cet avantage de me permettre la fantaisie de reprendre un bain à huit heures du soir, tant celui du matin m'avait laissé de bons souvenirs.

J'avais fait chez le comte Kouchelef mon apprentissage avec les lits russes. Je croyais que rien ne pouvait être plus dur que les lits du comte Kouchelef. Je reconnus à Konivetz que je m'étais trompé et que les lits de Konivetz l'emportaient sur ceux de Besborodko.

Je proclamai donc les lits de Konivetz les plus durs du monde, et je le croyais sincèrement en le proclamant.

J'étais destiné à perdre cette dernière illusion dans les steppes des Kirghis.

XLIX

PÈLERINAGE FORCÉ A VALAAM

Nous partîmes à dix heures du matin, emmenant une centaine de pèlerins et de pèlerines qui, après avoir fait leurs dévotions au monastère de Konivetz, allaient les faire à celui de Valaam.

Rien n'est hideux comme ces pèlerins et ces pèlerines, appartenant tous à la classe du bas peuple, en supposant qu'il y ait un peuple en Russie. A peine s'il y a une différence visible entre les deux sexes; l'absence de barbe fait seule distinguer la femme de l'homme. Les habits sont à peu près les mêmes, chez les uns et chez les autres en lambeaux. Hommes et femmes tiennent un bâton à la main et portent sur le dos un bissac déguenillé.

Il va sans dire que tout cela se gratte d'une manière effrayante pour celui qui ne se gratte pas.

Heureusement que les plus empressés à cette occupation l'oublièrent bientôt pour une autre plus pittoresque.

Nous avions à peine fait quatre ou cinq milles quand nous nous trouvâmes enveloppés d'un tel brouillard, que l'on cessa complétement de se voir.

Au milieu de ce brouillard, le tonnerre éclata et le lac se mit à frémir, comme l'eau d'une chaudière placée sur un brasier.

On eût dit que la tempête était, non pas dans les airs, mais dans les profondeurs mêmes de l'abîme qui semblait nous soutenir à regret à sa surface.

On juge dans quel état était notre boussole, qui, la veille, s'était dérangée par le plus beau temps du monde.

Aussi notre capitaine n'essaya pas même de la consulter. Lorqu'il sentit le bouleversement des vagues furieuses, au lieu de donner des ordres pour conjurer le danger, si danger il y avait, il se mit à courir d'un bout à l'autre du bâtiment, en criant :

— Nous sommes perdus.

En entendant le capitaine pousser ce cri de détresse, tous les passagers, pèlerins et pèlerines, se jetèrent à plat ventre, en se frappant le front contre les planches du bâtiment, et en criant :

— Ayez pitié de nous, Seigneur !

Dandré, Moynet, Millelotti et moi restâmes seuls debout, et encore Millelotti, en sa qualité de Romain, avait-il bonne envie d'en faire autant que les autres.

Le brouillard allait s'épaississant ; le tonnerre grondait avec un fracas horrible ; les éclairs avaient quelque chose de lugubre, s'éteignant dans cette épaisse vapeur; le lac continuait de se soulever, non point par des vagues, mais par des bouillonnements intérieurs.

J'ai vu cinq ou six tempêtes, aucune qui ressemblât à celle-là. Peut-être était-ce le vieux Vainimoinen qui était passé de l'Océan dans le Ladoga.

On n'avait pas seulement songé à stopper; le bâtiment marchait de lui-même et allait où il voulait.

Enfin, comme, au bout de deux heures, tout demeurait à peu près dans la même situation, le capitaine eut l'idée de faire monter deux hommes dans les barres de perroquet pour profiter de la première éclaircie venue.

Ils y étaient à peine depuis dix minutes, que l'on enten-

dit quelque chose comme le galop d'une troupe de cavaliers.

C'était le vent qui venait.

D'un seul souffle, il déchira, éparpilla, emporta le voile de brouillards.

Le lac apparut blanc d'écume, mais développant ses plus lointains horizons. Les matelots des barres de perroquet crièrent :

— Terre !

Tout le monde courut à l'avant. — Le capitaine ignorait complétement où il était; un vieux matelot déclara qu'il reconnaissait Valaam.

On mit le cap sur l'île.

A un mille et demi, à peu près, de la grande île, est un îlot sur lequel gisent des ruines; ce rocher s'appelle l'île aux Couventines.

Une communauté de femmes, habitant Valaam, ayant donné, à cause de son voisinage avec le couvent d'hommes sujet à de grands scandales, un décret du saint synode arrêta que le monastère serait transporté sur le rocher qui s'élevait devant nous, et que, personne ne prononçant plus de vœux, il s'éteindrait de lui-même.

Un couvent fut bâti sur le rocher ; une trentaine de religieuses y furent transportées, et, là, comme il avait été décrété, elles s'éteignirent les unes après les autres.

Puis vint le tour du couvent, qui, de même que la communauté était tombée existence à existence, battu à sa base par la mer, battu à son faîte par les orages, tomba, lui, pierre à pierre. Il n'en reste plus qu'une ruine informe et la tradition que je viens de dire.

Cependant nous nous approchions assez rapidement et nous commencions d'apercevoir une espèce de passe par laquelle on pénétrait jusqu'au cœur de l'île.

Bientôt, sur la pointe la plus éloignée, qui, à mesure que

nous approchions, semblait venir à nous, nous aperçûmes une petite église, toute d'or et d'argent, si fraîche, qu'il semblait qu'on vînt de la tirer de son fourreau de velours. Elle s'élevait au milieu des arbres et sur un gazon qui eût fait envie à ceux de Brighton et de Hyde-Park.

Cette église, véritable bijou comme art et comme richesse, est du premier architecte de la Russie, selon moi, de Gornestoef.

Nous passâmes presque au pied de l'église; à mesure que nous approchions, nous découvrions des détails d'un goût ravissant; et, chose étrange, l'or et l'argent étaient, quoique répandus à profusion, si bien et si habilement répartis, qu'ils ne nuisaient pas au goût charmant de ce petit chef-d'œuvre architectural.

C'était, depuis que j'étais en Russie, le premier monument qui me satisfît complétement.

L'église russe du faubourg du Roule a, du reste, quelque chose de cette charmante construction, mais avec moins de légèreté.

Nous entrâmes dans la passe, qui, très-resserrée à son ouverture, à ce point que, du bateau, on touche presque les arbres du rivage, s'élargit tout à coup et devient un golfe parsemé d'îles, plein d'ombre et de fraîcheur.

Il me semblait qu'en petit ces corbeilles de verdure devaient ressembler aux îles de l'Océanie.

Nous doublâmes les îles, et, à gauche, sur la montagne, nous aperçûmes l'immense couvent de Valaam, grande bâtisse sans caractère architectural, et cependant pleine d'effet par sa masse.

On y montait par un escalier gigantesque, large comme celui de l'orangerie de Versailles, mais trois fois plus haut.

Une telle quantité de monde y montait, en descendait, qu'il me sembla voir, en réalité, cette échelle que Jacob n'avait vue qu'en songe.

A peine le bâtiment eut-il stoppé, que nous sautâmes à terre, et que nous allâmes nous mêler à cette foule ascendante. On nous avait assuré que le supérieur était un homme lettré : nous nous hasardâmes donc à aller lui présenter nos hommages.

Nous fûmes reçus par un jeune novice aux longs cheveux, aux traits fins, au teint pâle. De loin, nous l'aperçûmes appuyé contre la porte, dans une pose pleine de mélancolie et de grâce. Il nous fit, à la première vue, le même effet à tous quatre. A vingt pas, nous eussions encore parié que c'était une femme.

Après lui avoir parlé, nous ne savions plus ce que c'était.

Il se chargea d'aller annoncer notre arrivée au supérieur.

Je lui dis mon nom sans grand espoir qu'il eût eu son écho dans une île perdue du lac Ladoga. Cinq minutes après, il était de retour et nous priait d'entrer.

A mon grand étonnement, le supérieur prétendit me connaître. Il me parla des *Mousquetaires* et de *Monte-Cristo*, non pas comme les ayant lus, mais comme les ayant entendu citer avec éloge par des personnes qui les avaient lus.

Au bout de cinq minutes, une collation de fruits et de thé nous était servie; puis le supérieur nous offrit de visiter le couvent et nous donna son jeune novice pour guide.

On ignore complétement à quelle époque fut fondé le couvent de Valaam, et, quoiqu'un frère qui vend de petites croix grecques et des images de saints, vende en même temps une notice sur le couvent, cette notice est si obscure, qu'il est impossible de lui rien emprunter.

Seulement, ce qui est hors de doute, c'est qu'il existait déjà au XVIe siècle.

Une légende raconte que le roi de Suède Magnus, après

avoir vu, en 1349, son armée taillée en pièces par les Novgorodiens, se serait embarqué sur le Ladoga; mais, poursuivi par la tempête, et son bâtimemt étant en perdition en vue de l'île de Valaam, il fit serment que, s'il gagnait la terre, il se consacrerait au service de Dieu.

Le bâtiment ayant sombré, mais Magnus ayant gagné le rivage au moyen d'une épave, il aurait tenu sa promesse et aurait ainsi fondé le couvent.

Le couvent n'a rien de curieux au point de vue de l'art ni de la science; pas de peintures, pas de bibliothèque, pas d'histoire écrite ni orale, la vie dans tout son prosaïsme et sa squalidité monacale.

Le supérieur nous attendait au retour. Comme le bateau s'arrêtait toute la journée du lendemain et ne repartait que le soir, il nous demanda ce que nous comptions faire.

Nous lui demandâmes à visiter l'île et à tuer quelques lapins, gibier dont le même auteur qui m'avait signalé les veaux marins, m'avait dénoncé l'abondance.

Non-seulement la double permission nous fut accordée, mais encore le supérieur nous dit de ne pas nous inquiéter d'un bateau.

Il mettait le sien à notre disposition.

J'eus l'indiscrétion de lui demander s'il ne voulait pas permettre à son novice de nous accompagner pour se distraire; mais, cette fois, nous allions trop loin, et, quoique le jeune homme parût attendre avec anxiété la réponse, cette faveur nous fut refusée.

La figure de l'enfant, qui s'était animée un instant, reprit sa mélancolie habituelle, et tout fut dit.

En entrant à l'auberge du couvent, nous apprimes que le supérieur nous avait envoyé du poisson, de la salade, des racines, un pain noir, et une immense bouteille de *qvass*.

Nous demandâmes à voir les objets envoyés : les poissons

étaient magnifiques, c'étaient des soudaks, des perches, des lavarch et des lottes.

La bouteille de *qvass* pouvait contenir vingt litres.

Le pain pesait quarante livres.

Il fut convenu que le pain serait, coûte que coûte, rapporté intact à la comtesse Kouchelef, qui, tous les jours, en mangeait gros comme une sandwich à son dîner, et qui en aurait certainement pour jusqu'à sa vieillesse la plus avancée!

Ayant les premiers éléments d'un si bon dîner et pouvant y ajouter des œufs et des poulets, je déclarai que je ne permettrais pas qu'un cuisinier russe, et, de plus, moine, circonstance des plus aggravantes, mît la main sur nos trésors.

Et, en vérité, c'étaient des trésors à faire pâmer d'aise Lucullus ou Cambacérès. Les poissons, comme on le sait, sont faits au moule du bassin dans lequel ils vivent; or, dans un lac de cent soixante lieues de tour comme le Ladoga, ils arrivent à des grosseurs hyperboliques.

Pour en donner une idée par un poisson connu en France, la perche avait un pied et demi de long et pesait plus de huit livres.

Dandré, le seul qui parlât russe, et qui, par conséquent, pût établir des relations entre moi et les naturels du pays, fut élevé au grade de marmiton; il fit plumer les poules sans permettre qu'on les trempât dans l'eau et empêcha que, pendant que j'avais le dos tourné, le cuisinier du couvent qui tenait à maintenir les priviléges de la cuisine russe, ne mît de la farine dans mon omelette.

Dandré, qui avait gardé un souvenir reconnaissant de ses dîners de la rue de Rivoli, avoua que c'était la première fois qu'il dînait sérieusement depuis son départ de Paris.

J'avais pu rendre le dîner meilleur, mais je n'avais pas pu rendre les lits plus doux; l'ingrédient dont on bourre

les matelas russes est resté un mystère pour moi pendant les neuf mois que j'ai passés en Russie. Nous avons bien chez nous les noyaux de pêche ; mais je trouve la comparaison très-insuffisante à l'endroit des matelas russes.

Nous avions demandé la barque pour six heures; mais, aux premiers rayons du jour, j'avais sauté à bas de mon canapé. Or, comme les draps sont complétement inconnus en Russie et que l'on couche tout habillé, la toilette est bientôt faite.

Persuadé que mes compagnons me retrouveraient toujours, je descendis l'échelle de Jacob et j'allai m'asseoir sous un massif d'arbres, pour suivre, sous ces belles forêts aux atmosphères bleuâtres, les imperceptibles gradations du crépuscule à la lumière.

Tout au contraire des climats méridionaux, où la nuit vient tout à coup, où le jour est un éclair de feu qui embrase immédiatement l'horizon, les pays du Nord ont, dans la gradation et la dégradation du jour, une gamme de tons d'un pittoresque achevé et d'une indéfinissable harmonie; ajoutez pour les îles l'inappréciable poésie qui monte de la surface des eaux et qui est ce voile charmant, cette gaze invisible qui estompe les nuances criardes et qui prête à la nature ce charme que l'air donne à un tableau. J'ai cherché partout ailleurs ces teintes moelleuses qu'avaient laissées dans ma mémoire les crépuscules de la Finlande, et je ne les ai jamais rencontrées.

C'est dire que je restai une heure à rêver sous mon massif d'arbres, sans m'apercevoir que le temps passait.

A six heures, mes compagnons vinrent me rejoindre. J'essayai de faire comprendre à Moynet ce qu'il avait perdu comme peintre; mais Moynet avait contre la Russie une dent qui ne lui permettait pas d'être l'admirateur bien impartial de ses beautés. Il avait attrapé, au mois de juin, un refroidissement sous les grands arbres du parc de

Besborodko. Ce refroidissement avait dégénéré en fièvre, et, à la moindre brise un peu fraîche, il grelottait.

La barque nous attendait avec ses quatre rameurs. Une des vertus monacales est l'exactitude. La discipline des cloîtres est peut-être plus sévère encore que celle des armées. Il en résulte que l'on peut toujours compter, sinon sur l'intelligence, du moins sur l'exactitude d'un moine.

Nous essayâmes d'interroger nos rameurs sur les traditions de l'île, quelles qu'elles fussent. Nous n'en pûmes pas tirer deux paroles; nous nous rabattîmes sur le côté matériel, et nous en obtînmes à peu près ce que nous voulûmes.

Ils se couchaient à neuf heures, se levaient à cinq, faisaient deux repas de poisson et de légumes, mangaient rarement de la viande, les jours de fête seulement; n'avaient jamais recours pour les travaux manuels à des ouvriers en dehors du couvent. Chacun exercait un état: l'un était tailleur, l'autre cordonnier, l'autre charpentier. Le bateau même dans lequel nous voguions était fait par eux.

Nous commençâmes par visiter le petit golfe qui plonge au centre de l'île de Valaam, dans ses plus mystérieuses profondeurs. Rien de plus charmant que ces baies en miniature, dans lesquelles les arbres trempent l'extrémité de leurs branches vigoureuses, auxquelles le court mais violent été de la Russie donne une verdeur et une séve qu'entretiennent l'humidité qui baigne les racines et la vapeur qui humecte les feuilles.

Les arbres, on le sait, vivent autant par l'air que par la terre. Ils mangent la terre, mais boivent l'air.

Tout en allant de crique en crique, je fis lever une sarcelle que je tuai.

Le véritable but de notre excursion était de chercher un

endroit d'où Moynet pût prendre une vue de la charmante petite église que nous avions aperçue en entrant. C'était une si rare chose qu'un pareil bijou, que je croyais avoir été le jouet d'un mirage et que j'avais peur de ne pas la retrouver au même endroit.

Elle y était, à mon grand étonnement.

Nous atterrîmes sur la rive opposée à celle où elle est bâtie, et nous trouvâmes un point d'où on la découvrait, elle, ainsi que le paysage environnant, dans toute sa splendeur.

Nous laissâmes Moynet et Millelotti croquer leur chapelle, et nous nous enfonçâmes avec Dandré à la poursuite des nombreux lapins promis.

Il n'en fut pas même, des lapins, comme des veaux marins, que nous devions assommer à coups de bâton, et qui sautaient à la mer à cinq cents pas de nous : ni de près ni de loin nous n'en aperçûmes un seul.

Au reste, peu d'oiseaux sous ces magnifiques ombrages. On dirait qu'ils craignent de n'avoir pas le temps d'élever leurs petits pendant le court été que le climat leur donne. De là absence de joie, de vie, de gaieté. La solitude est doublée par le silence.

Nous avions chargé dans le bateau un excellent déjeuner composé des reliefs de la veille. Vers dix heures, nous revînmes en réclamer notre part. Le dessin était fini, et, malgré la mauvaise humeur de Moynet, c'était un des plus jolis qu'il eût faits.

Le bateau partait à cinq heures du soir pour arriver le lendemain au jour à Serdopol.

Nous devions revenir par terre, de Serdopol à Saint-Pétersbourg.

A six heures, nous saluâmes, en passant, avec nos mouchoirs, la petite chapelle rouge, argent et or de Gornestaef et nous lui dîmes adieu pour toujours.

Valaam n'est pas un de ces pèlerinages que l'on fait deux fois dans sa vie.

L

DE SERDOPOL A MAGRA

Au point du jour, nous étions en vue de Serdopol.

Nous naviguâmes pendant quelque temps à travers un petit archipel d'îles qui nous parurent ou inhabitées ou médiocrement peuplées; puis notre vue se fixa sur Serdopol, pauvre petite ville finnoise, bâtie entre deux montagnes.

A huit heures, nous débarquâmes et nous nous mîmes en quête de notre nourriture.

En Russie, à plus forte raison en Finlande, l'homme est réduit à l'état sauvage; il doit chercher sa nourriture, et il lui faut, pour la trouver, un instinct au moins égal à celui des animaux.

Dans chaque ville même finnoise, il y a une rue que l'on appelle la grande rue; c'est là que tend l'étranger, qui espère y trouver ce qu'il cherche inutilement dans les autres.

Nous y trouvâmes une bande d'étudiants allemands qui, comme nous et comme le lion de l'Écriture, cherchaient quelque chose à dévorer.

Dandré, qui parlait allemand comme Schiller, porta des paroles de réunion qui, lorsqu'on sut qui nous étions, fu-

rent accueillies avec enthousiasme. Dès lors, nos deux bandes n'en firent plus qu'une.

A force de recherches, nous trouvâmes des poules, des œufs et du poisson. Il est vrai qu'il n'y avait ni beurre ni huile; mais nous trouvâmes du saindoux; or, que les voyageurs intéressés à ce détail — et tout voyageur est intéressé à manger — ne l'oublient pas, le saindoux remplace en toute chose le beurre. Quant à l'huile, un jaune d'œuf frais en tient lieu. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le saindoux et les œufs frais se trouvent partout où peuvent pénétrer un cochon et une poule.

Serdopol, une fois vu à vol d'oiseau, ne nous présentait rien de bien attrayant. Notre désir était donc de le quitter le plus tôt possible. J'avais accompli, en faisant mon pèlerinage du Ladoga, mon œuvre, non pas de religion, mais de conscience. Je ne voulais pas être venu à Saint-Pétersbourg sans avoir fait une pointe en Finlande.

Mais où je voulais aller, parce que, là, je le savais, j'étais attendu ardemment, c'était à Moscou, où m'avaient précédé mes deux bons amis Narychkine et Jenny Falcon, qui m'avaient si bien reçu à Saint-Pétersbourg.

Seulement, il y a pour le voyageur certaines obligations auxquelles il doit se soumettre sous peine d'être taxé de voyageur fainéant, espèce de voyageur qui a échappé à la classification de Sterne.

Le voyageur fainéant est celui qui passe près de ces objets de banale curiosité que tout le monde va voir et qui, soit par mépris, soit par insouciance, ne fait pas comme tout le monde. De retour dans sa patrie, — marâtre ou non, le voyageur a toujours une patrie quelconque, — lorsqu'il parle de ses voyages, il rencontre immanquablement quelqu'un qui lui dit :

— Ah! vous avez été là

— Oui.

— Tiens, tiens, tiens. Et avez-vous vu telle chose, qui est aux environs ?

— Ma foi, non.

— Comment cela ?

— J'étais trop fatigué, ou je n'ai pas cru que cela en valût la peine, — ou telle autre raison qui, aux yeux de celui qui la donne, a sa valeur, mais qui n'en a aucune aux yeux de celui qui la reçoit.

Alors commencent les doléances de l'homme qui veut qu'on soit l'esclave de ses devanciers, c'est-à-dire de la routine, de l'habitude, de la tradition, doléances qui se terminent toujours par ces mots :

— Ce n'était pas la peine d'aller si loin, pour ne pas voir ce qu'il y avait de plus curieux à voir!

Eh bien, chers lecteurs, à trente verstes de Serdopol, il y a les carrières de marbre de Ruskiala, que l'on m'avait bien recommandé de visiter et que j'étais condamné à visiter sous peine d'avoir perdu mon voyage de Finlande.

Or, il faut que j'avoue mes antipathies, assez souvent j'ai avoué mes sympathies : mes antipathies en voyage sont les mines, les usines et les carrières.

Tout cela, sans doute, est fort utile ; seulement, les produits me suffisent comme curiosité.

Mais la question n'était point à discuter : j'étais, je l'a dit, condamné à voir les carrières de Ruskiala, sous prétexte que de ces carrières est sortie, en grande partie, l'église de Saint-Isaac.

Nous nous procurâmes donc une télègue, cette espèce d'instrument de torture appliqué, en Russie, à la locomotion.

J'en ai déjà fait la description, et, moins complaisant pour mes lecteurs qu'Énée ne le fut pour Didon, je ne consentirai point à renouveler mes douleurs.

Au reste, on nous affirmait ce que l'on affirme toujours en Russie, que la route était excellente.

Vers midi, nous prîmes congé de nos étudiants, qui accompagnèrent notre départ des trois houras consacrés, et nous partîmes au galop de cinq vigoureux chevaux.

Le pavé de Serdopol commença par nous donner une assez mauvaise idée de la bonté de la route. Je m'accrochai, pour ne pas être lancé hors de la télègue, à Dandré, qui, ayant plus d'habitude que moi de ces sortes de voitures, devait mieux conserver son équilibre; quant à Moynet et à Millelotti, ils firent comme ces cavaliers auxquels la bride ne suffit pas et qui se cramponnent à la selle. Ils se cramponnèrent à la banquette.

Une fois hors de la ville, la route s'aplanit. Le chemin ne manquait pas de pittoresque, et, au pied d'un rocher projetant au loin son ombre, ce pittoresque fut complété par un campement de bohémiens faisant cuire leur dîner en plein vent, tandis qu'un âne, seul attelage d'une charrette transportant le mobilier de toute la tribu, dînait, avec moins de façons encore, des mousses tendres éparses sur les rochers et dont il paraissait très-friand.

A coup sûr, l'âne a mieux dîné que les maîtres; ce qui arrive quelquefois, du reste, aux domestiques.

En deux heures et demie, nous eûmes fait nos sept lieues. Quand le voyageur résiste aux cinquante premières, il reconnaît que la poste russe — pourvu qu'on ait un fouet, non pas pour les chevaux, mais pour le maître de poste, — a une supériorité notable sur celle de tous les pays.

Nous arrivâmes à la station.

Constatons une chose en passant, c'est qu'en Russie seulement on trouve ces maisons de poste, uniformes, où se rencontre le strict nécessaire, mais où du moins on est toujours sûr de le trouver: deux bancs de sapin peints en chêne, quatre escabeaux de sapin peints en chêne.

De plus, une grande horloge à gaîne, indiquant l'heure aussi correctement qu'on peut l'exiger d'une horloge; depuis

Charles-Quint, on continue à se servir des horloges par habitude, mais on n'y croit plus.

J'oublie le meuble indispensable, le meuble national par excellence, un *samovar* toujours allumé.

Vous avez tout cela gratis ; c'est votre droit, du moment que vous courez la poste ; vous êtes voyageur du gouvernement.

Mais ne demandez pas autre chose : de vivres, il n'en est pas question. Si vous voulez manger, apportez votre nourriture ; si vous voulez un lit, ayez votre matelas.

Sinon vous dormirez sur un des deux bancs de sapin peints en chêne. C'est un peu plus dur, mais c'est beaucoup plus propre que les matelas des couvents.

Cependant le maître de poste, qui était un homme d'une grande obligeance, se chargea de nous trouver, pour le moment de notre retour, quelque chose qui ressemblerait à un dîner.

Nous le remerciâmes en le priant de s'abstenir de toute préparation.

Des fenêtres de la station de poste, on embrassait une fort belle vue, chose assez rare en Russie, pays plat s'il en fut, pour qu'on la mentionne.

Comme il n'y avait guère qu'un kilomètre de distance entre la station et la carrière, nous décidâmes, sans contestation, que nous ferions la route à pied.

Nous suivîmes pendant quelque temps encore la grande route ; puis notre guide nous conduisit à travers champs, par un terrain plus uni.

Bientôt nous vîmes en face de nous, à deux cents pas environ, un monticule de forme conique et d'une blancheur éblouissante ; ce monticule est formé tout entier de débris de marbre ; de loin, on jurerait qu'il est de neige.

Nous contournâmes la colline éclatante et nous débou-

châmes sur un vaste terrain parsemé d'immenses blocs de marbre de forme cubique, tout prêts à être enlevés.

Je me demandais par quels moyens dynamiques ces énormes masses pouvaient être transportées jusqu'au lac, voie par laquelle, évidemment, elles se rendaient à Saint-Pétersbourg. Comme je ne me répondais rien de satisfaisant, je risquai la question tout haut; notre maître de poste, qui avait voulu nous servir de cicerone, me répondit alors, que l'on attendait pour ce transport que l'hiver fût venu et le traînage établi. Les blocs étaient si pesants, qu'ils devraient être soulevés par des crics et des leviers, puis placés sur des traîneaux qui les déposeraient sur de grandes barques à voiles, lesquelles les conduiraient à Saint-Pétersbourg.

Tandis que j'examinais tout cela avec un assez médiocre intérêt, je m'aperçus que j'étais seul, ou à peu près; mon dernier compagnon, que sa position ne me permettait guère de reconnaître, était tout près de disparaître dans une espèce de terrier creusé au pied de la montagne formée par les débris de marbre.

Ce passage était formé, chose que je n'avais pas remarquée d'abord, par une coupure verticale qui donnait accès dans l'intérieur du rocher. Je m'engageai à mon tour dans le passage, et, après avoir suivi pendant une quinzaine de mètres l'étroit défilé, j'arrivai dans une immense enceinte quadrangulaire, dont les parois avaient quelque chose comme quarante pieds de haut sur cent de large.

Le milieu était complétement vide.

Ces murailles étaient blanches comme la neige.

Il y avait, à trois kilomètres de la carrière de marbre blanc, une autre carrière de marbre vert. Notre maître de poste voulait absolument nous y conduire, nous vantant cette carrière comme la chose la plus extraordinaire du monde. Nous transigeâmes. Je lui livrai mes compagnons

de voyage pour en faire ce qu'il voudrait, tandis que je retournerais à Serdopol pour préparer le diner.

Mon départ fut hâté par quelques mots que j'entendis échanger entre notre maître de poste et Dandré, au sujet d'une troisième carrière de marbre jaune, maintenant abandonnée et rendue fort pittoresque par l'envahissement des ronces et de la mousse qui ont succédé aux exploiteurs.

Millelotti, qui n'avait pas pour les carrières une suprême curiosité, réclama la faveur de revenir avec moi. Moynet et Dandré poursuivirent leur route.

Il va sans dire que nous retrouvâmes notre chemin, et qu'une heure après, nous attendions nos compagnons devant les fourneaux.

Notre dîner, présidé par notre excellent maître de poste, se prolongea trop avant dans la soirée pour que nous pussions regagner Serdopol. On fit, de la grande chambre de la station, un immense dortoir, où nous passâmes la nuit, la première partie en prenant du thé, la seconde en dormant.

Pendant cette courte excursion, je constatai un fait : c'est que tout ce qui est Russe en Finlande prend du thé, que tout ce qui est Finlandais prend du café.

Le Russe est avide de thé; mais le Finlandais est fanatique de café. Il n'est pas rare de voir un paysan finlandais faire dix ou douze lieues pour aller à la ville, sans autre but que d'y acheter une ou deux livres de café. Si sa bourse ne lui permet pas de faire si copieuse provision, il fait le voyage pour une demi-livre, pour un quart ou pour deux onces. En ce cas, presque toujours, il se fait le messager de tout le village et rapporte à chacun sa part de la précieuse denrée.

Dans le reste de mon voyage en Finlande, j'eus l'occasion de prendre deux ou trois fois du café, soit dans les stations de poste, soit dans les mauvais hôtels où nous mangeâmes;

toujours le café était excellent, préparé à merveille, et rendu plus savoureux par la qualité de la crême, à laquelle les riches pâturages de la Finlande donnent uné saveur toute particulière.

Le lendemain matin, nous partîmes pour Serdopol, où nous ne nous arrêtâmes que le temps de changer de chevaux; nous sortîmes de Serdopol, par une longue jetée qui commence aux premières maisons de la ville; nous avions le lac à gauche, et, à notre droite, des roches granitiques, sillonnées de rayures longitudinales, les unes d'une finesse extrême, les autres évidées comme des cannelures de colonne. — J'étais malheureusement trop médiocre géologue pour donner à ces *stries* l'attention qu'elles méritaient peut-être.

A quinze verstes, sans que la route nous eût rien présenté de remarquable, que des paysannes finlandaises vendant des fraises excellentes dans des paniers tressés par elles, nous rencontrâmes la station d'Otsoïs; deux poulets rôtis que javais eu le soin d'emporter de Serdopol, des œufs frais et des fraises, arrosés par du thé et du café à la crême, firent les frais d'un excellent déjeuner.

En sortant d'Otsoïs, nous retrouvâmes le Ladoga, que nous perdîmes bientôt de vue pour nous enfoncer dans une route prodigieusement pittoresque et accidentée; elle est presque tout entière creusée dans des montagnes granitiques, si rapprochées parfois, que la route offre tout juste le passage de la télègue, et que, si l'on rencontrait un autre véhicule du même genre, il faudrait y renouveler les scènes d'Œdipe et de Laïus. Une de ces roches avait une telle ressemblance avec un château fort en ruine, que ce ne fut qu'à la distance d'un demi-kilomètre que nous reconnûmes l'erreur dans laquelle nous étions tombés tous.

Ajoutons que ces montagnes sont couvertes de forêts magnifiques, où nous pûmes considérer de près les effets d'un

de ces incendies dont nous avons déjà parlé. Le vent l'avait poussé vers le nord, c'est-à-dire vers les profondeurs les plus épaisses de la forêt; ce qui lui donnait la probabilité d'une assez longue durée. Nous remarquâmes une chose assez étrange, c'est que le feu ne se communiquait pas d'arbre en arbre, mais par le sol; le détritus résineux propageait l'incendie, qui s'avançait comme une lave, enveloppait le pied des arbres et reprenait sa marche : ce n'était qu'au bout de quelques instants et quand la séve de l'arbre était, selon toute probabilité, complétement tarie, que l'arbre commençait à petiller, que l'écorce éclatait, et que le feu, montant par le pied, atteignait les branches et les dévorait; parfois le tronc dépouillé restait debout comme un arbre sec et mort; mais il n'était plus que cendre et charbon, et, en le poussant avec le bout d'une canne, on le faisait tomber en poussière.

Nous couchâmes, autant que je puis me le rappeler, au relais de Mansilda.

De Mansilda à Kronnborg, le paysage est médiocrement pittoresque; mais, Kronnborg dépassé, les montagnes de granit reparaissent, affectant les formes les plus fantastiques; de grands escarpements, des ravins profonds, feraient croire que l'on va entrer dans un des cantons les plus accidentés de la Suisse.

A notre droite, nous laissâmes deux ou trois lacs, qui luisaient comme des miroirs d'acier poli dans leurs encadrements de verdure.

Au delà du relais de Poksouilalka, nous retrouvâmes le Ladoga et nous entrâmes par un pont sur l'îlot dans lequel est bâtie la ville de Keksholm.

Là, les offres de fraises devinrent plus fréquentes, et, à notre entrée dans la ville, on eût pu croire que nous y venions faire concurrence aux fruitiers du pays.

Nous nous arrêtâmes une demi-journée à Keksholm, moi-

tié par fatigue, moitié par curiosité : il faut dire que nous avions été séduits par la propreté des rues, bordées de chaque côté de maisons en bois, dont presque toutes n'ont qu'un étage.

Keksholm est, comme Schlusselbourg, une ancienne forteresse suédoise. On y entre après avoir franchi un large fossé que domine un rempart bastionné. Deux corps de logis, l'un en briques et en ruine, remontant aux Suédois, l'autre en bois et inoccupé, datant de l'empereur Alexandre, se font suite, et donnent, par leur dévastation et par leur solitude, un aspect de profonde tristesse à ce bâtiment, dont l'architecture militaire est assez curieuse.

Nous traversâmes la forteresse dans toute son étendue; et, sans nous y arrêter, aucune tradition historique ne s'y rattachant, nous arrivâmes à une poterne donnant sur le lac.

Devant nous, au sommet d'un îlot, s'élevait un château fort en ruine. Autrefois, on communiquait par un pont de la forteresse au château; mais, le château s'étant écroulé, on avait jugé inutile d'entretenir le pont, qui ne conduisait plus qu'à des pierres, et le pont lui-même était devenu impraticable. Notre guide, que j'interrogeais sans miséricorde, se hasarda alors à nous raconter l'histoire d'un prisonnier d'État qui, du temps des Suédois, était mort dans ce fort, après une longue captivité; mais la mémoire du brave homme était chargée de tels nuages, que je renonçai bientôt à voir clair dans son récit.

Il prétendait aussi avoir entendu dire à son père, qui les avait parcourues et visitées, que les entrailles de ce donjon étaient sillonnées de souterrains et de cachots, où restaient encore des anneaux, des chaînes et des instruments de torture.

Je donne ces renseignements pour ce qu'ils valent, et me garde bien d'en assumer en aucune façon la responsabilité.

Nous couchâmes à Kekshblm, et je dois dire que les lits ou plutôt les canapés de l'auberge nous firent regretter les bancs de la station de poste.

A une portée de fusil de la ville, le lendemain, nous rencontrâmes des espèces de lagunes formées par le lac Pihlavasi; ces lagunes sont coupées par des eaux courantes qui appartiennent à la rivière Haapapavesi.

Nous nous demandions avec une certaine inquiétude comment nous allions traverser deux kilomètres d'eau en télégue, nous étonnant que le maître de poste n'eût pas songé à nous prévenir de cet obstacle; mais tout à coup notre inquiétude cessa; il est vrai que ce fut pour faire place à une autre.

Six hommes sortirent d'une espèce de baraque; quatre sautèrent à la gorge de nos chevaux; deux s'élancèrent sur un radeau qu'ils poussèrent contre le rivage, et, sans que l'on nous permît de descendre, malgré nos réclamations et même nos cris, on poussa notre télègue sur le radeau, et nous nous trouvâmes embarqués.

La chose fut faite en moins de temps qu'il n'en faut pour la dire.

C'était à peu près de la même façon qu'Annibal avait embarqué ses éléphants sur le Rhône.

La ressemblance faillit un instant être encore plus frappante, car, comme eux, nous manquâmes de chavirer.

Mais nos passeurs, en équilibrant leurs poids respectifs, rétablirent la balance, et, se mettant à pousser avec des crocs contre un fond de sable, ils nous firent, malgré le courant, avancer avec assez de rapidité.

Le jour où la Russie aura une population assez nombreuse pour faire de ces lagunes une autre Venise, rien ne sera plus facile, attendu qu'il y a déjà un commencement d'exécution.

Quelques-uns des nombreux îlots qui s'élèvent à la sur-

face de cette espèce de lac, sont surmontés de maisons, de magasins, d'églises.

D'autres servent de base à des châteaux forts flanqués de tours massives et crénelées à leur sommet.

Quinze à vingt minutes de navigation nous suffirent pour nous conduire de Keksholm à la rive opposée du lac, où nous reprîmes terre, toujours sans descendre de notre télègue.

Un rouble paya les frais de ce voyage pittoresque, qui est resté dans mon esprit à l'état de rêve.

Nous quittâmes les lagunes pour rentrer dans une forêt dont quelques parties, dévastées par des incendies dans le genre de celui que nous avions vu, sont livrées à la culture. Le grain paraissait y pousser à merveille, et le blé était en épis et jaunissait.

En arrivant au relais de Naïderma, nous fûmes frappés par le costume national des Finlandaises.

Ce costume se compose d'une jupe bleue bordée par en bas d'une large bande d'écarlate, d'un casaquin blanc qui enveloppe et serre la taille, enfin d'un mouchoir rouge qui, noué sous le menton, encadre le visage.

Cette coiffure embellit les jolies, mais enlaidit fort les laides.

En sortant de la station de Mivinïami, nous rencontrâmes la rivière Voksa, qui forme plus haut la fameuse cataracte d'Imatra, probablement la seule qui soit en Russie. Était-elle débordée ou dans son état naturel? En tout cas, elle inondait les vallées qu'elle parcourt.

Le pays continuait d'être boisé et montagneux ; seulement, un détail caractéristique s'y mêlait.

Au fur et à mesure que nous approchions de Magra, nous rencontrions des bandes de cochons sauvages. Je pris les premiers que je vis sous bois pour des sangliers au bouge. J'avais fait arrêter la télègue et j'allais leur envoyer une

balle, quand je m'aperçus que l'un d'eux avait un triangle formé de trois pièces de bois liées aux extrémités, pour l'empêcher probablement d'entrer dans les enclos.

Au bout de quelques verstes, ils devinrent si communs et si familiers, que le cocher était obligé de les faire lever du milieu de la route à coups de fouet. Sans doute affectionnaient-ils ce stationnement à cause du gravier, moins doux mais plus chaud que la mousse de la forêt. Sans la précaution que prenait notre cocher, nous eussions évidemment écrasé quelques-uns de ces dignes sybarites.

Après la station de Koutiatkina, la dernière avant d'arriver à Saint-Pétersbourg, la route bifurque.

Celle de droite conduit à Viborg, celle de gauche à Saint-Pétersbourg.

Bientôt nous franchîmes la Bolchaïa-Nevka sur le pont monumental que bâtit, en 1811, notre compatriote Bethancourt; nous traversâmes l'île des Apothicaires; nous coupâmes la petite rivière Karpovka et nous entrâmes, par le Pétersbourg-Ostrof, dans la deuxième capitale de toutes les Russies.

En arrivant à Besborodko, nous trouvâmes toute la villa en révolution. La comtesse, très-bonne cavalière et très-hardi cocher, sortait tous les jours, soit à cheval, soit en tilbury.

Ce jour-là, elle était sortie en tilbury, conduisant une de ses amies.

Dans une descente assez rapide, elle trouva devant elle une vache, couchée au milieu de la route et savourant le gravier avec une volupté égale à celle de nos cochons de Magra. Moins bien renseignée que nous sur les mœurs des quadrupèdes, elle crut que la vache se lèverait à son approche; la vache n'en fit rien; la comtesse appuya sur la rêne droite pour contourner le train de derrière de l'animal, ce qu'elle fit avec la même adresse que les concurrents des jeux olympiques contournaient la spina. Mais ce que la

comtesse n'avait pas vu, c'est qu'au lieu de la tenir reployée sous elle, la vache avait la queue voluptueusement étendue au beau travers de la route.

La roue du tilbury passa sur la queue de la vache. Celle-ci, en sentant l'atteinte portée à son appendice, se leva, poussant un beuglement terrible ; le cheval prit peur, s'emporta, et, malgré toute l'adresse de sa conductrice, versa la comtesse et sa compagne dans un fossé.

Par bonheur, ces deux dames en avaient été quittes pour quelques égratignures ; si bien qu'après une absence de dix jours, nous passâmes notre dernière nuit de Saint-Pétersbourg comme les autres, en chantant et en faisant de la musique jusqu'à quatre heures du matin.

J'avais accompli mon cinquante-cinquième anniversaire entre Valaam et Serdopol.

LI

MOSCOU

Le lendemain, à huit heures du matin, nous quittions Saint-Pétersbourg et prenions le chemin de fer de Moscou.

Les chemins de fer russes sont assez mal organisés ; cependant ils ont une supériorité sur les nôtres, c'est d'avoir des water-closets attachés à l'établissement.

Il y a huit cents verstes, deux cents lieues, de Saint-Pétersbourg à Moscou. On met vingt-six heures pour les faire, tandis qu'on n'en met que dix-huit pour aller de Paris à Marseille.

Huit heures de moins et vingt lieues de plus, ce petit calcul suffit, je l'espère, pour constater la supériorité de nos chemins de fer sur les chemins de fer russes. Cette lenteur dans la locomotion est d'autant plus désagréable que la route de Saint-Pétersbourg à Moscou, tantôt long steppe, tantôt interminable forêt, n'a pas la moindre colline pour faire une apparence de pittoresque. La seule chose qui vint nous distraire fut un de ces terribles incendies qui dévorent des lieues de forêt.

Nous entendîmes tout à coup notre machine siffler de toutes les forces de sa poitrine de fer, puis le mouvement, fort raisonnable jusque-là, s'accélérer d'une façon à faire croire que la machine devenait enragée ; puis nous sentîmes une grande chaleur ; puis, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, nous vîmes des flammes à droite et à gauche.

Nous traversions le centre de l'incendie.

La chose était d'autant plus magnifique que la nuit venait, et que, si vite qu'allât le train, nous ne perdions rien de la majesté du spectacle.

Seulement, si la décoration était belle, la salle était chaude, et quelques ventilateurs n'eussent pas été inutiles. Je suis sûr que l'atmosphère monta, malgré la rapidité de la course, à soixante degrés. Nous dûmes traverser ainsi plus de huit ou dix verstes en moins de six à huit minutes.

Je faisais mon apprentissage de brûlé, que, quelques jours après, je repris, comme on le verra bientôt, pour le pousser aussi loin qu'il est possible de le faire dans l'art de l'incombustibilité. J'ai, dans deux circonstances, pris mes degrés, et j'ai droit d'entrer en enfer sans passer un nouvel examen.

Nous avions traversé la station de Viechneï-Volodchok, qui est à moitié chemin de Moscou à Saint-Pétersbourg ; — elle a cela de particulier qu'elle est le rendez-vous des voleurs et des recéleurs des deux capitales. Lorsqu'un vol

important est commis à Moscou, le voleur s'embarque à l'instant pour Viechneï-Volodchok, où il trouve un recéleur de Moscou. Lorsqu'un vol important est commis à Moscou, le voleur en fait autant, trouve à la même station un recéleur de Saint-Pétersbourg, et le tour est fait.

Nous arrivâmes le lendemain à dix heures du matin à Moscou. Jenny, prévenue par une dépêche télégraphique, nous avait envoyé Didier Delange, l'homme de confiance de Narychkine, avec une calèche; il nous attendait en dedans de la gare.

Cette calèche était conduite par un élégant cocher russe, au petit chapeau à la plume de paon et aux bords retroussés, à la redingote noire, boutonnée du haut en bas, à la chemise de soie, au pantalon bouffant, perdu dans de grandes botte, et à la ceinture orientale.

Cette fois, nous étions en plein dans la vieille Russie, c'est-à-dire dans la vraie Russie, et non pas dans une contrefaçon de Russie comme Saint-Pétersbourg.

Moscou est, après Constantinople, la plus grande ville, ou mieux, le plus grand village de l'Europe; car Moscou, avec ses parcs, ses baraques, ses lacs, ses jardins de maraîchers, ses corbeaux mangeant avec les poules, ses oiseaux de proie planant au-dessus des maisons, est bien plutôt un immense village qu'une grande ville.

Son enceinte est évaluée à dix lieues de France; sa superficie, à 16,120,800 toises carrées.

Tout ce que l'on dit de la fondation de Moscou par Oleg est fabuleux. Son origine certaine date du XIIe siècle. En 1147, Joury Dolgorouky, fils de Vladimir Monomaque, résidait à Kiev, première capitale des souverains russes. Mais, ayant confié les principautés de Vladimir et de Souzdal à son fils André, surnommé le Pieux, il voulut aller en personne à Vladimir pour l'installer.

La Moskova, rivière sans grande importance, mais roulant

entre de charmantes collines, se trouvait sur son chemin. Il la traversa, monta sur une de ces collines, et se plut à regarder de là le site que cette colline dominait.

Cette colline, c'est l'endroit même où est bâti aujourd'hui le Kremlin.

Cette colline et les plaines environnantes étaient la propriété d'un certain Étienne Kouchko, fils d'Ivan. Sans doute cette admiration du grand-duc pour son domaine déplut instinctivement à Étienne ; car il refusa de rendre les honneurs auxquels celui-ci croyait avoir droit. Aussi, Joury, le grand-duc, blessé dans son orgueil, fit prendre Kouchko et le fit jeter dans un étang où il se noya. Cet événement inattendu plongea la famille du mort dans une telle douleur, que Joury, touché de cette douleur, envoya les fils et la fille du trépassé à André, en les lui recommandant, et continua son chemin pour Vladimir. Oulitta, c'était le nom de la fille de Kouchko, était belle; ce grand prince la maria à son fils ; puis, après avoir visité les principautés, se remit en route pour Kiev.

Son chemin était le même pour revenir que pour aller. Il repassa par les rives de la Moskova, gravit de nouveau sa colline bien-aimée, et ordonna qu'une ville y fût bâtie.

Cette ville fut nommée Moskova (dont nous avons fait Moscou) du nom de la rivière qu'elle dominait.

En Russie, ce n'est rien de faire une ville, l'important est de la peupler.

A son lit de mort, Joury se rappella comme un doux rêve sa halte sur la colline, et, comme il apprit que, selon ses ordres, un certain nombre de maisons y avaient été bâties, il recommanda à son fils de veiller à ce que ces maisons fussent habitées.

Une telle recommandation était un ordre pour un fils qui mérita le surnom de Pieux. Sa résidence était à Vladimir, il est vrai ; mais, voulant intéresser la piété des Russes

à l'accroissement et à la prospérité de Moscou, il fit bâtir au centre de la nouvelle ville une église en pierre, y déposa une image de la madone qui avait été envoyée de Constantinople à Kiev, et que l'on disait peinte par saint Luc, l'orna de tourelles dorées, assigna des terres à son entretien, et lui donna le nom d'Ouspensky, c'est-à-dire *sommeil de la Vierge.*

Sans doute, la prospérité de la nouvelle ville eût été croissant, si André, que sa piété éloignait de sa femme, n'eût point été assassiné par elle et par sa famille, qui vengea sur le fils le meurtre autrefois accompli par le père.

Moscou, dès lors, fut délaissée, puis pillée, livrée aux flammes par les Mongols. Tout disparaît dans la fumée de ce premier incendie, et ce n'est qu'en 1238 que l'on voit reparaître un prince de Moscou, et, en 1280, renaître une ville.

Daniel, le plus jeune des fils d'Alexandre Nevsky, dont la vie se passa à combattre ses sujets, à les vaincre et à leur pardonner, dont le génie fit un grand homme, dont les vertus firent un saint, Daniel hérita des domaines situés sur la Moskova, c'est-à-dire pris par Joury sur ce Kouchko qu'il avait fait noyer. Il trouva la ville fondée par Joury fort abandonnée, ou plutôt n'existant plus. L'emplacement actuel du Kremlin se cachait sous d'épaisses forêts, au milieu desquelles une île entourée de marais, formés probablement par cet étang où l'on avait noyé Kouchko, servait d'asile à un pieux anachorète vivant en odeur de sainteté; Daniel transforma la cabane de l'ermite en une église dédiée à la Transfiguration, entoura l'île d'une palissade et s'y bâtit un palais.

Puis il fonda un couvent où il fut enterré.

Son fils habita Moscou préférablement à Vladimir et à Souzdal, et, de cette préférence, reçut le nom de *Moscovite.*

Dmitry, qui dut son surnom de Donskoï à sa victoire sur

les Tatasr, remplaça par un mur capable d'arrêter les Mongols la palissade du Kremlin posée par Daniel, donna dans cette enceinte asile au métropolitain saint Alexis, qui y construisit l'église des Miracles. Eudoxie, sa femme, enfin, y bâtit le célèbre monastère de l'Ascension du Christ, où elle prit le voile, où elle fut enterrée et où trente-cinq grandes princesses ou tzarines, enterrées comme elle, forment sa cour mortuaire.

Sous Ivan III, fils de Vasili-Vasilievitch, Moscou commença de devenir, par ses richesses et ses monuments, la reine des cités russes. Il enrichit sa favorite des dépouilles de Novgorod-la-Grande, en élargit l'enceinte, l'entoura d'un mur nouveau défendu par des tours massives et pointues, aux toits recouverts de tuiles en faïence, vertes et dorées ; orna l'une d'elles de l'image du Sauveur, qu'il plaça au-dessus d'une porte, appelée de cette image la porte Sacrée, porte de laquelle aucun Russe n'approche sans faire le signe de la croix, sous laquelle nul ne passe sans se découvrir ; fit bâtir l'église d'Ouspensky, laissant son fils Vasili IV continuer son ouvrage et bâtir au Kremlin, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, la métropole actuelle, célèbre par son clocher, surmonté de cette fameuse croix d'Ivan Veliky, que l'on croyait d'or massif, que les Français emportèrent dans leur retraite, et qu'ils furent forcés de jeter dans je ne sais plus quelle rivière.

Sous Ivan IV, — Ivan le Terrible, — fut bâtie, au milieu d'embellissements successifs, la fameuse église de *la Protection*, vulgairement appelée de Vasili-Blagennoï, dont nous parlerons plus longuement dans une autre occasion.

Que l'on me pardonne d'avoir consacré quelques pages à la fondation et à l'accroissement de Moscou. Moscou est pour nous une ville légendaire ; elle a vu une de ces catastrophes pareilles à celles de Cambyse et d'Attila ; elle est le

point extrême où, après avoir planté son drapeau à Thèbes dans le Sud, la France alla planter son drapeau dans le Nord.

Toute notre épopée révolutionnaire et impériale, la plus grande qui ait été accomplie depuis Alexandre et César, est enfermée entre le nom de Bonaparte inscrit sur les pylônes de Thèbes, et le nom de Napoléon, gravé sur les ruines du Kremlin.

Il ne faut donc pas s'étonner si le cœur me battit en traversant la ville de Joury Dolgorouky.

Peut-être aussi le désir de revoir deux amis était-il pour quelque chose dans ces battements.

Jenny nous attendait à la porte de Petrovsky-Pärk, Narychkine sur son perron, où il passait la revue de son haras; ce qui était son occupation et sa jouissance de tous les matins.

Narychkine, disons-le en passant, a le plus beau haras de la Russie ; lui seul possède la race de ce fameux étalon de Grégoire Orlof, étalon dont le nom russe, que j'ai le malheur de ne pas me rappeler, est la traduction du mot français *le Brave*.

Notre apparition fut saluée par des cris de joie ; on n'y croyait pas.

Narychkine suspendit un instant sa revue. Jenny nous entraîna pour nous montrer notre installation.

Un charmant pavillon, relié à la villa principale par une haie de lilas et par un jardin plein de fleurs, nous avait été complétement abandonné, et à notre intention venait d'être remeublé à neuf.

Luxe inouï à Moscou, nous avions chacun un lit.

Tous les petits soins de confortable et de toilette qu'une femme peut mettre à un aménagement intérieur avaient été prodigués à nos chambres par notre charmante hôtesse. Il était évident que l'on voulait nous garder le plus longtemps

possible; par malheur, nos jours étaient comptés; je voulais être à Nijni-Novgorod pour la foire célèbre, à laquelle l'Europe et l'Asie envoient leurs représentants.

Notre visite, nos exclamations, nos remercîments furent interrompus par la cloche qui sonnait le déjeuner. Nous nous rendîmes au corps de logis principal, où je trouvai le cuisinier, son bonnet de calicot à la main.

Ce cuisinier, quoique meilleur que celui de Kouchelef, n'en était pas moins un cuisinier russe, c'est-à-dire un être pétri de préjugés. Il est vrai qu'il se sentait soutenu dans son opposition à la cuisine française par Narychkine, qui, en sa qualité de vieux boyard, préférait la cuisine d'Ivan le Terrible, ou, si l'on veut, la cuisine terrible d'Ivan.

Mais Narychkine s'était incliné devant les devoirs de l'hospitalité, et il avait été convenu que, pendant tout le temps de mon séjour à Petrovsky-Park, le seigneur Koutousof — notre cuisinier, comme on le voit, portait un nom célèbre — ne relèverait que de moi

Il m'attendait pour me prêter foi et hommage, comme à son seigneur suzerain.

Nous nous étions déjà connus à Saint-Pétersbourg; ce qui lui rendait cette humiliation moins douloureuse.

Seulement, un obstacle grave, sinon insurmontable, se plaçait entre le serf et le seigneur. Le serf ne savait pas un mot de français; le seigneur ne savait pas un mot de russe.

Il fut convenu que notre hôtesse descendrait des hauteurs de la coquetterie, — sur lesquelles je dois avouer qu'en dehors des châteaux et des villas d'hiver et d'été sur lesquels elle règne, elle a bâti sa demeure habituelle, — pour nous servir d'interprète.

Je fis mes observations sur le déjeuner, qui était meilleur que je ne l'attendais d'un cuisinier russe; mais je louai sans restriction un esturgeon cuit au court bouillon, et

mangé froid, sans autre assaisonnement que du raifort.

Si j'ai jamais un cuisinier, c'est le seul plat que je lui permettrai d'emprunter à la cuisine russe.

Après le déjeuner, on proposa une promenade où je voudrais. Qu'il sorte ou qu'il ne sorte pas, Narychkine a toujours, à cinquante pas du perron, une calèche attelée de quatre chevaux; ces chevaux, attelés de front comme ceux d'un char de triomphe, et formant l'éventail, font, il faut le dire, un merveilleux effet.

Mais je déclarai que je ne sortirais pas de la journée, et que ma première visite serait le même soir, pour le Kremlin, vu au clair de lune.

Il était convenu que j'étais le maître et que chacun m'obéirait.

Narychkine baissa la tête comme les autres, monta seul dans sa voiture à quatre chevaux et se rendit au club.

Nous le regardâmes s'éloigner dans toute sa majesté, brillant comme Apollon conduisant le char du soleil.

Puis, quand il eut disparu à l'angle de la haie, car il n'y a que des haies à Petrovsky-Park, nous allâmes nous jeter, comme des enfants en vacances sur le foin de la pelouse que l'on venait de faucher.

J'ai quelques bons souvenirs dans ma vie, de ces souvenirs qui, dans les heures tristes, passent devant vous, comme des visions consolantes, souvenirs de liberté, de tendresse, d'amitié.

Petrovsky-Park est un de ces souvenirs-là.

Merci aux bons et chers amis à qui je le dois !

La journée passa comme si les heures eussent été des secondes. Le soir vint, la lune se leva, une douce et amoureuse lumière se répandit sur toute la nature : c'était l'heure choisie par moi, l'heure de sortir, l'heure d'aller voir le Kremlin.

J'avais été bien inspiré lorsque j'avais décidé que je verrais le Kremlin de cette façon. Les objets que l'on visite subissent évidemment les influences du jour, du soleil, de l'heure et plus encore de la disposition dans laquelle on se trouve.

Eh bien, le Kremlin vu, ce soir-là, sous cette douce lumière, baigné dans cette atmosphère vaporeuse, me parut, avec ses aiguilles s'élançant vers les étoiles comme des flèches de minaret, un palais de fée dont la plume ne saurait donner une idée.

Je rentrai émerveillé, ravi, subjugué, — heureux.

Heureux ! mot splendide qui sort si rarement de la bouche de l'homme, et dont les lettres sont empruntées au vocabulaire des anges.

LII

UN INCENDIE

Dans le but de me faire donner par lui quelques renseignements curieux, Narychkine avait invité à déjeuner avec nous, pour le lendemain de mon arrivée, le maître de police Schetchinsky.

Nous étions à table depuis dix minutes, à peu près, quand un officier de police entra tout effaré sans se faire annoncer, et prononça ce seul mot :

— *Pajare !*

Le maître de police bondit de son siége.

— Qu'y a-t-il? demandai-je.

— Le feu ! dirent ensemble Narychine et Jenny.

Le feu, à Moscou, est un accident qui n'est pas rare ; mais c'est toujours un grave accident.

Sur les onze mille maisons de Moscou, trois mille cinq cents seulement sont en pierre ; le reste est en bois ; nous parlons de l'intérieur de la ville.

Comme Saint-Pétersbourg compte ses années de désastres par ses inondations, Moscou compte les siennes par ses incendies.

Il va sans dire que celui de 1812 fut le plus terrible.

Avec ses faubourgs, Moscou compte près de vingt mille maisons. Si l'on en croit l'auteur de l'*Histoire de la destruction de Moscou en* 1812, treize mille huit cents maisons furent réduites en cendres ; six mille à peine restèrent debout.

Le désir d'assister à ce magnifique et terrible spectacle me prit au cœur.

— Où est l'incendie ? demandai-je au maître de police.

— A deux verstes d'ici, dans Kaloujkria.

— Pouvez-vous m'emmener avec vous ?

— Si vous me promettez de ne pas me retarder d'une minute.

— Partons.

Je sautai sur mon chapeau ; nous courûmes à la porte. La troïka du maître de police, attelée de trois vigoureux chevaux noirs, nous attendait ; nous y montâmes.

— Ventre à terre ! cria M. Schetchinsky.

Le messager, qui était venu nous prévenir, était déjà en selle ; il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, et partit comme l'éclair.

Nous le suivîmes.

Avant d'avoir fait ces deux verstes avec le maître de police, je n'avais pas idée de la vitesse à laquelle peut atteindre une voiture emportée au galop de trois chevaux.

J'eus un moment, non pas de peur, mais de saisissement; la respiration me manquait.

Nos chevaux, tant qu'ils furent sur la route extérieure, qui est macadamisée, nous enveloppèrent de poussière; mais, en arrivant sur le pavé pointu de Moscou, ils nous enveloppèrent littéralement d'étincelles.

Je me cramponnai à la galerie de fer du drojky pour ne pas être lancé dehors. Sans doute le maître de police y mettait de la coquetterie; car, à chaque instant, il criait, quoique la chose me parût impossible :

— *Paskaré! paskaré!* (Plus vite! plus vite!)

Dès notre sortie de Petrovsky-Park, nous avions vu la fumée s'élever, et, comme, par bonheur, il ne faisait pas de vent, se développer sur le lieu de l'incendie comme un immense parasol.

A mesure que nous approchions du théâtre du sinistre, la foule s'épaississait; mais l'homme qui galopait devant nous et que nous suivions à une longueur de cheval, criait :

— Place au maître de police!

Et, quand, à ce nom redouté, on ne se rangeait pas assez vite, il frappait sur les retardataires à grands coups de knout.

Le bruit que nous faisions, la frénésie de notre course, les cris de notre courrier, attiraient sur nous tous les regards; on se rangea comme on se fût rangé d'une trombe, d'un tourbillon, d'une avalanche.

Nous passâmes entre deux haies vivantes comme l'éclair entre deux nuages.

Je croyais à tout moment que nous allions écraser quelqu'un; nous ne touchâmes pas un habit.

En moins de cinq minutes, nous nous trouvâmes en face de l'incendie.

Nos chevaux s'arrêtèrent frémissants et pliant sur les jarrets.

— Sautez, me dit M. Schetchinsky. Je ne réponds pas des chevaux.

En effet, en respirant la fumée, presque le feu, l'attelage se cabra comme celui d'Hippolyte.

Nous étions déjà à terre.

Le cocher fit pirouetter le drojky sur lui-même, et disparut.

Toute une île de maisons brûlait. Deux cents mètres environ de bâtiments étaient en feu, avec retour sur les côtés.

Par bonheur, la rue sur laquelle donnait cette façade enflammée était large de quinze à vingt mètres.

Mais il n'en était pas ainsi des deux côtés : l'île n'était isolée des îles voisines que par deux ruelles d'une quinzaine de pieds.

Ces deux ruelles étaient les seuls passages qui permissent d'attaquer l'incendie par derrière.

Le maître de police s'apprêta à s'élancer dans une de ces ruelles.

— Où allez-vous? lui demandai-je.

— Vous le voyez bien, dit-il.

— Vous allez passer dans cette ruelle?

— Il le faut ! Attendez-moi ici.

— Pas du tout; je passe avec vous.

— Pour quoi faire? Vous n'y avez pas besoin.

— Pour voir. Du moment que vous passerez, je passerai.

— Vous êtes décidé?

— Oui.

— Tenez-moi par la ceinture de mon sabre et ne me lâchez pas.

Je le pris par la ceinture de son sabre; nous nous élançâmes.

Pendant quelques secondes, je ne vis que du feu, je ne respirai que du feu; je crus que j'allais étouffer, j'ouvris la bouche en chancelant.

Par bonheur, il y avait une rue à notre droite, le maître de police s'y élança.

Je tombai haletant sur une poutre.

— Vous n'allez pas rechercher votre chapeau ? me demanda-t-il en riant.

Je m'aperçus, en effet, que mon chapeau était tombé dans le trajet.

— Ma foi, non, lui dis-je. Il est bien où il est, qu'il y reste. Seulement, je boirais bien un verre d'eau, ne fût-ce que pour éteindre la flamme que j'ai avalée.

— De l'eau ! cria le maître de police.

Une femme se détacha d'un des groupes qui regardaient l'incendie, entra dans une maison, en sortit avec une cruche et me l'apporta.

Jamais vin du Cap ou de Tokay ne me parut avoir la saveur de cette eau.

Pendant que je buvais, nous entendîmes un roulement pareil à celui du tonnerre : c'étaient les pompiers qui arrivaient.

Comme les incendies sont très-fréquents à Moscou, le service des pompes y est assez bien organisé.

Moscou est divisé en vingt et une régions ; chaque région a ses pompes

Un homme veille continuellement sur la terrasse du clocher le plus élevé de cette région, surveillant les incendies.

A la première lueur du feu, il met en mouvement un système de globes, qui a son langage comme un télégraphe, et qui indique, non-seulement le sinistre, mais encore le lieu du sinistre.

Aussitôt, les pompiers sont prévenus, s'attellent aux pompes et se dirigent vers l'incendie.

Ils arrivaient ; mais, quoiqu'ils n'eussent pas perdu une minute, le feu avait été plus vite qu'eux.

Il avait pris dans une auberge bâtie en bois, et par l'im-

prudence d'un charretier qui avait allumé son cigare dans une cour pleine de paille.

Une porte était ouverte sur cette cour. On eût dit celle de l'enfer.

Le maître de police s'élança dans la même ruelle par laquelle nous étions venus, et reparut avec quatre pompes.

A mon grand étonnement, il dirigea l'eau, non pas sur le foyer de l'incendie, mais sur les toits des maisons environnantes.

Je lui demandai la cause de cette déviation.

— N'avez-vous pas un proverbe français qui prétend qu'il faut faire la part du feu ?

— Oui, lui dis-je.

— Eh bien, le feu n'a rien à dire, je lui fais ou plutôt je lui laisse sa part ; seulement, je vais tâcher qu'il s'en contente.

— Et pourquoi dirigez-vous particulièrement l'eau de vos pompes sur les toits.

— Parce que, comme vous pouvez le voir, les toits sont en tôle ; au voisinage de la flamme, ils rougissent, et, au lieu de garantir les charpentes qui les soutiennent, ce sont eux qui y mettent le feu.

La seule fontaine qui existât dans le voisinage était à trois cents pas environ ; les pompes vides étaient obligées de courir à la fontaine et de s'y remplir.

— Pourquoi ne faites-vous pas faire la chaîne ? lui demandai-je.

— Qu'est-ce que cela, la chaîne ?

Je lui expliquai qu'en France, aussitôt qu'un incendie se déclarait, chacun s'offrait de bonne volonté, que l'on faisait une chaîne allant du lieu de l'incendie à la fontaine, au puits, à la rivière ; — que les seaux circulaient de main en main, — et qu'au lieu que ce fût la pompe qui allât trouver l'eau, c'était l'eau qui allait trouver la pompe, laquelle pouvait ainsi jouer sans interruption.

— C'est une bonne chose, une excellente chose, me dit-il. Je comprends cela. Mais nous n'avons pas de loi qui force le peuple à ce service.

— Chez nous, non plus; seulement, tout le monde s'y prête. J'ai vu, dans l'incendie du Théâtre-Italien, des princes faire la chaîne.

— Mon cher monsieur Dumas, me dit le maître de police, c'est de la fraternité, cela, et le peuple russe n'en est pas encore à la fraternité.

— Et vos pompiers, lui demandai-je, où en sont-ils?

— A l'obéissance; allez les voir travailler, et vous m'en donnerez des nouvelles.

Je pensai que c'était ce que j'avais de mieux à faire: je m'attachai à la première pompe vide comme je m'étais attaché à la ceinture du maître de police, et, après avoir traversé une atmosphère de soixante et dix degrés, je me retrouvai dans la grande rue.

Les pompiers, en effet, étaient à l'œuvre.

Ils avaient gagné les greniers des maisons les plus proches de l'incendie, et, à l'aide de haches, de leviers, de leur main gauche garnie d'un gant, ils enlevaient les toits.

Mais ils n'arrivèrent pas à temps; à la maison faisant l'angle de la ruelle, la fumée commença de sortir par les fenêtres des greniers; puis, au milieu de cette fnmée, on aperçut des jets de flamme.

Les pompiers ne continuèrent pas moins de marcher en avant, et, comme des soldats qui attaquent l'ennemi, ils attaquèrent le feu.

Ces hommes étaient vraiment admirables.

Ce n'était pas l'entrain instinctif de nos pompiers à nous, où chacun combat l'élément destructeur avec son intelligence, crée des ressources de défense, invente des moyens de victoire; non, c'était l'obéissance passive, entière, absolue. Leur chef leur eût crié : « Jetez-vous dans le feu, » qu'ils

s'y fussent jetés avec la même impassibilité, quoiqu'ils eussent su que là était une mort certaine et inutile.

Cependant c'était le courage, — et c'est toujours un beau spectacle que le courage.

Mais ce courage, j'étais peut-être le seul à l'apprécier; trois ou quatre mille personnes se trouvaient là comme moi, regardant comme moi, mais sans paraître donner la moindre marque d'intérêt pour cet immense désastre, ou de sympathie pour ce grand courage.

En France, il y eût eu des cris de terreur, d'encouragements, des menaces, des bravos, des applaudissements, des hurlements.

Là, rien : un silence morne; non pas le silence de la consternation, celui de l'indifférence.

Ce fut alors que le mot du chef de police me frappa par sa profondeur : « Le peuple russe n'en est pas encore à la fraternité. »

Combien de révolutions faut-il donc à un peuple, pour qu'il en arrive où nous en sommes?

J'étais plus attristé de cette indifférence que je ne l'étais de l'incendie. J'allai prendre congé de Moynet, qui, dans un coin, faisait un croquis de cette scène. Je montai dans un drojky, et je me fis reconduire à Petrovsky-Park.

Je trouvai les chevaux à la voiture, Karmouska sur son siége, et ma charmante hôtesse m'attendant.

Quant à Narychkine, il s'était lassé de m'attendre, et il s'en était allé, avec la calèche à deux chevaux, à son club.

En hôte galant, il nous avait laissé le quadrige.

On avait résolu que je visiterais le couvent des Vierges.

Je demandai la permission de changer de tout et de donner un coup de brosse à mes cheveux grillés.

Dix minutes me furent accordées.

Peut-être croira-t-on que mon empressement à visiter le monastère tenait au titre pompeux dont il est décoré.

Point. Je savais que l'étymologie était fausse et que le nom de *Diévitchei* lui était venu par corruption du nom de sa première abbesse, qui se nommait Hélène Devitchkyne.

Mais autre chose m'attirait vers ce couvent, doublement célèbre, doublement historique; c'est que, au milieu de beaucoup de tombes illustres, il renferme celles de Sophie Alexievna et d'Eudoxie Féodorovna, dont j'ai raconté la tragique histoire.

Du reste, outre les souvenirs qu'il rappelle, ce couvent est digne d'être vu, comme l'un des plus beaux, l'un des plus riches, l'un des plus pittoresques des environs de Moscou.

Il date de 1524 et fut bâti par le grand prince Vasili Ivanovitch, en commémoration du départ de la fameuse vierge de Smolensk, qui avait été réclamée sous le règne du grand prince Vasili Vasilievitch, laquelle, partant de Moscou, fut accompagnée processionnellement au delà de la barrière de Longenitskaïa, et fit, avant de traverser la rivière, une halte d'adieu à Moscou.

C'est à l'endroit même où eut lieu cette halte sainte que le couvent fut élevé.

Ce couvent renferme huit églises et est situé au bord de la Moskova.

Sur l'éloge que je fis à Moynet de la beauté de ce couvent, nous y retournâmes le lendemain; et, malgré le peu d'enthousiasme de mon compagnon pour les édifices russes, celui-ci trouva grâce à ses yeux, et il en fit un magnifique dessin.

Après avoir visité le monastère de Novo-Diévitchei, j'avais demandé à revenir par le Kremlin. Je voulais voir au grand jour ces lieux qui m'avaient si fort impressionné la nuit.

La plus grande, la plus terrible page, peut-être, de notre histoire, est écrite là.

C'est là que l'empereur, comme un autre Christ, a eu sa sueur de sang.

Au moment où son rêve vient de s'accomplir, au moment où, après avoir frappé aux portes de l'Inde par le Midi, il y frappe par le Nord; au moment où, après Smolensk et la Moskova, il s'assied au Kremlin, c'est-à-dire dans le palais des vieux tzars moscovites, sur le trône de Vladimir Ier, de Sophie Paléologue et de Pierre le Grand, ce cri terrible, ce cri innattendu retentit :

— Au feu!

Il s'approche de la fenêtre d'où son regard peut embrasser toute la ville. En vingt endroits différents le feu a éclaté à la fois.

— Nous allons voir, avait dit l'empereur en entrant à Moscou, ce que les Russes vont faire; s'ils se refusent à traiter, il faudra bien en prendre notre parti; nos quartiers d'hiver sont maintenant assurés. Nous donnerons au monde le singulier spectacle d'une armée hivernant paisiblement au milieu des peuples ennemis. L'armée française dans Moscou sera le vaisseau pris dans les glaces. Au printemps, le dégel et la victoire!

Et voilà que le vaisseau était pris, non dans les glaces, mais dans le feu.

Napoléon croit que son génie a tout prévu : batailles sanglantes, hiver rigoureux, les revers mêmes. — On a Moscou, derrière soi deux cent mille hommes; on est au-dessus de toutes les catastrophes.

Il a tout prévu, excepté une chose.

LE FEU!

L'empereur, appuyé à l'angle de la fenêtre, regarde pensif, sombre, le terrible incendie.

« Scipion, dit Polybe, en voyant brûler Carthage, eut un

triste pressentiment du sort que Rome pouvait avoir à son tour ! »

— Voilà donc comme ils font la guerre ! s'écrie enfin Napoléon sortant de sa torpeur. La civilisation de Saint-Pétersbourg nous a trompés ; ce sont toujours des Scythes.

Puis il ordonne des manœuvres contre le feu comme il en a ordonné contre l'ennemi.

Seulement, il n'a plus affaire à des hommes ; c'est un élément qu'il s'agit de combattre. Le titan a rencontré une force de la nature plus puissante que la sienne.

Le duc de Trévise et son corps d'armée marcheront contre l'incendie et l'éteindront.

Mais alors le vent se fait l'auxiliaire du feu. Blucher vient en aide à Wellington. Il faut reculer devant l'immense embrasement !

Tout à coup, la flamme redouble de violence et change de couleur ; la partie basse, qui est en bois, renferme de nombreux magasins d'eau-de-vie, d'huiles et d'esprit-de-vin. Un fleuve de lave sort de ce cratère, s'avance en flammes, se répand et attaque par leur base les maisons encore intactes et qui prennent feu sur tous les points à la fois.

Nos travailleurs reculent, poursuivis par les flammes.

L'incendie n'a plus de direction, plus de limites ; il mugit, il bouillonne ; cent cratères séparés se réunissent. Moscou n'est plus qu'un océan de feu, battu par la tempête.

Napoléon referme la fenêtre et se jette sur un canapé, son cœur se brise à la vue d'un pareil spectacle ; mais les vitres éclatent, les étincelles entrent dans le palais, on respire du feu.

Il faut quitter le palais. Il faut fuir.

Fuir ! mot inconnu.

Napoléon reste.

Le feu a pris aux écuries du palais. La paille enflammée

tombe dans la cour de l'arsenal. Les caissons de notre artillerie y sont.

Là est le danger; Napoléon a un prétexte pour sortir du Kremlin; il va combattre l'explosion, en s'y exposant. Il descend dans la cour de l'arsenal.

Ce n'est pas fuir, c'est charger.

Les canonniers le voient et l'entourent; la moitié perd la tête et cesse de combattre le feu, l'autre moitié veut le pousser dehors.

Le général de la Riboissière, au nom de la France, un genou en terre, lui ordonne humblement de sortir.

Le prince Eugène, les maréchaux Lefebvre et Bessières le supplient de se retirer.

Il ordonne au prince de Neuchâtel et à Gourgaud de monter sur la plus haute terrasse du palais; c'est celle qui est la plus proche de la tour d'Ivan.

Ils obéissent; la violence du vent, la raréfaction de l'air, font une tempête qui manque de les emporter; ils se cramponnent au parapet de la terrasse en criant :

— Le feu entoure le Kremlin! Sauvez l'empereur!

— Reconnaissez un passage, monsieur de Mortemart, dit Napoléon vaincu, et sortons.

Et il ajoute tout bas:

— Quoique mieux vaudrait peut-être mourir ici.

M. de Mortemart rentra. On peut sortir du Kremlin par une poterne donnant sur la Moskova.

L'empereur pousse un soupir, suit son guide et franchit le seuil du palais sacré.

Il vient de faire le premier pas sur la pente fatale qui conduit aux revers; derrière cet horizon que lui cache la fumée de l'incendie, se trouvent Sainte-Hélène, l'exil, la mort!

Mais aussi l'apothéose!

Napoléon se retire au palais de Petrovsky, bizarre bâtisse

en brique et en pierre, mélange bâtard de l'architecture de Louis XIV et de Louis XV.

Ce palais, je l'ai vu en allant au couvent de Novo-Diévitchei; il est à cinq cents pas à peine de la villa de Narychkine.

Il y a un pèlerinage que tout Français doit faire en quittant Moscou, c'est celui du cimetière des étrangers.

En s'y rendant, il côtoiera la Jaousa; c'est sur ce ruisseau que le tzar Pierre a appris son métier de marin.

Une fois dans le cimetière, le voyageur ne s'amusera pas à lire les noms écrits en grosses lettres et les épitaphes pompeuses; il cherchera l'endroit le plus désert du champ des morts, et, sous les ronces qui recouvrent un tumulus, pareil à celui des Perses dans la plaine de Marathon, il découvrira un rocher, sur lequel une main pieuse a écrit avec la pointe d'un couteau :

FRANÇAIS MORTS
PENDANT ET APRÈS L'OCCUPATION.

Ne serait-ce pas un bel exemple à donner au monde, aujourd'hui que cinquante ans sont écoulés, aujourd'hui que la paix a succédé au canon de 1814, de 1853, d'enlever les ronces qui couvrent ce tumulus, d'y étendre une dalle de marbre, de troquer, contre quatre canons français demeurés au Kremlin, quatre canons pris à Sébastopol, de faire fondre, avec ces quatre canons, par Barye, un lion mort, la griffe étendue sur un drapeau déchiré, de convoquer à Moscou douze vétérans russes échappés à Borodino, douze vétérans français échappés à la Bérésina, et, Russes et Français, la main dans la main, d'aller faire une dernière prière sur cette tombe, dont seul peut-être, aujourd'hui, je connais l'existence, mais dont seul, à coup sûr, je me souviens ?

On a écrit des volumes sur cet incendie de Moscou.

Lorsque la chute de Napoléon permit de le calomnier sans crainte, on l'accusa de ce crime, accusation absurde, puisque cet incendie renversait tous ses calculs, détruisait toutes ses espérances.

La voix de l'histoire, par la bouche des écrivains français Ségur et Gourgaud, par celle du narrateur russe M. Boutourline, accuse le gouverneur de Moscou, Rostopchine.

Rostopchine se laissa accuser pendant douze ans; puis, au bout de ce temps, prit la plume; et, dans une brochure écrite en français, intitulée *la Vérité sur l'incendie de Moscou,* dénia la responsabilité de cette grande mais terrible action, et la rejeta sur le hasard.

L'empereur Alexandre désavoua l'incendie, mais sans le désapprouver.

Le comte Rostopchine donna, en 1814, sa démission qui fut acceptée.

Une tradition polupaire veut que le comte Rostopchine soit un fils naturel de Paul 1er avec lequel, sauf la taille qu'il avait plus droite et plus élevée, il avait, d'ailleurs, de grands traits de ressemblance; son esprit — il passait à Moscou pour un homme d'esprit — était un singulier mélange de violence, de raillerie et de trivialité.

La proclamation qu'il fit lire aux Français arrêtés par son ordre à l'approche de notre armée et qu'il exilait à Makarief, proclamation que j'ai copiée sur l'original écrit de sa main, donnera une idée de son style.

La voici :

« Français !

» Votre empereur a dit, dans une proclamation à son armée :

» Français !

» Vous m'avez dit tant de fois que vous m'aimiez, » prouvez-le-moi donc en me suivant dans les régions » hyperborées, où règnent l'hiver et la désolation, et où le » souverain ouvre ses ports aux Anglais, nos éternels » ennemis. »

» Français !

» La Russie vous a donné asile, et vous n'avez cessé de faire des vœux contre elle ; c'est pour éviter un massacre et ne pas salir les pages de notre histoire par l'imitation de vos infernales fureurs révolutionnaires, que le gouvernement se voit obligé de vous éloigner. Vous quittez l'Europe, vous allez en Asie ; vous vivrez au milieu d'un peuple hospitalier, fidèle à ses serments, et qui vous méprise trop pour vous faire du mal. Tâchez d'y devenir bons sujets ; car vous ne parviendrez pas à l'infecter de vos mauvais principes. Descendez dans la barque que je vous ai fait préparer, rentrez en vous-mêmes, et tâchez de n'en pas faire une barque à Caron.

» Comte Rostopchine. »

La citation d'une pareille pièce fait mieux connaître l'homme que tout ce que l'on pourrait en dire.

Au reste, il ne fut pas plus dur pour Moscou qu'il ne le fut pour sa maison de campagne, qu'il brûla de sa propre main, pour qu'elle ne fût pas souillée par le contact des Français.

LIII

IVAN LE TERRIBLE

Le rouge, en Russie, est la couleur par excellence ; rouge et beau sont donc synonymes. Si vous n'êtes pas prévenu, vous entendez dire : « L'escalier Rouge, la place Rouge ; » vous cherchez une place écarlate et un escalier ponceau, et vous ne trouvez pas trace de la couleur indiquée.

La première chose qui frappe les yeux en arrivant sur la place Rouge est le monument de Minine et de Pojarsky.

Le monument est une de ces anomalies étranges que l'on rencontre en Russie. Chez nous, pays d'égalité, nous n'avons rien de pareil.

Sur le même piédestal, Minine le boucher, représentant du peuple, et Pojarsky, le général, représentant de la noblesse.

Minine, que l'on a voulu faire chef de l'armée, et qui a désigné Pojarsky ; Pojarky, que l'on a voulu faire tzar, et qui a désigné Michael Romanov.

Le groupe est magistral et d'une belle et fière tournure. Le voïvode Pojarsky est assis, vêtu à l'antique, fantaisie assez inexplicable de l'auteur ; il tient son épée de la main droite, appuie la gauche sur son bouclier. Minine, le bourgeois de Nijny-Novgorod, s'avance vers lui, pose la main gauche sur l'épée du prince, lève le bras droit, avec le geste d'un homme qui invoque secours.

Le piédestal du monument porte cette inscription :

AU BOURGEOIS MININE
ET
AU PRINCE POJARSKY,
LA RUSSIE RECONNAISSANTE.
L'AN 1818.

A quelques pas du monument aboutit le bazar, que l'on appelle la Ligne d'or, parce qu'il est presque entièrement occupé par des orfévres ou des marchands de pierres précieuses.

C'est là que les amateurs de vieil or et de vieil argent vont acheter les coupes, les verres, les calices, les choppes, les bracelets, les ceintures, les bagues, les poignards en général ; la façon n'est comptée pour rien, et l'or et l'argent se vendent au poids.

C'est encore là que l'on trouve les belles turquoises, chose rare, et objet éternel de la recherche des Russes. Ce sont des Persans et des Chinois qui les vendent, montées ou non montées ; celles qui sont montées le sont presque toujours en argent.

La valeur de la turquoise varie d'une façon incroyable, selon sa nuance ; plus elle affecte un azur foncé, plus elle est précieuse ; entre deux turquoises de la même taille, une nuance presque imperceptible met cinq cents francs de différence.

La turquoise est pour les Russes plus qu'un bijou, c'est une superstition : l'ami donne à l'ami, l'amant à la maîtresse, la maîtresse à l'amant, un *porte-bonheur* au moment de se séparer ; ce *porte-bonheur*, c'est une turquoise.

Plus la nuance est foncée, plus puissant est le talisman.

Si, pendant l'absence de la personne aimée, la turquoise

donnée par elle pâlit, c'est qu'elle est malade ou devient infidèle. On m'a montré des turquoises qui *étaient mortes* le même jour que leur ancien propriétaire.

Elle étaient devenues d'un vert livide, après avoir été du plus bel azur.

Cette recherche que font les Russes de la turquoise, comme d'une pierre vivante et sympathique, double leur prix à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Je suis sûr que l'on ferait une excellente spéculation en achetant des turquoises à Paris, et en allant les revendre à la Ligne d'or ou à la Grande-Millione.

Une sorte de bijoux fort à la mode encore en Russie sont les bagues parlantes, raffinement de tendresse à peu près inconnu chez nous.

Par la disposition des pierres, et par la première lettre de ces pierres, on écrit le nom de la personne dont on désire garder le souvenir.

Supposez le nom de Jane, vous l'écrirez avec une Jacinthe, une Améthiste, une Néphrite, une Émeraude.

Rapprochez les quatre initiales en les isolant du reste du mot, et vous trouverez JANE.

Les Russes ont le même amour pour les pierres précieuses que leurs voisins les Asiatiques; mais regardez la main d'un Russe, main presque toujours chargée de bagues, vous y trouverez les turquoises en majorité.

A la foire de Nijni, j'ai vu vendre des turquoises, des rubis et des émeraudes à la mesure, comme on vend chez nous des noisettes. La mesure se vendait cent mille, cent cinquante mille, deux cent mille francs.

Les ouvriers russes sont les premiers monteurs de pierres fines qu'il y ait au monde; nul ne peut les égaler dans l'art de sertir le diamant.

En quittant la Ligne d'or, je demandai à passer par le Kremlin; je voulais voir le tombeau de Matveif, pour lequel

j'avais une certaine sympathie; c'est ce boyard, on se le rappelle, qui avait, en traversant la ville de Kirkini, découvert Nathalie fille de Kyrille, mère de Pierre 1er, et que la princesse Sophie avait livré à la fureur des strélitz révoltés.

Ce tombeau s'élève, près de l'école et de l'église des Arméniens dans la Miasnitskaïa; — la Miasnitskaïa est une chapelle sépulcrale de modeste apparence dont les strélitz ont pu non-seulement fournir les pierres, mais encore être les maçons.

Quant à la fameuse église de Vasili-Blagennoï ou de la Protection de la Vierge, qui s'élève près de la porte Spaskoï, dans le Kitaïgorod, c'est le rêve d'un esprit malade mis à exécution par un architecte fou.

Ivan le Terrible la fit élever l'an 1554, en action de grâces de la prise de Kasan. Nous verrons, en passant à Kasan, un autre monument d'un aspect plus sévère, et qui est le tombeau des soldats morts en faisant cette conquête.

Au reste, le but d'Ivan le Terrible fut rempli. Il avait dit à l'architecte de ne rien négliger pour faire de ce monument le chef-d'œuvre de son art, et l'architecte, à son avis, avait si bien réussi, qu'il lui fit crever les yeux, afin qu'il n'enrichit aucun roi ni aucun État d'un analogue chef-d'œuvre.

Toute l'église, surmontée de je ne sais combien de coupoles bulbeuses, est peinte de couleurs criardes et bigarrées où le vert tendre et le rouge vif dominent.

Je me fis bon nombre d'ennemis à Moscou en ne partageant pas l'admiration universelle pour l'église de Vasili-Blagennoï. Mais ce que l'on ne saurait assez admirer, c'est ce que l'on appelle au Kremlin les salles du trésor et des armes.

Là, dans d'immenses salles, sont rangés avec un ordre parfait une foule d'objets précieux, soit par la matière, soit par le rôle historique qu'ils ont joué, depuis le trône de

Vladimir Monomaque jusqu'au brancard sur lequel se faisait porter Charles XII blessé.

Rien que les trônes, réunis dans une vaste salle, racontent à eux seuls l'histoire de la Russie.

Le premier, et le plus ancien en date — celui de Vladimir Monomaque, que nous venons de nommer, et qui était petit-fils de Vladimir le Grand, — remonte au commencement du XIIe siècle, puisque Vladimir Monomaque s'assit sur ce trône pour la première fois en 1113. Il est en bois de noyer avec un dais soutenu par quatre piliers.

Il se compose de douze panneaux ornés de bas-reliefs sculptés et représentant :

1o Le prince russe rassemblant son conseil pour déclarer la guerre aux Grecs;

2o L'armement des troupes destinées à cette guerre;

3o Le départ de l'armée;

4o L'attaque de Constantinople;

5o Les villages grecs tombant au pouvoir des Russes;

6o Le retour des Russes rapportant le butin;

7o La guerre des Grecs et des Perses;

8o Le conseil de l'empereur grec se proposant de demander la paix aux Russes;

9o Les ambassadeurs grecs portant à Vladimir Monomaque les attributs de la souveraineté;

10o Leur navigation et leur voyage, de Constantinople à Kiev;

11o La présentation des ambassadeurs, à Kiev;

12o Enfin, le couronnement de Vladimir Monomaque par les ambassadeurs grecs.

Voici quels sont les autres trônes :

1o Un fauteuil grec en ivoire, dont les panneaux sculptés présentent des objets sacrés et profanes, entourés d'arabesques composées de figures, de quadrupèdes, d'oiseaux et de poissons.

Il fut offert, en 1473, au tzar Ivan III, par les ambassadeurs qui accompagnèrent, de Rome à Moscou, la princesse Sophie Paléologue, que le tzar avait demandée en mariage.

Comme date, ce trône rappelle un fait historique remarquable.

Cette princesse Sophie était fille de Thomas Paléologue Porphyrogénète, frère de Constantin Paléologue, le même qui mourut en 1453, en voyant son empire tomber aux mains des Turcs.

Or, par cette union avec les derniers descendants des Paléologues, Ivan III se regarda comme l'héritier de la couronne grecque et comme le souverain de Constantinople et, le mariage consommé, il remplaca par l'aigle à deux têtes — armes de la Russie moderne — le cavalier slave, armes de la vieille Russie, que deux familles polonaises ont seules le droit de porter aujourd'hui : la famille Czartoryski et la famille Sangousko.

2° Le trône du fameux Boris Godounof, le véritable inventeur du servage en Russie, l'assassin du petit Dmitry, dont la mort ouvrit le champ à tous les faux Démétrius; c'est un don d'Abbas, schah de Perse. Parmi les pierres précieuses dont il est orné, on compte huit mille huit cent vingt-quatre turquoises.

Le dossier est surmonté de l'aigle impérial.

3° Le trône d'Alexis-Michaelovitch, père de Pierre le Grand Son ornement, qui est très-riche, est du gothique oriental; les panneaux et le dossier sont ouvragés d'or, ornés d'arabesques et enrichis de huit cent soixante-seize diamants douze cent vingt-quatre pierres précieuses.

Quant aux perles, il serait impossible de les compter.

Sur le dossier, deux anges soutiennent la couronne impériale de Russie.

Il fut offert au tzar par la compagnie arménienne d'Ispahan.

4° Enfin le trône des tzars Ivan et Pierre, fabriqué à Hambourg, en argent massif et appliques. Une séparation placée au milieu de la banquette fait un siége séparé à chacun des empereurs.

Dans le dossier est une ouverture recouverte d'un drap d'or et qui faisait, assure-t-on, un troisième trône pour la princesse Sophie, qui, régnant au nom de ses deux frères, dictait de là les réponses qu'ils devaient faire ou les ordres qu'ils devaient donner.

Comme nous l'avons dit et comme on le voit, ces trônes sont de l'histoire.

Puis, après les trônes, viennent les sceptres, les couronnes, les casques, les cuirasses, les boucliers, la vaisselle d'or et d'argent; cette dernière est splendide; les plats ont l'air de boucliers trouvés sur un champ de bataille, après un combat de géants.

Au reste, ce luxe que les grands princes de Russie empruntèrent à leurs voisins les Grecs, est constaté par les récits des différents ambassadeurs à leurs puissances, récits qui constatent leur étonnement à la vue de tant de richesses.

— L'ambassadeur Chancelor — que le roi d'Angleterre Édouard VI envoya à Ivan IV — raconte qu'il fut invité à un festin où il y avait plus de cent convives, qui tous furent servis dans de la vaisselle d'or; le repas dura six heures, et, pendant le repas, les domestiques, magnifiquement vêtus, changèrent quatre fois de costume.

Les ambassadeurs du Holstein près de Michael Fœdorovitch donnent, de leur côté, la description d'un festin qui leur fut offert par ordre du grand prince. Parmi les pièces de vaisselle, toutes plus belles les unes que les autres, dont la table fut surchargée, ils mentionnent trois coupes d'or qui avaient chacune un pied de diamètre; et on leur servit trente-huit mets différents, qui furent tous apportés sur des plats d'argent.

Mayerberg, ambassadeur de l'empereur Léopold auprès du tzar Alexis-Michaelovith, écrivit qu'au repas que lui fit donner ce prince, la table était couverte d'une multitude confuse de vases et de gobelets en vermeil, et que cent cinquante mets furent présentés à la fois sur des plats d'argent.

Le seul catalogue des objets enfermés au trésor forme un volume, et je crois qu'en évaluant leur prix matériel en dehors de leur valeur artistique, on pourrait les estimer à quinze ou seize millions.

De tous ces trésors, Napoléon n'avait pris, en quittant Moscou, que les drapeaux conquis par les Russes sur les Turcs depuis cent ans, une madone que l'on prétendait enrichie de diamants, et la croix du clocher d'Ivan Veliky, que le peuple croyait d'or pur et qui n'était que dorée.

Consignons ici une observation à l'endroit des croix qui surmontent les églises. Presque toutes écrasent de leur pied un croissant.

Lors de la domination des Tatars, ceux-ci avaient placé partout le croissant au-dessus de la croix.

Il est entendu, que par les Tatars, nous comprenons non seulement les peuples primitifs de la Tatarie, mais encore les Mongols de Tchingis-Khan, qui reçurent le nom des vaincus, tout au contraire de leur imposer le leur.

En 1571 particulièrement, les Tatars de Pérécop vinrent jusqu'à Moscou.

La place où ils franchirent la Moskova, à trois verstes de Moscou, et où il y a un bac pour traverser la rivière, s'appelle encore aujourd'hui le gué des Tatars.

Ce fut Ivan-Vasilievitch IV, dit le Terrible, qui débarrassa la Russie de ces sauvages conquérants.

Ivan le Terrible est l'homme légendaire de la Russie. Pendant quatorze ans, il atteint aux premiers degrés du sublime; pendant trente, aux dernières limites de l'hor-

rible. Près de lui, Caligula est une colombe; Néron, un agneau.

Il est vrai que sa naissance a été saluée du dernier soupir des libertés russes; que son enfance s'est développée au milieu des barbares saturnales des derniers princes de la maison de Rourik. Autour de lui la vieille Russie croule, et, lorsqu'il sera tombé lui-même, rien ne restera plus des anciens temps, qui achèveront de disparaître avec son fils Fedor et le Tatar Boris Godounof.

Hélène, sa mère, est à elle seule la Messaline, la Poppée, l'Agrippine du Nord. C'est la seconde régente de la Russie; la première est Olga.

Les mœurs moscovites eussent voulu que cette veuve de Vasili-Ivanovitch entrât dans un couvent, et de son voile de deuil fît un voile de religieuse. La Lithuanienne resta insolemment, cependant, quatre ans régente de l'empire; son amant Telepnef régna comme un grand prince.

Tout à coup, on apprend à la fois trois nouvelles inattendues.

Hélène est morte empoisonnée.

Le vieux prince Chouisky s'est déclaré chef du gouvernement.

Et Telepnef, arrêté, est condamné à mourir de faim.

Le triomphe du prince Chouisky est celui de toute sa famille; de père en fils, les Chouisky ont été traités en ennemis par le grand prince et par l'État : à eux de traiter en ennemis l'État et le grand prince.

L'héritier de la couronne, dont on a empoisonné la mère, Ivan IV, qui sera plus tard Ivan le Terrible, tombe entre leurs mains à l'âge de sept ans.

Son trésor est pillé, son domaine envahi; c'est tout au plus si on ne le chasse pas de son palais. — Chouisky reçoit un ambassadeur, assis, les bottes éperonnées étendues sur la poitrine du jeune tzar.

Ivan assiste à leurs exécutions, exécutions dans lesquelles ils sont à la fois juges et bourreaux. Devant lui, et malgré ses supplications, ils égorgent le prince Belsky en plein conseil; ils écrasent sous leurs pieds le boyard Voronzof, et déchirent avec leurs éperons les vètements du métropolitain, qui essaye d'arracher le patient de leurs mains.

Mais trop de prospérité rend les Chouisky imprudents. Au moment où Ivan vient d'atteindre sa quatorzième année, les Glinsky, ses oncles, parviennent jusqu'à lui, et, au milieu d'une chasse, encouragés par le jeune tzar, ils sortent d'une embuscade, s'élancent sur Chouisky, le saisissent et le jettent aux chiens, qui le dévorent tout vivant.

Alors, à l'esclavage des Chouisky succède pour le jeune grand prince une liberté sans limite. Les Glinsky lui disent qu'il peut tout, que les terres, les richesses, la vie de ses sujets sont à lui. Ils le poussent à punir sans raison, à récompenser sans mesure. Ils établissent enfin leur influence sur la complète destruction du sens moral. Ils lui apprennent à torturer les animaux pour l'amener à tuer les hommes. Ils lui font jeter du haut des tours du Kremlin des chiens, des chats, des chèvres. Ils lui font piquer, à coups de lance, à travers les barreaux de leurs cages, les loups et les ours.

Un jour, le jeune tzar se réveille aux cris du peuple et aux lueurs d'un incendie. Moscou brûle pour la quinzième ou vingtième fois. Les Glinsky sont mis en pièces; on lui en apporte les morceaux au bout des piques.

Mais, au bruit de ces clameurs, au milieu de ces incendies, entre ces piques sanglantes et ces hideux trophées, s'avance vers l'enfant royal un de ces inspirés qui, à cette époque, parcouraient la Russie, et qui, pareils aux prophètes juifs, aux derviches musulmans, n'hésitaient point à s'attaquer aux princes eux-mêmes.

Celui-ci s'avance vers Ivan IV, et, au nom du Seigneur,

lui déclare, l'Évangile dans la main gauche, la main droite levée au ciel, que le courroux de Dieu vient des crimes des princes; il énumère les victimes : la régente empoisonnée, Telenef mort de faim, Chouisky mangé par les chiens, les Glinsky mis en pièces, Moscou en flammes, puis ces innombrables boyards, victimes secondaires, et qui sont tous passés de ce monde à l'autre, la corde au cou ou le poignard dans la poitrine.

Et, sous la parole éloquente du moine, les spectres évoqués apparaissent aux yeux hagards du jeune Ivan.

On lui amène en ce moment sa jeune et belle épouse; il se réfugie près d'elle, se cache la tête dans sa poitrine, et promet, non pas de se repentir, il se repent, mais de s'améliorer.

Au courageux moine, à la chaste épouse se joint un boyard connu pour son courage et sa loyauté.

Pendant quatorze ans, la Russie bénit les trois noms de Sylvestre, d'Anastasia et d'Adaschef.

Pendant ces quatorze ans, tout s'apaise, tout s'ordonne; l'armée est régularisée, les strélitz sont créés; sept mille Allemands forment une milice permanente; les contingents de guerre sont payés; tous les propriétaires de terres comportant trois cents livres pesant de semences de blé doivent fournir un cavalier armé, ou son équivalent en argent. — Le grand prince se met à la tête de son armée, prend Kasan conquiert le royaume d'Astrakan et élève des forteresses qui tiendront en bride les Tatars, tandis que quatre-vingt mille Turcs, envoyés par Sélim II, périssent dans les déserts qui s'étendent de l'Oural au Volga. Enfin, le bandit Yermack conquiert la Sibérie, la réunit à l'empire russe et passe grand homme.

Voilà pour la guerre; maintenant, voici pour la paix :

Une imprimerie est ouverte. Cent vingt artistes de tout genre sont demandés à Charles-Quint; Arkhangel est fondé; le nord de l'empire a une première fenêtre ouverte au

l'Europe; en fondant Saint-Pétersbourg, le tzar Pièrre ouvrira la seconde.

Ce n'est pas tout: l'œuvre sociale marche du même pas que la guerre et les arts; l'abolition des préséances de la noblesse commence; l'avidité du clergé est réprimée dans ses accroissements territoriaux; les mœurs des prêtres sont châtiées; les pratiques du paganisme disparaissent du culte; les lois sont revisées dans un code nouveau, et ces deux anges du bien, Adaschef et Sylvestre font exercer gratuitement la justice par les vieillards et les notables des villes et des villages.

Toute la gloire des cinquante années du règne d'Ivan est renfermée dans cet âge d'or de la Russie.

Par malheur, le bon génie d'Iván IV remonte au ciel, la tzarine meurt.

Ivan tombe dans une sombre mélancolie. Ceux que lassent toujours la paix, le bien, la justice, se glissent jusqu'à l'oreille du tzar. Ils lui inculquent tout bas un infâme soupçon. C'est que la mort de sa bien-aimée Anastasia n'a pas été naturelle.

Le tzar a vu tant de morts violentes, qu'il croit facilement à cette calomnie.

Ce n'est pas tout. Les boyards, à ce qu'on lui assure, vont se révolter.

Comment connaîtrait-il l'état de la Russie? Depuis quatorze ans, il ne voit que par les yeux de sés deux ministres.

D'où vient, chez le grand prince, une pareille abnégation de lui-même ou plutôt un pareil aveuglement?

Lui-même le dit, lui-même le reconnaît. Sylvestre et Adaschef n'ont pu prendre un pareil ascendant sur lui qu'à l'aide de la magie et des maléfices.

Enfin, —on ne croirait point à une telle folie si cette pièce

n'existait pas; — il les accuse, dans une lettre, de tous les bienfaits dont la Russie lui attribue la gloire!

La prison récompensa les deux ministres : Sylvestre fut confiné dans un monastère de la mer Blanche; Adaschef reçut l'ordre de ne pas sortir de Fillen.

Deux mois après ces ordres reçus, ce dernier avait cessé de vivre.

A peine la tzarine était-elle morte, que Ivan retomba dans les orgies et dans les meurtres dont son enfance avait été entourée. Il poignarde de sa propre main le boyard Obolensky, qui a insulté Basmanof, un de ses mignons; il fait assassiner au pied de l'autel Repnine, qui a osé lui faire des remontrances; il exile avec sa famille Vorotinsky, le vainqueur de Kasan; il fait mettre à la torture la terreur des Tauriens, le voïvode Scheremetef, et, dans les intervalles de la question, l'interroge lui-même.

— Qu'as-tu fait de tes trésors? lui demande-t-il.

— Je les ai envoyés à Jésus-Christ, par la main des pauvres, lui répondit Scheremetef.

A partir de ce moment, le règne d'Ivan n'est plus qu'une folie furieuse, une furie ardente, à laquelle, par la recrudescence des accès, on peut compter six redoublements, et, dans un de ces redoublements, il dit aux Russes :

— Je suis votre dieu comme Dieu est le mien.

Et, en effet, si la puissance divine se prouve par l'extermination, nul n'est plus dieu que Ivan le Terrible.

Tout ce qui lui tombe sous la main de boyards du sang de Rourik est décapité, empoisonné, empalé.

Leurs femmes et leurs enfants se réfugient dans les forêts.

On organise des chasses; on les poursuit à cheval; on les force; on les fait périr sous le knout.

Les bois ne retentissent plus du rugissement des ours et

des hurlements des loups. Ils retentissent des gémissements des mères et des plaintes des enfants.

Ivan rêve que Novgorod, soumise par son grand-père, s'est révoltée contre lui. Il y entre sans résistance. Il perce de sa lance tous ceux qu'il rencontre sur son chemin. Il fait entasser tout ce qui ne fuit pas dans une vaste enceinte de palissades, fait ouvrir des tranchées dans les glaces du Volkof, fait conduire par centaines les prisonniers sur le fleuve, et lâche sur eux des ours, des chiens et des loups affamés; et, comme ils ne peuvent remonter sur l'une ni l'autre rive gardées par ses soldats, ou ils sont déchirés par les animaux féroces, ou ils sont engloutis dans les abîmes de la rivière.

Puis, quand les exécutions ont duré un mois, quand vingt mille innocents ont péri, Ivan se retire en disant sérieusement à ceux qui survivent :

— Priez pour moi !

Puis il passe à Tver, à Pskof, et y commet les mêmes crimes, ou plutôt les mêmes folies.

Moscou apprend qu'il va rentrer dans ses murs, et Moscou tremble.

Le jour de son arrivée, la population voit dresser avec terreur des bûchers surmontés de chaudières dans les rues et des gibets sur les places.

Cinq cents nobles appartenant aux familles les plus illustres, déjà brisés par les tortures, sont pendus à ces gibets et jetés dans ces chaudières bouillantes.

Beaucoup n'arrivent pas jusqu'à cette destination, déchiquetés qu'ils sont en chemin par les couteaux des courtisans moscovites.

Les proscriptions de Marius et de Sylla n'atteignaient que les hommes; celles de Ivan-Vasilievitch atteignent les femmes et les enfants.

Ivan fait pendre les femmes au-dessus des portes, et, pour

rentrer chez eux, les maris sont obligés d'écarter les cadavres, jusqu'au jour où les cadavres, tombant d'eux-mêmes de la potence, obstrueront le seuil au lieu d'obstruer l'entrée.

Quant aux enfants, on les fait clouer sur leur siége et à la table des domestiques. Les pères et les mères, en y prenant leurs repas, auront auprès d'eux ces convives muets et immobiles.

Convenez-en, ni Phalaris, ni Caligula, ni Néron n'avaient rien inventé de pareil.

Quand il y a par trop de cadavres dans les rues, par trop de miasmes dans l'air, des chiens et des loups affamés sont chargés de nettoyer la ville.

Mais, de même que l'adultère ne suffisait pas aux empereur romains et qu'il leur fallait l'inceste, il faut à Ivan IV des raffinements dans le meurtre, des fratricides et des parricides. Il force Prosorovsky à tuer son frère, et Bananof, son père; épouse sept femmes, viole sa belle-fille, et, soupçonnant son fils Ivan, le tue d'un coup d'épieu.

Cependant les Tatars reparaissent et marchent sur Moscou; la Suède lui enlève l'Esthonie, Étienne Battori la Livonie.

Ivan prend peur, il se sauve de Moscou et s'enferme à Alexandrovsky, où il se fait moine avec trois cents de ceux qui l'ont, comme bourreaux, le mieux aidé dans ses exécutions.

Mais les peuples sont ainsi faits : ils ne peuvent se passer de leurs tyrans.

Qui désormais pourra les défendre si leur vaillant grand prince n'est plus là ? — Pourquoi les a-t-il fuis ? pourquoi les craint-il ? — N'a-t-il pas sur eux un droit imprescriptible de vie et de mort ? — Qu'il revienne donc et les punisse à son gré. L'État ne peut vivre sans maître. Ivan est leur souverain légitime. — S'il n'est plus là, qui conservera la

pureté de la religion, qui sauvera des millions d'âmes de la damnation éternelle?

Cette prière touche Ivan et il revient.

Mais personne ne veut plus le reconnaître.

« Un mois seul, dit l'historien russe, s'est écoulé depuis le départ d'Ivan : son corps, grand et robuste, sa haute poitrine, ses larges épaules, se sont affaissés; sa tête, qu'ombrageaient d'épais cheveux, est devenue chauve; les restes rares et parsemés d'une barbe qui, autrefois, faisait l'ornement de son visage, le défigurent; ses yeux sont éteints, et ses traits, empreints d'une férocité bestiale, sont déformés. »

C'est qu'enfin il approche de la mort; ce qui ne l'empêche pas de faire décapiter le prince Gorbati Chouisky avec son fils Pierre. Le royal Fœodorof est accusé d'avoir voulu le détrôner : il le fait asseoir sur son trône à sa place, et l'y poignarde; il fait enfourner dans un poêle rougi le prince Tchenatef; il fait hacher par morceaux le trésorier Touttine et ses quatre enfants; il fait brûler vif le prince Vorotinsky, et lui-même attise les charbons. Goloksvastof, proscrit par lui, a pris une robe de moine pour échapper à la proscription; il le fait asseoir sur un tonneau de poudre et le fait sauter en l'air en disant : « Les cénobites sont des anges qui doivent s'envoler au ciel. » Il arrose de soupe bouillante son bouffon, et, comme celui-ci ne rit pas de la plaisanterie, il le tue d'un coup de couteau; il coupe une oreille au voïvode Titof, qui le remercie de lui laisser l'autre.

Une comète parait en 1584. — C'est sa mort qu'elle annonce. Il fait venir des magiciens et des astrologues, leur donne une maison à Moscou, leur assigne un traitement et tous les jours envoie son favori Belsky s'entretenir avec eux. Puis, comme les astrologues ont pronostiqué sa fin, en ont fixé le jour, il monte sur la plate-forme de sa fameuse église Vasili-Blagennoï, y fait amende honorable et

publique, demande humblement les prières des plus petits, écrit son testament, désigne pour successeur son fils Fédor; — on se rappelle qu'il a tué Ivan; son autre fils Dmitry, que tuera Boris Godounof, et dont nous verrons la tombe à Ouglitch, est encore au berceau. — Il négocie avec Dieu pour avoir de bonnes conditions dans le ciel. Se trouvant mieux le jour que les astrologues ont indiqué devoir être celui de sa mort, il leur fait annoncer que ce sont eux qui mourront et non pas lui. Il s'apprête à faire une partie d'échecs avec son favori Belsky, pousse un cri en touchant le premier pion, se lève, va tomber à reculons sur son lit et expire.

Un autographe de Nicolas, portant la date du 17 mars 1808, est exposé à l'Ermitage et se compose de ces quelques lignes :

« Le tzar Ivan-Vasilievitch IV fut sévère et emporté, ce qui donna lieu de le nommer *le Terrible*. Il était avec cela juste, brave, libéral dans ses récompenses, et surtout il contribua au bonheur et au développement de son pays.

» NICOLAS. »

Le jeune prince avait douze ans lorsqu'il émettait cette opinion sur Ivan IV.

LIV

VISITE A LA MOSKOVA

Pendant les quinze premiers jours de mon séjour à Moscou, le fameux quadrige de Narychkine eut fort à faire. Je visitai Tzaritzina, ruines d'un palais qui ne fut jamais achevé, et dans lequel Catherine refusa même de mettre le pied, attendu, dit-elle, qu'avec son corps de logis allongé et les six tours qui le flanquaient, il avait l'air d'un tombeau entre six cierges. Je visitai Kolomenskoé, palais campagnard qui garde les souvenirs de la première enfance de Pierre: la tour des faucons et des gerfauts auxquels il allait donner à manger lui-même, et les quatre chênes sous lesquels il venait étudier avec son maître le diacre Zotof. Je visitai Ismaïlof, où il retrouva cette petite chaloupe, grâce à laquelle il prit ses premières leçons de navigation avec maître Brandt. Je visitai la montagne des Moineaux, d'où l'on embrasse le panorama de Moscou. Je visitai les couvents, les églises, les musées, les cimetières, et chaque pierre, chaque croix historique eut mon hommage ou ma prière. Enfin, quand, les archéologues moscovites interrogés, il n'y eut plus rien à voir, je me décidai à partir pour visiter le champ de bataille fameux que deux noms différents désignent à l'Europe : Borodino, la Moskova.

Ce fut encore Narychkine qui se chargea de nous, même pendant le temps où nous ne devions pas être près de lui.

Il nous fit préparer une exellente voiture de voyage, et nous donna son homme de confiance, Didier Delange, compatriote à nous, parlant assez bien le russe pour nous servir d'interprète, et qui devait, à l'aide d'un padarojné, nous épargner tous les ennuis de la poste.

A notre retour à Moscou, nous partirions tous ensemble pour visiter le couvent de Troïtza, et, de Troïtza, nous gagnerions une terre de Narychkine, nommée Jelpatiéve, où, vers le 25 août, nous ouvririons la chasse.

Puis je continuerais mon voyage vers Astrakan, par Nijni-Novgorod, Kasan et Saratof.

Le 7 août, nous partîmes.

En sortant de Moscou, nous traversâmes la grande plaine de la Cadinka, qui sert aux courses de chevaux et aux revues, et nous prîmes le faubourg de Dorogomilof.

C'est dans ce faubourg que Napoléon s'arrêta, prenant, avant d'aller s'installer au Kremlin, son logement provisoire dans une grande auberge qui se trouvait à sa droite en entrant, et que nous, par conséquent, trouvions à notre gauche en sortant.

C'est là que quelques citoyens et quelques négociants de Moscou, voyant la ville abandonnée par son gouverneur, livrée au pillage, et ne sachant pas encore qu'elle était condamnée au feu, vinrent implorer la clémence du vainqueur.

Ce fut le général Gourgaud qui les introduisit près de Napoléon.

Comme cette auberge était bâtie en pierre et située, en outre, à l'extrémité du faubourg, elle échappa à l'incendie, et on la montre encore aux étrangers comme ayant servi de halte à Napoléon.

Sur la route à droite, et avant d'arriver à la montagne du Salut, — ainsi nommée parce que c'est de son sommet que les pèlerins découvrent Moscou, la ville sainte, et la saluent,

— s'élève l'isba où le général Koutousof tint le conseil de guerre dans lequel on décida que Moscou serait abandonné.

C'est au haut de la montagne du Salut que toute l'armée française s'arrêta, mit les schakos au bout des baïonnettes, les colbacks au bout des sabres, et d'une seule voix cria :

— Moscou ! Moscou !

Napoléon, en entendant ces cris, s'avança au galop et, comme un simple pèlerin, salua la ville sainte.

C'est qu'en effet, à cette distance et de ce faîte, Moscou présente un merveilleux aspect : on dirait une ville ou plutôt une province orientale.

C'était le matin du 14 septembre 1812.

« Le 14 septembre, dit M. de Boutourline, l'historien russe de notre campagne de 1812, jour de deuil éternel pour les cœurs vraiment russes, l'armée leva le camp de Fili à trois heures du matin, et pénétra, par la barrière de Dorogomilof, dans la ville, qu'elle avait à traverser dans sa plus grande longueur, pour sortir par la barrière de Kolomna. Moscou présentait l'aspect le plus lugubre ; la marche de l'armée russe avait plutôt l'air d'une pompe funèbre que d'une marche militaire ; des officiers et des soldats pleuraient de rage et de désespoir. »

Nous aussi, nous nous arrêtâmes au haut de la montagne du Salut ; seulement, nous retournions de l'avenir vers le passé, portant le deuil de la grande défaite, tandis que l'armée et Napoléon allaient du passé vers l'avenir, pleins de joie, d'espérance et d'orgueil.

Puis nous reprîmes notre chemin, et traversâmes bientôt le village de Veslaina, qui appartenait autrefois à Boris Godounof ; l'église et son bizarre campanile furent bâtis sur ses dessins.

Puis Narra, donné avec son petit lac, par Alexis-Michaelovitch, en 1654, au couvent de Saint-Sava de Zvénigorod.

Des poteaux surmontés d'aigles indiquent qu'il appartient à la couronne.

Puis Koubenskoé; un troupeau de moutons y rentrait tout seul et sans bergers; il appartenait à tout le village, et chaque mouton retrouvait sa bergerie respective et rentrait tout seul chez lui.

J'avais vu la même manœuvre exécutée par un troupeau de vaches à Moscou; c'est ce qui me faisait dire que Moscou était, non pas une ville, mais un grand village.

Vous figurez-vous un troupeau de vaches, rentrant tout seul à Londres ou à Paris?

Le soir, nous étions à Mojaïsk. — On nous y fit attendre trois heures nos chevaux. Cela nous donna le temps de monter sur le rocher où sont les ruines de l'ancien kremlin, et d'entrer dans l'église de Saint-Nicolas le Miraculeux.

Le saint est représenté tenant l'église d'une main et un glaive de l'autre.

Napoléon, en traversant Mojaïsk, avait ordonné de respecter l'église.

Il s'était arrêté, le lendemain de la bataille de la Moskova, dans un petit village, à une demi-lieue de Mojaïsk, et, le 9 au matin, il avait fallu un combat assez vif pour emporter Mojaïsk. Quand l'empereur y entra, les rues étaient encore encombrées de morts et de blessés russes.

« Leurs compagnons, dit Larrey dans ses Mémoires, les avaient abandonnés sans aucune espèce de secours. Les cadavres de ces infortunés gisaient au milieu des vivants. »

On est tout étonné de voir Larrey s'étonner d'un spectacle qui avait dû si souvent se présenter à ses yeux.

L'empereur reste à Mojaïsk du 9 jusqu'au 12. Il a pris pour logement, ou plutôt les fourriers lui ont choisi une grande maison qui n'est pas encore achevée, qui n'a pas de portes, mais dont les fenêtres ferment.

On y transporte quelques poêles, car les nuits sont déjà froides.

L'empereur en occupe tout le premier étage.

C'est la grande maison blanche qui se trouve sur la place et à laquelle on monte de deux côtés par des marches.

Là, Napoléon veut reprendre ses travaux de cabinet, interrompus depuis cinq jours; mais les trois dernières nuits passées sous la tente lui ont donné une extinction de voix tellement complète, qu'il ne peut parler.

Il est obligé d'écrire; sept secrétaires, au nombre desquels sont le comte Daru, le prince de Neuchâtel, Menneval et Fain, essayent de déchiffrer son indéchiffrable écriture.

C'est là qu'il rédige le bulletin de la bataille, écrit à l'impératrice, et fait une circulaire aux évêques pour que l'on chante un *Te Deum* par tout l'empire.

Ce qui retient surtout Napoléon à Mojaïsk pendant ces trois jours, c'est la crainte de manquer de munitions.

De notre seul côté, on a tiré quatre-vingt-onze mille coups de canon !

L'empereur ne quitte Mojaïsk que rassuré par un rapport du général de la Riboissière, qui lui annonce que huit cents voitures d'artillerie viennent d'arriver de Smolensk.

A trois heures du matin seulement, nous obtenons des chevaux et nous continuons notre route.

Au point du jour, nous dépassons le couvent de Ferapонté, qui avait été changé en hôpital et crénelé par les Français.

Puis le village de Gorky, appartenant à la couronne, et qui fut, pendant la bataille de Borodino, le quartier général de Koutousof.

Entre Gorky et Borodino, nous traversons la Kolochia, un des cinq ruisseaux qui sillonnent le champ de bataille et qui tous cinq semblent prédestiner le terrain sur lequel ils roulent à de fatales destinées.

En effet, voici les noms de ces cinq ruisseaux, que personne n'a eu l'idée de nommer avant moi :

Kolochia.	*Ognitch.*	*Stenktz.*	*Voina.*
La Lutte.	Le Feu.	La Douleur.	La Guerre.

Setokva.
Les Lamentations.

Après Borodino, nous tournons à droite, et nous venons demander une hospitalité — offerte, au reste, — à Romanzovo.

J'avais dit, dans une de nos soirées de Petrosky-Park, devant un jeune officier nommé Jorinof, enseigne dans le régiment d'Ismaïlof, que je comptais faire un pèlerinage au champ de la Moskova.

Il avait à l'instant même écrit à l'un de ses amis, le colonel de la garde Constantin Vargenevsky, qui habite une charmante maison à trois verstes du champ de bataille, pour lui faire part de mon intention.

Huit jours après, j'avais reçu une lettre de M. Vargenevsky, lequel mettait sa maison de campagne, ses chevaux et sa voiture à notre disposition.

Nous avions accepté, et nous arrivions.

Nous fûmes d'autant mieux reçus que l'on regardait mon voyage à Borodino comme un projet en l'air, et que l'on ne comptait pas sur nous.

On improvisa un dîner, et l'on nous donna un pavillon pour notre halte de nuit.

Le matin, nous partîmes dans la voiture du colonel. Un domestique tenait, en outre, deux chevaux de main pour les endroits auxquels on ne pourrait pas arriver en voiture.

Je priai le colonel d'ordonner au cocher, dût-il faire un détour, de nous conduire en arrière du champ de bataille,

afin que nous puissions y arriver par le même chemin que l'armée française, et voir la plaine sous le même aspect.

Le cocher nous conduisit un peu en avant du couvent de Kolotskoï.

C'est du haut du clocher de ce couvent que, aussitôt les Russes débusqués par nos soldats, Napoléon examine le terrain et étudie le futur champ de bataille.

On passe la journée du 5 à prendre la redoute de Schvardino, qui s'élève sur un mamelon à l'extrême droite.

Malgré l'acharnement des Russes, qui reviennent trois fois à la charge, cette redoute, une fois dans nos mains, ne retombe pas entre les leurs.

C'est entre cette redoute, qui devient notre extrême droite, et la grande route, qui fait notre extrême gauche, que se masse toute notre armée.

Napoléon a sa tente à notre extrême gauche, de l'autre côté de la route, en avant du village de Valouiévo.

Cet emplacement est devenu sacré, et jamais la charrue, en labourant le reste du champ, n'a passé dessus.

Il est donc encore aujourd'hui tel que l'ont foulé les pieds du conquérant.

Dans la soirée, les éclaireurs de la cavalerie du général Ornano ont fait boire leurs chevaux dans une rivière.

— Quel est le nom de cette rivière ? demandent-ils.

— La Moskova.

— C'est bien ! La bataille que nous allons gagner s'appellera la bataille de la Moskova.

— Soit, dit à son tour l'empereur, auquel on rapporte ce propos, il ne faut pas démentir ces braves gens.

Le lendemain, au point du jour, l'empereur passe sa redingote grise, monte à cheval, reconnaît les avant-postes russes, et parcourt toute la ligne, parlant aux chefs, saluant les soldats.

Le général Pajol me disait un jour qu'en traversant ce

matin-là son bivac, Napoléon fredonnait cet air, peut-être un peu trop longtemps oublié :

La Victoire, en chantant, nous ouvre la barrière.

C'est en revenant de cette inspection préparatoire qu'il trouve à la porte de sa tente le préfet du palais, M. de Bausset, arrivant de Saint-Cloud, et le colonel Fabvier, arrivant du fond de l'Espagne.

M. de Bausset apporte des lettres de l'impératrice et un portrait du roi de Rome.

Le colonel Fabvier apporte la nouvelle de la perte de la bataille des Arapiles.

Napoléon essaye d'oublier le second message pour se concentrer tout entier dans le premier; il expose le portrait du roi de Rome sur un petit mamelon, près de sa tente, afin que tout le monde puisse voir cet enfant pour l'hérédité duquel on va se battre.

C'est assis à l'endroit même où le portrait était exposé que je prends mes notes et que Moynet fait un croquis du champ de bataille.

Rien de plus facile que de s'en rendre compte.

A part deux ou trois ondulations, la plaine est plate.

Trois de ces ondulations sont à l'armée russe, deux à nous.

Sur une de ces ondulations, en avant de la tente de l'empereur, est une forte batterie de canons.

Sur l'autre, à l'extrémité opposée, est la redoute prise la veille par le général Compans.

Il y a une lieue, à peu près, entre ces deux points; l'intervalle est une pente inclinée couverte de broussailles et, dans certains endroits, de petits bois.

Le 7 septembre au matin, cent vingt mille hommes, c'est-

à-dire toute l'armée française, étaient ainsi disposés entre ces deux points :

L'extrême gauche s'étend jusqu'à Bessoubova ; c'est le vice-roi prince Eugène qui la commande ; il tiendra ferme, et l'on mettra de telles forces à sa disposition, qu'il ne puisse être tourné.

Au centre, entre la grande route de Moscou, qui est à nos pieds et qui se recourbe par un arc insensible vers l'extrême gauche des Russes, en enfermant dans cet arc le champ de bataille, sont le prince d'Ekmühl et Ney, qui ajoutera ce jour-là le titre de prince de la Moskova à celui de duc d'Elchingen.

Comme là sera le fort de la bataille, ils seront soutenus par les trois corps de cavalerie du roi de Naples, aux ordres de Montbrun, de Latour-Maubourg et de Nansouty.

En outre, c'est là que se tient l'empereur avec toute sa garde.

A l'extrême droite manœuvreront Poniatovski et Murat.

Ils sont adossés à la redoute de Schvardino, que nous occupons depuis la veille.

Koutousof, qui, dans ce moment, fait porter dans les rangs de l'armée russe l'image sainte enlevée à Smolensk, cette fameuse image que l'on a reconduite processionnellement de Moscou jusqu'à l'endroit où se trouve aujourd'hui le couvent de Novo-Dévitchei, Koutousof a son extrême droite protégée par les escarpements du ravin de la Kolochia et par des batteries placées sur les hauteurs de Gorky.

Son centre occupe la seconde des ondulations qui se trouvent dans son camp ; au sommet de cette éminence, derrière laquelle on aperçoit la masse noire d'un petit bois de sapins, il a élevé cette redoute devenue si fameuse sous le nom de *grande redoute*.

Enfin, son extrême gauche s'appuie au village de Seme-

nenskoé, qui, comme Gorky, au côté opposé, domine un énorme ravin.

Si Napoléon avait conservé la confiance de Marengo et avait affaire à Melas, voici ce qu'il ferait :

Il risquerait une manœuvre qui déplacerait complétement le champ de bataille.

Il porterait, au risque de laisser enfoncer sa gauche, tous ses efforts sur l'extrême droite, et, dans ce mouvement, d'adossée au couchant qu'elle est, notre ligne parallèle ferait face au nord.

Obligé de nous suivre dans cette conversion, la ligne parallèle russe, d'adossée qu'elle est à l'orient, ferait face au midi.

Notre aile droite, alors, dans le crochet qu'elle ferait en dépassant l'ennemi, rejoindrait la route de Moscou, dont s'empareraient Poniatovski et Murat.

L'armée russe, séparée de sa capitale, serait acculée dans l'immense contour que dessine la Moskova et poussée dans la rivière.

Mais il a affaire à Koutousof, à un vieillard de quatre-vingt-deux ans, qui, tout en succédant à Barklay de Tolly, peut avoir hérité de son système de temporisation. Il renoncera à une pareille manœuvre, capable d'inspirer assez de crainte au général en chef russe pour lui faire refuser la bataille tant attendue et le déterminer à la retraite. Il attaquera le taureau par les cornes et enfoncera le centre, au risque de laisser dix mille hommes dans les fossés de la grande redoute.

Maintenant, voici un historien russe, que nous avons déjà cité et qui va prouver que cette crainte de l'empereur n'était pas dénuée de fondement.

« Des avantages trop prononcés sur la droite de l'armée française devaient obliger les Russes à une retraite précipitée, sous peine de voir leur armée rejetée sur la Moskova,

hors de toute communication avec Moscou et les provinces du Midi. Il ne dépendait même que de Napoléon de forcer les Russes à évacuer sans combat leur position. Il n'avait pour cela qu'à manœuvrer sur la droite en menaçant leurs communications avec Mojaïsk ; mais ces manœuvres n'eussent fait que prolonger la guerre. »

Donc, du moment qu'il voulait la bataille, le plan de l'empereur était bon.

Pendant la nuit, le général Poitevin a jeté quatre ponts sur la Kolochia, afin que, selon les nécessités du combat, le prince Eugène puisse passer rapidement d'une rive à l'autre.

Pendant la nuit, toujours, on dispose les batteries; outre les batteries de Bessoubova, on en établit deux autres devant le front du prince d'Eckmühl, et le général Sorbier place dans chacune d'elles soixante pièces de la réserve de la garde.

En outre, le général Pernetti organise une batterie mobile de trente bouches à feu, qui suivra, ou plutôt qui précédera les mouvements du prince d'Eckmühl.

Enfin, le général Foucher, qui commande l'artillerie du maréchal Ney, pointe en avant de sa ligne soixante pièces sur le centre des Russes, c'est-à-dire sur la grande redoute.

L'empereur dort à peine. Il donne ses derniers ordres. — Au premier rayon de l'aube, il fait appeler l'aide de camp de service, que l'on trouve enveloppé de son manteau et pressant de ses lèvres le portrait de sa jeune femme. Il enfonce vivement le portrait dans sa poitrine et se rend aux ordres de l'empereur.

C'est un de ceux qui resteront dans la grande redoute.

A cinq heures du matin, les rideaux de la tente de Napoléon s'ouvrent; les officiers qu'il a fait demander l'attendent.

L'air glacé de la nuit l'a saisi, et, d'une voix légèrement enrouée, il dit :

— Messieurs, il fait un peu froid ce matin ; mais voilà un beau soleil, c'est celui d'Austerlitz.

Puis il monte à cheval, se porte au galop sur sa droite, suivi de toute sa garde ; les tambours battent aux champs, l'armée prend les armes ; les colonels placés devant les régiments, et les capitaines lisent à haute voix à leurs soldats la proclamation suivante :

« Soldats,

» Voilà la bataille que vous avez tant désirée ; désormais la victoire dépend de vous. Elle nous est nécessaire : elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers, un prompt retour dans la patrie ; conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Witepsk, à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée ; que l'on dise : « Il était à cette grande bataille » dans les plaines de Moscou. »

Les Russes peuvent entendre les hourras, les tambours et les fanfares qui acompagnent sur toute la ligne le passage de l'empereur.

Il va se placer au pied du glacis de la redoute de Schwardino, d'où la ligne russe se développe distinctement à sa vue, de son extrême gauche, à Semenenskoé, jusqu'à son extrême droite, à Gorky.

A six heures et demie, Poniatovski se met en mouvement pour attaquer l'extrême gauche de la ligne russe.

A sept heures, les premiers coups de canon se font entendre.

C'est le prince Eugène qui a commencé le feu de cette terrible journée où, de notre côté seulement, on tirera,

nous l'avons dit, quatre vingt-onze mille coups de canon.

Les Russes avaient six cent quarante bouches à feu; combien en ont-ils tiré?

Peut-être ne devrais-je pas me lancer dans le récit de cette terrible bataille, qui n'a de pendant que celle d'Héraclée, laquelle faisait dire à Pyrrhus, ce Napoléon de l'Épire: « Encore une victoire comme celle-là, et nous sommes perdus! »

Mais, si, un jour, mon livre à la main, un autre pèlerin de la France vient, comme moi, visiter ce vaste ossuaire, il sera heureux de trouver, sur le champ de bataille même, tous les détails de cette terrible journée, recueillis, non pas dans les bulletins, dans les journaux, dans les historiens, mais là où ont palpité une des dernières espérances et un des derniers orgueils de la France.

LV

SUR LE CHAMP DE BATAILLE

« Les jours qui précédaient une grande bataille, dit le général Gourgaud, Napoléon était constamment à cheval pour reconnaître la force et la position de l'ennemi, étudier son champ de bataille, parcourir les bivacs de son corps d'armée. La nuit même, il visitait la ligne, pour s'assurer encore de la force de l'ennemi par le nombre de ses feux, et, en quelques heures, il fatiguait plusieurs chevaux. Le jour de la bataille, il se plaçait sur un point cen-

tral, d'où il pût voir tout ce qui se passait. Il avait près de lui ses aides de camp et ses officiers d'ordonnance. Il les envoyait porter ses ordres sur tous les points. A quelque distance en arrière de lui étaient quatre escadrons de la garde, un de chaque arme; mais, lorsqu'il quittait cette position, il ne prenait pour escorte qu'un peloton. Il indiquait ordinairement à ses généraux et à ses maréchaux le lieu qu'il avait choisi, afin d'être facilement trouvé par les officiers qu'ils lui enverraient. Aussitôt que sa présence devenait nécessaire quelque part, il s'y portait au galop. »

Cette fois encore, ce matin du 7 septembre, le jour de la bataille de la Moskova, l'empereur n'avait point failli à ses habitudes.

Du glacis de Schvardino, il n'est guère qu'à huit cents toises de l'ennemi. Un peu sur la gauche s'élève la redoute qui couvre le centre de l'armée de Koutousof; à son extrême gauche, il distingue les hauteurs de Gorky, où a couché le général en chef russe, et voici les premières fumées du canon d'Eugène qui enveloppent Borodino; à son extrême droite, il a Semenenskoé, et, outre son ravin et ses bois qui font sa défense naturelle, trois flèches destinées à venir encore en aide à la force du terrain.

La prince d'Eckmühl lui fait remarquer tous ces détails, que le coup d'œil rapide de Napoléon a déjà vus et appréciés.

— Oui, dit-il, la position est forte; mais elle ne l'est pas au point de rien changer à mes dispositions; les redoutes ne sont encore qu'ébauchées; les fossés, peu profonds, ne sont ni palissadés ni fraisés; l'ennemi ne peut avoir plus de cent vingt ou cent trente mille hommes à nous opposer; nos forces sont donc égales.

Et, en effet, les Russes avaient cent trente-deux mille hommes : cent quinze mille de troupes régulières, sept mille Cosaques; dix mille miliciens.

Leur artillerie seulement était supérieure à la nôtre : ils comptaient six cent quarante pièces de canon.

Ainsi placé entre la route neuve de Moscou et la vieille route de Smolensk, l'empereur a devant lui, rangées en bataille, les troupes du prince d'Eckmühl, du maréchal Ney et du duc d'Abrantès.

Un peu en arrière de ces troupes, à leurs deux flancs et sur la même ligne que lui, se tiennent les trois corps de la cavalerie de Montbrun, de Latour-Maubourg et de Nansouty, commandés par le roi de Naples.

La garde impériale, formée en carré, l'entoure comme une forteresse vivante; la jeune garde et la division polonaise du général Claparède sont les deux points les plus rapprochés de l'ennemi. Les bataillons de la vieille garde, commandés par le duc de Dantzick, s'alignent en grande tenue, tandis que le maréchal Bessières place en réserve ses bataillons d'élite.

L'empereur, qui jusqu'alors est resté à cheval, met pied à terre.

Comme si c'était un signal donné, les batteries du général Sorbier éclatent comme un orage. Au bruit de ce tonnerre, à la lueur de cette foudre, deux divisions marchent sur les flèches qui couvrent Bagration, Voronzof, Névérovsky, le prince Charles de Mecklembourg et le général Touchkof, frère du général déjà fait prisonnier à Valontina. Le prince d'Eckmühl est à leur tête.

Ces redoutes s'élevaient sur l'emplacement même où est aujourd'hui le couvent de Borodino-du-Sauveur, qui sert de tombe au général Touchkof.

Poniatovski, de son côté, attaquera Semenenskoé par la vieille route de Smolensk.

De cette façon, la ligne entière sera engagée.

Toute l'attention de Napoléon se concentre sur l'attaque du prince d'Eckmühl.

Mais le terrain par lequel s'avancent les deux divisions placées sous ses ordres, est encombré de ronces et de broussailles. Il lui a même fallu franchir un bois touffu dans lequel ses soldats se sont débandés. Arrivés de l'autre côté du bois, ils se sont trouvés à demi-portée de mitraille, foudroyés par les batteries des redoutes et par le feu des tirailleurs embusqués dans les buissons et dans les plis de terrain.

Ils ont été ramenés derrière le taillis.

Le général Teste, qui a trouvé moins de difficultés sur sa route, a pénétré dans l'enceinte; mais le général Compans vient d'être blessé; la retraite de ses hommes a isolé le général Teste, qui a été obligé d'abandonner le terrain gagné.

Rapp part aussitôt, lancé par l'empereur, pour remplacer le général Compans.

Pendant que Rapp franchit au galop l'intervalle qui le sépare de la division qu'il va commander, le général Duplain a été grièvement blessé en ramenant ses hommes au feu.

A peine Rapp est-il en ligne, qu'il est blessé à son tour.

Puis le bruit se répand autour de l'empereur que le prince d'Eckmühl vient d'être tué.

Napoléon appelle le roi de Naples, et, d'une voix dont il est facile de reconnaître l'altération :

— Voyez dit-il à Murat, et, si la nouvelle est vraie, mettez-vous à la tête des deux divisions; il faut que ces redoutes soient prises.

Au moment où le roi de Naples s'élance pour exécuter l'ordre de l'empereur, on apprend que le cheval seul du prince d'Eckmühl a été tué, et, en s'abattant, a donné lieu à la fatale nouvelle.

Mais le maréchal Davoust s'est relevé aussitôt; il en a été quitte pour une contusion.

Malgré cet accident, le prince d'Eckmühl ne veut pas quitter le combat. Il se fait amener un autre cheval et conduit la troisième attaque.

En ce moment, des nouvelles de notre extrême gauche arrivent à l'empereur.

Repoussé d'abord dans sa première attaque sur Borodino, le vice-roi est revenu à la charge, a enlevé le village et s'y est établi.

C'est pour annoncer cette nouvelle qu'il envoie un courrier à l'empereur.

Maintenant qu'il tient la position, que doit-il faire?

Le prince Eugène laissera Borodino, qu'il surveillera encore quelques instants, à la garde du général Delzons, en détachant de son corps d'armée les trois divisions Morand, Gérard et Broussier, qu'il dirigera sur la grande redoute du centre.

Cet ordre est à peine donné, qu'un aide de camp du prince d'Eckmühl accourt.

Les colonnes réunies du maréchal Davoust et du maréchal Ney, arrivées en même temps sur les redoutes de Semenenskoé, ont été reçues par un feu terrible; mais rien n'a pu les arrêter : elles se sont jetées dans les intervalles des ouvrages et les ont tournés à la gorge; les soldats des généraux Ledru et Compans sont entrés pêle-mêle dans la redoute et n'ont pas même laissé le temps aux Russes d'enlever leurs pièces.

Les redoutes sont encombrées de cadavres ennemis. Bagration a été obligé de se replier; Touchkof a soutenu la retraite. Ils ont reculé pas à pas, mais enfin ils ont reculé.

Le premier acte du grand drame dont le dénoûment sera la prise de Moscou, est joué, et l'honneur en est à nous.

Le second s'ouvre. — Bagration, qui comprend l'importance de la position qu'il vient de perdre, envoie à Koutousof

courrier sur courrier pour obtenir de lui des secours. Ces secours arrivent; il les réunit sous sa main, et se reporte avec eux sur les redoutes. Mais c'est nous qui y sommes établis à notre tour. Prises par nous, elles sont devenues imprenables, et les Russes sont foudroyés avec leurs propres canons et viennent mourir au pied des fortifications qu'ils ont dressées.

Mais Bagration ne se lasse pas, et, pour la troisième fois, il ramène ses soldats au feu.

En ce moment, le roi de Naples tombe sur lui, conduisant une de ces charges brillantes comme lui seul sait les exécuter.

Bagration et Touchkof se replient, laissant quinze cents morts sur le champ de bataille; le grand mouvement d'ensemble que Napoléon a préparé contre la redoute du centre va s'accomplir.

Tandis que le prince Eugène quitte Borodino, point par lequel Koutousof s'obstine à croire que Napoléon veut forcer la route de Moscou, et se met à la tête des trois divisions indiquées par l'empereur, le prince d'Eckmühl, laissant un nombre suffisant de défenseurs dans les redoutes de Semenskoé, pivote sur le centre; il avait à sa droite les bois que nous avons eu tant de peine à franchir : il va les avoir à dos; de son côté, l'empereur, qui voit le double mouvement d'Eugène et de Davoust, dispose des Westphaliens qui étaient sous les ordres de Ney, mais dont Ney n'a plus besoin; le duc d'Abrantès, se plaçant au pas de course entre Davoust et Poniatovski, remplira le vide qui se fera par la divergence de leurs attaques, et favorisera la victoire ou soutiendra la retraite.

C'est alors que Bagration, qui voit que va peser sur lui tout l'effort de l'armée française, appelle à grands cris les réserves du général en chef, lequel s'obstine à croire que l'attaque principale est celle de Borodino; enfin, le grand

mouvement de concentration qui s'opère en convergeant vers la redoute du centre lui ouvre les yeux.

La bataille est déjà compromise quand il la croit à peine commencée. La prise de la redoute, c'est la perte de la journée, c'est l'armée russe frappée au cœur !

Et, en effet, avant qu'il ait pu venir au secours de Bagration, le général Broussier s'est logé dans le ravin entre Borodino et la grande redoute; la division Morand s'est avancée sous une grêle de balles et s'est établie sur le flanc des ouvrages par un si rude choc, que le genéral Paskevitch n'a pu le soutenir; enfin, le 30e régiment, ayant le général Bonami à sa tête, a pénétré jusque dans la batterie.

Koutousof n'a pas un instant à perdre : il demande deux hommes de dévouement qui répondent de la grande redoute sur leur tête. Koutaïsof et Yermolof se présentent.

Koutaïsof est le chef de l'artillerie; Yermolof commande une partie de la garde.

Yermolof, c'est-à-dire un homme de la taille de Murat et de Ney; héros de roman, héros de poésie, chanté à la fois par Marlinsky et par Lermontof.

Les deux généraux rallient la division Paskevitch, la ramènent au combat, quoiqu'elle ne soit plus qu'une masse informe; de nouveaux renforts arrivent. Le 30e régiment est assailli de tous côtés. Yermolof, à la disposition duquel on a mis trois croix de Saint-Georges, les montre à ses soldats, marche à leur tête malgré le feu terrible dirigé contre lui, arrive au pied de la redoute, et jette ses trois croix par-dessus l'épaulement, en criant :

— Que ceux qui les veulent aillent les prendre !

Et, donnant l'exemple, il s'élance le premier dans les retranchements.

Écrasé sous le nombre, le 30e régiment est forcé d'abandonner la redoute, en essayant d'entraîner son général. Bonami se cramponne à une pièce de canon, demeure dans

la redoute; mais, n'étant pas soutenu à temps, il est fait prisonnier.

Koutousof voit clair un instant sur ce grand échiquier où se joue la bataille; il reconnait le besoin qu'a Bagration de secours et lui envoie Ostermann et Bagavout avec leurs corps d'armée.

Ce mouvement n'échappe pas à Napoléon. La division Friant, qui a pris position au delà du ravin, est la plus exposée.

Il envoie le général Roguet avec la jeune garde pour la soutenir, tandis que Lauriston déploie sur le front des Russes une batterie de quatre-vingts canons.

Force leur est de s'arrêter devant cette barrière de feu.

Ils lancent sur elle leurs cuirassiers.

Mais sur leurs cuirassiers Napoléon pousse les carabiniers du général Lepaultre et du général Chouars, les cuirassiers du général Saint-Germain, les hussards du général Pajol et les chasseurs du général Bruyère.

C'est une mêlée sanglante qui devient bientôt une horrible boucherie, d'où nous sortons complétement vainqueurs.

— C'est le moment! dit l'empereur en voyant fuir la cavalerie russe devant la nôtre et reculer l'infanterie russe devant notre feu.

Et il donne l'ordre de reprendre la redoute et de percer le centre.

A peine cet ordre est-il donné, qu'un immense hourra se fait entendre à l'extrême gauche, et qu'on voit une foule de charretiers, de domestiques, de chariots, se précipitant, dans le plus grand désordre, à l'endroit où était dressée la table de l'empereur. Sans doute, les troupes d'Eugène, attaquées dans Borodino par des forces supérieures, n'ont pu s'y maintenir et repassent la Kolochia.

L'empereur suspend le mouvement de la jeune garde.

Peut-être va-t-il en avoir besoin, et il s'informe : au milieu de dix ou douze rapports confus, il croit comprendre que Koutousof a laissé rouler ses masses de Gorky sur Borodino, que notre gauche est tournée, et que la division Delzons, entourée, n'a eu que le temps de former ses carrés.

On ajoute que le vice-roi a dû chercher un refuge dans les rangs du 84e.

Napoléon saute en selle, met son cheval au galop, arrive jusqu'au bord de la rivière, et, là, apprend que toute cette alerte est causée par les sept mille Cosaques de Platof, qui ont passé la Kolochia.

Quant à Ouvarof, après avoir chargé inutilement sur nos carrés et avoir laissé à chaque charge trois ou quatre cents Russes sur le terrain, il vient de repasser la rivière.

La chose, au reste, a été sérieuse. Le prince Eugène a eu un cheval tué sous lui, et ses deux aides de camp, l'un, Maurice Mejean, a été blessé, l'autre, Gifflenga, a été démonté.

Mais tous les efforts de cette nuée de cavaliers sont venus se briser sur les baïonnettes du 84e, et encore une fois il a été digne de sa devise : « Un contre dix! »

Il n'y a plus rien à craindre de ce côté. Napoléon revient sur ses pas ; on continue de s'égorger à Semenenskoé. Pour la troisième fois, les Russes viennent de renouveler leur ligne ; il y a déjà eu deux batailles, nous avons déjà vaincu deux fois.

Il faut frapper un coup décisif. Tout ce qu'il y a d'artillerie disponible entrera en ligne, tonnera en même temps, et, protégé par l'ouragan de fer, un mouvement général s'accomplira.

Poniatovski fait dire qu'il a tourné l'extrême droite, et dépassé les bois ; mais un ravin presque à pic l'arrête.

Napoléon fait dire d'escalader le ravin, et il ajoute :

— Dites au prince que ses adversaires doivent être fatigués et que les Polonais ne le sont jamais !

A gauche, le prince Eugène, renforçant Borodino de tout ce qu'il a encore de troupes disponibles, se mettra à la tête des trois divisions Morand, Gérard et Broussier, et marchera sur la grande redoute ; ce qui reste du 30e régiment, qui, au premier assaut, a pénétré dans la batterie, leur montrera le chemin.

Le général Morand vient d'être blessé.

Le général Lambert prendra sa place.

L'empereur lui-même dirigera le centre, il laissera derrière lui les redoutes emportées le matin et coupera la ligne ennemie en pénétrant jusqu'à Semenenskoé.

C'est en vain que, pour s'opposer à ce mouvement, toute l'artillerie ennemie tonne à la fois, les colonnes françaises, dit l'historien russe, resserrent leurs rangs à mesure qu'ils sont éclaircis et continuent leur mouvement avec une constance admirable.

Alors, l'infanterie de la garde impériale russe s'avance à la baïonnette. La cavalerie de Korf, de Pahlen, de la garde, et les guides chargent à fond de train. La plus terrible mêlée s'engage. On se bat corps à corps.

Mais on ne fait pas reculer des hommes comme Ney et Davoust. Ils élargissent l'espace, livrent un passage à Murat ; sa cravache à la main, celui-ci charge à la tête des cuirassiers. La terre tremble sous les pas de six mille chevaux ; les masses russes sont écrasées aux pieds, décimées par le sabre. Bagration tombe mortellement blessé ; on l'emporte aux yeux de ses soldats, qui le croient mort. Ney fait des prodiges, Davoust redevient l'homme d'Eckmühl, Murat est ce qu'il est toujours, l'archange des batailles.

Par son ordre, un régiment de cuirassiers a fait un rapide à gauche. La grande redoute tient toujours. Prise trois fois par les nôtres, elle a été trois fois reprise par les Russes. Yermolof, beau comme Kléber, brave comme Murat, semble invulnérable comme Achille.

C'est aux cuirassiers qu'est réservé l'honneur de sa dernière prise.

Un boulet de canon emporte Montbrun, qui conduit la charge. Auguste Caulaincourt, ce jeune aide de camp de l'empereur, que l'ordonnance de Napoléon a trouvé le matin embrassant le portrait de sa femme, prend sa place; le régiment se précipite au galop, dépasse la redoute, disparaît dans la fumée; mais immédiatement il se rabat dessus, et, au moment où Eugène et ses grenadiers escaladent le parapet, il entre par la gorge. Leurs deux généraux en tête, les soldats russes se retournent sur ces nouveaux assaillants, et font feu à bout portant. Lambert et Caulaincourt tombent. Les soldats russes sont sabrés, les artilleurs sont égorgés sur leurs pièces. Cette fois, la redoute est bien à nous, mais elle coûte cher!

Les nouvelles se succèdent. L'empereur les recueille au milieu du feu.

Poniatovski et ses Polonais ont escaladé le ravin de Semenenskoé; et, après une lutte homme à homme, ils en repoussent les Russes.

Le général Touchkof, en revenant pour la quatrième fois à la charge, a été enveloppé à vingt pas par une grappe de mitraille, et a été littéralement pulvérisé. Enfin, la grande redoute est prise; mais Lambert et Caulaincourt sont tués.

Au moment où l'on annonce cette dernière nouvelle à l'empereur, il a à ses côtés le grand écuyer Armand Caulaincourt, duc de Vicence, frère du mort; son regard se porte vivement sur lui; le grand écuyer est resté immobile, et on le croirait impassible si des larmes silencieuses ne roulaient le long de ses joues.

— Vous avez entendu, lui dit l'empereur; voulez-vous vous retirer?

Le grand écuyer n'a pas la force de répondre, mais il fait un signe de remercîment et reste.

Dans ce moment, on entend le canon de Poniatovski derrière les Russes ; l'ennemi est complétement tourné.

L'empereur met son cheval au galop, et, sans s'assurer s'il est suivi, s'avance jusque sous le feu des tirailleurs ennemis.

Il voit alors leurs masses acculées sur le ravin de Psarevo; le corps d'Ostermann a remplacé celui de Rajevsky, qui a cessé d'exister; le troisième corps de cavalerie, celui de Pahlen, est anéanti ; ce qui reste de ces deux divisions s'est réfugié dans celle du général Korf.

Cependant, soit faute de direction, soit entêtement désespéré, les Russes, dont les masses ne peuvent plus revenir contre nous, s'obstinent à ne pas vouloir reculer. On dirait que, ne pouvant pas avoir vivants le champ de bataille, ils veulent le conserver morts.

Napoléon les regarde pensif et semble hésiter. Il n'a qu'un ordre à donner : cette défaite deviendra une déroute ; tous les soldats qui l'entourent ont fait des prodiges, mais sont harassés!

Murat et Ney murmurent à l'oreille de Napoléon :

— La garde, sire, faites donner la garde.

En effet, Napoléon a à la portée du geste quarante mille hommes de troupes fraîches.

— Et si j'ai à donner une autre bataille, répond-il, avec quoi la donnerai-je ? Non, que le canon achève ce qu'il a commencé, et, puisque les Russes s'obstinent à rester sous le feu de nos batteries, tirez tant que vous aurez des boulets et de la poudre.

Et vingt deux mille coups de canon dirigés par la Riboisière, Sorbier, Pernetti, d'Anthouard et Foucher, fouillent ces masses inertes, de quatre heures de l'après-midi à sept heures du soir.

LVI

RETOUR A MOSCOU

Napoléon, jetant de Sainte-Hélène un regard sur cette terrible journée, a dit :

« Koutousof avait tous les avantages pour lui : supériorité d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie ; position excellente ; un grand nombre de redoutes.

» Il fut vaincu !

» Intrépides héros, Murat, Ney, Poniatovski, c'est à vous que la gloire en est due ; l'histoire dira comment ces braves cuirassiers forcèrent les redoutes et sabrèrent les canonniers sur leurs pièces ; elle racontera le dévouement héroïque de Montbrun et de Caulaincourt, qui trouvèrent la mort au milieu de leur gloire, et ce que nos canonniers, découverts, en pleine campagne, firent contre des batteries nombreuses et couvertes par de forts épaulements, et ces intrépides fantassins qui, au moment le plus critique, au lieu d'avoir besoin d'être rassurés par leur empereur, lui criaient :

» — Sois tranquille, tes soldats ont juré de vaincre et ils vaincront ! »

Est-ce une louange ? est-ce une lamentation ?

En tout cas, on l'a vu, Napoléon fut deux jours avant d'oser écrire le bulletin de cette terrible bataille.

Koutousof n'hésita pas, lui. Il écrivit le même soir à l'empereur Alexandre que, vainqueur sur tous les points, il était resté maître du champ de bataille.

Il ajoutait :

« Les Français se retirent sur Smolensk, poursuivis par nos armées victorieuses. »

L'empereur Alexandre reçut la dépêche à sept heures du matin, fit Koutousof feld-maréchal, ordonna qu'un *Te Deum* fût chanté à l'église du Sommeil-de-la-Vierge, et décréta qu'une colonne serait élevée sur le champ de bataille, en commémoration de la victoire.

Le lendemain au soir, il sut la vérité. Mais Koutousof était nommé feld-maréchal, mais le *Te Deum* était chanté; on laissa les choses comme elles étaient, et les habitants de la capitale ne surent réellement à quoi s'en tenir que lorsqu'ils virent l'armée russe sortant de Moscou par la porte de Kolomna et l'armée française entrant à Moscou par la barrière de Dorogomilof.

Nous étions maîtres du champ de bataille, mais nous n'avions pas fait un pas au delà.

Tout ce qui avait combattu — et tout le monde avait combattu, excepté la garde — était harassé.

La nuit se passa à ramasser et à panser les blessés; il faisait froid, et un vent piquant éteignait les torches.

Nulle différence n'était faite entre les blessés russes et les blessés français.

Écoutez Larrey; au milieu de cet ossuaire, c'est lui qui s'avance; au milieu de ce silence de mort, c'est lui qui parle :

« Le temps était très-froid et souvent devenait nébuleux; les vents du nord étaient très-forts en raison de l'équinoxe qui s'avançait, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine que l'on pouvait, pendant cette nuit, conserver sous mes yeux de la cire allumée; d'ailleurs, je n'en avais absolument besoin que pour faire la ligature des artères.

» J'ai retardé mon départ de trois jours pour achever le pansement de nos blessés, et celui des Russes. Ceux-ci, dis-

persés dans les villages voisins, y restèrent jusqu'à leur guérison.

» Sur onze sujets auxquels j'ai fait l'amputation du bras à l'épaule, deux seulement ont péri dans les évacuations; tous les autres étaient arrivés guéris en Prusse ou en Allemagne avant notre retour dans ces contrées. Le plus remarquable de tous ces blessés fut un chef de bataillon : à peine fut-il opéré, qu'il remonta à cheval, se mit en route et continua sa marche sans interruption jusqu'en France.

» On rencontrait sur la route des amputés qui avaient su se faire des jambes de bois, et qui, à l'aide de ces jambes, tout informes qu'elles étaient, s'éloignaient des ambulances et gagnaient le pays.

» En somme, nous avons eu douze à treize mille hommes hors de combat et neuf mille tués. »

Quant aux Russes, leurs historiens eux-mêmes portent leur perte à cinquante mille hommes.

C'est à peu près le chiffre des Autrichiens à Solferino.

Maintenant, sur ce vaste champ de bataille, il ne reste d'autres traces de cette sanglante journée que trois choses :

La place de la tente de l'empereur, le couvent de Borodino-du-Sauveur, et la colonne victorieuse des Russes, s'élevant à la place même où était le centre de la grande redoute.

Le couvent de Borodino-du-Sauveur renferme dans ses murs l'emplacement d'une des redoutes placées en avant de Semenenskoé, celle-là même qui était défendue par le général Touchkof.

Il fut bâti par sa veuve, qui obtint d'en être la première abbesse. Elle vint elle-même, après la bataille, afin de reconnaître son mari au milieu des morts; mais, comme je l'ai dit, le cadavre, emporté par une volée de mitraille, avait disparu.

Tout ce qui restait du brave général était une main cou-

pée un peu au-dessus du poignet. La veuve la reconnut à son alliance et à une turquoise qu'elle avait donnée à son mari.

Cette main fut enterrée dans un terrain bénit; puis, au-dessus de la tombe, madame Touchkof fit bâtir une église, près de l'église un couvent; puis, couvent et église, tout fut entouré de murs.

C'est sur l'emplacement de la redoute même que la chapelle est élevée; la tombe est à gauche en entrant, couverte d'une simple pierre où sont gravés ces mots :

« Souvenez-vous, Seigneur, dans votre royaume céleste, d'Alexandre, tué sur le champ de bataille, et du jeune Nicolas. »

Le fils fut enterré avec ce qui restait du père.

Du côté opposé était la tombe de la veuve du général avec son frère.

Sur cette tombe est une pierre en tout semblable à l'autre avec cette inscription :

C'EST MOI, SEIGNEUR !

*

LA FONDATRICE DU COUVENT

DE BORODINO-DU-SAUVEUR,

L'ABBESSE MARIE.

Au-dessus de la porte d'entrée sont écrits ces mots et ces dates :

—

ANNÉE 1812, 26 AOUT.

—

HEUREUX SONT CEUX QUE TU AS ÉLUS

ET QUE TU AS PRIS DANS TON SEIN !

—

16 OCTOBRE 1826!

On sait que le calendrier russe est de douze jours en arrière sur le nôtre. Par conséquent, le 26 août est notre 7 septembre, date de la bataille, et le 16 octobre correspond au 28 du même mois.

Nous visitâmes les appartements de l'ancienne abbesse ; on nous montra ses vêtements, son portrait et sa crosse ; puis une lettre de l'impératrice Marie, à propos de la mort de la princesse Alexandra.

Nous fûmes reçus par l'abbesse actuelle, qui est une princesse Ouroussof.

Je lui promis de lui rapporter un chapelet de Jérusalem.

Je tiens à sa disposition ce chapelet, rapporté, non par moi, mais par ma fille ; il a été bénit par le patriarche et a touché le tombeau du Sauveur ; mais comment faire passer un chapelet à Borodino ?

Si quelqu'un peut m'en indiquer le moyen, je lui donnerai un second chapelet pour lui.

En sortant du couvent, nous traversâmes un champ de pommes de terre qui avait été gelé pendant la nuit. Nous étions au 9 août.

En Russie, il gèle un peu plus ou un peu moins ; mais il gèle toujours.

Lorsque nous partîmes de Moscou, le 7 août, les feuilles commençaient de tomber comme au mois d'octobre chez nous.

Du couvent, nous montâmes à Semenenskoé, pauvre village d'une trentaine de maisons, qui dut être fort étonné le jour où il se trouva le théâtre d'un terrible combat. Il est évident que les trois quarts de ses habitants ignoraient pour qui et pour quoi l'on se battait.

De Semenenskoé, nous suivîmes le ravin qui donna tant de labeur à Poniatovski. Bientôt nous nous trouvâmes dans une espèce de marais à hautes herbes baigné par un ruisseau qui doit être l'Ogniktch, et, après une verste, nous nous

trouvâmes derrière le petit bois qui ombrage le versant oriental du monticule où était la grande redoute, et où est aujourd'hui la colonne commémorative de la bataille.

C'est dans ce petit bois que furent enterrés les morts de la grande redoute ; ces bossellements de terrain que l'on y voit, ce sont les tombes.

En sortant du petit bois et en marchant vers l'occident, on fait face aux positions de l'armée française, et l'on arrive au pied de la colonne.

Une grande pierre se présente alors avec une inscription. C'est la tombe du prince Bagration; blessé, comme nous l'avons dit, dans la journée du 7, il mourut le 24, dans le gouvernement de Vladimir.

Par ordre de l'empereur, son corps fut rapporté à Borodino et enterré sur le champ de bataille.

Didier Delange, qui est un homme de précaution, et qui envisage les champs de bataille sous un aspect plus philosophique que moi, avait fait préparer un excellent déjeuner sous les arbres du petit bois. Nous nous réfugiâmes sous cette ombre silencieuse, et, tombes pour tombes, je fus forcé de m'avouer à moi-même que celles d'un champ de bataille qui renferme de tels souvenirs, valent bien celles d'un cimetière de village, fût-il chanté par Grey ou Delille.

Le 28 octobre, l'armée française repassa par ce même champ de bataille. Laissons de côté les très-belles pages que M. Philippe de Ségur a écrites à ce propos dans son poëme sur la campagne de Russie, pour prendre à M. Fain ces quelques lignes pleines de cœur de son manuscrit de 1812 :

« Le 28 octobre, dit-il, on a laissé Mojaïsk sur la droite et l'on est rentré sur la grande route de Smolensk, non loin de Borodino. Nos cœurs se sont serrés à la vue de cette plaine où tant des nôtres ont été ensevelis ! Ces braves avaient cru mourir pour la victoire et la paix ! Nous pas-

sons sur leurs tombes en marchant avec précaution, de peur que la terre ne leur soit pesante sous les pas de notre retraite. »

Mais il n'y avait pas que des morts à Mojaïsk et à Borodino, il y avait aussi des blessés en convalescence ; l'empereur en trouve un certain nombre à ce même couvent de Kolotskoï, du sommet du clocher duquel il a vu à l'horizon le champ de bataille de la Moskova. Son cœur saigne à l'idée de les laisser derrière lui, et il ordonne que chaque voiture prenne un de nos compatriotes; il commence par les siennes et charge les médecins de sa maison, Ribes et Lherminier, de veiller, pendant la route, au convoi qu'il vient d'improviser.

M. de Bauveau, jeune lieutenant de carabiniers qui venait d'être amputé, fut au nombre des blessés recueillis. Il fit la retraite dans le landau de l'empereur.

Larrey constate ce fait dans ses Mémoires.

« Dans les ambulances que nous avions établies, dit-il, auprès de l'abbaye de Kolotskoï, se trouvaient encore des officiers russes que nous avions pansés après la bataille. Ils étaient guéris de leurs blessures. Quelques-uns vinrent à ma rencontre pour me témoigner leur reconnaissance. Je leur laissai de l'argent, afin qu'ils se procurassent, par des juifs ambulants, les choses de première nécessité, en attendant l'arrivée de leurs compatriotes; je leur recommandai en même temps les malades que nous laissions. J'ai lieu de croire que ces officiers les auront protégés. »

Si l'on entend quelque chose au fond de la tombe, ce passage de l'empereur, l'écho de cette voix bien-aimée, furent le dernier bruit qui fit tressaillir ces braves ; leur sommeil est trop profond, le pas des quelques rares pèlerins qui visitent le champ de bataille est trop léger pour les avoir troublés depuis cinquante ans.

En 1839, l'empereur Nicolas passa une grande revue et

fit donner par cent quatre-vingt mille hommes une représentation de la bataille de la Moskova.

Le 9 août, à cinq heures du soir, nous partîmes pour Moscou, où nous étions de retour le lendemain à la même heure.

Je trouvai Narychkine un peu préoccupé; il avait appris en notre absence qu'un de ses villages, Doromilov, avait brûlé. Deux cent cinquante maisons n'étaient plus que cendres. Le feu, par le moyen d'un pont, avait traversé la rivière, et, poussé par le vent, avait été incendier un autre village.

Si on veut se faire une idée d'un vieux boyard russe, il faut étudier Narychkine.

Il a des terres partout, des maisons partout, à Moscou, à Jelpatiévo, à Kasan, que sais-je? il ne sait le compte ni de ses villages ni de ses serfs, cela regarde son intendant.

On peut, sans faire tort ni à l'un ni à l'autre, admettre que son intendant lui vole cent mille francs par an.

Sa maison est le tabernacle de l'insouciance, l'apothéose du désordre.

Un jour, Jenny manifesta l'intention de manger des ananas.

Il donna l'ordre d'en acheter.

Je vis passer un mougik avec une brassée d'ananas magnifiques, coupés par le pied. Le mougik disparut du côté des communs.

J'étais probablement le seul qui l'eût vu passer; car sept ou huit jours s'écoulèrent sans qu'un seul ananas parût à table.

— Eh bien, dis-je un jour que Narychkine se plaignait de son dessert, et tes ananas?

— C'est vrai, dit-il, j'en ai demandé.

— Et on te les a apportés; seulement, on oublie de

te les servir; il y a probablement dans la maison quelqu'un qui les aime.

On fit venir tous les domestiques, depuis Koutaïsof, le cuisinier, jusqu'à Carmouchka, le cocher; nul n'avait vu les ananas, nul ne savait ce que nous voulions dire.

— Allons les chercher nous-mêmes, dis-je à Jenny.

Et nous nous mîmes en quête.

Nous trouvâmes les ananas dans l'angle d'un petit caveau où l'on descendait par une échelle, et où l'on mettait le gibier et la viande de boucherie.

Il y en avait quarante.

En les estimant vingt francs pièce, c'était deux cents roubles.

Il y avait un chasseur attaché à la maison qui était chargé de la fourniture de gibier; ce gibier venait d'une terre située je ne sais où, et je crois que Narychkine n'en savait pas sur ce point beaucoup plus que moi.

Tous les huit jours, le chasseur apportait des paniers pleins de canards sauvages, de bécasses et de lièvres. Si nous ne veillions pas, Jenny et moi, à ce que ce gibier ou du moins une partie de ce gibier fût distribuée en cadeaux, les trois quarts en étaient perdus.

Un jour, le chasseur vint, accompagné d'un fort beau lévrier.

— Est-ce que tu as des lévriers de cette race? demandai-je à Narychkine.

— Je crois qu'oui, dit-il; j'en ai fait acheter deux à Londres pour mille écus, il y a trois ou quatre ans.

— Le mâle et la femelle?

— Oui.

— Recommande que l'on me garde un des premiers petits qu'ils feront.

— Il y en a peut-être de grands. Appelle Siméon.

On appela Siméon; c'était le chasseur.

— Siméon, demanda Narychkine, ai-je des lévriers à Jelpatiévo?

— Oui, Excellence.

— Combien?

— Vingt-deux.

— Comment, vingt-deux?

— Votre Excellence n'avait point donné d'ordre; on a gardé tous ceux qu'ils ont eus; quelques-uns sont bien morts de la maladie; mais, comme j'ai l'honneur de le dire à Votre Excellence, il en reste vingt-deux bien portants.

— Tu vois, me dit Narychkine, que tu peux, sans me faire tort, en prendre un, et même une paire si tu veux.

Narychkine a un haras, un des plus précieux de Russie, le seul peut-être où se soit conservée pure la fameuse race des chevaux de Grégoire Orlof.

Il a dans ce haras une centaine de chevaux dont jamais il ne vend un seul; ce sont les premiers trotteurs de la Russie.

Ces trotteurs lui servent à gagner la moitié des courses, — bénéfices d'orgueil, bien plus que bénéfices matériels. La valeur de ces prix peut monter à deux ou trois cents louis. Son haras lui coûte cinquante mille francs. Mais aussi son haras fait son bonheur.

Tous les matins, en robe de chambre de cachemire, Narychkine venait s'asseoir sur son perron, et passait la revue de ses chevaux : les uns étaient conduits par la bride, les autres montés par des écuyers, et c'était vraiment une belle chose à voir que ces splendides animaux aux formes irréprochables.

Quand je voyais un homme se donner le luxe, tout en étant gêné parfois, d'avoir pour huit cent mille francs ou un million de chevaux dans ses écuries, je haussais les épaules en pensant à nos élégants et à leurs attelages des Champs-Élysées et du bois de Boulogne.

Notez qu'avec tous ces chevaux, Narychkine n'avait jamais, à sa calèche et à son quadrige, que des chevaux de louage, qui lui coûtaient cinquante francs par jour.

Jenny, par exception, avait, à sa calèche de Saint-Pétersbourg, deux trotteurs qui faisaient le désespoir des grandes dames russes, furieuses de voir qu'une simple artiste allait deux fois plus vite qu'elles où il lui plaisait d'aller.

Lorsqu'il fut décidé que nous irions ouvrir la chasse à Jelpatiévo, on s'informa de l'état dans lequel était le château. Narychkine y avait été deux fois dans sa vie, mais seul.

Or, Narychkine, en sa qualité de vieux boyard, est l'homme qui sait le mieux faire du luxe, mais qui sait aussi le mieux s'en passer.

Narychkine ne se rappelait même pas s'il y avait des lits à Jelpatiévo.

On résolut d'envoyer Didier Delange, comme maréchal des logis.

Didier Delange partit dans une voiture en poste.

Quatre jours après, il revint avec la liste des objets absolument nécessaires.

Il y en avait pour sept mille francs : draps, matelas, batterie de cuisine.

On acheta tous les objets nécessaires, on les achemina sur trois fourgons, et Didier Delange repartit pour aller installer les objets achetés.

Nous devions rester trois jours à Jelpatiévo.

On comprend qu'il n'y a pas de fortune russe, si considérable qu'elle soit, qui résiste à une pareille manière de vivre, doublée d'un intendant et quelquefois de deux !

Avant de partir de Moscou, nous fîmes nos achats de vêtements d'hiver. Nous allions nous trouver, dans la saison des neiges, au milieu des steppes de la Kalmoukie et des montagnes du Caucase. Il fallait aviser à combattre quinze ou vingt degrés de froid.

Nous fîmes, Moynet et moi, faire chacun un costume le plus commode que je connaisse en voyage. Nous joignîmes à ce costume deux de ces redingotes de peau de mouton que portent les riches mougiks, et que l'on nomme des touloupes. Enfin, nous complétâmes notre garde-robe moscovite par des bottes fourrées et un assortiment complet de pantoufles de Tarjok.

J'oubliais de grands bonnets de poil de mouton qui nous donnaient des airs formidables à nous faire crever de rire nous-mêmes.

Deux objets nous manquaient encore : un nécessaire de voyage avec samovar pour faire le thé, et un interprète à l'aide duquel nous pussions conserver, pendant la route, avec les naturels du pays que nous allions parcourir.

Nous trouvâmes le nécessaire au bazar, et Jenny ne voulut s'en remettre à personne du soin de voir s'il n'y manquait rien.

Quant à l'interprète, il nous fut fourni par le recteur de l'Université, lequel fit un choix parmi ses meilleurs élèves, et nous en présenta un *de confiance*, comme on dit chez nous.

Il portait le nom euphonique de Kalino.

Le 6 septembre au soir, nous allâmes, par un clair de lune non moins beau que celui du 4 août, faire notre dernière visite au Kremlin.

Nous lui devions bien cela pour les souvenirs qu'il nous laissait.

Le lendemain, nous dîmes adieu à notre cher petit pavillon, que, pour mon compte, j'espère bien revoir un jour.

Nous partions pour Troïtza dans deux voitures : Narychkine, Jenny et moi dans la calèche de voyage; Kalino et Moynet en télègue. Ils avaient préféré ce mode de locomotion, qui ne les enchaînait pas à nous, et leur laissait faire les écoliers en vacances.

Nous devions nous retrouver à Troïtza.

Dès cinq heures du matin, Moynet et Kalino, enchantés d'avoir reconquis leur liberté, s'étaient mis en route. Narychkine, qui n'apportait pas le même enthousiasme au pèlerinage, ne voulut partir qu'après avoir bien déjeuné.

Didier Delange était revenu la veille, nous assurant que nous pouvions désormais partir sans rien craindre, et que, si nous devions être moins bien à Jelpatiévo qu'à Saint-Pétersbourg, nous y serions du moins presque aussi bien qu'à Moscou.

Il va sans dire que Delange faisait partie de notre personnel.

Delange ne quitte pas plus Narychkine que son ombre.

Quant à Koutaïsof, il partit dans un dernier fourgon, avec ses ustensiles intimes. Comme il n'avait aucun besoin à Troïtza, il devait nous attendre à Jelpatiévo pendant la journée du 9.

Le dîner devait être sur la table à six heures. Si nous arrivions plus tard, il servirait de souper.

Siméon était prévenu, et une chasse devait être organisée pour le lendemain.

Comme on le dit en France, nous mangions notre pain blanc le premier.

A midi, nous partîmes au grand galop de nos quatre chevaux.

Un relais était préparé à moitié chemin sur la route, c'est-à-dire à cinq ou six lieues.

La route de Moscou à Troïtza est magnifique, et toute plantée d'arbres; les points les plus remarquables de cette route sont à Pouchkino-Celo et à Rachmanova. En sortant de Moscou, on suit quelque temps des yeux l'aqueduc de Myticha, construit par Catherine et qui donne de l'eau à la grande tour de Soukharef, le réservoir de Moscou.

On ne fait pas cent pas sur cette route sans rencontrer un pèlerin allant ou revenant.

LVII

LE COUVENT DE TROÏTZA

Grâce à la rapidité de notre course, nous arrivâmes à Troïtza au soleil couchant.

Il est difficile de voir quelque chose de plus majestueux que cet immense couvent, grand comme une ville, à cette heure de la journée, et quand les rayons obliques du soleil se réfléchissent sur ses flèches et sur ses coupoles dorées.

Avant d'arriver au couvent, on traverse l'immense bourg auquel il a donné naissance, et dans lequel on compte mille maisons et six églises.

Entouré d'éminences qui donnent à la contrée un aspect plus pittoresque que ne l'est, en général, celui des villes de Russie, constamment bâties dans des plaines, le monastère est sur une hauteur qui les domine toutes; il est fortifié par une muraille de pierres épaisse et élevée, et défendu par huit tours.

C'est du moyen âge vivant, comme Aigues-Mortes, comme Avignon.

Cette enceinte comprend le clocher, neuf églises, le palais du tzar, la demeure de l'archimandrite et les cellules des moines.

Nous y entrerons demain. Ce soir, nous soupons et nous retenons nos chambres à l'auberge du couvent.

Quand je dis : nous soupons à l'auberge du couvent, j'ai tort. Je dois dire : nous soupons *dans*. La façon dont j'ai parlé des auberges de Konivetz et de Valaam a éveillé la susceptibilité de Narychkine, et, dans les çaissons de la voiture, Didier Delange a emménagé un excellent souper préparé à Moscou.

Il ne s'agit donc plus que des chambres et des lits. Les chambres sont sales, les lits sont durs. Mais, au bout du compte, avec d'excellent thé et une bonne causerie, on gagne facilement deux heures du matin, et, en se levant à six heures, c'est quatre heures de martyre.

On peut bien risquer quatre heures de martyre dans le couvent de saint Serge.

Ce martyre, au reste, devient doux et facile pour certains pèlerins et certaines pèlerines. Troïtza n'est pas seulement, à ce qu'assurent des gens bien informés, un pèlerinage religieux : il a un but tout mondain pour ceux qui ne craignent pas de donner aux passions humaines un voile sacré. Quel serait le Russe assez peu orthodoxe pour empêcher sa femme d'aller faire un pèlerinage à Troïtza? Un pareil refus serait un scandale, et, il faut le dire, ce scandale ne s'est jamais produit.

Une fois à Troïtza, le hasard fait qu'on y rencontre quelqu'un dont la présence est un étonnement, mais, Dieu merci! n'est pas un ennui. On échange quelques paroles, dans lesquelles on donne le numéro de sa chambre; l'intelligence de celui à qui on s'adresse, et les précautions philanthropiques de l'architecte qui a bâti l'auberge et voulu la prospérité du couvent, font le reste.

Le lendemain, on remercie saint Serge, sans même se rappeler si l'on a été bien ou mal couché.

Les premiers anachorètes, les solitaires de la Thébaïde ne couchaient-ils pas sur la pierre?

J'étais prêt à entrer au couvent à l'ouverture des portes.

Une discussion historique que j'avais eue la veille en prenant le thé avec Narychkine aiguillonnait ma curiosité.

J'avais prétendu que je trouverais à la porte de la cathédrale Ouspensky, à gauche en entrant, une pierre tumulaire de six pieds de long, sciée au cinquième de sa longueur, du côté où devait dans la tombe se trouver la tête du mort.

Cela se rattachait à une légende de Pierre le Grand, que j'avais entendu raconter à mon vieil ami M. de Villenave.

Je m'enfonçai donc rapidement sous la voûte, et, par une belle allée plantée d'arbres, j'arrivai jusqu'à la cathédrale, entourée d'une grille enfermant le cimetière des moines.

Je fis quatre ou cinq pas à gauche dans l'intérieur de la grille, et poussai un cri de joie.

Ma pierre était là, sciée au cinquième de sa longueur, et, malgré le peu de connaissance que j'avais des lettres russes, en les rapprochant des lettres grecques, avec lesquelles elles ont beaucoup de ressemblance, je crus lire sur la pierre le nom d'Abraham Lapoukine.

Je courus annoncer mon triomphe à Narychkine. Il dormait encore. Je le réveillai. Ce fut sa punition.

Voici maintenant la légende :

Nous avons raconté la conspiration d'Eudoxie-Alexievna Lapoukine en faveur de son fils Alexis.

Nous avons dit comment le boyard Glebof, amoureux d'elle, était entré dans cette conspiration.

Nous avons raconté enfin comment il avait été empalé sur un échafaud aux trois coins duquel étaient, sur des billots, les têtes de ses complices.

Le quatrième billot, vide, portait le nom d'Abraham Lapoukine, qui s'était dérobé à la colère du tzar, lequel, malgré les recherches les plus actives, n'avait pu s'emparer de lui.

Abraham Lapoukine s'était réfugié au couvent de Troïtza, avait revêtu la robe monacale, et, trois ou quatre ans après, y était mort, de sa mort naturelle.

Il avait été enterré dans le cimetière des moines.

Pierre Ier. qui avait ignoré sa retraite tant qu'il avait vécu, fut avisé de sa mort par l'abbé lui-même, lequel compta, pour rester impuni, sur la vénération que Pierre avait pour le couvent.

La première idée du tzar avait été d'exhumer le cadavre et de le décapiter; mais, sur les prières de l'abbé, qui le supplia de s'épargner ce sacrilége, il ordonna que le tombeau seulement serait scié à la hauteur de la tête.

Ne pouvant décapiter le cadavre, il décapitait la pierre qui le couvrait.

Il y avait à la fois dans cette exécution du justicier et du sauvage.

Une chose étonnait toujours Narychkine, c'est que je susse mieux l'histoire de Russie que les Russes eux-mêmes ne la savent.

Mon amour-propre satisfait, je retournai à la cathédrale; j'avais encore autre chose à y voir.

C'était l'autel sous la nappe duquel Pierre Ier fut caché par sa mère Nathalie, le jour où, poursuivie par les strélitz, elle chercha un asile dans la cathédrale. Je trouvai l'autel; un aigle à deux têtes indique l'endroit où la scène eut lieu.

Je cherchai ensuite, et trouvai dans un angle le tombeau de Boris Godounof, de Théodore, son fils, et de sa fille Xenia, qui fut violée par le faux, ou, qui sait? peut-être par le vrai Démétrius.

Les corps ont été transportés à Troïtza, de Moscou, où ils étaient. Boris avait toujours eu une grande vénération pour Troïtza et avait comblé le monastère de bienfaits.

Ivan le Terrible, Ivan le Fou, Ivan l'Enragé, avait eu, lui aussi, une suprême vénération pour saint Serge, dans la châsse duquel il avait été placé par son père Vasili-Ivanovitch, le jour même de sa naissance.

Cette châsse du saint, dans laquelle fut placé Ivan IV, acte

de religion qui, soit dit en passant, ne porta point bonheur à la Russie, est tout en vermeil.

Elle est placée dans la cathédrale de la Trinité, et non dans celle où Pierre Ier chercha un refuge, et où sont enterrés Boris et ses deux enfants.

Un baldaquin en argent, soutenu par quatre colonnes du même métal, la recouvre; ce baldaquin a été donné, en 1737, par l'impératrice Anne. Il pèse dix quintaux.

C'est des impératrices débauchées et des rois féroces que les saints reçoivent, en général, leurs plus riches cadeaux.

Cette seconde cathédrale, plus riche que la première, est bâtie à l'endroit où le corps de saint Georges fut retrouvé par le patriarche Nikon, après le passage des Tatars, que conduisit jusqu'à Moscou leur chef Jedeghi.

Il va sans dire que les envahisseurs, en leur qualité de mahométans, avaient complétement dévasté le couvent. Il va sans dire aussi que les moines s'étaient enfuis à leur approche.

Les Tatars, comme un fleuve débordé qui rentre dans son lit, se retirèrent vers Kasan, après avoir mis Moscou à feu et à sang.

Alors, les moines rentrèrent, non pas dans leurs cellules, leurs cellules étaient à ras de terre, mais dans les ruines du monastère.

Au milieu de ces ruines, le patriarche Nikon retrouva le corps de saint Serge en état de parfaite conservation. C'était en 1422. Il construisit de nouvelles habitations; la piété des princes lui vint en aide; la conservation du corps de saint Serge parut miraculeuse, et une pieuse curiosité fit, de toute parts, affluer les fidèles. Le couvent s'enrichit par leur dons et par ceux des souverains. Nous avons dit que, parmi ceux-ci, Ivan le Terrible et Boris Godounof furent les plus généreux.

A Moscou, dans le palais de ce même patriarche Nikon,

on nous montra quelques-uns de ses ornements sacerdotaux : l'omophore, espèce d'étole qu'il portait sur l'épaule, et qui retombait sur la poitrine, et une grande tunique tellement chargée de pierres précieuses et de perles, qu'elle pèse cinquante livres de Russie.

Au moment des troubles causés par le faux Démétrius, que l'on accusait de vouloir introduire les Polonais en Russie, les immenses richesses du couvent de Troïtza servirent à payer les défenseurs de la vieille Russie, en même temps que ses murailles leur donnaient asile; aussi les Polonais, sachant qu'il renfermait à lui seul autant de richesses que toute la Pologne, le vinrent-ils assiéger en 1609, sous la conduite de leur grand hetman Sapieha.

Un simple moine fut alors leur plus terrible antagoniste; frère Abraham Palitzine parcourut le pays, prêchant la guerre sainte, appelant les nobles et les princes à faire à la patrie le sacrifice de leurs intérêts, de leurs amitiés et même de leurs haines, ce qui est autrement difficile; ce fut lui qui décida le prince Pojarsky à marcher sur Moscou, en lui conduisant Minine, le boucher de Nijni-Novgorod.

Enfin, las de sept mois de siége inutile, les Polonais demandèrent la paix. Elle fut signée en 1616, dans le village de Deoulina, situé à une lieue du couvent et qui était une de ses dépendances.

En 1664, année où Catherine confisqua les biens du clergé au profit de l'État, le couvent de Troïtza avait sous sa dépendance quatorze autres couvents et possédait cent six mille huit cent huit serfs.

Saint Serge était né à Rostov, en 1315. Décidé à se livrer à la contemplation et à la solitude, il demanda au prince André de Radonége de lui céder le terrain sur lequel il bâtit sa première cellule. Le prince, au lieu de quelques pieds de terrain que lui demandait saint Serge, lui en donna une verste carrée.

A côté de son ermitage, saint Serge éleva une église consacrée à la Trinité ; de là le nom de Troïtza, donné aujourd'hui au couvent qui renferme cette petite église.

Le prince André de Radonége, premier donateur du terrain, a son tombeau près de celui de saint Serge, dans l'église de la Trinité.

Il faut avoir vu le trésor de Troïtza pour se faire une idée des richesses que peut renfermer un couvent russe. Dix grandes salles sont encombrées d'objets précieux : chasubles, vêtements de métropolitains, couvertures de cercueils, devants d'autels, livres d'Évangiles, missels, calices, croix, offertoires. L'œil est ébloui par les diamants et les pierres précieuses de toute espèce qui semblent ruisseler sur les étoffes et les ornements sacrés. Un autel seul est estimé quinze cent mille francs.

Au milieu de tous ces objets précieux, on remarque, dans une armoire, près d'une porte, une bride de cheval et une vieille robe de chambre.

C'est la bride de cheval de Pojarsky et la robe de chambre d'Ivan le Terrible.

Au nombre des objets les plus précieux, on fait voir aux visiteurs un onyx trouvé en Sibérie et donné au métropolitain Platon par Potemkine. Il porte l'empreinte naturelle d'un crucifix au pied duquel est un homme agenouillé et en prières.

Enfin, comme opposition à toutes ces richesses mondaines, on finit par nous montrer le froc déguenillé de saint Serge, qui était bien loin de se douter certainement que son successeur Nikon porterait une tunique alourdie par cinquante livres de pierreries.

Autrefois, le monastère était peuplé de trois cents moines. Il n'y en a plus que cent aujourd'hui.

De toutes les dépendances conservées par le monastère, une des plus curieuses est le restaurant de *Troïtza*, à Mos-

cou. Il appartient aux moines ; il est très-couru, attendu qu'il a la réputation des soupes au sterlet.

Il est permis, du reste, d'y boire et de s'y enivrer comme dans les autres cabarets; seulement, il n'est pas permis de fermer les portes des cabinets particuliers.

Je crois que, si la même prescription était faite pour l'auberge de Troïtza, cette prescription diminuerait considérablement le nombre des pèlerins et des pèlerines de Troïtza.

Pendant que je prenais les inscriptions d'un obélisque de mauvais goût élevé au milieu de la cour par le métropolitain Platon, Kalino m'amena un jeune moine qu'il avait découvert, et qui parlait français; seulement, tout le monde l'ignorait dans le couvent, et il me supplia de ne pas le faire repentir du grand désir qu'il avait eu de me connaître, en révélant un secret qui pouvait lui faire le plus grand tort vis-à-vis de ses supérieurs.

Depuis deux mois, ceux-ci étaient prévenus de mon arrivée à Saint-Pétersbourg, et invités, si je me présentais à Troïtza, *à se défier* de moi.

J'en suis encore à savoir sur quel point leur défiance devait être éveillée.

Narychkine vint nous rejoindre au milieu de nos investigations ; il n'était pas fâché de s'assurer par lui-même du fameux coup de scie historique donné par le bourreau de Pierre Ier à la tombe de Lapoukine.

Il le vit de ses propres yeux, et sa considération pour moi s'en augmenta notamment.

Son déplacement avait un second but : celui de nous rappeler l'heure du déjeuner. Notre cher boyard avait une habitude : c'était, dans quelque circonstance de la vie que ce fût, de regarder comme sacrées les heures des repas.

Nous rentrâmes à l'auberge sainte, où nous trouvâmes, toujours grâce à Didier Delange, un excellent déjeuner.

J'avais manifesté l'intention de faire une course au couvent de Béthanie, lieu de naissance du père et de la mère de saint Serge.

Comme les chemins n'étaient pas très-bons, Didier Delange n'avait pas jugé à propos de risquer la voiture de son maître. Il nous avait, en conséquence, procuré un véhicule complétement nouveau pour moi, quoique bien populaire en Russie : une tarantasse.

Figurez-vous une énorme chaudière de locomotive posée sur quatre roues, avec une fenêtre sur le devant pour voir le paysage, et une ouverture sur le flanc pour s'y introduire.

Pour la tarantasse, le marchepied n'est pas encore inventé; on pénétrait dans la nôtre à l'aide d'une échelle mobile, que l'on enlevait et appliquait selon les besoins.

Quand les voyageurs étaient enfournés, on accrochait l'échelle à la machine.

Comme la tarantasse n'est aucunement suspendue et qu'elle n'a pas de banquettes, le fond est garni de paille que les voyageurs scrupuleux sont libres de renouveler. Si le voyage doit être long et que l'on soit en famille, on y étend deux ou trois matelas au lieu de paille; ce qui fait qu'on économise les auberges et que l'on peut voyager la nuit comme le jour.

On peut, sans être gêné, tenir de quinze à vingt dans une tarantasse.

En voyant cette abominable mécanique, qui avait quelque ressemblance avec la vache de Dédale ou le taureau de Phalaris, Moynet et Kalino déclarèrent que, comme la distance à parcourir était de trois vertes seulement, ils la feraient à pied.

Quand à Narychkine, il nous regardait du balcon avec son air narquois et son œil slave, en nous souhaitant toute sorte de plaisirs.

— Avouez, dis-je à Jenny en l'aidant à grimper dans la machine, qu'il mériterait bien que nous le prissions au mot.

Nous mîmes trois grands quarts d'heure à faire trois verstes par un chemin exécrable, mais au milieu d'un paysage charmant; ce qui fait que nous trouvâmes Moynet et Kalino arrivés depuis vingt minutes.

Le lecteur sait déjà mon opinion sur les choses célèbres que l'on visite pour les avoir vues, et surtout pour pouvoir dire : « Je les ai vues. »

Le couvent de Béthanie est une de ces choses-là.

L'église renferme le cercueil que saint Serge a troqué contre une châsse de vermeil; le tombeau de l'archevêque Platon, son portrait après sa mort; une espèce de reposoir naturel avec des ruisseaux, des prés et des arbres, où paissent toute sorte d'animaux, et un tableau de sainteté rapporté d'Italie par Souvorof, le même qui est représenté en Achille, près du palais de marbre à Saint-Pétersbourg.

L'église visitée, il nous restait à voir l'habitation du fameux métropolitain Platon, que la Russie moderne m'a paru fort disposée à mettre au-dessus de son homonyme de l'ancienne Grèce.

C'est, au reste, une petite maison fort simple, au-dessus de la porte de laquelle est écrit ce souhait tout chrétien :

Qui que tu sois qui entres, Dieu te bénisse !

A part un stippoo donné par Louis XVI, et des rideaux brodés par Catherine II, les meubles sont de la plus grande simplicité.

Dans la chambre à coucher, près du lit, le chapeau de paille du digne métropolitain est suspendu à un clou.

De l'autre côté, et comme pendant, un cadre renferme ce

quatrain français d'un poëte russe ; je ne vous le donne pas comme bon, comprenez bien, je vous le donne tel qu'il est :

L'honneur de notre Église, esprit rare, honnête homme,
D'Aaron même il sut ressusciter le ton,
Et, dans l'art de toucher le cœur par la raison,
Surpasser Augustin, balancer Chrysostôme.

BELASETSKI.

Si vous eussiez fait ce quatrain, cher lecteur, vous ne l'eussiez pas signé, ni moi non plus.

Il est vrai que, si l'on vous disait d'en faire autant en russe que M. Belasetski en a fait en français, vous seriez, fort embarrassé.

Mais vous auriez un avantage sur lui, c'est que vous ne le feriez pas.

LVIII

LA ROUTE DE JELPATIÉVO

Le lendemain, Troïtza étant visité à fond, nous laissâmes Moynet derrière nous pour prendre tous les croquis que bon lui semblerait, et nous partîmes

Deux routes conduisent de Troïtza à Jelpatiévo, si l'on peut appeler routes de pareils chemins.

Il fut convenu que, pour tout voir avec nos quatre yeux,

– les deux de Kalino ne comptaient pas, — Moynet prendrait celle des deux routes que nous dédaignerions. Avec sa télègue, Moynet avait la juste prétention de passer partout.

La route du lac lui échut.

Qu'on ne me demande pas, sur le lac, d'autres renseignements que celui-ci :

Il produit des harengs exactement de la même espèce que ceux de l'Océan.

Je fis promettre à Moynet d'en manger pour vérifier le fait. Quant à Kalino, comme, en sa qualité de Petit-Russien, il n'avait jamais mangé de harengs, je ne pouvais m'en rapporter à lui.

Notre route passait pour la meilleure ; cela nous donna une agréable idée de celle que suivait Moynet.

Au reste, elle m'offrit une chose curieuse, en ce qu'elle m'était complétement inconnue : c'était une route tracée sur un marais mouvant avec des sapins couchés les uns près des autres et reliés les uns aux autres.

La route avait une trentaine de pieds de large.

Je regrettais sincèrement Moynet, tout en suivant ce chemin mobile, long de plus d'une verste, et qui tremblait sous les pieds de nos chevaux et les roues de notre voiture ; j'aurais voulu qu'il prît un dessin de cette originalité. Je fus servi à souhait en arrivant à Jelpatiévo : la première chose que Moynet me montra, ce fut une vue d'un marais et d'un pont que j'aurais juré être les nôtres.

C'étaient tout simplement un marais et un pont pareils.

Narychkine nous assura qu'il y avait bon nombre de ces marais et de ces ponts-là en Russie, et que nous ressemblions beaucoup aux enfants qui, la première fois qu'ils vont au bord de la mer, emplissent leurs poches de galets.

Nous étions prévenus par Didier Delange que nous au-

rions à gravir une certaine montagne de sable, le long de laquelle on avait oublié de dérouler un pont de sapins, et que la situation serait difficile.

A tout moment, nous demandions à Delange :

— Sommes-nous à la montagne de sable ?

— Non, nous répondait Delange. Quand vous y serez, vous le verrez bien.

Au second relais, on mit huit chevaux à la voiture au lieu de quatre, et nous nous doutâmes que nous approchions du *malo sitio*, comme on dit en Espagne.

Avec nos huit chevaux, nous allâmes d'abord comme le vent; nous avions l'air de Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies.

Au bout d'une demi-heure de cette course splendide, nous vîmes une petite tranchée jaune, ouverte dans une colline et faisant monticule.

— Est-ce ce roidillon-là que vous appelez la montagne de sable, Delange? demandai-je.

— Celui-là même.

— Bon! je m'attendais à voir quelque chose comme Montmartre ou le Chimboraço, et c'est pour cette taupinière que vous avez fait mettre huit chevaux à la voiture?

— C'est pour elle, et Dieu veuille que nous ne soyons pas obligés d'en mettre huit autres!

Je n'avais pas encore vu dans le Sourham soixante-deux bœufs à la voiture de l'ambassadeur anglais en Perse, de sorte que je trouvais que seize chevaux étaient un grand luxe pour quatre personnes.

— Bah! dis-je à Delange, il faut espérer que nous nous en tirerons avec douze.

— *Pachol! pachol!* cria Narychkine au postillon.

Le postillon fouetta ses chevaux, qui redoublèrent de vitesse et qui s'engagèrent assez crânement sur la pente de la montagne; mais bientôt leur course se ralentit; du ga-

lop, ils passèrent au trot, du trot, au pas, et enfin ils s'arrêtèrent tout à fait.

— Eh bien? demandai-je.

— Eh bien, nous y voilà, dit Delange.

Je me penchai en dehors de la voiture; les chevaux étaient entrés dans le sable jusqu'au ventre, la voiture jusqu'à la caisse.

— Diable! fis-je, je crois qu'il est urgent d'alléger le véhicule.

Et j'ouvris la portière et je sautai à terre.

A peine eus-je touché le sable, que je poussai un cri.

— Qu'y a-t-il? demanda Jenny tout effrayée.

— Il y a, dis-je en m'accrochant au marchepied, que je vais disparaître dans les sables mouvants, ni plus ni moins qu'Edgard de Ravenswood, si vous ne me donnez pas la main.

Trois mains au lieu d'une se tendirent vers moi; j'accrochai la plus vigoureuse et je parvins à remonter sur le marchepied.

— Eh bien, demanda Delange, qu'en dites-vous, de ma montagne de sable?

— Je dis, mon cher ami, qu'elle est encore plus creuse qu'elle n'est haute. Mais ce n'est pas cela; il faut quitter la voiture et gagner la terre ferme.

— Comment cela? demanda Jenny, qui commencait à s'inquiéter.

— Oh! lui dis-je, soyez sans crainte; nous allons suivre la loi adoptée dans les navires en perdition et commencer par sauver les femmes.

— D'abord, je ne descends pas, dit Jenny.

— Vous allez voir que vous allez descendre et gagner la terre ferme aussi légèrement qu'une bergeronnette.

— Je ne demande pas mieux, si j'ai des sûretés suffisantes.

— Levez-vous d'abord, charmante sylphide. Lève-toi, gros paresseux !

Jenny et Narychkine se levèrent.

— Cela nous fait déjà quatre coussins, et les deux coussins du siége, six. Passez-nous vos deux coussins, Delange. La, très-bien.

Narychkine me regardait faire sans rien comprendre.

Je pris un coussin, que je posai bien carrément sur le sable à côté du marchepied, un autre que je jetai plus loin, et un autre que je jetai plus loin encore.

— Oh! je comprends, dit Jenny. Cher ami, cela ne m'étonne plus, que vous fassiez des romans : vous êtes plein d'imagination.

Je pris les trois autres coussins entre mes bras, et, à l'aide des trois premiers, j'établis, sinon un pont, du moins des piles de pont dont la dernière touchait presque la terre ferme.

— Allons, dis-je à Jenny.

Elle sauta de coussin en coussin comme une bergeronnette fait de pierre en pierre. Puis elle se trouva sur la terre ferme et poussa un cri de joie.

— Voilà les femmes sauvées! Sauvons les vieillards; à ton tour, Narychkine.

— Vieillard, vieillard, grommela-t-il; j'ai deux ans de moins que toi.

— Cela ne veut pas dire que tu ne sois pas un vieillard, n'est-ce pas, Jenny?

Jenny se mit à rire, mais ne répondit pas.

Narychkine gagna la plaine à son tour.

Je suivis Narychkine. Delange me suivit en recueillant les coussins au fur et à mesure qu'il nous rejoignait.

— Qu'allons-nous faire maintenant? dit Narychkine. Imbécile de Delange! pourquoi n'as-tu pas pris l'autre chemin?

— D'abord, ne grogne pas, boyard, et assieds-toi; tu as-

trois coussins pour toi tout seul; il y en a deux pour Jenny, un pour moi; tu vois qu'on te traite selon ton rang.

— Avec tout cela, nous n'arriverons pas pour dîner.

— Nous arriverons pour souper, le cas est prévu.

Puis, me tournant vers Delange :

— Delange, mon ami, lui dis-je, vous avez parlé de huit autres chevaux, n'est-ce pas?

— Oh! je crois qu'avec quatre, nous en aurons assez.

— Va pour quatre, Delange; mais amenéz deux hommes et une planche.

— Je vous obéis aveuglément, dit Delange.

— Je te demande un peu ce que tu veux faire de ta planche, dit Narychkine.

— Cela ne te regarde pas; je me suis nommé capitaine du bâtiment naufragé : le sauvetage est mon affaire.

Delange fit dételer un cheval par le postillon, et le tira si bien par la longe, qu'il finit par l'amener en terre ferme. Aussitôt que l'animal fut solide sur ses jambes, Delange sauta sur son dos et partit à fond de train.

— A propos, lui criai-je, apportez des cordes, les plus solides et les plus longues possible.

— Dix minutes après, Delange reparaissait avec ses quatre chevaux, ses deux hommes, ses cordes et sa planche.

— Tu as tout ce qu'il faut, me dit Narychkine; j'espère que tu vas nous tirer de là.

— A moins que tu ne veuilles t'en tirer toi-même.

— Ma foi, non, tu as dis que cela te regardait.

— Alors, silence dans les rangs, et qu'on obéisse au commandement. Delange, établissez un va-et-vient de la voiture à nous à l'aide de la planche. — Très-bien! — Maintenant, mettez vos deux hommes sur la planche, montez sur le marchepied de la voiture, et débarrassez-la de tout ce qui peut l'alourdir.

— Bon! dit Delange, je comprends.

Faites la chaîne avec vos hommes.

Le déménagement commença. En un instant les malles et les nécessaires furent près de nous; c'était bien deux cents kilogrammes dont nous n'avions plus à nous occuper.

— Maintenant? dit Delange.

— Maintenant, dételez les chevaux.

— Tous?

— Tous!

— Alors, tu vas tirer la voiture? dit Narychkine.

— Peut-être.

Il haussa les épaules.

— Les chevaux sont dételés, dit Delange.

— Tâchez de les faire sortir du sable.

N'ayant plus rien à traîner, les chevaux s'en tirèrent à l'aide de quelques coups de fouet.

On les amena comme nous sur la terre ferme.

— Attention maintenant, Delange.

— J'y suis.

— Attachez de toute la longueur de leur corde vos quatre chevaux frais à la voiture, et vos huit chevaux fatigués à vos quatre chevaux frais.

— Eh bien, ma foi, dit Delange, je crois que cela va aller tout de même, monsieur Narychkine.

— Parbleu! fis-je.

On attela les quatre chevaux frais de toute la longueur des cordes à la lourde voiture et les huit chevaux fatigués aux quatre chevaux frais.

Les douze chevaux se trouvaient sur la terre ferme. Ils eussent enlevé une pièce de canon de 80; au premier effort, ils enlevèrent la voiture.

— Eh bien? dis-je à Narychkine.

— La belle malice! fit celui-ci.

— Je le sais bien; c'est l'œuf de Christophe Colomb.

Puis, m'adressant à Delange:

— Maintenant, lui dis-je, faites porter à bras par vos hommes, de l'autre côté de la montagne, les malles et les caisses, et montez, en maintenant au moins quatre chevaux sur la terre ferme, tandis que les autres se débarbouilleront comme ils pourront.

— Et nous, alors, nous allons à pied? dit Narychkine.

— Ne seras-tu pas bien fatigué de faire à pied un demi-quart de verste?

— Il me semble cependant que, quand on a une voiture, ce n'est pas pour aller à pied.

— Ah! mon ami, quelle erreur! Je n'ai jamais tant été à pied que quand j'avais des voitures.

La voiture alla de l'autre côté de la montagne comme sur des roulettes; elle fut rechargée et nous reprîmes nos places.

— La, maintenant, dis-je à Narychkine, donne quatre roubles à ces braves gens.

— Pas un sou! Pourquoi n'entretiennent-ils pas mieux les routes?

— Pourquoi la Russie est-elle un pays où il n'y a pas assez d'eau dans les fleuves et où il y a trop de sable dans les routes? Donne quatre roubles, ou j'en donne huit, et c'est moi qui serai le grand seigneur, tandis que tu ne seras pas même le poëte.

— Delange, donne-leur douze roubles et qu'ils aillent au diable!

— Delange, donnez-leur douze roubles, et dites-leur que le prince les remercie et leur souhaite toute sorte de prospérités.

— Je ne suis pas prince. Si j'étais prince, ils auraient eu des coups de bâton et pas autre chose.

— Voilà la première chose raisonnable que tu dis de la journée; aussi Jenny va t'embrasser pour la peine.

— Vous êtes gentil! alors, c'est moi qui paye les pots cassés.

— Payez, payez, Jenny; plus les femmes payent avec cette monnaie-là, plus il leur en reste.

Je ne sais pas s'il y a au monde un homme plus grognon, plus noble, plus généreux et plus grand seigneur tout à la fois que Narychkine.

Croyez-moi, c'est une belle chose qu'un vieux boyard russe policé par une Française.

Nos deux hommes et nos huit chevaux s'en retournèrent, et nous continuâmes notre route sans autre accident.

Seulement, au lieu d'arriver à Jelpatiévo à six heures du soir, nous y arrivâmes à neuf, et, au lieu de dîner, nous soupâmes.

Tout ce que nous avions traversé au clair de la lune m'avait paru très-beau : c'était un pont, une rivière, une montagne fort escarpée, où, au lieu de rester ensablés, nous faillîmes dégringoler en arrière; enfin un grand parc dans les allées duquel nous roulâmes un quart d'heure avant d'arriver au château.

A la porte nous attendaient Koutaïsof, Carmouchka et Siméon.

Plus, une douzaine de mougiks qui voulaient savoir comment se portait leur seigneur.

Leur seigneur se portait à merveille, mais il crevait de faim; ce qui fit qu'il reçut assez mal les hommages de ses humbles vassaux.

Mais Jenny resta en arrière, et je crois qu'en rentrant chez eux, ils n'eurent pas à se plaindre d'avoir perdu leur journée.

Après le souper, qui fit grand honneur à Koutaïsof, nous visitâmes nos appartements.

Koutaïsof avait été digne de lui, mais Delange s'était surpassé.

A cent cinquante verstes de Moscou, au milieu d'un pays perdu au bord du Volga, dans un château inhabité depuis vingt ans, tous les besoins, non-seulement du confort, mais encore du luxe, avaient été improvisés.

Je retrouvai dans ma chambre de Jelpatiévo tous mes ustensiles de toilette de Petrovsky-Park, depuis ma brosse à dents jusqu'à mon verre et à ma cuiller de Toula.

Pendant que nous déjeunions à Petrovsky-Park, Delange, par ordre de Jenny, avait tout emballé et tout mis dans la calèche.

Ajoutons que, lorsque je partis de Jelpatiévo, tout fut, par le même ordre, emballé comme à mon départ de Petrovsky-Park. Si bien que, ce soir, 16 juillet 1861, à l'autre bout de l'Europe, sur la terrasse du palais de Chiatamone, je bois, tout en écrivant ces lignes, de l'eau glacée, teintée du sanbuco napolitain, dans le même verre où je buvais l'hydromel moscovite à Petrovsky-Park et à Jelpatiévo.

Le lendemain, au point du jour, nous courions dans le parc, Jenny et moi, et nous lâchions sur la pelouse les vingt-deux lévriers dont Narychkine ne soupçonnait pas même l'existence.

A onze heures, la voiture de chasse nous attendait; je n'ai vu qu'en Russie ces sortes de voitures très-commodes. Ce sont de longs chars à bancs très-bas, où l'on est adossé comme sur les impériales de nos omnibus. On y tient quatre, six ou même huit, selon la longueur du véhicule, qui n'est jamais plus large, quel que soit le nombre des chasseurs, qui passe par tous les chemins, et qui, par son peu de hauteur, est inversable.

Au moment de partir, nous vîmes descendre un petit chasseur sur lequel nous ne comptions pas. C'était Jenny, qui, sans en prévenir personne, avait fait faire à Moscou un costume de milicien pareil au nôtre, et qui, le fusil à

l'épaule, venait réclamer sa part de nos plaisirs cynégétiques.

Nous avions à peu près une verste à faire. — La chasse commençait à la sortie du parc, et le gibier, n'étant troublé que par Siméon, n'était pas bien farouche.

Au reste, cette terre de Russie, rude à ses enfants, semble n'avoir pas reçu de la nature le germe ardent de la fécondité. J'ai déjà dit combien les oiseaux y sont rares. On sait que l'homme y est plus rare qu'en aucun autre pays du monde, excepté sous les latitudes inhabitables du désert. Le gibier suit cette loi commune de la solitude, et n'y est pas répandu dans la proportion où il devrait l'être.

Il est vrai qu'il y a compensation : les loups y sont par milliers, et il est difficile de lever les yeux, même au-dessus de Moscou, sans voir tournoyer dans l'air soit un milan, soit un faucon, soit un épervier.

Il est vrai que le loup chasse un autre gibier que le chevreuil et le lièvre; l'hiver venu, la neige tombée, la faim arrive et le loup chasse le chasseur.

Il y a quelques années, un si rude hiver a éclaté, qu'en vertu du proverbe « La faim chasse le loup hors du bois, » les loups sortirent des bois et vinrent jusque dans les villages attaquer non-seulement les bestiaux, mais encore les habitants.

Devant une pareille invasion, le gouvernement prit des mesures.

On organisa des battues, et l'on accorda cinq roubles de prime pour toute queue de loup qui serait présentée.

Cent mille queues de loup furent présentées et furent payées cinq cent mille roubles, deux millions et demi.

On s'informa, on s'enquit, on fit des recherches, et l'on découvrit à Moscou une fabrique de queues de loup.

Avec une peau de loup qui valait dix francs, on faisait quinze à vingt queues de loup qui en valaient trois cent

cinquante à quatre cents; c'était, comme on le voit, quel que fût le prix de la main-d'œuvre, un bénéfice de trois mille cinq cents pour cent.

Nous étions cependant dans toutes les conditions requises pour faire une bonne chasse. Cent paysans nous servaient de rabatteurs et nous n'étions que deux chasseurs, Narychkine et moi.

Il est vrai que les lièvres qui vinrent à moi ne m'inspirèrent d'abord qu'un médiocre désir de les tirer; ils étaient, les uns tout blancs, les autres aux trois quarts blancs.

On eût dit une battue de chats angoras.

A la grande joie de Narychkine, je manquai les trois ou quatre premiers que je tirai. La couleur ne m'entraînait pas.

Les pauvres animaux prenaient leur poil d'hiver.

Les lièvres russes, qui ne sont pas tout à fait de la même espèce que les nôtres et dont le poil tire bien plus sur le gris du lapin que sur le roux du lièvre, changent de couleur l'hiver, comme chacun le sait, et deviennent d'un blanc de neige.

C'est une défense que la prévoyante nature leur a donnée contre leurs ennemis.

Nous chassâmes quatre ou cinq heures, et en tuâmes une vingtaine.

A peine si le quart de cette immense terre de Narychkine, soixante ou quatre-vingt mille arpents peut-être, est cultivé; partout les bras manquent, partout l'homme est insuffisant pour le sol, et cependant la terre est bonne; et partout où la récolte pousse, elle est belle.

Narychkine a une autre terre près de Kasan sur les bords du Volga, plus grande que celle de Jelpatiévo et qui contient une centaine de mille arpents. Eh bien, quatre-vingt mille arpents, abandonnés à eux-mêmes, ne produi-

sent que du foin. Et combien se vend le foin? Deux kopeks les douze bottes, pas tout à fait deux sous!

La Russie peut nourrir soixante ou quatre-vingts fois le nombre d'habitants qu'elle a. Mais la Russie restera impeuplée et impeuplable tant qu'existera la loi qui défend aux étrangers de posséder.

Quant à la loi sur l'abolition de l'esclavage, qui doit doubler, sinon le nombre des travailleurs, du moins le travail, il faudra au moins une cinquantaine d'années avant que l'on en éprouve les premiers effets.

Pendant l'espace de huit jours que je restai à Jelpatiévo, nous fîmes trois chasses.

Aux deux dernières assistèrent Moynet et Kalino; chaque fois, nous fîmes des lieues entières sur des terrains incultes, dans des steppes dont les trois quarts ne produisent pas même du foin, mais des bruyères qui ne sont bonnes à rien.

Je donnai le conseil à Narychkine d'en faire au moins des pâturages.

— Bon! dit-il, pour qu'on dise Porcius Narychkine, comme on dit Porcius Caton.

LIX

EN DESCENDANT LE VOLGA

Si bien que je me cramponnasse au temps pour l'empêcher d'avancer, à mon grand désespoir, le temps marchait toujours, les heures s'écoulaient, les journées succédaient aux heures, les semaines aux journées. Il y avait plus d'un

mois que j'étais arrivé à Moscou. Je comptais n'y rester que quinze jours, et j'y en étais resté trente. Je comptais ne rester que trois ou quatre jours à Jelpatiévo, et j'y étais depuis huit jours.

La foire de Nijni-Novgorod, commencée depuis le 15 août, ne durait que jusqu'au 25 septembre. Il fallait quitter ces bons et chers amis avec lesquels j'eusse voulu passer toute ma vie.

Il fut décidé que je partirais dans la soirée du samedi 13.

Quoique le ciel fût magnifique, quoique la comète promenât, au milieu des étoiles qu'elle éclipsait, son panache de flammes; le froid commençait à se faire sentir et il était à craindre que le Volga ne gelât avant que j'eusse fini ma navigation.

Manquer le bateau qui passait à Kaliasine le dimanche matin et qui fait le trajet entre Tver et Nijni, était nous remettre à huit jours, et ces huit jours pouvaient cruellement peser sur la fin de notre voyage.

D'ailleurs, nous étions attendus à peu près partout; à Moscou, un jeune officier, chargé des objets de campement de l'armée, m'avait donné un ordre pour qu'il me fût délivré à Kasan une tente de colonel.

A Moscou encore, un riche négociant d'Astrakan, M. Sapojnikof, avait écrit d'avance à son intendant de mettre à ma disposition sa maison, la plus belle de la ville.

A Moscou toujours, la charmante comtesse Rostopchine avait, comme je crois l'avoir dit déjà, écrit au prince Bariatinsky pour le prévenir de mon arrivée au Caucase.

Puis, à Jelpatiévo, nous avions reçu bon nombre de visiteurs, et, parmi eux, le chirurgien du régiment en garnison à Kaliasine, lequel nous avait fait promettre de ne pas nous embarquer sans qu'il fût prévenu.

Deux autres de ces visiteurs avaient écrit, chacun de son côté, l'un à M. Grass, à Nijni-Novgorod, afin que nous fus-

sions sûrs d'y trouver un logement; l'autre au prince des Kalmouks dans les steppes duquel je comptais faire une excursion.

Enfin il était impossible de rester plus longtemps, et, je dois le dire, il ne fallait pas moins qu'une impossibilité pour nous empêcher de partir.

Deux jours avant notre départ, Didier Delange avait disparu; le soir même du jour où nous devions nous séparer, je le vis revenir avec une magnifique pelisse à Narychkine.

Au moment de monter en voiture, je trouvai la pelisse étendue au fond du drojky; je voulus grogner à mon tour.

— Allons, fit Narychkine, tu te figures que je te laisserai aller au Caucase avec une touloupe de mougik? Si l'on savait que tu as logé chez moi, je serais déshonoré!

Que faire? — Accepter. — C'est ce que je fis.

Elle me servit peu en Russie en 1858, cette magnifique pelisse; mais elle me servit fort en Italie en 1859.

Delange avait mission de nous conduire jusqu'à Kaliasine. Narychkine faisait bien plus que de me donner sa pelisse en me prêtant Delange. Deux jours que Delange avait mis pour aller à Moscou et en revenir; un jour qu'il allait mettre ponr nous conduire à Kaliasine et revenir à Jelpatiévo; c'était un congé plus long que, depuis quinze ans, Delange n'en avait jamais obtenu. Mais je l'avais tant maltraité depuis six semaines, mon cher boyard, qu'il me devait bien quelque chose pour la peine que j'avais prise à refaire son éducation.

L'heure des adieux fut triste; un voyage chez les Kalmouks, chez les Tatars et au Caucase n'est pas sans quelque danger; qui savait si nous nous reverrions jamais?

A deux heures du matin seulement, nous nous séparâmes.

Je n'ai jamais vu plus belle nuit, même dans les mers de

Sicile: la comète, bien plus brillante à mesure qu'on se rapprochait du pôle, flamboyait, en traçant dans le firmament une route de nacre et d'argent; les cieux avaient une profondeur qui donnait une idée de l'infini.

Carmouchka comprit que, s'il ne prenait pas la chose sur lui, nous ne partirions jamais. Il enveloppa ses deux chevaux d'un coup de fouet, et la légère voiture bondit, emportée par leur double galop.

Il y avait à l'horizon un feu immense; sans doute un de ces feux dont nous avons déjà parlé, et qui dévorent des forêts entières.

Après deux heures pendant lesquelles nous dûmes bien faire six à sept lieues de France, nous nous arrêtâmes, pour laisser souffler les chevaux, au village de Troïski-Nerli.

Troïski-Nerli est un village libre.

Comment Troïski-Nerli est-il un village libre? a-t-il racheté sa liberté au gouvernement ou à son maître? a-t-il rendu quelque service qui lui a valu sa liberté en don gratuit? C'est ce que j'ignore. A aucune de ces questions l'aubergiste chez lequel j'entrai ne put répondre.

Il savait qu'il était libre, voilà tout; comment il l'était devenu, il l'ignorait.

Mais un fait incontestable, c'est que Troïski-Nerli est un village bien autrement propre, bien autrement riche et bien autrement heureux, si l'on en juge par l'aspect, qu'aucun des villages esclaves que j'avais encore vus. La petite auberge, surtout, avec sa cuisine toute en faïence, était charmante.

Quand je dis la cuisine, elle était un peu tout : la cuisine, la salle à manger, le salon et la chambre à coucher.

Elle pouvait même, à la rigueur, devenir une salle de danse; car elle était ornée d'un orgue de Barbarie gigantesque.

Il va sans dire que le maître de la maison ne nous laissa

point passer près d'un tel chef-d'œuvre sans nous le faire remarquer. Pendant que nous prenions un verre de son vodky, il nous fit passer en revue tout un répertoire d'airs russes.

Puis, tout à coup, connaissant notre nation, pour nous faire une surprise, sans doute, il changea le cylindre et attaqua le répertoire français.

Nous voulions témoigner de notre satisfaction musicale en lui payant son vodky le double de ce qu'il valait; mais lui, au contraire, prétendit qu'il était notre hôte et que, par conséquent, il ne voulait rien recevoir, ni pour sa musique, ni pour son vodky. Je rentrai mon rouble dans ma poche et le remplaçai par une poignée de main.

Une chose m'avait fait grand plaisir en entrant dans l'isba de ce brave homme : c'était, au lieu de cette chaleur étouffée, puante, malsaine, qui saisit le voyageur sortant de l'air pur pour s'engouffrer dans une de ces espèces de fours où vivent les paysans russes, de nous sentir suavement inondés d'une douce chaleur.

Lors de mon voyage à Borodino, où, quoique nous fussions en août, les nuits n'étaient pas chaudes, j'avais voulu entrer deux fois dans ces isbas, deux fois j'en avais été repoussé par la fétidité et la chaleur.

A cinq heures, nous nous remîmes en route. A sept, nous arrivâmes à Kaliasine.

Le bâteau passait à midi.

Il paraît que Kaliasine n'est pas une ville libre; car je n'ai vu rien de plus sordide que l'auberge dans laquelle nous fûmes forcés de remiser nos chevaux. Nous essayâmes de nous installer dans une espèce de soupente où nous fûmes forcés de déloger une douzaine de corbeaux. Mais, au bout de quelques instants, les démangeaisons effroyables que nous sentîmes aux jambes, nous forcèrent d'aller chercher un autre gîte.

Je m'arrêtai un instant, sur le seuil d'une cour boueuse, à regarder une douzaine de filles russes qui préparaient du chou aigre en chantant un air profondément triste. Il y a bon nombre de ces airs-là en Russie, et ils traduisent très-bien cette muette mélancolie dont j'ai parlé et qui accompagne le Russe dans ses plaisirs.

D'ailleurs, j'avais hâte de voir le Volga. Chaque pays a son fleuve national : l'Amérique du Nord, le Mississipi; l'Amérique du Sud, l'Amazone; l'Inde, le Gange; la Chine, le fleuve Jaune; la Sibérie, l'Amour; la France, la Seine; l'Italie, le Pô; l'Autriche, le Danube; l'Allemagne, le Rhin.

La Russie a le Volga, c'est-à-dire le plus grand fleuve de l'Europe.

Né dans le gouvernement de Tver, il va, par soixante et dix-huit bouches, se jeter dans la mer Caspienne, après un cours de sept cent cinquante lieues.

Le Volga est donc une majesté.

J'avais hâte de saluer Sa Majesté le Volga.

Une espèce de vallon creusé dans la ville conduisait au fleuve; on comprenait que c'était par là qu'allaient se jeter dans le sein de leur seigneur et maître les résultats de ces pluies torrentielles qui tombent en Russie.

De loin, nous voyions la rive gigantesque dans laquelle court le fleuve; mais, quant au fleuve, nous ne le voyions pas.

Ce n'est qu'en arrivant tout à fait sur la rive que nous l'aperçûmes, profondément encaissé et large comme une de nos rivières secondaires, l'Orne ou l'Yonne.

Au printemps et lorsque arrive la fonte des neiges, il monte de vingt pieds et souvent déborde; mais nous étions à l'automne, et le Volga en était réduit à sa plus simple expression.

En revenant, un peu désappointés, de notre excursion fluviale, nous rencontrâmes notre chirurgien. Delange,

homme de parole, l'avait prévenu de notre arrivée et il accourait nous offrir son déjeuner.

Nous acceptâmes d'autant plus facilement, que, grâce à nos chasses successives et au talent de Koutaïsof, qui avait métamorphosé en pâtés nos lièvres, nos coqs de bruyère et nos perdrix, nous étions à même d'apporter au déjeuner notre part de vivres, comme, grâce à la cave de Narychkine, dont les échantillons variés étaient passés dans nos caissons, nous étions en mesure d'y apporter notre part de liquide.

Nos richesses, jointes aux siennes, enhardirent notre chirurgien à nous demander la permission d'inviter quelques-uns de ses camarades.

On comprend bien que la permission lui fut accordée.

Mais sans doute que tout le corps d'officiers était des camarades de notre chirurgien ; car, au bout d'une heure, tout ce qui portait épaulette ou contre-épaulette, depuis le sous-lieutenant jusqu'au lieutenant-colonel, encombrait son immense salon.

Chacun apportait ce qu'il avait pu se procurer, de sorte que notre festin, pour les vins, atteignit la hauteur des noces de Cana, et, pour les victuailles, celle des noces de Gamache.

Ce n'était point le tout : la musique, prévenue, arriva à son tour, et, tout à coup, sous nos fenêtres, éclata une immense fanfare.

La fête était complète.

Nous en étions au café lorsque, midi sonnant, on vint nous prévenir que le bateau était arrivé et nous attendait.

Les bateaux sont des messieurs qui se lassent vite d'attendre, de sorte que l'on se hâta de vider les petits verres, et que l'on descendit bras dessus bras dessous, amis comme si l'on se connaissait depuis vingt ans.

La musique, qui n'avait pas été négligée, comme on le pense bien, et qui avait eu sa large part de nos munifi-

cences, nous voyant nous acheminer vers le bateau, jugea que ce qu'elle avait de mieux à faire, c'était de nous y suivre.

Elle nous suivit donc en jouant ses airs les plus gais.

Toute la population de Kaliasine, qui n'avait jamais vu pareille fête, suivit la musique.

Nous arrivâmes au bateau, au grand étonnement des passagers, qui se demandaient quels étaient les voyageurs pour lesquels on pouvait pousser de pareils hourras et jouer des fanfares si enragées.

Mais leur étonnement redoubla lorsqu'ils virent les officiers franchir le pont qui conduisait au bateau. La musique, toujours musiquant, suivit les officiers. Et le plus gai de la société de crier au majordome :

— Garçon, tout ce que tu as de champagne à bord!

Le capitaine crut qu'il était temps d'intervenir.

— Messieurs, dit-il humblement aux officiers, j'aurai l'honneur de vous faire observer que nous partons dans cinq minutes et qu'à moins que vous ne veniez avec nous jusqu'à Ouglitch...

—Au fait, dis-je en riant, pourquoi ne viendriez-vous pas jusqu'à Ouglitch?

— Oui, oui, allons à Ouglitch! crièrent les plus avancés de la société.

— Messieurs, dit le lieutenant-colonel, je vous ferai observer que, sans la permission du colonel, vous ne pouvez faire une pareille escapade.

— Eh bien, envoyons une députation chez le colonel, crièrent les officiers.

— Ce serait à merveille; mais le colonel n'est pas à Kaliasine.

— Eh bien, donnez-nous la permission, en l'absence du colonel.

— Messieurs, cela dépasse mes pouvoirs.

— Oh! commandant! commandant! dirent toutes les voix d'un ton suppliant.

— Impossible, messieurs; je ne puis vous donner cette permission.

— Commandant!.. dis-je à mon tour.

— Mais, ajouta le commandant, je puis déserter comme vous et encourir la même punition que vous, en allant conduire avec vous M. Dumas jusqu'à Ouglitch.

— Hourra pour le commandant! Vive le commandant! A Ouglitch! à Ouglitch!

— Avec la musique? demandai-je,

— Pourquoi pas? dirent les officiers. Allez, la musique!

— Ah! ma foi, s'écria Delange en jetant son chapeau en l'air, le boyard dira ce qu'il voudra; moi aussi, je déserte; moi aussi, je vais jusqu'à Ouglitch.

— Combien de bouteilles de champagne, majordome?

— Cent vingt, mon officier.

— Que veux-tu! ce n'est pas beaucoup, mais on en fera assez. Monte les cent vingt bouteilles.

— En ce cas, messieurs, nous pouvons partir? demanda le capitaine.

— Quand vous voudrez, mon brave homme.

Et nous partîmes au bruit des fanfares et des bouchons de champagne qui sautaient en l'air. Chacun de ces charmants fous risquait quinze jours d'arrêts pour rester avec moi cinq ou six heures de plus.

Il faut avoir vu des Russes boire du vin de Champagne, des Géorgiens du vin de Kakétie, et des Florentins de l'eau de Tetuccio, pour mesurer la capacité de certains estomacs privilégiés.

Je pris le premier prétexte venu pour sortir des rangs, et passer de l'action au repos.

Le poëte Lermontof m'en fournit le moyen.

Les Russes, peuple né d'hier, n'ont encore ni littérature, ni musique, ni peinture, ni sculpture nationale; seulement, ils ont eu des poëtes, des musiciens, des peintres et des sculpteurs, mais pas en assez grand nombre pour former une école.

D'ailleurs, les artistes meurent jeunes en Russie; on dirait que l'arbre de l'art n'est pas encore assez vigoureux pour pousser ses fruits jusqu'à leur maturité.

Pouschkine a été tué en duel à quarante huit ans.

Lermontof a été tué en duel à quarante-quatre ans.

Gogol, le romancier, est mort à quarante sept ans.

Ivanof, le peintre, est mort à quarante-neuf ans.

Glinka, le musicien, à cinquante ans.

Lermontof, dont j'ai déjà parlé, est un esprit de la force et de la portée d'Alfred de Musset, avec lequel il a une grande ressemblance, soit qu'il écrive en vers, soit qu'il écrive en prose. Il a laissé deux volumes de poésies dans lesquels on cite un poëme intitulé *le Démon*, *le Terek, la Dispute du Kasbek et du Chat-Elbrouz*, et une foule d'autres pièces extrêmement remarquables.

En prose, sa ressemblance avec Alfred de Musset est encore plus grande. *Petchorine ou un Héros de notre temps* est le frère de *l'Enfant du siècle*; seulement, à mon avis, mieux bâti et d'une constitution plus solide, il est destiné à vivre plus longtemps.

Les Russes ont pour Pouschkine et pour Lermontof, et les femmes pour Lermontof particulièrement, l'enthousiame qu'ont les peuples pauvres en poésie pour les premiers poëtes qui assouplissent leur langue au rhythme. Cet enthousiasme déborde d'autant plus facilement chez eux, que, le russe étant à peu près inconnu à tout ce qui n'est pas né d'Arkhangel à Cravovie, ou de Revel à Derbend, il ne peut pas être partagé par les autres peuples.

Aussi la manière la plus sûre de faire sa cour à un Russe,

est-elle, comme en général les Russes parlent admirablement notre langue, de lui demander une traduction d'une ou deux pièces de Pouschkine ou de Lermontof.

Dans nos bonnes et chères soirées de Moscou et de Jelpatiévo, les traducteurs abondaient. Il n'y avait pas jusqu'à Narychkine qui, toujours mécontent de la traduction des autres, ne descendît, tout vieux boyard qu'il était, à faire sa traduction.

Nous disions que les femmes étaient particulièrement affectionnées à Lermontof. J'ai vu des femmes savoir tout Lermontof par cœur, et même les vers supprimés par la censure et qui ne sont pas dans les volumes.

Je donnerai une preuve de ce que j'avance dans ma navigation sur le Volga.

Beaucoup de pièces de Lermontof se prêtent à être mises en musique; toutes celles qui l'ont été sont sur les pianos des femmes russes, qui jamais ne se feront prier pour chanter du Lermontof.

Une petite pièce d'une strophe qui ressemble à une mélodie de Schubert, et qui est intitulée *le Sommet des montagnes*, est pour toutes les jeunes filles russes ce que *la Marguerite au rouet,* de Gœthe, est pour toute les jeunes filles allemandes.

Cette petite pièce est remarquable par une profonde mélancolie.

La voici; autant, bien entendu, qu'une traduction française peut donner une idée de l'original russe :

La montagne s'endort dans le ciel obscurci;
Les vallons sont muets et trempés de rosée;
La poussière s'éteint sur la route embrasée;
La feuille est immobile et le vent adouci.

Attends encore un peu, tu dormiras aussi.

Il est évident qu'il y a dans cette pièce un charme insaisissable mais réel.

Celui de nos officiers auxquels je m'étais adressé se faisait donc un bonheur de me rendre le service que je lui demandais. Il me traduisit une pièce de Lermontof fort estimée, intitulée *Pensée*, et qui est d'autant plus curieuse qu'elle exprime l'opinion que Lermontof avait lui-même de ses compatriotes.

J'en donnerai une idée qui sera à peu près la même que celle que la photographie donne de la vie.

PENSÉE

Oh! que des yeux je suis tristement sur sa route
Ce siècle à l'avenir ou vide ou ténébreux!
Sous le poids écrasant du savoir et du doute,
Il vieillit inactif et cependant fiévreux.

Nous pourrions, éclairés des fautes de nos pères,
Nous faire des radeaux de leurs vaisseaux brisés;
Mais, comme un repas pris aux fêtes étrangères,
La vie est insipide à nos palais blasés.

Athlètes énervés, avant d'entrer en luttes,
Le bien comme le mal nous trouve indifférents;
Nous voyons s'accomplir les grandeurs et les chutes
Sans plaindre les proscrits, sans haïr les tyrans.

C'est ainsi qu'un fruit maigre éclos dans une serre,
Pour les yeux sans attraits, pour le goût sans saveur,
Rongé secrètement d'un invisible ulcère,
Meurt de vieillesse alors qu'il devrait être en fleur.

Nous avons, par les longs frottements de l'étude,
Usé le velouté de nos illusions,
Et notre cœur a pris cette triste habitude
De se moquer de tout, même des passions.

Notre main touche à peine à la coupe remplie
Où la bonté des dieux versa la volupté,
Qu'un impuissant désir, changeant le vin en lie,
En place de l'amour boit la satiété.

La poésie est morte et l'art est un fantôme;
Admirer est stupide, et si, dans notre cœur,
D'enthousiasme encor vit un dernier atome,
Vite il faut l'étouffer sous un rire moqueur.

Jusqu'au bout de nos dents ce rire monte à peine,
Nos pleurs sont desséchés avant d'atteindre aux yeux;
Nous ne connaissons plus ni l'amour ni la haine,
Robustes sentiments morts avec nos aïeux.

Nous craignons d'imprimer nos traces dans l'histoire.
Nous raillons ces grands noms qui laissaient un grand deuil,
Et nous hâtons nos pas vers un tombeau sans gloire
En jetant sur la vie un dédaigneux coup d'œil.

En foule taciturne et bientôt effacée,
Nous traversons le monde, où nous n'avons planté
Ni travail fructueux ni fertile pensée
Qui fasse une moisson pour la postérité.

Mais aussi dans la tombe, inutile refuge,
Nous fuyons l'avenir... Sévère historien,
Il nous condamnera comme poëte et juge,
Il nous méprisera comme homme et citoyen.

Nous finissions notre traduction lorsqu'au détour d'un des replis du Volga, nous entendîmes nos compagnons crier :

— Ouglitch! Ouglitch!

Je levai la tête et je vis à l'horizon une véritable forêt de clochers.

LX

OUGLITCH

Je m'étais livré avec d'autant plus d'ardeur à la traduction de Lermontof, qu'il est impossible de rien voir de plus triste que les rives du Volga, de Kaliasine à Ouglitch. — Le fleuve, pendant ces trente ou quarante verstes, roule profondément encaissé entre deux talus qui, ruinés à toutes les crues du Volga, n'ont pas même le charme de la verdure.

En approchant d'Ouglitch, située sur un coude du Volga, la rive droite du fleuve s'abaisse légèrement et déroule un plateau sur lequel la ville est bâtie.

La célébrité d'Ouglitch est toute légendaire; un drame terrible, relativement à l'importance qu'il devait avoir sur les destinées de la Russie, s'y passa en 1591.

Nous avons longuement parlé de cet Ivan IV que les Russes ont surnommé *le Terrible,* que les autres princes, ses contemporains ont surnommé *le Bourreau,* et que nous surnommerons, nous, *l'Insensé*. Lâche et superstitieux, le champ de bataille ne le vit jamais gagner une de ces batailles qui illustrent son règne; et cependant une certaine grandeur historique, un certain respect populaire restent attachés à son nom.

C'est que ce fut sous son règne que, les Polonais repoussés, les Tatars vaincus, les Russes commencèrent d'entrevoir leurs grandes destinées et mesurèrent leurs forces naissantes, rassemblées entre ses mains tyranniques, organisées par son despotisme.

Nous avons dit comment il était mort. En mourant, il laissait, de ses sept ou huit mariages, deux fils : Fœdor et Démétrius.

Dans un moment de colère, on se le rappelle, il avait tué Ivan, le troisième.

Fœdor succéda à son père, et le titre de tzarevitch passa au petit Dmitry, quoique l'Église grecque ne reconnaisse d'enfants légitimes que ceux qui naissent pendant les quatre premiers mariages, et que Dmitry fût né du septième.

Mais, comme Fœdor était d'un caractère doux et d'une santé faible, on ne lui présageait pas une longue vie, et l'on craignait, si le trône n'était pas assuré au jeune Dmitry, les troubles qui suivraient la mort probable de Fœdor.

Son grand plaisir — nous parlons de Fœdor — était, lorsqu'il avait scrupuleusement dit toutes ses prières, de se faire lire de pieuses légendes ou de sonner lui-même les cloches pour appeler les fidèles à l'office.

— C'est un sacristain et non un tzarevitch, disait en soupirant Ivan le Terrible.

Pour un pareil caractère, pour une semblable organisation, la conduite d'un empire comme la Russie était impossible ; aussi Fœdor, tout entier à ses prières, à ses lectures, à ses amusements religieux, laissa-t-il le pouvoir à son beau-frère Boris Godounof.

Ce fut d'abord sous le titre de grand écuyer que le favori apparut, puis sous le titre plus significatif de régent.

Roi fainéant, de la décadence de Rourik, Fœdor avait son maire du palais.

Sa faveur datait d'Ivan, quoiqu'il descendît d'un mourza tatar. Il avait, sous le vieux roi, pris place au conseil de l'empereur, et, chose étrange, la faveur lui venait, près de cette bête fauve à visage d'homme, de ce qu'il était le seul qui eût osé retenir son bras lorsqu'il frappa son fils, et rele-

ver mourant ce fils frappé par lui. Il avait profité de cet ascendant pour marier sa nièce Irène à Fœdor.

Une fois régent, il répartit à chacun son rôle : à Fœdor la responsabilité, à lui les actes, à sa sœur les grâces et les faveurs.

Ainsi la responsabilité, c'est-à-dire la charge la plus lourde, retombait sur celui qui était étranger à toute administration.

Boris avait pour lui l'honneur, sa sœur avait pour elle la reconnaissance.

Par le testament d'Ivan, la ville d'Ouglitch était assignée comme apanage au jeune Dmitry.

Boris envoya l'enfant dans son apanage et, sous prétexte de veiller sur l'éducation du jeune prince, il y relégua — le mot *il y exila* serait plus juste — la tzarine douairière, Marie Fœdorovna, et les trois oncles du tzarevitch, Michel, Grégoire et André Nagoï.

Boris savait, par sa sœur, que Fœdor ne laisserait pas d'enfants; il savait, par les médecins, qu'il mourrait jeune. Il agit donc en conséquence.

En 1591, c'est-à-dire à l'époque où Henri IV assiégeait et prenait Paris, le jeune Démétrius avait dix ans, et tenait à Ouglitch sa petite cour de menins et de grands officiers.

Il va sans dire que quelques-uns de ces dignitaires étaient des espions à la solde de Boris.

La pension considérable du jeune prince lui était payée par un secrétaire de chancellerie du régent, nommé Michel Bitiagovsky, tout entier à Boris Godounof.

Les besoins d'argent de cette petite cour et surtout des trois oncles débauchés, chasseurs et ivrognes, étaient grands; ils amenaient des discussions dans lesquelles les princes arguaient de leur rang, le comptable de ses registres, et qui se terminaient toujours par le triomphe de Bitiagovsky soutenu qu'il était par le régent. Bitiagovsky se vengeait

par les petites vexations, toujours à la disposition de l'homme qui tient la clef de la caisse. Les oncles répondaient des propos grossiers. La tzarine prenait le parti de ses frères et inspirait au jeune Dmitry la haine de Boris.

Ces propos étaient répétés à la cour. Cette haine d'un enfant était exagérée : on disait que la santé faiblissante du tzar tenait à des maléfices exercés contre le prince par les trois Tatars; que l'un deux, particulièrement Michel, entretenait un astrologue qui correspondait avec ceux de France et d'Italie. On se rappelle les figures de cire qui conduisirent, vingt ans auparavant, La Mole et Coconnas à l'échafaud; les mêmes pratiques étaient tentées à l'égard de Fœdor.

Quant au jeune Dmitry, c'était bien le fils d'Ivan le Bourreau ; à dix ans, affirmait-on, il avait tous les instincts sanguinaires du tyran mort. Il ne se plaisait qu'à voir battre des animaux. Il les mutilait de ses mains avec des raffinements de barbarie qui faisaient saigner le cœur du sensible Boris. De plus, et c'était là le grand crime qu'on lui imputait, un jour d'hiver, comme il jouait avec ses menins, les enfants s'étaient amusés à faire avec de la neige des figures d'hommes. A chacune de ces figures on avait donné le nom d'un des favoris de Boris. La plus grande avait reçu celui du régent. Puis, avec des pierres arrachées à une muraille croulante, on avait lapidé tous ces simulacres, tandis qu'armé d'un sabre de bois, le jeune Dmitry lui-même avait abattu la tête de celle qui portait le nom de Boris, en disant :

— Ainsi ferai-je quand je serai grand.

Maintenant, venons au fait pur, simple, historique.

Le 15 mai 1591, vers trois heures de l'après-midi, le jeune Dmitry, que sa mère quittait à l'instant même, s'amusait avec quatre enfants, ses pages et ses menins, dans la cour de son palais, vaste enclos dont les limites sont en-

core visibles aujourd'hui et qui renfermait un certain nombre d'habitations séparées, dont quelques-unes existent encore. Il avait près de lui sa gouvernante Vasilissa Volokof, sa nourrice et une fille de chambre. Il tenait un couteau qu'il s'amusait à ficher en terre en visant des noisettes.

Tout à coup, sans avoir entendu un seul cri, la nourrice vit l'enfant couché à terre et se débattant dans son sang.

Elle courut à lui ; il avait la gorge ouverte, l'artère coupée. Il expira sans prononcer une parole.

Aux cris de la nourrice, la tzarine Marie Fœdorovna accourt, perd la tête en voyant son fils expirer, se saisit du premier morceau de bois qu'elle trouve sous sa main, et en frappe violemment la gouvernante, qu'elle accuse de complicité avec les assassins.

Puis, folle de douleur, elle appelle ses frères, leur montre le cadavre de l'enfant et jette toute la responsabilité du crime sur Bitiagovsky.

L'un des trois frères, Michel Nagoï, était ivre comme d'habitude. Il ordonna de sonner la cloche d'alarme à l'église du palais. Aux premières volées du tocsin, chacun accourt, croyant au feu. La tzarine montre l'enfant mort, la gouvernante évanouie et meurtrie de coups, et, voyant paraître Bitiagovsky, accompagné de son fils et de ses gentilshommes :

— Voilà les assassins ! dit-elle.

Bitiagovsky essaye de se défendre, dit que l'enfant s'est tué lui-même en tombant sur son couteau, ou s'est frappé dans une des attaques d'épilepsie auxquelles il est sujet ; mais, à toutes ses dénégations, à toutes ses défenses, la mère ne répond que par ce cri d'accusation, de douleur et de haine :

— Voilà l'assassin !

Bitiagovsky voit que toute raison sera inutile ; il est con-

damné d'avance, vingt bras se lèvent déjà pour le frapper. Il avise la maison la plus proche de lui, s'y réfugie, s'y barricade, s'y défend un instant; mais la porte est enfoncée, on le tue à coups du couteau, de fourche et de bâton.

Son fils est massacré à ses côtés.

L'exaspération était si grande, qu'un serf de la gouvernante, essayant de remettre sur la tête de sa maîtresse le bonnet qu'un des Nagoï lui a arraché en signe de suprême outrage, est tué à l'instant même et mis en morceaux.

Le fils de la gouvernante est égorgé sous les yeux de sa mère, qui commence à reprendre ses esprits.

Vasilissa et les filles de Bitiagovsky furent sauvées par les prêtres de l'église du Sauveur.

Le bruit de cette boucherie se répand à Moscou; le tzar Fœdor déclare qu'il veut partir lui-même pour Ouglitch, afin d'apprécier les faits.

Au moment où il sort de Moscou, Boris Godounof fait mettre le feu à un quartier de la ville. Le cri « Au feu! Moscou brûle! » retentit aux oreilles du tzar; il se retourne, voit sa capitale enflammée, hésite un instant; mais, comme sa présence peut sauver Moscou et ne sauvera point son frère, puisque celui-ci est mort, il rentre à Moscou.

D'ailleurs, Boris s'est chargé de poursuivre l'enquête et de punir les coupables.

L'enquête existe, et le procès-verbal est en original dans les archives de l'empire à Moscou; seulement, tous les historiens déclarent ne pouvoir ajouter foi à une pièce écrite sous la pression d'un ministre aussi puissant que l'était Boris Godounof.

De ce procès-verbal, il résulte que le jeune Dmitry se serait tué tout seul avec le couteau qu'il tenait à la main, et que les accusations portées par la tzarine et ses frères contre Bitiagovsky et ses enfants sont le résultat de la folie ou de la haine.

Le jugement fut rendu avec solennité.

La tzarine douairière, condamnée à prendre le voile sous le nom de Marfa, fut reléguée dans le monastère de Saint-Nicolas, près de Tcherepovetz. Ses deux frères, Michel et Grégoire, furent exilés à cinq cents verstes de la capitale; les habitants d'Ouglitch, qualifiés en masse de rebelles, virent deux cents d'entre eux périr dans les supplices; cent autres eurent la langue coupée et furent jetés dans les cachots. La population presque tout entière se dispersa sous le poids de la terreur, et, de trente mille âmes, fut réduite à huit mille.

Ces huit mille survivants furent envoyés en Sibérie et y fondèrent la ville de Pelim.

La cloche qui avait sonné le tocsin eut son jugement comme tout ce qui avait pris part à ce drame, plus terrible encore par ses suites que par son action principale. Elle fut condamnée à un exil éternel, eut une de ses oreilles arrachée, fut knoutée et perdit ses droits civils, c'est-à-dire qu'il lui fut défendu de jamais plus sonner.

En 1847, les habitants d'Ouglitch demandèrent la grâce de leur cloche; cette grâce leur fut accordée et la nouvelle en fut transmise au gouverneur de la Sibérie.

Ce fut une grande fête à Irkoutsk, où se trouvait la cloche: l'évêque la réhabilita, et les exilés, comme c'est l'habitude quand l'un deux obtient sa grâce, se préparèrent à la reconduire avec des chants et des guirlandes de fleurs.

Mais on n'avait pas prévu une chose : c'étaient les frais qu'occasionnerait ce retour de huit cents lieues. Quand on les eut calculés et que l'on eut vu qu'ils monteraient à quelque chose comme dix ou douze mille roubles, personne ne les voulut plus faire; et la choche resta exilée.

Mais ses droits civils lui furent rendus, et c'est elle que l'on sonne aujourd'hui en signe de joie lorsqu'un exilé a obtenu sa grâce.

Nous avons raconté le fait historique tel qu'il ressort des procès-verbaux de Boris Godounof.

Maintenant, voici la légende qui repose sur cet axiome : « Cherche à qui le crime est utile et tu trouveras le coupable. »

Or, un seul homme avait intérêt à la mort du jeune Dmitry, c'était Boris.

On accusa donc Boris. Et voici le cri populaire qui s'éleva contre lui :

Depuis longtemps, la tzarine avait pénétré les intentions régicides de Boris et veillait sur son fils. L'annaliste Nikon dit positivement que l'on fit sur le tzarevitch plusieurs tentatives d'empoisonnement qui toutes échouèrent.

Ce fut alors que Boris se décida pour le fer, voyant que le poison ne pouvait rien sur l'enfant.

Il cherche quelque temps des assassins sans en pouvoir trouver; mais un menin du tzar Fœdor lui amène un homme prêt à tout faire pour de l'argent.

Cet homme, c'est Bitiagovsky. Son fils, son neveu Katchalof et lui tueront le tzarevitch.

Mais, comme si ce n'était pas assez de trois meurtriers pour tuer un enfant de dix ans, ils s'associent le fils de la gouvernante, Osip Volokhof, et un gentilhomme nommé Tretiatikof.

Cette bande d'assassins met la gouvernante dans ses intérêts, et Vasilissa se charge d'écarter la tzarine.

L'enfant reste seul un instant sur le perron du palais. Tous les assassins sont à leur poste.

Osip Volokhof aborde alors l'enfant, et, mettant la main à son collier, afin d'écarter tout obstacle et de préparer le chemin du fer :

— C'est un collier neuf que vous avez là, monseigneur? lui demande-t-il.

— Non, c'est l'ancien, répond le jeune prince.

A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'il se sent frappé, et pousse un cri, car il n'est blessé que légèrement.

Au cri que pousse le tzarevitch, les autres assassins accourent et l'achèvent.

Mais, à ce cri aussi, le sonneur de la cathédrale, qui a tout vu et tout entendu, se glisse dans l'église et sonne le tocsin.

Là, les deux récits se réunissent et deviennent conformes.

On est libre d'adopter l'un ou l'autre, à moins que l'on n'en admette un troisième, que nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs à propos du faux Démétrius.

Mais, en tout cas, la voix populaire fut unanime et accusa Boris.

Quelque temps après la mort du petit Dmitry, contre toutes les prévisions, la tzarine Irène devint enceinte. Ce fut une grande joie pour la Russie. Mais Irène accoucha d'une fille.

La loi qui concédait l'hérédité du trône de Russie aux femmes n'existait pas encore. On accusa Boris d'avoir fait disparaître le véritable enfant de la tzarine, qui était un garçon, et de lui avoir substitué une fille. Cette fille mourut; on accusa Boris de l'avoir empoisonnée.

Enfin, en 1588, Fœdor mourut ou plutôt s'éteignit à son tour, et, quoique cette mort fût prévue depuis longtemps, ce fut encore Boris que l'on désigna comme le meurtrier.

Il y a dans cette fatalité qui poursuit les restes de la maison de Rourik, et dans cet avènement de Boris à la couronne, quelque chose de la terrible légende de Macbeth.

Boris réunit trois devins et les consulte.

— Tu règneras, lui disent ceux-ci.

— Ah! fait Boris au comble de la joie.

— Mais tu régneras sept années seulement, reprennent les devins.

— Qu'importe ! ne fût-ce que sept jours, pourvu que je règne, dit Boris.

Voilà le souvenir historique qui m'appelait à Ouglitch; je voulais visiter le palais du petit tzarevitch, conservé comme il était à l'époque de sa mort. Je voulais voir les reliques que l'on garde de cet avant-dernier descendant de la race de Rourik.

Le palais du jeune tzarevitch est situé entre les deux églises; c'est dans celle dont le clocher penche qu'était la cloche qui a sonné le tocsin.

La nuit était venue pendant que nous gravissions la pente de la colline sur laquelle est située Ouglitch; une pluie fine tombait, accompagnée d'une froide bise. Tous les officiers, curieux de voir Ouglitch, que la plupart d'entre eux n'avaient jamais vue, m'accompagnaient.

La musique était restée à bord.

Tout était fermé. Nous envoyâmes chercher les clefs; à mon grand étonnement, deux ou trois prêtres et tous les sacristains arrivèrent.

Mon escorte avait fait son effet; on avait dit aux desservants — je ne sais quel esprit facétieux s'était permis cette plaisanterie — que j'étais l'ambassadeur d'Angleterre, et que les officiers qui m'accompagnaient, m'accompagnaient par ordre de l'empereur Alexandre.

Il ne faut pas demander si, annoncé de cette façon, je fus bien reçu.

Nous commençâmes par visiter la maison du petit Dmitry. On en a fait une chapelle, dans laquelle sont conservés quelques-uns des meubles qui lui ont servi, et le brancard sur lequel son corps fut transporté à Moscou.

Du palais du tzarevitch, nous passâmes à l'église Rouge, bâtie cent ans après. Là, on conserve le tombeau d'argent dans lequel fut enfermé le corps du jeune prince.

Dans ce tombeau est une plaque de vermeil, de la gran-

deur d'un in-quarto. Aux quatre coins de cette plaque sont retenues, par des attaches en forme de griffe, les quatre noisettes avec lesquelles jouait l'enfant; au milieu, dans un récipient préparé à cet effet, on fait voir de la terre teintée de rouge.

C'est de la boue pétrie avec son sang.

On demandera peut-être pourquoi cette vénération pour ces reliques, et quel intérêt Boris avait à rendre cette mort visible aux yeux de tous.

La politique de l'usurpateur est bien simple : elle mettait le masque de la piété.

Boris avait tout intérêt à ce que cette mort de l'héritier de la couronne fût bien publique et bien connue.

D'abord, cette mort lui ouvrait le chemin du trône.

Ensuite, peut-être son génie prévoyait-il un faux Démétrius auquel il voulait fermer toute chance d'exploiter la crédulité publique.

Sous ce rapport, il n'avait pas encore fait assez.

A la suite d'une famine et d'une peste qui désolèrent la Russie de 1601 à 1603, et que les Russes s'obstinèrent à regarder comme le présage de la chute de l'usurpateur, un bruit, apporté des frontières de Lithuanie, se répandit avec une rapidité effrayante dans toutes les provinces de l'empire.

Le tzarevitch Dmitry, qui avait été assassiné à Ouglitch, était vivant et venait de reparaître en Pologne.

C'était un jeune homme de vingt-deux ans, c'est-à-dire ayant juste l'âge que devait avoir le tzarevitch, petit de taille, mais large d'épaules, comme était Ivan le Terrible, ayant le teint basané de sa mère, la tzarine Marie Fœdorovna; les cheveux roux, le visage large, le nez gros, les pommettes saillantes, les lèvres épaisses, peu de barbe, et deux verrues au visage, l'une au front, l'autre sous l'œil.

C'était sur ces deux verrues, surtout, que l'on avait pu

remarquer au visage du jeune Dmitry, que le prétendant comptait pour se faire reconnaître.

Voici, disait la légende, comment le jeune tzarevitch s'était fait reconnaître :

Un jour, à Brahin, le prince Adam Viszniovicky étant au bain, un jeune valet de chambre, entré à son service depuis quelques jours seulement, exécuta maladroitement un ordre qu'il venait de recevoir.

Le prince, qui était fort irritable et, comme tous les seigneurs de cette époque, fort prompt de la main, l'appela fils de chien, insulte familière aux Polonais et aux Russes, et lui donna un soufflet.

Le jeune valet de chambre se recula d'un pas, et, sans se plaindre autrement, lui dit avec douceur :

— Oh! prince Adam, si tu savais qui je suis, tu ne me traiterais pas ainsi; mais je n'ai rien à dire, puisque j'ai pris le rôle de secrétaire.

— Qui donc es-tu, lui demanda le prince, et d'où viens-tu ?

— Je suis, lui répondit le jeune homme, le tzarevitch Dmitry, fils d'Ivan le Terrible.

— Tu es le tzarevitch Dmitry? fit le prince. Allons donc! Tout le monde ne sait-il pas que le tzarevitch a été assassiné à Ouglitch, le 15 mai 1791, par ordre de Boris Godounof?

— Tout le monde se trompe, répondit le jeune homme, et la preuve, c'est que le fils d'Ivan le Terrible est devant tes yeux.

Le prince demanda une explication, et le jeune homme lui raconta ceci :

Boris, voulant se débarrasser du tzarevitch, avait fait venir un médecin valaque, nommé Simonet, et lui avait fait des offres considérables s'il consentait à assassiner Dmitry. Résolu, au contraire, à le sauver, le médecin avait fait

semblant d'entrer dans les desseins du meurtrier, et avait prévenu la tzarine. En conséquence, la nuit fixée pour l'assassinat, — car, dans le récit du prétendant, c'était la nuit que l'assassinat avait eu lieu, — en conséquence, la nuit qui avait été fixée pour l'assassinat, on avait fait cacher le tzarevitch derrière un poêle et mis dans son lit le fils d'un serf. C'est cet enfant qui avait été égorgé. De sa cachette, le tzarevitch avait vu poignarder le malheureux qui avait pris sa place. Au milieu de la confusion qui avait suivi l'assassinat, le médecin avait pu l'enlever, l'avait d'abord conduit en Ukraine chez le prince Ivan Mstislavsky; puis, le prince mort, il était passé en Lithuanie, après avoir fait une pointe jusqu'à Moscou, d'où il s'était rendu à Vologda. Il sortait de cette ville lorsqu'il entra au service du prince Wiszniovicky.

Et, comme, après ce récit, le prince paraissait douter encore, le jeune homme avait tiré de son sein un sceau russe portant le nom et les armes du tzarevitch, et une croix d'or ornée de diamants, qui, disait-il, lui avait été donnée par son parrain, le prince Ivan Mstislavsky le jour de son baptême.

A ce récit, à la vue du sceau et de la croix, le prince Adam passa de l'étonnement à la conviction, demanda pardon au jeune homme de l'insulte verbale qu'il lui avait faite, du soufflet qu'il lui avait donné; puis, l'invitant à demeurer dans la salle de bains, il le pria de l'y attendre.

Sa femme commandera un souper magnifique, car, le soir, il recevra le véritable tzar de la Moscovie; les palefreniers harnacheront six magnifiques chevaux gris pommelé; chacun d'eux sera conduit par un écuyer richement habillé. En outre, son cocher attellera un carrosse où son intendant entassera les coussins et les tapis les plus précieux.

Ses ordres exécutés, il rentre dans la salle de bains, conduit le jeune homme au balcon, au-dessous duquel sont les

chevaux et le carrosse, fait signe à douze serviteurs portant des cafetans de brocart, des pelisses de zibeline, des armes damasquinées d'or et d'argent, d'entrer et de se mettre à genoux ; puis, à genoux lui-même :

— Que Votre Majesté, dit-il, daigne accepter cette bagatelle. Tout ce que je possède est à son service [1].

Voilà ce que l'on racontait de la façon dont le tzarevitch s'était fait reconnaître.

Le prince l'avait alors présenté hautement comme le fils d'Ivan le Terrible, et, la première fois qu'il avait paru en public avec ce titre, on racontait qu'un Russe, nommé Petrovsky, s'était jeté à ses pieds, déclarant qu'il le reconnaissait parfaitement pour le tzarevitch Dmitry, au service duquel il avait été à Ouglitch.

A partir de ce moment, tous les doutes avaient cessé, et une cour de nobles Polonais s'était rangée autour du jeune homme.

On comprend l'effet que firent à Moscou de pareilles nouvelles, sous le règne d'un homme aussi détesté que l'était Boris Godounof.

On ajoutait à tous ces détails d'autres détails non moins importants. Le jeune prince, qui réclamait ou qui certainement allait réclamer son trône, paraissait parfaitement à l'aise dans ses nouveaux hôtels, montait admirablement à cheval, était adroit aux exercices de guerre, parlait le russe comme sa langue maternelle, parlait aussi bien le polonais que le russe, et savait même quelques mots de latin. C'était l'éducation d'un gentilhomme, et d'un gentilhomme ayant reçu une bonne éducation.

A partir de ce moment, les nouvelles et les événements se succédèrent avec rapidité.

Le prince, ayant refusé dédaigneusement l'argent que lui

1. Mérimée, *les Faux Démétrius*.

offre Boris Godounof pour lui livrer le prétendant, conduit celui-ci chez son beau-frère Georges Mnizek, palatin de Sandomir, où un ancien soldat, fait prisonnier par les Moscovites au siége de Pskof, le reconnaît. Marie, fille cadette du palatin, en devient amoureuse.

Dmitry s'engage, par écrit, à l'épouser lorsqu'il sera à Moscou. Sigismond, le vieil ennemi des Russes, le reçoit, le reconnaît pour tzarevitch, lui donne un apanage de quarante mille florins et autorise les Polonais à s'engager sous ses drapeaux. Cinq ou six mille Polonais, huit ou dix mille Cosaques, quelques centaines de Russes, exilés en Pologne, lui font une petite armée; avec cette armée, il marche sur Moscou, rencontre le prince Mstislavsky, venant au-devant de lui avec plus de quarante mille hommes, gagne cette première bataille, en perd une seconde, se réfugie dans la ville de Poultava, y déjoue le complot de trois moines qui venaient de la part de Boris pour l'empoisonner; fait enfermer deux des trois moines, récompense le troisième, qui a tout révélé; livre à la vengeance de la populace, qui les perce de flèches, les boyards auxquels les moines étaient adressés; écrit à Boris qu'il veut bien user de clémence à son égard : s'il se hâte d'entrer dans un cloître et de lui abandonner le trône, il lui pardonnera ses crimes et le prendra sous sa haute protection.

Cette insolente promesse arrive à Boris au moment où sa sœur Irène, qui a toujours blâmé son usurpation, meurt subitement dans le couvent qu'elle a choisi pour retraite, et où le peuple, qui accuse Boris de tous les crimes, dit tout haut qu'elle meurt empoisonnée. Cette nouvelle accusation, cette insulte d'un aventurier le frappent d'un dernier coup.

Le 13 avril 1605, au moment où il préside le conseil, il se sent indisposé, se lève, veut marcher, chancelle, et s'évanouit. Au bout de quelques instants, il revient à lui; mais c'est pour revêtir une robe de moine, prendre un nom

d'église, *Bogoloup* (agréable à Dieu), et recevoir les sacrements.

Le même jour, il expire entre les bras de sa femme et de ses enfants.

Et, comme si le crime eût dû l'accompagner après sa mort, chacun dit qu'il s'était empoisonné pour échapper à la vengeance du prince.

Et chacun ajouta :

— Il s'est fait justice.

On sait le reste de l'histoire du faux Dmitry, et, qui sait! peut-être du vrai.

Le 20 juin 1605, il se présenta aux portes de Moscou. Les notables de toutes les classes allèrent au-devant de lui avec de riches présents, au nombre desquels un plat d'or massif portant le pain et le sel, hommage symbolique du vassal au souverain.

Leur harangue fut courte et a le caractère de l'époque.

« Tout est prêt pour te recevoir, lui dirent-ils. Réjouis-toi; ceux qui voulaient te manger ne peuvent plus te mordre à présent. »

Son entrée fut splendide. Tout Moscou était descendu des maisons dans les rues. Il lui fallut marcher au pas et fendre la foule pour arriver à l'église de Saint-Michel archange, où il venait prier devant le tombeau d'Ivan le Terrible.

Il entra dans l'église, s'agenouilla devant le tombeau, baisa le marbre en pleurant et dit à haute voix :

— O mon père, ton orphelin règne, et c'est à tes saintes prières qu'il le doit.

Et chacun, à ces paroles, s'écria :

— Vive notre tzar Dmitry; il est bien le fils d'Ivan le Terrible!

Onze mois après, au tocsin des trois mille cloches de Moscou, qui sonnent à la fois, aux lueurs de l'incendie, au

bruit des arquebuses, aux cris de la populace en fureur, on traîne par les rues un cadavre défiguré, déchiqueté, le front fendu, le ventre ouvert, les bras hachés, que l'on coupait sur cent tables dressées au milieu de la grande place afin que tout le monde pût le voir, et que chacun, en le frappant du knout ou en lui lançant sa pierre, pût ajouter un outrage aux outrages déjà reçus.

Ce cadavre, c'était celui du vaillant et hardi jeune homme qui avait conquis, les autres disent reconquis le trône d'Ivan le Terrible.

Trois jours, il resta exposé ainsi sur la place du Marché.

La troisième nuit, on s'aperçut avec terreur qu'une flamme bleue voltigeait au-dessus du cadavre. Quand on s'en approchait, la flamme s'éloignait ou disparaissait, et cela, pour reparaître dès qu'on se retrouvait à une certaine distance. Ce phénomène, qui n'était rien autre chose que le gaz qui s'élève parfois des cadavres en putréfaction, frappa le peuple d'une profonde terreur.

Un marchand demanda la permission d'enlever le corps et de l'enterrer hors la ville dans le cimetière de Serpoukof. Mais, comme si tous les prodiges devaient suivre ce malheureux cadavre, un ouragan éclata au-dessus de toutes les rues par lesquelles passa le funèbre cortége, et, au moment où il franchissait la porte de Roulekho, emporta le toit d'une des tours et couvrit la route de ses débris.

Ce ne fut point tout. La terre sainte ne fut pas pour ce pauvre corps mutilé la terre du repos. Quoique l'on eût remarqué que deux oiseaux inconnus, mais de l'espèce des colombes, s'étaient abattus auprès de sa fosse; quoiqu'on eût, le soir de l'inhumation, entendu dans les airs une musique surnaturelle si douce, que l'on crut que c'était celle des anges, on retrouva, le lendemain matin, la fosse ouverte, bouleversée et vide, et le cadavre sur le sol, à l'extrémité opposée à celle où était la chapelle.

Alors, on cria à la magie, et on résolut de se débarrasser de ce corps qui, selon la multitude, ne pouvait-être que celui d'un vampire.

On dressa un énorme amas de bois, on le coucha dessus, on y mit le feu et on le réduisit en cendres.

Puis ces cendres furent recueillies avec autant de soin qu'on le faisait dans l'antiquité, quand la pieuse sollicitude des parents réservait cette cendre à l'urne funèbre et au colombarium des aïeux.

Mais, cette fois, c'était dans un autre but qu'elle était si religieusement amassée.

On en chargea un canon. Ce canon fut traîné jusqu'à la porte par laquelle le prétendu tzar avait fait son entrée à Moscou, la gueule en fut tournée vers la Pologne, c'est-à-dire du côté par où le maudit était venu. On mit le feu au canon, et la poussière de celui qui était peut-être un imposteur, mais qui, à coup sûr, était digne du rang auquel il était parvenu, fut jetée au vent!

Voilà toute l'histoire du fils d'Ivan le Terrible, du petit Dmitry d'Ouglitch, comme on l'appelle en Russie. Libre au lecteur de l'interrompre à dix ans, ou de la suivre jusqu'à vingt-trois.

Ce que je puis dire, c'est que j'ai rencontré en Russie beaucoup de gens qui croyaient que tous les Démétrius étaient faux, excepté le premier.

C'est à Ouglitch que Lestocq fut exilé par cette même Élisabeth qu'il avait faite impératrice.

LXI

RIVE DROITE ET RIVE GAUCHE

Au moment où nous descendions la pente rapide et raboteuse qui conduit d'Ouglitch au Volga, nous vîmes briller sur le fleuve, au milieu de la plus profonde obscurité, les lanternes tricolores du bateau de Kasan qui arrivait.

C'était celui qui devait prendre nos officiers pour les reconduire à Kaliasine.

Nous nous accommodâmes comme nous pûmes sur notre bateau. Les uns jouèrent aux cartes, les autres s'enveloppèrent dans leurs manteaux et s'endormirent; les autres recueillirent les dernières bouteilles de vin échappées à la bataille de la journée et les burent silencieusement.

Le lendemain, à cinq heures, il fallut se séparer. Chacun se réveilla gelé, moulu, maussade.

Autant l'entrée au bateau avait été joyeuse, bruyante, écervelée, autant la sortie en fut silencieuse, mélancolique, morose.

On n'eût pas dit que c'étaient les mêmes hommes, si pétulants le matin.

Delange aussi nous quittait. Il emportait mes derniers adieux à nos chers amis. Pauvre Delange, il faut lui rendre cette justice : il faisait tout ce qu'il pouvait pour ne pas pleurer; mais ses larmes coulaient malgré lui.

Cependant, arrivés sur le bateau qui devait les emporter, nos amis les officiers de Kaliasine voulurent nous envoyer

encore un adieu. Au moment où il démarrait, leur musique nous salua de ses fanfares.

Mais les musiciens étaient aussi mélancoliques que les officiers, et la musique se ressentait de la disposition des esprits.

Notre bâtiment s'était mis en route pour descendre le Volga, au moment où l'autre se mettait en route pour le remonter.

A mesure que chacun des deux bateaux s'éloignait en sens inverse, le bruit de la musique diminuait; enfin, celui qui allait vers Kaliasine doubla un cap et disparut.

Pendant quelques secondes encore, on entendit la musique d'une façon continue, quoique toujours décroissante; bientôt on n'entendit plus que les instruments les plus bruyants; puis ceux-là s'éteignirent à leur tour, et à peine si l'on put percevoir dans la brise quelque chose comme une plainte harmonieuse, comme un soupir du vent; enfin, plainte et soupir s'évanouirent comme le reste, et tout fut dit.

Nous n'avions pas de dames à bord, et le capitaine, qui n'était pas loin, comme les moines d'Ouglitch, de me prendre pour l'ambassadeur d'Angleterre, m'autorisa à me loger dans la chambre des dames.

Vers le milieu de la journée, nous stationnâmes un quart d'heure à Mologa; nous avions monté d'une trentaine de verstes vers le nord, nous avions atteint le coude du Volga le plus rapproché du pôle.

Puis nous atteignîmes Romanof, le pays de la Russie où l'on fait les meilleures touloupes, grâce aux moutons Romanof, amenés par le tzar Pierre, et auxquels le tzar Pierre, qui cependant n'était pas un agneau, n'a pas dédaigné de donner son nom de famille.

Le prévôt de Romanof était un Français et s'appelait le comte Luxembourg de Ligne.

Nous couchâmes à Somino.

Je ne sais rien de plus triste et de plus uniforme que l'aspect du Volga, toujours encaissé d'une quinzaine de pieds entre ses deux rives, plates et à peines ondulées. De temps en temps, on rencontre une ville isolée et triste, sans aucune de ces maisons de campagne qui font la vie et la joie des nôtres. Pas une île qui rompe la monotomie de cet immense cours d'eau; pas un bateau, pas une barque qui l'anime; c'est la solitude sous la sombre domination de son roi légitime, le silence.

Moynet profita de ce que le pays n'offrait rien de curieux à voir pour me montrer, non-seulement les très-beaux dessins qu'il avait faits à Troïtza, mais encore ceux qu'il avait rapportés de l'excursion qu'il avait faite à Pereslavl en nous quittant.

Le nom de Pereslavl-Zaleskoï, que porte la ville, veut dire Pereslavl *au delà des bois*. On en attribue la fondation à Iouri Vladimirovitch, qui, ayant perdu dans la Petite-Russie une ville de Pereslavl, sur la Troubége, voulut bâtir une ville, en tout semblable à celle qu'il avait perdue, sur le lac Kletchino, et appela Troubége la petite rivière qui en débouche au sud-est.

C'est sur ce lac, qui a la singulière propriété de produire, comme je l'ai dit, des harengs, que Pierre le Grand forma, en 1691, la première escadre russe; de tous les bâtiments qui la composaient, et qui, enfermés dans la circonférence du lac, ne devaient pas être d'une grande utilité, il ne reste aujourd'hui que la petite barque qui servait à Pierre le Grand.

Si l'on veut se faire une idée de la richesse et de la puissance du clergé en Russie, c'est à Pereslavl qu'il faut l'aller chercher. La ville, qui est peuplée de deux mille habitants seulement, possède vingt-cinq églises, dont l'une, celle de la Transfiguration, est d'un style remarquable.

Elle renferme les reliques de saint Nicolas Stylite, qui reposent, après la mort, avec les mêmes chaînes que le saint portait pendant sa vie.

Nous passions devant Jaroslav, où se trouve un des sept lycées de la Russie, lorsque le bateau stoppa, pour laisser venir à bord deux dames. Je me regardais déjà comme dépossédé de ma cabine; mais le capitaine vint me dire que ces dames, ayant su qui j'étais, me priaient de conserver ma place, désirant seulement la partager avec moi.

Je demandai quelles étaient ces dames si hospitalières.

Le capitaine me répondit que c'était la princesse Anne Dolgorouky et sa dame de compagnie.

Comme toutes les femmes russes de distinction, la princesse Anne Dolgorouky parlait admirablement le français.

C'est à Jaroslav, d'où venaient ces dames, que Biren, après son retour de Sibérie, gracié par Paul Ier, fut interné.

Jaroslav est cité pour ses jolies femmes et pour ses passions exceptionnelles : en deux ans, cinq jeunes gens y sont devenus fous d'amour.

Joraslav, chose non moins intéressante pour les voyageurs, possède, dit-on, le meilleur hôtel de toute la Russie, le seul peut-être où, hors des deux capitales, l'on trouve de vrais lits.

L'hôtel, du nom de son propriétaire, s'appelle l'hôtel *Pastoukof*. Ce propriétaire est deux ou trois fois millionnaire, à ce qu'il paraît; mais ce n'est pas avec les lits de son hôtel qu'il s'est enrichi; c'est avec un immense commerce de fer qui fait la Russie tout entière sa tributaire. Il partage ce monopole avec un autre marchand de fer nommé Barkof. Tout ce qui se vend de fer à Nijni, pendant la foire est la propriété de ces deux immenses accapareurs.

La princesse est une femme de trente à trente-deux ans, extrêmement instruite. En Russie, en général, chose qui

peut sembler singulière au premier abord, les femmes sont plus instruites, plus lettrées et parlent mieux français que les hommes. Cela tient à ce que les femmes, complétement en dehors des affaires et de la politique, ont tout leur temps à elles, et, parlant admirablement le français, lisent à peu près tout ce qui se publie en France.

La princesse était une de ces femmes-là : nationale comme tout ce qui porte par naissance ou par alliance le nom de Dolgorouky, c'est-à-dire un des plus vieux noms de la Russie, elle savait toute sa vieille histoire moscovite sur le bout du doigt.

Elle nous prévint donc que nous allions arriver à Kostroma; qu'à Kostroma, on s'arrêtait une heure, et que nous devions profiter de cette heure pour voir le couvent de Saint-Hypate, la maison de Romanof et le monument de Souzanine.

Aussitôt que le bâtiment eut stoppé, nous sautâmes dans une barque et gagnâmes la terre.

La Russie a cela de commode que l'on ne demande pas aux capitaines de patente de santé plus qu'on ne demande de passe-port aux voyageurs. On descend du bateau, on y remonte; on visite les villes, on court la campagne : personne ne vous demande ni qui vous êtes, ni ce que vous voulez.

Nous sautâmes dans un drojky, lequel, par une pente à pic, nous conduisit au haut de la berge. Comme le couvent de Saint-Hypate était le point le plus éloigné de notre excursion, nous commençâmes par Saint-Hypate.

Il en est des couvents en Russie, comme il en est des montagnes en Suisse, comme il en est des lacs en Finlande, comme il en est des volcans en Italie. Il arrive un moment où montagnes, lacs, volcans ne deviennent plus qu'une affaire de conscience; on les visite toujours, mais on ne les décrit plus.

Que le lecteur se rassure, il est à peu près quitte de la description de tous les couvents qui nous restent encore à visiter, y compris le couvent de Saint-Hypate.

Quant à la maison de Romanof, c'est autre chose; l'histoire a pour nous de tels attraits, que nous ne pouvons passer devant un point historique sans nous y arrêter.

Nous avons vu mourir le jeune Dmitry, nous avons vu mourir Fœdor, ces deux derniers princes du sang de Rourik; nous avons vu mourir l'imposteur Démétrius.

Mirabeau, dans un de ces magnifiques élans d'éloquence qui n'appartenaient qu'à lui, dit un jour :

— Caïus Gracchus expirant ramassa la poussière sanglante sur laquelle il était couché et jeta cette poussière au ciel. De cette poussière naquit Marius.

Même chose arriva de ce canon chargé des cendres du faux Démétrius, que l'on tira du côté de la Pologne, pour renvoyer la poussière morte du côté où était venue la poussière vivante.

De cette poussière naquirent cinq ou six autres faux Démétrius et quinze ans de guerre civile et étrangère.

Pendant ces quinze ans, espèce d'abîme de boue et de sang qui sépare la dynastie de Rourik de celle des Romanof, tout le monde aspire au trône de Russie, dix ou douze le touchent, trois ou quatre l'ensanglantent.

Mais, en même temps que ces quinze années sont la honte de la noblesse, vieille ou nouvelle, qui laisse prendre aux Polonais Moscou, aux Suédois Novgorod, elles sont l'époque la plus brillante du clergé russe.

Le clergé, seule classe de l'État qui, par son homogénéité, ait résisté à ces dissolvants de toute espèce que tant de tyrannies successives ont répandus sur la Russie, le clergé est resté non-seulement debout et fort, mais encore national; au milieu de la corruption universelle, l'esprit religieux est une atmosphère à part qui l'isole et dans laquelle

il a vécu, suivant son devoir et gardant sa foi; lui seul résiste à la trahison domestique, à l'invasion étrangère, lui seul et ses héros et ses martyrs, et il établit cette grande vérité sociale, que l'esprit de parti et l'esprit de caste ne peuvent transiger jamais avec l'esprit de secte.

En 1612, au moment où tout semble désespéré en Russie, trois hommes surgissent : Minine pour le peuple, Pojarsky pour la noblesse, Romanof pour le clergé.

Nous avons esquissé les services rendus à la Russie par les deux premiers, à propos du monument de la place à Moscou.

Quant au troisième, c'est-à-dire au métropolitain Romanof, deux fois prisonnier des Polonais, confessant sa patrie et sa religion dans les chaînes et en face du supplice, il représente tellement la nationalité russe, que c'est autour de lui que se groupe tout ce qui reste de Russes, et que c'est dans sa famille que la Russie choisit son souverain.

Et cependant ce souverain était d'une race étrangère. La tradition veut que la tige des Romanof n'ait pas poussé sur la terre de Russie. En 1350, un Prussien obscur émigre et vient s'établir sur les bords du Volga. Son fils s'allie à la famille Scheremetef, une des plus illustres de la Russie. Un autre est le frère de l'impératrice Anastasie, mère de Fœdor, dernier tzar du sang de Rourik. Enfin, seul échappé au massacre et à l'exil de sa famille, poursuivi par Boris Godounof, lequel semble prévoir l'avenir qui lui est réservé, Romanof se fait moine à Arkhangel sous le nom de *Philarète* et donne naissance à ce Michel que la Russie élit en 1613 pour son tzar.

Il était à Kostroma, lorsqu'il apprit son élection. La maison de famille qu'il habitait en ce moment existe toujours, et, objet de la vénération des Russes, est recommandée par eux à la curiosité des étrangers.

Quant à Souzanine, dont le monument entrait pour un

tiers dans notre descente à Kostroma, c'est encore un monument de la reconnaissance russe non-seulement à un homme du peuple, mais encore à un paysan.

Pris pour guide par les Polonais, à leur passage dans le petit village de Karabanovo, au lieu de conduire le corps d'armée qui s'était fié à lui sur la route de Moscou comme il en avait reçu l'ordre, il l'engagea dans des chemins de traverse et le conduisit au milieu d'une de ces immenses forêts russes, où, une fois perdu, l'étranger, comme dans les forêts vierges de l'Amérique, ne se retrouve pas sans un miracle.

Arrivé au milieu de la forêt, Souzanine avoua aux Polonais que non-seulement il s'était égaré, mais encore qu'il s'était égaré avec l'intention de les perdre tous. Ni menaces ni coups ne purent dès lors le forcer de remettre l'ennemi dans le bon chemin. Souzanine succomba sous les coups sans qu'on pût le faire bouger de la place où il était. Son dernier soupir enleva aux Polonais leur dernier espoir. Après avoir essayé inutilement de regagner la grande route, ce corps d'armée, se sentant bien véritablement perdu, périt par la faim presque enseveli sous la neige, se débanda, chacun cherchant son salut au hasard; mais nul ne sortit de la forêt. Tout ce qui y était entré y resta, et les cadavres de trois mille Polonais devinrent la pâture des loups.

Le village de Karabanovo, qui avait donné naissance à Souzanine, fut à tout jamais exempté d'impôts et de levées d'hommes par le tzar Michel Romanof.

Ce bien-être en a fait, à ce qu'assurent les méchantes langues, le village le plus dissolu de la Russie.

Le monument de Souzanine est une colonne ronde, en granit rose de Finlande, surmontée du buste du jeune grand-duc Michel Romanof: les bas-reliefs du piédestal racontent toute l'histoire du dévouement du paysan de Karabanovo.

Nous ne revenions pas sans crainte vers notre bâtiment. Nous avions outre-passé notre permission de trois grands quarts d'heure; mais la princesse avait promis d'user de toute son influence près du commandant du bâtiment, qui, d'ailleurs, me croyant un grand personnage politique, ne se montrait pas bien exigeant à l'égard de ma ponctualité. En arrivant au bord du Volga, nous aperçûmes donc le bateau qui se balançait à la même place où nous l'avions laissé, et la princesse Anne, qui, sur le pont, guettait notre retour tout en faisant prendre patience au capitaine.

Rien de charmant comme ces connaissances de voyage, qui deviennent en quelques heures de vieilles amitiés, qui durent un jour ou deux, et dont le souvenir, exempt de tout nuage, subsiste dans l'avenir et demeure dans votre mémoire, pur comme un coin du ciel azuré.

Ma rencontre avec cette charmante femme est un de ces souvenirs-là.

A peine avions-nous le pied sur le pont du bâtiment, qu'il repartit, essayant de regagner les trois quarts d'heure perdus.

Je m'étais, dès les premiers jours, aperçu que notre pauvre Kalino, le meilleur élève de l'université de Moscou, avait une véritable éducation universitaire, c'est-à-dire qu'il ne savait absolument rien de l'histoire de son pays. Par bonheur, j'avais là sous la main la princesse Dolgorouky, laquelle, n'ayant pas reçu d'éducation universitaire, était, je ne dirai pas aussi savante, mais aussi *sachante* que notre écolier était ignorant.

De l'histoire, la conversation passa à la poésie. Je pensai que, puisque le voyage ne nous offrait aucun accident pittoresque, aucun épisode historique, c'était le moment d'utiliser l'amour-propre national en faisant traduire du Lermontof. Seulement, j'avais, je ne sais où, laissé mon volume de poésies.

Mais, d'un seul mot, la princesse Dolgorouky me tira d'embarras.

— Est-ce Lermontof que vous cherchez ? me dit-elle.

— Oui, fis-je ; mais je crois l'avoir perdu.

— Que cela ne vous inquiète pas, me répondit-elle. Je sais Lermontof par cœur ; dites-moi quelle pièce vous désirez, et je vous la traduirai.

— C'est à vous de choisir celle qui vous plaira le mieux, princesse. Je ne suis pas assez familier avec votre poëte pour faire ce choix moi-même.

— Eh bien, alors, je vous en traduirai une qui vous donnera une idée générale de sa manière.

Et la princesse prit une plume, et, aussi facilement que si elle eût écrit sous la dictée, elle me traduisit effectivement une des plus remarquables poésies de Lermontof.

Cette pièce, intitulée *les Dons du Terek,* est une chose toute locale. Nous avons dit que chaque peuple a son fleuve national ; le Terek est celui des Tcherkesses et des Cosaques de la ligne ; on appelle Cosaques de la ligne tout ce qui borde le Caucase.

LES DONS DU TEREK

Mugissant, furieux, sauvage,
Roulant ses rochers de granit,
Le Terek descend tout en nage
Des monts où l'aigle fait son nid.
Sa sueur jaillit en écume ;
Mais, quand sur la plaine qui fume,
Il s'est, rusé Circassien,
Répandu comme une onde honnête,
Présentant son humble requête,
Il dit au vieux lac Caspien [1] :

1. La mer Caspienne n'est, en réalité, qu'un grand lac.

« O vieillard ! partage ton onde
Et reçois mon flot éperdu.
Assez longtemps j'ai, par le monde,
Erré comme un enfant perdu.
Il est temps qu'enfin je me range
Et que d'existence je change.
Près du mont Kasbek je suis né;
Je viens des cimes inconnues,
Enfant allaité par les nues,
A l'orage prédestiné !

» J'ai grandi, faisant, dans ma course,
Autant que je l'ai pu, le mal.
A peine sortant de ma source,
J'ai dévasté le Darial.
En rocs arrachés à leur base,
Je t'amène tout le Caucase... »
Mais, bercé du bruit de ses flots,
Occupé de quelque merveille,
Le vieillard fit la sourde oreille;
Et Terek reprit en ces mots :

« Je comprends, tu ris de l'audace
Que j'ai d'offrir si peu... Pardon,
Laissons mes rochers à leur place;
Je veux te faire un plus beau don :
C'est le plus brave des Tcherkesses.
La mort, arrêtant ses prouesses,
A pris le hardi cavalier
Au moment où, dans sa colère,
Pour mieux frapper son adversaire,
Il se dressait sur l'étrier.

» Il a son harnais de bataille
Qui vaut à lui seul un trésor,
Une riche cotte de mailles,
Des brassards damasquinés d'or;
Ses cartouches pleines de poudre,

Dont chacune lançait la foudre,
Sont d'argent pur de Téhéran;
Son kandjiar est une flamme,
Et porte gravé sur sa lame
Un verset entier du Coran.

» Son œil semble, ouvert et farouche,
En face regarder la mort;
Un sang vermeil rougit sa bouche
Sous sa moustache qu'elle mord.
Sa tresse, humide de rosée,
Descend de sa tête rasée
Sous son papak de laine noir... »
Mais Caspis sur la mer se penche,
Muet, mirant sa barbe blanche
Dans son gigantesque miroir.

Terek alors : « Écoute, père,
Je vais te faire un don sans prix,
Et, cette fois enfin, j'espère,
Tu seras content, vieux Caspis!
J'ai soustrait aux regards du monde
Et je t'apporte, sur mon onde,
Le corps plein de suavité
D'une Cosaque jeune et belle,
Qui, pour la mort, garda, rebelle,
La fleur de sa virginité.

» Sa chevelure déroulée
A les tons du blé qui mûrit;
Son épaule pâle est hâlée ;
Sa bouche tristement sourit;
De même qu'un nuage voile
Parfois la splendeur de l'étoile,
Sur son front la pâleur descend,
Et, de son cou sur sa poitrine,
Comme une larme purpurine,
Coule un faible filet de sang! »

Le fleuve se tait. Froide et blanche,
Alors, sur le flot mugissant,
La Cosaque, aux yeux de pervenche,
Apparaît en se balançant.
Sa natte tombe échevelée
Sur sa gorge à demi voilée,
Réseau d'or sur un marbre pur,
Où la mort, artiste suprême,
De sa main décharnée et blême,
Des veines dessina l'azur!

En la voyant, Caspis sur l'onde
Se dresse le front ruisselant,
Et sous son arcade profonde
Son œil s'allume étincelant.
Il étend les deux bras vers elle,
Et, sur sa poitrine immortelle,
Presse le suave contour,
L'entraîne dans l'humide espace...
Et la vague sur tous deux passe
Avec un murmure d'amour!

Cette poésie est évidemment quelque chose d'étrange et d'inconnu pour nous; elle a une saveur sauvage qui pénètre difficilement dans nos villes; elle étonna en Russie et y eut un grand succès.

Ma traduction me prit une partie de la nuit. Au fur et à mesure que la princesse la mettait en français, je la mettais en vers.

La princesse nous quittait le lendemain matin.

Les bateaux du Volga ne marchent pas pendant la nuit, excepté au printemps, lors de la fonte des neiges; le Volga n'a pas de fond et les capitaines ont toujours peur de s'engraver.

Nous nous arrêtâmes pour passer la nuit à Plan.

Le lendemain matin, entre Plan et Rechma, le bateau

stoppa. Le moment était venu de nous dire adieu. La princesse descendait dans une de ses terres où elle allait passer quelques jours et qui confine au Volga.

Je descendis le premier dans le bateau pour aider la princesse à descendre, et, quoique l'échelle fût assez roide, elle atteignit le bateau sans accident.

Il n'en fut pas ainsi de sa vieille dame de compagnie : le pied lui glissa, et elle tomba dans le fleuve.

Mais, avec une force toute virile, la princessse la saisit par le bras et la maintint au-dessus de l'eau tandis que je maintenais la princesse dans le bateau.

Nos efforts réunis parvinrent à tirer la pauvre femme du fleuve, mais elle en sortit trempée jusqu'aux os.

Et trempée dans quelle eau ! une eau déjà glacée.

Il n'y avait moyen de la réchauffer que sur le rivage, de sorte que nos adieux furent fort abrégés par cet accident.

Notre bateau continua sa route, et la barque gagna à toutes rames le bord du Volga, où nous vîmes descendre la princesse, qui nous fit, avec son mouchoir, un dernier signe d'amitié.

Encore une charmante réalité qui se dénouait pour ne laisser en moi que cette fumée qu'on appelle le souvenir.

LXII

NIJNI-NOVGOROD

Nous nous arrêtâmes un quart d'heure à Rechma pour prendre une trentaine de passagers ; à Kostroma, nous en avions déjà pris vingt ou vingt-cinq. On sentait que nous approchions de Nijni, et que nous allions nous perdre dans

une grande foule, et cependant nous devions le lendemain seulement arriver à Nijni.

Moynet profita de cette halte pour prendre deux ou trois vues du Volga, toujours les mêmes du reste, et dont toute la variété consiste dans la façon dont sont groupées les isbas.

La nuit venue, nous nous arrêtâmes comme d'habitude et jetâmes l'ancre au milieu du fleuve, en face de Balakna, la ville qui construit le plus de bâtiments de charge. Le matin, notre bateau fut littéralement encombré de gens se rendant à la foire. Le capitaine était assez inquiet; grâce à cette nouvelle charge, le bâtiment tirait un pied d'eau de plus, et déjà même, avant Balakna, nous avions senti la quille labourer le fond du fleuve.

Vers dix heures, nous commençâmes d'entendre un grand bruit comme celui du tonnerre roulant dans le ciel, ou plutôt, pareil au grondement qui précède les tremblements de terre.

C'était le murmure de deux cent mille voix.

Puis, à l'un des détours du Volga, nous vîmes tout à coup le fleuve disparaître sous une forêt de mâts pavoisés. C'étaient tous les bâtiments qui, descendant ou remontant le fleuve, avaient apporté des marchandises à la foire.

Avec une peine horrible, nous parvînmes à nous frayer un passage au milieu d'eux, et nous abordâmes au quai de Sibire.

La seule idée que l'on puisse se faire du fourmillement qui animait les bords du fleuve, est de se rappeler ce que devient la rue de Rivoli un soir de feu d'artifice, quand les bons bourgeois de Paris, après avoir encombré la place de la Concorde, regagnent leurs foyers en critiquant l'avarice de l'édilité parisienne, laquelle fait des feux d'artifice qui ne durent pas toute la nuit.

Il y avait sur la rive du fleuve quelque chose comme un

millier de drojkys et de télègues, au choix des amateurs.

Nous prîmes un drojky qui, malgré les efforts feints ou réels du cocher, ne parvint pas à prendre une autre allure que le pas; nous passâmes devant l'hippodrome, où jouaient en ce moment deux acteurs en réputation de Moscou, Samarine et Givotchine ; nous laissâmes l'hippodrome à droite, puis nous fîmes queue au pont comme on fait à la porte d'un théâtre. Enfin nous prîmes notre rang et nous finîmes par nous engager sur le pont de bateaux que l'on fait et défait tous les ans.

Après un quart d'heure de traversée, nous arrivâmes au quai de Nijni-Bazar, et nous nous enfonçâmes, toujours au milieu de la même foule, dans la partie qui touche d'un côté l'île formée par les deux bras de l'Oka, de l'autre côté de la foire.

Là, nous nous trouvâmes au milieu d'un encombrement de boutiques bâties sur pilotis.

Ces boutiques contenaient particulièrement des marchandises nationales à l'usage du peuple: bottes, gants, bonnets, touloupes, etc., etc.

Nous gagnâmes enfin la terre ferme et nous nous trouvâmes au bas de la montée qui conduit à la ville.

Cette route, qui s'appelle la montée de Saint-Georges, est une magnifique chaussée d'une verste à peu près de longueur. Elle a coûté plus d'un million et fut donnée à Nijni par l'empereur Nicolas.

Nous laissâmes à notre droite, au tiers de la montée à peu près, l'église Strogonof, fondée par les Strogonof marchands,qu'il ne faut pas confondre avec les Strogonof aristocrates. Enfin nous arrivâmes sur la place de la Fontaine, et nous nous trouvâmes en face d'une magnifique avenue d'une verste à peu près, qui commence derrière l'église et s'étend à perte de vue.

J'avais, comme je l'ai dit, des lettres pour M. Grass et pour

M. Nicolas Brilkine, directeur du *Mercury;* nous nous fîmes conduire au *Mercury.*

Je n'exagérerai pas si je dis qu'il y avait dans les bureaux du *Mercury* au moins trois cents personnes; nous fendîmes la foule et nous arrivâmes près de M. Brilkine.

Je n'eus pas besoin de me nommer: il me reconnut sans m'avoir jamais vu, et avant même que j'eusse ouvert la bouche.

— Vous arrivez un peu tard, me dit-il, mais enfin nous tâcherons de vous faire voir encore quelque chose. Je vais vous conduire chez Grass, qui vous a préparé un logement. Puis vous mettrez votre carte chez le gouverneur, qui est prévenu de votre passage, qui vous attend et qui vous prépare une surprise.

— A moi?

— Oui, à vous, et une surprise à laquelle vous ne vous attendez pas, je vous en réponds.

— On ne peut pas la savoir?

— Non.

— Et comment s'appelle votre gouverneur?

— Alexandre Mouravief.

— Est-il des Mouravief qui pendent ou de ceux qui sont pendus? demandai-je en riant.

— Il est de ceux qui sont pendus.

— Mais il était en Sibérie, il me semble?

— Oui; mais vous savez que l'empereur a donné amnistie générale, et, comme Alexandre Mouvarief avait été envoyé un peu légèrement en Sibérie, il a cru lui devoir un dédommagement et l'a nommé gouverneur de Nijni.

— Mais cet Alexandre Mouravief a été mêlé dans la conspiration de 1825?

— Oui, sur laquelle vous avez fait un roman. Vous trouverez chez lui à qui en parler.

M. Brilkine donna ses ordres pour que tout marchât en

son absence comme en sa présence, et sortit pour nous conduire chez son ami. Mais, comme il nous fit sortir par une porte opposée à celle par laquelle nous étions entrés, je poussai, à la vue du spectacle que j'avais sous les yeux, un cri d'étonnement.

Je dominais complétement la jonction de la rivière et du fleuve, de l'Oka et du, Volga et j'avais sous les yeux tout le champ de foire, c'est-à-dire deux lieues carrées de terrain à peu près, couvertes de baraques entre lesquelles circulait un échantillon de tous les peuples, russes, tatars, persans, chinois, kalmouks, que sais-je ?

La foire, vue du haut de la terrasse du *Mercury*, formait quatre villes.

L'une, entre les deux bras de l'Oka dans l'île.

L'autre, entre le lac Bagrontosovo et le premier canal du lac Motscherskoé.

La troisième, entre les deux canaux qui forment ce même lac.

Enfin, la quatrième, de l'autre côté du second canal, entre ce canal et le bois.

Cette dernière était complétement habitée par des femmes. C'est tout simplement la ville des courtisanes ; elle se compose de sept à huit mille habitants qui viennent là, dans les intentions les plus philanthropiques, de toutes les parties de la Russie d'Europe et même de la Russie d'Asie pour les six semaines de la foire.

Il faut avoir vu, à trois cents pieds au-dessous de soi, quatre villes, et, dans ces quatre villes, deux cent mille hommes circulant, entre un fleuve, une rivière, deux lacs, six ponts, huit quais, cent rues, pour se faire une idée de ce que c'est que ce cinquième élément que l'on appelle la multitude.

— Vous avez huit jours pour voir cela, monsieur, dit M. Brilkine en me tirant le bras, tandis que, moi...

— Tandis que vous, interrompis-je, vous quittez vos affaires pour me le faire voir. Allons chez M. Grass.

Nous allâmes chez M. Grass, où nous étions attendus et où notre appartement était préparé.

M. Grass, moins occupé que M. Brilkine, se chargea d'être notre cicérone et de nous promener par la foire.

M. Brilkine nous quitta en me recommandant de nouveau de ne pas oublier de mettre ma carte chez le général Mouravief, qui, vu la foire, habitait son palais des bords de l'Oka.

M. Grass était à notre disposition ; nous ne prîmes que le temps de réparer le désordre que trois jours de navigation sur le Volga avaient mis dans notre toilette, et nous descendîmes la même rampe que nous avions montée un quart d'heure auparaavnt.

En passant devant l'église Strogonof, M. Grass nous fit remarquer une précaution locale. L'église forme deux églises, l'église d'hiver et l'église d'été : l'église d'hiver, basse et que l'on chauffe à l'aide de quatre immenses poêles, et l'église d'été, trois fois haute comme l'autre, surmontée d'une immense coupole, et ornée d'un magnifique iconostase occupant toute sa hauteur.

J'ai dit comment on arrivait à l'avant-garde de la foire, c'est-à-dire à l'île de l'Oka, jointe à la ville basse par un pont de bateaux d'une demi-verste. Comme tous les ans, à la fonte des neiges, le Volga débordait et couvrait l'emplacement du bazar, on a résolu d'exhausser ce terrain de sept à huit mètres, ce qui était déjà un assez joli travail ; on y est parvenuen creusant de trois côtés, à l'entour de l'emplacement que l'on voulait exhausser, un canal qui communique avec le Volga, au moyen du lac Motscherskoé.

La terre tirée de l'immense excavation a suffi à exhausser le terrain.

On a ensuite établi un pilotis sur lequel deux mille cinq

cents boutiques, louées quatre cent mille roubles, c'est-à-dire un million six cent mille francs, ont été bâties.

On arrive à toutes ces boutiques couvertes en tôle, ornées d'une large galerie reposant sur huit mille colonnes de fonte, par le canal, qui est navigable.

L'église de Saint-Macaire, patron de la foire, domine toutes ces immenses bâtisses, ayant à sa droite une église arménienne, à sa gauche une mosquée mahométane.

En avant de Saint-Macaire sont deux rangées transversales de boutiques réservées aux Chinois, qui les couvrent d'ornements fantastiques, comme n'en rêvent pas les autres peuples, et comme en réalise celui-là. Ce sont des banderoles, des bannières, des étendards ornés de serpents, de dragons, d'oiseaux verts, rouges, bleus, jaunes, flottant au vent, au-dessus de toits irréguliers bâtis en couverture de pagode, et peints eux-mêmes de ces couleurs qui, criardes partout, deviennent harmonieuses entre leurs mains et sous leurs pinceaux.

C'est là que se vend particulièrement le thé ; au moment de notre arrivée, on en avait déjà vendu trente-deux mille caisses.

On aura une idée de la variété du commerce de cette foire, lorsque nous dirons qu'on y vend pour trois millions de pierreries et pour quatre cent mille francs de noisettes.

Les nattes sont comptées pour quinze cents mille francs, le caviar pour deux millions, la soierie pour huit millions.

Les marchandises russes seules montent (nous prenons, bien entendu, une moyenne) à quatre-vingt-dix millions.

Les marchandises du reste de l'Europe, à dix-huit millions.

Enfin, les marchandises asiatiques de la Chine, des Boukhars, des Kirghis, des Arméniens et des Persans, à dix-sept millions.

Vous comprenez qu'il nous serait impossible de passer en revue une pareille exposition. Nous nous bornerons à des aperçus généraux, tout en faisant observer que toutes les affaires se traitent sur parole, sans un seul contrat écrit, sans une seule feuille de papier timbré.

Autrefois, le marché se tenait à Kasan; mais, en 1554, Vasili-Ivanovitch, afin de ramener à la Russie cet immense commerce, défendit à ses marchands de se rendre dans cette ville, qui n'était pas encore conquise, leur indiquant celle de Makharief pour leur commerce d'échange.

Enfin, en 1817, pour rendre le commerce encore plus central et surtout pour donner plus de facilités au commerce russe, la foire fut transportée de Makharief à Nijni; mais elle reste néanmoins sous l'invocation de saint Macaire, saint qui n'a pas en Russie la mauvaise réputation qu'il a en France.

Aussi, pour tout le temps que dure la foire de Nijni, Makharief lui prête-t-elle obligeamment la châsse de son saint.

La France est représentée à Nijni par quelques marchandes de modes, par quelques bijoutiers et par des marchands de draps de Sédan et d'Elbeuf.

Je dois dire que la bijouterie et les modes ne sont pas appelées à donner aux peuplades asiatiques une haute idée de notre goût.

Il va sans dire que nous passâmes dédaigneusement devan les fers, la fonte, les cordages, les cuirs, les bottes de feutre et les bonnets fourrés pour arriver aux bazards chinois, tatars et persans.

Cela tenait sans doute à ce que les marchands étaient aussi curieux que les marchandises.

Là se déroulaient les châles de l'Inde, les étoffes chinoises, les tissus turcs, les tapis smyrniotes, les soies du Caucase, les ceintures enrichies de turquoises, les sabres, les poignards, les pistolets damasquinés; les pipes de toute es-

pèce, de toute forme, de tout prix, depuis vingt kopeks jusqu'à mille roubles; les selles, les brides et les caparaçons persans venus d'Erzeroum, de Nouchka, de Téhéran, de ces pays que nous allions voir, que nous ne connaissions encore que par les *Mille et une Nuits,* et que nous avions toutes les peines du monde à ne pas croire fabuleux.

Le premier effet d'une pareille cohue, le résultat d'un semblable tumulte est un étourdissement dont on ne se remet pas le premier jour; tous ces hommes allant et venant pour leurs affaires, croisés par des colporteurs tatars vendant, avec une infatigable persistance, des haillons, des guenilles, des bagatelles de toute espèce, semblaient autant d'échappés d'une maison de fous, au milieu desquels seuls les marchands turcs semblaient, par l'immobilité, la gravité et le silence, protester de leur raison.

Vers cinq heures du soir, M. Grass nous fit remarquer qu'il était temps de rentrer à la maison, où nous étions attendus pour dîner à six heures.

Nous n'avions guère qu'une verste à faire, mais ce n'était pas trop d'une heure pour la parcourir, attendu la quantité d'individus que nous avions à déplacer sur notre route pour faire passage à nos propres personnes.

En passant devant le palais du gouverneur, je ne mis point ma carte, attendu que j'avais oublié, en partant de France, de me munir de cette espèce de projectile, mais j'écrivis mon nom, qu'un domestique me promit solennellement de faire lire au général.

Le digne serviteur tint sa parole, car nous n'avions pas encore fini de dîner, qu'une ordonnance arriva nous invitant à aller prendre le thé le même soir à l'hôtel du gouvernement et à y aller dîner le lendemain.

On ne pouvait pas mettre plus d'empressement à me faire la surprise promise par M. Brilkine et M. Grass.

Nous nous informâmes à quelle heure on prenait le thé à

Nijni; il nous fut répondu que c'était de dix à onze heures du soir.

Il n'y avait pas à dire, il fallait tirer des malles l'habit noir, le pantalon noir, le gilet blanc, la cravate blanche et les bottes vernies, qui n'avaient pas vu le jour depuis Saint-Pétersbourg.

Nous allâmes attendre l'heure du thé au haut de la rampe qui domine le Volga et, par conséquent, tout le champ de foire.

J'étais curieux de voir s'illuminer toute cette immense scène, où trois cent mille personnes jouaient en plein air une de ces comédies où, comme dans les pièces antiques, le dieu Mercure fait le dénoûment.

L'effet de l'allumage fut magique et donna une illumination spontanée.

En moins de cinq minutes, tout eut sa lumière, torche, flambeau, lanterne ou fanal.

L'effet le plus pittoresque était produit par les barques naviguant sur les canaux, croisant, entrelaçant, mariant leur feux comme des chiffres fantastiques, noués et dénoués par la main des esprits de l'air.

A dix heures précises, nous étions au palais du gouvernement. Je reconnus mon serviteur; je lui glissai trois roubles dans la main et je fis mon entrée.

Le général Alexandre Mouravief était encore en famille avec mademoiselle de Gallinsky, sa nièce, les princesses Scherkaskoï et quelques amis intimes de la maison, entre autres M. Karamsine, le fils de l'historien.

A peine avais-je pris ma place dans le cercle, pensant malgré moi à cette surprise qui, d'après l'accueil que m'avait fait le général, ne pouvait être qu'agréable, que la porte s'ouvrit et que l'on annonça :

— Le comte et la comtesse Annenkof.

Ces deux noms me firent tressaillir, et me rappelèrent un souvenir vague.

Je me levai.

Le général me prit par la main et me conduisit aux nouveaux venus.

— M. Alexandre Dumas, leur dit-il.

Puis, à moi :

— M. le comte et madame la comtesse Annenkof, le héros et l'héroïne de votre *Maître d'armes*.

Je jetai un cri de surprise, et me trouvai dans les bras du mari et de la femme.

C'étaient bien cet Alexis et cette Pauline dont Grisier m'avait raconté les aventures, et des aventures desquels j'avais fait un roman.

En 1825, Annenkof avait pris part à la conspiration républicaine qui conduisit à l'échafaud Paul Pestel, Serge Mouravief, Bestuchef-Roumine, le polonais Kakhovsky et le poëte Ryléief; mais, jugé moins coupable que les autres, Anninkof n'avait été condamné qu'à un exil éternel en Sibérie.

Une jeune fille qu'il aimait, Pauline Xavier, obtint alors de l'empereur, quoiqu'elle ne fût pas la femme du proscrit, de le rejoindre aux mines de Petrovsky, dévouement qu'elle accomplit au milieu de mille dangers.

Ce texte fut pour moi le sujet d'un roman sévèrement défendu en Russie, et qui n'en devint, par conséquent, que plus populaire.

La princesse Troubetskoï, amie de l'impératrice, femme de Nicolas 1er, me racontait, un jour, qu'au fond de ses appartements, dans un boudoir retiré, la tzarine l'avait fait venir pour lire avec elle mon roman.

Au beau milieu de la lecture, la porte s'ouvrit et l'empereur Nicolas parut.

Madame Troubetskoï, qui remplissait la fonction de

lectrice, cacha vivement le livre sous les coussins du divan.

L'empereur s'approcha, et, restant debout devant son auguste moitié, qui tremblait encore plus que d'habitude[1] :

— Vous lisiez, madame? lui dit-il.

— Oui, sire.

— Voulez-vous que je vous dise quel livre vous lisiez?

L'impératrice se tut.

— Vous lisiez le roman de M. Dumas, *le Maître d'armes*.

— Comment savez-vous cela, sire?

— Pardieu! ce n'est pas difficile à deviner, c'est le derque j'ai défendu.

A cause de cette défense même, comme je l'ai dit, le roman du *Maître d'armes* était devenu très-populaire en Russie.

Si populaire, qu'un marchand de toile vendait, à la foire, des mouchoirs représentant une des scènes de ce roman, celle où la télègue qui conduit Pauline est attaquée par des loups.

Il va sans dire que mon héros et mon héroïne m'accaparèrent pour toute la soirée, ou plutôt que je les accaparai.

Ce fut alors à Annenkof de me raconter ses aventures.

Après être resté un an prisonnier à la forteresse, il en sortit en charrette avec les fers aux pieds et aux mains, et fut conduit jusqu'à Irkousk. Ils étaient partis quatre : Annenkof arriva seul; les autres étaient restés en route, morts ou gravement malades.

Arrivé à Asserchinsky, il y retrouva ses compagnons, les

1. L'impératrice, lors des événements de 1825, avait été prise d'un tremblement nerveux qui ne l'a jamais quittée et n'a fait qu'augmenter jusqu'au moment de sa mort.

uns employés aux mines d'argent, les autres enfermés dans un enclos à Tchita.

Cette séquestration avait pour but d'empêcher les proscrits de s'aboucher avec la population.

En effet, tous les ans, la population de la Sibérie augmente. La moyenne des exilés est de dix mille.

Au moment où Annenkof y arriva, on comptait deux cent mille colons.

Parmi ces colons, beaucoup sont volontaires: la vérité s'est faite sur la Sibérie du Midi, et il a été reconnu que c'était un pays magnifique, prodigalement riche, et, grâce aux proscrits que l'on y envoie et qui, en général, sont la fleur de l'intelligence, de deux siècles plus avancé que le reste de la Russie.

Ce fut aux mines de Petrôvsky que Pauline Xavier, devenue plus tard la comtesse Annenkof, rejoignit son amant.

Là était Bestuchef, proscrit de la même conspiration, devenu célèbre depuis comme romancier, sous le nom de Marlinsky.

C'est sous ce nom qu'il publia *Ammalat-Beg, Moullah-Nour, la Frégate l'Espérance* et trois ou quatre autres romans qui eurent un succès populaire en Russie.

La comtesse Annenkof me montrait un bracelet que Bestuchef lui avait scellé au bras afin qu'elle ne le quittât pas même à sa mort.

Le bracelet et la croix qui y était suspendue étaient forgés d'un anneau des fers qu'avait portés son mari.

Ils étaient restés en Sibérie de 1826 à 1853, c'est-à-dire vingt-sept ans, et comptaient bien y mourir, lorsque tout à coup la nouvelle de leur grâce arriva.

Ils m'avouèrent qu'ils avaient reçu cette nouvelle sans aucune joie. Ils s'étaient accoutumés au pays, s'y étaient fait une seconde patrie et étaient devenus de véritables Sibériens.

Quant à Bestuchef, il les avait quittés depuis longtemps, ayant obtenu de rentrer dans l'armée comme simple soldat et de faire la guerre au Caucase.

LXIII

KASAN

Nous restâmes trois jours à Nijni. Pendant ces trois jours, nous passâmes deux soirées et dînâmes une fois chez le général Alexandre Mouravief.

Revenu de Sibérie avec les autres prisonniers, il avait été fort étonné de trouver à Perm son brevet de gouverneur de Nijni.

Comme Annenkof et sa femme, dont les biens étaient sequestrés, ne savaient pas encore quel sort les attendait en Russie, le général avait offert à Annenkof la place de son secrétaire, que celui-ci avait acceptée et conservée, quoique, sur son ancienne fortune, le nouvel empereur lui eût déjà rendu douze cents paysans.

Le général Mouravief était un homme ferme et juste, auquel son long exil avait donné un profond sentiment du droit.

Il venait, lorsque nous passâmes à Nijni, de donner un exemple de cette fermeté, si rare chez les hauts fonctionnaires de Russie, qu'elle y est presque inconnue.

Quelque temps après l'avénement au trône du nouvel empereur, et deux ou trois mois à peine après que le général Mouravief était installé dans son nouveau gouvernement,

un propriétaire de la province de Nijni, M. R..., annonça à ses paysans que, pressé par le besoin d'argent, il était forcé de les vendre. M. R... n'était pas un maître sans reproche; cependant les paysans comprirent qu'ils pouvaient tomber dans de pires mains que les siennes, et, se réunissant, ils lui firent don d'une somme considérable, à la condition qu'ils ne seraient pas vendus.

M. R... prit l'argent, et, huit jours après, vendit terres et paysans à M. P...

Celui-ci, son contrat en poche, vint pour prendre possession de son nouveau domaine.

Son étonnement fut grand, lorsque les paysans déclarèrent qu'ils ne le reconnaissaient pas pour leur maître, attendu qu'ils avaient payé leur rançon à M. R...

Le gouvernement central, saisi de la double réclamation de M. P... et des paysans, envoya sur les lieux un jeune aide de camp de l'empereur, qui, cédant à je ne sais quelle suggestion, ordonna au gouverneur et au conseil de régence de Nijni d'envoyer en Sibérie ceux des paysans qui soutiendraient la nullité du contrat passé entre M. R... et M. P...

Mais le général Mouravief refusa absolument d'obéir et en référa au ministre de l'intérieur.

A notre passage, la question n'était pas encore jugée, et l'on avait grande peur qu'elle ne le fût pas selon le droit.

Ce qui nous détermina à partir de Nijni plus tôt que nous ne l'eussions fait, peut-être, c'est que notre digne hôte, M. Grass, partait lui-même pour Kasan, où il était appelé par une affaire pressante. Nous prîmes donc congé de notre honorable gouverneur, de nos chers amis le comte et la comtesse Annenkof, et nous nous embarquâmes pour Kasan sur *le Lotsman*, nom qui correspond à celui de pilote.

Il fallait que notre bâtiment fût digne de son nom pour

retrouver son chemin au milieu des milliers de bateaux qui encombraient le Volga, aussi bien au delà qu'en deçà de Nijni. Enfin il s'en tira sans trop d'avaries, et nous nous retrouvâmes sur une route navigable.

Vers le soir, on me fit remarquer le village de Liscovo, où nous jetâmes l'ancre.

C'était la principauté d'un certain prince géorgien, détrôné vers la fin du dernier siècle par les Russes, et auquel l'empereur Paul avait assigné une pension de cinquante mille roubles qui n'était, au reste, que le quart à peu près du revenu que lui donnait son ancienne principauté.

Ce prince, que l'on ne connaît que sous le nom de *prince géorgien*, Knias Grousinsky, a laissé dans tous les environs, et à dix lieues à la ronde, une réputation d'excentricité qui lui a survécu.

J'ai écrit un recueil de ces excentricités, que j'ai publié sous le titre de *Jacquot Sans-Oreilles.* Ce n'est pas à moi d'apprécier la valeur de ce volume; mais il a au moins le mérite de donner une idée parfaitement exacte des vieilles mœurs russes.

Le lendemain, au point du jour, nous nous remîmes en route; je n'étais plus l'ambassadeur de l'Angleterre, mais j'étais l'hôte de M. Grass; ce qui, aux yeux du capitaine du bâtiment, avait bien une égale valeur. Il en résulte que, depuis le capitaine jusqu'au dernier mousse, tout le monde était aux petits soins pour nous.

Depuis le village de Liscovo, une nouvelle population était apparue à nos yeux. Elle se composait d'espèces de bohémiens parlant une langue à part, qui n'était ni le russe, ni le tatar, ni le kalmouk. La seule industrie de ces malheureux est de traîner à la remorque les bateaux de marchandises qui descendent et qui remontent le Volga, c'est-à-dire de faire le métier que font chez nous les chevaux de

halage; leur nombre est mesuré au tonnage des bâtiments qu'ils remorquent : j'en ai compté jusqu'à quarante attelés à cette rude besogne.

Ils reçoivent, pour douze heures de travail, douze kopeks, dix sous à peu près.

On les nomme *tchouvachs*, et ils ont, à ce que nous assura le capitaine du *Lotsman*, une capitale nommée Tchebocksari. Je les crois d'origine finnoise ; presque tous sont chrétiens.

Leur costume est une simple chemise de grosse toile grise brodée de rouge, avec un pantalon qui leur vient jusqu'au genou.

Je leur ai toujours vu les jambes et la tête nues.

Au milieu des troubles qui ont agité le XVI[e] siècle en Russie, cette petite colonie, venue un jour on ne sait d'où, s'est établie entre Nijni et Kasan, et, inoffensive, est restée là, ne se mêlant aucunement aux autres populations, conservant sa vieille langue, observant ses mœurs antiques et n'exerçant pas d'autre profession que celle de remorqueurs de bateaux.

Vers midi, nous laissâmes à notre gauche la ville de Makharief, siége de l'ancienne foire, jusqu'à ce qu'elle cédât ce privilége à Nijni. Du Volga, on ne voit absolument rien de cette petite ville, rendue par le décret de l'empereur Alexandre à sa solitude première. La seule construction qui la signale à la curiosité du voyageur est son fameux couvent de Saint-Macaire, dont l'image va tous les ans présider la foire de Nijni.

J'ai acheté à Kasan de charmants coffres en fer-blanc, qui ont l'air de coffres de l'argent le plus pur et qui viennent de Makharief.

C'est à Makharief que furent internés les Français enlevés de Moscou par Rostopchine à l'approche de Napoléon : un ex-régisseur du Théâtre-Français, à Moscou, M. Armand

Domergues, a publié à Paris, en 1835, une curieuse relation de ce voyage et des mauvais traitements qu'eurent à souffrir, au milieu des populations fanatisées, nos malheureux compatriotes.

Vers six heures du soir, à travers les premières ombres du crépuscule, nous aperçûmes les minarets de l'ancienne ville tatare transformés en clochers, et s'élevant sur une colline située à six ou sept verstes du bord du fleuve.

Il faisait nuit noire lorsque nous jetâmes l'ancre et que nous débarquâmes sur un talus glaiseux, coupé de ravines.

Nous n'avions pas besoin d'aller le même soir jusqu'à la ville. M. Grass, qui avait des intérêts à Kasan, possédait une espèce de grand magasin dans lequel, avec des planches, on avait taillé un logement à cinq ou six cents pas du port.

Nous prîmes deux drojkys pour nous, et une télègue pour nos bagages. Dix minutes après, à travers fondrières et ravins, nous étions par miracle arrivés sans accident à notre destination.

Kasan est une de ces villes que l'on voit à travers le mirage de l'histoire. Ses souvenirs tatars sont encore si frais, que l'on ne peut s'habituer à voir en elle une ville russe. En effet, comme mœurs et comme costumes, c'est là que, jusqu'en 1552, a commencé l'Asie.

Fondée par Sayn, fils de Batou-Khan, en 1257, incorporée à l'immense empire mongol, Kasan fut le chef-lieu d'un khanat qui, vers le milieu du xve siècle, se sentit assez fort pour se rendre indépendant de l'ordre d'Or; seulement, la ville primitive n'était point où elle est aujourd'hui, mais plus haute sur la Kasanka, à vingt verstes environ de l'endroit où elle se jette dans le Volga. Pendant tout le xve siècle, l'histoire de Kasan n'est qu'une longue lutte entre les Tatars et les Russes et ensuite d'assassinats des gouverneurs indigènes par les Russes, ou des gouverneurs russes par

les indigènes. C'est dans cette période que se déroule la légende obscure, mais essentiellement populaire, de la reine Sumbeka. De même qu'au Caucase tous les châteaux sont bâtis par la reine Tamara, il y a à Kasan le palais de la reine Sumbeka, le clocher de la reine Sumbeka, le tombeau de la reine Sumbeka. Cet honneur est, en général, rendu par les peuples aux derniers souverains qui ont représenté leur nationalité.

Au mois d'août 1552, Ivan IV, notre Ivan le Terrible, qu'aucun historien ne s'est jamais avisé d'appeler Ivan le Brave, passa le Volga à la tête d'une armée formidable et établit son camp dans la vaste plaine qui s'étend du Volga à la mer, et dans laquelle s'élève aujourd'hui le monument funéraire élevé aux Russes morts pendant l'assaut du 2 octobre.

Cet assaut fut terrible; les Russes entrèrent par la brèche qu'occasionnna une mine creusée sous le kremlin, par l'ingénieur du tzar Rossmoib. On se battit de maison en maison, de rue en rue, avec l'acharnement que mettent dans l'attaque et dans la défense les peuples ennemis par la race, par les mœurs, par la religion.

Le jour même de la prise de Kasan, Ivan fit bâtir une petite église en bois, dont il avait apporté la charpente toute préparée, et qui fut construite en six heures de la base au faîte. On y dit la messe d'actions de grâces, et l'on y pria pour l'âme des Russes morts pendant le combat.

Selon toute probabilité, cette petite église avait été construite où s'élève aujourd'hui le monument en pierre.

Kasan, brûlé en 1774 par Pougatchef, ce Cosaque qui tenta de se faire passer pour Pierre III, et qui fut conduit à Moscou et montré au peuple dans une cage de fer, fut rebâtie par ordre de Catherine, et rebrûlée en 1815. Vingt-deux églises, trois couvents et les trois cinquièmes de la ville s'écroulèrent au milieu des flammes.

Voilà ce qui explique pourquoi Kasan, avec ses souvenirs orientaux, sa domination musulmane, est aujourd'hui une ville toute russe, avec neuf cent quatre-vingts rues, dix ponts, quatre barrières, quatre mille trois cents maisons, cinquante-huit églises, quatre cathédrales, quatre couvents, dix mosquées, deux hôtels pour les voyageurs, sept auberges, deux gargotes, cinquante mille deux cent quarante-quatre habitants, dont quinze mille sont mahométans, et les autres, chrétiens, russes orthodoxes, raskolniks ou protestants.

Vous comprenez que ce n'est pas moi qui ai compté tout cela : c'est un savant historien allemand nommé Erdmann.

Le peuple allemand a la bosse de la statistique.

On pense bien qu'il n'était pas question de lit dans le magasin de M. Grass. Nous avions dit adieu aux lits à Jelpatiévo pour ne les retrouver qu'à Nijni, et à Nijni pour ne les retrouver qu'à Tiflis.

Je me trompe, je trouvai un lit dans le palais du prince Toumaine, chez les Kalmouks. Nous causerons de ce lit, quand l'heure en sera venue.

Moynet, qui ne pouvait pas s'habituer à la simple planche slave, se réveilla avec le jour, et alla pousser une reconnaissance dans le pays. Une heure après, il revint en poussant des cris d'admiration. Comme il n'était pas d'un enthousiasme exagéré pour la Russie, force me fut de croire qu'il avait, en effet, trouvé quelque chose qui en valait la peine.

Je sautai à bas de mon banc, et je suivis Moynet, tout prêt à me servir de cicérone.

A la façon dont la maison habitée par nous était placée, nous ne pouvions voir Kasan qu'en suivant une ligne diagonale d'une demi-verste. Nous suivîmes notre diagonale, et, à l'extrémité de l'espèce de bourg où nous nous étions arrêtés, nous trouvâmes cette grande plaine dans laquelle Jean IV avait établi son camp.

Elle est aujourd'hui coupée par une immense chaussée de cinq verstes de long, tirée aussi droite que si elle avait été faite au cordeau. Cette chaussée, qui a cinq ou six mètres de haut et autant de large, domine les plus hautes crues du Volga, et même, dans les plus fortes inondations, laisse un passage facile et sûr du fleuve à la ville.

Moins cette chaussée, Kasan a l'air de s'élever alors au milieu d'un immense lac, et présente avec son vieux kremlin que n'a jamais atteint aucun incendie, et les clochers de ses soixante-deux églises, un aspect des plus fantastiques.

Mais ce qui frappe avant tout, comme masse imposante et pittoresque à la fois, c'est le monument élevé aux Russes morts pendant l'assaut; il date de 1811, je crois, n'appartient à aucune architecture connue, et, par sa forme basse et sombre, est parfaitement en harmonie avec le but funèbre que l'architecte s'est proposé.

On y monte par quatre escaliers appliqués aux quatre façades. L'intérieur est une chapelle, et, au milieu de la chapelle, s'élève un immense tombeau contenant toutes les têtes.

Le reste des ossements est dans une espèce de catacombe située au-dessous de la chapelle.

Le gardien qui nous fit voir cet ossuaire prétendait que le choix n'avait pas été fait entre les cadavres si scrupuleusement que le dit l'histoire : à son avis, un certain nombre de squelettes païens s'étaient glissés parmi les squelettes orthodoxes, et, en nous montrant certaines têtes aux mandibules saillantes et au front déprimé, il affirmait les reconnaître pour des crânes tatars.

Le monument funèbre visité, nous continuâmes notre route vers Kasan, qui se présentait à nous par son côté le plus grandiose, c'est-à-dire par celui du kremlin.

Je ne connaissais personne à Kasan ; mais j'avais, on se le

rappelle, une lettre de l'officier chargé des campements de l'armée, pour l'intendant général. Cette lettre m'autorisait à prendre dans les magasins une tente de colonel. Je n'en avais pas besoin de plus pour être sûr que, le lendemain, tout Kasan connaîtrait mon arrivée, et, grâce à l'hospitalité russe, je n'avais plus à m'inquiéter de rien : ni les détails ni les guides ne me manqueraient.

J'allais donc porter ma lettre à M. Jablonovsky. C'était le nom de l'intendant.

On entre à Kasan en franchissant sur un pont un immense ravin qui a conservé le nom arabe de Boulâk.

Ici commence la tradition, moitié mahométane, moitié catholique, avec une tête tatare et une queue russe.

Un immense dragon vivait dans le lac du Bain. — Il y a deux lacs à Kasan : le lac Noir et le lac du Bain. — Le dragon fit un pacte avec les habitants de la ville : c'était de leur percer un canal qui leur donnerait de l'eau et leur servirait de défense, s'ils voulaient, de leur côté, se charger de la nourriture quotidienne qui lui serait portée, tous les matins, sur une montagne située à trois verstes de Kasan, et qui consisterait en un bœuf, deux porcs et quatre brebis. Le pacte conclu, il se mit à si bien travailler avec sa queue, qui était pointue et armée d'un dard d'acier, qu'il perça le canal existant encore aujourd'hui.

Pendant cinquante ou soixante ans, les habitants de Kasan tinrent leur parole, et, tous les jours, ils avaient le spectacle du dragon sortant du lac, déroulant ses immenses anneaux dans le canal qu'il avait creusé et s'en allant sur la montagne dévorer son bœuf, ses deux porcs et ses quatre moutons.

Au bout de ce temps, les Kasanais commençaient à trouver le traité onéreux et cherchaient un moyen de l'éluder, lorsque arrivèrent dans le pays saint Ambroise et saint Gelan.

Les Kasanais leur exposèrent leur cas.

Les deux saints leur promirent leur assistance.

Ce n'était peut-être pas très-délicat de manquer de parole à un honnête dragon qui avait tenu la sienne; mais le dragon était tatar, et l'on n'était pas tenu à de si grands ménagements avec un païen.

Un matin, le dragon vint sur sa montagne; mais, au lieu de sa pitance accoutumée, il n'y trouva que saint Ambroise.

Un saint amaigri par le jeûne et par la pénitence n'était pas une compensation à un bœuf, deux porcs et quatre moutons gras. Aussi le dragon fit-il entendre de si terribles mugissements, que tous les Kasanais en tremblèrent de peur.

Saint Ambroise alors expliqua au dragon que le pacte qu'il avait fait était bon avec des musulmans, mais que, maintenant que les Kasanais s'étaient convertis, la pacte se trouvait résolu de plein droit. Le dragon mugit plus fort. Il trouvait la défaite mauvaise.

Saint Ambroise ajouta alors que si, lui, dragon, voulait recevoir le baptême, et vivre tranquillement dans son lac des poissons qui s'y trouvaient et même des animaux qui s'y laisseraient tomber, il était tout prêt, non-seulement à ne pas lui chercher noise, mais encore à le traiter comme un de ses paroissiens.

Le dragon, pour toute réponse, s'avança vers saint Ambroise, la gueule ouverte et dans l'intention bien évidente de le dévorer.

Saint Ambroise alors, d'une main leva son crucifix, et de l'autre fit le signe de la croix.

Le signe de la croix n'était pas achevé, que le dragon était mort.

Mais cette mort du dragon amenait un bien autre accident. Le corps du monstre couvrait une demie-lieue de terrain; pas moyen, par conséquent, de le transporter ailleurs

ou de l'enterrer. En se putréfiant, il corrompit l'air et donna la peste à la ville.

Alors, ce fut le tour de saint Gelan d'achever l'œuvre commencée par son confrère saint Ambroise. Il se mit à genoux, toujours sur la même montagne, et pria Dieu de faire cesser la contagion.

Dieu entendit son serviteur et la contagion cessa.

De là vient que saint Ambroise et saint Gelan sont les deux patrons de la ville et qu'un monastère est bâti sur la montagne même où le miracle s'accomplit sous l'invocation des deux saints.

Je ne sais, au reste, rien de plus complétement pittoresque que l'immense rangée de maisons, presque toutes en bois, bâties de l'autre côté du ravin, et qui regardent par leurs mille fenêtres sur la campagne. Chaque soir, toutes ces fenêtres, qui ont chacune leur lumière, forment une illumination qui a l'air d'une fête.

Les faubourgs sont au delà du ravin; du côté du lac du Bain et du lac Noir, les habitants de ce faubourg sont presque tous Tatars; cependant, comme ils ont au milieu d'eux quelques Russes orthodoxes, ceux-ci ont une église.

L'église et la mosquée se touchent et présentent, entre le croissant et la croix, une fraternité que l'on ne trouve probablement qu'à Kasan.

Un autre détail de mœurs ne manque pas non plus d'originalité.

Mahomet défend le vin, comme on sait; mais, dans certaines maladies cependant, il l'autorise comme remède.

A Kasan, les marchands de vin portent sur leur enseigne le mot *balzam*, pharmacie.

Le Tatar, malade de soif, entre dans la pharmacie, boit, à titre de remède, une bouteille de vin et sort guéri.

Mahomet n'a rien à dire : c'était un malade et non un ivrogne.

Une autre sorte d'enseignes, que l'on rencontre à chaque pas dans la ville, et qui m'est restée en mémoire, ce sont les enseignes des perruquiers : elles sont presque toutes à deux faces; d'un côté, elles représentent un homme qui se fait coiffer, de l'autre une femme qui se fait saigner.

La vieille tradition musulmane maintient la supériorité de l'homme. Il est beau et destiné à faire des conquêtes.

La femme, au contraire, être faible et maladif, n'est bonne qu'à se faire saigner.

Nous arrivâmes chez M. Jablonovsky. Je ne m'étais pas trompé, nous trouvâmes un homme charmant qui nous invita à venir prendre le même soir le thé chez lui, et qui, sur l'objection que nous lui fîmes que nous demeurions à cinq verstes de Kasan, mit sa voiture à notre disposition.

Il allait se charger le même jour de me choisir une tente plus confortables.

En outre, il se mit à ma disposition pour me faire voir tout ce que Kasan a de remarquable.

Nous commençâmes naturellement par le kremlin. La tradition veut que la plus haute tour, tour carrée, pyramidale, à quatre étages, ait été bâtie par Ivan IV, avec les débris des mosquées abattues par lui.

On nous en montra une autre, un peu moins élevée, à laquelle le peuple a conservé le nom de tour de Sumbeka.

Puis vint la grande cathédrale ou le Sobor, bâtie de 1552 à 1562, toujours par Ivan le Terrible. — Ivan le Terrible et la reine Sumbeka sont les deux personnages populaires de Kasan, l'une parce qu'elle y a fait le bien, l'autre parce qu'il y a fait le mal. – On y conserve (dans la cathédrale) une image miraculeuse connue dans toute la Russie sous le nom de Notre-Dame de Kasan, et, dans un cercueil de vermeil, les ossements de saint Rougotine. J'aurais voulu faire connaître en France ce saint, que j'y crois à peu près ignoré ; mais je n'ai pu, malgré mes recherches, recueillir sur lui

aucun renseignement qui mérite d'être consigné dans nos archives religieuses.

Toutes les églises russes sont bâties sur le même modèle : ce sont toujours cinq coupoles, quatre petites et une grande; elles sont plus petites ou plus grandes, mieux dorées ou plus mal dorées; c'est toute la différence.

En sortant du kremlin, nous allâmes visiter les boutiques.

Le grand commerce de Kasan est en cuirs et en pelleteries.

Nulle ville au monde, je crois, ne travaille le cuir comme Kasan; j'en ai rapporté trois ou quatre objets qui sont des merveilles de main-d'œuvre : une carnassière, qui m'a été donnée par le général Lahn; un matelas et des coussins, qui m'ont été donnés par M. Jablonovsky; une cartouchière des bretelles de fusil, des bottes, que j'ai tout simplement achetées dans un magasin et qui laissent à cent lieues tout ce qui se fait de plus soigné dans ce genre en France, et même en Russie, le pays du cuir par excellence.

Après les cuirs viennent les fourrures. On trouve à Kasan toutes les fourrures, depuis les peaux d'ours jusqu'aux peaux de martre, de petit-gris et de renard bleu. Ces fourrures viennent de Sibérie.

Les petits animaux à fourrure précieuse sont tués au fusil. Le chasseur, pour ne pas endommager leur peau, leur met dans l'œil une petite balle de la grosseur d'un pois.

Quant aux gros animaux, on les prend ou on les tue comme on peut.

Un marchand nous racontait qu'un des plus ardents chasseurs à l'ours était une femme; depuis cinq ans, elle lui avait fourni cinquante-trois peaux.

Ce même marchand — je ne garantis aucunement la vérité de la recette — nous racontait qu'une des façons

les plus communes de prendre l'ours en Russie, était avec un pot de cuivre étroit de goulot, large de fond. On met du miel au fond du *mednich*, c'est le nom de ce pot national; l'ours veut manger le miel, fait des efforts pour y fourrer la tête, y parvient, mange le miel, mais ne peut plus retirer sa tête et reste coiffé.

On comprend combien un pareil bonnet donne de facilité pour le prendre.

Le prix d'une belle peau d'ours à Kasan, la même qui se vend cinquante roubles à Moscou, et quatre cents francs à Paris, est de vingt à vingt-deux roubles, c'est-à-dire de quatre-vingts à quatre-vingt-dix francs.

Les peaux d'ours valent cinq roubles, c'est-à-dire vingt francs.

Quant aux peaux de zibeline, de renard bleu et de renard noir, leur prix varie selon l'intensité du froid et la récolte qu'on en a faite. Mais, en général, qu'on se le tienne pour dit, les fourrures sont plus chères en Russie qu'en France.

La fourrure d'ilka, dont Narychkine avait tapissé mon drokjy à mon départ de Jelpatiévo, était estimée huit cent roubles à Kasan.

Tout en faisant nos courses, nous rencontrâmes le recteur de l'université de Kasan, fondée (l'université, bien entendu) en 1804, par l'empereur Alexandre. Il n'y eut pas à s'en défendre, et nous dûmes le suivre à son établissement.

L'université de Kasan est comme toutes les universités : elle contient une bibliothèque, vingt-sept mille volumes que personne ne lit, cent vingt-quatre étudiants qui travaillent le moins possible, un cabinet d'histoire naturelle que les étrangers seuls visitent, et qui cependant contient une pièce unique au monde, un de ces fœtus que Spallanzani a tant demandés aux pâtres de la Sicile et que, malgré toute leur bonne volonté, ceux-ci n'ont pu lui procurer : c'est un monstre à corps de chèvre et à tête d'homme.

Ce phénomène examiné, j'invite les amateurs de légendes à se faire raconter l'histoire des deux squelettes qui forment la perspective d'une des salles, et qui s'offrent aux spectateurs sous une forme des plus maniérées.

La contorsion qui afflige leurs os, m'a dit le recteur, tient au supplice dont ils sont morts.

En Russie, où la peine de mort n'existe pas, la sentence ne porte jamais la peine capitale; seulement, on condamne, selon ses méfaits, un homme à cinq cents, à mille, à quinze cents, à deux mille, à trois mille coups de battogues.

On sait que la plus forte constitution succombe à deux mille deux cents ou à deux mille trois cents; mais la conscience des juges est tranquille. Pourquoi le patient n'a-t-il pas la force d'aller jusqu'au bout? C'est son affaire, ce n'est plus celle du juge qui l'a condamné.

Ces squelettes, dont les os ont conservé l'expression de la douleur, sont, l'un grand, l'autre petit. Ils appartiennent à deux assassins à qui leurs crimes on tfait une réputation dans tout le gouvernement de Kasan.

Le grand, soldat déserteur, forçat échappé de bagne, s'appelait Spaïkine.

Le petit, simple paysan, ayant des dispositions, se nommait Bekof.

Leur bonne fortune voulut qu'ils se connussent et s'appréciassent. De cette appréciation mutuelle naquit une association. Cette association fut dix ans la terreur de Kasan et des environs.

Voici comment et à quelle occasion les deux associés furent obligés de déposer leur bilan :

Il y a sous les murailles du kremlin une petite chapelle succursale d'un couvent de moines.

Cette petite chapelle est fort renommée.

Un moine y dit la messe tous les jours.

Un pauvre sacristain nommé Théodore, espèce d'idiot,

était chargé de faire la quête pendant l'office divin. L'église étant en grande sainteté, la quête était réputée excellente.

Spaïkine, le soldat, crut que le pauvre sacristain quêtait pour son compte, et que, malgré sa misère apparente, il était très-riche.

Théodore logeait dans une petite masure attenante à la chapelle.

Un jour, le moine, venant pour dire sa messe, attendit vainement le sacristain. Impatient de ne pas le voir venir, il résolut de l'aller prendre dans son domicile.

Il le trouva sur son lit, ensanglanté.

Le pauvre idiot était fort aimé. Comme il ne quittait pas l'église, le peuple, grâce à quelques-unes de ces superstitions qu'il a héritées de l'Orient, le regardait comme saint.

Mort d'une façon aussi tragique, il le regarda comme martyr.

Les moines ne jugèrent pas à propos de démentir une croyance qui ne pouvait que faire honneur à leur couvent.

Ils exposèrent publiquement le pauvre diable; mais voilà qu'au grand étonnement des médecins, le corps, échappant à la rigidité cadavérique et à la putréfaction, semblait, le huitième jour, aussi frais que le premier.

Bien plus, des blessures restées vermeilles, le sang continuait de couler.

Le peuple cria au miracle.

On avait vainement fait toutes les recherches possibles pour trouver l'assassin, lorsque, le huitième jour après le meurtre, un homme se présenta chez le grand maître de police, et se dénonça lui-même comme le meurtrier.

Cet homme était Spaïkine.

Voici ce qui l'avait déterminé à cette démarche inconsidérée :

D'abord, la nuit même de l'assassinat, voyant qu'il avait commis un meurtre inutile, puisque le pauvre sacristain

n'avait pas un kopek chez lui, il avait perdu la tête, et, heurtant la muraille de tous les côtés, il cherchait vainement la porte.

Alors, le mort s'était soulevé sur son lit, et, tendant le bras, la lui avait montrée.

Ceci avait déjà été pour lui l'objet d'une grave préoccupation.

La nuit suivante, il s'était réveillé et, s'étant senti les mains humides, il s'était vu les mains couvertes de sang.

Il en était arrivé ainsi les nuits suivantes.

Alors, il s'était enfui de Kasan, et s'était réfugié dans un village.

Mais le phénomène s'était reproduit.

Puis, jusque dans ce village, le bruit du miracle s'était répandu. Le septième jour, un paysan lui raconta à lui-même qu'il avait vu le cadavre du sacristain, que ce cadavre conservait toute sa fraîcheur, et que le sang continuait de couler des plaies.

— Cela ne m'étonne pas, avait dit le meurtrier, si toutes les nuits j'ai les mains sanglantes!

Et, vaincu par ses remords, il était venu chez le grand maître de police, et s'était dénoncé.

Mais le grand maître de police lui fit entendre que c'était une action louable de s'être dénoncé, sans doute, mais que, pour que cette action fût complète et râchetât ses crimes, il devait dénoncer son camarade.

Ceci lui parut moins logique : Bekof n'avait été pour rien dans le meurtre de Théodore.

Mais le prodige des mains ensanglantées ayant continué, mais le miracle de l'exposition du corps allant son train, Spaïkine vit qu'il fallait en finir, et non-seulement dénonça son camarade, mais indiqua même le moyen de le prendre.

Bekof fut pris ; tous deux, mis en jugement, furent condamnés à recevoir trois mille coups de baguettes.

Spaïkine, qui était grand, mince, affaibli par le remords, succomba au deux mille deux cent vingt et unième coup.

Bekof, qui était petit, trapu et impénitent, alla jusqu'à deux mille quatre cents.

Les deux cadavres appartenaient de droit à l'amphithéâtre de médecine. Les étudiants en firent deux beaux squelettes bien propres, qu'ils donnèrent à l'Université.

Il va sans dire que, le jour de la mort du meurtrier de Théodore, le sang du mort, qui avait coulé trente-deux jours, s'arrêta, et le cadavre prit sa rigidité.

Cet avertissement donné, on jugea prudent d'enterrer le corps.

Le pauvre idiot est inhumé dans la chapelle, où, de temps en temps, quand décroît la ferveur des fidèles, il fait des miracles.

A l'Université, nous fûmes rejoints par le grand maître de police, qui venait se mettre à notre disposition.

Je le répète, à moins que l'on ne soit tout à fait inconnu, je ne sais pas de voyage plus facile, plus commode et plus agréable qu'un voyage en Russie. Les politesses de tout genre, les offres de toute espèce se pressent sur votre chemin, sont mises à votre disposition. Ajoutez à cela que tout homme de distinction, tout officier supérieur, tout négociant renommé parle français, et met à l'instant même sérieusement, et pour qu'on les accepte, sa maison, sa table et sa voiture à votre disposition.

En quittant Nijni, par exemple, nous avions trouvé trois ou quatre colis de plus dans nos bagages. On m'avait entendu parler de ma prédilection pour le thé. Chacun m'avait envoyé son offrande.

J'emportais de Nijni trente ou quarante livres de thé, et du meilleur que l'on avait pu trouver.

A Kasan, c'étaient les cuirs et les peaux que l'on m'avait

vu examiner; on trouva moyen de me faire emporter des échantillons de tous les cuirs et de toutes les peaux.

Qu'on ne s'étonne pas de m'entendre toujours répéter la même chose, je n'ai que ce moyen de prouver ma gratitude à ceux qui ont fait, de mon voyage en Russie, un des plus beaux voyages que j'aie faits.

Si nous n'avions pas voulu retourner à la maison de M. Grass, nous eussions, dans cette ville où nous ne connaissions personne le matin et où tout le monde ignorait notre arrivée, nous eussions eu vingt invitations à dîner.

Mais j'avais hâte de revenir aux informations. On m'avait dit la veille, sous forme dubitative, il est vrai, mais on me l'avait dit comme probable, que la navigation postale était interrompue à cause de la saison déjà avancée, et que, si nous trouvions un bateau pour descendre jusqu'à Astrakan, nous ne devrions ce moyen de transport qu'à un heureux hasard.

M. Grass avait promis de courir à notre intention pendant la journée.

Il nous avait tenu parole, mais n'avait rien appris, sinon qu'un bâtiment d'Astrakan même, *le Nakimof*, qui était passé il y avait cinq ou six jours, devait repasser incessamment.

Ce bâtiment portait le nom d'un général russe tué à Sébastopol.

Le soir, j'exprimai mon inquiétude chez M. Jablonovsky; chacun aussitôt s'ingéra à nous trouver, le fleuve manquant, des moyens de transport.

Mais les moyens de transport se bornaient à la route de terre et, par conséquent, à la poste, en télègue ou en tarantasse; ce qui paraissait à tout le monde un pis aller fort acceptable.

Mais ce que je ne pouvais pas dire à tout le monde, c'est que j'avais réglé ma dépense sur les bateaux à vapeur et

non sur les chevaux de poste. Il est vrai que, si j'eusse soufflé un mot de cela, j'aurais eu, le même soir, de quoi faire le tour du monde.

Au reste, les détails d'argent ne sont pas insignifiants pour les voyageurs et surtout pour les artistes. Du moment que l'on est connu ou bien recommandé, le voyage de Russie est un des moins chers que je connaisse.

Dans mon voyage de Russie, c'est-à-dire dans un voyage de quatre mille lieues, j'ai dépensé, pendant dix mois qu'il a duré, un peu plus de douze mille francs, sur lesquels il faut compter à peu près trois mille francs d'achats.

Revenons à notre soirée chez M. Jablonovsky.

Le bruit s'était répandu que j'étais chasseur, de sorte que le général Lahn et son frère le colonel, qui prétendait gracieusement m'avoir connu à Paris, avaient déjà envoyé des messagers pour organiser une battue dans des bois fort giboyeux en lièvres, disait-on, situés à une trentaine de verstes de Kasan.

J'acceptai, sous réserve du *Nakimof.*

M. Lahn prit tout sur lui. Il dit un mot à l'oreille du maître de police, et le maître de police promit que les papiers du *Nakimof* ne seraient en règle que le lendemain du jour où la battue serait faite.

Le despotisme a bien ses inconvénients, mais parfois comme il a son agrément !

Le lendemain au soir, pour partir d'aussi bon matin que possible, nous couchâmes à Kasan.

Le colonel Lahn, qui était garçon, nous offrit l'hospitalité.

A six heures du matin, nous partîmes dans trois voitures de chasse différentes. Nous étions douze chasseurs.

M. le général Lahn m'avait pris pour lui.

C'était un homme fort distingué qui avait été aide de camp de l'empereur Nicolas, et qui n'en parlait que les larmes aux yeux.

Il avait connu tous les généraux distingués de la Russie, depuis le vieux Yermolof, le héros du Caucase, jusqu'à Menchikof, le défenseur de Sébastopol.

S'il n'avait fallu à Menchikof que de l'esprit pour défendre Sébastopol, Sébastopol n'aurait jamais été pris.

Menchikof est un des hommes les plus spirituels de toute la Russie, et ce n'est pas peu dire.

Un jour, une des jeunes grandes-duchesses demanda tout haut, à table, à son père, ce que c'était qu'un eunuque.

— Ma foi! dit l'empereur embarrassé, demande-le à Menchikof; je ne connais que lui qui soit capable de t'expliquer cela.

La princesse se tourna vers Menchikof.

— Princesse, dit celui-ci, c'est une espèce de chambellan du Grand Seigneur qui a encore la clef, mais qui n'a plus les boutons.

Un jour, l'empereur ayant renvoyé son ministre des finances, on s'inquiétait fort devant Menchikof de qui serait nommé.

— Ce sera indubitablement moi, dit-il.

— Comment, vous?

— Oui. Quand il n'y a plus eu de vaisseaux, on m'a nommé ministre de la marine. Quand il n'y a plus eu d'armée, on m'a nommé ministre de la guerre. Vous voyez bien qu'aujourd'hui qu'il n'y a plus d'argent, je ne puis manquer d'être nommé ministre des finances.

Le général Alexandre Tatischef, pendant la campagne de 1813, avait pris Cassel, capitale du nouveau royaume de Westphalie, qui dura en tout quatre ou cinq ans.

Comme c'était le plus grand exploit de son mari, la princesse Tatischef trouvait moyen de le citer au moins une fois par jour.

Or, il arriva qu'en faisant son récit habituel, la narra-

trice, contre toute prévision, oublia le nom de la capitale prise par son mari.

En ce moment, Menchikof traverse l'appartement.

— Prince, lui crie madame Tatischef, prince, quelle est donc la ville qu'a prise Alexandre ?

— Babylone, princesse, lui répond Menchikof sans s'arrêter.

Notre chasse fut tout ce que sont les chasses en battue, un grand bruit de voix, force coups de bâton donnés dans les massifs, et une fusillade interminable.

Quarante-cinq lièvres restèrent sur le carreau ; j'en tuai douze pour ma part et fus ramené en triomphe.

Une bonne nouvelle m'attendait au retour : *le Nakimof* était arrivé et partait le surlendemain pour Astrakan, où le capitaine promettait de nous conduire en dix jours.

Comme il chauffait avec du bois et non avec du charbon, il était obligé de renouveler son combustible tous les deux jours au moins et de s'arrêter cinq ou six heures à chaque chargement.

Ce qui eût été pour des voyageurs pressés un inconvénient n'était pour nous, qui voulions voir le pays, qu'un agrément de plus.

Nous fîmes prix avec le capitaine du *Nakimof* pour deux cents francs.

Le lendemain, riches ou plutôt embarrassés de cinq ou six colis, nous prîmes congé de nos amis de Kasan, et nous allâmes coucher à bord du bateau, qui leva l'ancre pendant la nuit.

LXIV

SARATOV

Nous avons dit que le Volga prenait sa source dans le gouvernement de Tver.

Ajoutons qu'il prend cette source aux environs d'Ostachkov.

Comme la Russie n'est qu'une vaste plaine, les quatre mille verstes du Volga ne sont qu'une longue hésitation.

En sortant de Tver, il se dirige du nord au sud.

Au bout de deux cents kilomètres, il tourne brusquement au nord-est.

Au centre du gouvernement d'Iaroslavl, il roule vers l'est en inclinant, au contraire, vers le sud.

Il fait ainsi mille kilomètres, à peu près, en passant au pied d'Iaroslavl, de Kostroma et de Nijni-Novgorod.

A Kasan, il change de nouveau de direction, et, après avoir décrit un coude septentrional, il court directement au midi sur une longueur de douze cents kilomètres.

A son entrée dans le gouvernement d'Astrakan, il modifie encore une fois sa marche et incline au sud-est, jusqu'à ce qu'il se jette dans la mer Caspienne.

Nous nous aperçûmes de cette déviation en nous éveillant. Le soleil, que nous avions toujours eu en face de nous, ou à peu près, se trouvait complétement à notre gauche.

Au reste, la vue que nous eûmes en montant sur le pont

était magnifique; nous étions à ce point de la navigation où la Kama, qui vient à grande vitesse de la Sibérie, se jette dans le Volga, et change complétement la couleur de son eau. En outre, comme elle venait de pays où la température était moins élevée, elle était couverte de glaçons neigeux qui, de loin, semblaient des bandes de cygnes.

La Kama, on le sait, prend sa source dans les monts Ourals; sa navigation est plus sûre et plus régulière que celle du Volga, en ce qu'il n'y existe pas de bas-fonds; elle est énormément poissonneuse; on y trouve tous les poissons des autres fleuves russes: la sevriouga, l'esturgeon, la truite, le soudak, la belouga, qui pèse parfois quatorze cents livres, et le silure, poisson inconnu chez nous, que l'on retrouve dans le Volga et dans le Dnieper, et qu'on ne peut pas vendre sans qu'il ait été visité, attendu que l'on trouve souvent dans son corps, comme dans celui du requin, des débris humains.

Après sa jonction avec la Kama, le fleuve s'élargit et l'on commence d'apercevoir des îles; la rive gauche reste plate, tandis que la rive droite, accidentée depuis Nijni, s'élève jusqu'à la hauteur de quatre cents pieds; c'est un terrain composé de terre glaise, d'ardoise, de calcaire et de grès sans aucun rocher.

Simbirsk, chef-lieu du gouvernement qui porte le même nom, est la première ville un peu importante que l'on rencontre, et encore est-elle à cinquante lieues de Kasan.

Ce qui frappe surtout en Russie, ce qui attriste par-dessus tout, c'est la solitude. On comprend que la terre pourrait nourrir dix fois plus d'habitants qu'elle n'en a; et cependant le Volga, la plus grande artère de la Russie, la seule voie de communication de la Baltique avec la Caspienne, attire plus qu'aucun fleuve la population sur ses bords.

En arrivant à Stavropol, le fleuve fait un immense coude vers Samara, puis il revient sur lui-même à Sizran.

Nous passâmes devant Simbirsk et Samara pendant la nuit; *le Nakimof*, plus brave que le bateau qui nous avait conduits à Nijni, marchait la nuit comme le jour; le capitaine nous avoua franchement que, comme nous touchions au premiers jours d'octobre, il craignait d'être arrêté par les glaces.

Toutes les fois que *le Nakimof* s'arrêtait pour acheter du bois, nous descendions à terre; mais les pays, en changeant de nom, étaient invariablement les mêmes. Toujours des isbas en bois habitées par des paysans en chemise rouge et en touloupe. A toutes ces stations, nous trouvions à acheter de magnifiques poissons. Le sterlet, qui se vend au poids de l'or à Moscou et surtout à Saint-Pétersbourg, nous coûtait trois ou quatre kopeks la livre.

A force d'examiner ce poisson, pour la chair duquel les Russes professent un fanatisme fort exagéré à mon avis, je finis par m'apercevoir que le sterlet n'était point une espèce à part, mais que c'était tont simplement du frai d'esturgeon qui passe à travers les barrages d'Astrakan et remonte le fleuve, *accipenser ruthenus*.

Au premier mot que je hasardai sur ce point, on me rit fort au nez; les Russes ne veulent pas admettre que la Providence n'ait pas créé une espèce à part pour la satisfation des palais des gourmands du Nord.

Or, voici ce que je puis affirmer aux gourmands du Midi et de l'Occident, c'est que, le jour où la pisciculture fera l'honneur à l'esturgeon de s'occuper de lui et de couver son frai, nous aurons du sterlet dans la Seine et dans la Loire.

Entre Stavropol et Samara, nous vîmes s'élever, sur la rive gauche du fleuve, un immense tumulus ayant la forme d'un fromage de Hollande; on l'appelle la montagne du Roi, parce que Ivan le Terrible, après avoir conquis Kasan, descendit le Volga et se fit servir à dîner à son sommet.

Une ville que l'on aperçoit dans le lointain, et dont les

coupoles semblent d'énormes taupinières, s'appelle la ville du Roi; sans doute, parce que Ivan s'y arrêta.

Trois jours après notre départ de Kasan, nous arrivâmes à Saratov.

Le capitaine avait un chargement à y faire, et nous prévint qu'il pourrait bien rester là un jour ou deux.

C'était assez triste. Nous n'avions pas de lettres pour Saratov, nous n'y connaissions naturellement personne; nous allions mortellement nous ennuyer pendant ces deux jours.

Comme j'avais, de mon côté, la jouissance de deux jours dont je pouvais disposer comme bon me semblerait, je fis alors mes conditions avec le capitaine.

En suivant sur une carte russe, avec le général Lahn, le cours du Volga, et, par conséquent, le chemin que nous devions suivre, il m'avait désigné, comme une chose extrêmement curieuse à voir, les lacs salés qui se trouvent à la gauche du fleuve dans les steppes kirghis.

A Kamischine, nous quitterions le bateau, nous prendrions une télègue et nous ferions une excursion de trois jours chez les Kirghis; le troisième jour, nous rejoindrions *le Nakimof* à Tzaritzine, point où le Volga est le plus rapproché du Don.

Le général Lahn avait l'espoir que je trouverais près du lac Eltone son ami le général Beklemichef, hetman des Cosaques; en ce cas, ce serait lui qui me ferait les honneurs des lacs salés.

Je lui avais demandé, à tout hasard, une lettre pour le général Beklemichef.

— Bon! avait-il répondu, vous vous nommerez : sa femme vous sait par cœur.

Et j'étais parti de Kasan, me promettant, s'il y avait possibilité, de faire une excursion chez les Kirghis.

En attendant, nous étions confinés pour un jour et demi à coup sûr, pour deux jours peut-être à Saratov.

Nous en prîmes notre parti et nous abordâmes.

Il faisait une petite gelée blanche des plus piquantes; ce qui ne contribuait pas peu à augmenter l'air de tristesse du pays.

Nous lâchâmes Kalino aux informations; mais Kalino était bien, sous le rapport des informations, l'être le moins intelligent que j'aie jamais connu.

Il n'a jamais compris cette phrase: « Informez-vous, Kalino. »

— De quoi? demandait-il.

— Mais de tout, parbleu!

Kalino baissait la tête, demandait combien il y avait d'habitants dans la ville, sur quelle rivière elle était située, à combien de lieues elle était de Moscou, combien de maisons avaient brûlé à son dernier incendie, et combien elle avait d'églises.

Kalino était né pour faire des statistiques.

Au bout d'une heure que nous courions, sur un atroce pavé, les rues boueuses de Saratov, — le soleil de midi ayant fait fondre la boue du matin, — nous savions que Saratov possédait trente mille habitants, qu'elle avait six églises, deux couvents, un gymnase, et qu'un incendie, en 1811, lui avait, en six heures, brûlé dix-sept cents maisons.

Il n'y avait pas avec tout cela de quoi passer un jour et demi, lorsque tout à coup, en levant le nez, je lus sur une enseigne:

ADÉLAÏDE SERVIEUX

— Ah! dis-je à Moynet, nous sommes sauvés, cher ami. Il y a ici des Français, ou du moins une Française.

Et je m'élançai dans le magasin, qui était un magasin de lingerie.

Au bruit que je fis en ouvrant la porte, une jeune femme, qui se tenait dans une seconde pièce, parut avec sa tournure parisienne et avec son sourire engageant sur les lèvres.

— Bonjour, ma chère compatriote, lui dis-je. Que peut-on faire quand on est pour deux jours à Saratov et que l'on a peur de s'y ennuyer ?

Elle me regarda avec attention, et se mit à rire.

— Dame, me répondit-elle, c'est selon le caractère et la profession : si l'on est frère morave, on prêche ; si l'on est commis voyageur, on offre ses marchandises ; si l'on est M. Alexandre Dumas, on cherche des compatriotes, on dîne avec eux, et, ma foi, comme on a de l'esprit, on se charge de faire paraître le temps court.

— Tenez, Kalino, dis-je à mon lauréat, vous ferez le tour du monde, voyez-vous, et vous ne trouverez que les Français pour vous répondre de ces choses-là. — Et d'abord, ma chère compatriote, puisque vous avez deviné que nous n'étions ni frère morave, ni commis voyageur, embrassons-nous ; ces choses-là sont permises à mille lieues de la France.

— Un instant ! appelons mon mari. C'est bien le moins qu'il soit de la fête.

Et elle appela son mari en me tendant les deux joues.

Il apparut comme j'en étais à la seconde joue.

On lui expliqua qui j'étais.

— Eh bien, alors, me dit-il en me serrant la main, vous dînez avec nous, n'est-ce pas ?

— Oui, mais à la condition que je ferai le dîner ; vous êtes gâté depuis que vous habitez la Russie.

— Bon ! il n'y a encore que trois ans.

— En ce cas, je me confie à vous ; il n'y a pas assez long-

temps que vous avez quitté la France pour avoir perdu les traditions de sa cuisine.

— Et, en attendant le dîner, que ferons-nous?

— Nous causerons.

— Et après le dîner ?

— Nous causerons. Oh! chère amie, ne savez-vous pas qu'il n'y a qu'en France et entre Français que l'on cause? J'ai d'excellent thé. Voilà Kalino, qui m'est donné comme interprète par le recteur de Moscou, mais qui ne comprend absolument rien à ce que nons disons, attendu que nous parlons le parisien, qui est une langue à part. Il va nous aller chercher notre thé; et, de temps en temps, nous parlerons français pour lui faire plaisir.

— Alors, entrez, et qu'il soit fait selon votre volonté.

Nous entrâmes et nous nous mîmes à bavarder. Au milieu du bavardage, un souvenir me revint.

— Vous avez parlé tout bas à votre mari; que lui avez-vous dit?

— Je lui ai dit de prévenir deux de nos amis.

— Français ou Russes ?

— Russes.

— Oh! la la! je flairais une trahison... Et que sont-ils, vos amis?

— L'un est prince, c'est sa position sociale; l'autre est poëtesse, c'est sa position intellectuelle.

— Une femme poëte, chère amie! nous allons avoir un amour-propre à caresser; autant vaut caresser un porc-épic.

— Non, elle a du talent.

— Alors, ce sera plus facile. Et votre prince est un vrai prince ?

— Je crois bien, un knins.

— Que vous appelez? Je vous préviens que je sais par cœur tous vos knins.

— Le prince Labanof.

La porte s'ouvrit juste en ce moment et un beau jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans entra.

Il avait entendu son nom.

— Je crois, dit-il, qu'il y a, en France, un proverbe qui prétend que, lorsqu'on parle du loup...

— Ma foi, justement; vous savez que je viens d'envoyer chez vous.

— Non; mais je sais que vous avez ici M. Dumas, et je voulais vous prier de me présenter à lui.

— Et comment savez-vous cela?

— Oh! chère amie, je viens de rencontrer M. Posniak, le maître de police, qui compte bien nous avoir tous à dîner demain chez lui... Mais présentez-moi donc.

Je me levai.

— Prince, lui dis-je, nous nous connaissons depuis longtemps.

— Dites que je vous connais. Mais vous, comment connaîtriez-vous une espèce de Tatar exilé à Saratov?

— J'ai beaucoup connu à Florence...

— Ah! oui, une tante à moi et mes cousines les jeunes princesses Labanof. Elles m'ont cent fois parlé de vous. Vous rappelez-vous la princesse Nadine?

— Je crois bien! nous avons joué la comédie ensemble, ou, plutôt, j'ai été son metteur en scène.

— Ah çà! qu'a-t-on décidé pour la journée? demanda le prince.

— C'est M. Dumas qui a fait lui-même le programme; si vous ne le trouvez pas bon, prenez-vous-en à lui.

— Voyons le programme.

— Nous causons, nous dînons, nous recausons, nous prenons du thé, et nous recausons encore.

— Après quoi, ces messieurs couchent chez moi pour ne pas avoir la peine de regagner leur bateau.

— J'accepterais à l'instant même si je ne craignais de vous déranger.

— Depuis combien de temps êtes-vous en Russie?

Il y a tantôt cinq mois.

— Eh bien, vous devez savoir que ce qui dérange le moins un Russe, c'est de donner à coucher chez lui. Il y a huit ou dix canapés dans la maison. Vous en prendrez chacun un. M. Dumas en prendra deux, et tout sera dit. Avez-vous des lits au bateau? En ce cas, allez au bateau; je vous préviens que je n'en ai pas à la maison.

— Eh bien, justement, j'ai un matelas et un coussin que l'on m'a donnés à Kasan; je les essayerai chez vous.

— Sybarite!

— Kalino, cher ami, apportez-nous le thé et faites-moi apporter mon matelas et mon coussin.

Kalino, en sortant, s'effaça pour faire place à une petite dame de vingt-huit à trente ans, ronde, grasse, aux yeux vifs, à la parole rapide.

Elle vint droit à moi en me tendant la main.

— Ah! c'est vous, enfin! me dit-elle. Nous savions que vous étiez en Russie; mais le moyen de croire que vous viendriez jamais à Saratov... — bonjour, prince! bonjour, Adélaïde!... — c'est-à dire au bout du monde! Vous y voilà. Soyez le bienvenu!

Il y a une charmante coutume en Russie. Je ne révèle pas cette coutume à tout le monde, mais seulement à ceux qui sont dignes de l'entendre. — Lorsque l'on baise la main d'une dame russe, elle vous rend immédiatement le baiser, sur la joue, sur les yeux, où cela se trouve enfin, comme si elle craignait que cela ne lui portât malheur de le garder.

Je baisai la main de madame Zénaïde, qui me rendit immédiatement mon baiser.

Cette manière de se dire bonjour active singulièrement la connaissance.

Il y a du bon dans les vieilles mœurs russes.

— Eh bien, lui dis-je, nous faisons donc des vers?

— Que voulez-vous qu'on fasse à Saratov ?

— Vous nous en direz?

— Est-ce que vous parleriez russe, par hasard?

— Non, malheureusement; mais vous m'en traduirez.

— Si cela peut vous faire plaisir.

La porte s'ouvrit; un officier entra avec des épaulettes de colonel.

— Bon! dit la maîtresse de la maison, voici M. le maître de police. Vous n'avez rien à faire ici, monsieur Posniak, et nous ne voulons pas de vous.

— Oh! que vous en vouliez ou non, il faut me subir, je vous en préviens; vous avez chez vous des étrangers, c'est de mon devoir de m'informer qui ils sont, et, s'ils sont suspects, de les emmener chez moi, de les garder à vue et de ne pas les laisser communiquer avec leurs compatriotes. Recevez-moi mal maintenant.

— Mon cher monsieur Posniak, donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Comment se porte madame Posniak? comment se portent vos enfants?

— A la bonne heure! voilà qui rachète votre première réception. Monsieur Dumas, je sais que vous êtes amateur d'armes, et voici ce que je vous apporte.

Et il tira de sa poche un charmant pistolet du Caucase, au canon damasquiné, à la crosse en ivoire incrustée d'or.

— Si vous traitez ainsi les gens suspects, comment traitez-vous vos amis?

— Mes amis, quand je les rencontre, je les invite à déjeuner pour le lendemain, et, s'ils refusent, je me brouille avec eux.

— C'est votre ultimatum?

— C'est mon ultimatum.

En ce cas, il faudra bien déjeuner chez vous.

On voit, d'après cette conversation et les projets arrêtés, comment se passèrent ces deux jours si redoutés, qui furent deux des meilleurs du voyage.

Une petite lingère parisienne, avec son esprit charmant, avait civilisé ce coin de terre, moitié russe, moitié tatar.

Quant à notre poëtesse, je voudrais pouvoir donner au lecteur une idée de son talent ; mais je ne puis que faire dans ce but une chose fort insuffisante : c'est de mettre en vers deux des pièces qu'elle me traduisit, et dont elle était l'auteur.

Jetez les yeux sur la carte, cherchez-y Saratov, et voyez à combien de lieues de notre civilisation sont nées ces deux fleurs du Nord, arrosées par les eaux glacées du Volga et battues par les âpres vents de l'Oural :

LE CHASSE-NEIGE

Quand j'étais chasse-neige et poursuivais, farouche,
Le voyageur perdu dans le steppe le soir,
Et que, pour l'endormir sur sa dernière couche,
Je lui chantais les chants de l'ange au voile noir,

J'étais terrible alors, j'étais le désespoir.

Et les hommes disaient : « Le dernier jour menace:
Vainement par le Christ nous nous croyions absous,
Le courroux du Seigneur dans la tempête passe,
Le monde est condamné, la mort vient : à genoux !

Dieu de miséricorde, ayez pitié de nous! »

Mais, quand je m'approchais de ta fenêtre, à l'heure
Où la lune, sur toi, projette un doux rayon,
Je me sentais tremblant comme un enfant qui pleure
Et retenais mon souffle et murmurais : « Pardon ! »

Car, rien que de te voir, je redevenais bon,

Et les hommes disaient : « La tempête s'apaise,
L'hiver fuit, tout renaît quand tout allait mourir.
Le gazon velouté s'étend sur la falaise,
On voit à l'Orient un coin du ciel s'ouvrir ;

C'est le printemps qui vient, les roses vont fleurir. »

L'ÉTOILE QUI MEURT

Je naquis le jour qui vit naître
Le monde encore inhabité.
Mais, ce soir, je vais disparaître
Et tomber dans l'éternité.

Mon règne lumineux s'achève !
Et déjà je vois le rayon
De ma rivale qui se lève
Et me remplace en mon sillon.

Je meurs sans haine et ne regrette
De ce monde prince ni roi,
Mais seulement le beau poëte
Qui rêvait, l'œil fixé sur moi.

Il oublia que c'est ma flamme
Qui baignait son front inspiré,
Et qui, pénétrant dans son âme,
Y réveillait le feu sacré ;

Et, sans se douter qu'il encense
L'étoile qui vit mon couchant,
L'ingrat, ignorant mon absence,
Lui chantera son plus doux chant.

Mais, si le même amour t'enivre,
Plus que moi, tu devras souffrir,
Pauvre sœur ! car je l'ai vu vivre,
Et toi, tu verras mourir.

N'est-ce pas une chose curieuse que de retrouver partout la poésie, cette langue universelle des cœurs malades, qui, dans les chants de l'Arabe, fait rugir le lion de l'Atlas, et qui, dans les steppes de l'Oural, rend le chasse-neige lui-même amoureux?

Si jamais je fais un voyage autour du monde, je recueillerai un chant d'amour partout où mon pied se posera, et je publierai ces différents jalons de la passion humaine, la même sous toutes les latitudes, sous le titre d'*Histoire du cœur*.

A huit heures du soir, nous quittions tous ces nouveaux amis, qui, j'en suis sûr, ont conservé mon souvenir comme j'ai conservé le leur. Ils nous reconduisirent jusqu'au bateau, où ils restèrent jusqu'au moment où on leva l'ancre.

Des torches qu'ils allumèrent après notre départ, et dont ils secouèrent la flamme, restèrent encore visibles pour nous près d'une demi-heure.

A la suite de la réclamation des deux jours qui m'étaient dus, il avait été arrêté que le capitaine nous déposerait en face de Kamischine, à Nikolaevsk, petit village situé sur la rive gauche du Volga.

Nous devions y être vers neuf heures du matin.

Une heure avant d'y arriver, prévenus par le capitaine, nous avions fait monter sur le pont le peu de bagages dont nous avions besoin pour notre excursion.

Nous descendîmes donc à Nikolaevsk, et nous nous acheminâmes vers la maison de poste, notre padarojné à la main.

Nous avons déjà dit, je crois, que le padarojné est un ordre des autorités russes aux maîtres de poste, de donner des chevaux à celui qui en est porteur. On ne peut pas plus prendre la poste en Russie sans padarojné, que l'on ne peut voyager en France sans passe-port.

Ces padarojnés sont plus ou moins pressants, plus ou moins étendus.

Mon padarojné venait de Moscou; il m'avait été donné par le gouverneur, le comte Zagrevsky, qui ne m'eût jamais laissé entrer à Moscou, s'il n'avait eu la main forcée. Or, comme ma présence dans une ville soumise à son gouvernement lui était d'autant plus désagréable qu'elle lui était en quelque sorte imposée, au moment où je lui avais, en signe de départ, fait demander un padarojné, il m'avait donné un véritable padarojné de prince, pour me déterminer à m'en servir le plus vite possible.

A la vue de notre padarojné, le starostat ne fit donc pas, pour nous donner les cinq chevaux que je lui demandais, les difficultés habituelles.

Rien de plus voleur, en général, qu'un maître de poste, si ce n'est deux maîtres de poste. Comme les chevaux sont à bas prix, — chaque cheval coûte deux kopeks, six liards par verste, — les starostats font, en général, de mauvaises affaires : il en résulte que, pour se rattraper du bon marché des chevaux, ils emploient tous les moyens possibles de rançonner les voyageurs; celui qui leur est le plus familier est de dire que leurs écuries sont vides, mais qu'ils peuvent se procurer des chevaux dans le voisinage. Seulement, ajoutent-ils, ces chevaux appartenant à des particuliers, ceux-ci ne veulent les louer qu'au double du prix de la poste.

Si vous donnez une seule fois dans le panneau, vous êtes perdu. De postillon en maître de poste, et de maître de poste en postillon, on connaîtra votre innocence, et, comme presque toujours, il vous faudra payer pour la perdre.

Mais, si vous avez quelque notion des lois postales en Russie, vous me direz :

— Chaque maître de poste du plus petit village est obligé

d'avoir au moins trois troïkas dans son écurie, c'est-à-dire neuf chevaux.

Si vous êtes très-fort sur les lois postales de la Russie, vous ajouterez :

— Chaque maître de poste a, en outre, scellé sur sa table, au bout d'une ficelle qu'il lui est expressément défendu de couper, un livre de poste retenu là à demeure, fixé par le cachet en cire du district. Il y va de son brevet si le cachet en cire est rompu, et si le starostat ne donne pas de bonne raison de sa rupture. Sur ce livre, il consigne le nombre de voyageurs qui passent et la quantité de chevaux que les voyageurs ont pris.

Oui, c'est parfaitement vrai; mais, comme jamais personne ne vérifie le livre, ils peuvent, le livre en main, n'avoir jamais un cheval à l'écurie.

Les Russes, qui ont l'habitude de voyager dans leur pays, lorsqu'ils rencontrent ces sortes d'obstacles, font ordinairement la vérification du livre, non pas avec la plume, mais avec leur nagaïka; au bout d'un total de cinq ou six coups de nagaïka posés sur le dos du starostat, il se trouve presque toujours une troïka dans l'écurie.

La nagaïka est un fouet qui s'achète, en général, le même jour où l'on prend le padarojné. Il arrivera un moment où, pour la commodité des voyageurs, on fournira l'un et l'autre dans le même bureau. En 1858, on les vendait encore séparément.

Les voyageurs étrangers répugnent d'abord, il faut leur rendre cette justice, à ces sortes de façons ; mais, comme, au bout d'un certain temps, ils voient qu'ils sont dupes de leur philanthropie, ils prennent peu à peu les habitudes du pays.

Remarquez bien que, depuis Catherine II, les starostats ont le rang d'officier.

Le fouet a encore une autre utilité : c'est, quand il a forcé

le starostat à fournir les chevaux, de forcer les chevaux à marcher en frappant, non pas sur le dos des chevaux, mais sur le dos des postillons.

Rien ne se fait en Russie comme ailleurs ; mais, lorsque l'on connaît bien la Russie, on finit par arriver à son but. Le chemin est un peu plus long et un peu plus accidenté, voilà tout.

Au bout d'un voyage de cinq à six mille verstes, en Russie, on est obligé d'acheter un fouet neuf, et cependant on ne se rappelle pas avoir donné un seul coup de fouet sur le dos d'un cheval.

Nous donnons ces détails comme d'une exacte vérité et surtout d'une importance extrême.

S'informer au premier sujet de Sa Majesté l'empereur Alexandre que l'on rencontrera.

LXV

CHEZ LES KIRGHIS

Nous avions à faire quelque chose comme deux cent soixante verstes.

Soixante-cinq lieues de France, à peu près.

Sur une surface aussi plane, et sur un chemin aussi roulant que celui des steppes, on ferait ces soixante lieues en un jour, si l'on ne perdait pas deux heures à chaque station.

Une croix au cou, qui, à tout employé russe, indique le rang de colonel, abrége l'attente d'une demi-heure, à peu

près ; une plaque à l'habit, qui indique le rang de général, l'abrége d'une heure environ.

En Russie, je l'ai déjà dit, tout est réglé par le *tchine*. On se rappelle que *tchine* est la traduction du mot français *rang*.

Seulement, en Russie, le rang ne se gagne pas, il s'acquiert; les hommes y sont employés, non pas selon leur mérite, mais selon leur *tchine*.

Aussi, le *tchine* est-il, au dire d'un Russe, une véritable serre-chaude d'intrigants et de voleurs.

Voici la hiérarchie russe et la façon dont on s'élève :

Secrétaire de province, secrétaire de collége, conseiller honoraire, assesseur de collége, conseiller de cour, conseiller de collége, conseiller d'État, conseiller d'État actuel, conseiller privé, conseiller privé actuel de deuxième classe, conseiller actuel de première classe.

La Russie est le pays où il y a le plus de conseillers et qui demande le moins de conseils.

Eh bien, tous ces titres sont les degrés du *tchine*, et donnent des grades correspondant à ceux de l'armée.

Ainsi, rien qu'à l'endroit de la poste, si un capitaine a des chevaux déjà attelés à sa voiture et qu'arrive un colonel, il fait dételer les chevaux de la voiture du capitaine et les fait mettre à la sienne.

Ainsi fait le général du colonel, et le maréchal du général.

Mon padarojné portait : « M. Alexandre Dumas, *littérateur* français. »

Or, comme le mot *littérateur*, n'ayant probablement pas d'équivalent en russe, était écrit en français, et que pas un maître de poste ne savait ce que veut dire *littérateur*, Kalino traduisait ce titre par celui de général, et l'on me rendait les honneurs dus à mon *tchine*.

Rien de plus triste que ces longues plaines plates, couvertes d'une bruyère grise, si complétement inhabitées, que

ont dix à douze pieds de diamètre, et, par conséquent, trente à trente-six pieds de circonférence.

Elles renferment un lit ou une natte, une armoire et quelques ustensiles de cuisine.

Nous passâmes au milieu de deux ou trois de ces campements, et l'on en voyait d'autres au loin, disséminés par groupes de cinq à six tentes.

Il faut quatre chameaux, ou huit chevaux au moins, pour emporter une de ces tentes et la famille qu'elle abrite.

Les chevaux kirghis sont petits, rapides, infatigables : ils mangent l'herbe du steppe, et rarement le cavalier s'occupe d'eux autrement que pour leur enlever leur mors et leur laisser ainsi la liberté de manger.

D'orge ou d'avoine, on comprend qu'il n'en est pas même question.

Nous étions décidés à marcher jour et nuit — les steppes n'offrant rien d'autrement curieux à voir — jusqu'à notre arrivée aux lacs. Comme nous savions que nous ne trouverions absolument rien à manger en route, nous nous étions précautionnés de pain, d'œufs durs et de vin.

En outre, nos amis de Saratov nous avaient fait rôtir deux poulets et cuire un soudak au court-bouillon.

Lorsque la nuit vint, on fit quelques difficultés pour nous donner des chevaux. La raison de ce quasi-refus était que nous pouvions, dans l'obscurité, être arrêtés par les Kirghis.

Nous répondîmes en montrant nos fusils; d'ailleurs, nous étions convaincus que, dans le voisinage d'un poste de Cosaques aussi considérable que celui qui stationne au lac Eltone, nous n'avions absolument rien à craindre.

Le résultat nous donna raison; vers deux heures du matin, nous nous arrêtâmes à une station de poste, non point parce que nous craignions les Kirghis, mais parce que nous étions glacés.

La gelée, nous l'avons dit, nous avait pris à Kasan et la neige à Saratov; et, dans le steppe, où rien ne s'oppose au passage du vent, il pouvait faire de six à sept degrés au-dessous de zéro.

Nous avons déjà dit que les stations russes sont faites toutes sur le même modèle; qui en a vu une les a vues toutes.

Quatre murs blanchis à la chaux, deux planches représentant à la fois des canapés ou des lits au choix de celui qui en use, une table, deux tabourets, deux chaises et un poêle faisant saillie dans la chambre; voilà ce qu'avec de l'eau chaude, dans laquelle, sous le nom de thé, on fait infuser des plantes de la flore locale, voilà ce que l'on est invariablement sûr de rencontrer.

Seulement, dans les steppes kirghis, l'eau est saumâtre, et les palais un peu délicats doivent y renoncer.

A manger, rien, mais absolument rien!

Donc, en Russie, on ne saurait trop le répéter, il faut tout emporter avec soi; un matelas pour mettre sous ses reins, un oreiller pour mettre sous sa tête, des vivres pour mettre sous sa dent.

Dans la nomenclature de nos vivres, j'ai nommé le soudak; mes lecteurs, qui peuvent, un jour ou l'autre, se trouver en contact avec cet estimable poisson, me permettront de leur donner à son endroit quelques renseignements.

Lorsque le voyageur gastronome arrive à Saint-Pétersbourg, il entend parler du sterlet; lorsqu'il arrive à Moscou, il entend parler du sterlet; lorsqu'il dit: « Je vais m'embarquer sur le Volga, « on lui répond :

— Vous êtes bien heureux! vous allez manger du sterlet.

Et, en attendant, on lui sert une soupe au sterlet qui coûte quinze roubles, on lui sert une fricassée de sterlets aux *accourcis* qui en coûte cinquante.

Il trouve la soupe trop grasse, il trouve la fricassée trop fade, et il finit par dire :

— Peut-être je me trompe ; sur le Volga, je verrai.

Et, en effet, une fois sur le Volga, une fois Nijni-Novgorod passé, une fois que l'Oka, rivière à sterlets, s'est jetée dans le Volga, il ne voit plus que des sterlets, on ne lui sert plus que des sterlets ; les Russes qui n'ont pas de moustaches se lèchent les lèvres pour n'en rien perdre, les Russes qui ont des moustaches ne les essuient pas pour en conserver l'odeur. Et chacun chante son hymne, celui-ci à l'Oka, celui-là au Volga, seuls fleuves de la Russie où l'on trouve ce délirant poisson.

Eh bien, j'ose m'inscrire contre l'adoration générale. Le culte des sterlets n'est pas une religion raisonnée, c'est un fétichisme.

C'est une chair jaune, molle, sans saveur, que l'on assaisonne avec de fades ingrédients, sous le prétexte de lui laisser son goût primitif, mais, en réalité, parce que les cuisiniers russes, race sans imagination aucune et, ce qui est bien pis, sans organe dégustatif, n'ont pas encore su trouver la sauce qui lui convient.

Peut-être me direz-vous :

— Il y a des cuisiniers français en Russie ; pourquoi ces cuisiniers n'ont-ils pas cherché la sauce encore introuvée?

C'est que nos cuisiniers, à nous, tombent dans le défaut contraire des cuisiniers russes ; ils ont, eux, l'organe dégustatif trop développé ; ce qui leur donne *des préférences*, chose fatale pour un cuisinier.

Un cuisinier qui a *des préférences* vous fait manger ce qu'il aime, et non pas ce que vous aimez. Ou, si vous réclamez absolument un plat de votre goût, et qui ne soit pas du sien, il se dit en lui-même avec cette férocité que

la domesticité développe dans les serviteurs contre les maîtres :

— Ah ! tu aimes ce plat-là, toi? Eh bien, je vais t'en faire manger, du plat que tu aimes !

Et, si c'est une sauce piquante, il y met trop de vinaigre ; si c'est une brandade, il y met trop d'ail; si c'est une blanquette, il y met trop de farine; si c'est un pilau, il y met trop de safran.

Il en résulte que, ne trouvant plus bons les plats que vous aimez, vous vous en dégoûtez, vous n'en demandez plus, vous n'en mangez plus, et, lorsque vous en parlez dans quelque réunion gastronomique, vous dites :

— J'aimais ce plat-là autrefois, mais je ne l'aime plus ; vous savez que les goûts changent tous les sept ans.

Ce n'est pas vous qui ne l'aimez plus, c'est votre cuisinier qui ne l'aimait pas.

Eh bien, les cuisiniers français, n'aimant pas le sterlet, ne se donnent pas la peine de chercher une sauce à un poisson qu'ils n'aiment pas.

Rien de plus simple : ceci n'est point de la cuisine, c'est de la philosophie.

Mais écoutez ce que je vais vous dire, voyageurs qui descendez ou remontez le Volga, que vous soyez disciples de M. d'Aigrefeuille, de Grimod de la Reynière ou de Brillat-Savarin : près du sterlet, poisson aristocratique, beaucoup trop vanté, se trouve le soudak, poisson commun, vulgaire, démocratique, beaucoup trop méprisé : le soudak, qui tient le milieu, comme goût, entre le brochet et le merlan ; le soudak, qui a sa sauce toute trouvée; cuit au court-bouillon, mangé à l'huile et au vinaigre en rémolade, à la tartare ou avec une mayonnaise; toujours bon, toujours succulent, toujours parfumé, à quelque sauce qu'il soit mangé, et coûtant deux kopeks la livre, tandis que, même sur le Volga, le sterlet coûte un rouble.

Il est vrai que Kalino, qui n'avait pas été bourré de sterlet à l'Université, en sa qualité de Russe et par esprit national, préférait le sterlet.

Mais, comme nous étions deux contre un et que toutes les questions se décidaient à la majorité des voix, nous opprimions Kalino, et force lui était de manger du soudak.

Il en mangea tant et si bien, qu'il finit par être de notre avis et par préférer le soudak au sterlet.

Pardon de la digression. Nous revenons à la station de poste; rien ne nous fait penser à un bon dîner comme une table vide.

Nous dormîmes deux heures dans nos pelisses, moi, en ma qualité de doyen d'âge, sur les deux planches, les autres à terre.

Au point du jour, nous prîmes notre tasse de thé, et je regardai ces messieurs boire par-dessus leur thé un petit verre de vodky, abominable eau-de-vie de grain, à laquelle je n'ai jamais pu m'habituer; puis nous nous remîmes en route.

A part ces tentes de feutre éparses çà et là, à part les cavaliers kirghis allant d'un campement à un autre, attachés à leur longue lance, nous traversions un véritable désert sans ondulation, sans limite, un océan de bruyères qui, au printemps, devait faire un tapis vert des plus joyeux, mais qui, aujourd'hui qu'elles étaient défleuries, couvraient tout le steppe d'une nappe uniforme de couleur gris-poussière, marbrée de temps en temps de roux.

J'avais espéré rencontrer un gibier quelconque; mais mon œil de chasseur s'usait à percer les immenses solitudes sans y reconnaître autre chose que quelques alouettes cochevis et un oiseau gris du genre de nos becfigues, qui, en s'envolant, jetait deux ou trois petits cris aigus et allait se reposer à une centaine de pas de l'endroit où nous l'avions fait lever.

Vers midi, nous laissâmes à notre droite un lac dont j'ignore le nom. Il me sembla voir voler au-dessus de son eau des points gris et blancs qui devaient être des oies sauvages et des mouettes. Mais ils étaient à plus de trois verstes de nous, et je ne trouvai pas que ce fût la peine de nous déranger pour un coup de fusil qui serait probablement perdu.

Nous continuâmes donc notre route avec d'autant plus d'ardeur, que nous n'avions plus que deux stations à franchir pour être arrivés.

En effet, vers trois heures, nous vîmes devant nous, s'étendant à l'horizon comme un immense miroir d'argent, le lac Eltone, premier but de notre course.

Une heure après, nous nous arrêtions sur sa rive septentrionale, au bureau d'administration des salines.

Autour du bureau d'administration, s'élevaient quelques maisons en bois, la caserne et les écuries d'un poste de Cosaques.

Il se faisait partout un grand mouvement, et nous en demandâmes la cause.

Nous jouions véritablement de bonheur. L'hetman des Cosaques d'Astrakan, l'ami du général Lahn, le général Beklemichef était en tournée, et, depuis la veille, était arrivé au lac Eltone.

Disons, avant de les aborder comme description, un mot de ces fameux lacs salés qui sont une des richesses de la Russie méridionale.

Ceux que nous visitions en ce moment ont cela de remarquable qu'ils sont à trois ou quatre cents verstes de la mer Caspienne. Ils ne peuvent donc, comme ceux des environs d'Astrakan, comme ceux qui sont situés entre le Terek et le Volga, avoir pour raison d'existence le retrait de la mer, qui aurait laissé d'immenses flaques d'eau salée dans les endroits plus bas que son niveau.

La Russie compte cent trente-cinq de ces lacs, dont quatre-vingt-dix-sept sont encore aujourd'hui vierges de toute exploitation, ou à peu près.

D'où vient au lac Eltone et aux lacs qui l'avoisinent le sel que l'on y recueille?

Sans aucun doute de dépôts salins, étendus par la nature dans certaines couches faisant partie de la croûte du globe.

La Petite-Russie abonde en mines de sel; et, à Tiflis, ce sel se vend sur les places publiques, les jours de marché, par blocs de la forme et du poids de nos pierres de taille ordinaires. Le produit des lacs en exploitation dans le gouvernement d'Astrakan est, par année, de deux cents millions de kilogrammes, à peu près. Les vingt lacs exploités le long du Terek, sur la rive droite du Volga, produisent annuellement, de leur côté, une moyenne de quatorze à quinze millions de kilogrammes de sel.

Nous avons vu plusieurs de ces derniers lacs complétement desséchés; nous avons même eu la curiosité de les traverser comme les Hébreux ont fait de la mer Rouge, à pied sec; aucun d'eux ne recevait aucune rivière, ni aucun ruisseau, et n'était en communication avec aucune source artésienne.

Ces lacs, desséchés en automme et en hiver, se remplissent, soit au printemps, à la suite de la fonte des neiges, soit en été, à la suite des pluies d'orage.

Les eaux opèrent à l'instant la dissolution d'une certaine quantité de sel contenue dans le limon et dans les couches de terre sur lesquelles repose la masse des eaux; les grandes chaleurs arrivent, les eaux, de quelque part quelles viennent, s'évaporent et laissent, en s'évaporant, de larges plaques de sel cristallisé, d'une blancheur éclatante, que les ouvriers n'ont plus que la peine d'enlever à la pelle et de jeter dans des chariots.

Il n'en est pas de même du lac Eltone, qui a dix-huit lieues de tour et qui ne tarit jamais.

Au lieu de nous arrêter à l'administration des salines, qui n'est pas un hôtel, ou dans quelques-unes de ces maisons de bois dont la propreté est au moins douteuse, nous tirâmes notre tente de notre télègue, et la déployâmes sur le bord du lac, la surmontant d'un petit drapeau tricolore que les dames nous avaient fait à Saratov.

Pendant que je m'occupais à constituer un dîner avec le reste de nos provisions et ce qu'il nous était possible de nous procurer sur le bord du lac Eltone, j'entendis les pas de plusieurs chevaux qui s'arrêtaient dans le voisinage de notre tente, et je vis s'avancer un officier russe avec le costume simple et sévère des Cosaques.

— Pardon, monsieur, me demanda-t-il en excellent français, au moment où je détachais six côtelettes d'un quartier de mouton que venait d'acheter Kalino, mais seriez-vous, par hasard, M. Alexandre Dumas que nous attendons depuis un mois à Astrakan?

Je m'inclinai, j'avouai mon identité, et je répondis:

— Le général Beklemichef, sans doute?

— Lui-même. Comment! vous me connaissez de nom, vous savez que je suis ici, et vous ne venez pas me demander à dîner?

— Je n'avais de lettres que pour madame, lui répondis-je en riant.

Le général Lahn m'avait parlé de madame Beklemichef comme d'une femme charmante.

— Et vous les lui remettrez, je l'espère bien, répondit le général. Elle se fait une fête de vous voir. Mais comment, diable! vous êtes-vous perdu dans ce désert?

Je lui expliquai l'envie qui m'avait pris de voir les lacs salés.

— Vous êtes bien bon, me dit-il en secouant la tête, d'a-

voir de ces envies-là sans être forcé de les avoir. Il n'y a rien de bien curieux ici; cependant je me mets à votre disposition.

— Le général Lahn m'avait dit que vous auriez cette complaisance.

— Ah! vous connaissez Lahn, un de mes bons amis, homme excellent! Voulez-vous faire le tour du lac?

— Ne suffirait-il pas d'en faire le demi-tour?

— Parfaitement; demain, si vous voulez, à dix heures du matin, plus tôt ou plus tard, à votre choix, nous monterons à cheval. Votre voiture ira vous attendre à l'autre extrémité, sur la ligne cosaque. Vous la trouverez là avec tous vos effets.

— Nos effets se composent d'une tente et d'un sac de nuit; vous voyez qu'ils ne sont pas embarrassants. Mais ce qui est plus embarrassant, c'est que nous n'avons pas de voiture; notre télègue, à cette heure, est très-probablement en train de retourner à son hangar avec les chevaux de la dernière station.

— Alors, tout est pour le mieux, me répondit le général; nous allons à cheval jusqu'au lac Bestouchef-Bogdo. Ma tarantasse est à Stafka-Karaïskaïa; vous la prenez jusqu'à Tzaritzine, vous la laissez là, et, à mon tour, je la reprends pour retourner à Astrakan, où je fais tout ce que je puis pour être arrivé aussitôt que vous. Quant à votre tente et à votre sac de nuit, nous les chargerons sur un cheval et vous les retrouverez à Bestouchef-Bogdo.

Nous nous regardâmes en riant, Moynet et moi; nous étions habitués à voir arranger les choses de cette façon-là en Russie. C'est ce sentiment inné de l'hospitalité qui, chez les Russes, leur fait trouver tout facile lorsqu'il s'agit de rendre service à un voyageur.

— Accepté, dis-je au général en lui tendant la main.

— Maintenant, demanda-t-il, que puis-je vous envoyer de ma cuisine?

— Absolument rien aujourd'hui; mais, demain, cela vous regarde; vous connaissez les ressources du pays, vous êtes venu nous trouver, tant pis pour vous.

— C'est bien. Sur quoi allez vous coucher?

— Sur la terre; ce sera encore moins dur que les lits des stations. Nous avons nos pelisses, nos touloupes et nos couvertures; c'est tout ce qu'il nous faut. Seulement, vous allez vous charger de notre ami Moynet, qui est un délicat. C'est, je vous en préviens, un amateur des pays chauds et qui aime mieux l'ombre des palmiers que celle des sapins.

— Vous trouverez la chaleur de l'autre côté du Caucase.

— Alors, dépêchons-nous, vite, d'y arriver! dit Moynet. Maudit pays, où le froid vous prend par la moelle des os!

— Laissez dire Moynet, général; il tousse encore d'un rhume qu'il a attrappé au mois de juillet.

Le général indiqua à Moynet la maison qu'il habitait et se retira.

Nous dînâmes en constatant la supériorité des moutons du lac Eltone sur toutes les autres espèces de moutons que nous avions mangés depuis notre arrivée en Russie.

Le lendemain, cette supériorité nous fut naturellement expliquée par la présence d'immenses troupeaux paissant dans les prairies salées qui se prolongent sur une étendue de deux verstes.

Ils avaient — produites par les mêmes causes — les qualités qu'ont nos moutons de Pré-Salé en Normandie.

FIN DU TOME TROISIÈME

TABLE

XLIV.	— Ropcha	1
XLV.	— La Finlande	14
XLVI.	— En remontant la Néva	37
XLVII.	— Schlusselbourg	58
XLVIII.	— Les moines de Konivetz	68
XLIX.	— Pèlerinage forcé à Valaam	79
L.	— De Serdopol à Magra	89
LI.	— Moscou	102
LII.	— Un incendie	111
LIII.	— Ivan le Terrible	126
LIV.	— Visite à la Moskova	143
LV.	— Sur le champ de bataille	155
LVI.	— Retour à Moscou	167
LVII.	— Le couvent de Troïtza	180
LVIII.	— La route de Jelpatiévo	190
LIX.	— En descendant le Volga	202
LX.	— Ouglitch	215
LXI.	— Rive droite et rive gauche	233
LXII.	— Nijni-Novgorod	281
LXIII.	— Kasan	259
LXIV.	— Saratov	246
LXV.	— Chez les Kirghis	296

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME

POISSY, TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES
D'ALEXANDRE DUMAS
PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté	1
Amaury	1
Ange Pitou	2
Ascanio	2
Aventures de John Davys	2
Les Baleiniers	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
La Bouillie de la comtesse Berthe	1
La Boule de neige	1
Bric-à-Brac	2
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
Charles le Téméraire	2
Le Chasseur de sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Le Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	2
Le Collier de la reine	3
La Colombe	1
Les Compagnons de Jéhu	3
Le Comte de Monte-Cristo	6
La Comtesse de Charny	6
La Comtesse de Salisbury	2
Les Confessions de la marquise	2
Conscience l'innocent	2
La Dame de Monsoreau	3
La Dame de Volupté	2
Les Deux Diane	3
Les Deux Reines	2
Dieu dispose	2
Les Drames de la mer	1
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
Une Fille du régent	1
Le Fils du Forçat	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Gaule et France	1
Georges	1
Un Gil Blas en Californie	1
Les Grands Hommes en robe de chambre. — César	2
La Guerre des femmes	2
Histoire d'un casse-noisette	1
L'Horoscope	1
Impressions de voyage :	
— Une Année à Florence	1
— L'Arabie Heureuse	3
— Les Bords du Rhin	2
— Le Capitaine Arena	1
— Le Caucase	3
— Le Corricolo	2
— Le Midi de la France	2
— De Paris à Cadix	2
Impressions de voyage :	
— Quinze jours au Sinai	1
— En Russie	3
— Suisse	3
— Le Speronare	1
— La Villa Palmieri	1
— Le Véloce	2
Ingénue	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe de Walter Scott (trad)	2
Jane	1
Jehanne la Pucelle	1
Louis XIV et son Siècle	4
Louis XV et sa Cour	2
Les Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de glace	2
Le Maître d'armes	1
Les Mariages du père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	10
Mémoires de Garibaldi	2
Mémoires d'une aveugle	2
Mémoires d'un méd.—J. Balsamo	5
Le Meneur de loups	1
Les Mille et un Fantômes	1
Les Mohicans de Paris	4
Les Morts vont vite	2
Napoléon	1
Une Nuit à Florence	1
Olympe de Clèves	3
Le Page du duc de Savoie	2
Le Pasteur d'Ashbourn	2
Pauline et Pascal Bruno	1
Un Pays inconnu	1
Le Père Gigogne	2
Le Père la Ruine	1
La Princesse de Monaco	2
La Princesse Flora	1
Les Quarante-Cinq	3
La Régence	1
La Reine Margot	2
La Route de Varennes	1
Le Salteador	1
Salvator (suite et fin des Mohicans de Paris)	5
Souvenirs d'Antony	1
Les Stuarts	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
Le Testament de M. Chauvelin	1
Trois Maîtres	1
Les Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'Enfer	1
La Tulipe noire	1
Le Vicomte de Bragelonne	6
La Vie au désert	2
Une Vie d'artiste	1
Vingt ans après	3

POISSY. — TYP. DE A. BOURET.

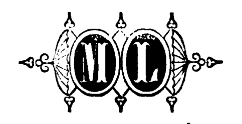
IMPRESSIONS
DE VOYAGE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

— EN RUSSIE —

QUATRIÈME SÉRIE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1866

IMPRESSIONS

DE VOYAGE

— EN RUSSIE —

LXVI

LES STEPPES ET LES LACS SALÉS

Nous allumâmes un grand feu de bruyères en face de la porte de notre tente, qui, étant tournée du côté opposé au vent, ne recevait du feu que la chaleur, la fumée étant emportée vers Astrakan et s'allongeant dans l'air, aussi épaisse et aussi noire que celle d'un bateau à vapeur.

J'écrivis toute la soirée. Notre tente avait une table circulaire tenant au poteau du milieu. C'était la première fois, depuis mon départ de France, que les murailles d'une maison, les cloisons d'un chemin de fer ou les parois d'un bateau à vapeur ne pesaient pas sur moi. J'avais, d'ailleurs, toutes les peines du monde à me persuader à moi-même que j'étais entre l'Oural et le Volga, ayant les Tatars

à ma gauche et les Kalmouks à ma droite, au milieu de ces populations mongoles qui vinrent d'Asie en Europe sur les pas du khan Tchengis et de Timour le Boiteux.

La ligne de Cosaques au milieu de laquelle nous avons campé, et qui contourne les lacs en exploitation, a pour but de les garantir des déprédations de ces braves Khirgis, qui, voleurs dans l'âme, se glissent la nuit entre les postes, si rapprochés qu'ils soient, pour emporter leur charge de sel.

Cette ligne de Cosaques passe à travers une vingtaine de petits lacs de même essence, sinon de même formation, va rejoindre la mer Caspienne, et se prolonge tout le long de la côte en une accolade dont Astrakan forme le point de réunion, protégent à la fois les salines et les pêcheries.

Au moment où j'allais me décider à me jeter sur ma touloupe, un Cosaque m'arriva avec un mot du général Beklemichef et un magnifique papak blanc.

Le papak est un bonnet de peau de mouton d'Astrakan ayant la forme de celui de nos hussards, mais n'ayant pas la même roideur.

Le papak était destiné à me tenir chaud à la tête pendant la nuit, et la lettre m'expliquait la destination du papak.

Ce bonnet, magnifique du reste, avait attiré mon attention sur la tête du général, et deux ou trois fois, malgré moi, mes yeux s'étaient portés dessus.

Le général, à la direction de mes yeux, avait deviné que j'ambitionnais une parure semblable à la sienne, et il me l'envoyait.

Ne regardez jamais deux fois une chose qui appartienne à un Russe, ou, quel que soit le prix qu'il y attache, il vous la donnera.

Grâce à l'attention du général Beklemichef, je pus mettre en pratique, dès cette nuit-là, la première passée au

bivac, un des préceptes d'hygiène des Orientaux, qui est de se tenir la tête chaude.

Le second vint tout seul, grâce au vent coulis qui passait sous ma tente : c'est de se tenir les pieds froids.

L'hygiène exige tout le contraire en Occident.

Le lendemain, à neuf heures du matin, le général Beklemichef nous fit dire que le déjeuner nous attendait.

Nous nous rendîmes aussitôt à l'invitation.

En sortant de table, nous trouvâmes les chevaux sellés et bridés, notre tente chargée, notre escorte prête.

Nous mîmes trois heures à contourner une des rives du lac formant un immense hémicycle. Partout l'aspect en est le même, invariablement de la bruyère rougie en approchant de l'eau salée. On croirait qu'elle est en fleur; point : c'est la plante elle-même qui change de couleur.

Nulle part le plus petit monticule ne domine cette immense étendue d'eau, qui a trois lieues et demie de long et plus de deux lieues de large.

A dix ou douze verstes les uns des autres, nous trouvions de petits postes de Cosaques de trois hommes, avec une petite écurie pour trois chevaux. Ces postes, si minimes qu'ils soient, suffisent à la garde du lac. MM. les Kirghis ne se permettent jamais l'attaque à main armée, comme font les Tcherkesses, les Tchetchens et les Lesghiens.

Nous nous arrêtâmes, vers deux heures de l'après-midi, au bord d'un second lac qui n'a pas de nom, quoiqu'il ait cinq lieues de tour.

Il est situé à peu près à moitié chemin du lac Eltone au lac Bestouchef-Bogdo.

Notre dîner y était préparé sous notre tente, qui nous avait précédés et qui s'ouvrait sur les rives du lac.

Rien ne peut donner une idée — je ne puis m'empêcher de revenir sur ce point — de la profonde mélancolie qu'inspirent ces immenses plaines unies comme la mer dans ses

jours de calme, et qui ne donne pas même aux voyageurs la distraction d'une tempête, à moins que ce ne soit celle des tempêtes de sable. Il est vrai que nous faisions connaissance avec le steppe dans son mauvais moment, quand il était désséché par les premiers vents d'hiver. Au printemps, lorsque toutes ces absinthes sont vertes, lorsque toutes ces camomilles sont jaunes, lorsque toutes ces bruyères sont roses, ce ne sont plus des steppes, ce sont des prairies.

Le dîner fini, nous avions encore trois heures de jour, et, en pressant nos chevaux, noûs pouvions aller coucher au village de Stafka-Karaïskaïa, petite bourgade d'une quarantaine de maisons; si bien que, le lendemain au soir, nous pouvions être à Tzaritzine.

La bourgade de Stafka-Karaïskaïa se compose, comme je viens de le dire, d'une quarantaine de maisons, dont six ou huit appartiennent à l'administration ou à des employés.

Les autres appartiennent à des Arméniens et sont des hôtels garnis.

C'est là que se tiennent tous les officiers russes commandant à cette ligne de Cosaques.

J'eus donc, ce sóir-là, une chambre garnie.

La garniture de cette chambre se composait d'une chaise en paille, d'un canapé en bois, d'une table couverte d'une toile cirée, d'un portrait de l'empereur Alexandre II et de sa famille, faisant pendant à un portrait de Napoléon Ier, avec des épaulettes d'or en paillon.

Notre souper avait était commandé par le général dans le restaurant de la localité.

Ce restaurant possède un billard qui est porté en ligne de compte comme une des suprêmes distractions de Stafa-Karaïskaïa.

Aussi est-il toujours, retenu deux ou trois jours d'avance.

Et, en effet, à quoi peuvent s'amuser une vingtaine d'offi-

ciers isolés au milieu des steppes, dans des plaines sans gibier, près d'un lac sans poissons?

Ils ont bien l'agrément de voir tirer le sel.

Cela peut être curieux pendant les premières heures; mais, au bout d'un mois, cela devient monotone, Jugez au bout d'un an!

Nous fîmes le tour du billard après souper, comme nous avions fait le tour du lac après déjeuner.

L'hospitalité est si sainte en Russie, que l'on voulait nous céder le billard.

On comprend que nous refusâmes. Ce qui perpétue les dévouements, c'est de ne pas en abuser.

Le lendemain, nous gravîmes la seule montagne qu'il y ait dans ces steppes; c'est d'elle que le lac Bestouchef tire son second nom de Bogdo, qui veut dire colline.

Au sommet de cette colline et en se tournant vers l'est, on a le Volga derrière soi; à gauche, le lac, que l'on découvre dans toute son étendue: en face de soi, un petit fortin cosaque; de l'autre côté du lac et à droite, les prairies salées couvertes de moutons.

Le but de notre voyage était rempli; nous avions fait trois cents verstes dans les steppes; nous avions vu des kibitkas kirghis; nous avions visité les deux plus grands lacs salés de la Russie, et nous avions fait connaissance avec un des plus braves et des plus aimables officiers de l'armée russe.

En outre, nous avions trouvé une tarantasse sur laquelle nous ne comptions pas.

A onze heures, nous montâmes en voiture et prîmes congé du général Beklemichef.

En portant mes yeux sur Kalino, je le vis enrichi d'un sabre et d'un fusil cosaques.

C'était un cadeau du général.

Deux heures après, nous traversions sur un bac l'Actouba, qui n'est rien autre chose qu'un bras de Volga.

Le soir, vers cinq heures, nous étions en face de Tzaritzine, et, aux dernières lueurs du jour, nous pûmes voir *le Nakimof* se balançant sur l'eau en face de la ville.

Cette vue nous fit un certain plaisir; nous avions été trente heures de plus qu'il n'avait été convenu, et *le Nakimof* eût continué sa route sans nous, que nous n'eussions rien eu à dire.

Nous laissâmes la tarantasse du général Beklemichef à l'endroit convenu, et, sans perdre un instant, nous sautâmes dans un bateau, et nous nous fîmes conduire à bord du *Nakimof.*

Notre brave capitaine nous avait reconnus de loin et nous faisait force signes de tendresse.

Nous le remerciâmes de la complaisance qu'il avait mise à nous attendre.

Cette complaisance nous fut expliquée en deux mots.

Le brave Pastoukof — c'était le nom de notre capitaine — avait fait, sans nous en prévenir, un petit marché à Saratov : c'était de prendre à la remorque, à Kamischine, un bâtiment chargé d'une vingtaine de pièces de canon en destination d'Astrakan.

Après nous avoir conduits à Nikolaevsk, au lieu de continuer de descendre le Volga, il l'avait donc remonté jusqu'à Kamischine, où, le lendemain matin, il avait pris les canons à la remorque.

Ce travail l'avait occupé jusqu'au soir.

Le soir, la difficulté de la navigation l'avait décidé à attendre le lendemain matin.

Le lendemain matin, il était parti; mais, alourdi par la remorque, il n'était arrivé à Tzaritzine que deux heures avant nous ; de sorte que, si nous eussions eu le malheur d'être exacts, et si nous fussions arrivés la veille au matin,

au lieu de penser qu'il n'y était pas encore, nous eussions cru qu'il était parti et fussions, de quelque façon que ce soit, partis à notre tour.

Tout était donc pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Mais où la chose commença à se gâter, ce fut lorsqu'il nous avoua qu'il avait fait marché pour prendre à sa remorque, à la suite de ses canons, un second bâtiment chargé de blé.

Seulement, le bâtiment n'était pas chargé; il chargeait et n'aurait terminé cette opération que le lendemain vers cinq heures.

A son avis, ce retard nous mettait fort en avance. Voici comment :

Il chargerait de bois, non-seulement *le Nakimof*, mais encore les deux autres bateaux, et, de cette façon, nous pourrions, ayant assez de combustible pour le reste de la route, aller d'une seule traite à Astrakan.

Nous proposâmes au capitaine, si la chose pouvait l'arranger, de lui donner deux jours au lieu des quinze ou dix-huit heures qu'il demandait.

Une idée m'était venue.

Comme Tzaritzine était le point le plus rapproché du Don, c'était de prendre, le lendemain au point du jour, des chevaux, et de faire à cheval les soixante verstes qui séparent les deux fleuves.

Ptolémée est le premier qui signale ce rapprochement. Selim songea le premier à établir une communication entre le Volga et le Don.

C'était en 1559, époque où il entreprenait sa campagne, ayant pour but d'arracher Astrakan à la domination moscovite. Il fit même remonter le Don à sa flottille militaire, avec ordre, arrivée à Katchalinskaïa, d'ouvrir immédiatement un canal de réunion avec le Volga.

Ce projet avorta par suite de la déroute de l'armée turque, qui s'était imprudemment engagée dans les déserts du Manitch.

Pierre le Grand eut à son tour la même idée; il envoya à Doubovka un ingénieur anglais, nommé Perry, avec ordre de faire un tracé, et, le tracé fait, de pousser les travaux avec une grande activité.

Sous l'empereur Nicolas, de nouvelles études furent faites et achevées dans le cours de l'année 1826.

Aujourd'hui, ou plutôt quand nous passâmes à Tzaritzine, on parlait de remplacer le canal toujours projeté, jamais exécuté, par un chemin de fer; mais le prix des transports par chariots est tellement modique, qu'il est probable que longtemps encore on s'en tiendra à ce mode de locomotion.

Malheureusement, notre capitaine était bien décidé à se remettre en route le lendemain dans la journée, de sorte qu'il ne put nous accorder les deux jours dont nous avions besoin pour notre excursion.

Au reste, nous étions sur le théâtre des exploits du fameux brigand Stenka Razine, véritable héros de légende, comme Robin Hood, Jean Sbogar et Fra Diavolo.

Le bandit Stenka Razine, écartelé parce qu'il était simple Cosaque, eût été probablement un grand homme et un illustre conquérant s'il fût né prince. Il avait l'audace du brigand, le coup d'œil du général, le courage du conspirateur, par-dessus tout, ces conditions pittoresques de beauté, de caprice, de générosité et d'inattendu qui popularisent l'*outlav*, comme disent nos voisins les Anglais.

Ce fut en 1669, sous le tzar Alexis, que Stenka Razine donna son premier signe d'existence, en rassemblant une troupe de bandits, et en pillant les barques qui montaient et qui descendaient le Volga. L'impunité et le succès doublèrent bientôt ses forces. Après s'être attaqué aux barques, et les avoir prises, il s'attaqua aux villes, et les prit.

Le gouverneur d'Astrakan commence alors à s'inquiéter de ses progrès, et envoie quelques troupes contre lui. Stenka Razine marche seul au-devant de ces troupes, presque toutes composées de Cosaques, leur fait un discours dans leur langue; les Cosaques crient : « Vive Stenka Razine! » et passent avec lui. Le gouverneur s'adresse alors à un corps russe commandé par des gentilshommes; il en donne la conduite au stolnik Bogdan Svérof. Le corps russe part, rencontre Stenka Razine, ou plutôt est surpris par lui, et plus de mille gentilshommes restent sur le champ de bataille.

Au lieu de se laisser aveugler par sa victoire, Stenka Razine, pour donner à son nom le temps de se populariser, se retire sur le Jaïk et s'établit dans la ville d'Iatskoï; là, il est joint par un autre aventurier, nommé Serge le Louche, qui vient de battre les strélitz sur le Volga. Tous deux se jettent sur la Perse, brûlent et pillent toute la portion qui aboutit à la mer Caspienne, et se retirent avec un butin immense et en emmenant prisonnier le fils du gouverneur du Ghilan, pris en bataille rangée.

Alors commence la tactique habituelle des bandits dans les pays esclaves ou mal gouvernés. Stenka Razine se présente aux populations comme un envoyé de Dieu, chargé de donner en son nom la justice que leur refusent les grands de la terre. Il est le protecteur des faibles, le libérateur des esclaves, l'ennemi des oppresseurs; tout ce qui est riche est rançonné, tout ce qui est grand seigneur est proscrit. L'argent de la noblesse est répandu parmi les pauvres, non point avec une telle libéralité cependant que les trois quarts n'en restent dans les mains du bandit justicier. Toutes les bandes dispersées par l'apparition successive des sept ou huit faux Démétrius, viennent rejoindre Stenka Razine; le bandit a une armée et le tzar doit compter avec lui; il assiége et prend Tzaritzine, bat un corps de strélitz envoyé

contre lui de Moscou, prend la ville de Tchernoijar (noir abîme) et en passe au fil de l'épée les habitants, qui ont tué quelques-uns de ses hommes; il noue des relations avec Astrakan, s'approche de la ville dans une marche de nuit, escalade les remparts par surprise, massacre la garnison et une partie de la population, tue lui-même d'un coup de lance le gouverneur, le prince Prosorovsky, laisse dans la ville deux gouverneurs, lesquels font périr au milieu des supplices l'archevêque, qui a prêché contre Stenka Razine, et pénètre dans la Russie, en rêvant la conquête de Moscou.

Le prince Dolgorouky fit évanouir ce rêve; rencontré et battu par lui, Stenka Razine fut fait prisonnier, envoyé à Moscou et exécuté publiquement, laissant un nom populaire depuis Tzaritzine jusqu'à Asterabad; héros historique s'il eût réussi; simple héros de légende, pour avoir échoué.

Nous partîmes de Tzaritzine comme nous l'avait promis notre capitaine. Toute la journée, nous avions suivi des yeux d'innombrables volées d'oies, affectant dans le ciel les figures algébriques les plus compliquées. L'âpreté de l'atmosphère commençait à disparaître; on sentait que nous avancions vers le Midi. Il était temps, au reste; des glaçons passaient près de nous en fondant dans une eau plus tiède et en nous annonçant que, derrière nous, le Volga commençait à prendre; mais nous avions l'avance sur l'hiver et nous pouvions maintenant le défier de nous rejoindre.

Au jour, nous passâmes près de la colline de la Jeune-Fille (*Dévitchei Kolm*).

C'est encore une tradition qui se rattache à Stenka Razine.

Amoureux de la fille d'un noble, le bandit se déguise en marchand de bijoux et se présente au château du père de celle qu'il aime; il n'ose poursuivre son chemin, de peur, dit-il, d'être volé par Stenka Razine, il réclame l'hospitalité.

Le noble, sans défiance, la lui accorde; la jeune fille, curieuse, demande à voir les bijoux.

C'était après la prise d'Astrakan, après le pillage de la Perse; le bandit possédait les merveilles des *Mille et une Nuits.*

Le seigneur qui donnait l'hospitalité à Stenka Razine, tout riche qu'il était, ne l'eût point été assez pour acheter la dixième partie des trésors du bandit. Stenka Razine les donna pour rien, ou plutôt il les vendit à sa fille au prix qu'il voulait les lui vendre.

Huit jours s'écoulèrent ainsi; au bout de huit jours, Stenka Razine annonça son départ à la jeune fille; celle-ci toute à son amour, offrit de partir avec lui.

Alors, Stenka Razine lui avoua tout, lui dit qui il était, et à quel danger elle s'exposait en suivant un bandit capricieux, fantasque, dépendant plus encore de ses compagnons que ses compagnons ne dépendaient de lui.

A tout ce que put dire Stenka Razine, elle répondit : « Je t'aime. »

Les deux amants partirent ensemble.

Pendant deux ans, ils menèrent la vie joyeuse de triomphateurs; puis enfin vinrent les jours des revers.

Pour Stenka Razine, le Volga était une espèce de dieu protecteur, personnifié par lui comme les Grecs personnifiaient le Scamandre et l'Acheloüs. De même que Pisistrate, tyran de Samos, jetait son anneau à la mer, lui, pour se rendre le Volga favorable, lui eût sacrifié ses trésors les plus précieux.

En effet, le Volga, dans les sinuosités de ses rives, dans les îles qu'il embrasse et qu'il baigne de son eau, lui avait toujours offert des refuges assurés.

Une nuit qu'il venait d'éprouver son premier échec contre les Russes, le bandit s'était, avec une centaine de ses compagnons, réfugié sur la colline que l'on appelle

aujourd'hui la colline de la Jeune-Fille, et qui alors n'avait pas de nom.

Là, en buvant, on oublia ou plutôt on essaya d'oublier le revers de la journée; mais plus Stenka Razine buvait, plus il devenait sombre.

Il lui semblait que le Volga commençait à l'abandonner, et que le temps était venu de lui faire quelque grand sacrifice.

Il se leva, debout, sur un rocher dominant le fleuve, et, là, s'adressant à lui dans un chant improvisé :

— J'ai perdu ta faveur, lui dit-il, et cependant tu me protégeais autrefois, moi fils du Don, comme si j'étais un de tes fils. Que dois-je faire pour que tu me rendes ton amitié perdue? quel est celui de mes trésors les plus chers que tu veux que je te sacrifie? Réponds-moi, ô vieux Volga!

Il écouta si le fleuve lui répondrait, et il entendit l'écho qui murmurait :

— Olga!

C'était le nom de sa maîtresse.

Il crut s'être trompé et répéta son invocation.

Pour la seconde fois l'écho redit :

— Olga!

Ce fut pour Stenka Razine un arrêt de la déstinée. Il appela la jeune fille, qui dormait et qui, toute souriante, vint à lui.

Il la conduisit sur la pointe la plus avancée de la colline, pointe de l'extrémité de laquelle tous deux dominaient le fleuve.

Une dernière fois, il la serra contre son cœur, appuya ses lèvres sur les siennes, et, au milieu d'un long et suprême baiser, il lui enfonça son poignard dans le cœur.

La jeune fille jeta un cri, le bandit ouvrit les bras, et la victime expiatoire tomba dans le fleuve, où elle disparut.

Depuis ce jour, la colline s'appelle la montagne de la Jeune-Fille.

Lorsqu'on a le temps de s'y arrêter, on peut vérifier la présence de l'écho. Au mot Volga qu'on lui jette, il continue de répondre: « Olga. »

Huit jours après la mort de sa maîtresse, comme s'il eût sacrifié son bon génie à quelque divinité mauvaise, Stenka Razine fut battu et pris par le prince Dolgorouky.

LVII

ASTRAKAN

A part quelques gerçures qui se font dans sa rive droite, toujours plus élevée que la rive gauche, qui présente des steppes immenses, le Volga offre constamment le même aspect. Seulement, il va s'élargissant toujours, tandis que l'on sent, à mesure que l'on avance, diminuer le froid.

A Vodianoïa, c'est-à-dire le soir du lendemain de notre départ de Tzaritzine, nous commençâmes à revoir des feuilles de saule.

Il est vrai que c'était au fond d'une vallée, et que ces saules ombrageaient un ruisseau.

Depuis plus de six semaines, il n'y avait plus une feuille ni à Moscou, ni à Saint-Pétersbourg.

Le ciel lui-même semblait redevenenir plus pur.

Au bout d'une douzaine de verstes, nous découvrîmes une belle saulée ayant conservé quelques feuilles vertes.

Des vaches étaient couchées et ruminaient au pied de ces saules, comme dans un tableau de Paul Potter.

Les arbres, que nous avions à peu près perdus depuis Kasan, commencent à reparaître. Nous revoyons des peupliers avec leurs feuilles jaunies, des gerçures dans la falaise avec des cascades et de la verdure.

Nous laissons derrière nous l'île d'Argent: ce nom lui vient, nous dit-on, du partage qu'y fit Stenka Razine à ses hommes du butin fait à Astrakan.

La journée du dimanche 24 octobre ne nous offrit rien de bien remarquable, si ce n'est l'apparition de notre premier aigle. Après avoir majestueusement plané au-dessus du steppe, il s'abattit sur la rive, et, immobile, nous regarda passer.

La soirée fut magnifique. Le ciel avait une teinte rouge que je ne lui avais pas vue depuis mes voyages en Afrique: c'était une véritable soirée d'Orient.

Le lendemain, 25, nous vîmes les premières tentes kalmoukes à droite du fleuve.

Deux aigles vinrent tournoyer au-dessus de nous et se posèrent, comme celui de la veille, sur la rive gauche, et, comme celui de la veille, nous regardèrent passer.

Vers onze heures, nous comptâmes une horde d'une trentaine de Kalmouks, qui venaient de faire boire leurs chameaux dans le fleuve.

Le ciel était littéralement obscurci par les migrations des oiseaux de passage : oies, canards, grues.

Deux aigles perchés sur un arbre au-dessus d'un nid où la femelle avait dû couver au printemps, demeurèrent immobiles, quoique nous fussions à cent pas d'eux à peine.

Le même jour, nous aperçûmes, à notre gauche, à quelques pas du rivage, une pagode chinoise, et un château d'une architecture bizarre, qui ne nous parut appartenir à aucun ordre bien arrêté.

Un certain nombre de tentes kalmoukes entouraient ces deux édifices.

Nous appelâmes notre capitaine et nous l'interrogeâmes; c'étaient le château du prince des Kalmouks et une pagode consacrée au culte du Dalaï-Lama.

Nous étions encore à vingt-cinq ou trente verstes d'Astrakan.

Nous perdîmes bientôt dans les brumes du soir ces deux monuments, qui semblaient des jalons posés sur la limite du monde européen, et élevés par les génies de l'Asie.

Enfin, à dix heures du soir, nous vîmes briller une multitude de lumières, nous entendîmes un grand bruit de voix, nous vîmes un grand mouvement de bateaux.

Nous entrions dans le port d'Astrakan.

Il était difficile de débarquer le même soir, et de nous présenter à dix heures chez M. Sapojnikof.

Nous avions bien une lettre pour l'intendant, mais l'intendant serait couché et nous ferions *événement*, ce que je voulais surtout éviter.

Nous passâmes donc notre dernière nuit à bord du *Nakimof*, réglant notre compte avec notre brave capitaine, qui avait fait, rendons-lui cette justice, tout ce qu'il avait pu pour nous être agréable.

Le lendemain, à dix heures, une barque nous conduisit à terre, nous et notre bagage; nous montâmes dans une espèce de drojky, nous mîmes nos effets sur une télègue, et Kalino, de sa voix la plus imposante, cria :

— Dom Sapojnikof.

Ce qui voulait dire *maison Sapojnikof.*

Notre cocher nous conduisit droit à la plus belle maison de la ville, et entra d'emblée dans la cour, comme s'il nous conduisait chez nous.

Au reste, il avait parfaitement raison, le digne homme : il y avait plus de dix semaines que l'intendant avait reçu

avis de notre arrivée, et il y avait un mois qu'il nous attendait de jour en jour.

Je ne dirai pas que l'on nous conduisit à notre appartement, non; les Russes entendent mieux l'hospitalité que cela : toute la maison était à nous.

Comme il était onze heures du matin, et que la faim commençait à se faire sentir, je priai Kalino d'entamer avec l'intendant l'importante question des repas, et de lui demander quelques conseils sur la façon dont nous devions vivre à Astrakan.

Il nous dit que, quant à cela, nous n'avions à nous inquiéter de rien ; les ordres étaient donnés par M. Sapojnikof pour que nous jouissions de la plus large hospitalité.

Et la preuve, c'est que nous n'avions qu'à passer dans la salle à manger, et que nous y trouverions notre déjeuner prêt.

Nous vérifiâmes la chose à l'instant même, et, à notre grande satisfaction, elle se tronva exacte.

Quoiqu'on récolte à Astrakan un magnifique raisin, dont les grains sont gros comme des mirabelles, développement factice qu'ils acquièrent à force d'irrigation, le vin que l'on y fait est médiocre.

Aussi trouvâmes-nous sur notre table les trois sortes de vin les plus appréciées dans la Russie méridionale : le bordeaux, le vin de Kislar et le vin de Kakétie.

Je n'estimai point d'abord ce dernier à sa juste valeur. Apporté dans des outres, il avait contracté un goût et une odeur de bouc qui font les délices des Astrakanais, mais qui doivent, si j'en juge par moi, offrir peu de charme aux étrangers.

Pendant que nous déjeunions, on nous annonça le maître de police.

Au contraire des autres pays, où la visite du maître de police serait toujours une chose inquiétante, nous avions

reconnu qu'en Russie cette visite était un symbole d'hospitalité, et le premier anneau d'une chaîne de relations toujours agréables.

Je me levai donc pour introduire moi-même le maître de police près de nous.

Je lui fis les honneurs du déjeuner de notre hôte; mais il resta insensible à tout, excepté à un verre de vin de Kakétie, qu'il dégusta voluptueusement.

Cela me rappela ces fanatiques de vin de résiné qui, à Athènes, vous offrent une abominable boisson comme le véritable nectar retrouvé par les gastronomes de Samos et de Santorin.

Le vin de Kakétie, en effet, est excellent sans sa peau de bouc.

Les vins de Samos et de Santorin sont détestables sans l'adjonction d'une pomme de pin qui lui donne son amertume.

Mais, que voulez-vous! les Astrakanais n'aiment le vin de Kakétie que parce qu'il sent mauvais, de même que les Athéniens n'aiment le vin de résiné que parce qu'il est amer.

Comme toujours, le maître de police venait se mettre à notre disposition. Il avait annoncé notre arrivée au gouverneur civil, M. Strouvé, et au gouverneur militaire, l'amiral Machine.

M. Strouvé nous faisait dire qu'il nous attendait le jour même à dîner; l'amiral Machine nous faisait dire qu'il nous attendait le jour qui nous serait le plus agréable.

J'acceptai l'invitation de M. Strouvé; puis, avant de sortir, je demandai au maître de police la permission d'inspecter la maison de notre hôte.

Une inquiétude me préoccupait: dans ma première visite, j'avais vu force antichambres, force salons, force cham-

bres, force bureaux, force cabinets de toute espèce; mais nulle part je n'avais entrevu un lit.

Je fis une seconde perquisition aussi infructueuse que la première.

Le maître de police me suivait avec une curiosité croissante; en me voyant ouvrir toutes les portes, même celle des armoires, il croyait que je faisais une visite dans le but de me préserver des Stenka Razine modernes.

Enfin je m'approchai de l'intendant, et lui demandai où l'on couchait dans le palais Sapojnikof.

— Partout, me répondit gracieusement celui-ci.

Je m'en doutais, on couchait partout; seulement, il n'y avait pas de lit.

Je lui demandai s'il n'y avait pas moyen de se procurer des matelas, des draps et des couvertures; mais le brave homme me regarda avec des yeux tellement dilatés, que j'en conclus, ou qu'il ne comprenait pas ma demande, ou qu'il la trouvait exorbitante.

J'eus recours au maître de police, qui, grâce à son contact avec les étrangers, était doué d'une civilisation plus avancée que ses administrés.

Il me répondit qu'il s'informerait, et qu'il espérait arriver à me satisfaire.

Cela me paraissait d'autant plus facile que j'avais déjà mon matelas, mon oreiller, ma couverture et mes draps, et qu'il ne me fallait que deux draps, un oreiller, et un matelas pour Moynet, qui avait sa couverture.

Quant à Kalino, il n'y avait point à s'en inquiéter. Il était Russe et couchait non-seulement partout, mais encore n'importe comment.

J'expliquai du mieux que je le pus au domestique attaché à mon service particulier ce que c'était qu'un lit. Je lui donnai mon matelas, mes draps, ma couverture et mon oreiller, en lui expliquant la façon de s'en servir. Je lui annon-

çai qu'il viendrait d'autres objets exactement pareils, qu'il voudrait bien employer de la même façon au profit de mon camarade, et je priai notre chef de police, qui avait sa voiture à la porte, de me conduire chez M. Strouvé.

En descendant le perron, je trouvai, à quelques pas de la dernière marche, une fort élégante calèche attelée de deux beaux chevaux; je m'informai à qui elle était.

L'intendant me répondit qu'elle était à M. Sapojnikof, et, par conséquent, à moi.

Comme elle me paraissait plus commode que le drojky de notre maître de police, ce fut moi qui, au lieu d'accepter une place dans sa voiture, lui en offris une dans la mienne.

Nous trouvâmes dans M. Strouvé un homme de trente-deux à trente-cinq ans, d'origine française, et, par conséquent, parlant français comme un Parisien; une jeune femme de vingt-cinq ans et deux enfants complétaient sa famille.

Son invitation témoignait de l'empressement qu'il mettait à nous recevoir. Pour toute chose relevant de lui, il se mettait à notre disposition.

Je me hasardai à lui exprimer un désir qui m'était venu depuis que j'avais passé devant la pagode du prince Toumaine: c'était de faire une visite à ce dernier.

M. Strouvé me répondit qu'il allait à l'instant même lui envoyer un Kalmouk à cheval, et qu'il ne doutait pas, non-seulement que le prince ne nous reçût avec plaisir, mais encore ne fît de notre visite chez lui le prétexte d'une fête.

Je voyageais dans un pays où rien ne paraissait difficile; de sorte que je croyais à tout.

Je crus donc fermement à la fête du prince Toumaine.

Nous dînions à six heures. Il était une heure. J'avais ainsi quatre heures pour courir la ville; seulement, comme le maître de police nous avait abandonnés pour se mettre à la

recherche d'un matelas, je demandai à M. Strouvé s'il n'avait pas quelque jeune Russe de son administration connaissant la ville, pour courir les hasards avec nous.

— J'ai mieux que cela, me dit-il : j'ai un jeune Français qui, à ce que je crois même, est le fils d'un de vos amis.

Retrouver le fils d'un ami à moi à Astrakan, au moment où je demandais un guide, c'était de la féerie.

— Et comment l'appelez-vous? lui demandai-je.

— Cournaud, me répondit-il.

— Ah! c'est, ma foi, vrai! m'écriai-je en frappant mes mains l'une contre l'autre. J'ai connu son père, et beaucoup.

Un seul mot, un seul nom m'avait rejeté de trente ans en arrière dans ma vie passée; à mon arrivée à Paris, jeté dans le monde impérialiste par ma connaissance avec M. Arnault et ses fils, j'avais été conduit par ceux-ci chez madame Méchin, chez madame Regnaud de Saint-Jean d'Angély, chez madame Hamelin.

Dans toutes ces maisons, on dansait un peu, mais on jouait beaucoup.

Je ne jouais pas, moi, pour deux raisons : la première, c'est que je n'avais pas d'argent; la seconde, c'est que je n'aimais pas le jeu.

Mais j'avais fait connaissance avec un ami de mes amis qui avait dix ans de plus que moi, et qui était en train de manger sa petite fortune le plus gaiement et le plus vite qu'il pouvait.

Sa fortune mangée, il disparut.

Nul ne s'inquiéta de lui, que moi peut-être; j'appris qu'il était parti pour la Russie, s'était fait instituteur et s'y était marié.

Voilà tout ce que j'en savais.

Ce jeune homme, c'était Cournaud.

Le fils était du nouveau et, par conséquent, de l'inconnu.

Mais, au fur et à mesure que j'avais travaillé, que mon

nom avait grandi, que ma réputation s'était répandue, il avait entendu dire à son père :

— Dumas? Je l'ai beaucoup connu.

Il avait retenu la phrase, et, quand la nouvelle était arrivée à Astrakan que je devais venir y passer quelques jours, il avait tout naturellement dit à M. Strouvé :

— Mon père a beaucoup connu Dumas.

De là venait à M. Strouvé cette excellente idée de me donner Cournaud pour guide.

M. Strouvé envoya chercher Cournaud, lui donna un congé de huit jours, et l'attacha à ma personne à titre d'aide de camp.

Je dois dire que ces nouvelles fonctions furent acceptées avec une grande joie par notre jeune compatriote.

La grande prospérité d'Astrakan remonte à des temps fabuleux, c'est-à-dire lorsqu'elle faisait partie du fameux empire du Kiptchak, presque aussi complétement perdu dans les profondeurs du passé que le fameux empire du Kathay.

Batou-Khan et Marco-Polo n'étaient-ils pas contemporains?

Les Tatars l'avaient appelé Astrakan ou l'Étoile du Désert, et elle était une des plus riches cités de la Horde d'or.

En 1554, Ivan le Terrible s'empara du khanat de la mer Caspienne et s'intitula roi de Kasan et d'Astrakan.

Aujourd'hui, Astrakan n'est plus même une capitale; c'est un chef-lieu de département.

Le gouvernement d'Astrakan, qui a près de deux cent mille verstes, c'est-à-dire près de cinquante mille lieues carrées, un tiers de plus que la France, ne compte que deux cent quatre vingt-cinq mille habitants, parmi lesquels deux cent mille nomades.

C'est un peu moins de quatre hommes par lieue.

Astrakan est pour quarante-cinq mille âmes dans ce chiffre.

Le fond est russe; la broderie, arménienne, persane, tatare et kalmouke.

Les Tatars, au nombre de cinq mille, s'occupent surtout de l'élevage des bestiaux; ce sont eux qui fournissent ces beaux moutons au riche pelage de toute couleur, mais particulièrement blanc, gris et noir, connu chez nous pour la doublure des pelisses sous le nom *d'astrakan.*

Ce sont eux aussi qui élèvent ces moutons aux queues phénoménales, que, au dire de certains voyageurs, ils traînent dans des brouettes, n'ayant pas la force de les porter.

Nous n'avons pas vu les brouettes, mais nous avons vu les moutons et les queues.

Nous avons même mangé, au lac Bestouchef-Bogdo, une de ces queues qui pouvait bien peser de dix à douze livres, et qui, quoique entièrement (à part l'os) composée de graisse, était une des choses les plus fines et les plus succulentes que j'aie jamais dégustées.

Autrefois, il y avait à Astrakan un certain nombre d'Indiens; mais ils ont disparu, laissant, de leur contact avec les femmes kalmoukes, une race de métis fort active, fort courageuse au travail, et, je dirai plus, fort belle d'aspect, ayant perdu les yeux obliques de leurs mères et le teint bronzé de leurs pères.

Ces métis sont ces portefaix, ces charretiers, ces colporteurs, ces matelots que l'on trouve partout dans le port, sur les quais, dans les rues, coiffés d'un chapeau blanc qui ressemble assez à celui des pierrots, et que l'on prendrait à première vue pour des muletiers espagnols.

L'Arménien a conservé à Astrakan son type primitif aussi pur que les juifs ont conservé le leur dans tous les pays du monde; les femmes arméniennes, qui ne sortent guère que le soir, vont enveloppées de longs voiles blancs qui dans le crépuscule leur donnent l'air de fantômes. Ces voiles, admirablement drapés, faisant valoir les formes qu'elles des-

sinent, rappellent, vus de près, les lignes élégantes des statues grecques. La ressemblance avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité est doublée encore lorsque, par coquetterie, ces spectres vivants laissent voir leurs visages, purs et suaves, réunion de la beauté grecque et asiatique.

Le pavage est un luxe tout à fait inconnu à Astrakan. La chaleur fait des rues un sahara de poussière, la pluie en fait des lacs de boue; pendant les mois ardents de l'été, elles sont désertes de dix heures du matin à quatre heures du soir.

De quatre à cinq heures, les maisons essaiment comme des ruches d'abeilles, les magasins s'ouvrent, les rues s'emplissent, les seuils des maisons s'encombrent, les fenêtres se garnissent de têtes qui regardent curieusement les passants, échantillons de toutes les races asiatiques et européennes, mélange babélique de tous les idiomes.

On nous avait fort effrayés des moustiques d'Astrakan; heureusement, nous arrivions quand ces abominables insectes, qui obscurcissent l'air en août et septembre, avaient disparu.

L'eau est rare et médiocre à Astrakan; celle du Volga est rendue saumâtre par son contact avec la mer Caspienne, ou plus probablement encore par les bancs de sel qu'il baigne de Saratof à Lebinzinskaïa. L'autorité russe eut l'idée d'y creuser un puits artésien, mais à cent trente mètres de profondeur, au lieu de faire jaillir l'eau, la sonde a donné passage à du gaz hydrogène carboné.

On a utilisé l'accident en y mettant le feu, le soir venu. Il brûle jusqu'au jour en jetant une clarté très-vive. La fontaine est devenue fanal.

On nous avait fort vanté les melons d'eau d'Astrakan; ils sont si communs, que, quoique excellents, personne n'en mange. Nous eûmes beau en demander, on nous refusa constamment ce comestible comme indigne de nous. Pour

arriver à y goûter, nous fûmes obligés de les acheter nous-mêmes. On nous vendait quatre sous un melon pesant sept ou huit livres, et, en notre qualité d'étrangers, nous étions volés de moitié.

Un jour, j'en achetai deux pour huit kopeks; n'ayant pas de monnaie, je donnai un billet d'un rouble; le papier-monnaie, déjà déprécié au cœur de la Russie, l'est si fort à ses frontières, que le marchand aima mieux me donner ses deux melons que de me rendre trois francs douze sous.

Il est vrai que l'on paye très-cher les pastèques de Kherson et de la Crimée, qui, à mon avis, ne valent pas mieux que les melons d'eau d'Astrakan.

Les autres fruits, à part le raisin, dont j'ai déjà parlé, sont médiocres, et cependant un vieux proverbe vante les fruits d'Astrakan. Il est probable, en effet, que, du temps des Tatars, peuple habile dans l'art de l'irrigation, les fruits d'Astrakan méritaient une célébrité qui a survécu à leur qualité. Mais la domination moscovite est une espèce de machine pneumatique où rien ne parvient à maturité faute d'air. On vante aussi les fruits de Séville, de Cordoue et de l'Alhambra, mais c'était du temps des Arabes. Les seuls fruits mangeables aujourd'hui, en Espagne, sont ceux qui y poussent tout seuls, les oranges et les grenades.

M. Strouvé, avec son cuisinier français, non-seulement nous avait improvisé un excellent dîner, mais encore avait su réunir une douzaine de convives qui, les portes une fois fermées, ne pouvaient pas laisser supposer que l'on fût à un millier de lieues de la France. Il est incroyable quelle influence morale notre civilisation, notre littérature, nos arts, nos modes exercent sur le reste du monde. A peine, pour les robes, les romans, les spectacles, la musique, les femmes étaient-elles de six semaines en arrière de la France. On causa poésie, romans, opéra, Meyerbeer, Hugo, Balzac, Alfred de Musset, comme on en eût causé, je ne dirai pas

précisément dans un atelier d'artistes, mais dans un salon du faubourg du Roule ou de la Chaussée-d'Antin.

Supposez certaines erreurs redressées à l'endroit de Pigault-Lebrun et de Paul de Kock, et les jugements portés sur les hommes et sur les choses étaient certainement plus justes qu'ils ne l'eussent été dans uue préfecture française, distante de Paris d'une cinquantaine de lieues.

Et quand on pense qu'en ouvrant la fenêtre du salon et en étendant le bras, on touchait à la mer Caspienne, c'est-à-dire à un pays inconnu des Romains, et au Turkestan, c'est-à-dire à un pays inconnu de nos jours!

Lucullus, après avoir battu Mithridate et l'avoir forcé de traverser le Caucase probablement par le même chemin qui conduit aujourd'hui à Vladikavkas, eut envie de voir cette mer Caspienne dont Hérodote avait dit :

« La mer Caspienne est une mer par elle-même et n'a aucune communication avec les autres mers; car toutes les mers où naviguent les Grecs, celle qui est au delà des colonnes d'Hercule, et que l'on appelle la mer Atlantide, et la mer Érythrée, passent pour n'être qu'une mer. La mer Caspienne est une mer bien différente : elle a autant de longueur qu'un vaisseau qui va à la rame peut faire de chemin en quinze jours; et, dans sa plus grande largeur, autant qu'il en peut faire en huit. Le Caucase borne cette mer à l'occident. A l'est s'étendent les vastes plaines des Massagètes. »

Lucullus, disons-nous, voulut voir la mer Caspienne, dont l'isolement, tant de fois contesté depuis, était reconnu par Hérodote cinq cents ans avant Jésus-Christ. Il partit très-probablement de l'endroit où est aujourd'hui Gori, traversa ce qui fut depuis la Géorgie et arriva jusque dans les steppes compris entre le Kour et l'Araxe. Là, dit Plutarque, il rencontra un si grand nombre de serpents, que ses soldats, effrayés, refusèrent d'aller plus loin, et que,

arrivé à une vingtaine de lieues de la mer Caspienne, force lui fut de renoncer à son projet.

Aujourd'hui encore, les serpents sont si nombreux dans les steppes de Moghanna, que l'on met des bottes et des muselières aux chameaux qui les traversent pour leur garantir les jambes et le nez.

LXVIII

ARMÉNIENS ET TATARS

Quand on suit dans l'histoire les efforts que fit Pierre Ier pour s'assurer non-seulement la suprématie sur la mer Noire et la mer Caspienne, mais encore la possession complète de ces deux mers, on demeure convaincu qu'il était rempli de cette grande pensée de rendre à Astrakan son ancienne splendeur en forçant les produits de l'Inde à passer dans ses États.

Lui-même se rendit à Astrakan, lui-même étudia celles des embouchures du Volga qui étaient navigables et qui couraient le moins de risque de s'ensabler. Ne se fiant qu'aux Hollandais, il leur fit explorer les côtes de la mer Caspienne attenantes à ses États. Il marqua la place d'un lazaret; — et, quand, dernièrement, c'est-à-dire il y a une vingtaine d'années, après avoir été obligé d'abandonner deux fois les bâtisses commencées; quand, disons-nous, on fut parvenu à élever le lazaret où il est maintenant, on

trouva, par hasard, dans les archives de la ville, le projet de Pierre Ier, qui indiquait à ses architectes le point précis où la construction venait d'en être faite.

C'est que Pierre avait apprécié la position exceptionnelle d'Astrakan, c'est qu'il savait quel rôle prodigieux elle avait joué, pendant les XIIe, XIIIe, XIVe siècles, dans les relations commerciales de l'Europe et de l'Asie. Située à l'embouchure du plus grand fleuve navigable de l'Europe, elle communiquait, en outre, par la mer Caspienne, avec le Turkestan, la Perse, la Géorgie et l'Arménie; en enjambant une langue de terre de quinze lieues, avec le Don, c'est-à-dire avec les provinces du centre de l'empire, la mer Noire, le Bosphore et le Danube. Et, en effet, avant que Vasco de Gama retrouvât, en 1497, le passage du cap de Bonne-Espérance, déjà découvert par Barthélemy Diaz en 1486, les épices, les aromates, les parfums, les tissus, les cachemires, n'avaient pas d'autre route que la ligne de l'Euphrate, qui aboutissait à Tyr, ou celle de la Perse, qui aboutissait à Ispahan.

Là, elles se séparaient en deux branches : l'une qui aboutissait à la mer Noire par Erzeroum, l'autre qui aboutissait à la mer Caspienne, et, par conséquent, à Astrakan par Teheran et Asterabad.

De là, elles gagnaient la mer Noire par les caravanes de Kouban et du Volga; puis, une fois dans la mer Noire, elles remontaient le Danube, allaient faire à Venise concurrence à celles qui arrivaient de Tyr, et, se répandant vers le nord-ouest, allaient enrichir Bruges, Anvers, Gand, Liége, Arras et Nancy.

Ce fut pour s'emparer de ce commerce que les Génois vinrent, en 1260, occuper le littoral de la Tauride, et poussèrent leurs comptoirs jusqu'à la ville de Tana sur le Don.

Ce fut au moment où le commerce de ces hardis spéculateurs italiens était le plus florissant, qu'éclata cette nouvelle

inattendue que les Turcs, sous la conduite de Mahomet II, venaient de s'emparer de Constantinople.

Vingt ans plus tard, toutes les colonies génoises étaient aux mains des Ottomans. Quelque temps encore Venise lutta; mais elle aussi perdit, les uns après les autres, ses comptoirs de l'Archipel; enfin, au moment où Gama retrouvait un passage vers l'Inde, les Turcs, comme pour changer toute la direction du commerce de l'Europe, fermaient aux vaisseaux européens le passage des Dardanelles.

Ce fut alors qu'Astrakan déclina, et que Smyrne grandit.

Placée en dehors du détroit, Smyrne hérita du monopole du commerce de l'Orient, qu'elle garda jusque vers le milieu du XVIIe siècle.

Pendant ce temps, Astrakan languissait, agonisait, mourait, quoique Ivan IV, Alexis et Pierre le Grand eussent fait ce qu'ils avaient pu pour galvaniser le cadavre de la grande cité tatare.

Aujourd'hui, au lieu que ce soit l'Inde qui alimente de ses splendides produits les provinces de l'Occident, c'est l'Angleterre qui, par Trébisonde, infeste la Perse, l'Afghanistan et le pays des Beloutchis de ses percales et de ses cotonnades imprimées, dont la vente s'élève à cinquante millions de francs par an.

Aussi, à mon grand désespoir, cherchai-je vainement à Astrakan ces magnifiques étoffes de l'Inde, ces splendides armes du Khorassan que je croyais y trouver; à peine reste-t-il à Astrakan cinq ou six boutiques persanes qui méritent la peine d'être visitées; aucune de ces boutiques n'est digne du nom de magasin.

La seule chose remarquable que j'y trouvai fut un magnifique poignard du Khorassan, à la lame damasquinée et monté en ivoire vert. Je le payai vingt-quatre roubles. Il y avait trois ans que le Persan, qui me le vendit, l'avait ac-

croché à son clou, sans qu'un seul amateur eût encore eu l'idée de le décrocher.

Le lendemain de notre arrivée, le maître de police vint nous prendre pour nous faire visiter l'intérieur de quelques familles arméniennes et tatares. Il avait eu soin de faire demander auparavant si notre visite ne blesserait pas les susceptibilités nationales et religieuses. En effet, quelques puritains manifestèrent leur répugnance pour notre admission dans leur intérieur; mais d'autres, plus civilisés, répondirent qu'ils nous recevraient avec plaisir.

La première famille à laquelle nous fûmes présentés, ou plutôt que l'on nous présenta, était arménienne : elle se composait du père, de la mère, d'un fils et de trois filles.

Ces braves gens avaient fait des frais pour nous recevoir. Nous trouvâmes le fils au fourneau, faisant un *schislik*, — nous vous dirons tout à l'heure ce que c'est qu'un *schislik*, — tandis que les trois filles et la mère avaient couvert une table de confitures de toute sorte et de raisins de trois ou quatre espèces.

On m'a assuré que l'on comptait à Astrakan des raisins de quarante-deux espèces.

Quant aux confitures, je doute qu'il y ait au monde un peuple qui les fasse mieux que les Arméniens.

J'en mangeai de cinq espèces : confitures de roses, confitures de potiron, confitures de radis noir, confitures de noix et confitures d'asperges.

Peut-être ne sera-t-on point fâché de savoir comment se font ces confitures.

Voici les recettes.

Confitures de roses. — On fait blanchir des feuilles de roses dans de l'eau chaude; puis on fait bouillir les feuilles blanchies dans le miel, jusqu'à ce qu'elles soient cuites, ce que l'on reconnaît quand elles sont devenues jaunes. On y

mêle alors de la cannelle en poudre et on la verse dans les pots.

Confitures de potiron. — On fait blanchir des tranches de potiron dans de l'eau et de la chaux pendant trois jours; puis, pendant six autres jours, on les laisse tremper dans de l'eau froide que l'on change deux fois par jour; on les saupoudre de cannelle, on les fait cuire dans le miel, et on les met en pots.

Confitures de radis noir. — On gratte le radis, comme on fait du raifort; on le met tremper trois jours dans l'eau en changeant l'eau deux fois par jour. Le quatrième jour, on le blanchit dans l'eau chaude, on le presse dans une serviette pour en exprimer l'eau jusqu'à la dernière goutte, on le saupoudre de cannelle et on le fait cuire dans le miel.

Confitures de noix : — On prend des noix vertes, on enlève le brou jusqu'à la coquille, on met les coquilles dans l'eau avec de la chaux pendant trois jours, on les en tire pour les laisser six jours dans l'eau fraîche renouvelée deux fois par jour; puis on les sort de cette eau fraîche pour leur faire passer un jour dans l'eau chaude; après quoi, on les fait cuire dans du miel et de la cannelle.

Confitures d'asperges : — On gratte les asperges nommées en arménien *latchers*, et qui sont une espèce particulière qui ne monte point; on met l'asperge grattée dans l'eau, on la fait bouillir dix minutes; puis on la jette dans l'eau froide, où on la laisse deux jours, en renouvelant l'eau deux fois par jour; on saupoudre le tout de cannelle et l'on fait cuire dans le miel.

La cannelle, comme on le voit, est le condiment indispensable. Tous les Orientaux adorent la cannelle et ne peuvent pas plus s'en passer que les Russes de fenouil, les Allemands de raifort, et nous de moutarde.

Quant au miel, on se sert de miel à cause de la cherté du

sucre, le sucre valant deux francs cinquante centimes ou trois francs la livre.

Mais il va sans dire que la confiture au sucre, quelle qu'elle soit, est supérieure à la confiture au miel.

Quant au *schislik*, — et je crois que le mot *schislik* veut dire tout simplement rôti, — quant au *schislik*, rien de plus facile et de plus commode à faire, surtout en voyage et dans les pays où manquent, non-seulement les ustensiles de cuisine, mais les cuisines elles-mêmes.

C'est du filet ou de la chair de mouton, prise au premier endroit venu et coupée par petits morceaux, marinée pendant un jour, si on en a le temps et la facilité, dans du vinaigre, des oignons hachés, du sel et du poivre, enfilée à une brochette en bois, que l'on tourne au-dessus de charbons étendus, en saupoudrant le rôti de sel et de poivre.

Au moment de le servir, on jette dessus une pincée de *toutoub*, et l'on a un plat excellent.

Maintenant, si l'on veut jeter les yeux sur les trois actes principaux de la vie chez les Arméniens, la naissance, le mariage et la mort, voici ce que nous verrons :

La naissance. — Lorsque naît un enfant, — et la joie est toujours plus vive lorsque c'est un garçon que lorsque c'est une fille, — on lui fait grande fête, en rassemblant autour du lit de l'accouchée les parents et les amis, particulièrement du sexe féminin.

Le lendemain, le prêtre vient dans la maison et asperge l'enfant d'eau bénite.

Au bout d'un mois ou deux, le père sort, cherche un jeune garçon dont la figure lui plaît, et, même sans le connaître, le prie de le suivre à la maison.

L'inconnu, qui devine dans quel but, ne refuse jamais.

Le jeune homme prend l'enfant dans ses bras et l'emporte à l'église, suivi de tout ce qu'il y a de parents et d'amis à la maison.

A l'église, on lave l'enfant dans l'eau tiède, le prêtre lui met au front de l'huile d'olive, roule un fil rouge et un fil blanc, les lui passe au cou en forme de collier, et les scelle avec une boulette de cire à bougie, sur laquelle il appuie un cachet qui laisse l'empreinte d'une croix.

L'enfant garde le cordon jusqu'à ce qu'il se casse par un long usage ou par accident.

La mère ne quitte pas son lit que l'enfant ne soit baptisé.

Le parrain rapporte l'enfant, et le glisse dans le lit de la mère, qui, à partir de ce jour, peut se lever.

On se met à table et on dîne.

Seulement, toute faïence et toute verrerie ayant servi à ce dîner est brisée.

Le premier jour de l'an qui suit la naissance, le parrain, selon sa fortune, envoie des cadeaux à la mère.

Le mariage. — Le mariage est toujours précédé de fiançailles.

Le jour fixé pour les fiançailles, la maison de la jeune fille s'emplit de ses parents, de ses amis et surtout de ses amies.

Le fiancé, de son côté, avec ses parents et ses amis, vient à la maison de sa future, fait sa demande et offre ses cadeaux.

Huit jours, quinze jours, un mois après, selon la convenance des fiancés, le mariage a lieu.

Au jour fixé, le mari revient, avec le même cortége, prendre sa fiancée, qu'il retrouve dans la même compagnie.

Chacun, tenant un cierge à la main, se met en marche pour l'église.

On en trouve la porte fermée.

On paye et la porte s'ouvre.

Le prêtre dit la messe; on échange les bagues; les deux époux s'inclinent dix minutes sous la croix que leur compère tient au-dessus de leur tête; le prêtre leur met à

chacun une couronne au front, et l'on revient à la maison du mari au lieu de retourner à celle de sa femme.

Là, ils restent trois jours et trois nuits en fêtes et en festins, le mari et la mariée couronne en tête, sans qu'il leur soit permis à l'un et à l'autre de dormir un seul instant.

Le troisième jour, le prêtre reparaît suivi de deux jeunes gens armés de sabres; à la pointe du sabre, ils enlèvent les couronnes de la tête des époux. A partir de ce moment, on laisse ceux-ci tout seuls et il leur est permis de dormir.

La femme reste un an à la maison sans en sortir et sans voir aucune autre personne que celles de la maison.

Au bout d'un an viennent ses anciennes amies; elles la conduisent en procession à la messe, et, la messe dite, la ramènent à la maison.

Après quoi, elle rentre dans la catégorie générale des femmes mariées, et peut sortir comme les autres femmes.

La mort. — Lorsque meurt, dans une famille, un membre important de cette famille, — un père, une mère, un frère, une sœur, — toute la famille est convoquée et arrive en deuil trois jours après la mort.

Ce deuil se portera un an.

Le mort a des lettres pour les parents et les amis auxquels on le recommande dans l'autre monde où ils l'ont précédé.

Depuis trois jours, les femmes de la maison pleurent et se lamentent, et souvent, de peur que les larmes et les lamentations de la famille ne suffisent pas au mort, on loue des pleureurs qui ajoutent une quantité de larmes convenable aux larmes un peu maigres des parents ou plutôt des parentes.

Au bout de trois jours de lamentations féminines, arrivent, comme nous l'avons dit, le reste de la famille et les amis qui viennent chercher le mort pour le porter à l'église.

A l'église, on dit la messe, et, la messe dite, on conduit le mort au cimetière.

Là, sur l'herbe, dans le voisinage de la fosse, sont déposés des pains et des fiasques de vin, pour tous ceux qui veulent boire et manger.

Le mort enterré, le pain mangé, le vin bu, on revient à la maison, où l'on trouve un second repas composé d'olives, de haricots rouges, de poisson salé et de fromage.

Pendant un an, en signe de deuil, on fera maigre; pendant un an, les proches parents des morts ne coucheront pas dans leur lit, mais à terre, ne s'assoiront ni sur une chaise, ni sur un fauteuil, mais à terre; pendant un an, ils ne raseront pas leur barbe et ne peigneront pas leurs cheveux!

Pendant quinze jours, les femmes restent ensemble à pleurer; l'homme qui a la charge de la famille, va à ses affaires en deuil; d'ailleurs, il est tranquille: on pleure pour lui à la maison.

Tous les samedis, de la part du mort, on envoie à l'église le dîner des pauvres.

Au bout de quarante jours, on achète trois moutons et une vache.

On coupe en morceaux les trois moutons et la vache, on les fait cuire avec du riz; c'est le grand dîner des pauvres.

On prélève les six épaules des trois moutons, les deux épaules de la vache; on y ajoute deux poules cuites à l'eau, une livre de sucre cassé en morceaux, des bonbons, une grande fiasque de vin et neuf pains: c'est le dîner des prêtres.

Ceux-ci ont droit, en outre, aux trois peaux des moutons et à la peau de la vache, ainsi qu'à tous les vêtements et au linge du mort.

Au bout d'un an, le même grand dîner est donné aux pauvres, le même cadeau fait aux prêtres.

Pendant cette année, quarante messes, à un franc la messe, sont dites pour le repos de l'âme du mort.

Puis, le jour de l'anniversaire, les femmes du dehors reviennent prendre les femmes de la maison et les conduisent à la messe; c'est leur première sortie.

Cette année écoulée, on n'est plus tenu de penser au mort.

En sortant de chez cette famille arménienne, nous entrâmes chez une famille tatare.

Il était plus difficile d'y pénétrer, quoique ce que nous eussions à y voir fût moins beau.

En effet, chaque Tatar a chez lui son harem, dont il est d'autant plus jaloux que, dans les classes secondaires, ce harem se borne aux quatre femmes légitimes permises par Mahomet.

Notre Tatar avait son compte; seulement, au nombre des quatre femmes, il y avait une négresse avec ses deux négrillons.

Les trois autres femmes avaient leur contingent d'enfants, dont le total montait à huit ou dix; tout cela courait, grouillait, sautait à quatre pattes comme des grenouilles, se faufilait sous les meubles comme des lézards, mais était mû d'un sentiment unanime : s'éloigner de nous. Les quatre femmes étaient debout en rang sur une seule file, immobiles dans un enfoncement, vêtues de leurs plus beaux atours et défendues, on eût dit, par leur époux commun, qui se tenait en avant d'elles, comme un caporal en avant de son peloton.

Tout cela était enfermé dans une petite chambre de douze pieds carrés ayant pour uniques meubles un grand divan et ces grands coffres de bois incrustés de nacre, dont il est tant question dans *les Mille et une Nuits*, et qui ser-

vent à transporter les marchandises et surtout à cacher les amants.

Au bout de quelques minutes, nous avions apprécié les bonheurs de la polygamie et les délices du harem, et, comme nous avions assez des félicités musulmanes, nous sortions pour respirer un air un peu moins chargé d'azote et d'acide carbonique.

En rentrant chez M. Strouvé, où nous avions établi notre quartier général, nous trouvâmes un messager du prince Toumaine; il nous apportait tous ses compliments, l'assurance du plaisir que nous lui ferions en allant le voir le surlendemain 29 octobre, et le programme des fêtes qu'il comptait nous offrir.

Nous étions, en outre, autorisés à faire autant d'invitations qu'il nous conviendrait.

Comme nous ne connaissions absolument personne à Astrakan, nous priâmes M. Strouvé de faire les invitations à sa fantaisie.

Quant à la journée du lendemain, elle était complétement prise. J'avais l'honneur de frapper le troisième coup sur le premier pieu d'un nouveau barrage du Volga; le gouverneur militaire et le gouverneur civil frappaient naturellement les deux premiers.

Cette solennité devait être précédée d'une chasse dans les îles et suivie d'une pêche dans le Volga.

L'amiral Machine mettait un bâtiment à notre disposition pour accomplir cette promenade.

Ce même bâtiment serait chauffé le lendemain à sept heures du matin et nous conduirait chez le prince Toumaine; on ne pouvait pas mieux nous faire les honneurs d'Astrakan.

Le jour où ce double projet avait été arrêté, nous étions invités à dîner chez l'amiral.

Nous attendions ce dîner avec une certaine impatience.

M. Strouvé devait y hasarder la proposition un peu bien indiscrète de nous donner un bateau à vapeur et de nous conduire par la mer Caspienne à Derbend et à Bakou.

Commençons par dire que le dîner était excellent et que la demande nous fut accordée.

Cependant je crus remarquer chez l'amiral un certain embarras à l'endroit du bateau à vapeur. Je fis part de ma remarque à M. Strouvé, qui m'assura que je m'étais trompé.

Ce voyage devait se faire sur *le Troupmann*, baleinier de la marine russe qui était parti pour les côtes du Mazanderan, mais que l'on attendait de jour en jour.

Le lendemain, à huit heures du matin, nous nous embarquâmes avec tout notre attirail de chasse. Nous devions, nous assurait-on, trouver des faisans dans les îles.

Nous avions à peu près vingt verstes à faire.

Ce fut l'affaire d'une heure et demie; mais, comme le barrage ne devait avoir lieu qu'à midi, nous prîmes un bateau et nous nous mîmes en chasse.

Ces messieurs devaient arriver solennellement avec la troupe et le clergé.

Nous chassâmes consciencieusement deux heures et demie, nous faisant hacher les mains et la figure dans des roseaux qui dépassaient notre tête de trois ou quatre pieds, sans faire lever une alouette.

A midi précis, nous étions de retour à l'endroit où devait avoir lieu la cérémonie, ayant tué pour tout gibier deux ou trois milans et cinq ou six éperviers.

Ces volatiles nous expliquaient pourquoi il n'y avait pas de faisans; mais ils ne les remplaçaient pas.

Un autel était dressé sur le point le plus élevé du rivage. Ce point dominait justement la ligne où le barrage devait avoir lieu.

Un coup de canon donna le signal de la messe, qui fut

dite probablement par quelque notabilité du clergé russe : le costume des officiants était magnifique.

Nous entendîmes la messe, enfermés dans un premier cercle de soldats et dans un second cercle formé par la population.

Ce second cercle était composé de Kalmouks, de Tatars et de Russes.

Les Kalmouks et les Tatars, qui étaient en majorité, venaient là en simples curieux et n'avaient rien à faire avec la cérémonie religieuse, les Tatars étant mahométans et les Kalmouks dalaï-lamistes.

Un sixième seulement des spectateurs, reconnaissables à leurs touloupes et à leurs chemises de Kouma, était russe.

Au reste, les trois peuples avaient, comme costume et comme traits, une physionomie bien tranchée.

Les Russes, ainsi que nous l'avons dit, portaient des touloupes, des chemises de Kouma, des pantalons larges enfermés dans des bottes, les cheveux longs, la barbe longue. Ils avaient l'œil doux et patient, le teint rouge, les dents blanches.

Les Tatars avaient des yeux magnifiques, les cheveux rasés, la moustache retroussée, les dents blanches; ils étaient coiffés de papaks, avaient des surtouts avec des cartouchières sur la poitrine et des pantalons larges tombant sur leurs bottes.

Les Kalmouks avaient le teint jaune, les yeux retroussés au coin, les cheveux et la barbe rares et disposés par petites touffes, de longs sarraux collant au corps et des pantalons larges. Ils portaient, en général, un bonnet jaunâtre, plat et carré du haut comme les chapskas polonaises.

Ce qui distingue particulièrement les Kalmouks des autres peuples, c'est l'humilité de leur maintien, la douceur de leur physionomie.

Les Russes ne sont que doux, les Kalmouks sont humbles.

On parle de la ressemblance de certains jumeaux, de celle des frères Lyonnet, par exemple. Nous citons ceux-là, parce que tout le monde les connait. Eh bien, Anatole ne ressemble pas à Hippolyte, et Hippolyte à Anatole, comme le premier Kalmouk venu ressemble à tout autre Kalmouk qui ne lui est même pas parent.

Un fait donnera une idée de cette ressemblance.

Lors de l'invasion de 1814, le prince Toumaine, grand-oncle du prince aujourd'hui régnant, vint à Paris, à la suite de l'empereur Alexandre.

Il voulait avoir son portrait fait par Isabey.

Isabey était fort jaloux de faire bien et demandait, en général, à ses modèles un grand nombre de séances.

A la douzième ou quinzième séance, il s'aperçut que le prince Toumaine s'ennuyait.

— Vous vous ennuyez, mon prince? demanda le peintre, par l'intermédiaire d'un interprète.

— Je dois avouer, répondit le prince par l'intermédiaire du même interprète, que je ne m'amuse pas énormément.

— Eh bien, dit Isabey, envoyez-moi le premier venu de votre suite, celui que vous voudrez, et je finirai votre portrait d'après lui au lieu de le finir d'après vous : cela reviendra exactement au même.

Le prince Toumaine fit poser un de ses Kalmouks à sa place, et eut un portrait parfaitement ressemblant.

La messe terminée au milieu des coups de canon, l'artillerie se tut, et la musique commença de jouer.

Au son de la musique, l'amiral Machine descendit le talus, et donna le premier coup de maillet sur le pieu; M. Strouvé vint après lui, et donna le second; je vins après le gouverneur civil, et donnai le troisième.

A chaque coup de maillet donné, le canon retentissait. La musique jouait dans les intervalles.

On fit aux assistants une distribution de pain, de vin et

de poisson salé, et la fête du barrage se termina par un grand repas pris fraternellement sur l'herbe par les mougiks, les Kalmouks et les Tatars.

Les Russes et les Kalmouks firent seuls honneur au vin; les Tatars, qui sont mahométans, se désaltérèrent à même le Volga, dont l'eau n'eût pas été potable pour nous, mais n'avait rien de désagréable aux descendants de Tchengis-Khan et de Timour-Leng.

LXIX

EN KALMOUKIE

Il n'est point que vous n'ayez vu, à la devanture du magasin de Chevet, un poisson long communément de cinq ou six pieds, quelquefois de sept et même de huit, à la chair savoureuse se rapprochant de la viande, et qu'on nomme scientifiquement *sturio*, et vulgairement esturgeon.

Outre cette chair, qui vaut bien la peine d'être recommandée aux gourmands, on tire de l'esturgeon deux choses : le caviar et la visigha.

Eh bien, ce poisson, assez rare dans nos mers occidentales pour que son apparition à l'étalage de Chevet soit un événement, est aussi commun dans la mer Caspienne que le hareng l'est sur les côtes de Hollande.

Aussi, ce sont les grandes pêches du Volga qui alimentent la Russie, non-seulement de poisson salé, mais encore de caviar et de visigha, mets dont les Russes et en général

tous les Orientaux, Tatars, Persans, Géorgiens et Arméniens, sont très-friands.

Ces pêches se divisent en trois époques distinctes.

La première s'étend depuis la fin de mars jnsqu'au 15 mai, c'est-à-dire depuis la débâcle des glaces jusqu'aux hautes eaux. On appelle spécialement cette première époque l'époque du caviar, parce que c'est la plus abondante en œufs. — Le *caviar* est l'œuf de l'esturgeon, la *visigha* est sa moelle épinière. On en tire, en outre, et subsidiairement, cette colle qu'affectionnent particulièrement les cuisiniers médiocres, et à l'aide de laquelle ils dressent ces abominables gelées à la fraise, au rhum, au kirsch, que votre domestique vous apporte fièrement, transparentes à l'œil, et tremblantes dans le plat à la fin du dîner.

La seconde pêche a lieu en juillet et en août, c'est-à-dire au moment où les eaux ont repris leur niveau ordinaire, et où le poisson, après avoir déposé son frai, retourne à la mer.

La troisième — et c'était celle pour laquelle nous étions arrivés — se fait de septembre à novembre ; à cette époque, le Volga fournit, outre l'esturgeon, la *belonga* (*accipenser ruso*) et la *sevriouga (accipenser stellatus)*.

Il est vrai qu'il y a, de janvier à février, une quatrième époque de pêche; seulement, celle-là est fort dangereuse: comme les côtes de la mer Caspienne sont prises, les pêcheurs des établissements se trouvent sans travail, et risquent des expéditions sur les glaces, à dix, quinze, vingt kilomètres des côtes.

Ils partent alors à deux, dans un traîneau conduit par un seul cheval; ils transportent avec eux depuis deux mille cinq cents jusqu'à trois mille mètres de filets, qu'ils introduisent sous la glace, et avec lesquels ils prennent toute sorte de poissons, et même des phoques.

Or, il arrive parfois qu'une violente bise du nord s'élève et chasse les glaçons en pleine mer; alors, les malheureux

pêcheurs, eussent-ils des vivres en quantité suffisante, sont inévitablement perdus ; car, arrivés aux latitudes où la Caspienne ne gèle plus, c'est-à-dire à la hauteur de Derbend et de Bakou, ils voient fondre peu à peu les glaçons qui les portent, et ils se trouvent dans la situation de marins dont le bâtiment sombre en pleine mer.

On cite cependant des cas où le vent, ayant changé comme par miracle, a repoussé à la côte des glaçons détachés qui avaient déjà fait plusieurs milles vers le sud.

Au reste, les pêcheurs prétendent que ces accidents n'arrivent qu'aux imprudents ou aux novices. L'instinct du cheval avertit le maître du danger qui le menace : le nez tourné du côté où le vent doit venir, le noble animal flaire de ses naseaux dilatés les variations atmosphériques, et, attelé à temps, il reprend de lui-même, et au grand galop, la direction des côtes.

Nous arrivâmes à l'un des établissements de pêcherie les plus considérables du Volga ; les seules habitations des pêcheurs formaient un petit village d'une centaine de maisons.

Les pêcheurs avaient été prévenus dès le matin, de sorte que l'on n'avait pas *levé* le poisson, et que l'on nous attendait pour cette cérémonie.

Un immense barrage, composé de poutres verticales enfoncées à quinze centimètres les unes des autres, empêchait le poisson de remonter le Volga, comme son instinct l'y pousse à cette époque.

Des cordes étaient tendues de trois mètres en trois mètres, dans le sens transversal du fleuve ; à ces cordes, retenues par des piquets, pendaient des chaînes de fer avec des crochets très-aigus.

Ces crochets n'étaient pas amorcés comme je l'avais cru d'abord ; ils flottaient seulement entre deux eaux, à différentes profondeurs.

Le poisson, en passant, s'enferre dans un de ces crochets,

et, après avoir fait quelques efforts pour continuer sa route, il s'arrête, immobilisé par la douleur.

On longe avec un bateau tous ces cordages, on soulève toutes ces chaînes ; si un poisson y est accroché, on le sent au poids ; alors, on l'amène jusqu'à la surface de l'eau, ce qui est assez facile ; — mais là commence la lutte.

Lorsqu'on a affaire à une belonga de sept ou huit cents livres, il faut quelquefois cinq ou six barques et huit ou dix hommes pour se rendre maître du monstre.

En moins d'une heure et demie, nous recueillîmes cent vingt ou cent trente poissons de toutes les tailles.

Cette pêche faite, on les réunit dans une espèce d'abattoir, et l'on procède à la récolte du caviar, de la visigha et de la graisse.

Une année de pêche, qui occupe de huit à neuf mille ouvriers, et deux cent cinquante pêcheurs de phoques avec trois mille embarcations, donne en moyenne :

De quarante-trois à quarante-cinq mille esturgeons ;

De six cent cinquante à six cent soixante mille sevriougas ;

De vingt-trois à vingt-quatre mille belongas.

De cette masse de poisson, on tire approximativement, — je dis approximativement, car on comprend qu'un pareil calcul ne saurait être positif :

Trois cent soixante-quinze à trois cent quatre-vingt mille kilogrammes de caviar ;

Dix-neuf à vingt mille kilogrammes de visigha ;

Et vingt à vingt et un mille kilogrammes de colle.

Rien de plus hideux que de voir enlever à ces pauvres animaux le caviar, la moelle épinière et la graisse ; on sait la persistance obstinée de la vie chez les grands poissons ; ceux-là, qui atteignent jusqu'à la longueur de huit ou dix pieds, bondissent encore le ventre ouvert, le caviar enlevé, puis font un dernier effort quand on leur enlève cette visigha dont les Russes sont si friands, et dont on fait des pâtés

qui s'envoient d'un bout à l'autre de la Russie. Enfin, cette ablation faite, ils restent immobiles, quoique le cœur continue de palpiter encore pendant plus d'une demi-heure après qu'il est séparé du corps.

Chacune des opérations sur chaque animal dure plus d'un quart d'heure. C'est tout simplement un atroce spectacle !

On prépara pour nous le caviar du plus gros esturgeon pris ; l'animal pouvait peser de trois à quatre cents kilogrammes ; les œufs remplirent huit barils pesant chacun dix livres, à peu près.

La moitié de ces œufs étaient salés; les autres devaient être mangés frais.

Ceux qui devaient être mangés frais se conservèrent jusqu'à Tiflis, et nous servirent à faire des cadeaux tout le long de la route.

Ceux qui étaient salés vinrent jusqu'en France, où ils furent distribués à leur tour, mais sans causer le même enthousiasme que celui que nous avions soulevé par des cadeaux pareils, à Kislar, à Derbend et à Bakou.

Il y a deux choses pour lesquelles le Russe le plus avare est toujours prêt à faire des folies : le caviar et les bohémiennes.

J'aurais dû parler des bohémiennes à propos de Moscou ; mais j'avoue que ces enchanteresses, qui engloutissent les fortunes des fils de famille russes, ont laissé dans ma mémoire un si médiocre souvenir, qu'en parlant des choses curieuses de Moscou, je les ai oubliées.

A quatre heures du soir, on nous signala le bateau à vapeur ; nous le regagnâmes riches de nos huit barils de caviar, en échange desquels il nous fut impossible de rien faire accepter à nos pêcheurs, qui, selon toute probabilité, avaient reçu d'avance des ordres à ce sujet.

La journée avait été rude; aussi, malgré toutes les instances de M. Strouvé, qui voulait absolument nous ramener

chez lui, rentrâmes-nous à la maison Sapojnikof, où nous attendaient notre dîner et nos lits! car la perquisition du maître de police avait eu un résultat heureux.

Nous avions chacun un lit, ou à peu près.

Je dis : à peu près, car Moynet n'avait qu'un matelas, un coussin et un drap. C'était à lui d'ajouter à son drap ce que bon lui semblerait pour combattre un froid de dix à douze degrés.

Le second drap avait été jugé inutile, du moment que l'on en avait un pour s'y rouler.

Le drap de Moynet avait, au reste, été cousu à la manière d'un sac; seulement, l'extrémité supérieure et l'extrémité inférieure étaient restées libres, pour la plus grande facilité des mouvements de la tête et des pieds.

Mon lit avait sur celui de Moynet la supériorité d'une espèce de couchette et d'une couverture ; mais le second drap, comme pour lui, avait été jugé inutile, et si inutile, que, tous les soirs, je le retrouvais proprement plié sous mon coussin, à la manière d'un mouchoir de poche.

Le lendemain, à huit heures du matin, le pyroscaphe *le Verblioud* nous attendait. A peine notre bateau l'avait-il abordé, qu'une autre barque se détacha de la rive, nous amenant quatre dames, placées toutes les quatre sous la protection de M. Strouvé.

L'une de ces dames était une sœur de la princesse Toumaine, la princesse Grouska. Elle était vêtue à l'européenne et portait sur son visage peu de traces de son origine chinoise. Élevée dans un pensionnat d'Astrakan, où elle apprenait le russe, elle profitait de la fête qui nous était donnée pour faire une visite à sa sœur.

Les trois autres dames étaient : madame Marie Pietrizenkof, femme d'un officier en garnison à Bakou ; madame Catherine Davidof, femme d'un lieutenant de marine embarqué sur ce fameux *Trcupmann* que l'on devait mettre à notre dis-

position, si jamais il revenait du Mazanderan ; et mademoiselle Vroubel, fille d'un brave général russe, fort en réputation au Caucase, mort depuis quelques mois, et dont elle portait encore le deuil.

Ces trois dames, que nous avions déjà rencontrées dans une soirée que nous avait donnée M. Strouvé, parlaient et écrivaient le français comme des Françaises.

En leur qualité de femmes et de fille d'officier, ces dames avaient été d'une exactitude toute militaire.

Quant à notre princesse kalmouke, la cloche de sa pension l'avait éveillée à sept heures.

Ces dames, je l'ai déjà dit, étaient non-seulement fort instruites comme éducation première, mais encore fort au courant de notre littérature; seulement, elles connaissaient très-bien les œuvres, mais très-mal les hommes. Il en résulta que j'eus à leur raconter Balzac, Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset, tous nos poëtes, tous nos romanciers enfin.

Il est incroyable avec quelle justesse d'appréciation nos hommes remarquables étaient jugés, pour ainsi dire instinctivement, par ces jeunes femmes dont la plus âgée avait à peine vingt-deux ans.

Bien entendu, je ne parle point ici de la princesse Grouska, qui, sachant à peine le russe et encore moins le français, resta complétement étrangère à la conversation.

Comme je connaissais les rives du Volga, et que, quand on les a vues une fois, on les a vues dix, je pus rester avec nos passagères dans la cabine où elles m'avaient fait la faveur de me recevoir.

Je ne sais combien de temps dura la traversée ; mais, lorsque l'on nous cria du haut de l'escalier : « Nous arrivons ! » je croyais que nous étions à peine à dix verstes d'Astrakan.

En réalité, nous avions marché fort lentement, puisqu'en

remontant le fleuve, dont le courant est assez rapide, nous avions fait de trente-cinq à quarante verstes en deux heures et demie.

Nous montâmes sur le pont.

La rive gauche du Volga était garnie de Kalmouks de tout sexe, de tout âge et de toute nuance, sur un quart de lieue de longueur. Le débarcadère était ombragé de drapeaux, et, à notre vue, l'artillerie du prince, composée de quatre pierriers, fit feu.

Notre bateau à vapeur lui répondit avec ses deux petits canons.

On distinguait le prince, nous attendant au haut du débarcadère. Il était vêtu du costume national, c'est-à-dire qu'il avait une redingote blanche, boutonnée très-serré avec de petits boutons ; une espèce de chapska polonaise ; un large pantalon rouge et des bottes de maroquin.

La chapska et les bottes étaient jaunes.

J'avais eu le soin de me mettre d'avance au courant de l'étiquette. Comme c'était à moi que la fête était donnée, je devais aller droit au prince, le prendre entre mes bras, et frotter mon nez contre le sien ; ce qui veut dire : « Je vous souhaite toute sorte de prospérités ! »

Quant à la princesse, si elle me tendait la main, il m'était permis de la lui baiser ; mais on m'avait prévenu que c'était une faveur qu'elle n'accordait que très-rarement.

Comme je n'avais aucun droit pour prétendre à une pareille faveur, j'en fis d'avance mon deuil.

Le bâtiment stoppa à cinq ou six mètres du débarcadère, et je descendis au milieu du feu de la double artillerie. Prévenu de ce que j'avais à faire, je ne m'occupai ni de M. Strouvé ni de ces dames ; je montai gravement les degrés du débarcadère, tandis que le prince les descendait non moins gravement. Nous nous rencontrâmes à moitié chemin ; il me prit dans ses bras, je le pris dans les miens, et

je frottai mon nez contre le sien, comme si j'avais été Kalmouk toute ma vie.

Je me vante de mon adresse, et ce n'est pas sans raison : le nez des Kalmouks n'est pas, comme on sait, la partie saillante de leur visage, il n'est pas commode d'aller le dénicher entre les deux proéminences osseuses qui le protégent comme deux ouvrages avancés.

Le prince s'effaça pour me laisser passer, puis reçut M. Strouvé, mais sans aucun frottement de nez, et par une simple poignée de main ; après quoi, il embrassa sa sœur, tout en paraissant accorder aux dames qui l'accompagnaient une médiocre attention.

Comme toutes les femmes d'Orient, les femmes kalmoukes me paraissent avoir une position médiocre dans la hiérarchie sociale de leur pays.

Le prince Toumaine était un homme de trente à trente-deux ans, un peu gros quoique grand, avec des pieds très-courts et des mains très-petites. Les Kalmouks étant toujours à cheval, leurs pieds ne se développent pas, et, appuyés sans cesse sur les étriers, deviennent presque aussi larges que longs.

Quoique le type kalmouk fût très-prononcé chez lui, le prince Toumaine eût été, même pour un Européen, d'une figure agréable; il paraissait vigoureux de corps, avait des cheveux noirs et lisses, la barbe noire mais très-clair-semée.

Lorsque tout le monde fut débarqué, il marcha devant moi le chapeau sur la tête. En Orient, on le sait, c'est honorer son hôte que de ne pas se découvrir devant lui.

Il y avait deux cents pas à peine du rivage au château. Une douzaine d'officiers, en costume kalmouk, avec des poignards, des cartouchières et des sabres garnis d'argent, se tenaient de chaque côté des portes, ouvertes à deux battants.

A partir de la porte principale, nous marchâmes de front, le prince et moi, précédés d'une espèce de majordome auquel il ne manquait qu'une baguette blanche pour représenter assez bien Polonius.

Nous arrivâmes enfin à une porte fermée ; le majordome frappa contre cette porte : la porte s'ouvrit de l'intérieur sans que nous vissions ceux qui la faisaient tourner sur leurs gonds.

Nous nous trouvâmes en face de la princesse et de ses dames d'honneur.

La princesse était assise sur une espèce de trône; les dames d'honneur, six à sa droite, six à sa gauche, se tenaient accroupies sur leurs talons.

Tout cela était immobile comme des statues dans une pagode.

Le costume de la princesse était à la fois magnifique et original.

Il se composait d'une robe d'étoffe persane brochée d'or, recouverte d'une tunique de soie tombant jusqu'aux genoux; complétement ouverte sur le devant, cette tunique laissait apparaître le corsage de la robe, tout brodé de perles et de diamants. Le cou de la princesse était enfermé dans un col de batiste coupé comme un col d'homme, et rattaché sur le devant par deux grosses perles; sa tête était couverte d'un bonnet de forme carrée, dont la partie supérieure semblait faite avec des plumes d'autruche teintes en rouge; la partie inférieure était fendue et échancrée pour découvrir le front; elle descendait, d'un côté, jusqu'à la naissance du cou, et était relevée de l'autre à la hauteur de l'oreille, ce qui donnait à la princesse un petit air tapageur des plus coquets.

Hâtons-nous d'ajouter que la princesse avait vingt ans à peine, que ses yeux à la chinoise lui allaient à ravir, et qu'au-dessous d'un nez auquel on ne pouvait reprocher que de

A ces mots, la princesse se leva et s'achemina vers la porto.

Les douze dames d'honneur, qui étaient mises à peu près comme leur maîtresse, et toutes coiffées d'un bonnet pareil qui semblait être d'uniforme, se dressèrent comme la première fois, et, emboîtant le pas, marchèrent à sa suite, de l'allure dont eussent marché douze dames d'honneur confectionnées par Vaucanson.

A la porte du palais, deux excellentes calèches et une vingtaine de chevaux sellés à la kalmouke, — c'est-à-dire avec des selles s'élevant d'un pied au-dessus de l'épine dorsale du cheval, — attendaient, quoiqu'il n'y eût que trois ou quatre cents pas du palais à la pagode.

Le prince me demanda si je voulais aller en calèche avec la princesse, ou monter à cheval avec lui.

Je lui répondis que l'honneur de rester avec la princesse était trop grand pour être refusé, du moment qu'il était offert.

La princesse fit monter près d'elle madame Davidof, nous invita, M. Strouvé et moi, à nous asseoir sur le devant, et chargea sa sœur de faire les honneurs de la calèche aux deux autres dames et à Moynet.

Le prince monta à cheval avec ses gardes du corps.

Restaient les douze dames d'honneur, toujours roides comme des poupées sur leur bâton.

Mais, à un mot de la princesse, qui donnait probablement congé à leur roideur, elles poussèrent un cri d'allégresse, retroussèrent entre leurs jambes leur robe de brocart, faisant passer le devant derrière et le derrière devant, saisirent chacune la bride d'un cheval, sautèrent à califourchon sur la selle sans employer le secours des étriers ; puis, sans s'inquiéter si elles étaient chaussées de simples brodequins, et si elles montraient leurs jambes nues jusqu'au genou, par-

tirent au triple galop, en poussant des cris sauvages qui paraissaient être l'expression de la joie la plus vive.

Deux de nos compagnons, Kalino et Cournaud, emportés par leurs chevaux, qui voulaient absolument suivre ceux des dames d'honneur, restèrent, l'un à trente pas du château, l'autre à cinquante, comme des jalons piqués en terre, et destinés à marquer la route parcourue.

J'étais au comble de l'étonnement; j'avais donc enfin rencontré l'inattendu, c'est-à-dire l'idéal du voyageur!

LXX

FÊTE CHEZ LE PRINCE TOUMAINE

Les portes de la pagode étaient toutes grandes ouvertes; mais le temple était silencieux.

Au moment où le prince, descendu de cheval, où la princesse, descendue de voiture, où tous les autres, descendus de voiture et de cheval, mirent le pied sur le seuil de l'église, un bruit terrible, formidable, inouï, se fit entendre.

Ce bruit, près duquel le son des trompettes souterraines et infernales de *Robert le Diable* passerait pour des accords de flûte et de hautbois, était produit par une vingtaine de musiciens placés en face les uns des autres, dans la principale allée de la pagode conduisant au maître-autel.

Chacun soufflait à pleins poumons ou frappait à tour de bras.

Ceux qui frappaient, frappaient sur des tamtams, sur

des tambours ou sur des cymbales; ceux qui soufflaient, soufflaient dans des trompettes, dans d'énormes conques marines, ou dans d'immenses tubes de douze pieds de long.

C'était un charivari à rendre fou.

Aussi, la statistique, à l'endroit de ces étranges virtuoses, donne-t-elle les résultats suivants : ceux qui soufflent dans les trompettes ordinaires peuvent aller, en moyenne, six ans; ceux qui soufflent dans les conques marines, quatre ans tout au plus; ceux qui soufflent dans les tubes ne dépassent jamais deux ans.

Au bout de ces diverses périodes, tous les souffleurs crachent le sang; on leur donne une pension et on les met au lait de jument.

Quelques-uns en reviennent, mais c'est rare.

Aucun de ces musiciens ne sait la musique; c'est ce dont on s'aperçoit immédiatement. Toute leur science consiste à frapper ou à souffler le plus fort qu'ils peuvent; plus le tapage est féroce, plus il plaît au Dalaï-Lama.

A la tête des musiciens, du côté de l'autel, se tient le grand prêtre, tout vêtu de jaune, et agenouillé sur un tapis persan.

A l'autre extrémité, près de la porte d'entrée, vêtu d'une longue robe rouge, la tête recouverte d'un capuchon jaune, se tient le maître des cérémonies une longue baguette blanche à la main.

Au milieu de toutes les clochettes qui grelottaient, de toutes les cymbales qui frémissaient, de tous les tamtams qui vibraient, de tous les tambours qui battaient, de toutes les conques qui glapissaient, de tous les tubes qui mugissaient, on eût juré assister à quelque sabbat dirigé par Méphistophélès en personne.

Cela dura un quart d'heure. Au bout d'un quart d'heure, les musiciens, qui étaient assis, se renversèrent pâmés ; s'ils eussent été debout, ils fussent tombés à la renverse.

Je priai M. Strouvé de demander grâce pour eux au prince Toumaine.

Le prince, qui, au fond, est un excellent homme, et qui ne condamne ses sujets à un pareil supplice que pour glorifier ses hôtes, leur fit grâce à l'instant même.

Seulement, dès que, le charivari ayant cessé, nous voulûmes nous parler les uns aux autres, nous ne nous entendîmes plus. Nous crûmes que nous étions devenus sourds.

Peu à peu cependant le bruissement de nos oreilles s'éteignit, et nous rentrâmes en possession du cinquième sens que nous croyions avoir perdu.

Nous fîmes alors un inventaire détaillé de la pagode. Ce qui me frappa plus que toutes les figures de porcelaine, de cuivre, de bronze, d'argent ou d'or, si insensées qu'elles fussent; ce qui me parut plus ingénieux que toutes les bannières à serpents, à dragons, à chimères, ce fut un grand cylindre, pareil à celui d'un immense orgue de Barbarie, qui pouvait bien avoir deux pieds de long et quatre de diamètre, tout garni de figures religieuses, disposées autour de lui comme les signes du zodiaque autour d'une sphère.

Devinez ce que c'était que ce cylindre ? — Madame de Sévigné vous le donnerait à deviner en cent; je vous le donne à deviner en mille.

Mais, comme, en mille, vous ne le devineriez pas, je vais vous le dire.

C'est un moulin à moudre des prières!

Cette précieuse machine, il est vrai, ne sert qu'au prince. Le cas est prévu où le prince, distrait ou préoccupé, oublierait de prier. Un homme tourne la manivelle, et la prière est dite. Le Dalai-Lama n'y perd rien, et le prince n'a pas la fatigue de prier lui-même.

Que dites-vous de l'invention ? Les Kalmouks ne sont pas, vous le voyez, un peuple si sauvage que l'on voudrait bien nous le faire croire.

Quelques mots sur le clergé, la religion et les usages kalmouks. Je n'abuserai pas, soyez tranquilles, mon intention n'étant pas de faire des prosélytes.

Le clergé kalmouk se divise en quatre classes distinctes : les grands prêtres ou *backaus*; les prêtres ordinaires ou *guelungs*; les diacres ou *guetzuls*; et les musiciens ou *mantchis*.

Tous relèvent du chef suprême de la religion dalaï-lamique du Thibet.

Le clergé kalmouk est, selon toute probabilité, le plus heureux et le plus paresseux de tous les clergés; il l'emporte, en ce dernier point, même sur le clergé russe. Il jouit de toutes les immunités possibles; il est exempt de toute charge, ne paye aucune imposition. Le peuple est chargé de veiller à ce que les prêtres ne manquent de rien; ils ne peuvent être propriétaires, mais c'est un moyen que tout soit à eux, puisque tout ce qui appartient aux autres leur appartient; ils font vœu de chasteté, de quelque catégorie qu'ils soient; mais les femmes les respectent tellement, qu'elles n'oseraient rien refuser à un *backaus*, à un *guelung*, à un *guetzul*, ou même à un *mantchis*. Le prêtre qui a quelque chose de particulier à dire à une femme, va gratter la nuit d'une certaine façon au feutre de sa tente. C'est quelque animal qui rôde et qu'il faut chasser. La femme prend un bâton et sort pour chasser l'animal, et, comme les soins du ménage la regardent, le mari la laisse vaquer à ses devoirs.

Aussi, l'enfer kalmouk n'a pas de supplice pour le péché de luxure.

Lorsqu'une femme kalmouke se sent sur le point d'accoucher, elle prévient les prêtres, qui s'empressent d'accourir, et qui, debout devant la porte, implorent le Dalaï-Lama en faveur de l'enfant qui va naître. Alors, le mari prend un bâton, — souvent le même que sa femme a pris

pour chasser l'animal qui se frottait le long de la tente, — et, avec ce bâton, il frappe l'air pour éloigner les esprits malfaisants.

Aussitôt que l'enfant a vu le jour, un parent s'élance hors de la *kebitka* (c'est ainsi que se nomme la tente kalmouke); l'enfant portera le nom du premier objet animé ou inanimé sur lequel s'arrêtera le regard de ce parent, et ainsi s'appelera Pierre ou Chien, Chèvre ou Fleur, Marmite ou Chameau.

Les mariages — nous parlons des mariages de ceux qui tiennent un rang dans la nation — ont les mêmes préliminaires que presque tous les mariages orientaux, c'est-à-dire qne le futur marchande sa femme et l'achète du père au meilleur prix possible; ordinairement, la femme se paye à la famille, moitié en chameaux, moitié en argent; seulement, le mari n'achète pas au hasard. Comme la polygamie et le divorce sont tombés en désuétude chez les Kalmouks; ils veulent aimer la femme qu'ils prennent; or, la sympathie assurée, la femme payée, il s'agit encore d'enlever celle-ci ou tout au moins de faire semblant de l'enlever à son père.

Le fiancé accomplit le rapt à la tête d'une douzaine de jeunes gens de ses amis. La famille résiste tout autant qu'il faut pour que le mari ait la gloire d'avoir conquis sa femme. Une fois qu'il l'a fait monter à cheval, il part avec elle au galop. Cela peut expliquer la science d'équitation des dames d'honneur de la princesse Toumaine. Une jeune fille kalmouke doit toujours se tenir prête à monter à cheval; on ne sait pas ce qui peut arriver.

Une fois la jeune fille enlevée, l'air retentit de cris de triomphe; les coups de fusil éclatent en signe de victoire.

La troupe ne s'arrête que lorsqu'elle arrive à l'endroit où est posé un trépied. Ce trépied supportera la marmite du jeune ménage, et, par conséquent, il occupera le centre de la tente où se célébrera le mariage.

Alors, les jeunes époux descendent de leur cheval, s'agenouillent sur un tapis, et reçoivent la bénédiction du prêtre; après quoi, ils se relèvent, se tournent vers le point du ciel où est le soleil, et font leur prière aux quatre éléments; la prière finie, le cheval qui a servi à transporter la jeune fille est débarrassé de son mors et de sa bride, et chassé libre dans le steppe; il appartiendra au premier qui pourra s'en emparer.

Cette liberté rendue au cheval a un but symbolique, celui de rappeler à la jeune fille qu'elle a cessé d'être la propriété de son père pour devenir celle de son mari, et qu'elle doit oublier le chemin de la tente qui l'a vue naître.

Tout se termine par la construction et l'installation de la tente des deux époux sur le seuil de laquelle la jeune femme ôte le voile qu'elle n'a pas quitté jusque-là. Alors, comme celle-ci s'est fait accompagner dans sa fuite d'une demoiselle d'honneur si elle est de haut rang, ou d'une simple suivante si elle est d'un rang secondaire, l'époux jette au vent le voile que vient de quitter l'épouse, et le premier Kalmouk qui s'en empare devient à son tour le mari de la suivante ou de la dame d'honneur.

Les funérailles ont aussi, chez les Kalmouks, leur caractère particulier. Il y a pour eux, comme il y avait pour les anciens Romains, des jours fastes et des jours néfastes. Si le mort a expiré dans un jour heureux, on l'enterre comme en pays chrétien, et sur sa tombe on plante une petite bannière sur laquelle est inscrite son épitaphe; si, au contraire, la mort coïncide avec un jour malheureux, on étend son corps à la surface de la terre, on le couvre d'un tapis de feutre ou d'une natte, et on laisse aux animaux sauvages le soin de lui donner une sépulture.

Nous revînmes au château dans le même ordre que nous en étions partis, si ce n'est que Cournaud et Kalino, ayant perdu la confiance prématurée qu'ils avaient eue dans les

chevaux kalmouks, laissèrent les leurs aussi libres que s'ils leur eussent amené une fiancée et revinrent à pied.

Quant à nos douze dames d'honneur, elles se montrèrent dignes d'elles-mêmes, au retour comme au départ.

Comme, en revenant, je demandais au prince Toumaine à quelles familles elles appartenaient :

— A aucune, me répondit-il.

— Comment, à aucune? Je ne comprends pas.

— Sans doute, elles sont orphelines. J'ai pensé qu'il valait mieux choisir les dames d'honneur de ma femme parmi des orphelines, qui trouvaient ainsi près d'elle une position et un avenir, que de les prendre parmi des familles riches qui n'avaient pas besoin de moi.

Ce n'est pas la seule réponse de ce genre que me fit le prince.

Quand nous rentrâmes dans la cour du château, cette cour était encombrée de monde; plus de trois cents Kalmouks s'y trouvaient réunis.

Le prince leur donnait un repas en mon honneur : il avait fait tuer pour eux un cheval, deux vaches et vingt moutons. Les filets de cheval, hachés avec de l'oignon, du poivre et du sel, devaient être mangés crus, en manière de hors-d'œuvre. Le prince nous présenta une portion de ce mets national, en nous priant d'y goûter; nous en mangeâmes chacun gros comme une noix. Je n'ai pas l'intention d'imposer ce hors-d'œuvre aux tables de nos gourmets; mais évidemment cela valait mieux que quelques-uns des plats que j'avais mangés à la table des grands seigneurs russes.

Le prince, avant que nous nous missions nous-mêmes à table, s'occupa de ses Kalmouks, veillant à ce qu'il ne leur manquât rien; et, comme s'il eût eu besoin de s'excuser près de moi de ces soins qui retardaient notre déjeuner :

— Ce sont ces gens-là qui me font vivre, me dit-il; il est bien juste que je leur donne un peu de bonheur.

On voit que le prince Toumaine est un véritable humanitaire.

Il est très-riche; mais sa richesse ne ressemble en rien à la nôtre, et ne peut être appréciée par nous.

Le prince a onze mille paysans, à peu près; tout paysan nomade lui paye dix francs par an d'*abrok* ou de redevance; moyennant quoi, il est libre de travailler pour lui au lieu de travailler pour le prince.

Il va sans dire que le prix de son travail lui appartient.

Cela constitue d'abord au prince quelque chose comme onze cent mille francs de revenu.

Il a, en outre, cinquante mille chevaux, trente mille chameaux; quant aux moutons, il n'en sait pas le compte : dix ou douze millions, peut-être.

Il en vend six cent mille environ à chaque grande foire; et il y en a quatre : celle de Kasan, celle du Don, celle de Tzaritzine, celle de Derbend.

Le prince avait fait tuer pour nous un jeune chameau et un poulain de six mois. La chair de ces deux animaux est, aux yeux des Kalmouks, ce qu'on peut manger de plus délicat et de plus honorable.

Des filets, des côtelettes, des cuissots, empruntés à ces jeunes bêtes, formaient les plats de résistance de notre déjeuner, servi, du reste, en poules, en moutons, en outardes et en gibier, avec une abondance toute sauvage.

Pendant que nous déjeunions, les trois cents Kalmouks déjeunaient de leur côté, et non moins abondamment que nous.

Au dessert, le prince me pria de me lever et de venir à la fenêtre, mon verre à la main, pour recevoir leur toast et le leur rendre.

Je me rendis à l'invitation. Chaque Kalmouk se leva, tenant d'une main sa sébile de bois, et, de l'autre, son os

de cheval, de vache ou de mouton à demi rongé. On poussa trois hourras et l'on but à ma santé.

Mon verre alors parut trop petit au prince pour répondre dignement à une telle levée de boucliers; on m'apporta une corne montée en argent, on y vida une pleine bouteille de vin de Champagne; et, pensant que je pouvais bien boire, à la santé des onze mille Kalmouks du prince, la treizième partie de ce que Bassompierre avait bu à la santé des treize cantons, je vidai ma corne d'un seul coup, exploit qui me valut des applaudissements unanimes, lesquels pourtant ne m'engagèrent pas à recommencer.

C'était vraiment quelque chose d'homérique que ce repas! Je n'ai pas assisté aux noces de Gamache, mais je ne regrettai point de ne pas les avoir vues en voyant le festin du prince Toumaine.

Le déjeuner terminé, au milieu d'une profusion de liqueurs de toute espèce, on annonça que tout était prêt pour la course.

On se leva; j'eus l'honneur d'offrir le bras à la princesse Toumaine. Nous traversâmes la cour au milieu de hourras frénétiques. Une estrade, dressée pendant le déjeuner, nous attendait dans le steppe; je conduisis la princesse à cette estrade, sur laquelle les dames s'assirent avec elle.

L'estrade était prolongée par un demi-cercle de chaises destinées aux hommes.

La course était de dix verstes (deux lieues et demie)! partant de la pointe de notre demi-cercle de gauche, elle revenait à notre demi-cercle de droite. Le prix allait être disputé par cent chevaux, montés par des cavaliers ou des cavalières, les femmes étant arrivées, en Kalmoukie, au degré d'égalité que réclament inutilement les femmes françaises.

La pauvre Olympe de Gouges, qui voulait que les femmes eussent le droit de monter à la tribune, puisqu'elles mon-

taient à l'échafaud, eût été heureuse en voyant régner en Kalmoukie cette égalité socilae entre les deux sexes.

Le prix de la course était une robe de chambre en calicot et un poulain d'un an.

Les cent chevaux partirent comme un tourbillon, et disparurent bientôt derrière un petit monticule. Une demi-heure se passa. Puis on entendit leur galop se rapprocher avant qu'ils reparussent; enfin, on vit un cavalier, puis deux, puis six, puis le reste de la troupe échelonné sur un quart de lieue.

Un gamin de treize ans tint constamment la tête, et arriva au but cinquante pas avant le second concurrent.

Le vainqueur se nommait Bouka. Il vint recevoir de la main de la princesse sa robe de calicot, — qui, une fois trop longue pour lui, traînait comme une robe à queue, — et, des mains du prince, son poulain d'un an.

De même qu'il avait passé la robe de chambre sans perdre un instant, il enfourcha le poulain sans perdre une minute, et passa triomphalement devant la ligne de ses rivaux, vaincus mais non jaloux.

Le prince nous invita à rester à nos places. Il allait nous donner le spectacle d'un emménagement et d'un déménagement kalmouks.

Vous saurez d'abord qu'il n'y a pas en Kalmoukie, comme chez nous, ces deux choses qui font le tourment de la vie : les propriétaires et les loyers.

La terre est à tout le monde. Chacun a le droit d'y prendre sa place au soleil, pourvu que cette place ne soit pas occupée par un autre.

On ne paye ni pour le sol, ni pour l'air ; l'impôt foncier est aussi inconnu que celui des portes et fenêtres.

Quatre chameaux, portant sur leur dos une kebitka et tous les objets nécessaires à un ménage kalmouk, arrivèrent conduits par le père, la mère et les deux fils.

Les chameaux s'arrêtèrent à vingt pas de l'estrade, et plièrent les genoux au commandement de leurs maîtres, qui purent ainsi, avec facilité, leur enlever leurs fardeaux.

Cette opération était à peine terminée, que, comme si eux aussi eussent appris un rôle dans la comédie que l'on jouait devant nous, ils se redressèrent sur leurs jambes et se mirent à paître.

Pendant ce temps, la kebitka se dressait et s'emménageait sous nos yeux avec une miraculeuse rapidité. Au bout de dix minutes, chaque meuble était à sa place.

La tente dressée, un des fils vint à nous, salua à l'orientale, et nous invita à accepter l'hospitalité sous la kebitka de son père.

Nous nous rendîmes à l'invitation. Au moment où j'entrais sous la tente, le chef de la famille me posa sur les épaules, en signe de bienvenue, une magnifique pelisse de mouton noir.

C'était un cadeau que me faisait le prince Toumaine.

Nous nous assîmes sous la tente, sur les tapis, les jambes croisées à la manière turque.

Aussitôt la famille improvisée nous offrit un thé kalmouk.

Oh! cela, c'était bien une autre affaire!

Plein de confiance dans l'étiquette, et me rappelant que les Kalmouks confinaient à la Chine par leurs aïeux les Mongols, je portai, plein de confiance, la tasse à ma bouche.

Jamais plus abominable boisson, je le déclare, n'a soulevé le cœur d'un chrétien.

Je crus que j'étais empoisonné.

Cela me donna naturellement le désir de savoir avec quels ingrédients on brassait ce nauséabond breuvage.

Le principal élément qui le compose est un morceau de thé en brique venant de Chine; on le fait bouillir dans une marmite, et l'on y ajoute du lait, du beurre et du sel.

d'une des petites branches du Volga qui enveloppent le château du prince et en font une île de deux ou trois lieues de tour.

Nous reprîmes nos places dans les voitures. Les dames d'honneur, à ma grande joie, remontèrent à cheval, avec la même vélocité et la même désinvolture; on se renseigna exactement pour arriver, sans être vu, le plus près possible de l'endroit où étaient les cygnes, et nous partîmes.

Le steppe a cela de commode que, pour le parcourir, il n'est point besoin de routes tracées.

Les légères ondulations du terrain y sont si insensibles, que l'on peut les franchir en voiture et que l'on s'aperçoit à peine des montées et des descentes; la voiture roule sur une couche épaisse de bruyères, et l'on n'éprouve pas plus de secousses que si l'on roulait sur un tapis de Turquie.

Seulement, cette fois, ce n'était plus la cavalcade effrénée du matin : cavaliers, fauconniers, dames d'honneur même, retenaient leurs chevaux de manière à ne pas dépasser la calèche et à ne pas priver les dames du plaisir de la chasse.

Chacun gardait le silence pour ne pas effrayer le gibier et pour que les faucons, le prenant à l'improviste, eussent sur lui tout avantage.

Les mesures stratégiques avaient été si bien prises, le silence avait été si bien gardé, qu'un magnifique vol d'une douzaine de cygnes nous partit à vingt pas.

A l'instant même, les faucons furent déchaperonnés et lancés par les fauconniers avec des excitations de voix comme font les chasseurs pour les chiens.

En quelques secondes, les deux oiseaux de proie qui semblaient des atomes noirs, relativement à leurs lourds et massifs ennemis, se trouvèrent au milieu de la bande, qui se dispersa en poussant des cris de terreur.

Les faucons semblèrent hésiter un instant, puis chacun d'eux choisit sa victime et s'acharna sur elle.

Les deux cygnes poursuivis comprirent aussitôt le danger, et, en poussant des lamentations de détresse, essayèrent de gagner les faucons en hauteur; mais ceux-ci, avec leurs longues ailes pointues, leur queue en éventail, leurs corps sveltes, eurent bientôt dépassé le vol des cygnes de dix ou douze mètres, et fondirent perpendiculairement sur leur proie.

Les cygnes, alors, parurent chercher leur salut dans leur propre masse, c'est-à-dire qu'ils replièrent leurs ailes, et se laissèrent, pour ainsi dire, sombrer de tout le poids de leur corps.

Mais la chute inerte n'égalait point en vitesse la chute accélérée par l'élan ; à moitié chemin de la descente, ils furent rejoints par les faucons, qui s'attachèrent à leur cou.

Dès lors, les pauvres animaux se sentirent perdus, et ne tentèrent plus ni de fuir, ni de se défendre ; l'un alla tomber dans le steppe, l'autre dans le fleuve.

Celui qui était tombé dans le fleuve profita de cet avantage pour disputer encore un instant sa vie ; il plongea afin de se débarrasser de son ennemi ; mais le faucon, rasant l'eau, attendit que le cygne reparût à la surface, et, chaque fois que le malheureux palmipède mettait la tête hors de l'eau, il le frappait d'un violent coup de bec.

Enfin, le cygne, effaré, étourdi, sanglant, entra dans l'agonie, se débattit, fit voler l'eau autour de lui, et essaya de frapper le faucon de son aile osseuse ; mais celui-ci se tint prudemment hors d'atteinte jusqu'à ce que sa victime eût expiré.

Alors, il s'abattit sur le corps inerte qui s'en allait au courant du fleuve, et, poussant un cri de triomphe, se laissa entraîner sur l'île flottante, où il resta jusqu'à ce que deux

Kalmouks et l'un des fauconniers allassent, avec une barque, recueillir le vaincu mort et le vainqueur plein de vie et d'orgueil.

Les fauconniers donnèrent aussitôt à leurs faucons, en récompense de leur belle conduite, un morceau de chair saignante qu'ils tirèrent d'un petit sac de peau qu'ils portaient à la ceinture.

Disons, quant au faucon vainqueur du cygne tombé dans le steppe, que son triomphe fut moins grand que celui de son rival.

Au reste, cette chasse pittoresque, qui, grâce aux costumes de nos Kalmouks, avait un ravissant aspect moyen âge, m'était familière : je l'avais déjà faite avec un de mes amis qui avait une magnifique fauconnerie dans la forêt de Compiègne, et une fois ou deux au château de Loo, avec le roi et la reine de Hollande.

Le prince Toumaine a, pour son compte, une admirable fauconnerie, composée de douze faucons de choix, pris jeunes et dressés par ses fauconniers.

Les oiseaux de proie ne se reproduisant pas en captivité, on est obligé de se les procurer sauvages, de sorte qu'outre les douze faucons dressés, il y a toujours dix ou douze élèves dont on complète l'éducation.

Un faucon bien dressé vaut de trois à quatre mille francs.

La chasse nous avait entraînés à environ une lieue du château. Il était cinq heures. Le dîner — affaire de luxe après le déjeuner que nous avions fait à midi — nous attendait à six heures. Nous revînmes par les bords du fleuve, ce qui nous donnait la chance de voir encore une fois nos faucons à l'œuvre.

En effet, il nous partit bientôt un magnifique héron gris, et, quoiqu'il eût pris son vol à une grande distance, les fauconniers déchaperonnèrent leurs deux oiseaux, qui s'é-

lancèrent d'un vol égal, et dont aucune image, si ce n'est celle de l'éclair, ne peut rendre la rapidité.

Attaqué par deux ennemis à la fois, le héron n'avait guère de chances de salut; cependant il essaya de se défendre, ce que les cygnes n'avaient pas même tenté de faire.

Il est vrai que son long bec est une arme terrible sur laquelle se poignarde parfois le héron en se laissant tomber sur lui-même; mais, soit maladresse de sa part, soit habileté de la part de ses adversaires, au bout d'un instant notre héron se précipita éperdu vers le sol, où, grâce à la rapidité de la course d'un des fauconniers, il fut pris tout vivant et presque sans blessures.

Il eut la vie sauve, et fut destiné à faire, avec une aile coupée, l'ornement de la basse-cour du prince.

Ces grands oiseaux voyageurs, cigognes, grues, hérons, chose singulière, s'apprivoisent avec une extrême facilité.

Les deux faucons eurent encore chacun leur petit morceau de viande saignante et parurent fort satisfaits de leur sort.

Nous arrivâmes au château, où, comme je l'ai dit, le dîner nous attendait.

La profusion homérique, l'hospitalité d'Idoménée, ne sont rien en comparaison de l'hospitalité et de la profusion qui nous étaient offertes chez notre prince kalmouk. La liste seule des mets qui composaient notre dîner, et celle des vins destinés à les arroser, occuperait tout un chapitre.

Au dessert, la princesse Toumaine et les dames d'honneur se levèrent de table.

Je voulus en faire autant; mais M. Strouvé, au nom du prince, me pria de rester, l'absence de la princesse et de ses dames d'honneur entrant dans le programme de la fête et nous ménageant une surprise.

Le prince se chargeait de notre distraction et de nos amusements avec une telle intelligence, qu'il n'y avait qu'à

le laisser faire, ou plutôt que nous n'avions qu'à nous laisser faire.

En effet, un quart d'heure après le départ de la princesse Toumaine et de ses dames d'honneur, le maître des cérémonies, toujours vêtu de sa robe rouge, toujours coiffé de son capuchon jaune, tenant toujours sa baguette à la main, était venu dire tout bas quelques mots à l'oreille de son maître.

— Messieurs, dit le prince, la princesse nous fait inviter à aller prendre le café chez elle.

L'invitation était trop opportune pour ne pas être acceptée avec empressement.

Je pris le bras de la princesse Grouska, que ses habits à l'européenne reléguaient parmi les femmes civilisées, et, conduits par le prince Toumaine, nous suivîmes le maître des cérémonies.

Nous sortîmes du château et nous nous dirigeâmes vers un petit groupe de tentes s'élevant à une trentaine de pas du bâtiment seigneurial.

Ce groupe de tentes vers lequel nous nous acheminions, c'était la maison de campagne de la princesse, avec ses dépendances; ou plutôt c'était sa demeure favorite, sa kebitka nationale, qu'elle préférait à toutes les maisons de pierre qui aient jamais été bâties, depuis le palais de Sémiramis jusqu'à la maison chinoise de M. d'Aligre.

Là, un spectale véritablement curieux nous attendait; là, nous entrions en pleine Kalmoukie.

Les tentes de la princesse, — car il y en avait trois qui communiquaient entre elles : la première servant d'antichambre et de salle d'attente, la seconde de salon et de chambre à coucher, la troisième de cabinet de toilette et de garde-robe; — ces tentes, dis-je, étaient un peu plus grandes, mais exactement de la même forme et, à l'extérieur, de la même étoffe que celles des simples Kalmouks.

Mais, à l'intérieur, il y avait une notable différence.

Celle du milieu, c'est-à-dire la principale, recevait comme d'habitude le jour d'en haut, par une ouverture circulaire; mais elle était toute tendue de damas rouge; le sol était couvert d'un magnifique tapis de Smyrne, et un feutre brodé du Khorassan en matelassait le pourtour inférieur.

En face de la porte s'étendait un énorme divan servant de canapé le jour et de lit la nuit; à la tête et au pied de ce divan s'élevaient, semblables à deux étagères chargées de chinoiseries, deux autels consacrés au Dalaï-Lama; puis, au-dessus de ces autels, flottaient des drapeaux, des bannières, des banderoles de toutes couleurs, au milieu d'une atmosphère chargée de parfums.

La princesse était assise sur le divan, ayant à ses pieds, sur les degrés par lesquels on montait à cette espèce de trône, ses douze dames d'honneur, dans la posture où elles nous étaient apparues la première fois, c'est-à-dire accroupies sur leurs talons et rendues à leur immobilité primitive.

J'avoue que j'eusse donné tout au monde pour avoir avec moi un photographe, qui pût saisir en quelques secondes l'ensemble de ce tableau, si étrange et si pittoresque à la fois.

Des coussins étaient préparés tout autour de la tente pour que nous pussions nous accroupir à notre tour: seulement, la largeur du divan lui permettant cette courtoisie, la princesse se leva à notre entrée, et fit asseoir nos compagnes de voyage à ses côtés.

Inutile de dire que le prince s'était constamment et particulièrement occupé d'elles, avec une politesse et une galanterie qu'elles n'eussent certainement pas trouvées chez un banquier de la Chaussée-d'Antin ou chez un membre du Jockey-Club.

On apporta le thé et le café, — du vrai thé et du vrai café cette fois, — que l'on servit à la turque, c'est-à-dire à terre.

J'eus le soin de m'informer si c'était du café et du thé kalmouks; mais il me fut répondu que c'était du café moka et du thé chinois.

Le café pris, on apporta à l'une des dames d'honneur de la princesse une *balalaïka*, espèce de guitare russe à trois cordes, dont elle tira quelques sous mélancoliques et monotones dans le genre de ceux que l'on entend en Algérie, tirés d'un instrument à peu près semblable.

Aux premières notes, si de pareils sons peuvent s'appeler des notes, une seconde dame d'honneur se leva et se mit à danser.

Je me sers du mot *danser*, n'en trouvant pas d'autre sous ma plume ni dans ma langue; mais le fait est qu'une pareille locomotion ne saurait s'appeler une danse. C'étaient des inflexions de corps et des mouvements circulaires, simulant une pantomime languissante, mais exécutée par la danseuse sans volupté, ni grâce, ni plaisir. Au bout de dix minutes, la danseuse étendit les bras, se mit à genoux pour faire une invocation à quelque génie invisible, se releva, tourna encore sur elle-même, et alla toucher une de ses compagnes qui se leva, dont elle prit la place et qui prit la sienne.

La seconde dame d'honneur exécuta absolument la même danse que la première; puis elle fut remplacée par une troisième qui recommença le même exercice sans aucune espèce de variation.

Je commençai à craindre sérieusement que les douze dames d'honneur n'eussent des instructions uniformes, et ne se succédassent les unes aux autres, ce qui nous eût conduits à minuit par une suite de plaisirs assez monotones mais, après la troisième dame, le thé et le café étant bus,

la princesse se leva, descendit les degrés, prit mon bras et sortit.

Il va sans dire que les douze dames d'honneur, soulevées par un même ressort, emboitèrent le pas et rentrèrent au château d'une allure aussi grave que celle de leur souveraine.

On avait profité de notre absence pour illuminer. Le salon était resplendissant de lumières reflétées par de magnifiques glaces et des lustres de cristal à facettes venant évidemment de France.

Contre une des parois du salon était un piano à queue d'Érard.

Je demandai au prince si quelqu'un dans la maison jouait du piano ; il me répondit que non, mais qu'il savait qu'en France il n'y avait pas de salon sans piano, — il disait vrai, hélas ! — et qu'il avait voulu en avoir un.

Au reste, ce piano, arrivé seulement depuis un mois, était complétement vierge, et avait été accordé la veille par un accordeur que le prince avait fait venir exprès d'Astrakan, pour le cas où l'un des visiteurs qu'il attendait saurait jouer de l'instrument exotique.

Nos trois dames en jouaient.

Afin de rendre à la princesse la politesse qu'elle venait de nous faire, j'invitai Kalino, très-fort sur la danse moscovite, à exécuter un pas national.

Kalino répondit qu'il était prêt, si une de ces dames voulait bien lui faire vis-à-vis.

Madame Pietrizenkof se présenta.

Mademoiselle Vroubel se mit au piano.

Kalino et sa danseuse se placèrent en face l'un de l'autre.

Si certaines parties de l'éducation universitaire de Kalino avaient été négligées, ses dispositions naturelles pour la chorégraphie avaient, au contraire, acquis un immense développement.

des morts ou des blessés sur le parquet, mais, à coup sûr, ils ne se fussent pas arrêtes tant qu'ils eussent pu rester debout.

La princesse, dans son enthousiasme, au lieu de retourner à sa place, vint se jeter dans les bras de son mari.

Elle lui dit une phrase kalmouke dont j'eus l'indiscrétion de demander l'explication.

Cette phrase est textuellement reproduite par celle-ci :

— Cher ami de mon cœur, je ne me suis jamais tant amusée !

J'étais exactement de l'avis de la princesse, et j'aurais bien voulu, moi aussi, pouvoir dire à quelqu'un : « Chère amie de mon cœur, je ne me suis jamais tant amusé ! »

On se reposa. Après un pareil exercice, ce n'était pas trop d'une heure de repos.

Pendant ce temps, il se produisit un événement auquel je fus un instant sans pouvoir ajouter foi, tant j'avais peine à me persuader qu'il fût réel.

Le prince s'approcha de moi, accompagné de M. Strouvé et tenant un album à la main.

Il venait me prier de mettre sur cet album quelques vers adressés à la princesse, et qui pussent constater, aux yeux des siècles à venir, mon passage à Toumaininskaïa.

C'est le nom de la propriété du prince Toumaine.

Un album en Kalmoukie, comprenez-vous cela ? un album de Giroux ! un album blanc et virginal comme le piano d'Érard et arrivé avec lui sans doute, parce que l'on avait dit au prince que, de même qu'il n'y avait pas de salon sans piano, il n'y avait pas de piano sans album !

O civilisation ! si je comptais te retrouver quelque part et être ta victime, ce n'était pas, à coup sûr, entre l'Oural et le Volga, entre la mer Caspienne et le lac Elstone !

Il fallait en prendre son parti et faire contre album bon cœur.

Je demandai une plume.

J'espérais qu'on n'en trouverait pas chez le prince Toumaine, et, à plus forte raison, dans le reste de la Kalmoukie; et, avant qu'on eût pu en faire venir une de chez Marion, je serais loin.

Point : il se trouva une plume et un encrier.

C'était à moi maintenant de trouver un madrigal.

Voici le chef-d'œuvre que je laissai en souvenir de mon passage, sur la première page de l'album de la princesse :

A la princesse Toumaine.

Dieu de chaque royaume a fixé la frontière;
Ici, c'est la montagne, et, là, c'est la rivière;
Mais à vous le Seigneur donna, dans sa bonté,
Le steppe sans limite, où l'homme enfin respire,
Afin que sous vos lois vous ayez un empire
Digne de votre grâce et de votre beauté.

M. Strouvé traduisit en russe ce sixain au prince, lequel le traduisit en kalmouk à la princesse.

Il paraît que, contre les habitudes reçues, mes vers gagnèrent beaucoup à la traduction ; car la princesse me fit force remercîments auxquels je ne compris pas un mot, mais qui se terminèrent par sa main qu'elle me donna à baiser.

Je croyais avoir accompli ma tâche ; je me trompais.

La princesse Grouska vint se pendre au bras de son frère, et lui dit quelques mots tout bas.

Je n'entendais pas le kalmouk, et cependant je compris.

Elle demandait des vers pour son compte.

La princesse Toumaine déclara que, dans tous les cas, je ne les écrirais pas sur son album, et elle emporta son album

L'édredon couvrait un lit de plumes sans draps et sans couverture, portant traces visibles qu'il n'avait pas conservé la virginité du piano et de l'album.

Je me rhabillai, me jetai sur un canapé de cuir et m'endormis, déplorant que, si riche en superflu, ce bon, ce cher, cet excellent prince fût si pauvre sur le nécessaire!

LXXII

LES CHEVAUX SAUVAGES

Quoique je me fusse couché raisonnablement tard, et que les autres hôtes du prince Toumaine se fussent couchés encore plus tard que moi, à sept heures du matin chacun était sur pied. Le prince nous avait prévenus que la journée commencerait à huit heures, cette seconde journée devant être non moins remplie que celle de la veille.

En effet, à huit heures moins un quart, nous fûmes invités à nous mettre aux fenêtres du château.

Nous y étions à peine, que nous entendîmes quelque chose qui venait de l'orient, pareil à un orage, et que le sol commença de trembler sous nos pieds.

En même temps, un nuage de poussière, s'élevant de la terre au ciel, obscurcit le soleil.

J'avoue que, pour mon compte, j'étais dans une ignorance profonde de ce qui allait se passer. Je croyais le prince Toumaine tout-puissant; mais non pas cependant au point d'avoir commandé tout exprès pour nous un tremblement de terre.

Tout à coup, au milieu de ce nuage de poussière, je commençai à distinguer une immense agitation; je vis se mouvoir des formes de quadrupèdes : je reconnus des chevaux en liberté.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, le steppe était couvert et frémissant de chevaux se dirigeant d'une course frénétique vers le Volga.

Dans le lointain, on entendait des cris et des hennissements de douleur ou plutôt de rage.

Un immense troupeau de chevaux sauvages nous arrivait du désert, poursuivi par des cavaliers qui accéléraient sa course.

Les premiers, en se trouvant tout à coup au bord du Volga, hésitèrent un instant; mais, pressés par ceux qui les suivaient, ils se lancèrent résolûment dans le fleuve.

Tous s'y précipitèrent.

Dix mille chevaux sauvages coupaient, en hennissant, le Volga, large de trois kilomètres en cet endroit, pour passer d'un bord à l'autre.

Les premiers étaient près d'atteindre la rive droite quand les derniers étaient encore sur la rive gauche.

Les hommes qui les poursuivaient — ils étaient cinquante à peu près — sautèrent à l'eau après eux; mais, une fois dans le Volga, ils se laissèrent glisser de leurs montures, qui n'eussent pas pu nager pendant une demi-lieue surchargés par leur poids, et s'accrochèrent les uns à la crinière, les autres à la queue.

Je n'ai jamais vu spectacle plus splendidemant sauvage, plus magnifiquement terrible, que ces dix mille chevaux traversant d'une seule troupe le fleuve gigantesque, qui avait cru leur barrer le passage.

Les nageurs, mêlés à eux, continuaient de les pousser de leurs cris.

Enfin, quadrupèdes et hommes atteignirent la rive droite,

et disparurent dans une espèce de forêt dont les premiers arbres, disséminés comme des tirailleurs, s'avançaient jusqu'au bord du fleuve.

Nous étions restés dans la stupéfaction. Je ne crois pas que les pampas du sud et les prairies du nord de l'Amérique aient jamais présenté aux voyageurs un plus émouvant spectacle.

Le prince nous demanda pardon de n'avoir pu réunir que dix mille chevaux. Il n'était prévenu que depuis deux jours; s'il eût été prévenu depuis quatre, il en eût réuni trente mille.

Puis il nous invita à sortir du palais, à nous rendre au bord du Volga et à monter en barque, la journée devant s'écouler en grande partie sur la rive droite du fleuve.

Nous ne nous fîmes pas prier; le prospectus était alléchant.

Il y avait bien la question du déjeuner; mais elle cessa de nous inquiéter lorsque nous vîmes une douzaine de Kalmouks charger une barque de paniers dont la forme trahissait le contenu.

C'étaient des gigots de poulain, des filets de chameau, des moitiés de mouton rôti; plus, des bouteilles de toutes les espèces, de toutes les formes, et particulièrement à goulot argenté.

Rassurés sur ce point essentiel, nous montâmes dans quatre barques qui s'élancèrent aussitôt, comme un jour de régates, vers la rive opposée.

L'eau du fleuve était encore toute frissonnante du passage des chevaux.

Au milieu du Volga, les barques dévièrent un peu; mais, le plus fort du courant passé, elles regagnèrent ce qu'elles avaient perdu, rectifièrent leur ligne, et allèrent aborder juste en face du point où elles s'étaient mises au fleuve.

Pendant toute la traversée, j'avais examiné nos rameurs.

La ressemblance entre eux était inouïe. Tous avaient les yeux obliques et à peine entr'ouverts, le nez aplati, les pommettes saillantes, la peau jaune, les cheveux rares, peu ou point de barbe, excepté à la moustache ; les lèvres grosses, les oreilles énormes et s'écartant de la tête comme les oreilles d'une cloche ou d'un mortier ; tous avaient le pied très-petit, étaient chaussés de bottes de couleur trop courtes, et qui, dans un temps déjà reculé, avaient dû être jaunes ou rouges.

Le chapeau seul était uniforme : c'était un bonnet carré, jaune, avec une bande de mouton noir à l'endroit qui ceint la tête.

Je crois qu'il y a dans le chapeau des hommes quelque chose de plus que national, quelque chose de religieux.

Quant à celui des femmes, il s'y rattache à coup sûr quelque superstition ; car, malgré toutes mes instances près du prince et de la princesse Toumaine, je ne pus me procurer aucun échantillon de la coiffure de la princesse ni de celle de ses dames d'honneur.

Je suis donc désespéré, chères lectrices, d'être rentré en France sans vous rapporter ce moyen de faire valoir votre beauté.

A peine sur la rive droite du fleuve, le prince Toumaine sauta sur un cheval qui l'attendait et fit quelques évolutions de fantaisie.

C'était plutôt, à notre point de vue, un cavalier solide, qu'un beau cavalier : sa selle trop haute, ses étriers trop courts, relativement à la manière dont nous entendons l'équitation, le forçaient à se tenir debout et à laisser un intervalle entre la selle et l'endroit qui est destiné à s'appuyer dessus.

Le cheval galopait littéralement entre les jambes du cavalier, comme le cheval de Troie eût galopé entre celles du colosse de Rhodes.

Tous les Kalmouks, au reste, du moment qu'ils ne montaient pas à cheval à poil nu, se tenaient de la même façon. Dès leur enfance, ils montent à cheval, et l'on pourrait même dire qu'ils y montent dès leur berceau.

Le prince Toumaine m'avait fait voir celui de son fils : c'était une mécanique en bois, creusée de manière à emboîter le dos de l'enfant, avec une avance en bois, comme le reste, et pareille à celle où, dans les selleries, on suspend les selles. L'enfant est placé à califourchon sur cette espèce de troussequin, garni de linge comme le reste du berceau ; il s'y tient debout, maintenu dans la position verticale par des courroies qui lui sanglent la poitrine. Un anneau, placé derrière la mécanique, sert à l'accrocher à la muraille.

Le troussequin sur lequel l'enfant est à cheval est creux, et donne passage à tout ce qu'il plaît au petit cavalier de laisser échapper.

En quittant son berceau, où, comme on le voit, il est déjà à cheval, l'enfant kalmouk est placé à cheval sur un mouton ou sur un chien, jusqu'à ce qu'il puisse monter un cheval véritable ou un chameau.

Aussi tous ces excellents écuyers sont-ils d'exécrables marcheurs, avec leurs talons trop hauts et leurs chaussures trop courtes.

Revenons à notre prince, qui fait de la fantasia dans le sable que son cheval fait voler par-dessus sa tête.

A un signe de lui, des écuyers kalmouks chassèrent devant eux et ramenèrent au bord du fleuve une petite partie des chevaux qui l'avaient traversé, trois ou quatre cents peut-être.

Le prince prit un lasso, s'élança au milieu du troupeau qui ruait, mordait, hennissait, sans se préoccuper le moins du monde de toutes ces démonstrations hostiles ; *lassa* celui de tous les chevaux qui lui parut le plus rétif, et, quelques

efforts que fit l'animal, mettant sa monture au galop, il le tira du milieu de ses compagnons.

Le cheval captif sortit de la horde, la bouche écumante, la crinière hérissée, les yeux sanglants.

Il fallait une force vraiment supérieure pour résister aux secousses que le cheval sauvage imprimait à celui qui le forçait d'agir ainsi contre sa volonté.

Aussitôt qu'il fut isolé des siens, cinq ou six Kalmouks se jetèrent sur lui et l'abattirent: mais, tandis qu'un des Kalmouks l'enjambait, les autres lui retirèrent le lasso et s'écartèrent ensemble et d'un seul mouvement.

Le cheval demeura un instant immobile; puis, voyant qu'à l'exception d'un seul homme, il s'était débarrassé de tous ses antagonistes, il se crut libre et se leva d'un bond.

Il était plus esclave que jamais, car, au pouvoir matériel des cordes et de la force, avait succédé le pouvoir de l'adresse et de l'intelligence.

Alors, entre l'animal sauvage dont les reins n'avaient jamais porté aucun fardeau, et le cavalier exercé, commença une lutte merveilleuse. Le cheval bondit, se roula, se tordit, essaya de mordre, rua la tête entre ses jambes, se précipita dans le fleuve, remonta sur le talus glissant, emporta son cavalier, le ramena au même endroit, le remporta encore, se coucha sur lui dans le sable, se releva avec lui, marcha sur ses pieds de derrière, et enfin se renversa.

Tout fut inutile; le cavalier semblait soudé à ses flancs. Au bout d'un quart d'heure, le cheval, vaincu, demandait grâce, et se couchait haletant.

Trois fois la même expérience se renouvela avec des chevaux et des cavaliers différents, trois fois l'homme fut vainqueur.

Alors se présenta un enfant de dix ans. On lui lassa le cheval le plus sauvage que l'on put trouver; l'enfant fit tout ce qu'avaient fait les hommes.

Malgré leur laideur, ces cavaliers au torse nu étaient splendides dans l'action. Leur peau basanée, leurs membres grêles, leur physionomie sauvage, tout, jusqu'au silence de statue qu'ils gardaient au plus fort du péril, donnait un caractère antique et centaurien à cette lutte acharnée de l'homme et de l'animal.

On déjeuna pour laisser le temps à la course aux chameaux de se préparer.

J'obtins du prince que nos écuyers, et particulièrement l'enfant, eussent leur part de comestibles et de boisson.

Sur le bord du Volga, un poteau avait été dressé, surmonté d'une longue bannière flottante; c'était le but désigné à la course des chameaux. Le point de départ était à une lieue de là en remontant le fleuve ; les coureurs devaient en suivre le courant, c'est-à-dire aller du nord-ouest au sud-est.

Un coup de fusil tiré par le prince, et auquel répondit un autre coup de fusil dont le bruit nous fut apporté par l'écho du fleuve, annonça que la course était commencée.

Au bout de cinq minutes, nous vîmes apparaître les premiers chameaux soulevant un tourbillon de sable. Leur galop était certainement d'un tiers plus rapide que celui du cheval.

Je ne crois pas qu'ils mirent plus de six ou sept minutes à parcourir cette distance de quatre verstes.

Le premier arriva au but, suivi à dix pas à peine par son antagoniste. Les quarante-huit autres arrivèrent, comme les Curiaces, à des distances différentes.

Le prix était un beau fusil cosaque que le vainqueur reçut avec une joie visible.

Puis vint la course au rouble-papier, et la course au rouble-argent.

Des cavaliers montant des chevaux à poil nu, sans bride, et n'ayant d'autres moyens de direction que les genoux,

devaient ramasser, en passant, et sans descendre de leur cheval, un rouble-papier enroulé autour d'une petite fiche de bois.

Quant au rouble-argent, c'était encore plus difficile: il était posé à plat sur la terre.

Tous ces exercices s'exécutèrent avec une merveilleuse adresse.

Chacun eut sa récompense, même les vaincus.

Je crois qu'il est difficile de trouver une population plus heureuse que ces braves Kalmouks, et un maître meilleur que le prince Toumaine.

La journée s'avançait; la série des exercices devait se terminer par la lutte.

Le prix de la lutte était une magnifique cartouchière, fruste et riche en même temps, une grossière ceinture de cuir toute garnie d'argent.

Je demandai à voir de près le prix; le prince me l'apporta.

A sa vue, je me sentis violemment tenté de m'approprier ce bijou sauvage.

— M'est-il permis, demandai-je au prince, de concourir avec vos lutteurs?

— Pourquoi cela? demanda-t-il.

— Parce que le prix me plaît, et que j'ai grande envie de le remporter.

— Prenez cette cartouchière, me dit le prince; je suis heureux qu'elle vous plaise. Je n'eusse pas osé vous l'offrir.

— Pardon, prince, je veux la gagner, et non pas la prendre.

— Alors, me dit le prince, si votre intention est véritablement de lutter, je vous demanderai l'honneur de lutter avec vous.

Il n'y avait rien à répondre à une pareille proposition, sinon d'accepter.

C'est ce que je fis.

Un petit tertre circulaire était naturellement préparé au bord du Volga. Les spectateurs s'assirent. Je descendis bravement dans le cirque.

Le prince m'y suivit. Nous mîmes bas tous les vêtements couvrant le haut de notre corps, ne gardant que nos pantalons.

La peau du prince était couleur de café au lait très-claire. Ses membres, quoique toujours un peu grêles, étaient, cependant, beaucoup mieux proportionnés que ceux de ses hommes. Je ne crois pas que cela tînt à une nature supérieure, c'était l'effet d'une meilleure nourriture.

Avant de nous prendre à bras-le-corps, nous commençâmes, au milieu des applaudissements des spectateurs, par nous frotter le nez, pour prouver que nous étions toujours les meilleurs amis du monde.

Puis la lutte commença.

Le prince avait plus que moi l'habitude de ces exercices, mais j'étais évidemment plus fort que lui. D'ailleurs, je dois avouer que ma conviction est qu'il y mit toute la courtoisie possible.

Au bout de cinq minutes, il tomba; je tombai sur lui. Ses épaules touchèrent la terre : il s'avoua vaincu.

Nous nous relevâmes : nous nous refrottâmes le nez, et j'allai prendre la cartouchière des mains de la princesse, assez étonnée de la blancheur de ma peau, comparativement, bien entendu, à celle de son mari.

Le prince alla se laver dans le Volga. Je ne voulus pas être en reste avec lui.

Je dois dire qu'à la fin d'octobre l'eau du Volga n'est pas chaude. A dix lieues de là, peut-être, il était couvert d'une couche de glace; mais je n'en sentis que mieux le bien-être que j'avais à rentrer dans mes vêtements.

D'ailleurs, ceux qui me connaissent savent combien je suis indifférent aux intempéries des saisons.

Ce dernier exercice nous avait conduits jusqu'à cinq heures du soir.

A cinq heures du soir, nous rentrâmes dans nos barques, traversâmes le Volga et regagnâmes le château.

Il faisait nuit sombre lorsque nous y arrivâmes.

Le bateau à vapeur nous annonçait, en fumant, qu'il était à notre disposition.

Nous n'avions plus que quelques heures à passer à Toumaininskaïa.

Ces deux jours s'étaient écoulés comme si les heures eussent été changées en minutes.

Il fallut se remettre à table, il fallut refaire honneur à l'un de ces terribles dîners que l'on eût cru préparés pour des héros de *l'Iliade* ou des titans de la *Gigantomachie.*

Il fallut vider encore la fameuse corne montée en argent et tenant une bouteille.

Tout cela fut fait, tant la machine humaine est obéissante aux ordres de son tyran.

Puis, le plus triste de tout cela, il fallut se quitter.

Nous nous refrottâmes le nez, le prince et moi, mais cette fois avec acharnement, à trois reprises différentes, et les larmes aux yeux.

La princesse pleurait tout bonnement, tout simplement, tout naïvement, répétant sa phrase de la veille:

— O cher ami de mon cœur, je ne me suis jamais tant amusée !

Le prince nous fit jurer de revenir. — Revenir en Kalmoukie, comme cela est probable! — Aussi jurai-je par le Dalaï-Lama. Cela n'engage à rien.

La princesse me donna de nouveau sa petite main à baiser et me promit, si je revenais, de me donner, avec la permission de son mari, ses deux joues, qui eussent rivalisé de ton avec celles de la *marquesa d'Amaëgui.*

La promesse était bien tentante ; mais la Kalmoukie est bien loin !

A neuf heures du soir, nous nous embarquâmes. La princesse vint nous conduire jusqu'au pyroscaphe. C'était la première fois qu'elle montait dans un bateau à vapeur. Elle n'avait jamais été à Astrakan.

Les pierriers du prince Toumaine recommencèrent leur feu, les canons du bord leur répondirent; on alluma des feux du Bengale, et nous vîmes toute cette population, déjà passablement fantastique, tour à tour verte, bleue et rouge, selon la flamme qui brûlait.

Il était dix heures du soir. Il n'y avait pas moyen de rester plus longtemps; nous nous dîmes un dernier adieu. Le prince, la princesse et sa sœur, qui restait avec elle, regagnèrent la rive.

Le bateau toussa, cracha, s'ébranla et partit.

Pendant plus d'une lieue, nous continuâmes d'entendre les détonations des pierriers, et de voir la pagode et le château s'illuminer de feux de couleur.

Puis, à un coude du fleuve, tout disparut comme un rêve.

Deux heures après, nous arrivions à Astrakan, et mes trois compagnes de voyage écrivaient sur mon album, au-dessous de ces mots de la pauvre comtesse Rostopchine :

« Ne jamais oublier ses amis de Russie, et entre autres

» EUDOXIE ROSTOPCHINE. »

ceux-ci :

« Ne jamais oublier non plus ses compagnes de voyage,

» MARIE PIETRIZENKOF.
» MARIE VROUBEL.
» CATHERINE DAVIDOF.

» Sur le Volga, à bord du pyroscaphe *le Verblioud.* »

LXXIII

LES STEPPES

Vous vous rappelez que, pour faire notre petite excursion en Kalmoukie, nous étions partis d'Astrakan.

Nous y étions déjà depuis huit jours lors de notre visite au prince Toumaine, et, à Astrakan, on voit bien des choses en huit jours.

Maintenant, il s'agissait de partir d'Astrakan.

Lockroy a fait dire, dans je ne sais quelle pièce, à un monsieur, qui est Arnal, je crois : « On ne revient pas d'Astrakan. » Nous crûmes un instant que cet axiome avait force de loi.

Et cependant nous étions au 2 novembre : l'heure était venue de partir.

On n'a point oublié que l'amiral Machine nous avait offert de nous transporter à Bakou, ou tout au moins à Derbend, sur *le Troupmann*, lorsque ce bâtiment serait revenu de Mazanderan.

Nous fîmes une visite à l'amiral; cette visite avait pour but de lui demander s'il avait des nouvelles du *Troupmann.*

Le Troupmann était arrivé pendant notre voyage à Toumaininskaïa, et repartait le lendemain.

C'était le dernier voyage qu'il dût faire de l'année à Bakou : il fallait donc en profiter.

L'amiral se rappelait parfaitement la promesse qu'il m'avait faite; mais il me vanta fort la route par terre, me

disant que j'avais grand tort de renoncer à un si charmant voyage.

Je devinai qu'il y avait quelque anguille sous roche.

Je priai l'amiral de mettre de côté tout orgueil national, et de me dire franchement son avis sur notre voyage par la mer Caspienne.

L'amiral, mis au pied du mur, ou plutôt de sa conscience, nous avoua alors qu'il pouvait bien nous donner notre passage sur *le Troupmann*, et qu'il était toujours prêt à tenir sa promesse; mais, répondant bien de notre départ, il ne répondait nullement de notre arrivée.

Rien de plus curieux que la marine russe de la Caspienne.

Sur quatre bâtiments, elle en avait deux d'ensablés, un dont la machine était hors d'état de servir, un dont la roue était cassée.

Restait *le Troupmann*.

Mais le pauvre *Troupmann* avait mis dix-huit jours pour revenir de Mazanderan; on n'était pas sûr de sa machine, de sorte que, la plupart du temps, il allait à voiles.

Voilà pourquoi, avec les vents variables qui soufflent dans la saison d'hiver, on n'était pas sûr que nous arrivassions à Bakou.

Seulement, nous pouvions, pour nous alléger, confier nos malles au *Troupmann*.

Je tenais trop à tout ce que je rapportais de Russie pour m'en séparer; d'ailleurs, si nous n'étions pas sûrs d'arriver à Bakou, nos effets n'étaient pas plus sûrs que nous d'y arriver.

Maintenant, d'où vient le mauvais état de la marine russe à Astrakan?

Du tchine.

J'ai déjà expliqué ce que c'est que le tchine et la grande puissance du tchine en Russie.

Le tchine, — le mot pourrait bien venir du chinois, — c'est non-seulement le rang que chacun occupe, mais encore les prérogatives qui sont attachées à ce rang.

Le tchine de l'ingénieur militaire lui donne le droit de construire des bateaux à vapeur.

Or, comme il y a cent mille francs, deux cent mille francs peut-être à gagner par bateau à vapeur qu'il construit, il use de son droit; il construit le plus de bateaux à vapeur qu'il peut.

Il ne connaît rien à la construction des pyroscaphes; il en construira jusqu'à ce qu'il y connaisse quelque chose.

C'est cinq ou six millions que l'éducation de l'ingénieur militaire coûtera au gouvernement russe; mais qu'importe! Le gouvernement pourrait faire construire ses bateaux par des sociétés; ils lui coûteraient cent ou deux cent mille francs de moins, et il ne les payerait que s'ils marchaient.

Mais ce serait trop simple, et il n'y a que le compliqué qui rapporte.

D'ailleurs, cela dérangerait un rouage de la machine administrative, et qu'arriverait-il si un rouage d'une machine si bien montée se dérangeait!

Il est inouï d'entendre raconter par les Russes eux-mêmes les vols qui se commettent dans les administrations, et surtout dans les administrations militaires.

Tout le monde connaît les vols et les voleurs, et cependant les voleurs continuent de voler et les vols d'être de plus en plus connus.

Le seul qui ne connaisse ni les vols ni les voleurs, c'est l'empereur.

Sous Sa Majesté Nicolas I[er], surtout à l'époque de la guerre de Crimée, ces vols ont atteint à une hauteur et à une fantaisie qui accusent chez ceux qui les exécutaient une prodigieuse richesse d'imagination.

Chaque fois qu'un officier supérieur rencontrait le convoi et demandait :

— Qu'est-ce que ce bœuf, capitaine?

— C'est un bœuf que j'ai acheté ce matin, mon colonel, ou mon général, et que mes hommes mangeront ce soir.

Et le général ou le colonel répondait :

— C'est bien, capitaine.

Le soir, le capitaine menait paître sa compagnie : elle mangeait des gribouis assaisonnés à la chandelle.

Le bœuf arriva en Crimée sain et sauf, le plus gras de la compagnie, étant le seul qui, pendant toute la route, eût mangé à sa faim.

Arrivé en Crimée, le capitaine le vendit un tiers de plus qu'il n'avait coûté, tant il était en bon état.

Pendant toute la route, il lui fut payé un bœuf par étape, c'est-à-dire de cent cinquante-cinq à cent soixante bœufs.

Ce sont les colonels surtout qui, ayant charge de nourrir leurs régiments, font de bonnes affaires.

Aussi, en Russie, lorsqu'on est mécontent d'un colonel, on le fait général.

Voici comment les colonels s'y prennent; — vous allez voir que c'est bien facile et *sans péché*, comme on dit en Russie pour tous les tours d'adresse ou de passe-passe qui ne constituent pas le vol à main armée.

La farine pour la confection du pain militaire est allouée par le gouvernement en quantité suffisante.

Une partie de cette farine est confisquée par le colonel et vendue à son profit.

Le même vol est exercé sur le drap et sur le cuir.

Dans les régiments de cavalerie, sur le foin et sur l'avoine.

Puis vient ce qu'on appelle les *prix officiels*. C'est sur les prix officiels que se font les bénéfices sérieux : tout le reste n'est que du gaspillage.

On appelle prix officiels (*spravoschnya tseny*) le prix de tout ce qui peut servir à la nourriture des hommes ou des chevaux dans la ville ou le village occupés par le régiment.

Ces prix officiels se débattent entre le colonel et les autorités.

Les autorités donnent des attestations sur lesquelles les colonels sont payés.

On enfle ces prix; les autorités ont un tiers et les colonels les deux tiers de l'enflure.

Maintenant, en Russie, il est posé en principe que jamais un inférieur ne peut avoir raison contre son supérieur.

Il y a bien des inspecteurs chargés de visiter et d'examiner les habillements, les équipements et les vivres du soldat. Ils ont même mission de recevoir leurs plaintes. Seulement, les plaintes des soldats sont soumises à l'inspection de leurs chefs.

Le soldat a le droit de se plaindre; mais, sous le moindre prétexte, le colonel a le droit de faire donner au soldat cinq cents coups de baguette, et, quand le dos du patient sera guéri, cinq cents autres, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il en meure.

Le soldat se laisse donc voler pour ne pas recevoir cinq cents, mille, quinze cents coups de baguette.

Le ministre de la guerre, qui sait tout cela, qui tolère tout cela, qui ne voit rien de tout cela, pendant que le soldat reçoit des coups de baguette, reçoit des cordons et des plaques.

Et l'on cache tout cela à l'empereur, *pour ne pas affliger Sa Majesté.*

C'est ainsi que l'on cacha à l'empereur Nicolas le résultat de la bataille de l'Alma, toujours pour ne pas affliger Sa Majesté; si bien que, lorsque Sa Majesté apprit où en étaient les choses, elle aima mieux s'empoisonner que de survivre à des désastres si inattendus.

Seulement, comme l'empereur avait reçu les nouvelles par courrier secret, le ministre n'eut pas la douleur d'*avoir affligé Sa Majesté.*

Ne pas affliger *le maître*, c'est la grande préoccupation du Russe, depuis le serf jusqu'au premier ministre.

— Qu'y a-t-il de nouveau chez moi? demande un seigneur russe à un mougik arrivant du village.

— Rien, mon père, répond le paysan, sinon que le cocher a cassé votre canif.

— Et comment cet imbécile a-t-il cassé mon canif?

— En écorchant votre cheval blanc.

— Mon cheval blanc est donc mort?

— Oui; en conduisant votre mère au cimetière, il s'est donné un écart, et l'on a été obligé de l'abattre.

— Mais comment ma mère est-elle morte?

— D'un saisissement qu'elle a eu en voyant brûler votre village.

Et c'est ainsi que le maître apprend le quadruple malheur qui lui est arrivé.

Comme ce village du seigneur russe, Astrakan venait d'être brûlé.

Le feu avait pris dans le port on ne sait comment. — On ne sait jamais comment le feu prend en Russie.

Cent soixante et dix maisons et deux cents navires avaient été consumés.

Un bâtiment, en dérivant, s'était échoué près de la poudrière; les flammèches y mirent le feu; la poudrière sauta et, par la commotion, fit déborder le fleuve.

On trouva des poissons dans les rues de la ville et dans les cours des maisons.

J'ai raconté, dans mon chapitre sur les lacs salés, que j'avais rencontré le général Beklemichef, hetman des Cosaques d'Astrakan, qui m'avait, en signe de fraternité, donné son papak, et chargé d'annoncer à sa femme qu'il

était en parfaite santé et comptait la revoir dans quelques jours.

Je pensai que le moment était venu de m'acquitter de la commission. A mon costume de milicien russe j'ajoutai le papak que m'avait donné le général, et je me présentai chez madame Beklemichef.

Inutile de dire que je fus admirablement reçu.

Madame Beklemichef s'est fait, à un quart de lieue d'Astrakan, un petit ermitage tout parisien.

C'est inouï à quoi peut arriver une femme de goût dans l'arrangement intérieur de sa maison. La cheminée du salon surtout, établie en étagère, avec des vases et des figurines de Chine et des étoffes de prix, était si charmante, que Moynet en prit un croquis pour la mettre un jour ou l'autre dans une décoration.

Trois ou quatre jours après la visite que j'avais faite à sa femme, le général Beklemichef arriva. C'était au moment de notre plus grand embarras pour quitter Astrakan.

On sait que l'amiral Machine ne pouvait répondre de rien, pas même de nous, si nous partions par *le Troupmann*.

D'un autre côté, on nous disait le chemin de Kislar impraticable, à cause des Kabardiens et des Tchetchènes qui pillaient et assassinaient les voyageurs.

On racontait toute sorte d'histoires plus lugubres les unes que les autres ; on citait les noms des personnes qui avaient succombé.

Un instant, j'avais eu l'idée de remonter le Volga jusqu'à Tzaritzine, de traverser l'espace qui sépare le Volga du Don, de redescendre le Don par Roslof, Taganrog et la mer d'Azof jusqu'à Kiersch.

De Kiersch, je gagnerais Redoût-Kalé, Poti et Tiflis.

Mais je ne verrais ni Derbend ni Bakou.

Le général Beklemichef nous tira d'embarras en nous as-

surant que, si la route n'était pas sûre, on nous donnerait, sur un mot de lui, les escortes nécessaires.

Il nous offrait, en conséquence, des lettres pour tous les chefs de poste des Cosaques de la ligne.

De son côté, l'amiral Machine fut si content de voir sa responsabilité dégagée à notre endroit, que, comme gouverneur militaire, il écrivit sur mon paderodjné l'ordre de me rendre les mêmes honneurs et de me donner les mêmes escortes qu'à un général.

Cette dernière gracieuseté nous décida. Le danger, dans ces sortes de voyages, lorsqu'on a une chance de le vaincre, est un attrait de plus.

Il s'agissait seulement de se procurer une tarentasse. Le maître de police, pour soixante-cinq roubles, nous en procura une qui n'était pas encore trop disloquée.

On la mit entre les mains du charron, qui, moyennant une réparation de quatre roubles, nous répondit d'elle jusqu'à Tiflis.

Il y avait cependant pas mal de ravins à passer avant d'arriver dans la capitale de la Géorgie!

Le mardi 2 novembre, nous allâmes faire nos adieux à M. Strouvé, chez lequel nous rencontrâmes le prince Toumaine.

On lui annonça notre départ et la route que nous devions suivre, en lui exprimant la crainte, non pas que nous ne fussions assassinés, mais que nous ne mourussions de faim; et, en effet, de Zenzilinskaïa, la première station, jusqu'à Kislar, c'est-à-dire pendant plus de quatre cents verstes, nous ne devions pas rencontrer un seul village, mais seulement des stations de poste de trente verstes en trente verstes, et un ou deux campements de Cosaques.

— Que ces messieurs partent tranquilles, dit le prince, je me charge de les nourrir.

Nous remerciâmes le prince en riant, croyant à une plai-

santerie; mais, le prince parti, M. Strouvé nous assura qu'il avait parlé sérieusement, et que nous n'avions qu'à partir à l'heure convenue et à attendre sans inquiétude aucune l'effet de ses promesses.

En attendant, M. Strouvé nous invita à dîner le lendemain chez lui, et à emporter, des restes du dîner, tout ce qui pourrait tenir dans les coffres de notre tarentasse.

De son côté, l'intendant de la maison Sapojnikof avait garni un panier de viandes froides et de vins.

A la rigueur, et en ménageant nos vivres, comme font des naufragés, nous pouvions, grâce au froid, n'avoir aucune inquiétude pendant trois jours.

Mais, en tenant compte des retards que la poste ne manquerait pas de nous faire subir, nous ne pouvions guère être arrivés à Kislar avant cinq ou six jours.

Nous n'avions pas le temps de mourir de faim, mais nous avions le temps de gagner un rude appétit.

La journée se passa sans que nous eussions entendu parler du prince Toumaine. Je persistais à croire à une plaisanterie; M. Strouvé affirmait que le prince était incapable de plaisanter avec une chose aussi sérieuse que la nourriture.

A cinq heures du soir, nous prîmes congé de notre intendant et de la maison Sapojnikof, dans laquelle nous avions reçu une si courtoise hospitalité.

Notre tarentasse, chargée de tout ce qu'elle pouvait contenir, nous conduisit chez M. Strouvé, où nous dînâmes. Les restes d'un énorme filet de bœuf rôti à notre intention, et largement entamé par nous à dîner, étaient destinés à nous rappeler, jusqu'au milieu du désert que nous avions à traverser, l'hospitalité de la ville.

A huit heures, nous prîmes congé de M. Strouvé et de sa famille. Cournaud et un aide de camp de l'amiral avaient été chargés de nous accompagner de l'autre côté du village,

où l'on prend la poste, et de lever les difficultés, s'il s'en présentait.

On embarqua la tarentasse sur un large bateau fourni par le gouverneur civil; on y apporta celles des malles et des caisses qui n'avaient pas pu entrer dans la tarentasse et qui étaient destinées à suivre sur une télègue, et l'on donna ce premier coup de rame qui est à l'absence ce que la première pelletée de terre que l'on jette sur le cercueil est à la mort.

Nous avions un temps superbe; le ciel était pur, la lune brillante. Astrakan, d'un médiocre aspect le jour, empruntait, pour nous laisser de plus vifs regrets, toute la poésie que la nuit prête aux villes d'Orient. L'*Étoile du désert*, comme la baptisèrent les Tatars, ses premiers maîtres, nous apparaissait à travers les teintes nacrées particulières à ces ténèbres de la Russie méridionale, qui ne sont pas l'obscurité, mais seulement l'absence du jour.

A chaque coup de rame, au reste, les contours des églises aux hautes coupoles allaient s'effaçant, et la ville prenait peu à peu la vague et mystérieuse transparence d'une côte du royaume des ombres; enfin, elle sembla se dissoudre en vapeur, et, quand nous touchâmes à l'autre rive, la seule chose qui nous restât visible était cette immense nappe d'eau de trois quarts de lieue de large, scintillant sous les rayons de la lune comme un fleuve d'argent fondu.

En mettant le pied sur l'autre rive, nous étions entrés dans le désert.

A Astrakan, à table chez M. Strouvé, en prenant le thé chez l'amiral, nous étions à Paris, à Pétersbourg, à Berlin; au milieu des arts, de la civilisation, du monde enfin.

De l'autre côté du Volga, nous étions bien réellement à mille lieues de Paris, perdus dans le sable où nous enfoncions jusqu'aux genoux, au milieu des tentes de feutre, des chameaux, des Kalmouks, des Tatars, sur la limite du

désert dans lequel nous allions entrer, atomes presque invisibles dans l'espace immense.

Grâce à l'intervention de l'aide de camp, qui parlait au nom du gouverneur militaire, et de Cournaud, qui parlait au nom du gouverneur civil, nous eûmes une télègue, qu'au lieu de recharger et de décharger à chaque poste, nous avions le droit de garder jusqu'à Kislar.

La télègue fut chargée; on fixa à trois le nombre des chevaux de la tarentasse : deux chevaux furent declarés suffisants pour la télègue. La tarentasse prit la tête de la colonne, la télègue se plaça modestement à la suite; nous embrassâmes une dernière fois dans Cournaud toute la famille de M. Strouvé, nous serrâmes la main de l'aide de camp de l'amiral, nous le priâmes de lui porter tous nos souhaits de bon voyage pour *le Troupmànn*, et, comme nous n'avions plus le moindre prétexte pour rester, excepté celui d'attendre des nouvelles du prince Toumaine, qui, en réalité, nous paraissait insuffisant, nous fîmes un signe à nos postillons qui enlevèrent leurs attelages au grand galop.

Dès la première nuit, nous fîmes près de quatre-vingts verstes.

Nous nous réveillâmes à Bathmaschakofkaïa. Pardon du nom! Je n'ai pas à me reprocher de l'avoir inventé, et j'ai eu assez de peine à l'écrire.

A peu près à trois verstes de la station, nous vîmes se dérouler sur notre gauche un de ces lacs salés si communs entre le Volga et le Terek.

Il était couvert d'oies sauvages.

Je commençai à croire que l'on nous avait un peu trop effrayés sur le manque de vivres. Je descendis de la tarentasse et j'essayai de me glisser à portée; mais, à deux cents pas, une vieille oie placée en sentinelle jeta son cri d'alarme, et toute la bande s'envola.

Une balle que je lui envoyai fut une balle perdue.

Cette fuite, à une pareille distance, me donna fort à songer.

Si chaque bande d'oies que nous devions rencontrer était aussi bien gardée par sa sentinelle que l'avait été celle-ci, il n'y avait rien à faire de ce côté-là, et il fallait chercher d'autres ressources.

Comme je remontais en tarentasse, en faisant ces réflexions peu consolantes, je vis poindre derrière nous à l'horizon, suivant le chemin que nous venions de parcourir, de bonnet jaune d'un Kalmouk monté sur un chameau qui devait, au train dont il allait, faire ses quatre lieues à l'heure.

On a beau voir, on a beau avoir vu des chameaux arpentant les steppes avec un Kalmouk sur le dos, chaque nouveau chameau qui apparaît monté par un nouveau Kalmouk vous tire l'œil, tant l'aspect de ces horizons sans fin rayés par le groupe de l'homme et de l'animal est souverainement pittoresque.

Je suivais donc notre Kalmouk avec d'autant plus de curiosité que nous paraissions être le but de sa course.

A mesure qu'il se rapprochait de nous, — et il se rapprochait rapidement, quoique nos attelages allassent au grand trot, — je croyais voir qu'il portait quelque chose sur le poing. A deux cents pas, je reconnus que ce qu'il portait sur le poing était un faucon, et, à la vue de ce faucon, un vague souvenir du prince Toumaine me passa par l'esprit.

C'était, en effet, un de ses fauconniers que le prince Toumaine nous envoyait, accomplissant cette promesse qu'il nous avais faite chez M. Strouvé et qui consistait dans ces quelques paroles, courtes mais pleines de promesses : « Je me charge de la nourriture de ces messieurs. »

En outre, ce digne prince, qui se vengeait si noblement des doutes que nous avions conçus sur lui, avait eu l'atten-

tion de nous envoyer un de ses fauconniers parlant un peu le russe; de sorte que, par l'intermédiaire de Kalino, nous pûmes connaître la mission du brave homme près de nous.

Au reste, l'occasion de mettre à l'épreuve les talents de l'homme et de l'oiseau ne tarda point à se présenter.

Nous découvrîmes bientôt, à une verste ou deux de nous, un de ces lacs salés dont abonde le steppe. Comme le premier que nous avions rencontré, il était couvert d'oies sauvages.

Nous n'eûmes besoin de rien dire.

Le Kalmouk dirigea son chameau droit sur le lac.

Cette fois, l'instinct des volatiles, si développé qu'il soit, malgré leur nom devenu symbolique, leur fit défaut.

Ils n'avaient pas l'habitude de voir un voyageur descendre de sa voiture et se glisser vers eux en se dissimulant, comme un Gaulois qui veut escalader le Capitole, de sorte que je les avais effrayés et qu'ils étaient partis à deux cents pas; mais ils voyaient dix fois le jour un Kalmouk, monté sur un chameau, longer les rives du lac où ils pâturaient tranquillement.

Ils ne remarquèrent point, comme nous, que ce Kalmouk portait sur le poing, quelque chose d'insolite qui pouvait les inquiéter.

Pas une oie ne leva le bec.

Arrivé à cinquante pas de la bande, le Kalmouk déchaperonna son faucon, qui poussa un cri aigu en voyant le jour, et, à la clarté du jour, une si belle et si nombreuse proie.

De leur côté, les oies, à la vue de leur ennemi qu'elles reconnurent aussitôt, s'envolèrent, les pattes traînantes, battant la terre de leurs ailes, en poussant de grands cris de terreur.

Le faucon plana un instant au-dessus de la bande, puis s'abattit sur le dos d'une oie, qui, pendant quelque temps,

continua d'emporter son ennemi dans son vol, mais qui, sous les coups de bec réitérés de celui-ci, finit par faiblir, et, au lieu de continuer de monter en l'air, s'abattit sur le steppe.

Seulement, par un exemple de fraternité que les hommes ne donnent pas souvent, les autres oies, au lieu de continuer à fuir, s'abattirent à leur tour, mais sans toucher la terre, et se mirent à voler autour de leur compagne, ou plutôt autour du faucon, avec des clameurs étourdissantes et en lui envoyant des coups de bec sous lesquels il eût probablement succombé, si notre Kalmouk n'eût pas été promptement à son secours en battant du petit tambour qu'il portait à l'arçon de sa selle, soit pour encourager son oiseau en lui annonçant un allié, soit pour effrayer les oies en leur annonçant un ennemi.

Nous aussi, nous étions descendus de la tarentasse, et courions de notre mieux au secours de notre pourvoyeur; mais, à notre grand étonnement, lorsque nous arrivâmes sur le champ de bataille, quoique l'oie y fût demeurée et donnât des signes évidents de douleur, le faucon avait disparu.

Alors, le Kalmouk qui nous avait attendus, sans doute pour nous faire connaître, dans son orgueil de fauconnier, toute l'intelligence de son élève, nous laissa un instant le chercher des yeux; puis, levant l'aile de l'oie, il nous le montra tapi derrière ce bouclier, à l'abri duquel il bravait les coups, tout en continuant de combattre son adversaire, ou plutôt d'achever sa victime.

Notre fauconnier qui n'avait pas, comme chez le prince Toumaine, son petit sac de cuir avec de la chair fraîche, trancha la tête de l'oie, lui fendit le crâne, et donna la cervelle à manger à l'oiseau.

Le faucon fit son repas avec une volupté grave et féroce à la fois; puis il reprit sa place sur le poing de son maître;

nous reprîmes la nôtre dans notre tarentasse, et nous continuâmes notre chemin, rassurés en effet sur notre rôti de chaque jour.

Le Kalmouk partit au galop de son chameau, nous devançant dans la direction que nous devions suivre, avec son oie au cou saignant, pendue à l'arçon de sa selle.

En arrivant à la station de poste, nous vîmes un chameau accroupi et le cou allongé sur le sable; puis, un peu plus loin, notre Kalmouk qui nous attendait sur le seuil de la porte.

Une épaisse fumée sortait d'une cuisine souterraine dans laquelle, à notre vue, le Kalmouk s'engouffra bravement, et de laquelle il sortit un instant après, tenant notre oie rôtie et couchée sur une planche.

Le prince Toumaine nous avait envoyé non-seulement un fauconnier, mais encore un rôtisseur, ce *rara avis* si difficile à trouver, au dire de Brillat-Savarin.

Nous mangeâmes la poitrine de notre oie qui était dure, un peu saignante, mais du reste fort savoureuse.

Les reliefs en furent abandonnés à notre fauconnier, au maître de poste et à un pauvre petit Kalmouk de cinq à six ans, qui, à moitié nu, nous regardait manger avec un désir qui donnait à ses petits yeux retroussés une expression de prodigieuse gourmandise.

Le pauvre enfant fut si heureux lorsqu'il tint sous son pouce un morceau de pain et d'oie, et son visage exprima une telle satisfaction lorsqu'il dégusta dans un verre quelques gouttes de notre vin, qu'il me prit une immense envie de lui donner ce bonheur en le ramenant en France avec moi.

Par malheur ou par bonheur pour lui, peut-être, car qui sait ce que lui eût réservé notre civilisation? il se trouva que, lorsque je le croyais orphelin et abandonné de tout le monde, il avait, dans je ne sais quel village kalmouk, un

parent quelconque ayant des droits sur lui et auquel il fallait demander son assentiment.

L'enfant, tout émerveillé du repas qu'il venait de faire, ne demandait pas mieux que de nous suivre au bout du monde, lui qui ne mangeait pas tous les jours, et qui, peut-être, venait de goûter du pain, de la viande et du vin, pour tout le reste de sa vie.

Il pleura fort en nous voyant partir; il ne reconnaissait pour son parent que celui qui venait de lui donner à manger; quant à celui qui le laissait mourir de faim, il ne lui servait pas à grand'chose d'être de sa famille.

Notre fauconnier, devenu par son utilité le personnage le plus intéressant de la troupe, se remit en route avec nous.

Quatre heures de repos par jour suffisaient à sa montnre, et ces quatres heures de repos, grâce à la supériorité de la marche du chameau sur celle du cheval, il pouvait toujours les lui procurer.

Bientôt le steppe changea d'aspect. De loin, nous voyions se dérouler devant nous comme un océan jaunâtre aux vagues dormantes. Nous allions, en effet, avoir à traverser une de ces mers de sable, comme on en rencontre souvent dans les déserts des Kalmouks et des Tatars Noghaïs, et qui, lorsque le vent s'élève, deviennent aussi dangereuses que celles du désert du Sahara.

Pour le moment, pas la moindre brise ne passait dans l'air, et la mer de sable était aussi immobile que la mer de glace de Chamouny ou du Splugen.

Il est curieux de voir les formes que l'ouragan, en cessant tout à coup, impose à ce terrain mouvant qu'il vient de tourmenter. Ici, ce sont des rues qui semblent bordées de maisons; là, des tours; là, des remparts; là, des vallées.

Comme les steppes, ces mers de sable sont complétement inhabitées, excepté par un petit oiseau noir de la forme et

du plumage de notre hirondelle. Dans les portions de terrain plus solides et particulièrement dans celles qui sont taillées à pic, il se creuse des trous au bord desquels il demeure en jetant un petit cri plaintif. Ces trous n'ont sans doute pas deux issues ; car, lorsque nous en approchions, leurs locataires, au lieu de s'y réfugier, s'envolaient et allaient se poser sur les monticules de sable les plus élevés.

C'est dans ce même désert où nous nous trouvions que disparut l'armée turque de Sélim II, comme celle de Cambyse dans les sables d'Égypte.

Depuis six heures du matin jusqu'à deux heures de la nuit, nous fîmes, ce jour-là, quatre-vingt-dix verstes. Nous nous arrêtâmes pour dormir quelques heures à Tchernoskaïa, où nous ne trouvâmes que de l'eau saumâtre, impossible à boire pour nous.

Nos cochers et notre fauconnier en firent leurs délices.

Nous nous attendions à tout moment, d'après son tracé sur notre carte, à avoir la Kouma à traverser. Ce fleuve, dans lequel se jette le Manitch, ne laissait pas que de nous inquiéter ou plutôt de m'inquiéter, car je n'avais pas jugé à propos de faire part de mes appréhensions à mes compagnons de voyage. Je ne voyais nulle part de pont indiqué sur cette même carte où il était tracé ; je n'espérais pas que l'on eût établi un bac dans la prévision de notre passage, et je ne voyais qu'un moyen de salut, c'était de passer la Kouma à la nage pendus à la queue de nos chevaux, comme nos Kalmouks avaient passé le Volga.

Enfin, le quatrième jour, en mangeant une excellente outarde que nous avait prise notre oiseau, je me hasardai à demander si nous approchions de la Kouma.

Notre fauconnier, à qui la question était faite par Kalino, se la fit répéter deux fois, puis il en conféra avec nos *hiemchiks*, lesquels répondirent que nous l'avions passée sans nous en apercevoir, attendu qu'en hiver la Kouma, fleuve

rendu terrible aux mois de mai et de juin par la fonte des glaces, n'a plus en hiver une seule goutte d'eau.

En arrivant à la station de Kouminskaïa, nous ne trouvâmes pas de chevaux, et force nous fut d'y passer la nuit; mais, pour nous consoler, le maître de poste nous dit qu'y eût-il eu des chevaux, défense lui était faite d'en donner à tout voyageur n'ayant pas d'escorte. Quelques jours auparavant, trois voyageurs s'étaient obstinés à partir sans escorte, attendu qu'il faisait encore jour, deux avaient été tués et un emmené prisonnier quoique blessé grièvement.

Pendant la nuit, les chevaux et l'escorte revinrent; nous exhibâmes notre paderodjné, renforcé de la lettre du général Becklemichef, et nous eûmes un sous-officier et dix hommes d'escorte.

Le voyage, en prenant un peu de danger, prenait aussi un aspect nouveau. Là commençaient les stations des Cosaques de la ligne; leur armement pittoresque et qui était un peu de fantaisie pour chaque homme, leur tournure guerrière, leur bonne mine à cheval, tout cela réjouissait l'œil et faisait palpiter le cœur.

Nous leur montrâmes nos armes, nous leur donnâmes l'assurance que, l'occasion s'en présentant, nous ferions très-franchement le coup de fusil avec eux; cela excita leur enthousiasme, et, entre deux hourras, ils s'écrièrent dans ce langage figuré qui est déjà celui de l'Orient :

— Non-seulement nous vous conduirons à la station prochaine, mais, s'il le faut, nous vous y porterons dans nos bras.

Le soir venu, comme il était défendu de faire route la nuit, on mit une garde à nos voitures. Je préférai coucher dans la tarentasse, enveloppé de ma pelisse, plutôt que de coucher dans la station. Moynet, enveloppé de couvertures, coucha dans la télègue. Quant à Kalino, qui, en sa qualité de Russe, craignait le froid avant toute chose, nous appri-

mes, le lendemain matin, qu'il avait couché sur le poêle.

Le corps de garde ne s'était point couché du tout. Il avait passé la nuit en goguette, attendu que nous lui avions envoyé trois bouteilles de vodka.

Nous étions arrivés à la jonction de deux routes : l'une conduit à Vladikavkas, et offre peu de dangers, c'est la plus courte pour aller en Géorgie, et c'est, par conséquent, celle que prend le courrier.

L'autre, plus longue, plus dangereuse, longeant le Caucase au lieu de le traverser, passant sur les domaines de Schamyl — Schamyl n'était pas encore pris à cette époque — conduit à Derbend, la ville d'Alexandre, et à Bakou, la ville des Parsis.

Il va sans dire que j'optai pour cette route-là.

Ma résolution bien formulée, on me fit payer trois stations d'avance, afin que, si nous étions assassinés à la première ou à la seconde, il n'y eût point de perte, mais, au contraire, qu'il y eût bénéfice pour le gouvernement.

Nous fîmes deux stations sans rien voir que des voyageurs armés.

Ces voyageurs armés donnaient beaucoup de pittoresque à la route, qui commençait à perdre de sa monotonie : la plaine ondulait ; des bouquets d'aunes commençaient à paraître ; les mers de sable semblaient définitivement franchies ; aux oies sauvages, hôtes des lacs salés, habitants des steppes, avaient succédé des vols de ces perdrix que les Russes appellent *touratchi*, et qui semblent vêtues de velours ; ce qui, par parenthèse, avait permis à notre faucon de varier un peu notre nourriture. L'eau seule nous manquait ; depuis plus de deux cents verstes, nous n'en trouvions plus de potable, et Kalino seul s'obstinait à prendre du thé.

Nous arrivions à Gortkorchnaïa, à cinq heures du soir. Le chef de poste, vieux soldat décoré de la croix de Saint-

Georges — on sait que la croix de Saint-Georges est la plus estimée des croix russes — nous pria de passer la nuit à la station, à cause des plis de terrain.

En effet, les ondulations du sol, en se rapprochant de Kislar, dégénèrent en ravins. Dans ces ravins se cachent des Kabardiens, des Tchetchènes, ou des bandes de Tatars qui, usurpant leurs noms, profitent, la nuit surtout, de l'avantage du terrain pour attaquer les voyageurs à l'improviste.

Un mot sur la croix de Saint-Georges, qui ne s'accorde aux soldats que sur une action d'éclat ; aux officiers et aux généraux, que pour un drapeau pris ou une batterie enlevée, une ville emportée d'assaut ou une bataille gagnée.

La croix de Saint-Georges du soldat double sa paye ; dans les grades supérieurs, elle ne rapporte que la gloire de l'avoir méritée.

Miloradovitch, le célèbre général de cavalerie, que l'on appelait le Murat russe, à cause de son brillant courage, avait, en réunissant ses différentes charges dans l'armée, de deux cent cinquante mille à trois cent mille francs d'appointements, et n'avait jamais assez pour vivre, étant fort dépensier de sa nature.

Après la campagne de Russie, où il avait fait des prodiges de valeur, l'empereur Alexandre lui dit :

— Miloradovitch, je crois avoir fait pour vous tout ce que je puis faire ; si cependant vous désirez une récompense que j'aie oubliée, demandez-la hardiment,

— Sire, répondit Miloradovitch, j'ai toujours eu une fantaisie, et, si Votre Majesté voulait la satisfaire, elle comble-tous mes désirs.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je voudrais avoir la simple croix de Saint-Georges, la croix de soldat.

— La croix de soldat ? fit Alexandre étonné.

— Votre Majesté croit-elle que je l'aie gagnée ?

— Vingt fois ! mais vous avez la grande croix de l'ordre.

— Je l'ai dit à Votre Majesté, c'est une fantaisie.

— Demain, vous aurez votre brevet.

Le lendemain, Miloradovitch eut son brevet.

A la fin du mois, il se présenta chez le payeur, qui voulut lui payer son mois sur le pied de deux cent cinquante mille francs l'année, c'est-à-dire quelque chose comme cinq mille roubles.

— Pardon, dit Miloradovitch, vous faites erreur, mon ami : c'est dix mille roubles et non pas cinq.

— Comment cela ?

— J'ai la croix de Saint-Georges de soldat, qui double la paye ; or, commé ma paye, avant que je reçusse mon brevet, était de deux cent cinquante mille francs, elle est maintenant de cinq cent mille.

Le cas parut assez grave pour que l'on en référât à l'empereur, qui comprit alors cette fantaisie de Miloradovitch, qu'il n'avait point comprise jusque-là.

— C'est la loi, dit-il, payez.

Et l'on paya la croix de Saint-Georges de soldat à Miloradovitch jusqu'en 1825, époque où il fut tué d'un coup de pistolet dans la révolte républicaine de Saint-Pétersbourg.

Disons maintenant quelques mots de ces braves Cosaques qui nous ont fait si grande peur dans notre jeunesse et qui cependant sont de si braves gens.

Ceux qui nous accompagnaient depuis deux stations avaient leur *stanitza* (village) à la droite de Kislar ; on les en détache pendant trois mois pour faire le service d'escorte aux voyageurs ; puis, au bout de trois mois, on les renvoie passer les trois autres mois chez eux et ils sont remplacés par d'autres.

Ils s'entretiennent à leurs frais ; le chef reçoit vingt-cinq roubles par an et trente-six livres de farine, sept livres de gruau, soixante-six livres d'avoine par mois.

Les simples soldats, reçoivent les mêmes rations, mais treize roubles seulement par mois.

Avec ces treize roubles, ils sont forcés de s'habiller et de se fournir leur cheval et leurs armes.

Leur cheval, s'il est tué dans un combat, ou même par accident pendant le service, leur est payé vingt roubles (quatre-vingts francs).

Ils s'arrangent comme ils peuvent. C'est à eux de se tirer d'affaire *sans péché*.

C'est le pays des problèmes arithmétiques impossibles que la Russie.

Le cuisinier de l'empereur, par exemple, a cent roubles par mois, et, avee ces cent roubles, il est chargé de payer ses aides.

Il a deux aides; au premier, il donne cent cinquante roubles; au second, cent vingt!

Nous avions fait à peu près cent lieues dans les steppes, et la seule chose que nous eussions trouvée à la dernière station, était un peu de vinaigre et vingt œufs.

Une chose remarquable dans cette contrée, c'est la longévité des mouches. Au mois de novembre, nous trouvions des mouches comme en été.

Les mouches sont un des fléaux de la Russie. Quand on dit aux Russes que, dans nos maisons bien tenues, il n'y a pas de mouches, ils ne veulent pas le croire.

Quoique le ciel fût gris et brumeux le matin, l'atmosphère était tiède; on sentait que nous avancions de plus en plus vers le midi.

Nous partîmes de Korkarichnaïa au petit jour. Nous avions dix hommes d'escorte et le drapeau de guerre; ce drapeau de guerre est celui de Saint-Georges. Quand un régiment se distingue en masse et que l'on ne peut décorer tous les soldats qui le composent, on leur donne le drapeau de Saint-Georges.

Le drapeau double la paye du régiment, comme la croix double la paye du soldat.

Grâce au surcroît d'honneur et de bien-être, probablement, nos hommes étaient mieux habillés et plus gais qu'aucun de ceux que nous avions encore vus.

Leur grand uniforme est rouge avec les galons de la cartouchière en argent ; il coûte cinquante roubles.

Trois jours auparavant, la malle avait été arrêtée; deux Cosaques avaient été blessés, un tué.

Un des hommes de notre escorte avait combattu contre nous en Crimée, et il avait fait à ses compagnons un récit que ceux-ci avaient tenu pour fabuleux, d'un pistolet à six coups.

Il s'adressa à Kalino, afin qu'il nous demandât si ce prodige n'existait pas réellement en France.

J'avais justement un revolver; je le montrai à ces hommes, et déchargeai les six coups les uns après les autres.

Le revolver fut, pendant toute la première partie du chemin, l'objet de la conversation et de l'admiration de toute l'escorte.

Puis, comme nous approchions des ravins, on cessa la fantasia; on envoya deux hommes en avant pour explorer la route, on laissa deux hommes en arrière, et six restèrent autour des trois voitures avec le drapeau.

Nous avions été prévenus au départ de mettre nos armes en état.

Notre Kalmouk, qui avec son chameau s'inquiétait médiocrement des Kabardiens et des Tchetchènes, était parti en avant pour faire la chasse le long de la route.

Pour plus grande sûreté, un corps de garde de douze hommes était placé à trois ou quatre cents pas de la route, sur une éminence du haut de laquelle on pouvait découvrir toute la plaine, et se porter où besoin était.

Aux coups de fusil que tirèrent nos hommes, et surtout à

l'avis de la sentinelle qui se promenait de long en large devant la porte, les Cosaques sortirent du poste, se rangèrent en bataille et présentèrent les armes au drapeau.

Vers midi, nous arrivâmes sans accident à Touravnovski. Le danger était passé ; Touravnovski est la station qui précède Kislar.

Avant de nous séparer, je gardais à notre escorte une dernière surprise : c'était mon fusil Lefaucheux.

Jamais ils n'avaient vu plus de fusils Lefaucheux que de revolvers.

Un vol de touratchi s'était remisé dans un buisson ; je descendis de tarentasse et j'allai à eux ; ils partirent. J'en tuai un et en démontai un second ; mais je pus changer si rapidement la cartouche, qu'avant qu'il eût fait dix pas en piétant, je lui envoyai mon troisième coup de fusil.

Les Cosaques me demandèrent alors si mon fusil était à trois coups, comme mon revolver était à six.

Je leur dis que, quant au fusil, il tirait toujours, et je leur en fis voir le mécanisme.

Douze cartouches y passèrent, mais, moyennant ce sacrifice, je laissai dans la stanitza un souvenir qui, je le crois, ne s'effacera point.

A Touravnovski, nous trouvâmes notre Kalmouk avec trois touratchi.

C'était là seulement qu'il avait autorisation de se séparer de nous. Il me demanda un certificat constatant qu'il avait bien rempli sa mission. Cela me parut trop juste.

Kalino prit la plume, et je certifiai que, si nous n'étions pas morts de faim d'Astrakan à Kislar, nous le devions à notre fauconnier et à son faucon.

J'ajoutai au certificat une dizaine de roubles, et nous nous quitâmes, je l'espère du moins, le fauconnier, le faucon et moi, fort satisfaits les uns des autres.

C'était le 7 novembre 1858, à deux heures de l'après-midi, que s'accomplissait cette séparation.

Avec ce dernier échantillon de la race kalmouke, je disais adieu à la Russie de Rourik et d'Ivan le Terrible.

En entrant à Kislar, j'allais saluer la Russie de Pierre Ier, de Catherine II et de l'empereur Nicolas.

Si vous désirez, chers lecteurs, connaître la suite de notre voyage de Kislar à Poti, nous vous renvoyons à notre livre intitulé *le Caucase.*

LETTRES

SUR

LE SERVAGE EN RUSSIE

En partant pour Saint-Pétersbourg, je m'étais promis d'écrire quelques lettres sur l'émancipation des esclaves en Russie.

De loin, avec les idées que nous nous faisons de la liberté et de l'esclavage, idées reposant sur des principes généraux et des déductions nationales, on peut croire et j'avais cru moi-même que c'était une chose toute simple que d'écrire ces lettres. Il m'a fallu plusieurs mois de séjour en Russie pour me prouver que c'était, au contraire, la chose la plus difficile du monde. Et la preuve, c'est que les Russes mêmes qui ont écrit sur ce sujet, à quelque parti ou à quelque nuance d'opinion qu'ils appartiennent, ne sont point parvenus à satisfaire les hommes de leur parti ou de leur nuance.

C'est qu'il y a là une triple question de principe, de préjugé et d'intérêts; c'est qu'il y a les idéologues et les applicateurs, les utopistes qui s'élancent dans l'avenir et les réa-

listes qui marchent dans le présent; la presse, qui soulève les révolutions en ne voyant que le but où elles tendent, et les hommes d'État, qui s'inquiètent du chemin qu'elles ont à faire avant d'atteindre à ce but.

Au bout de trois mois, après avoir causé avec les hommes qui ont poussé l'empereur à rendre la loi d'émancipation, et avec les esclaves en faveur desquels elle a été rendue; avec les journalistes qui l'ont provoquée, et avec les propriétaires qu'elle frappe, je crois pouvoir donner des renseignements exacts sur son effet présent et ses conséquences à venir.

Mais, comme tout repose, pour moi, sur des déductions historiques, il faut que le lecteur me permette de mettre sous ses yeux quelques considérations générales sur la manière dont s'est formée la propriété à Rome dans l'antiquité et en France au moyen âge. Ces considérations rendront plus sensible la différence qu'il y a entre la genèse sociale russe et le même travail opéré en Italie et en France.

ALEX. DUMAS.

Saint-Pétersbourg, 19 septembre (1er octobre) 1858.

I

Tout fondateur de ville est un banni; lisez bandit: Thésée en Grèce, Cyrus en Perse, Romulus en Italie. Le Normand Roger, fondateur de la monarchie sicilienne, avait commencé par voler les écuries de Robert Guiscard.

C'est pourquoi toute cité commence par un asile.

Le chef proscrit recrute parmi les proscrits. Il bâtit sa citadelle, d'habitude au sommet d'un mont; — au-dessous, l'asile; au-dessous de l'asile, le peuple.

L'asile de Romulus est entre les deux sommets du Capitole.

Le terrain sur lequel Romulus posa sa tente était un terrain vague et n'appartenant à personne, une montagne aride au pied de laquelle s'étendait, d'un côté, un marécage malsain; de l'autre, un fleuve bourbeux.

La montagne aride, c'était le Capitole; le marécage malsain, c'était le Vélabre; le fleuve bourbeux, c'était le Tibre.

Romulus attelle un âne, un cheval et une vache, trace l'enceinte d'une ville, et commence par la chose la plus pressée pour un homme proscrit : il creuse un retranchement.

Le camp que ce retranchement entoure, c'est l'embryon de Rome.

Le mot *Rome* vient de *ruma*, mamelle, mamelle de louve. — Rome gardera toujours l'âpreté du lait sucé par son fondateur.

Ce fondateur s'empresse de régler les rangs dans la cité selon les postes occupés dans sa bande.

Il classe ses sujets en patriciens et en plébéiens : les patriciens sont les officiers ; les plébéiens, les simples soldats.

Il y aura trois cents sénateurs : ce sont les capitaines ; trois cents chevaliers : ce sont les lieutenants.

Les autres seront de simples citoyens ; mais on sait ce que sera, un jour, un citoyen romain.

Ce peuple-armée manque de femmes, il s'en approprie par le rapt. Le mariage donne une population qui manque d'espace : la guerre donnera des terres, et des esclaves pour cultiver celles qu'on aura conquises, tandis qu'on en conquerra d'autres.

Vous vous rappelez le *Vœ victis*, malheur aux vaincus.

Oui, malheur aux vaincus ! Leurs terres deviendront des annexes du territoire de Rome ; eux, les esclaves des Romains.

Alors commence l'œuvre laborieuse, constante, assidue de la conquête du monde.

La seule conquête du Latium dura deux siècles, et n'améliora pas de beaucoup la condition du peuple romain.

La conquête, en général, se divisait en trois parts : la part des dieux, la part des conquérants, la part de la République.

Le peuple attrapait par-ci par-là quelques bribes de terre éloignées de Rome, exposées aux représailles des vaincus, si jamais ceux-ci redevenaient vainqueurs. Les patriciens, au contraire, avaient en partage les terres qui entouraient le Pomœrium, terres privilégiées que protégeait le voisinage de Rome, et qui s'étendaient à cinq ou six milles autour de la ville ; limite sacrée que Strabon retrouva de son temps en un lieu appelé *Festi*, je crois, et qui assurait aux propriétés situées en deçà le droit augural, fondement de tous les autres droits.

Cette propriété primitive fut d'abord divisée en trois tribus, dites des Tatiens, des Ramniens, des Lucériens : celle des Tatiens, de Tatius; celle des Ramniens, de Romulus; celle des Lucériens, de Lucumon. C'est Junius qui donne cette dernière étymologie.

Volumnius, l'auteur tragique, dit que l'on désignait collectivement ces trois tribus sous le nom de *tribus toscanes*.

Elles correspondaient, en effet, aux trois grands dieux des Étrusques, aux trois portes sacrées de la ville.

Cette propriété primitive ne fut jamais menacée, ni par les Gracques, ni par Catilina, ni par César, ces grands socialistes de l'antiquité.

Nous dirons tout à l'heure quelles étaient les terres sur lesquelles ils voulaient mettre la main, non pas pour eux, mais pour le peuple.

« Rome, libre dès son enfance, dit Florus, fit d'abord la guerre pour défendre sa liberté, bientôt pour conserver ses frontières, ensuite pour soutenir ses alliés, enfin pour augmenter sa gloire et pour affermir son empire. »

Dans cette Rome primitive, il y avait deux éléments : l'élément héroïque et aristocratique, qui prévalut d'abord contre l'élément démocratique, et contre lequel se fit la révolte du mont Aventin; l'élément populaire et démocratique, qui triompha à la chute de Tarquin le Superbe, et qui s'assura l'égalité des droits par la création des tribuns.

Ces deux partis agissaient en sens inverse : l'un par calcul, l'autre par instinct.

Par calcul, le principe héroïque et aristocratique voulait l'exclusion, l'unité, l'individualité nationale; par instinct, le principe populaire et démocratique voulait la conquête, l'extension, l'agrégation. Il comprenait très-bien que sa force était, non pas dans l'intelligence des individus, mais dans leur nombre.

Sans les plébéiens, Rome n'eût jamais conquis et adopté le monde; sans les patriciens, elle n'eût pas eu son caractère propre, sa vie originale; elle n'eût point été *Rome*, elle eût été l'Italie.

La première lutte entre les deux principes eut la terre pour cause.

Le peuple, qui a droit de cité, qui habite la cité, se demande pourquoi il n'a pas de terres près de la cité.

Il jette des yeux cupides sur cet *ager romanus* mesuré par les augures et limité par les tombeaux des nobles.

On lui offre les terres de la conquête, à Antium. Il n'en veut pas.

« Le peuple, dit Tite-Live, aime mieux demander des terres à Rome qu'en posséder à Antium. »

Nous avons un monument du droit primitif de l'homme : ce sont les *douze tables*.

On a voulu y trouver un code de lois, et l'on n'a pu y reconnaître que trois éléments réels : 1o les vieux usages de l'Italie sacerdotale; 2o les droits de l'aristocratie héroïque qui domine d'abord les plébéiens; puis, 3o enfin, l'espèce de code, ou plutôt, si le mot n'était pas trop moderne, la constitution que les plébéiens finirent par arracher aux patriciens.

Essayons de faire comprendre ce que c'était que le vieux droit de l'Italie, combien il était sévère et absolu. Nous y trouverons, au reste, quelque ressemblance avec la question qui occupe la Russie à cette heure.

Dans le droit romain, les sentiments ne sont que secondaires; la puissance paternelle et maritale s'élève au-dessus de tout; c'est la loi patriarcale.

Il ne s'agit presque pas de la famille naturelle, il est question seulement de la famille sociale.

Deux pierres limitent les champs : la pierre du foyer, la pierre du tombeau.

Quand nous en serons à la Russie, vous verrez le rôle que doit jouer, dans la révolution qui s'y opère, la pierre du foyer.

Cette pierre du foyer, cette pierre du tombeau, la cité les a en grand, comme la famille les a en petit.

Chacune de ces pierres sert de piédestal à un dieu : la pierre du tombeau, au dieu lare, dieu des anciens possesseurs, dieu des ancêtres, dieu des morts; la pierre du foyer, au père de famille, possesseur actuel, génie vivant, dieu actif de la maison; dieu sombre, dieu sévère, dieu omnipotent sur la femme et sur les enfants; génie farouche et solitaire, qui a droit de vie et de mort sur tout ce qui l'entoure.

Pour le père de famille, les enfants, la femme, les esclaves ne sont point ce que sont pour nous des enfants, des femmes, des serviteurs : ce sont des corps qu'on peut battre, des choses qu'on peut vendre, des existences qu'on peut supprimer. Voyez Brutus condamnant ses fils à mort pour avoir conspiré contre la République; voyez Virginius poignardant sa fille pour l'arracher à Appius.

La femme est soumise au même despotisme.

Trois choses la font la propriété du mari : l'achat au père; la bouchée mordue au gâteau sacré; le partage de ses cheveux sur sa tête avec le fer d'un javelot.

Au lieu de lui dire comme chez nous : « La femme doit obéissance à son mari, le mari doit protection à sa femme, » on lui dicte seulement ces cinq mots qu'elle répète : *Ubi tu*, *gaïus*, *ego*, *gaïa*, et qui signifient : « Où tu seras, toi, taureau, je serai, moi, vache. » Puis on l'enlève dans les bras, on la fait passer, sans qu'elle le touche, par-dessus le seuil du mari, et elle tombe *in manum viri*, c'est-à-dire dans la main de l'homme.

A partir de ce moment, l'époux qui l'a achetée au père a

tous les droits du père ; l'ayant achetée, il peut la revendre, comme un cheval, comme un esclave.

« Vends ton cheval et ton esclave devenus vieux, dit Caton, ou sinon, ils mourront entre tes mains, et tu perdras tout. »

L'époux peut tuer sa femme sans même qu'elle ait été infidèle : il suffit qu'elle ait dérobé les clefs ou bu du vin.

Quant au fils, le père peut le vendre jusqu'à trois fois ; les charges qu'il occupera dans la République ne le soustrairont pas à son esclavage; tribun, son père l'arrachera de son siége; sénateur, de sa chaise curule; dictateur, de son trône; il le ramènera à la maison, et, là, s'il lui plaît, le poignardera à l'autel des lares paternels.

Après les fils, après la femme, venaient les clients, les colons, les esclaves.

Les clients sont les pauvres diables qui, faibles, s'attachaient à une famille puissante; les colons sont les émigrants, volontaires ou forcés, transportés d'un pays dans un autre; les esclaves sont les prisonniers faits dans les guerres, et vendus par la République.

« Tous ces gens-là, dit Niebuhr, — n'oubliez point ce texte, vous qui allez lire l'oukase de l'empereur Alexandre II, — tous ces gens-là recevaient de leur patron un terrain pour bâtir, l'enclos, avec deux acres de terre labourable. »

Romulus avait fixé le lot primitif de chaque citoyen à deux *jugera*, — c'est-à-dire à un demi-hectare.

Fils, femmes, clients, colons, esclaves, tout cela appartient au père, tout cela est désigné sous le nom de *famille*, tout cela, enfin, n'a qu'une appellation : *gens*. C'est la *gens Cornelia*, la *gens Claudia*, la *gens Fabia*. — La *gens Fabia* prétendait descendre d'Hercule et d'Évandre ; elle fournit à elle seule les trois cent six Fabiens qui, quatre cent soixante-dix-sept ans avant Jésus-Christ, marchèrent contre

les Véiens, et, après les avoir battus en plusieurs rencontres, périrent tous au combat de Cremera. — Tout cela, enfin, vous le comprenez bien, c'est l'aristocratie, c'est la richesse, c'est le patriciat, c'est ce qui possède le champ sacré, c'est ce qui a le *jus quiritum* (le droit de la lance), la *mancipatio* (le droit d'occuper par la main).

Quant au peuple, il est resté pauvre, lui; il souffre et travaille. Les Lucumons étrusques l'occupent à leurs constructions cyclopéennes, dont la grande cloaque est un spécimen; ils le font vivre, mais en l'écrasant; aussi participe-t-il à leur chute. Mais, eux tombés, les grands travaux s'arrêtent et le peuple meurt de faim.

Dans les sociétés naissantes, où l'industrie n'est pas créée, le riche n'a jamais besoin du pauvre; à Rome, par exemple, pourquoi ferait-il travailler? pourquoi rétribuerait-il le peuple? n'a-t-il pas ses esclaves qui travaillent pour rien?

Que résulte-t-il de cette situation? C'est que le riche et le pauvre, enfermés dans la même cité, deviennent naturellement ennemis. Le riche n'a qu'une préoccupation : c'est de devenir plus riche; et, en s'enrichissant, il appauvrit encore le pauvre; car voici de quelle façon il s'enrichit :

Vaincu par les cris de ses enfants qui lui demandent du pain, le pauvre va frapper à la porte du riche; il lui demande à emprunter sur son champ s'il lui en reste un, sur sa maison s'il lui en reste une; le riche lui prête à douze du cent, taux légal de Rome, quelque mince somme d'argent que, tout naturellement, le pauvre ne peut pas lui rendre à l'échéance; alors, la maison, le champ viennent s'ajouter au domaine du riche, et, comme l'esclave, sa femme et ses enfants sont nourris, ou à peu près, chez le riche; pour manger, pour que sa femme mange, pour que ses enfants mangent, le pauvre se vend.

S'il ne se vend pas, s'il plaide, écoutez ce que dit la loi :

« Que le riche réponde pour le riche; pour le prolétaire, qui voudra; la dette avouée, l'affaire jugée, trente jours de délai. Si le condamné ne satisfait pas au jugement, si personne ne répond pour lui, le créancier l'emmènera et l'attachera avec des courroies ou avec des chaînes qui pèseront quinze livres... »

Cela vous paraît sévère, n'est-ce pas? Attendez.

« S'il ne s'arrange pas (le débiteur), tenez-le dans les liens soixante jours; puis produisez-le en justice pendant trois jours de marché en criant à combien se monte la dette. »

Bien heureux si le pauvre diable ne doit qu'à une seule personne; car, s'il doit à plusieurs, voici ce qui arrivera :

« Au troisième jour de marché, s'il y a plusieurs créanciers, qu'ils coupent le corps du débiteur. »

Mais comment les créanciers pourront-ils couper ce malheureux corps en parties égales?

Le cas est prévu, et les créanciers, soyez tranquille, sont sauvegardés.

« S'ils coupent plus ou moins, qu'ils n'en soient pas responsables; s'ils veulent, ils peuvent vendre à l'étranger, à l'encan, au delà du Tibre. »

Vous voyez bien que Shakspeare, ce barbare, comme l'appelle Voltaire, n'a rien inventé dans *Shylock*. Il a tout simplement pris dans les *douze tables*.

Or, Valérius Publicola (*Publicola* veut dire l'*ami du peuple*) fit un recensement de ce peuple qu'il aimait; il se trouva que la population de Rome, l'an 509 avant Jésus-Christ, donnait cent trente mille hommes en état de porter les armes [1], c'est-à-dire à peu près sept cent mille âmes, sans compter les affranchis et les esclaves.

A part cinquante à soixante mille riches, tout le reste mourait de faim.

1. Ce total me paraît bien élevé, mais c'est Michelet qui le donne.

Publicola fit distribuer à ces affamés le trésor des Tarquins; mais le trésor des Tarquins, attaqué par six cent cinquante mille bouches, ne dura pas longtemps.

Il fallait que toute cette multitude tirât sa subsistance d'un territoire de treize lieues carrées, à peu près, entouré de peuples ennemis, exposé à d'éternels ravages.

Restait la guerre : en risquant de se faire tuer, on avait la chance de vivre.

Et Rome faisait la guerre, tantôt aux Véiens, tantôt aux Volsques, aux Èques, aux Herniques, et le plébéién rentrait dans ses foyers, vainqueur, couronné de laurier ou de chêne, mais ruiné; car beaucoup de ceux qui rentraient ainsi étaient *nexi*, c'est-à-dire liés par des engagements. Ils avaient compté sur les Véiens et sur les Volsques, sur les Èques et sur les Herniques pour acquitter leurs dettes; on avait bien pris aux Véiens et aux Volsques, aux Èques et aux Herniques, — sans compter les Ardéens auxquels on l'avait volé — leur territoire; mais il avait été, comme nous l'avons dit plus haut, divisé en trois parts : la part des dieux, la part des conquérants, la part de la République.

De sorte qu'il restait pour cent mille hommes — les dieux et la République satisfaits — trois ou quatre lieues de terrain dévasté, brûlé, rasé! L'usurier n'en faisait qu'une bouchée et le plus souvent avalait le débiteur avec le gage.

Au milieu de ces misères implacables, dans cette race romaine fille de la louve, parmi cette sombre population, orageuse comme son climat, où couvent incessamment la violence et la colère, poussée à bout par ces chevaliers, ces sénateurs, ces mangeurs de chair humaine, il arriva, un jour, qu'il y eut un grand tumulte sur la place.

Un homme, un vieillard, un soldat, vêtu de haillons, pâle comme un mort, les cheveux hérissés comme le poil d'une bête sauvage, s'élança dans le Forum.

On l'entoura ; que lui était-il arrivé? que lui avait-on-fait? Alors, il raconta que les Sabins lui avaient brûlé sa maison et enlevé ses troupeaux; que, ruiné par cette invasion, il lui avait fallu payer l'impôt; que, pour payer l'impôt, il avait été obligé d'emprunter à gros intérêt; que le cancer de l'usure avait peu à peu dévoré tout ce qu'il possédait; qu'il avait été emmené par son créancier ou plutôt par son bourreau; et il montra à la fois sa poitrine couverte de cicatrices faites par le fer, son dos saignant de stigmates imprimés par le fouet.

Le peuple jeta un cri, un de ces cris comme en poussent de temps en temps les peuples et les lions.

On faillit mettre en pièces les sénateurs; on courut à leurs maisons, on les ouvrit.

Les ergastules étaient encombrés de prisonniers pour dettes, qui y étaient chaque jour amenés par troupeaux : *gregatione adducebantur*, dit Tite-Live.

Puis le peuple et, avec le peuple, l'armée, qui, dans ces premiers jours de république, était la moelle du peuple, se retirèrent sur l'Aventin.

On connaît le message et la fable du joyeux Ménénius Agrippa.

Le peuple comprit sa force et tint bon : il refusa de rentrer dans Rome si on ne lui accordait point des tribuns qui le protégeassent.

Les tribuns lui furent acordés : c'était Junius Brutus et Sicinius Bellutus.

Leurs fonctions étaient humbles, leurs droits médiocres : ils ne pouvaient entrer au Sénat et avaient seulement le droit de demeurer assis à la porte; tout leur pouvoir se bornait à un mot, mais ce mot était un rempart devant lequel devaient se briser tous les efforts de la noblesse; ils pouvaient dire : *Veto* (je m'oppose).

En outre, celui qui prononçait ces paroles était sacré;

quiconque le touchait de la main, pour lui faire violence ou même injure, était dévoué aux dieux.

C'est alors qu'apparaît le premier socialiste romain,

Spurius Cassius, après avoir battu les Samnites, obtenu deux fois les honneurs du triomphe, propose de partager au peuple *les terres conquises*.

Accusé par la noblesse d'aspirer à la royauté et de se servir de la loi agraire comme moyen, il fut condamné à mort et précipité du haut de la roche Tarpéienne.

Alors, le peuple demanda, à défaut des terres, les droits qui y étaient attachés; le tribun Vérentius Arsa demanda une loi uniforme, un code écrit.

Les patriciens virent qu'il fallait lâcher quelque chose.

Au milieu du champ sacré, en dehors du Pomœrium, étaient restés des terrains vagues, entre autres l'Aventin, sur lequel le peuple s'était retiré. Les patriciens lui abandonnèrent ces terrains, lui firent don de sa montagne.

Une fois la porte des concessions ouverte, elle se referme difficilement.

Le peuple nomma dix patriciens, qu'il chargea de rédiger et de rendre des lois. Ce fut la création des *décemvirs*.

Les décemvirs envoyèrent des députés en Grèce, et surtout à Athènes pour avoir des lois.

Remarquez que la Grèce en était à l'invasion de Darius et de Xercès et aux victoires de Marathon et de Platée.

Les députés revinrent avec des lois que leur expliqua le Grec Hermodore, d'Éphèse.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que c'est ce même patricien, Appius, qui fait assassiner Sicinius Dentatus et réclamer Virginia comme esclave, qui complète les *douze tables* et qui, aux vieux usages de l'Italie sacerdotale, aux priviléges de l'aristocratie héroïque, oppressive des plébéiens, ajoute la constitution qui va créer les droits de ces mêmes plébéiens.

Vous avez vu le code de l'aristocratie, voici celui du peuple :

« I. Ce que le peuple a décidé en dernier lieu est le droit fixe et la justice.

» II. Plus de priviléges.

» III. Si le patron machine pour nuire au client, que sa tête soit dévouée.

» IV. Le patron payera vingt-cinq livres d'airain s'il frappe et blesse; et, s'il ne s'arrange pas avec le blessé, il y aura lieu au talion.

» V. Le *parricidium* — le parricide comprend tous les crimes capitaux — ne pourra être jugé que par le peuple dans le comice des centuries.

» VI. Le juge suborné est puni de mort.

» VII. Le faux témoin est précipité de la roche Tarpéienne... »

C'est qu'avec deux faux témoins, un patricien disposait de la liberté et, par conséquent, de la vie d'un plébéien ; ces deux témoins n'avaient qu'à attester que le pauvre était l'esclave du riche, et tout était dit. Mais, du moment que les faux témoins sont punis de mort, on y regardera à deux fois pour faire le métier de faux témoin.

« VIII. Si l'usure est reconnue, l'usurier est condamné à restituer le quadruple de la somme prêtée.

» IX. Celui qui brisera la machine de l'esclave payera cent cinquante as. »

Vous le voyez, à peine arrivé, le peuple s'occupe de l'esclave; il sent qu'il a eu, pendant près de trois siècles, une certaine fraternité avec lui.

Mais attendez : le peuple a des garanties contre les patriciens; il va en avoir contre les prêtres. Il est vrai que souvent, à Rome, prêtres et patriciens, c'est la même chose : tous les patriciens ne sont pas prêtres, mais tous les prêtres sont patriciens.

Sous le prétexte des sacrifices, les prêtres prenaient souvent, sans payer, le plus beau taureau ou le plus beau bélier du plébéien. Cela ne vous fait-il pas penser à notre dîme abolie en 1789?

Voyez la loi des *douze tables* à l'égard de cette espèce de droit de pourvoirie, comme on disait au moyen âge.

La loi permet de « prendre gage sur celui qui se saisit d'une victime sans la payer; » elle donne « droit de poursuite contre celui qui ne paye pas le louage d'une bête de somme prêtée pour fournir la dépense d'un sacrifice; » elle défend, « sous peine de double restitution, de consacrer aux dieux un objet en litige. »

Voilà le plébéien échappé au joug de l'aristocratie, le voilà échappé à la rapacité des prêtres ; il va échapper au despotisme du père.

« Trois ventes simulées émancipent le fils. »

Vous vous rappelez que le père a le droit de vendre son fils trois fois. — Trois fois émancipé, le fils cesse d'être une chose, il devient un homme.

Un jour viendra où la simple entrée du fils dans la légion suffira pour l'émanciper; alors, la loi qui reconnaîtra l'émancipation, par le fait de l'enrôlement, dira : « Le soldat même tient encore à son père par les égards de la piété. »

Mais aussi, de son côté, le père peut disposer de son bien, dont le fils héritait fatalement quand il était l'esclave du père. « Ce que le père décide sur son bien, dit la loi, sur la tutelle de sa chose, sera le droit; « et, par ce seul dispositif, voilà l'héritage aboli.

Maintenant, quant à l'amélioration matérielle, voici ce qui se fera :

Les plébéiens ne toucheront pas aux champs sacrés, c'est-à-dire à l'*ager* primitif, au bien de la noblesse, au territoire qui entoure Rome ; mais on leur donnera, à dix, vingt, cinquante, cent lieues, une image de Rome.

La colonie romaine aura tous les droits de la métropole; elle aura l'augure et le gardien des propriétés, l'*agrimensor,* prêtre et géomètre suivant la colonie émigrante, comme une espèce de garantie donnée par la métropole; les champs seront orientés selon la règle sacrée. Les deux fonctionnaires que nous venons de nommer mesureront les champs selon la même règle, décriront les contours légitimes, renverseront au besoin les limites et les tombeaux des anciens possesseurs; et, si le terrain manque, ils prendront à côté, n'importe sur qui.

Écoutez le cri de douleur de Virgile, cinq cents ans après cette loi rendue :

« O Mantoue! malheureuse d'avoir été si voisine de Crémone! »

Chaque colonie sera une nouvelle Rome, qui aura ses consuls, ses décemvirs, ses décurions, ses magistrats enfin, qui rendront la justice, qui régleront les poids et les mesures, qui lèveront des troupes pour Rome.

Rome ne se réverve qu'un seul privilége, le droit de faire la paix et la guerre.

Ces précautions prises, ces garanties données, Rome déborde, la ruche trop pleine essaime, l'Italie tout entière va devenir Rome.

Voilà la première période romaine accomplie. La loi des *douze tables* promulguée, Rome en est où en était la France après la reconnaissance des communes par Louis le Gros; — plus avancée, car, nous l'avons dit, en donnant au père la faculté de disposer de la totalité de son bien, la loi avait aboli l'héritage.

II

Esquissons rapidement les événements écoulés pendant cette période, afin d'en arriver à l'état social de l'Italie victorieuse.

Les Èques, les Volsques, les Véiens, les Herniques vaincus, on a été se heurter aux Samnites. Comme nous l'avons dit, la guerre du Samnium a duré deux cents ans; ces Samnites se sont alliés avec les Étrusques; Fabius les a battus, Papirius Cursor les a écrasés.

Alors, les débris obstinés de ces vieux possesseurs du territoire sont descendus dans l'Étrurie; ils se sont associé les Gaulois et les Ombriens, et il a fallu, pour les vaincre, le dévouement de Décius. Les Étrusques se sont soumis; les Samnites ont fait un suprême effort et ont succombé ; les derniers brigands, comme les appellent les Romains, ont été étouffés, ainsi que le furent, de nos jours, les Arabes du Dahra, dans une caverne enfumée.

Écoutez Tite-Live :

« Cette même année, dit-il, — l'an 464 de Rome, — pour qu'il ne fût pas dit qu'elle se passait absolument sans guerre, une petite expédition eut lieu en Ombrie, sur la nouvelle que des brigands embusqués dans une caverne faisaient des excursions dans la campagne. On y entra en ligne de bataille; les brigands, à la faveur de l'obscurité du lieu, y blessèrent beaucoup de nos soldats, surtout à coups de pierres. Enfin, lorsque l'on eut découvert la seconde issue de cet antre, on entassa aux deux entrées des monceaux de

caudines, défend aux Romains de doubler le promontoire de Junon Lacinienne. Le peuple se précipite en tumulte : les vaisseaux sont pris et pillés au moment où ils viennent de jeter l'ancre dans le port.

A la suite de cette violation, les Romains envoient des ambassadeurs à Tarente : l'aristocratie les reçoit au milieu des fêtes; le peuple les hue.

On leur donne un repas : un audacieux s'approche d'un des ambassadeurs, salit de son urine la robe à la bordure de pourpre; la foule éclate de rire.

— Riez, dit le Romain, cette robe sera lavée dans le sang !

Et les ambassadeurs se retirent en criant :

— La guerre ! la guerre !

Les Tarentins se comptèrent : ils étaient nombreux; ils se regardèrent : ils étaient faibles!

Ce qui leur manquait surtout, c'était un homme. Ils jetèrent les yeux autour d'eux.

Il y avait alors en Épire, séparée d'eux par la mer Adriatique, un homme, un chef, un roi : c'était le type primitif du condottiere moderne. Il descendait, disait-il, d'Hercule par Cacidas, son père; d'Achille par Phtia, sa mère. Il était né au milieu d'une révolte : pour le prendre dans son berceau, les serviteurs qui le sauvaient avaient été forcés de marcher dans le sang de son père. Transporté à la cour de Glaucias, roi d'Illyrie, celui-ci l'avait fait élever comme son enfant. A douze ans, le descendant d'Hercule avait été reconduit en Épire avec une armée, et Glaucias lui avait fait rendre son trône. Mais à peine règne-t-il depuis quatre ans, que le jeune roi apprend que son bienfaiteur marie sa fille : il retourne en Illyrie pour assister aux noces de celle qu'il aime comme sa sœur. Pendant ce temps, Néoptolème, qui lui a déjà volé une première fois son trône, le lui vole une seconde fois. Alors, le roi sans couronne s'engage dans les

armées de Démétrius, roi de Macédoine; sous ses ordres et sous ceux d'Antigone, il assiste à cette fameuse bataille d'Ipsus où combattirent les uns contre les autres cent trente-quatre mille fantassins, vingt mille cinq cents cavaliers, quatre cent soixante-quinze éléphants et cent vingt chariots chargés de faux. Il y voit tomber Antigone, et sur son cadavre l'immense empire d'Alexandre se briser en quatre morceaux dont chacun fera un royaume : royaume de Thrace, royaume de Macédoine, royaume d'Égypte et royaume de Syrie.

De là, le fils de Cacidas va en Égypte; il y épouse la fille de Bérénice; il en revient avec une armée qui lui permet de forcer Néoptolème à lui rendre la moitié de son trône. Une fois qu'il en eut la moitié, il le reprit tout à fait.

Cet homme se nommait Pyrrhus.

Sans doute en mémoire d'un pèlerinage à l'oasis d'Ammon, il portait des cornes de bouc sur son casque; peut-être n'était-ce aussi qu'un emblème de cette force brutale, de cette impétuosité native dont était doué ce conquérant aventureux, qui bondissait dans le monde, renversant les royaumes sur son chemin.

Ce fut à lui que les Tarentins s'adressèrent. Ils pouvaient ajouter, dirent-ils, aux troupes qu'il amènerait, vingt mille chevaux et trois cent cinquante mille fantassins.

C'était justement ce que Pyrrhus désirait par-dessus tout : depuis longtemps, il rêvait de pousser dans l'Occident une pointe pareille à celle que Alexandre avait poussée dans l'Inde. N'avait-il pas eu, dans ce but, l'idée de jeter un pont de l'Épire à la Calabre, d'Apollonie à Otrante!

Pyrrhus avait mal calculé : l'Occident, tout de fer, ne ressemblait pas à cet Orient pétri d'or et de boue; les Romains étaient d'autres soldats que les Perses, les Mèdes et les Babyloniens; Fabricius et Curius Dentatus (l'homme aux dents) étaient d'autres capitaines que Darius et Porus, et, au

effort ; il appelle aux armes ses compagnons, attire les Romains dans la plaine, bat Régulus, le fait prisonnier, et conduit à Carthage, les fers aux pieds et aux mains, celui qui avait eu un instant l'espoir d'y entrer en vainqueur.

On sait toute cette magnifique légende de Régulus, moitié fable, moitié histoire, peut-être plus fable qu'histoire, mais qu'il faut croire comme on croit aux belles choses, c'est-à-dire aux choses rares, sans trop les contester ni les approfondir.

Passons et arrivons rapidement à Annibal.

Dans l'intervalle que nous franchissons plus rapidement que le trait de la flèche, que le vol de l'aigle, les Romains ont fait la paix avec les Carthaginois, obtenu d'eux la Sicile, achevé la première guerre punique, dompté les Gaulois et les Liguriens, étendu leur influence par Marseille sur le Rhône, par Sagonte sur l'Èbre.

Mais, de son côté, Amilcar, père d'Annibal, avait soumis les côtes d'Afrique jusqu'au grand Océan, traversé le détroit et envahi une partie de l'Espagne. — Le serpent africain, était mal tué, il déroulait ses anneaux depuis le pays des Garamantes jusqu'aux monts Pyrénées.

Romains et Carthaginois, après s'être heurtés en Sicile, allaient se retrouver face à face en Espagne. Amilcar allait faire le premier pas et passer de Barcino, qu'il venait de bâtir, en Italie, lorsqu'il fut tué par les Vettones.

— Je laisse, dit-il en mourant, trois lions qui dévoreront un jour la république romaine.

Un de ces trois lions était Annibal; les deux autres étaient Asdrubal et Magon.

Vieux, Annibal racontait lui-même à Antiochus le Grand, qu'étant encore enfant et sur les genoux de son père Amilcar, il lui demandait instamment de le conduire en Espagne et de lui montrer la guerre.

— Soit, lui répondit le vieil ennemi de Rome; mais à

une condition, c'est que, sur cet autel, tu jureras une haine implacable anx Romains.

Annibal jura.

A vingt-cinq ans, il se souvient de son serment, assiége et prend Sagonte, ville alliée des Romains. Étonnée de cette agression, qui lui révèle un ennemi inconnu, Rome envoie des ambassadeurs pour réclamer près d'Annibal.

— Je vous donne, leur fit dire celui-ci, le conseil de ne point vous hasarder au milieu de tant de barbares pour arriver jusqu'à moi, qui ai, pour le moment, autre chose à faire que d'écouter des harangues.

Les ambassadeurs alors vont à Carthage et demandent qu'on leur livre Annibal. Ce n'était pas chose facile : Annibal, au siége de Sagonte, avait cent cinquante mille hommes sous les armes. Tout ce sénat de marchands, qui avait signé la honteuse paix des îles Égades, eût livré Annibal, et ses frères Asdrubal et Magon, et jusqu'au cadavre de leur père Amilcar, si la chose eût été en son pouvoir ; mais, à cette heure-là, c'était Annibal qui eût pu livrer le sénat, et non le sénat livrer Annibal.

Fabius, chef de la députation romaine, n'obtint donc qu'une réponse évasive. Alors, relevant un pan de sa toge :

— Je vous apporte ici, dit-il, la paix ou la guerre ; choisissez.

— Choisissez vous-même, répondirent les Carthaginois.

— Je vous donne la guerre ! répondit Fabius en secouant et en laissant tomber le pan de sa toge.

— Nous l'acceptons, répondit le sénat, et nous saurons la soutenir.

Mais, avant que les ambassadeurs rapportassent à Rome la réponse du sénat carthaginois, Annibal était en marche.

Sagonte prise, Sagonte avait été pillée ; il avait envoyé les meubles à Carthage, il avait donné les prisonniers aux soldats, il avait gardé l'or pour l'expédition qu'il méditait.

Il avait permis à ses soldats, gorgés de butin et auxquels il promettait le pillage, de retourner chez eux pour y déposer leurs richesses, bien sûr que, leurs richesses une fois en sûreté, ils reviendraient. Ils revinrent si bien, qu'il put envoyer quinze mille hommes à Carthage, et en laisser seize mille en Espagne. Il avait armé contre Sagonte cent cinquante mille hommes et n'en emmenait que quatre-vingt mille en Italie. C'était bien peu quand il avait à traverser tant de nations barbares, tant de fleuves rapides, tant de montagnes, sinon infranchissables, du moins non encore franchies. Bacchus avait ainsi pénétré dans l'Inde; Hercule, après Bacchus, avait fait le même chemin; enfin, Alexandre s'y était lancé sur les traces de Bacchus et d'Hercule; mais Bacchus était un dieu, Hercule un demi-dieu, Alexandre un héros.

Annibal n'était encore qu'un enfant.

L'enfant voulut ne rien devoir qu'à lui-même. Il donna à Carthage au lieu de lui demander. Il entraînait derrière lui les Espagnols; pourquoi n'entraînerait-il pas les Gaulois? Les Gaulois étaient de bons guides; ils savaient le chemin de Rome.

Il y avait neuf mille stades depuis Carthagène jusqu'à la frontière de l'Italie. Dès le passage de l'Èbre, la lutte commença : Annibal dut laisser onze mille hommes pour contenir le pays. Arrivés aux Pyrénées, trois mille Espagnols refusent d'aller plus loin. Annibal en renvoie dix mille; les autres le supplient à genoux de les emmener avec lui.

Quand les Gaulois, ces blonds enfants du Nord, au teint blanc, aux cheveux d'or, aux yeux bleus, virent descendre comme une avalanche, de leurs montagnes sauvages, ces Espagnols, ces Mores, ces Numides au teint basané, aux cheveux crépus, aux yeux de flamme, ils se retirèrent devant eux, franchirent le Rhône, et se retranchèrent sur la rive gauche du fleuve.

Annibal connaissait ce Rhône que les Romains appelaient

Celer, c'est-à-dire le rapide : il savait qu'il recevait vingt-deux rivières, et perçait, sans y mêler ses eaux ni y ralentir son cours, un lac de dix-huit lieues de long. Figurez-vous ce passage : soixante mille hommes de pied, quinze mille chevaux, soixante éléphants! Ces éléphants, qui étaient venus attaquer l'Italie avec Pyrrhus du côté de la Calabre, revenaient attaquer Rome avec Annibal du côté des Alpes! Aujourd'hui encore, cet endroit du fleuve s'appelle *le Passage*. Vers la fin du dernier siècle, on y retrouva un bouclier.

Annibal s'arrêta deux jours au bord du fleuve ; c'est tout ce qu'il lui fallut de temps pour acheter des barques et construire des radeaux. Le fleuve fut passé à deux endroits : au-dessus du camp gaulois par Hannon, au-dessous par Annibal. De gros bateaux placés au-dessus du courant servirent à le rompre. Les cavaliers passèrent d'abord dans ces bateaux, tenant leurs chevaux par la bride. Ces chevaux numides, habitués à franchir les torrents africains, s'élancèrent dans le fleuve comme ils s'élançaient dans l'espace. Ce fut autre chose des éléphants : il fallut couvrir de gazon les radeaux qui les transportaient, pour qu'ils crussent ne pas avoir quitté la terre. Quant aux Espagnols, ils passèrent, les uns à la nage, les autres sur des outres et des boucliers.

Comme on avait franchi le fleuve, on franchit la montagne, et l'on arriva au sommet des Alpes.

À la vue de l'immense horizon qui se déroulait devant elle, toute l'armée jeta un immense cri de joie. Accroupis comme des sphinx sur ces roches neigeuses, les noirs Numides dévoraient des yeux cette Italie qui leur était promise pour faire d'elle à leur fantaisie. Puis tout ce torrent, sans s'inquiéter des neiges, des rocs, des abîmes, se mit à rouler sur l'Italie.

Arrivé dans les plaines du Piémont, Annibal compta ses

hommes, ses chevaux et ses éléphants ; il n'avait plus que vingt-six mille hommes : huit mille fantassins espagnols, douze mille Africains, six mille cavaliers numides. — Pour perpétuer le souvenir des faibles forces avec lesquelles il venait attaquer les Romains chez eux, Annibal fit, plus tard, graver cette énumération sur une colonne du promontoire Lacinien. — Il y avait cinq mois qu'on était parti de Carthage, et, depuis le passage du Rhône, on avait perdu trente-six mille hommes.

Rome, de sa propre force et avec l'aide de ses alliés, avait sept cent mille hommes de pied et soixante et dix mille chevaux. Vous voyez que Rome s'était agrandie depuis le dernier recensement que nous en avons fait.

Annibal, avec ses vingt-six mille hommes, hâves, amaigris, brisés de fatigue, mourant de faim, marcha droit à Scipion. Il n'avait rien caché à ses troupes : il leur avait montré, d'un côté le Pô, de l'autre la mer, derrière eux les Alpes, devant eux les Romains.

— N'espérez pas fuir, leur avait-il dit ; nous sommes trop loin de la patrie pour la revoir jamais autrement qu'après des victoires. Vaincus, pas un de nous n'échappe ; vainqueurs, je vous fais citoyens de Carthage, et vous avez à votre choix l'Italie, l'Espagne ou l'Afrique.

Puis, pour qu'il ne restât point un doute à ses soldats sur les promesses faites, il se fit amener un agneau, et, lui écrasant la tête avec une pierre :

— M'écrasent ainsi les dieux, dit-il, si je manque à mes serments !

Il y eut une première rencontre entre Scipion et Annibal. Scipion, surpris par les Numides, fut blessé et faillit être pris. Il se retira derrière le Pô.

Sempronius, le second consul, voulut venger l'échec de son collègue, passa la Trébia et présenta le combat à Annibal. Trente mille Gaulois ou Romains restèrent sur le

champ de bataille, la plupart écrasés sous les pieds des éléphants. C'était non-seulement une bataille que gagnait Annibal, mais encore la Gaule transalpine tout entière qu'il enlevait aux Romains. Huit jours après la bataille de la Trébia, l'armée d'Annibal s'était augmentée de cinquante mille Gaulois.

On campa dans les fanges de la Gaule; le passage des Alpes avait été une si rude leçon, qu'on n'osait passer les Apennins.

Au mois de mars de l'an 537 de Rome, on se remit en route. Il fallait traverser des marais formés par les débordements de l'Arno; quatre jours et quatre nuits, on marcha dans la vase jusqu'aux genoux, quelquefois jusquà la ceinture.

Annibal, monté sur le seul éléphant qui lui restât, perdit un œil par l'humidité des nuits.

En arrivant sur les hauteurs de Trasimène, on fit halte.

Les présages étaient mauvais pour les Romains: dans la Gaule, un loup avait arraché l'épée des mains d'une sentinelle et l'avait emportée; une pluie de pierres était tombée dans le Picénum, aujourd'hui la marche d'Ancône; enfin, les épis saignaient en tombant sous la faucille.

Flaminius méprisa ces présages et s'engagea en aveugle entre le lac de Trasimène et les hauteurs dont Annibal était maitre. On se battit tout un jour avec un tel acharnement, qu'au milieu du combat, sans qu'aucune des deux armées s'en aperçût, un tremblement de terre eut lieu, qui renversa des villes, fendit des montagnes et fit remonter des rivières vers leur source. — Les Romains eurent vingt mille hommes tués et dix mille faits prisonniers; Annibal perdit quinze cents hommes.

Vous connaissez le successeur de Flaminius, celui qu'Annibal appelait son pédagogue, non point parce que le pédagogue instruit l'enfant, mais parce qu'il le mène promener;

vous connaissez ce Fabius qui, de hauteurs en hauteurs, promenait l'armée romaine, cachée dans la nue, à l'ombre des bois, « comme un troupeau qu'on mène paître sur la montagne, » dit Tite-Live.

Les Romains se lassèrent des temporisations de Fabius et de Minutius, et, à leur place, envoyèrent Térentius Varron et Paul-Émile. Ceux-ci décidèrent de donner le combat.

Il était temps. Au bout de deux ans, Annibal ne tenait pas une ville, pas une forteresse en Italie; Carthage ne lui avait, depuis deux ans, envoyé aucun secours; il ne lui restait, pour nourrir son armée, que dix jours de blé; plus d'argent pour la payer.

On se rencontra dans les plaines de Cannes.

Paul-Émile resta sur le champ de bataille avec cinquante mille hommes, ses deux questeurs, vingt et un tribuns, cent sénateurs et un si grand nombre de chevaliers, que leurs anneaux d'or furent, non pas comptés, mais mesurés au boisseau. J'ai passé sur ce champ de bataille, et, plus de deux mille ans après le combat, mon guide me l'a désigné sous le nom de *champ du carnage.*

Mais, cette victoire remportée, Annibal n'avait plus que vingt-six mille hommes.

Tout affaibli qu'il était, Maharbal lui dit:

— Laissez-moi prendre les devants avec ma cavalerie, et, dans cinq jours, vous souperez au Capitole.

Mais Annibal retint le fougueux Numide et marcha sur Capoue. — Cette marche fait la désolation des savants : ils la reprochent à Annibal, les uns avec des cris désespérés, les autres avec une acrimonie qui prouve l'intérêt qu'ils attachent à cette question; plus de mille fois dans son tombeau, Annibal a dû être éveillé par ce cri sortant de tous nos colléges : « Pourquoi n'as-tu pas marché sur Rome, malheureux? »

Il n'y marcha point. Sans doute avait-il ses raisons pour

cela, comme Napoléon pour ne point faire donner la garde à la Moskova. Il y revint un an après; il était trop tard : il n'était déjà plus l'invincible.

Et cependant il avait éloigné l'armée de Rome, il l'avait amenée devant Capoue, il avait passé au milieu de cette armée, il était venu camper à quarante stades du Capitole, et il allait donner l'assaut, quand il reconnut que Rome était gardée par deux légions.

Les Romains, de leur côté, mirent en vente le champ sur lequel était campé Annibal; ce champ faisait partie de l'*ager publicus:* il fut vendu son prix; la présence des Carthaginois ne lui ôta rien de sa valeur.

Annibal leva le siége, abandonna Capoue à la vengeance des Romains, comme Napoléon la Pologne à celle des Russes, et revint jusqu'au détroit de Sicile par la Daunie et la Lucanie.

Vous savez les batailles du Métaure et de Zama; vous avez vu Annibal, d'enfant devenir homme; d'homme, vieillard; de vainqueur, vaincu; de vaincu, proscrit; vous savez que, fidèle au serment fait à son père, à la haine jurée contre Rome, il lui avait été chercher des ennemis en Syrie chez Antiochus, en Bithynie chez Prusias, et que, poursuivi jusque-là par Rome, dans la personne de son consul Flaminius, las, après avoir si longtemps disputé la victoire, d'en être réduit à disputer sa vie, il s'empoisonna avec le poison renfermé dans le chaton de sa bague.

Ce Flaminius était le même qui avait conquis la Grèce et proclamé sa liberté; car, pendant qu'ils poursuivaient Annibal de Syrie en Bithynie, les Romains avaient conquis la Grèce. En outre, étrange retour des choses de ce monde! les Scipions étaient tombés plus bas qu'Annibal : lui n'était tombé que dans le malheur, eux étaient tombés dans la honte. Lucius avait été déshonoré par un jugement qui constatait qu'il avait reçu d'Antiochus six mille livres d'or

de plus qu'il n'en avait fait entrer dans le trésor ; l'Africain s'était volontairement retiré dans sa terre de Literne en Campanie, et y était mort, en ordonnant d'écrire sur sa tombe ces mots : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os ! »

Enfin, les deux plus terribles ennemis de Rome étaient entrés dans Rome : le luxe et la corruption. La Grèce, vaincue, conquérait ses conquérants.

C'était le vieux génie latin qui, incarné dans Caton, venait de frapper les Scipions, ces représentants de la langue, des mœurs et des idées de la Grèce. Lucius Scipion n'avait-il pas sa statue au Capitole avec le manteau et la chaussure grecs ?

L'Orient, de son côté, réclamait sa part de la grande proie ; il entrait, lui, par son culte plein de sanglantes et mystérieuses voluptés. Dans les dangers suprêmes de la seconde guerre punique, quand Annibal avait menacé Rome, le sénat lui-même avait donné l'exemple du culte aux idoles étrangères : il avait fait venir de Phrygie à Rome la pierre noire sous le symbole de laquelle on adorait Cybèle, la bonne déesse.

Voyez ce que dit Tite-Live :

« Ce n'était plus en secret et dans l'ombre des murs domestiques que l'on outrageait la religion de nos pères ; en public, dans le Forum, dans le Capitole, on ne voyait que femmes sacrifiant à des dieux étrangers. »

Et cependant, dès l'an 531 de Rome, au moment où Annibal assiégeait, prenait et brûlait Sagonte, « le sénat, dit Valère-Maxime, avait décrété la démolition des temples d'Isis et de Sérapis. » Seulement, le dieu et la déesse égyptiens avaient déjà de tels partisans à Rome, que, les ouvriers n'osant pas obéir au décret, Émilius Paulus avait, le premier, frappé d'une hache les portes du temple.

Pourtant, en 615, les adhérents aux religions étrangères et les Chaldéens avaient été chassés de Rome.

En 534, c'était de la prévention; en 615, c'était de la réaction.

L'an 558, comme s'achevait le procès de Scipion l'Africain, et au moment où celui-ci s'exilait volontairement, Rome se réveilla tout à coup, frappée d'épouvante. On venait de découvrir une immense association qui menaçait la vieille et austère société romaine jusque dans sa base.

Un certain Titus Sempronius Rutilus avait un beau-fils dont il était tuteur; il proposa au jeune homme de l'initier aux mystères des bacchanales; celui-ci raconta la proposition de son beau-père à une courtisane qu'il aimait: la courtisane poussa un cri de terreur.

— Sans doute, lui dit-elle, ton beau-père craint l'heure de te rendre ses comptes, et, avant cette heure, veut se débarrasser de toi.

Le jeune homme demanda des explications à sa maîtresse, et celle-ci lui raconta ce qu'elle savait de la mystérieuse association. Ces bacchanales étaient un culte d'Orient qui avait passé par la Campanie et l'Ètrurie; c'était l'exaltation frénétique de la vie et de la mort; c'était la prostitution et le meurtre mis au rang des choses sacrées. Hommes et femmes se rassemblaient dans d'immenses souterrains, sé mêlaient dans les ténèbres, épuisant leurs forces dans des voluptés infinies et sans frein; puis, enivrés de vin et d'amour, ils saisissaient des torches, couraient au Tibre, plongeaient leurs torches dans les eaux du fleuve, d'où elles ressortaient flamboyantes grâce à la composition qui faisait leur incandescence. Ces torches symbolisaient le triomphe de la vie universelle sur la mort. Ceux qui reculaient au milieu de l'initiation, ou qui trahissaient après avoir été initiés, étaient saisis par une machine et lancés dans une espèce de puits.

Le jeune homme, effrayé, se réfugia chez une de ses tantes qui révéla tout au consul.

La courtisane, interrogée, confirma ses premiers dires.

On découvrit, dans Rome seulement, sept mille associés. Les coupables furent punis de mort. La courtisane reçut des remercîments publics.

Pendant ce temps, Rome poursuivait ses victoires. Le vieux Paul-Émile avait vaincu Persée, avait vendu comme esclaves cinquante mille Épirotes, avait rasé leurs soixante et dix villes et mené le roi de Macédoine, ses deux fils et sa fille, en triomphe derrière son char.

Cette chute de Persée, mort d'insomnie dans son cachot, avait épouvanté le monde.

Deux rois, ceux de Thrace et d'Illyrie, avaient orné le triomphe du préteur Anicius.

La terreur redoubla

Alors, à la lueur des flammes de Corinthe, allumées par Mummius, on put voir Popilius traçant avec sa baguette autour d'Antiochus le cercle fatal qui, depuis, enferma tant de rois; on put voir le fils de Massinissa venir faire hommage au nom de son père, le roi de Numidie; on put voir Prusias, la tête rasée, avec l'habit et le bonnet d'affranchi, se prosterner sur le seuil du Sénat en disant: « Je vous salue, dieux sauveurs! vous voyez un de vos affranchis prêt à exécuter vos ordres. » Enfin, à la voix du vieux Caton, à cet éternel *delenda Carthago,* retentissant comme un écho de mort, on put voir le jeune Scipion Émilien, ce fils de Paul-Émile adopté par le grand Scipion, comme l'indique son nom, brûler Carthage après un combat de six jours et de six nuits, livré dans ses rues et de maison en maison, fouler aux pieds des éléphants et jeter aux lions les Italiens qu'il y trouva, puis marcher sur Numance et la traiter comme Carthage, avec cette différence qu'il inventa un supplice nouveau: celui de couper les mains aux vaincus; il n'en réserva que cinquante pour son triomphe, et accorda, dans sa magnanimité, la permission aux autres de se donner la mort.

La Macédoine soumise, Corinthe brûlée, Carthage rasée, Numance disparue, le monde fut aux pieds de Rome.

Et maintenant, voyons ce qu'était devenu, pendant les événements que nous venons de raconter, ce vieux peuple romain dont Valérius Publicola avait fait le recensement vers l'an 250 de Rome.

Comme Corinthe, comme Carthage, comme Numance, il avait disparu. Cette conquête du monde avait fait une immense consommation d'hommes; les véritables enfants de l'Italie, le peuple primitif s'exilait de Rome, de sa province, de sa ville, de sa colonie, de sa bourgade, pour aller combattre Annibal à Zama, Persée en Macédoine, Antiochus en Syrie. En échange de ses enfants, dont l'aigle était devenu le dieu domestique, Rome recevait des milliers d'esclaves, grecs, thraces, bithyniens, épirotes, syriens, espagnols, numides. Beaucoup de ces esclaves mouraient, il est vrai, et même sans postérité, soit parce que l'homme traité comme une chose, considéré comme une machine, rangé parmi les instruments aratoires, a peu de tendance à se reproduire, soit parce que souvent le maître, tout en affranchissant l'esclave, l'affranchissait à la condition qu'il ne se marierait pas, afin de rester son héritier si par hasard l'esclave faisait fortune; mais beaucoup aussi étaient affranchis sans condition. Ces affranchis devenaient citoyens; leurs enfants avaient droit de cité; le croisement des races doublait cette population étrangère, et, peu à peu, ce fut elle qui remplaça dans la cité la population indigène, que dévoraient les neiges de la Thrace ou les sables brûlants de l'Afrique.

Un jour, ce même Scipion Émilien, ce barbare poli par les Grecs, qui brûlait Carthage et qui, pensant à Rome, laquelle, dans l'avenir, tomberait aussi à son tour, disait, les larmes aux yeux, ce vers d'Homère:

Et Troie aussi verra la fatale journée!

Interrompu dans un de ses discours par cette foule venue à Rome de toutes les parties du monde et dont aucune ne parlait le vieux latin d'Ennius sans un accent étranger, ne put se contenir, et, avec un geste d'un suprême mépris, il leur dit :

—Silence ! faux enfants de l'Italie !

Et, comme ils redoublaient leurs clameurs:

— Oh! vous avez beau faire, ajouta-t-il, ceux que j'ai amenés garrottés à Rome ne me feront pas peur maintenant, tout deliés qu'ils sont !

Qu'était devenu le peuple primitif, le peuple romain, celui qui avait sucé la mamelle de la louve? ce qui en restait, dans quel état était-il? Ce discours d'un centurion qui réclamait auprès d'un tribun, pour ne pas servir au delà du temps prescrit, va nous le dire :

« Romains, je suis Spurius Ligustinus, né au pays des Sabins, dans la tribu Crustumine. Mon père m'a laissé pour héritage un arpent de terre et la chaumière où je suis né, où j'ai été élevé et où j'habite encore aujourd'hui. Quand je fus en âge de me marier, il me fit éponser la fille de son frère, laquelle ne m'apporta d'autre dot que la liberté, la vertu et une fécondité suffisante même pour une maison riche. De cette union sont nés six fils, et deux filles déjà mariées l'une et l'autre. Quatre de mes fils ont la robe virile, les deux autres portent encore la prétexte. J'ai donné mon nom à la milice sous le consulat de Publius Sulpicius et de Caïus Aurélius; j'ai servi deux ans comme simple soldat contre Philippe, dans l'armée qui a passé en Macédoine. La troisième année, Titus Quintus Flaminius m'a donné, en récompense de mon courage, le commandement de la dixième compagnie des Hastats. Après la défaite de Philippe et des Macédoniens, licencié avec mes camarades et ramené en Italie, j'ai suivi comme volontaire le consul Porcius Caton en Espagne. Tous ceux que de longs services ont mis à

portée de le connaître savent que, parmi les généraux existants, le courage n'a pas de témoin plus éclairé ni de meilleur juge; eh bien, ce général m'a cru digne du grade de premier centurion dans le premier manipule des Hastats. J'ai pris parti pour la troisième fois, comme volontaire, dans l'armée envoyée contre Antiochus et les Étoliens, et, dans cette guerre, Manius Aulius m'a fait premier centurion du premier manipule des Princes. Après l'expulsion d'Antiochus et la soumission des Étoliens, nous sommes revenus en Italie, où je suis resté deux ans sous les aigles; ensuite, j'ai servi encore deux ans en Espagne : d'abord, sous les ordres de Quintus Fulvius Flaccus, puis sous le préteur Titus Sempronius Gracchus. Je suis du nombre de ceux que Flaccus ramena pour partager l'honneur de son triomphe; mais, à la prière de Tibérius Gracchus, je ne tardai point à retourner en Espagne. En très-peu d'années, j'ai quatre fois été mis à la tête de la première centurie de ma légion; trente-quatre fois, mes généraux ont accordé à ma valeur des récompenses militaires entre lesquelles sont six couronnes civiques; je compte déjà vingt-deux ans de service et j'ai passé cinquante ans; quand même mon âge ne serait pas un titre d'exemption, quand même je n'aurais pas fait mon temps, pouvant fournir quatre soldats à ma place, j'aurais le droit de demander ma retraite. Voilà ce que j'ai à dire pour la cause qui m'est personnelle. Cependant, tant que les officiers chargés des enrôlements me jugeront propre à servir l'État, on ne m'entendra point alléguer d'excuses; c'est aux tribuns des soldats de juger de quel grade ils me croient digne, et c'est à moi de faire tous mes efforts pour ne céder à personne le prix de la valeur, comme je l'ai fait jusqu'à présent; mes généraux et tous ceux qui ont servi avec moi peuvent témoigner si je dis vrai. Imitez-moi, mes vieux camarades, quel que soit votre droit d'en appeler; comme, dans votre jeunesse, il ne vous est jamais arrivé de

résister aux magistrats, il est digne de vous de rester soumis au sénat et aux consuls; croyez-moi, tous les postes sont honorables pour qui défend la patrie! »

Vous voyez, par la plainte résignée de cet homme, dans quel état de pénurie étaient ces légionnaires qui avaient fait la conquête du monde : un arpent de terre de patrimoine pour sa famille, composée d'une femme, de six fils et de deux filles, et, pour lui, non pas une solde régulière, mais l'argent distribué aux triomphes!

Ajoutez à cela que la constitution de Rome était une pure aristocratie d'argent, que la vieille constitution des curies patriciennes avait péri, que le pouvoir réel était entre les mains des propriétaires et des fermiers, que les chevaliers — lisez : les usuriers, — jugeaient de tous les délits, et vous aurez une idée de l'état de misère où était tombé le citoyen romain.

Au reste, après ce que disait un légionnaire aux tribuns, écoutez ce que disait un orateur au peuple :

« Les bêtes sauvages qui sont répandues dans l'Italie ont leurs tanières et leurs repaires où elles peuvent se retirer, et ceux qui combattent, qui versent leur sang pour l'Italie, n'y ont à eux que la lumière et l'air qu'ils respirent; sans maisons, sans demeures fixes, ils errent de tous côtés avec leurs femmes et leurs enfants; les généraux mentent quand ils les exhortent à combattre pour leurs tombeaux et pour leurs temples : en est-il un seul, dans un si grand nombre, qui ait un autel domestique et un tombeau où reposent ses ancêtres? Ils ne combattent et ne meurent que pour entretenir le luxe et l'opulence d'autrui : on les appelle les maîtres du monde! et ils n'ont pas en propriété une motte de terre! »

Quel orateur avait l'audace de dire de pareilles choses et comment ne portait-il pas le prix de sa témérité?

Oh! soyez tranquille, il sera assassiné.

Cet orateur, c'était Tibérius Gracchus.

Voyons quels hommes c'étaient que Tibérius et Caïus Gracchus et à quels besoins ils répondaient.

III

Vous savez dans quelles circonstances arrivaient les Gracques; maintenant, nous allons vous dire qui ils étaient et quel fut leur système.

Tibérius Sempronius Gracchus avait, dans son tribunat, pris parti pour les Scipions, l'Africain et l'Asiatique, lors des procès qui leur furent faits comme concussionnaires; sa récompense fut d'obtenir pour femme Cornélie, fille du premier.

C'était un de ces plébéiens aristocrates comme il y en a tant dans les républiques qui commencent à se corrompre; il avait exercé la censure avec Appius Pulcher et s'était montré, tout plébéien qu'il était, moins populaire encore que lui.

Remarquez que tout ce qui s'appela Appius à Rome, depuis Appius Claudius le décemvir jusqu'à Caïus Lucius Néron, dans lequel la famille s'éteint, aspira toujours à la tyrannie.

Appius Pulcher donna sa fille au fils aîné de son collègue Tibérius Gracchus; de sorte que le père et le fils, quoique plébéiens, se trouvaient alliés à deux des familles les plus aristocratiques de Rome.

Ce n'est pas tout: outre ses deux fils Tibérius et Caïus, Sempronius avait eu deux filles. L'aînée épousa Scipion Nasica, qui fut un des plus implacables ennemis — lisez :

un des assassins — de son beau-frère; l'autre, ce Scipion Émilien, l'homme à la voix douce et à la main sanglante, qui brûlait Carthage et qui pleurait et disait des vers d'Homère en la voyant brûler. C'était l'aristocrate le plus populaire de Rome, et, à la grande douleur de Cornélie, on l'appela longtemps la belle-mère de Scipion Émilien avant de l'appeler la mère des Gracques.

Tibérius Gracchus — occupons-nous de lui d'abord — était l'homme le plus honnête et le plus éloquent de son époque, outre qu'il en était un des plus braves : le premier, il était monté sur les remparts de Carthage. Quant à sa probité et à son éloquence, elles ressortent de ce discours ou plutôt de ce fragment de discours que nous a conservé Plutarque :

« Je me suis conduit dans la province comme j'ai cru devoir le faire pour votre profit et sans consulter mon ambition. Chez moi, point de festins ; à mes côtés, point de jeunes garçons ; vos fils trouvaient à ma table plus de réserve que sous la tente du général. Je me suis conduit de manière que nul ne puisse dire que j'ai reçu de lui un as ou plus d'un as en présent, ou qu'il se soit mis en frais pour mon service ; et cependant, je suis resté deux années dans cette province. Si jamais j'ai tenté l'esclavage d'un autre, regardez-moi comme le dernier, comme le plus pervers des hommes! D'après ma conduite si chaste avec leurs esclaves, jugez de quelle façon je me suis conduit avec vos fils. Aussi, Romains, ces ceintures qu'à mon départ j'avais emportées pleines, je les ai rapportées vides de la province, tandis que d'autres avaient emporté des amphores pleines de vin et les ont rapportées pleines d'argent. »

C'était un homme d'un caractère doux et plein d'amour que Tibérius Gracchus ; une injustice le jeta dans la violence.

Le questeur Mancinius avait fait en Espagne un traité

honteux : le sénat déclara le traité nul, livra Mancinius, et voulut livrer Tibérius, qui commandait sous lui. L'influence de Scipion Nasica et de Scipion Émilien, qui n'étaient point alors les ennemis de Tibérius, sauva celui-ci.

Ce fut alors que Tibérius, étant tribun du peuple, proposa sa première loi agraire. Cette loi que nous allons expliquer tout à l'heure, et, qui, jusqu'à l'apparition des historiens modernes, avait été mal interprétée, cette loi, juste s'il en fut, avait été débattue entre Tibérius, Appius, son beau-père, le grand pontife Crassus et le célèbre jurisconsulte Mutius Scévola.

Avant eux, Licinius Stolo avait proposé de borner à cinq cents arpents la propriété territoriale des riches. Tibérius, au contraire, laissait cette propriété prendre toute son extension. Mais, pour que l'on comprenne bien la loi agraire telle que l'entendait Tibérius, il faut que nous expliquions le travail qui s'était fait dans la propriété.

La propriété romaine, nous l'avons dit, c'était la conquête.

La conquête était divisée en trois parts : la part des dieux, la part des conquérants, la part de la République.

La part des dieux, qui était celle des prêtres, était parfaitement cultivée, les prêtres touchant les revenus des dieux ; la part des conquérants, c'était celle qui se divisait entre les citoyens ayant fait leurs vingt-cinq ans de service : habitués aux armes et non à l'agriculture, ceux-ci affermaient, vendaient, hypothéquaient, se laissaient prendre enfin ; la part de la République, c'est-à-dire la part de l'État, c'est-à-dire la part des abus, des spéculations, des dilapidations, avait été affermée à de riches propriétaires.

La loi avait d'abord prévu l'accaparement et la prescription ; elle avait décrété que les baux ne pourraient être faits pour plus de cinq ans et pour plus d'une certaine mesure de terre. Ces deux clauses furent éludées : grâce aux

pots-de-vin donnés, on loua jusqu'à trois mille hectares au même bailleur, et non point par baux de cinq ou même de dix ans, mais par baux emphytéotiques de quatre-vingt-dix-neuf ans.

Ce n'eût été rien encore si le vœu de la loi, faussé dans la forme, eût été respecté dans le résultat. Cette immense quantité de terres livrées à l'agriculture eût fait baisser le prix des céréales; mais les détenteurs s'aperçurent qu'ils avaient plus d'intérêt à se faire éleveurs de bestiaux et à mettre leurs terres en pacage qu'à y semer ou y récolter soit du blé, soit de l'orge, soit de l'avoine.

Un tiers de l'Italie fut donc soustrait à l'agriculture pour être converti en pâturages. De là, cherté du grain et, dans les mauvaises années, disette.

Eh bien, voici ce que proposait Tibérius :

C'était d'admettre, quoique faits illégalement, les baux tels qu'ils existaient; c'était de laisser même aux détenteurs en jouissance cinq cents arpents, et, de plus, deux cent cinquante à chacun de leurs enfants mâles : le surplus serait distribué aux citoyens pauvres, moyennant indemnité payée aux détenteurs.

Vous le voyez donc, Tibérius demanda le partage des terres de la République et non de celles des particuliers; et, quand il eût été juste, aux termes de la loi, de casser tous les baux faits pour plus de cinq ans, et de réduire ces baux à la mesure légale, Tibérius laissait cinq cents arpents de ces terres usurpées aux usurpateurs, deux cent cinquante à leurs fils et une indemnité pour ce qu'il leur enlevait.

Au lieu de céder à ces conditions raisonnables, les fermiers se révoltèrent, invoquèrent la prescription et jetèrent les mêmes cris que si, au lieu de toucher à leur usurpation, on touchait à leur patrimoine.

Alors, Tibérius s'emporta à son tour. Se sentant soutenu par le peuple, il n'hésita pas à passer, de l'indulgence, à la

justice sévère qui souvent, dans son application, ressemble à de l'injustice : il retrancha les cinq cents arpents aux fermiers, mit à néant l'indemnité, et leur ordonna de sortir sans délai des terres du domaine.

Arrêté par le *veto* de son collègue Octavius, il dépose son collègue, lui substitue une de ses créatures et se fait nommer triumvir pour l'exécution de sa loi, en s'adjoignant son beau-père Appius et son jeune frère Caïus. Enfin, de son autorité privée, il afferme et distribue au peuple l'héritage d'Attale, roi de Pergame, mort en léguant ses biens à Rome.

Il est inutile de dire qu'en déclarant ainsi la guerre aux fermiers de la République, Tibérius se brouillait avec tout ce qui était aristocratie d'argent.

Peu importait s'il était réélu dans son tribunat; mais l'élection arrivait juste au moment où avaient lieu les travaux des champs. Il resta donc seul dans la ville avec la populace qui ne travaillait pas et ne récoltait pas, n'ayant point de terres.

Il se tourna vers les chevaliers, leur promettant le partage de la puissance judiciaire avec les sénateurs : il était trop tard, il ne recruta point parmi les chevaliers et s'aliéna le peuple.

Dès lors, il se jugea perdu.

Lorsqu'il vit le moment de la lutte arrivé, il se retira sur le Capitole avec ce qui lui restait d'amis et de clients dans la populace.

Tibérius avait pour toute arme un long poignard nommé *dolon*.

On votait sur le second tribunat de Tibérius.

Tout à coup, on voit sortir du Sénat Scipion Nasica, beau-frère de Tibérius et l'un des principaux fermiers du domaine; il est suivi de tous les sénateurs, suivis eux-mêmes de leurs serviteurs et de leurs esclaves; il se précipite, avec

la troupe qu'il conduit, sur le faible cortége de Tibérius, et l'accule, lui et ses partisans, au précipice du Capitole.

Tibérius veut se réfugier dans le temple : les prêtres en avaient fermé les portes. Poursuivi par ses ennemis, trois fois Tibérius en fit le tour; enfin, atteint par un de ses collègues, il tomba frappé à la tête d'un coup de banc brisé.

Trois cents de ses amis furent précipités du haut de la terrasse du Capitole, assommés à coups de bâton, lapidés à coups de pierres.

Plutarque ajoute — mais il ne faut pas toujours croire Plutarque — qu'un des partisans de Tibérius étant tombé vivant entre les mains des vainqueurs, ils l'enfermèrent dans un tonneau avec des vipères et l'y laissèrent mourir sous les morsures de ces reptiles.

Ce qu'il y eut de curieux, c'est que, Tibérius mort, le sénat exila Scipion Nasica en Asie et chargea le jeune Caïus d'appliquer la loi agraire : on lui adjoignit Fulvius Flaccus et Papirius Carbon. C'était déclarer que Tibérius avait été tué injustement; c'était en faire une victime, un héros, un demi-dieu.

Les triumvirs poursuivirent l'exécution de la loi : il faut voir dans Appien le trouble que ces poursuites jetèrent dans la propriété romaine. Empruntons quelques lignes à l'historien des guerres civiles :

« On traduisit les fermiers devant les tribunaux; de là une multitude de procès très-embarrassants. Partout où, dans le voisinage des terres que la loi atteignait, il s'en trouvait d'autres qui avaient été vendues ou distribuées aux alliés, pour avoir la mesure d'une partie, il fallait employer la totalité et examiner ensuite en vertu de quelle loi les ventes et les distributions avaient été faites. La plupart des prétendus propriétaires ou fermiers n'avaient ni acte de vente ni titre de possession, et, lorsque, par hasard, ces documents existaient, ils se contredisaient l'un l'autre.

Quand on avait rectifié l'arpentage, il se trouvait que les uns passaient d'une terre plantée et garnie de bâtiments sur un terrain nu; d'autres quittaient des champs pour des landes, des terres en friche pour des marécages. Dès l'origine, les terres conquises avaient été divisées négligemment; d'autre part, un décret, qui ordonnait de mettre en valeur des terres incultes, avait donné à plusieurs l'occasion de défricher des terres limitrophes de leurs propriétés et de confondre ainsi l'aspect des unes et des autres. Le temps avait, d'ailleurs, donné à toutes ces terres une face nouvelle, et les usurpations des citoyens riches, quoique considérables, étaient difficiles à déterminer. De tout cela, il ne résultait qu'un remuement universel, un chaos de mutations et de translations respectives de propriétés.

» Excédés de ces misères et de la précipitation avec laquelle les triumvirs expédiaient tout cela, les Italiens se déterminèrent à prendre pour défenseur Cornélius Scipion, le destructeur de Carthage... »

C'était le second beau-frère des Gracques, Scipion Émilien.

Mais, cette fois, Cornélie ne lui donna pas le temps d'agir.

« Un soir, dit encore Appien, Scipion s'était retiré avec ses tablettes pour méditer, la nuit, le discours qu'il devait prononcer le lendemain devant le peuple. Au matin, on le trouva mort, mais toutefois sans blessure. Selon les uns, le coup avait été préparé par Cornélie, mère des Gracques, qui craignait l'abolition des lois agraires, et par sa fille Sempronia, femme de Scipion, laide et stérile, qui n'aimait pas son mari et qui n'en était pas aimée; selon d'autres, il se donna la mort lui-même, voyant qu'il ne pouvait tenir ce qu'il avait promis. »

Cette mort livra le Forum à Caïus Gracchus.

Le peuple l'accueillit avec des acclamations. C'était Tibé-

rius, plus véhément, plus passionné, plus éloquent; sa voix emplissait la place publique et tonnait avec une telle force, qu'il était obligé d'avoir derrière lui un joueur de flûte, qui le ramenait au médium lorsqu'il s'en écartait par trop. La nouvelle qu'il se présentait au tribunat courut par toute l'Italie; toute l'Italie vint à Rome pour prendre part à son élection. Le champ de Mars débordait, tant la foule était grande, et les votes tombaient des branches des arbres et du haut des toits.

Tout alla bien pendant ce premier tribunat : d'abord, confirmation de la loi Porcia, qui veut que toute condamnation à mort soit soumise au peuple; loi qui ordonne, pour chaque mois, une distribution de blé à bas prix, et, pour chaque année, une distribution de terres; loi qui afferme, au profit des citoyens pauvres, l'héritage d'Attale; loi qui défend l'enrôlement avant l'âge de dix-sept ans.

Puis vient le second tribunat.

C'est là que, comme son frère, Caïus va échouer, sans cependant tomber dans les mêmes fautes que lui.

Loi qui donne aux chevaliers le pouvoir judiciaire au détriment du sénat; loi qui ôte aux nobles et aux riches le droit de voter les premiers; loi qui donne à tous les Italiens le droit de cité; loi qui propose le rétablissement des vieilles rivales de Rome, Capoue, Tarente, Carthage; loi qui établit que tous les pauvres sans travail seront employés à percer des voies dans toute l'Italie.

Ainsi, ce que César n'osera qu'à cinquante ans, Caïus Gracchus le tente à vingt-huit; seulement, Caïus Gracchus arrive trop tôt : l'égoïste Rome ne comprend pas le cosmopolitisme de son tribun; elle ne comprend pas ce jeune réformateur, entouré d'artistes grecs, d'ambassadeurs étrangers, abattant des montagnes, perçant des vallées, jetant les ponts sur les abîmes rien qu'en étendant la main.

Le mot de dictateur commence à circuler du Sénat au

Forum, du Forum dans les rues, sur les places publiques, aux carrefours. Caïus se prend de dégoût pour tous ces ingrats qui lui doivent déjà la mort de son frère, et qui vont le payer dans la même monnaie sanglante.

Il demande à aller relever les murailles de Carthage, et part pour l'Afrique.

Alors, le sénat, pour attaquer le lion, a recours aux ruses du renard.

Le sénat devient plus libéral, plus républicain, plus socialiste que Caïus Gracchus; il lui suscite un tribun, Lucius Drusus, qui fait au peuple des concessions dix fois plus larges que celles qu'avait proposées Caïus.

Caïus avait proposé le rétablissement de trois villes: Lucius Drusus propose douze colonies à la fois; elles seront exemptées de l'imposition que payaient les colonies de Caïus Gracchus; en outre, il rend une loi qui défend de battre de verges les soldats latins.

De plus, Fannius, un ami de Caïus, se déclare contre lui et l'accuse du meurtre de Scipion Émilien.

Caïus revint: il n'avait rien fait de bon à Carthage; des prodiges s'étaient opérés, qui indiquaient que les projets de Caïus n'étaient point agréables aux dieux: les loups étaient venus, la nuit, arracher les pieux qui marquaient l'enceinte de la nouvelle Carthage. Effrayés de ce prodige, les ouvriers qu'il avait amenés n'avaient pas voulu continuer l'œuvre de reconstruction.

En revenant à Rome, Caïus Gracchus trouva une autre statue que la sienne sur le piédestal de la popularité: c'était celle de Lucius Drusus.

Caïus Gracchus avait fait du libéralisme; Lucius Drusus avait fait de la démagogie; il était tout simple que Lucius Drusus l'emportât sur Caïus Gracchus.

Caïus demanda le tribunat pour la troisième fois et échoua.

Dès lors, il comprit qu'il était perdu et que, comme son frère, il n'avait plus qu'à mourir, d'autant plus qu'à sa place était nommé son plus cruel ennemi, Opimius.

Il n'y avait plus de sécurité pour lui à demeurer dans sa maison du Palatin, c'est-à-dire dans le quartier des riches; il descendit dans les bas quartiers et se logea avec le peuple.

Il comptait sur les Italiens appelés par lui à Rome; mais un décret du sénat les exila de la ville.

Alors, la réaction commence : Opimius abroge les lois de Caïus; c'était forcer Caïus à les soutenir.

Cornélie vient en aide à son fils et fait entrer dans Rome deux ou trois cents Italiens déguisés en moissonneurs : une lutte s'engage dans les rues; un licteur du consul repousse les amis de Caïus et est tué à coups de poinçon. Le licteur est exposé tout sanglant, et le sénat ordonne au consul de pourvoir au salut de la République. Le salut de la République, c'était la mort de Caïus.

Tous les sénateurs s'armèrent; chaque chevalier amena avec lui deux sbires.

Caïus alla se ranger sur l'Aventin au milieu du peuple; en y allant, il passa devant la statue de son père, et s'arrêta en fondant en larmes. Il n'avait pour toute arme qu'un petit poinçon qui lui assurait de ne pas tomber vivant aux mains de ses ennemis.

Cette fois, c'étaient les sénateurs et les chevaliers qui tenaient le Capitole. Ils étaient quatre fois plus nombreux que les plébéiens et mieux armés qu'eux. Alors, Marcus Fulvius, ami de Caïus, mit au plus jeune de ses deux fils un caducée à la main, et l'envoya, en symbole de paix; mais les sénateurs et les chevaliers retinrent l'enfant et le tuèrent.

En même temps, les nobles proclament une amnistie qui

enlève à Caïus les trois quarts de ses partisans. Le reste est criblé de flèches par les archers crétois.

Caïus veut se tuer; deux de ses amis l'en empêchent en lui criant de fuir. Ces deux amis se font tuer au pont Sublicius, pour lui donner le temps de gagner la campagne; mais, las de disputer sa vie, ne voulant pas séparer sa destinée de celle de son frère, il se retire dans le bois des Furies, et se fait tuer par un esclave qui se frappe avec le même fer pour ne pas survivre à son maître.

Opimius avait mis à prix la tête de Caïus, promettant en or le même poids qu'elle pèserait. Un certain Septimuléus — le nom mérite d'être conservé comme celui d'un homme industrieux — en tira la cervelle et, à la place, coula du plomb fondu. Pauvre cervelle! qui avait rêvé le bonheur du peuple!

« Ainsi, dit Mirabeau, périt le dernier des Gracques, de la main des nobles! Mais, frappé du coup mortel, il jeta de la poussière contre le ciel, et, de cette poussière, naquit Marius. »

Trois mille hommes périrent avec Caïus.

Mais, en même temps que les Gracques donnaient leur génie et leur existence à cette ingrate idée d'améliorer le sort du peuple, voyons ce que tentaient les esclaves pour reconquérir leur liberté.

Le sort des esclaves était horrible à Rome et dans toute l'Italie.

Écoutez ce qu'en raconte Diodore de Sicile :

« Les Italiens achetaient en Sicile des troupes d'esclaves pour labourer leurs champs et avoir soin de leurs troupeaux : ils leurs refusaient même la nourriture. Ces malheureux étaient obligés d'aller voler sur les grands chemins; couverts de peaux de bêtes, armés de lances et de massues, secondés par d'énormes chiens, ils arrêtaient les voyageurs. Toute la province fut dévastée, et les gens du

pays ne pouvaient se vanter d'avoir en propre que ce qui était dans l'enceinte des villes. Il n'y avait ni proconsul ni préteur qui osât s'opposer à ce désordre et punir ces esclaves, attendu qu'ils appartenaient aux chevaliers, qui avaient à Rome les jugements. »

C'était en Sicile surtout que se passaient ces événements; aussi fut-ce en Sicile que la première guerre des esclaves éclata.

Eunus, esclave syrien, s'était, au nom des dieux de son pays, fait prophète, et souvent il avait prédit juste; d'un autre côté, les esclaves, qui l'avaient vu, à l'aide d'un peu de feu enfermé dans une noix, lancer des flammes par la bouche, le tenaient pour magicien.

Eunus prédisait qu'un jour il serait roi. De cette prédiction, on riait fort; d'avance, on achetait sa faveur en le faisant venir dans des festins, où le futur souverain descendait à dire aux autres la bonne aventure. Il est vrai que les prophéties qu'il faisait aux autres étaient moins brillantes que celle qu'il se faisait à lui-même.

Un beau jour, on entendit raconter que la prédiction d'Eunus s'était réalisée : les esclaves d'un Sicilien fort cruel, nommé Damophile, s'étaient révoltés et l'avaient élu roi. D'autres rébellions ayant éclaté à la suite, il se trouva bientôt à la tête de deux cent mille esclaves. S'il eût eu le génie de Spartacus, c'en était fait de Rome.

Pendant l'espace de quatre années, quatre préteurs furent vaincus. Enfin, Rupilius, vengeant cette longue suite de défaites, assiégea le lieutenant d'Eunus dans Enna, le tua dans une sortie, prit Tauroménium, jeta tous les esclaves qu'il y rencontra du haut en bas du rocher sur lequel la ville est située, poursuivit Eunus de ville en ville, de forêt en forêt, et le prit dans une caverne avec son cuisinier, son baigneur, son boulanger et son bouffon. Tous cinq furent mis en croix.

La mort d'Eunus termina la guerre.

Des mesures terribles furent prises contre les esclaves; défense leur fut faite de porter des armes.

Cicéron raconte un fait qui établira avec quelle rigueur les décrets étaient exécutés vis-à-vis de ces malheureux.

On apporta au préteur de Sicile Domitius un sanglier énorme. Il demanda qui avait tué ce monstre.

— Le berger d'un Sicilien, lui répondit-on.

— Faites-le venir, dit Domitius.

Le berger vint tout joyeux; il s'attendait à une récompense.

— Avec quoi as-tu tué cet animal? lui demanda le préteur.

— Avec un épieu, répondit le berger.

— En croix! dit Domitius : l'épieu est une arme, et il est défendu aux esclaves de porter des armes.

Le berger fut mis en croix.

Sur ces entrefaites, l'homme prédit par le dernier des Gracques etait né.

Nous l'avons dit, il s'appelait Marius. C'était le fils d'un paysan d'Arpinum, disaient les uns; il était issu d'une famille équestre, disaient les autres.

C'était bien la véritable réprésentation du peuple en Italie. Il avait fait ses premières armes sous Scipion Émilien, qui avait deviné son génie.

— Qui croyez-vous qui vous succède? demandait-on un jour au consul.

— Celui-ci peut-être, répondit-il en montrant Marius, qui avait vingt ans à peine.

Marius arriva d'Espagne à Rome et demanda le tribunat.

Nul ne le connaissait de vue, mais beaucoup déjà le connaissaient de nom. Les Métellus protégeaient sa famille; ils décidèrent de son élection.

Le dernier des Gracques était mort depuis trois ou quatre ans tout au plus.

De toutes les réformes des deux illustres et malheureux tribuns, il ne restait que le pouvoir judiciaire, confié par eux aux mains des chevaliers ; quant à la loi agraire, tous les nobles, de quelque classe qu'ils fussent, s'étaient entendus pour l'annuler.

Les sénateurs avaient l'examen de toute loi à présenter au peuple, les charges et la puissance politiques. Les chevaliers — lisez : les banquiers, — les banquiers — lisez : les usuriers, — avaient l'argent, les terres en propriété ou en location et les jugements.

Voyez ce qui restait au peuple : son vote, qu'il vendait ; mais, depuis le droit de cité accordé aux villes d'Italie, son vote ne valait pas cher !

Une fois tribun par l'influence des Métellus, c'est-à-dire d'une des premières familles patriciennes, Marius, au grand étonnement de tous, propose une loi qui réprime les brigues dans les comices et les tribunaux.

Un Métellus s'élève contre ce projet de loi. Marius ordonne à ses licteurs de prendre ce Métellus et de le conduire en prison. Ses licteurs obéissent.

Marius a rompu avec l'aristocratie.

Il y avait, de l'autre côté des mers, en Afrique, là où est aujourd'hui Constantine, un homme qui inquiétait fort les Romains ; il est vrai que c'était un homme de génie. Il était roi des Numides et se nommait Jugurtha.

C'était le plus brave et le plus hardi cavalier de son royaume ; il attaquait le lion à la lance et était toujours le premier à le frapper. C'est Salluste qui le dit, *in Jugurtha*, chap. 6 : *Leonem atque alias feras primus, aut in primis, feriit.*

Micipsa avait laissé la Numidie à ses deux fils et à son neveu Jugurtha.

Celui-ci avait écarté ses deux cousins et régnait seul sur la Numidie.

Comment les sénateurs avaient-ils permis la concentraion d'un pareil pouvoir dans une main si vigoureuse ?

C'était bien simple : Jugurtha avait acheté les sénateurs.

Le tribun Memmius fit ordonner à Jugurtha de venir se justifier à Rome. Un autre eût refusé; Jugurtha n'eut garde : il ne voulait pas la guerre avec Rome; il chargea d'or des chevaux et des chameaux, et vint à Rome.

— Ville à vendre ! dit Jugurtha en sortant de Rome pour retourner dans son Afrique, il ne te manque qu'un acheteur.

On envoya Métellus contre Jugurtha. Métellus éternisa la guerre. La guerre contre cet acheteur de la paix était une admirable spéculation : d'un seul coup, Métellus avait reçu de lui deux cent mille livres pesant d'argent.

Marius demanda le consulat, promettant de prendre ou de tuer Jugurtha de sa main, si on lui donnait la conduite de la guerre.

Il fut nommé et tint parole : il prit Capsa et Cirta, battit deux fois Jugurtha et son beau-père Bocchus.

Celui-ci fit ses conditions à part : il conserverait son royaume de Mauritanie et livrerait son gendre.

Les conditions furent acceptées, et Bocchus tint sa parole : Jugurtha fut livré par lui au jeune Sylla, questeur de Marius.

C'était un événement si important, que Sylla le fit graver sur la bague qui lui servait de cachet, et, devenu dictateur, ne scellait ses arrêts qu'avec cette bague.

Jugurtha fut amené prisonnier à Rome et jeté dans un cachot humide.

— Les étuves sont froides à Rome ! dit-il.

Il lutta six jours contre la faim ; le septième jour, il mourut.

Les licteurs, en lui arrachant les anneaux d'or qu'il por-

tait aux oreilles, lui avaient en même temps arraché les oreilles.

Cette victoire éclatante eût peut-être perdu Marius, si Rome n'eût eu un absolu besoin de lui.

Les Ombriens, les Teutons et les Cimbres menaçaient d'envahir l'Italie.

Marius battit les Ombro-Teutons à Pourris, près d'Aix, et les Cimbres à Verceil. Tout fut exterminé, jusqu'aux femmes, jusqu'aux enfants, jusqu'aux bœufs, jusqu'aux chiens. Plus de trois cent mille cadavres restèrent sur le champ de bataille.

Rome se crut sauvée des barbares; Rome se trompait : elle était sauvée des barbares victorieux, non des barbares vaincus.

La traite des esclaves était organisée.

Cette traite des esclaves, grâce à l'affranchissement, devenait une espèce de recrutement du peuple romain futur. On ne se contentait plus des prisonniers de guerre; les esclaves achetés ne suffisaient plus, non : des pirates de terre, des corsaires de grands chemins enlevaient les hommes, les femmes, les enfants libres, et les vendaient comme esclaves. Nicomède, roi de Bithynie, — le même qui compromit la réputation de César, — ne put fournir à Marius, partant pour combattre les Teutons, les soldats qu'il lui demandait. Le pauvre roi ne régnait plus que sur des vieillards, des femmes et des enfants; les marchands d'esclaves lui avaient pris tous les hommes.

Au moment de la grande terreur inspirée par les Cimbres, le sénat, voulant faire sa cour aux alliés d'Asie, avait rendu un décret qui leur restituait tous leurs esclaves.

En voyant la quantité d'esclaves qui devenaient libres, le sénat s'épouvanta.

Sur ces entrefaites, la nouvelle de l'extermination des Cimbres arriva à Rome.

Le sénat révoqua sa loi.

Une révolte s'ensuivit. Les soldats qui devaient s'armer pour Rome s'armèrent contre Rome; ils mirent à leur tête un Italien nommé Saltius, un Grec nommé Athénion.

Cette nouvelle guerre traîna jusqu'au moment où Manlius Aquilinus, collègue de Marius dans son cinquième consulat, passa en Sicile et tua de sa main Athénion.

Tous les esclaves furent pris, égorgés ou mis en croix : mille seulement furent réservés pour l'amphithéâtre; mais, ne voulant pas servir aux plaisirs du peuple romain, ils se donnèrent eux-mêmes la mort. On estima qu'un million d'esclaves avaient péri dans ces deux premières guerres serviles.

On connaît la longue lutte entre Sylla et Marius; la peinture et la poésie nous ont montré le sauveur de Rome, celui qu'elle appelait son second fondateur, ruine vivante assis sur les ruines mortes de Carthage.

Sylla l'heureux (*faustus*), Sylla, qui se nommait fils de Vénus, Sylla, représentant de l'aristocratie, mourut rongé par les poux! Marius, le publicain d'Arpinum, fut frappé d'apoplexie à la suite d'une indigestion.

Marius était mort depuis dix ans, lorsque, tout à coup, éclata une nouvelle révolte d'esclaves.

Consacrons les dernières pages de ce chapitre à l'un des plus grands rebelles qui aient jamais existé, — en supposant qu'un esclave qui brise sa chaîne puisse être un rebelle, — à Spartacus.

Cette fois, la guerre servile n'éclatait plus hors de l'Italie, en Sicile, dans la grande Grèce; elle éclatait aux portes de Rome.

Ce n'étaient plus des laboureurs et des bergers armés de bâtons ou d'épieux; c'étaient des hommes aguerris, dévoués d'avance à la mort, et qui, par conséquent, ne risquaient rien à se révolter : c'étaient des gladiateurs.

Spartacus est le patron politique des esclaves.

Mais déjà l'homme qui devait faire pour ce peuple, et même pour ces esclaves, ce que tant d'autres avaient inutilement essayé de faire, était né. Cet homme, le précurseur de Jésus-Christ, dont les initiales sont les mêmes que celles du grand libérateur, était né : cet homme, c'était Jules César.

IV

César est l'homme le plus complet qui ait jamais paru en ce monde comme représentant de l'humanité : il en eut tous les vices et toutes les vertus.

Socialement et religieusement, il avait les mêmes avantages ; par les hommes, il prétendait descendre de Vénus, déesse de la beauté ; par les femmes, d'Ancus Martius, roi de Rome.

Et, avec tout cela, il était neveu du plébéien Marius, dont, un jour, il fit relever les trophées abattus.

A vingt-cinq ans, il avait lutté contre Sylla, avait fait mettre en croix un équipage de pirates des mains desquels il s'était échappé, avait été la maîtresse de Nicomède et devait quarante millions de sesterces, dix millions de notre monnaie actuelle.

Lorsqu'il fut nommé prêteur en Espagne, Crassus fut forcé de répondre pour lui. Ses créanciers encombraient la rue Suburra, dans laquelle il demeurait, et ne le voulaient point laisser partir.

Il partit, pilla l'Espagne, revint riche, paya ses dettes et remboursa Crassus.

Tout se résumait en lui : le vieux patriciat, le sacerdoce, le parti des chevaliers, le parti des Italiens, le parti du peuple.

Aussi le vieux Sylla voulait-il le faire tuer ; on le força de laisser vivre César.

— Vous le voulez, dit-il; mais, dans ce jeune homme, il y a plusieurs Marius !

Chargé d'informer contre les meurtriers, il punit les sbires de Sylla.

— Que quiconque a à se plaindre justement de quelqu'un vienne à moi, disait César ; si haut que soit placé l'oppresseur, l'opprimé aura justice. Je suis le défenseur de l'humanité.

Dès lors, toute plainte monta vers César et fut écoutée par lui.

Il avait reçu du ciel une vertu inconnue aux anciens, une vertu toute chrétienne, la pitié.

« Chose étrange ! dit Suétone, il faisait relever et emporter du cirque les gladiateurs blessés, et les faisait soigner comme des hommes. »

C'est que tous les hommes étaient des hommes pour César ; c'est qu'il tendait aussi bien sa main aristocratique et blanche à la main endurcie par la charrue qu'à la main endurcie par la poignée du glaive.

Ce n'est pas lui qui eût, comme Scipion Nasica, dit à un paysan :

— Est-ce que, par hasard, vous marchez sur vos mains, vous autres, gens de la campagne ?

Non : dès sa questure, il soutint les colonies latines, privées de leurs droits par Sylla.

Les deux premières fois qu'il plaida, ce fut pour soutenir des griefs contre des magistrats romains.

Jamais on ne le vit enfermer son esprit ni son cœur dans le cercle étroit de la nationalité. Il lui fallait, à lui, l'huma-

nité tout entière pour que son âme pût y étendre ses ailes.

Il s'occupa de la femme, ce qui était, peut-être, plus extraordinaire encore que de s'occuper des gladiateurs.

La loi antique excluait les femmes de la cité : César leur fit rendre des honneurs publics; il prononça l'éloge funèbre de sa tante Julia et de Cornélia, sa femme; il fit faire à Cléopâtre une statue d'or qu'il plaça dans le temple de Vénus, divinisant la femme après l'avoir émancipée.

Il eut, dans cette grande œuvre sociale, pour antagoniste Caton.

La Providence, qui voulait la liberté du monde, fut pour César.

Caton, l'homme de toutes les vertus, mais seulement, simplement, strictement l'homme de la loi, succomba devant César, l'homme de tous les vices, mais l'homme de l'humanité.

Avec Caton, l'homme de la loi, tout périssait, parce que la loi était injuste et inféconde. Avec César, l'homme de l'humanité, tout reprit vie, parce que sa loi, à lui, c'était l'amour, c'est-à-dire la justice et la fécondité.

Il faut voir dans quel état était l'Italie lorsqu'il fixa sur elle ses regards de faucon : *occhi griffagni*, dit Dante.

Chacun s'attendait à un soulèvement général. Pompée l'avait contenu par sa présence; mais Pompée poursuivait Mithridate sur les bords de la mer Noire; Rome était livrée à elle-même; toutes les ambitions dressaient l'oreille, tous les ambitieux étaient prêts ; Catilina, Crassus, César, Rullus.

Le parti dominant, celui des chevaliers, c'est-à-dire des banquiers, des usuriers, le parti de l'argent enfin, n'avait plus Pompée, non-seulement son général, mais encore son représentant.

Il ne lui restait que son orateur Cicéron.

Il ne s'agissait plus de la liberté, la liberté avait été

reléguée au Capitole avec la statue du vieux Brutus; il ne s'agissait plus de la République, la République s'était transformée en glaive aux mains de ceux qui l'avaient tuée. — Il s'agissait de la propriété.

La vieille société se mourait de deux maladies, l'injustice et l'illégalité.

La loi avait été tellement interprétée, faussée, torturée, que c'était la loi même ou plutôt son application qui était devenue illégale.

Les anciennes races italiennes étaient expropriées, pillées par les usuriers, les chevaliers, les publicains, anéanties par Sylla; — puis les usuriers, les chevaliers, les publicains, cancer social, s'étaient mis à ronger les colons romains, et jusqu'aux vétérans auxquels Sylla avait distribué des terres.

Ces terres avaient été changées; — nous l'avons déjà dit, mais la transformation continuait, s'élargissant toujours; — ces terres avaient été changées en pâturages. Au lieu des laboureurs libres qui devaient les cultiver, elles étaient foulées par des bergers esclaves, qui y faisaient paître les troupeaux des Crassus, des Caton, des Lucullus. L'Italie tout entière, couverte par des flots de propriétaires dépossédés à différentes époques, présentait l'image d'une immense inondation de misère, dont chaque flot était une récrimination, chaque vague une plainte. Cela formait comme un immense concert d'accusations, concert si menaçant, que chacun, cessant de compter sur les magistrats, sur la justice, sur la loi, se faisait, selon sa fortune, une armée de gladiateurs, dans le double but, ou d'assassiner les autres, ou de se défendre soi-même,

César voulut tâter le pouls de ce terrible malade et savoir où la fièvre de la révolution en était chez lui.

Il y avait un vieil agent des chevaliers, nommé Rabirius, qui, trente ans auparavant, avait tué un tribun, Apuléius

Saturninus. Cet Apuléius Saturninus, qui avait défendu les droits des Italiens, était en exécration aux spoliateurs; aussi les chevaliers lui avaient-ils conservé un implacable souvenir. C'était un crime capital que de garder chez soi l'image de ce tribun.

César, l'homme qui, une nuit, avait relevé les trophées de Marius, vint un jour demander la mise en accusation de Rabirius.

Les chevaliers arrivèrent de tous les coins de l'Italie au secours de leur protégé.

Cicéron se présenta pour le défendre; Cicéron, l'avocat de l'argent, c'est-à-dire du métal le plus corrompu et le plus pusillanime qu'il y ait au monde.

Eh bien, malgré Cicéron, malgré les soutiens venus de tous les coins de l'Italie, les chevaliers ne purent sauver Rabirius qu'en cassant l'assemblée.

Dion nous dit comment la chose s'accomplit.

Nous n'avons pas Dion sous les yeux, mais nous empruntons la note à Michelet :

« Pendant que les centuries donnaient leur vote au champ de Mars, un étendard était dressé sur le Janicule. Cet ancien usage datait du temps où, l'ennemi étant voisin des murs de Rome, on craignait qu'il ne parût tout à coup et ne surprît la ville sans défense.

« Métellus Céler sauva Rabirius en enlevant l'étendard du Janicule. Par cela seul, l'assemblée était dissoute de droit. »

Malgré cette atteinte aux droits du peuple, Métellus Céler resta impuni.

C'était pour César une indication de s'arrêter; on pouvait faire des émeutes dans Rome, des révoltes en Italie, pas encore une révolution.

Un homme à vue plus courte que lui reprit la torche où César l'avait laissée tomber : c'était le tribun Rullus; il

prétendait, par une seule loi, guérir cette maladie sociale dont Rome s'en allait mourant.

Il proposait d'acheter des terres pour y établir des colonies, et de partager entre tous les citoyens pauvres le domaine public en indemnisant les détenteurs de ce domaine.

C'était la reprise de la loi Caïus Gracchus

Il se chargeait d'exécuter l'opération avec l'aide de ses amis : c'était mettre entre les mains des démagogues toute la fortune de l'empire.

Les chevaliers appelèrent Cicéron à leur aide.

Cicéron prit le peuple par l'orgueil. « Jamais, dit-il, Rome n'a acheté ses colonies; Rome les a conquises. »

Puis il ajouta :

« Si le peuple manque de terres, qu'on lui donne du blé. »

Et le peuple, qui aimait mieux le blé tout venu que des terres où il eût eu besoin de le faire pousser, lâcha encore une fois, comme le chien de la fable, la réalité pour l'ombre : il n'eut ni le blé ni les terres.

A Rullus succéda Catilina.

— Je vois dans la République, avait-il dit, un immense corps sans tête; cette tête, ce sera moi.

L'image était parfaitement juste; seulement, la tête de Catilina était-elle assez forte pour aller à un pareil géant?

Le résultat prouva que non.

Et cependant, c'était un rude lutteur que ce patricien qui prenait parti pour le peuple; son grand malheur fut d'être ruiné, — ruiné de réputation, ruiné de fortune.

Cette conscience de sa honte avait fait de lui le démagogue que nous connaissons.

Au reste, séduisant au point que Cicéron avoue s'être soustrait avec peine à son influence; beau, si son visage inquiet et pâle n'eût point révélé le trouble de son âme; éloquent jusqu'à tenir tête au premier orateur de l'époque,

mais révélant l'Oreste dans sa démarche tantôt lente, tantôt précipitée.

On l'accusait d'avoir tué son fils afin de pouvoir épouser une femme qui ne voulait pas de beau-fils. On l'accusait non-seulement de vouloir égorger tous les sénateurs, — ce qui était bien égal au peuple, — mais encore de vouloir mettre le feu aux quatre coins de la ville; ce qui était autre chose.

On l'accusait de faire des sacrifices humains à l'aigle de Marius, retrouvé par lui, et de boire, avec ses complices de conjuration, le sang d'un homme égorgé. On l'accusait, enfin, de commettre des assassinats inutiles, afin que ses amis ne perdissent point l'habitude du meurtre.

Pour séduire Rome, il ne fallait pas être un objet de terreur pour Rome : quand César l'apprivoisa au point de la prendre dans sa main, ce ne fut point par la crainte qu'il y arriva, ce fut par l'amour.

L'accusation des chevaliers contre Catilina était d'autant plus terrible, qu'elle était vraie.

— Tu veux afficher de nouvelles tables, lui criait Cicéron, une abolition des dettes; j'en afficherai, moi, des tables, mais des tables de vente.

Le sénat tout entier se souleva contre Catilina. Il sortit du sénat, il eut raison; il sortit de la ville, et il eut tort.

— Ah! cria-t-il aux sénateurs comme menace suprême, vous allumez un incendie contre moi! Eh bien, je l'étoufferai sous des ruines!

Et il partit soulever les pâtres de l'Étrurie, du Brutium, de l'Apulie, les esclaves des chevaliers, les vétérans de Sylla; il réunit autour de lui, avec une seule promesse, les parias de tous les partis : cette promesse, c'était le pillage de Rome.

Céthégus, Lentulus et ses autres complices étaient restés

à Rome; ils se croyaient protégés par la loi Sempronia, qui garantissait la vie de tout citoyen et qui n'accordait que l'exil comme suprême supplice; mais l'avocat Cicéron avait l'habitude d'interpréter — lisez : de dénaturer — les lois. Poussé par sa femme Térentia, il fit arrêter et étrangler dans leur prison les amis de Catilina; puis il traversa le Forum, accompagné de deux mille chevaliers, en criant au peuple épouvanté :

— Ils ont vécu !

Comment avaient-ils vécu, ces hommes que la loi défendait de mettre à mort?

Écoutez le dilemne de Cicéron :

« La loi ne protége que les citoyens romains; du moment que les complices de Catilina avaient conspiré contre Rome, *ils n'étaient plus dignes du titre de citoyen;* du moment qu'ils *n'étaient plus dignes* du titre de citoyen romain, *ils n'avaient plus droit aux lois qui protégeaient les citoyens romains.* »

C'était un peu bien subtil; mais, que voulez-vous! Cicéron avait été avocat bien avant d'être consul.

Vous savez comment Catilina mourut, à Pistoie, et bien en avant du premier rang de ses soldats, qui tous étaient tombés où ils avaient combattu.

Restaient César et Crassus.

Mais Crassus était un agioteur, un banquier, un usurier; ladre, par-dessus le marché, au point que son nom, comme celui d'Harpagon, est devenu, chez les modernes, un symbole d'avarice.

De trois cents talents qu'il possédait, il avait porté sa fortune à sept mille; cela faisait une quarantaine de millions de notre monnaie.

Cet homme quarante fois millionnaire avait pendu à sa muraille un vieux chapeau. Quand il allait à sa campagne avec le Grec Alexandre, dont il aimait beaucoup la conver-

sation, il lui prêtait son chapeau ; mais, au retour, il le reprenait.

Rome, comme au temps de Jugurtha, était encore à vendre ; mais ce n'était point Crassus qui avait la main assez large pour répandre la pluie d'or qui devait l'acheter.

Laissons donc de côté Crassus, — aussi bien ne tardera-t-il pas à se faire tuer chez les Parthes dans une spéculation manquée, — et revenons à César.

César s'était fait nommer consul un an après la mort de Catilina.

A son tour, il apparut sur la brèche et proposa sa loi agraire.

César partageait l'*ager publicus*, et spécialement la Campanie, à ceux qui avaient trois enfants et plus.

Depuis Annibal, Capoue était hors la loi : elle devint colonie romaine. Les colons n'avaient point à se plaindre, on leur donnait le plus beau pays du monde !

Pompée venait de rapporter du Pont des sommes fabuleuses ; ces sommes devaient être employées à acheter des terres patrimoniales et à fonder des colonies pour les soldats qui avaient conquis l'Asie.

C'était la loi de Rullus, ou à peu près ; seulement, César, ne se chargeant pas de l'appliquer, paraissait n'y avoir aucun intérêt.

Elle passa malgré les sénateurs, malgré Caton, malgré Bibulus. C'était la première ; César en eut l'honneur.

Puis, pensant que c'était assez pour le moment, voulant laisser ses rivaux s'user dans la guerre civile, il demanda pour cinq ans le gouvernement des deux Gaules et de l'Illyrie.

On lui céda facilement ces rudes provinces du Nord et de l'Occident ; on rit lorsqu'on vit partir pour le pays des montagnes et des neiges le pâle, l'efféminé, l'épileptique César, l'homme à la robe flottante, le débauché rival du débauché

Clodius, celui que l'on appelait le mari de toutes les femmes, la femme de tous les maris.

Il avait bien calculé : en son absence, Clodius se fait assassiner par Milon, Crassus se fait tuer par les Parthes, Pompée se dépopularise en se faisant nommer dictateur.

Enfin, le moment venu, il jette un javelot de l'autre côté du Rubicon et prononce ces paroles devenues proverbiales :

— *Alea jacta est* (la lance est jetée) !

C'était sans doute une allusion à l'ancienne habitude romaine de jeter une lance sur le territoire auquel on déclarait la guerre.

Toute la noblesse s'enfuit de Rome à l'approche de César. Tout le peuple alla au-devant de lui.

Mais lui avait autre chose à faire que de s'arrêter à Rome ; il savait bien que Rome était à lui. Il avait à poursuivre Pompée. Il l'atteignit à Pharsale. — Le matin, Pompée était entouré de soixante mille hommes ; le soir, il fuyait avec cinq compagnons de son infortune.

César poursuivit Pompée de Grèce en Asie Mineure ; il allait le poursuivre d'Asie Mineure en Égypte, quand le petit roi Ptolémée le débarrassa en faisant tuer le fugitif.

Il poursuivit Caton en Afrique, et battit Caton ; il allait le prendre à Utique, lorsque Caton s'ouvrit les entrailles.

Restaient les deux fils de Pompée : César les poursuivit en Espagne, et tua Cnéius à Munda. Sextus s'enfuit ; mais Sextus était un enfant sans importance.

César revint à Rome.

De ce retour datent la fondation de l'empire et le triomphe des plébéiens sur les patriciens.

Dès le commencement de la guerre civile, César avait donné le droit de cité à tous les Gaulois entre les Alpes et le Pô. Il avait fait entrer au sénat des centurions de son armée, des soldats, des affranchis.

Cicéron, si fier de sa belle latinité, entendit ses voisins

bégayer la langue latine, et put lire ces mots satiriques, affichés dans les rues de Rome :

« Le public est prié de ne point indiquer aux sénateurs le chemin du Sénat. »

Mais, pour consolider cet avénement du peuple au pouvoir, il fallait donner tout pouvoir à l'homme qui représentait ce peuple.

Grâce au sénat qui avait été fait par César, César obtint tout : il obtint de décider de la paix et de la guerre ; il obtint, sauf les provinces consulaires, de distribuer les provinces entre les préteurs ; il obtint le tribunat et la dictature à vie ; il fut proclamé père de la patrie, libérateur du monde ; il fut nommé réformateur des mœurs, lui, César, autour duquel ses soldats chantaient : « César a vaincu les Gaulois, mais Nicomède a vaincu César !... Maris de Rome, prenez garde à vous ! nous vous amenons le galant chauve ! » César, pour lequel on préparait une loi qui faisait de Rome un grand harem à son bénéfice !

Ainsi maître de tout et de tous, il put faire faire cette bascule inutilement tentée par les Gracques, par Rullus et par Catilina.

Il distribua du blé et trois cents sesterces à tous les citoyens ; vingt mille sesterces à chaque soldat (cinq mille francs de notre monnaie) ; puis, pour les soldats et le peuple, il dressa vingt-trois mille tables, à trois lits chacune, et dont chaque lit pouvait recevoir cinq convives ; à toute cette multitude, il donna des combats d'animaux et de gladiateurs, des spectacles et des naumachies ; devant elle, il fit descendre des chevaliers et força Labérius à jouer lui-même ses pièces.

— Sorti chevalier de ma maison, j'y suis rentré mime ! s'écria le pauvre diable. J'ai trop vécu d'un jour !

Enfin, sur la tête de ce peuple roi, César étendit ce vélarium qui, jusque-là, n'avait couvert que des têtes aristocratiques.

Quinze ans après, Virgile écrira :

> **Aspice nutantem convexo pondere mundum,**
> **Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum.**
> **Aspice venturo lætentur ut omnia sæclo.**

Enfin, quarante ans après, le Christ, symbole de la rédemption sociale, naîtra à Béthléem, entre un bœuf, symbole de la force, et un âne, symbole de l'humilité.

V

Vers le même temps qu'Auguste ordonnait ce dénombrement pour lequel Joseph et Marie se rendaient de Nazareth à Jérusalem, il fixait à peu près ainsi les limites de ce vaste empire dont il voulait énumérer les habitants :

A l'orient, l'Euphrate ; au midi, les cataractes du Nil, les déserts de l'Afrique et le mont Atlas ; au nord, le Danube et le Rhin ; à l'occident, l'Océan.

Le pays dont cet Océan baignait les rivages, c'était la Gaule, notre patrie ; la France n'est que notre mère.

Cinquante et un ans avant Jésus-Christ, César avait achevé de conquérir la Gaule.

Elle était alors divisée en trois parties bien distinctes : les Belges, les Celtes, les Aquitains.

Les Celtes — c'est-à-dire la partie la plus gauloise de la Gaule, si l'on peut dire cela — étaient séparés des Belges par la Marne et la Seine ; des Aquitains, par la Garonne.

Rome divisa sa conquête en dix-sept provinces, fit bâtir

des forteresses dans chacune d'elles, y laissa des garnisons ; et, comme un sultan jaloux qui craint qu'on ne lui enlève la plus belle de ses esclaves, le sénat fit croiser incessamment une flotte sur les côtes de la Bretagne.

Sous Constantin, les Gaules eurent un préfet du prétoire. Ce préfet ne relevait que de l'empereur ; il trouva presque toute la Gaule catholique.

Vers 354, Julien reçoit ce gouvernement à son tour. Pendant les cinq ans qu'il le garde, il repousse deux invasions franques et s'établit aux *Thermes*, qui ont conservé son nom, dans une petite bourgade appelée Lutèce.

Cette Lutèce, c'est l'aïeule de Paris.

En 451, c'est-à-dire cent ans après, c'est Aétius qui commande dans les Gaules. Ce ne sont plus des invasions de Franks qu'il a à repousser, ce n'est plus un chef obscur qu'il a à combattre : c'est le flot de la barbarie tout entière, conduit par Attila, auquel il faut opposer une digue.

Dès longtemps, l'effroi l'a devancé.

D'où vient le roi des Huns? Nul ne le sait. On l'a vu rouler un jour des plateaux de l'Asie, suivi d'une foule innombrable; son camp, chaque fois qu'il s'arrête, couvre l'espace de trois villes. Il fait veiller un roi captif à la tente de chacun de ses généraux ; il fait veiller un de ses généraux à sa propre tente. Arrivé aux Palus-Méotides, il a hésité ; mais alors une biche s'est levée devant lui, lui a montré le chemin et a disparu ; il a passé comme un torrent sur Constantinople et a laissé Léon II et Zénon l'Isaurien ses tributaires ; il couvre de son armée les pacages du Danube ; enfin, il entre dans les Gaules, et deux villes seulement, Troyes et Paris, restent debout sur sa route : cinq cents villes brûlées marquent le passage de ce roi à travers le monde; le désert le suit comme un courtisan ; l'herbe même ne croît plus là où a passé le cheval d'Attila.

Rien de tout cela n'est constaté par l'histoire, je le sais

bien; mais il faut que la terreur ait été grande pour que la tradition soit restée si terrible.

Aétius avait compris le danger et n'avait rien négligé pour y faire face. A ses légions romaines, il avait réuni les West-Goths, les Burg-Hunds, les Celtes, les All-Ins, les Alla-Mannen et une tribu de ces mêmes Franks qui avaient jadis combattu contre Julien.

Aétius avait rencontré à Rome leur chef Mere-Wig et avait conclu un traité d'alliance avec lui.

Ce fut dans les plaines de la Champagne, près de Châlons, où l'on montre encore aujourd'hui l'emplacement du camp d'Attila, que les deux armées se rencontrèrent.

La moitié des peuples épars sur la surface du monde étaient en présence.

C'étaient les débris du vieux monde qui s'écroulait; c'étaient les matériaux du monde nouveau qui allait naître.

Le choc fut horrible et sublime ! Quatre cent mille hommes combattaient et s'égorgaient à la fois.

« Si l'on en croit les vieillards, dit Jornandès, ils se souviennent encore qu'un petit ruisseau qui traversait ces mémorables plaines, grossit tout à coup, non par les pluies, mais par le sang, et devint un torrent. »

Attila fut vaincu. Aétius alla demander sa récompense à Rome et l'obtint : l'empereur Valentinien le poignarda de sa propre main.

Aétius, en mourant, léguait sans s'en douter la Gaule à Mere-Wig. Le jeune chef avait apprécié la beauté du pays qu'il était venu défendre : il s'empara du territoire situé entre la Seine et le Rhin, faisant de Paris sa frontière et de Tournai sa capitale. Rome impuissante le regarda faire.

L'établissement de Mere-Wig dans la Gaule belge est le premier dont on trouve une date certaine; ce fut un grand chef, qui donna son nom à une race.

Ceux qui l'avaient suivi furent appelés les Franks mere-

wigs; par corruption, la dynastie qu'il fonda, les *Mérovingiens*.

L'homme fort après lui, le lion de la race, c'est Hlode-Wig, que nous appelons Clovis.

Il étouffe dans l'espace qui a suffi à Mere-Wig et à ses successeurs; il franchit la frontière, laisse Paris derrière lui, bat le Romain Syagrius, prend Soissons et Reims.

C'est alors qu'il épouse la chrétienne Hlode-Hilde, que nous appelons Clotilde, et qu'il gagne la bataille de Tolbiac en se faisant chrétien.

La bataille de Tolbiac assure ses conquêtes passées et lui permet de songer à des conquêtes nouvelles.

Il descend vers Orléans, suit le cours de la Loire, s'empare de la Bretagne, passe chez les Aquitains, pille leurs maisons, dévaste leurs champs, spolie leurs temples et ne leur laisse que la terre, qu'il ne peut pas emporter.

Paris alors n'est plus une frontière, c'est un centre, mais le centre d'une conquête et non celui d'un royaume. Partout où passe le vainqueur, il est maître; les peuples se sauvent devant lui. Mais ce ne sont point ses peuples, ce sont les Gaulois, nos pères, et, derrière son char, derrière son armée, derrière ses soldats, Bretons et Aquitains se referment comme les eaux de la mer sur le sillage d'un vaisseau.

Hlode-Wig meurt et ses quatre fils se partagent sa conquête; Paris, Orléans, Soissons et Metz deviennent des capitales et marquent, chacune, le centre d'une fraction de ce royaume divisé.

Alors, tout le terrain situé entre le Rhin, la Meuse et la Moselle prend le nom de royaume d'Orient, — *Oster-Rike*; tout ce qui s'avance au couchant, entre la Meuse, la Loire et l'Océan, s'appelle le royaume d'Occident, — *Niuster-Rike*; le reste du bassin qui s'étend de la Loire aux Pyrénées et du golfe de Gascogne aux Alpes, demeure Gaule.

L'envahissement suit sa marche ordinaire: d'abord, la

conquête; puis le partage de la terre conquise au profit des vainqueurs et au détriment du peuple vaincu, et, enfin, la dénomination des terres partagées dans la langue de ceux qui les partagent.

Il est vrai que le royaume d'*Oster-Rike* deviendra le royaume d'*Austrasie*, et le royaume de *Nioster Rike*, le royaume de *Neustrie*.

Cette première conquête faite, on comprend les conquêtes successives de l'Aquitaine, de la Bretagne, de la Bourgogne et de la Provence.

Seulement, l'Aquitaine, la Bretagne, la Bourgogne et la Provence restent des duchés indépendants dont les ducs relèvent, les uns des rois de Neustrie, les autres des rois d'Austrasie.

De temps en temps, une seule main réunit les deux royaumes. C'est ce qui arrive particulièrement à la mort de Hilpe-Rik II, c'est-à-dire en 720.

Karl le Martel, qui ne s'appelle encore que Karl, tire de l'abbaye de Chelles un fils de Dague-Berth et le place sur le trône, sous le nom de Théodoric III.

Ce fils de Dague-Berth a huit ans.

C'est bien le roi qu'il faut à un maire du palais comme Karl.

Le règne de Théodoric III n'est connu que par les victoires de Karl, qui rejette les Saxons au delà du Weser, et les Allemands au delà du Danube. Les Bavarois se soulèvent et sont défaits; le duc d'Aquitaine se révolte et est vaincu; enfin, les Sarrasins descendent des Pyrénées, et sont écrasés dans les champs de Poitiers.

C'est en mémoire de cette dernière bataille, gagnée par lui, que Karl reçoit le surnom de *Martel*.

On a combattu pendant toute une longue journée, et, pendant cette journée, Karl, qui n'a pas cessé de frapper, a, comme un marteau, écrasé l'armée ennemie.

Maintenant, suivez Karl le Martel et comptez ses victoires.

La Bourgogne refuse de reconnaître son autorité : il la soumet ; Papou, duc de Frise, se révolte : il marche contre lui, le tue, éteint dans son sang la race des ducs frisons, renverse les idoles, abat les temples, brûle les villes et coupe les bois sacrés.

Le duc d'Aquitaine refuse ses serments de fidélité à la Neustrie : Blaye, sa citadelle, et Bordeaux, sa capitale, sont pris.

La Provence s'agite : Arles et Marseille tombent.

La Saxe se soulève : Karl passe sur elle, lui enlève des otages et lui impose un tribut.

Une armée sarrasine reparaît dans la Provence et s'empare d'Avignon : il prend d'assaut Avignon et la brûle.

Les Sarrasins d'Espagne arrivent aux cris de leurs frères : il les joint entre le val de Corbière et la petite rivière de Bert, les écrase du premier choc, et, si vite qu'ils fuient, arrive avant eux à leurs vaisseaux et s'en empare ; de sorte que l'armée infidèle, prise entre la mer et les vainqueurs, est tout entière noyée, égorgée ou prisonnière.

Puis il se retourne vers Béziers, Maguelone, Agde, Nîmes, rase les remparts de cette dernière ville, et place dans les autres des gouverneurs fidèles qui lui prêtent un serment d'obéissance dans lequel le nom de Théodoric n'est pas même prononcé.

D'ailleurs, Théodoric meurt à vingt-trois ans. Karl le Martel est assez fort pour se passer de roi : le trône reste vacant pendant cinq ans; pendant ces cinq ans, Karl le Martel gouverne sous le titre de duc de France.

Puis, accablé de fatigue bien plus que d'années, Karl tombe malade à Verberie-sur-Oise, près Compiègne, fait venir à son chevet ses deux fils, Karl-Man et Peppin, donne à Karl-Man l'Austrasie, l'Allemagne et la Thuringe, et à Peppin la Neustrie, la Bourgogne et la Provence.

Puis, la France partagée comme un bien de famille, — ce n'est plus la Gaule, remarquez-le bien, les propriétaires primitifs sont dépossédés; — puis, la France partagée comme un bien de famille, il meurt et est enterré à Saint-Denis.

Voilà la vraie usurpation : elle est dans ce cadavre de simple duc qui se glisse dans un tombeau royal.

Les Carlovingiens règnent, dans la personne du père de Charlemagne, à la place des Mérovingiens.

Et cependant, à ces seigneurs qui murmurent, il faut montrer une ombre de roi.

Peppin fait monter sur le trône, sous le nom de Hilpe-Rik III, un fils de Théodoric.

Mais, les princes franks apaisés par ce semblant de concession à leur volonté, les princes étrangers tributaires des deux frères se soulèvent.

C'est Odillon, duc de Bavière; Théodoric, duc des Saxons; Hunald, duc d'Aquitaine, qui tour à tour sont battus.

Puis, tout à coup, sans raison apparente du moins, car l'histoire ne nous transmet pas cette raison, Karl-Man prend en dégoût le pouvoir, et, sous la robe d'un moine, va demander au pape Zacharie une place dans l'abbaye du mont Cassin.

Peppin, resté seul en face de ce fantôme de roi qu'il a évoqué du néant et qu'il peut y faire rentrer, en use pendant quelque temps, puis le fait abdiquer, et ferme sur le dernier représentant de la monarchie mérovingienne le monastère de Saint-Bertin en Artois.

Alors, Peppin voit que toutes choses concourent à l'anéantissement d'une race et à l'élévation d'une autre; il rassemble les seigneurs, expose ses titres à la couronne, et, d'une voix unanime, est proclamé roi des Franks.

C'est donc par élection, et non par usurpation, que Peppin devient le chef d'une dynastie qui comptera treize rois

et qui aura sa source dans Karl Martel; *ab Jove principium*.

Maintenant, jetons un coup d'œil sur la race qui vient de s'éteindre. C'est un axiome connu que, lorsque la civilisatisn envahit la barbarie, elle l'annihile; quand, au contraire, la barbarie envahit et viole, pour ainsi dire, la civilisation, elle la féconde.

En entrant dans les Gaules, les Franks ne firent aucune distinction entre les peuples autochthones; ils ne virent à la surface que la civilisation romaine, et Aquitains, Celtes, Belges, au lieu de les confondre, comme César, sous le nom de Gaulois, ils les confondirent sous le nom de Romains.

Puis, sauf la religion, les conquérants se font Romains. Constantinople leur envoie la pourpre comme à ses consuls; leurs rois s'appellent Auguste comme les empereurs; ils ont pour couronne un cercle d'or de la forme d'un bandeau, pour sceptre une palme pareille à celle que brise Sylla et que raccommode Octave, pour gardes les leudes de Hlode-Wig, frères des prétoriens de Caligula, pour vêtement la chlamyde, sur laquelle ils drapent leur manteau blanc ou bleu-saphir, court sur les côtés, long par devant, traînant par derrière; leurs théâtres sont des cirques, leurs jeux des combats de lions et de taureaux — rappelez-vous Peppin descendant dans le cirque et se faisant matador; — les ornements de leurs villes des arcs de triomphe et des capitoles; leurs grandes routes des voies militaires, leurs églises d'anciens temples, leurs lois le code Théodosien; leur trône seul diffère de la chaise curule du consul et du fauteuil des empereurs; c'est un simple tabouret sans bras et sans dossier, symbole d'un pouvoir conquis qu'il faut conserver par sa propre force, sans soutien et sans appui étranger.

Quant aux troupes, elles n'ont d'autre solde que le butin;

chacun apporte sa part au trésor et tous se le partagent en frères ; rappelez-vous le vase de Soissons demandé par Hlode-Wig en sus de son butin et brisé par les soldats. *Nihil hinc accipies nisi tibi quæ sors vere largitur.*

Quant à la terre conquise, — et remarquez que toute cette étude n'a pour but que de suivre les mouvements de la terre et d'indiquer les mains par lesquelles elle passe avant de revenir à ses véritables propriétaires, — quant à la terre conquise, elle appartient au conquérant, qui, selon les services qu'il a à récompenser, en abandonne des portions à ses généraux sous le titre d'*alleu* ou terres libres données en toute propriété, et de *fiefs* ou terres relevant du roi et amovibles à sa volonté.

Les hommes qui habitent ces terres sont donnés avec elles et deviennent la propriété d'un maître qui n'a pour bornes à ses droits sur eux que sa volonté et son caprice.

Nous soulignons ces mots, parce que nous allons les retrouver, mille ans après, applicables à l'esclavage russe ; alors, nous établirons d'une façon précise la très-légère différence qu'il y a entre la conquête de Hlode-Wig et l'appel de Rourik.

Maintenant, si l'on veut jeter avec nous les yeux sur la Gaule de Hlode-Wig, elle nous présentera le spectacle d'un roi conquérant, de chefs conquérants, d'une armée conquérante. Pour le peuple conquis, il ne compte plus au rang des nations, il est devenu esclave.

Cette terre qu'il laboure pour son maître, c'est cependant sa terre ; ce blé qu'y fait germer sa sueur, c'est cependant son blé.

Tout cela reviendra un jour à ses descendants ; mais dans combien de siècles ! après combien de luttes !

Au reste, la division territoriale qui s'opère sous le règne des descendants de Hlode-Wig ne change rien à la situation de ce peuple ; au contraire, son esclavage devient

plus sensible par cette division qu'il subit : c'est un vaste troupeau qu'à la mort du maître, les héritiers se partagent, et que ceux-ci, à leur tour, ont le droit de donner, de vendre, d'égorger et de tondre.

Voilà pourquoi les anciens historiens de la première race ne disent pas un mot du peuple; voilà pourquoi quatorze millions d'individus dont César avait fait des citoyens romains, semblent tout à coup disparaître de la surface du globe sans laisser de traces après eux.

Ne perdons cependant pas de vue ce peuple, invisible mais non disparu : c'est le seul, le vrai, l'unique ancêtre du peuple français; de Gaulois qu'il était sous ces anciens brenns qui lançaient leurs flèches contre l'orage et les javelots contre la mer, et qui ne craignaient qu'une chose, que le ciel ne tombât sur eux, il est devenu Romain sous César, et, de Romain que l'avait fait César, il s'est réveillé esclave sous Hlode-Wig.

Eh bien, c'est sur cette terre conquise, au milieu des esclaves et des conquérants, que va renaître, sous la protection de la croix, une race jeune, nationale, nouvelle.

Le Christ est le fils unique de Dieu ; le peuple français sera le fils aîné du Christ.

Développons notre idée.

Nous avons dit que le partage du royaume de Hlode-Wig avait amené des guerres entre les conquérants; seulement, nous avons laissé de côté ces guerres; ces guerres amenèrent la famine. Pendant que tous les bras libres et esclaves étaient occupés à attaquer ou à défendre, la terre, foulée aux pieds des hommes et des chevaux, oublia de produire ; sol du roi, sol du seigneur, tout resta en friche, et, sur toute la surface de cette Gaule qui avait été un vaste champ de bataille, on vit à peine cinq ou six champs couverts d'épis : ces champs, c'étaient ceux des successeurs de saint Rémi, hom-

mes de paix, qui avaient fécondé quelques coins de cette terre dévastée en tout sens par les hommes de guerre.

Disons comment cette terre avait été donnée à l'apôtre des Franks : ce sera une nouvelle preuve de la façon dont le conquérant traitait le pays conquis.

Hlode-Wig, en récompense du baptême donné par saint Rémi, lui accorda tout le terrain que le saint pourrait parcourir sur un âne pendant le temps que lui, Hlode-Wig, dormirait après son dîner.

Vous le voyez, le chef des Franks fait sa sieste comme un [illegible]in.

[illegible]ien, c'est ce terrain donné par le conquérant à l'évê[illegible] Reims, ce sont ces terrains donnés par d'autres con[illegible]nts à d'autres églises, qui respectés comme étant biens [illegible]clésiastiques, avaient prospéré.

Ces récoltes étaient loin de suffire au besoin des armées; mais rois et chefs pensèrent qu'il n'y avait qu'à augmenter les donations faites aux églises, de nouvelles donations et de nouveaux esclaves, pour multiplier les produits; donc, de nouvelles donations de terres et d'esclaves furent faites, et rois, chefs et soldats, à peu près sûrs que les survivants ne mourraient pas de faim, retournèrent s'entr'égorger.

Du moment qu'ils appartinrent aux abbayes, les esclaves furent libres et les terres fertiles ; car le Christ, c'est-à-dire ce libérateur universel que pressentait César, n'avait-il pas dit en parlant des esclaves : « Le disciple n'est pas plus que le maître, ni le serviteur plus que le seigneur? » Et n'avait-il pas ajouté en parlant des terres : « La semence qui tombe dans la bonne terre rapporte du fruit; un grain en produit cent, un autre soixante, un autre trente? »

Alors, et selon les paroles du Christ, les communautés se formèrent, véritables républiques religieuses soumises aux lois agraires, obéissant à un abbé chef élu, et dont la devise, en ce monde et dans l'autre, était *égalité*.

Voilà le berceau du peuple français, voilà le peuple français dans son berceau.

Peuple jeune, national et nouveau, produit de la civilisation romaine et de la barbarie franque, qui n'est ni le citoyen de César, ni l'esclave de Hlode-Wig, qui est *lui* — le peuple — et qui contient en lui tous ses principes de vie à venir : famille d'abord, famille peu puissante même, qui n'a dû son existence qu'à la nécessité, qui ne doit sa conservation qu'au cloître, mais dont les enfants se multiplient chaque jour, dont la puissance territoriale augmente chaque année, à ce point que, vers le milieu du VIIe siècle, Hlode-Wig II, dans une assemblée du champ de Mars, s'aperçoit qu'une partie du territoire de la France n'est pas représentée, et fait avertir le clergé auquel cette partie du territoire appartient, qu'il ait à envoyer des députés à la prochaine réunion.

Ces premiers députés, dont on ignore les noms, représentèrent, en se rendant à l'assemblée des Franks, d'une manière inaperçue mais incontestable, la nation qui naissait entre les bras de la conquête : c'étaient les fils de ceux qui avaient reçu la loi le front dans la poussière, qui se relevant sur un genou, demandaient à discuter cette loi, en attendant que leurs enfants, debout et l'épée à la main, demandassent à leur tour de quel droit cette loi leur avait été imposée !

VI

Le plus grand empire qui ait existé, après celui d'Auguste, est l'empire de Charlemagne. Ses limites sont : en Allemagne, la mer Baltique ; en Italie, le Volturne ; en Espagne, l'Èbre ; en Gaule, l'Océan.

Nous disons l'empire de Charlemagne parce que ce fut lui qui le fit ainsi.

La France, telle que la lui avait laissée Peppin, comprenait seulement la partie de la Gaule située entre le Rhin, la Loire, l'Océan et la mer Baléare; enfin, la portion de la Germanie habitée par les Franks restés purs de tout alliage, bornée par la Saxe, le Danube, le Rhin, la Saale; le pays des Allemands et la Bavière.

Karl y ajouta par ses guerres : d'abord, l'Aquitaine, puis la Gascogne, puis la chaîne entière des Pyrénées et toutes les contrées environnantes jusqu'à l'Èbre; ensuite, toute la portion de l'Italie qui, de la vallée d'Aoste, s'étend jusqu'à la Calabre; puis la Saxe, les deux Pannonies, la Dacie, l'Istrie, la Croatie et la Dalmatie; enfin, toutes les terres comprises entre le Danube, la Vistule et l'Océan.

Karl le Grand est le type de la conquête arrivée au point culminant de sa puissance; son trône est la sommité la plus élevée de la monarchie franque, qui va faire place à la monarchie française; aussi, ceux de nos hisoriens qui l'ont représenté comme un empereur français se sont étrangement trompés: c'est un homme du Nord, un barbare qui, n'ayant jamais pu apprendre à écrire même son nom, scelle ses traités avec le pommeau de son épée et les fait respecter avec la pointe. Son État de prédilection, c'est la Germanie; sa capitale préférée, c'est Aix-la-Chapelle; sa langue maternelle, c'est le teuton; et, comme il sent que, dans sa Gaule, qui n'est qu'une partie de son immense empire, un travail national s'opère, que des costumes nouveaux tendent à remplacer les costumes franks, qu'un idiome se prépare, fils du romain et de l'ancien gaulois, il ordonne de recueillir tous les chants germains que l'on pourra retrouver, change les noms des mois sur le calendrier, et refuse constamment de porter un autre costume que celui de son père.

Eh bien, ce barbare, sa mission est d'élever, au milieu de

l'Europe du IXe siècle, un empire colossal aux angles duquel viendra se briser le reste de ces nations fauves dont les passages réitérés empêchent la civilisation de se former. Aussi le long règne du grand empereur n'est-il consacré qu'à une chose : le barbare repousse la barbarie. Il rejette les Goths au delà des Pyrénées; il court jusqu'en Pannonie, chercher les Huns et les Avars, il détruit le royaume de Didier en Italie, et, vainqueur obstiné de Wit-Kind, obstiné vaincu, las d'une guerre qui dure trente-trois ans, et voulant d'un seul coup tuer la trahison, la résistance et l'idolâtrie, il va de ville en ville, et, plantant sur la place de chaque cité son épée en terre, il pousse ces populations idolâtres sur les places publiques et fait tomber toute tête qui dépasse la hauteur de son épée.

Un seul peuple lui échappe : ce sont les Normands, qui, plus tard, doivent, en se combinant avec les autres peuples déjà établis dans le bassin des Gaules, former la nation française, et, selon toute probabilité, aller créer dans les personnalités de Rourik, de Cinaf et de Trouvor, la nation russe.

Ces Normands, qui ont préoccupé Karl pendant sa vie entière, font le tourment de son agonie; on croirait qn'il prévoit d'avance la cession que fera Charles le Simple de la plus belle partie de la Neustrie à leur chef, le terrible Rou.

Karl meurt le 28 janvier 814.

Nous avons beaucoup cherché, afin de nous rendre compte de l'époque précise où apparaît le mot *Frank* : nous le trouvons pour la première fois dans le moine de Saint-Gall, à propos du partage de l'empire de Karl le Grand entre les fils de Louis le Débonnaire.

Karl le Chauve a pris toute la partie de la Gaule située à l'ouest de l'Escaut, de la Meuse, de la Saône et du Rhône, avec le nord de l'Espagne jusqu'à l'Èbre, c'est-à dire toute

la France moderne, plus la Navarre, moins la Lorraine, la Frauche-Comté, le Dauphiné et la Provence.

Lud-Wig a pris tous les États de la langue teutonique jusqu'au Rhin et aux Alpes, c'est-à-dire l'empire d'Allemagne, que limitent, du côté opposé, la Hongrie la Bohême, la Moravie et la Prusse.

Enfin, Lot-Her réunit à l'Italie toute la partie orientale de la Gaule comprise, au sud, entre le Rhône et les Alpes; au nord, entre le Rhin et la Meuse, et entre la Meuse et l'Escaut.

« A la suite de cette division de territoire, dit le moine de Saint-Gall, il se fait une division de noms : la Gaule, dont s'étaient emparés les Franks, s'appèlle *Nouvelle-France*, et la Germanie, d'où ils étaient sortis, se nomme *Vieille-France*.

Voulez-vous avoir une idée de la langue que l'on parle dans cette Nouvelle-France, vous la verrez échapper complétement au teuton et se rapprocher du provençal, c'est-à-dire de la langue d'oc.

C'est le serment de coalition prononcé par Hlode-Wig contre Lot-Her en langue romane :

Pro Deo amur et pro christian poblo et nostro commun salvament, dist di in avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarei eo cist meon fradre Karlo, et in ajuda et caduna cosa, si cum om par dreit son fradre salvar dist, in o quid il mi altrezi fazet : et ab Lud-Her nul plaid nunquam prindrai qui meon vol, cist meon fradre Karlo in damno sis[1].

1 « Pour l'amour de Dieu et pour le peuple chrétien et notre commun salut, de ce jour en avant, et tant que Dieu me donnera de savoir et de pouvoir, je soutiendrai mon frère Karl, ici présent, par aide et en toute chose, comme il est juste que l'on soutienne son frère tant qu'il sera de même pour moi; et jamais avec Lot-Her je ne ferai aucun accord qui de ma volonté soit préjudiciable à mon frère. »

Vous le voyez, c'est bien la bâtarde de la langue romaine et une des aïeules de la langue française; aussi s'appelle-t-elle la langue roumane ou romane; la langue d'oïl sera l'autre.

Ainsi, vous le voyez, ce peuple nouveau a déjà des terres à lui, une langue à lui; bientôt il va avoir un roi à lui.

Ce roi, comme s'il était prédestiné, apparaît à la tête des habitants de Paris, qu'il défend contre les Normands : c'est un homme de race nationale ou, tout au moins, gallo romain; il s'appelle Ode ou Eudes, comte de Paris.

Au moment où Eudes défend si vaillamment Paris, Karl le Gros l'abandonne.

Seulement, ce qu'il n'a pas le courage de conquérir l'épée à la main, il l'achète à prix d'argent : les Normands levèrent le siége moyennant sept cent livres d'argent et le droit d'aller passer l'hiver en Bourgogne.

Cette lâcheté prouve, au reste, une chose : c'est que Paris a pris de l'importance; c'est qu'il est devenu ce qu'il n'était pas du temps de Charlemagne, une capitale; c'est qu'il y a une France enfin, puisqu'il y a un Paris.

Les seigneurs, indignés de la lâcheté de Karl le Gros, le déposent, et élisent Ode à sa place.

L'esprit national se fait jour par cette élection; on a assez de cette race conquérante qui a ses Hlode-Wig, mais qui a ses Hilpe-Rik, qui a ses Karl le Grand, mais qui a ses Karl le Gros,

La France, par la nouvelle division que nous avons indiquée, est devenue un État à part; elle sent non-seulement le besoin, mais encore la possibilité d'échapper à l'influence germanique, et cette influence lui a paru impossible à secouer tant que son trône sera occupé par un roi de race franque.

C'est une révolution toute entière. La descendance des Carlovingiens est repoussée comme antinationale; l'héritier

du trône, Karl le Simple, est dépossédé, et un homme d'une autre race est appelé à la couronne.

Mais, le 3 janvier 898, Eudes ou Ode meurt sans postérité, n'ayant qu'un frère, nommé Rod-Berth.

Le parti national, tout-puissant quand il a un héros à opposer à une race dégénérée, est impuissant dès qu'il n'a plus un nom à opposer à un droit.

Karl le Simple monte sur le trône; mais c'est pour faire, devant Rouen, pis que Charles le Gros n'a fait devant Paris: c'est pour céder la Neustrie au Normand Rou.

Rod-Berth, ce frère d'Eudes dont nous avons prononcé le nom, juge alors le moment favorable; il se met à la tête du parti national, qui, depuis la rentrée de Karl le Simple, demande un chef; il livre bataille, près de Soissons, à l'armée royale, et est tué; mais Hug, son fils, reprend, de sa bouche le commandement, de sa main l'épée, et bat l'armée royale. Karl le simple se réfugie chez Her-Berth de Vermandois, qui lui offre un asile, mais qui bientôt change cet asile en prison.

Alors, les seigneurs offrent la couronne à Hug; mais celui-ci la refuse et propose à sa place son beau-frère Raoul duc de Bourgogne.

Raoul monte sur le trône et règne jusqu'en 936. Dès 929, Karl le Simple est mort chez son traître vassal, dans cette fameuse tour de Péronne où, plus tard, sera enfermé Louis XI.

La mort de Raoul amène un interrègne de cinq mois, pendant lequel Hug gouverne le royaume. Il pouvait se faire nommer roi; mais, on l'a vu, il n'était pas ambitieux.

Il restait en Angleterre un fils de Karl le Simple, nommé Lud-Wig : le parti carlovingien le proposa à l'élection, et, soutenu par l'Angleterre et le duc de Normandie, Louis d'Outre-Mer monta sur le trône.

Quand il se prépare au sein des peuples quelque chose

qui n'est pas mur encore, il y a chez eux de ces hésitations-là.

Cinquante ans après, l'élection de Hug-Capet, fils de Hug le Grand, assura le triomphe du parti national sur le parti de la conquête, du parti français sur le parti allemand.

Pendant les événements que nous venons d'esquisser, une grande transformation sociale s'est opérée. La conquête des Mérovingiens a amené l'esclavage; l'esclavage a duré tant qu'ont duré les Mérovingiens; mais, au moment où tombent les derniers rois chevelus, et où apparaissent les premiers rois carlovingiens, le passage de l'esclavage au servage s'opère : c'est le premier pas fait vers la liberté, pas chancelant et aveugle comme celui d'un enfant, première étape qui conduira l'homme vers des contrées inconnues et cachées bien loin derrière l'horizon qu'il a d'abord embrassé.

De son côté, l'Église, que nous avons promis de suivre dans la représentation des intérêts populaires, arrive, sous la seconde race, à son plus haut degré de puissance, et fait payer cher au droit divin, créé par Peppin, consolidé par Karl le Grand, l'huile sainte qu'elle verse sur la tête des rois. Les papes appliquent au temporel le droit de lier et de délier, qu'ils ont reçu pour le spirituel ; il est vrai que les premiers essais de ce pouvoir pontifical sont faits dans un but démocratique. Il arriva que les fils de ceux qui avaient donné ces terres aux communautés, — on se rappelle que, les communautés, c'est le peuple — essayèrent parfois de leur reprendre tout ou partie de ces terres; une plainte était alors adressée par les religieux à l'abbé, par l'abbé à l'evêque, et par l'évêque au pape ; celui-ci sommait le roi, le prince ou le chef usurpateur de *rendre au peuple ce qui appartenait au peuple*, comme Jésus autrefois avait ordonné de rendre à César ce qui appartenait à César. Si le spoliateur s'y refusait, l'excommunication remplaçait, par

son influence spirituelle, l'emploi des moyens temporels, qui, à cette époque, manqaient encore à la papauté. On sait que les rois eux-mêmes pliaient sous l'excommunication.

Au reste, la conscience de son pouvoir, acquise par l'essai de sa force, entraîne la papauté à la tyrannie et la prélature à l'orgueil; les souverains pontifes font et défont les rois, donnent et retirent les trônes; les évêques obtiennent le pas sur les seigneurs, ont droit de justice comme les princes, font battre monnaie comme les souverains, lèvent des impôts et des soldats comme des conquérants, rattachent les biens envahis aux biens concédés, la conquête aux bénéfices.

De leur côté, et à l'aide des troubles qui divisent les héritiers de Karl le Grand, les seigneurs échappent à l'influence royale; c'est à qui profitera de la faiblesse de Louis le Débonnaire, de l'idiotisme de Karl le Simple et de la captivité de Louis d'Outre-Mer pour se soustraire à l'*inféodalité*. C'est par la grâce de Dieu que Karl le Grand est roi; un siècle s'est à peine écoulé depuis sa mort, et sa race ne s'est pas encore éteinte, que les nobles ne veulent plus, à leur tour, relever de leur souverains et se font comtes et marquis par la grâce de Dieu.

Les douze pairs du royaume sont à peu près sur le pied de l'égalité quand ils élisent roi Hug. Capet, peut-être un des plus braves, mais, à coup sûr, un des moins puissants d'entre eux.

Or, voici ce qui arriva au milieu de la révolution qui s'opérait : c'est que le peuple, sorti de l'esclavage à l'avènement au trône des Carlovingiens, pensa qu'il pourrait peut-être sortir de la servitude à l'avénement des Capétiens.

D'ailleurs, il a déjà fait son premier essai d'émancipation.

Dès l'an 957, c'est-à-dire soixante ans après qu'un parti national s'est révélé en France par l'élection d'Eudes au préjudice de Karl le Simple, les habitants de la ville de Cambrai, en l'absence de leur évêque, avaient tenté de s'établir en commune.

Voyez l'explication que donne Guilbert de Nogent de ce que c'était qu'une commune :

« Voici, dit-il, ce que l'on entend par ce mot exécrable et nouveau : il veut dire que les serfs ne payeront plus qu'une fois l'an à leur maître la rente qu'ils lui doivent, et que, s'ils commettent quelque délit, ils en seront quittes pour une amende légale. Quant aux autres levées d'argent que l'on a coutume d'imposer aux serfs, ils en sont tout à fait exempts. »

Sauf l'indignation que manifeste le révérend abbé, nous ne saurions donner du mot *commune* une explication meilleure que la sienne.

Nous avons dit que les habitants de Cambrai, dans l'intention de se constituer en commune, avaient profité de l'absence de leur évêque pour fermer les portes de la ville. Lorsque celui-ci revint de la cour de l'empereur, où il était allé, il ne put rentrer dans sa ville ; en conséquence, il écrivit à l'empereur pour lui demander aide contre ses serfs ; l'empereur lui donna une armée d'Allemands et de Flamands avec laquelle il se présenta devant Cambrai. A la vue de cette armée ennemie, les habitants prirent peur, rompirent leur association et rouvrirent leurs portes à l'évêque.

Alors commencèrent de terribles représailles : l'évêque, furieux et humilié d'avoir vu une ville qui lui appartenait lui refuser l'entrée, ordonna aux troupes impériales de le débarrasser des rebelles ; on poursuivit donc les conjurés jusque dans les lieux saints, où les soldats tuèrent et égorgèrent tout à leur loisir. Lorsqu'ils furent las de tuer, les sou-

tiens de l'Église firent des prisonniers; seulement, à ces prisonniers ils coupèrent les mains et les pieds, crevèrent les yeux, coupèrent la langue, ou, les conduisant au bourreau, ils les firent marquer au front d'un fer rouge.

La commune, étouffée dans le sang, reparaît en l'an 1024, sous Robert le Pieux ; mais elle est de nouveau réprimée par le pouvoir ecclésiastique aidé du pouvoir impérial.

Quarante ans après, les habitants reprennent les armes, qui leur sont encore arrachées des mains par les mêmes adversaires.

Enfin, aidés du comte de Flandre et profitant des troubles qui suivent l'excommunication de Henri IV d'Allemagne, et qui forcent cet empereur excommunié à s'occuper de ses propres affaires, les Cambraisiens proclament une quatrième fois leur commune, détruite encore en 1107, mais bientôt rétablie sur des bases si solides et si sages, qu'elle servira de modèle aux autres cités qui préluderont à la liberté générale de la France par l'affranchissement partiel et successif des villes.

Ces droits, que les Cambraisiens ont achetés au prix d'une lutte longue, sanglante, mortelle, contre le pouvoir ecclésiastique, forment un contraste si étrange avec la soumission des autres villes, que les auteurs contemporaine regardent comme une monstruosité la constitution qui vient d'être accordée à ces mêmes Cambraisiens.

« Que dirai-je de la liberté de cette ville? s'écrie l'un d'eux. Ni l'évêque ni l'empereur ne peuvent y lever de taxes ; aucun tribut ne peut être tiré d'elle, et aucune armée ne peut être conduite hors de ses murs si ce n'est pour la défense de la commune! »

Maintenant, — en échange des droits ecclésiatiques perdus, — voici les droits populaires créés :

Les bourgeois de Cambrai constituent leur ville en commune; ils choisissent entre eux et par la voie de l'élection

quatre-vingts jurés; ces jurés doivent s'assembler tous les jours à l'hôtel de ville, maison du jugement; l'administration et les fonctions judiciaires sont partagées entre eux; chacun de ces jurés doit entretenir à ses frais un valet et un cheval de selle, afin d'être toujours prêt à se transporter où sa présence sera nécessaire.

C'est le premier essai du pouvoir démocratique jeté en ballon perdu au milieu de la France féodale; aussi les auteurs du XIIe et du XIIIe siècle donnent-ils aux villes affranchies le nom de *communes* ou de *républiques*.

Noyon suivit l'exemple de Cambrai, mais avec plus de facilité; son évêque, Baudry de Sarchainville, était un homme au jugement sain, au regard juste : il vit qu'un nouvel ordre de choses venait de naître et que l'enfant, comme Hercule, était déjà trop fort pour être étouffé.

Donc, en l'an 1108, il rassemble de son propre mouvement tous les habitants de la ville, qui depuis longtemps désiraient une commune, et présente à cette assemblée, composée d'ouvriers, de commerçants, de clercs et même de chevaliers, un projet de charte qui réunit les bourgeois en association, leur donne le droit d'élire leurs jurés, leur garantit l'entière propriété de leurs biens et ne les rend justiciables que de leurs magistrats municipaux.

Cette charte fut reçue avec joie et jurée avec ardeur; elle avait été accordée *quelques jours avant l'avénement de Louis le Gros*, qui, en montant sur le trône, la corrobora de sa sanction; — ce qui prouve, en passant, quoi qu'en disent les vieux historiens royalistes, que les communes ne furent point affranchies par Louis le Gros, puisque les communes de Cambrai et de Noyon étaient établies avant son avénement au trône.

Nous nous trompons même : il y en avait encore deux autres, instituées dès 1102, celle de Beauvais et celle de Saint-Quentin.

Le peuple était donc déjà dans cette voie d'émancipation où il ne s'arrête pas, lorsque les croisades vinrent hâter sa marche.

La première révolte populaire éclate à Cambrai en 957: la première croisade date de 1096; la première commune est établie solidement dès 1102.

Vous voyez que toutes ces dates s'enchevêtrent admirablement les unes dans les autres.

Voici l'influence que les croisades devaient avoir sur l'affranchissement du peuple :

Les seigneurs, en obéissant à la voix de Pierre l'Ermite, qui les poussait à la délivrance du tombeau du Christ, et en emmenant à leur suite tout ce qu'ils avaient pu lever d'hommes dans les provinces, avaient presque déraciné de la France le pouvoir seigneurial: le clergé — et encore une partie du clergé avait-elle suivi la noblesse — le clergé et le peuple étaient donc restés en face l'un de l'autre! Or, le clergé, en devenant propriétaire de biens territoriaux immenses, en réclamant des paysans nés sur ces terres les droits des seigneurs, qui les leur avaient concédés, le clergé avait cessé de trouver des sympathies chez les pauvres, auxquels il n'offrait plus que le servage après leur avoir donné la liberté; en devenant riche, il avait cessé d'être peuple, et, du moment qu'il n'avait plus été l'égal des classes infortunées, il était devenu leur oppresseur.

Lorsque les communes s'organisèrent, elles n'eurent donc qu'à lutter contre le pouvoir ecclésiatique, puisque les plus puissants et les plus braves seigneurs, auxquels elles n'eussent pu résister, étaient hors du royaume et ne pouvaient, par conséquent, réprimer ces mouvements partiels qui, par leur impunité, amenèrent le mouvement général.

Maintenant, voici l'influence que les croisades devaient avoir dans l'avenir :

Les seigneurs, forcés de partir instantanément à la voix

de Pierre l'Ermite, avaient été obligés, pour subvenir non-seulement aux frais du départ, mais aussi aux dépenses du voyage, de vendre une partie de leurs biens au clergé. Avec l'argent qu'ils avaient reçu de lui, les chevaliers avaient monté leurs équipages de guerre, et les sommes immenses, qui n'étaient demeurées qu'un instant entre leurs mains prodigues étaient presque aussitôt descendues, pour y rester, dans les mains économes des bourgeois et des gens de métier, qui avaient entrepris l'approvisionnement de l'armée et fourni l'armement et l'équipement des croisés. Bientôt encore, un immense commerce de marchandises, suivant la croisade, s'étendit au nord, par la Hongrie, jusqu'en Grèce, au midi, par les ports de la Méditerranée, jusqu'en Égypte; avec l'aisance vint le désir de la conserver : or, qui pouvait fixer cette aisance dans les classes pauvres? Une constitution qui garantît les droits de ceux qui la possédaient. Et qui pouvait donner cette constitution? L'affranchissement.

Aussi, à partir de ce moment, l'affranchissement du peuple est-il en progrès, et ne s'arrêtera-t il que lorsqu'il aura atteint son but suprême, son résultat définitif, la liberté!

De son côté, le pouvoir monarchique, qui doit arriver un jour à être le seul ennemi de la liberté, afin que, lorsqu'elle l'aura renversé, elle soit non pas reine, mais déesse du monde, gagne, à compter de ce moment, et toujours par les mêmes causes, du terrain sur le pouvoir temporel des seigneurs et le pouvoir spirituel du clergé. Dès lors, le système féodal, affaibli par la migration sainte, ne sera plus un obstacle au pouvoir royal; ce sera, au contraire, une espèce d'arme défensive, une espèce de bouclier qu'il opposera à l'ennemi et au peuple, et que la guerre étrangère et la guerre civile finiront par faire tomber de son bras morceau à morceau. Ainsi, à partir de la fin du XI[e] siècle, progrès dans le pouvoir monarchique, progrès dans la

puissance populaire; la féodalité, fille de la barbarie, enfante la monarchie et la liberté, ces deux sœurs jumelles dont l'une finira par étouffer l'autre.

Donc, les révolutions qui, depuis huit siècles, ont passé à travers la France, prennent leurs sources, faibles et inaperçues, au pied du trône de Philippe Ier et de Louis le Gros, et viennent, en s'élargissant d'âge en âge, se jeter, immenses, au milieu de notre époque.

C'est ainsi qu'en se jouant au pied des Alpes, un enfant peut franchir, comme les ruisseaux d'une prairie, les sources des quatre grands fleuves qui sillonnent l'Europe, et qui, s'agrandissant toujours, finissent par se jeter dans quatre grandes mers.

Le sang versé par l'évêque sur la place publique de Cambrai, en 957, a écrit sur le sol le mot *démocratie;* ce mot, ruisseau avec les Pastoureaux, torrent avec la Jacquerie, rivière avec la guerre du Bien public, fleuve avec la Ligue, lac avec la Fronde, est devenu océan avec la révolution française. Depuis cent ans, les trônes ne sont plus que des navires battus, brisés, submergés par cet océan.

Maintenant, comme nous ne pouvons pas suivre l'histoire de la monarchie, de la féodalité et du peuple, dans ses détails, suivons-la dans son développement synthétique.

Lorsque Hugues Capet monta sur le trône, occupé déjà avant lui par Eudes et Raoul, premiers rois français jetés au milieu des rois germains, il trouve la France territoriale divisée en sept grands propriétaires possédant, non plus par cession et tolérance royale, mais chacun par la grâce de Dieu, ou plutôt de son épée; sa royauté ressemblait donc infiniment plus à la présidence d'une république aristocratique qu'à la dictature d'un empire; il était le premier, mais non pas même le plus puissant et le plus riche entre ses égaux. En conséquence, le nouveau roi commença par

porter le nombre des grands vassaux à douze, introduisant parmi eux les pairs ecclésiastiques pour s'assurer l'appui du clergé; puis, sur le solide aplomb de ces douze puissantes colonnes, qui représentaient la grande vassalité, il appuya la voûte de la monarchie nationale.

Lorsque les bienfaits que devait développer cette première ère furent accomplis, c'est-à-dire lorsqu'une langue nouvelle et nationale comme la monarchie eut succédé à la langue de la conquête ; lorsque les croisades eurent ouvert à l'art et à la science la route de l'Orient; lorsque la bulle d'Alexandre III, qui déclarait que tout chrétien était libre, eut amené l'affranchissement des serfs; lorsque enfin Philippe le Bel, portant le premier coup à la monarchie féodale, l'eut modifiée par la création des trois états et la fixation du parlement, il fut temps que cette monarchie qui avait accompli son œuvre fît place à une autre qui avait à accomplir la sienne; alors, Philippe de Valois enfonça la hache dans l'édifice de Hugues Capet et la tête de Clisson tomba.

Tanneguy-Duchâtel hérita de la hache de Philippe de Valois : soixante et dix ans après que celui-ci à frappé, il frappe à son tour, et la tête de Jean de Bourgogne tombe.

Louis XI trouva donc, en entrant dans le temple, deux des colonnes féodales qui soutenaient sa voûte déjà brisées. Sa mission à lui était d'abattre le reste; il n'y fut pas infidèle, et, à peine monté sur le trône, il se mit à l'œuvre.

Alors, ce ne furent plus partout que ruines féodales : les débris des maisons de Berry, de Saint-Pol, de Nemours, de Bourgogne, d'Armagnac, de Guyenne et d'Anjou, jonchèrent partout le pavé de l'édifice monarchique, et, sans doute, il se fût écroulé faute d'appui, si le roi ne l'eût soutenu d'une main, tandis qu'il abattait les colonnes de l'autre.

Enfin, Louis XI demeura à peu près seul, et son génie remplaça l'aplomb par l'équilibre.

A lui remonte la première monarchie nationale absolue, établie en vue d'un système ; la féodalité avait tout perdu, le peuple avait énormément gagné : il avait ses corporations, qui toutes avaient leurs franchises, son parlement, son université.

Mais Louis XI, en mourant, légua le despotisme à des mains trop faibles pour le continuer ; à la grande vassalité, abattue par Louis XI, succéda, sous les règnes de Charles VIII et de Louis XII, la grande seigneurie ; si bien que, quand François 1er monta sur le trône, effrayé qu'il fut de voir osciller la monarchie, demandant ses soutiens primitifs et ne les trouvant plus, cherchant douze hommes de fer et ne rencontrant plus que deux cent seigneurs de velours, il espéra retrouver une force égale en multipliant des forces inférieures ; et, substituant les grands seigneurs aux grands vassaux, il s'inquiéta peu de l'abaissement de la voûte au niveau des colonnes nouvelles pourvu que l'abaissement de cette voûte solidifiât l'édifice. Et, en effet, quoique les supports qu'il venait de créer se trouvassent, comparativement aux anciens, plus faibles et moins élevés, ils n'en étaient pas moins solides, car ils représentaient toujours la propriété, et leur multiplication même était en harmonie exacte avec la division territoriale qui s'était opérée entre le règne de Louis XI et le sien.

François Ier se trouva donc être le fondateur de la monarchie des grands seigneurs.

Puis, lorsque cette seconde ère de la royauté nationale eut porté ses fruits, lorsque l'imprimerie eut donné quelque fixité aux sciences et aux lettres renaissantes, lorsque Rabelais et Montaigne eurent scientifié et clarifié la langue, lorsque les arts eurent mis le pied sur le sol de la France à la suite du Primatice, de Léonard de Vinci et de Benvenuto Cellini ; lorsque Luther en Allemagne, Wicleff en Angleterre, et Calvin en France, eurent préparé, par la réformation reli-

gieuse, la réformation politique; lorsque l'évacuation de Calais, qui effaça de la terre de France la dernière trace de la conquête d'Édouard, eut fixé nos limites militaires; lorsque la nuit de la Saint-Barthélemy eut fait chanceler dans le sang la monarchie et la religion, qui se tenaient embrassées; lorsque enfin l'exil du connétable, l'exécution de la Môle, l'assassinat des Guises, le jugement de Biron, eurent, comme l'avaient fait à la grande vassalité les supplices de Clisson et le meurtre de Jean de Bourgogne, annoncé à la grande seigneurie que les temps étaient accomplis et que son heure était venue, alors parut à l'horizon, comme une comète rouge, Richelieu, ce large faucheur qui devait épuiser sur l'échafaud les restes du sang que les duels et la guerre civile avaient laissé aux veines de la noblesse française.

Il y avait un siècle et demi que Louis XI était mort.

Il est évident que la mission de ces deux hommes était la même, et il est juste de dire que Richelieu accomplit la sienne aussi religieusement que Louis XI.

Louis XIV trouva donc l'intérieur de l'édifice monarchique non-seulement dégarni des deux cents colonnes qui le soutenaient, mais encore débarrassé de leurs débris; le trône était posé si carrément sur ces débris, qu'à la mort, non pas de Louis XIII, mais de Mazarin, il y monta sans trébucher.

Il fallait cela. Louis XIV n'avait pas le génie du despotisme; il n'en eut que l'éducation.

Il n'en accomplit pas moins l'œuvre à laquelle il était destiné, se fit centre du royaume, rattacha à lui tous les ressorts de la royauté, et les tint dans une tension si longue, si forte et si continue, qu'il put prévoir en mourant qu'ils se briseraient dans les mains de ses successeurs.

La Régence arriva, répandit son fumier sur le royaume, et l'aristocratie sortit de terre.

Louis XV, à sa majorité, se trouva dans la même situation où s'étaient trouvés François Ier et Hugues Capet: la

monarchie était à réorganiser; plus rien à la place des grands seigneurs, le dernier était mort avec M. de Condé; plus rien à la place des grands vassaux, le dernier était mort avec le connétable de Bourbon. De faibles et nombreux rejetons seulement là où étaient autrefois des tiges fortes et vigoureuses; un taillis au lieu d'une futaie! Il lui fallut donc encore abaisser la voûte monarchique, substituer de nouveau la quantité à la force, et, au lieu des douze grands vassaux de Hugues Capet, des deux cents grands seigneurs de François Ier, donner pour soutien à son édifice vacillant les cinquante mille aristocrates poussés entre la mort du roi Louis XIV et sa majorité à lui.

Enfin, lorsque cette troisième ère de la royauté nationale eut porté ses fruits, fruits du lac Asphaltite, pleins de pourriture et de cendre; lorsque les Dubois et les Law, les Pompadour et les du Barry eurent tué le respect dû à la royauté; lorsque les Voltaire et les Diderot, les d'Alembert et les Grimm, les Helvétius et les Rousseau eurent étouffé la croyance due à la religion, la religion, cette nourrice des peuples, la royauté, cette fondatrice des sociétés, encore toutes souillées du contact des hommes, remontèrent à Dieu, dont elles étaient les filles.

Leur fuite laissa sans défense la royauté du droit divin, et Louis XVI, à quatre ans de distance, vit briller, à l'orient, la flamme de la Bastille, à l'occident, le fer de l'échafaud.

Alors, ce ne fut point un homme qui vint pour détruire, car un homme eût été insuffisant à la destruction : ce fut une nation tout entière qui se leva et qui, multipliant les ouvriers en raison de l'œuvre, envoya ses mandataires pour abattre l'aristocratie, cette fille de la grande seigneurie, cette petite-fille de la grande vassalité.

Le 22 septembre 1792, la Convention prit la hache héréditaire.

Il y avait un siècle et demi que Richelieu était mort.

Faisons un pas en arrière et voyons ce que le peuple avait souffert avant d'en venir à cette grande extrémité du 14 juillet 1789, du 10 août 1792 et du 21 janvier 1793.

VII

Michelet, notre grand historien, celui auquel il faut toujours emprunter, qu'on étudie l'histoire romaine, l'histoire de France, l'histoire du droit, ou même l'histoire naturelle, Michelet définit ainsi la Révolution : L'AVÈNEMENT DE LA LOI, LA RÉSURRECTION DU DROIT, LA RÉACTION DE LA JUSTICE.

Qu'on nous permette de citer ici quelques lignes de la préface de son *Histoire de la révolution française.* — Lisez ce livre, qui est à la fois d'un grand cœur, d'un vaste esprit, d'une immense science, et d'un consciencieux historien.

« Si vous avez quelquefois voyagé dans les montagnes, vous aurez peut-être vu ce que je rencontrai.

» Parmi un entassement confus de roches amoncelées, au milieu d'un monde varié d'arbres et de verdures, se dressait un pic immense. Ce solitaire noir et chauve était trop visiblement le fils des profondes entrailles du globe : nulle saison ne le changeait ; l'oiseau s'y posait à peine, comme si, en touchant la masse échappée du feu central, il eût craint de brûler ses ailes. Ce sombre témoin des tortures du monde intérieur semblait y rêver encore, sans faire la moindre attention à ce qui l'environnait, sans se laisser jamais distraire de sa mélancolie sauvage.

» Quelles furent donc les révolutions souterraines de la terre ? Quelles incalculables forces se combattirent dans son sein pour que cette masse, soulevant les monts, perçant

les rocs, fendant les bancs de marbre, jaillit jusqu'à sa surface? Quelles convulsions, quelles tortures, arrachèrent du fond du globe ce prodigieux soupir?

» Je m'assis, et, de mes yeux obscurcis, des larmes lentes, pénibles, commencèrent à tomber une à une. La nature m'avait trop exprimé l'histoire; ce chaos de monts entassés m'oppressait du même poids qui, pendant tout le moyen âge, pesa sur le cœur de l'homme, et dans ce pic désolé, que, du fond de ses entrailles, la terre lançait contre le ciel, je retrouvais le désespoir et le cri du genre humain.

» Que la justice ait pendant mille ans porté sur le cœur cette montagne du dogme; qu'elle ait dans cet écrasement compté les heures, les jours, les années, — les longues années! — c'est là, pour celui qui sait, une source d'éternelles larmes. Celui qui, par l'histoire, partagea ce long supplice n'en reviendra jamais bien. Quoi qu'il arrive, il sera triste; le soleil, la joie du monde, ne lui donnera plus de là joie: il a trop longtemps vécu dans le deuil et dans les ténèbres.

» Ce qui m'a percé le cœur, c'est cette longue résignation, cette douceur, cette patience; c'est l'effort que l'humanité fit pour armer ce monde de haine et de malédiction sous lequel on l'accablait.

» Quand l'homme, qui s'était démis de la liberté, défait de la justice comme d'un meuble inutile, pour se confier aveuglément aux mains de la grâce, la vit se concentrer sur un point imperceptible, les privilégiés et les élus, et tout le reste perdu sur la terre et sous la terre, perdu pour l'éternité, vous croirez qu'il s'éleva de partout un hurlement de blasphèmes? Non, il n'y eut qu'un gémissement, et ces touchantes paroles: « S'il vous plaît que je sois damné, que » votre volonté soit faite, Seigneur! »

» Et ils s'enveloppèrent, paisibles, soumis, résignés, du linceul de la damnation.

» Chose grave, chose digne de mémoire, que la théologie n'eût prévue jamais ! elle enseignait que les damnés ne pouvaient rien que haïr; mais ceux-ci aimaient encore. Ils s'exerçaient, ces damnés, à aimer les élus leurs maîtres; le prêtre, le seigneur, ces enfants préférés du ciel, ne trouvèrent, pendant des siècles, que douceur, docilité, amour et confiance dans cet humble peuple ; il servit, souffrit en silence; foulé, il remercia et ne pécha point contre ses lèvres comme fit le saint homme Job. »

Aussi le régent disait-il :

— Si j'étais sujet, je me révolterais à coup sûr !

Et, comme on lui annonçait qu'une émeute avait eu lieu :

— Le peuple a eu raison, répondit-il; il est bien bon de tant souffrir !

Ce fut à partir du règne de Louis XIV, surtout, que le peuple souffrit.

Louis XIV comprit-il cette souffrance ? J'en doute : pour lui, le peuple était une bête de somme qui pouvait porter tous les fardeaux, et qui, abattue, devait se relever sous le fouet.

Était-ce la faute de Louis XIV ? Non; il ne valait ni plus ni moins qu'un autre, moins que Henri IV, mais plus que Louis XV. C'était la faute de l'éducation qu'on lui avait donnée.

J'ai vu, au musée de Saint-Pétersbourg, un autographe de Louis XIV enfant : c'est un exemple d'écriture; la même ligne est répétée six fois, et la page est signée huit fois Louis :

« L'hommage est dû aux rois ; ils font ce qu'il leur plaît. »

Aux voûtes de la chapelle de Versailles, on lit :

Intrabitin templum suum Dominator.

Et Bossuet lui-même, ne l'entendez-vous pas dire à celui qui avait prononcé ce mot : *L'État, c'est moi :*

« O rois, exercez hardiment votre puissance ; elle est divine, vous êtes des dieux ! »

Pauvre peuple qu'on n'aimait pas, il aimait tant l'amour, lui !

Il a fait Agnès Sorel populaire pour avoir aimé Charles VII ; Gabrielle d'Estrées, pour avoir aimé Henri IV ; la Vallière, pour avoir aimé Louis XIV.

Il détestait madame de Pompadour, moins parce qu'elle coûtait deux ou trois millions par an à la France, que parce qu'elle n'aimait pas ce roi qui n'aima rien et que l'on appela le Bien-Aimé.

Chaque fois qu'il souffre, chaque fois qu'on lui fait une injustice, chaque fois que les gens du roi prennent son fils pour la guerre, son argent pour le trésor, il n'a qu'un cri, ou plutôt qu'un soupir, qu'une aspiration :

— Ah ! si le roi le savait !

Combien de trahisons ne lui a-t-il pas fallu pour prendre Louis XVI en indifférence ! combien de dédains, pour prendre Marie-Antoinette en haine !

Ce perruquier qui se coupe la gorge le 21 janvier 1793, cette femme qui se jette par la fenêtre le même jour, ce bourreau qui meurt de douleur d'avoir coupé le cou à son roi, tout cela, c'est le peuple.

Et cependant ouvrez l'*Histoire de la révolution française*, et voyez ce que ce peuple souffre.

Mais il est si patient, ce peuple ! Il est si philosophe, si insoucieux ! Il dit si gaiement les jours d'orage :

— Bah ! après la pluie, le beau temps !

Et, tout en souriant au beau temps, il oublie d'en vouloir à la pluie.

Et Dieu sait cependant ce qu'il avait eu à oublier de Louis XIV à Louis XVI !

Le chant lugubre s'ouvre par Colbert, en 1681.

— On ne peut plus aller, dit-il.

Et il meurt.

Remarquez que ceci se passe quatre ans avant la révocation de l'édit de Nantes (1685), et que cette révocation de l'édit de Nantes chassera un demi-million d'hommes de la France, — les protestants, c'est-à-dire l'industrie.

On demande aux intendants des mémoires pour le jeune duc de Bourgogne : c'est demander aux voleurs où en sont ceux qu'ils ont volés.

Ils déclarent que telle province a perdu un quart de ses habitants, telle autre un tiers, telle autre la moitié; tous morts de misère. — Cela se passe en 1698.

Eh bien, en 1707, on regrette 1698.

« Alors, dit Boisguilbert, il y avait encore de l'huile dans la lampe; aujourd'hui, tout a pris fin, faute de matière. Le procès va rouler maintenant entre ceux qui payent et ceux qui ont fonction de recevoir. »

Et le procès durera encore quatre-vingt-deux ans.

Et, maintenant, écoutez ce que l'auteur de *Télémaque*, l'inventeur de Salente, dit à son élève, le petit-fils de Louis XIV :

« Les peuples ne vivent plus en hommes; il n'est plus permis de compter sur leur patience. La vieille machine achèvera de se briser au premier choc : on n'oserait envisager le bout de ses forces, auquel on touche; tout se réduit à fermer les yeux et à ouvrir la main pour prendre toujours. »

Vous croyez qu'on aura plus de souci de l'armée que du peuple, de ceux qu'on fait tuer que de ceux qu'on laisse mourir; voici ce que dit le maréchal de Villars, qui sauvera la France à Denain :

« Plusieurs fois, nous avons cru que le pain manquerait absolument; puis, par des efforts, on en a fait arriver pour un demi-jour; on gagne le lendemain en jeûnant. Quand M. d'Artagnan a marché, il a fallu que les brigades qui ne marchaient pas jeûnassent. — C'est un miracle que nos sub-

sistances et une merveille que la vertu et la fermeté de nos soldats. *Panem nostrum quotidianum da nobis hodiè,* me disent-ils quand je parcours les rangs après qu'ils n'ont plus que le quart et que la demi-ration. Je les encourage, je leur fais des promesses; Ils se contentent de plier les épaules et me regardent d'un air de résignation qui m'attendrit. « M. le » maréchal a raison, » disent-ils, « il faut savoir souffrir » quelquefois. »

Louis XIV meurt. Il a fallu soixante-treize ans de règne pour qu'on arrivât à maudire celui qu'on avait tant aimé; encore n'est-ce que son cercueil que le peuple insulte.

Louis XIV mort, le régent lui succède.

Nous avons dit son mot sur la France : « Si j'étais sujet, je me révolterais à coup sûr ! » Et, tout en disant cela, il ajoute, en huit ans de régence, sept cent cinquante millions à la dette de la France !

Mais, enfin, sous Louis XIV, il restait un peu de froment, un peu d'orge, un peu de sarrasin; on mangeait encore du pain fait avec un grain quelconque.

En 1739, on présente à Louis XV du pain fait avec de la fougère; cela prouve que l'industrie augmente, mais que la farine diminue.

Voilà la France où en était Rome sous les Gracques, et elle n'a pas la Sicile, l'Égypte et la Crimée pour lui envoyer les récoltes qui manquent chez elle.

La terre jeûne comme le peuple; tant qu'il y a eu une vache dans l'étable, un cheval dans l'écurie, la terre a eu sa pitance de fumier, et, en échange, elle a donné sa récolte; mais le fisc a saisi le cheval, les gens du roi ont fait vendre la vache, et, la première, la terre meurt de faim.

En bien des endroits, on ne laboure plus, on ne sème plus; dans d'autres, les paysans ont de leurs propres mains arraché les vignes.

C'est inutilement que la loi a sauvegardé le soc de la char-

Florentin eurent si longtemps la disposition, aux mains de qui étaient-elles? Aux mains de la noblesse et du clergé.

On en faisait trafic, on les vendait aux maris qui voulaient faire enfermer les amants de leurs femmes; on les *donnait* aux femmes qui voulaient faire enfermer leurs maris; on les octroyait aux pères qui voulaient faire enfermer leurs enfants. Saint-Florentin seul en donna cinquante mille pendant son ministère.

Il y avait en France dix-huit ou vingt Bastilles, dont celle de Paris était en quelque sorte la suzeraine.

D'où sortit la voix tonnante de Mirabeau, qui, le premier, ébranla le trône? Du château d'If, d'une Bastille.

D'abord, ce furent les prisonniers politiques; puis les prisonniers religieux, les protestants et les jansénistes.

Des protestants et des jansénistes, on passa aux hommes de lettres: Pellisson, Voltaire, Fréret, Diderot.

Tant qu'on n'y mit que la haute trahison, les crimes d'État, la théologie, la débauche, l'innocence même, tout alla bien. Voyez Latude.

On y mit la pensée!

La pensée, c'est la vapeur, c'est l'électricité, c'est la foudre.

La pensée fit éclater la Bastille.

Ce fut par la brèche de la pensée que le peuple entra le 14 juillet 1789.

Qui ordonna la démolition de la Bastille? La municipalité de Paris, c'est-à-dire le peuple.

— Ah! par exemple, dit le roi, voilà qui est fort!

Oui, en effet, c'était fort; mais c'est que le peuple avait commencé de dire, non pas: *Nous voulons*, comme le roi, mais JE VEUX.

Quand était-il né, ce peuple?

Nous l'avons dit: en 1002 et 1008, avec les premières communes.

Quand s'était-il fait homme?

Le jour de la convocation des états généraux.

Il lui avait fallu près de huit cents ans pour atteindre sa majorité.

Mais, comme à Spartacus, il lui restait au pied un anneau, au bras un bout de chaîne; cet anneau au pied, ce bout de chaîne au bras, c'étaient les droits féodaux des seigneurs. Si la noblesse n'en débarrassait le peuple, le peuple menaçait de s'en servir pour frapper.

Il fallait faire au peuple la part du feu.

Depuis le 14 juillet 1789, le peuple était devenu un cinquième élément.

Il y avait un homme qui tenait de son grand oncle des droits royaux qu'il exerçait particulièrement sur deux provinces du Midi: c'était le jeune duc d'Aiguillon, petit-neveu de Richelieu.

Après le roi, et même avant le roi, c'était le gentilhomme le plus riche de France. Il se sentait haï; son père, collègue de l'abbé Terray, avait été fort méprisé.

Avec Duport et Chapellier, il était du club Breton; il y fit le premier la proposition, plus politique que généreuse, *d'offrir au paysan de se racheter des droits féodaux à des conditions modérées.*

Le vicomte de Noailles fit mieux; il est vrai que c'était un cadet de famille sans le sou: il proposa d'abolir les droits sans rachat; il le proposa, non pas au club, mais à l'Assemblée; il voulait en enlever l'initiative au duc d'Aiguillon.

Sa proposition parut étrange; rien ne la motivait. L'Assemblée, ou plutôt un quart de l'Assemblée y applaudit; ce fut tout.

La proposition du duc d'Aiguillon fit un tout autre effet. Disons à quel moment elle se produisit.

De tous côtés on apprenait de sinistres nouvelles. La pro-

vince était en feu ; on brûlait les châteaux ; on avait voté, la veille, des lois contre les incendiaires.

Le duc d'Aiguillon monte à la tribune.

— Un scrupule m'est venu, dit-il, hier, en votant ces lois avec vous, messieurs ; je me suis demandé si ces hommes étaient aussi coupables qu'on nous les a faits.

Et il énuméra les abus féodaux qui avaient exaspéré, soulevé, armé le peuple contre la noblesse.

Après lui, un député de Quimper, en costume bas breton, Le Goarre de Kervélégan, monte à la tribune et reproche à l'Assemblée de n'avoir pas prévenu les incendies des châteaux.

L'Assemblée se récrie. Comment pouvait-elle prévenir des crimes qu'elle ignorait ?

— En brisant des droits iniques ! réplique le Breton ; en flétrissant des actes monstrueux qui attellent à la même charrette l'homme et l'animal ; qui outragent la pudeur !

— Savez-vous où s'arrêtent ces droits ? dit une autre voix, celle d'un bas Breton, toujours. Tel seigneur (et il le nomme) a le droit, transmis à lui de père en fils depuis six cents ans, d'éventrer, au retour de la chasse, s'il a froid, deux de ses vassaux et de réchauffer ses pieds dans leurs entrailles !

— Eh bien, reprend le premier, soyons justes : que l'on nous apporte ici ces titres, monuments de la barbarie de nos pères, et que chacun de nous fasse un bûcher expiatoire de ces infâmes parchemins.

L'enthousiasme gagna ; chacun voulut avoir son sacrifice à faire. M. de Foucaut demanda que les grands sacrifiassent les traitements, les pensions, les *dons* qu'ils recevaient du roi. Madame de Polignac venait de recevoir de la reine cinq cent mille francs pour sa layette.

M. de Beauharnais proposa que les peines fussent égales pour tous, nobles et roturiers, les emplois ouverts à tous.

M. de Custine dit que les conditions de *rachat* — retenez

bien ce mot, il va jouer un grand rôle dans la question russe ; — M. de Custine dit que les conditions de rachat étant difficiles pour le paysan, il fallait l'aider.

M. de la Rochefoucauld, étendant la proposition à l'humanité tout entière, demanda l'abolition de l'esclavage des noirs.

Un autre demanda la justice gratuite.

On était en train de tout donner à ceux auxquels, jusque-là, on avait tout pris.

— Et moi, s'écria le comte de Virieu, pauvre gentilhomme dauphinois, qu'offrirai-je, moi qui n'ai rien à donner ? Le moineau de Catulle : j'offre la destruction du colombier féodal.

Montmorency demandait que toutes ces propositions fussent converties en loi.

Le descendant des premiers barons chrétiens connaissait bien, lui, notre esprit français, inflammable comme la poudre, mais, comme la poudre, se volatilisant promptement et ne laissant, après la flamme, la lumière et le bruit, qu'un peu de fumée.

Le président de l'Assemblée l'interrompit pour faire observer que MM. les membres du clergé n'avaient encore fait aucun sacrifice, ni en leur nom, ni au nom de l'Église.

L'évêque de Nancy se leva et, au nom des seigneurs ecclésiastiques, demanda que le prix du rachat ne revînt pas au possesseur actuel, mais fût l'objet d'un placement utile au bénéfice même.

L'évêque de Chartres proposa l'abolition de son droit de chasse, qui frappait bien plus sur les nobles que sur le clergé.

— Ah ! dit en riant le duc du Châtelet, tu me prends ma chasse, je vais te prendre tes dîmes, moi !

Et il proposa que les dîmes en nature fussent converties en redevances pécuniaires, rachetables à volonté.

L'enthousiasme allait croissant; l'égoïsme du clergé n'avait pu le ralentir: l'argent était immolé, l'orgueil était immolé, la tradition même était immolée.

D'un seul coup de hache, le chêne féodal qui, pendant mille ans, avait couvert la France, était abattu.

Il est vrai que le bûcheron s'appelait la Liberté.

« Depuis cette merveilleuse nuit du 4 août, s'écrie Michelet, plus de classes, — des Français ; plus de provinces, — une France ! »

Oui; car l'ère laborieuse était accomplie, celle de la pensée; il ne restait plus que l'œuvre matérielle.

Celle-là, depuis soixante et dix ans, est en train de s'accomplir; chacun y apporte sa pierre, despote ou tribun :

Napoléon, son Code, qui fonde l'égalité;

Louis XVIII, sa Charte, qui fonde la liberté;

1830, l'abaissement du cens et l'avénement de la bourgeoisie;

1848, le suffrage universel et l'avénement du peuple.

Il n'y a pas de réaction possible dans un pays où, sur trente-six millions d'hommes, il y a cinq millions de propriétaires et cinq millions d'industriels, et surtout où tout le monde vote.

Passons à la question russe, avec laquelle, comme on va le voir, les deux études que nous venons de faire ne sont pas sans analogie.

VIII

Nous ne fixerons pas les limites de l'empire russe comme nous avons fixé les limites de l'empire d'Auguste et de celui de Charlemagne : ces limites vont s'élargissant tous les jours.

Il prend à lui seul la moitié de l'Europe et le tiers de l'Asie, et forme la neuvième partie de la terre ferme.

Sa population, en 1820, était de quarante millions d'habitants; en 1822, de cinquante quatre; en 1823, de cinquante-neuf; en 1828, de soixante. — Elle est aujourd'hui de soixante-quatre millions.

On estime qu'elle augmente de cinq cent mille âmes par année.

Son sol peut nourrir cent cinquante millions d'hommes; la population a donc encore le temps et la faculté de s'accroître.

Elle possède maintenant en Europe, seule partie où le recensement puisse se faire avec quelque certitude, deux millions et demi de Finnois, cinq cent mille Teutons ou Scandinaves, cinquante-quatre millions de Slaves, dont quatre millions de Polonais.

La Russie est divisée en trois climats, ou plutôt en trois régions : la région chaude, qui commence au 40e degré; la région tempérée, qui commence au 50e; la région froide, qui commence au 57e.

La région tempérée contient, à elle seule, trois fois plus d'habitants que les deux autres.

Toutes trois permettent la maturité de la plupart des grains et fruits; toutes trois sont couvertes d'innombrables troupeaux, d'animaux de toute espèce, depuis le chameau, qui vit dans les sables brûlants de l'équateur, jusqu'aux rennes, qui vivent dans les neiges du pôle.

Beaucoup de ces animaux produisent de riches fourrures; la martre, le renard bleu, le renard noir, le petit-gris, le castor, viennent de Sibérie.

Des monstres huileux remplissent ses mers du Nord; ses mers du Midi abondent en excellents poissons.

Son seul lac de Pereslavl fournit des harengs à toute la Russie; sa mer Caspienne, du caviar à toute l'Europe.

Enfin, ses condamnés — et longtemps le nombre en a été trop grand! — fouillent d'inépuisables mines de fer, de cuivre, de platine, d'argent et d'or.

L'histoire des huit premiers siècles de la Russie est inconnue, ou plutôt n'existe pas; c'est ce cercle de l'enfer de Dante qui appartient aux ténèbres et dans lequel on ne voit passer que des ombres, plus épaisses que ces ténèbres mêmes.

Ces ombres, ce sont les migrations des nations fauves; les luttes de l'Asie avec l'Europe, de l'Orient avec l'Occident; ce sont ces Goths qui allèrent peupler l'Espagne, ces Cimbres et ces Teutons qui vinrent se faire battre à Aix et à Verceil; ce sont, enfin, ces héros des mers hyperborées qui ne revivent que dans les chroniques de Jornandès et dans les poésies d'Ossian.

La première trace historique que l'on trouve, pour se guider dans cette nuit des premiers âges, est une vieille chronique qui, sans doute, s'appuie sur des traditions anciennes et des chants populaires.

Écoutons cette voix qui parle dans le crépuscule, entre l'aurore qui se lève et le jour qui va venir :

« En ce temps-là, — c'était au IXe siècle, — un esprit d'indépendance agitait la grande ville; Novgorod y perdit sa suprématie, l'empire son ensemble. Les Varègues russes descendirent du Nord avec la guerre, et la grande vaincue devint tributaire après avoir été reine.

» Alors, le désordre fut grand; mais les peuples, battus par les Ugriens, affaiblis par la contagion, opprimés par les Varègues, vinrent à Gostomielz, descendant de leurs anciens chefs, pour qu'il les commandât. La guerre fut heureuse aux Slaves : le prince varègue épousa Umila, fille de Gostomielz; il l'emmena en Finlande; elle fut la mère du grand Rourik.

» Gostomielz fut un chef sage : sa réputation attirait, des

contrées les plus éloignées, une foule de princes qui venaient, par terre et par mer, demander des conseils et s'instruire près de lui. Le temps vint qu'il assembla les anciens des nations, ceux des Slaves, des Russes, Tchoudes, Mériens, Krivitches, Dragvischiens et Mouromiens, et qu'il leur dit :

» — Je ne vois point d'union entre vous ; vous voulez vous gouverner vous-mêmes ; mais ce sont vos passions qui vous gouvernent. La grande Novgorod périra si vous ne vous choisissez pas des princes dignes de vous conduire. Mes trois fils sont morts, et vous n'avez de salut que dans mes neveux, les princes varègues, Rourik, Sinaf et Trouvor.

» Il parla ainsi et mourut. Les principaux citoyens, suivant ses conseils, allèrent vers les trois princes varègues.

» — Notre pays est grand et fertile, dirent-ils ; mais il est sans ordre ; venez le gouverner d'après nos lois.

» Les princes hésitèrent ; car ils connaissaient l'orgueil et le dérèglement de Novgorod ; cependant ils s'établirent à Ladoga, à Biela-Ozera et à Isborg.

» Ce ne fut que trois ans après, en 864 seulement, et depuis la mort de ses deux frères, que Rourik vint s'établir à Novgorod. »

Et, en effet, Novgorod était si puissante alors, qu'un proverbe disait : « Qui oserait s'attaquer à Dieu et à Novgorod la Grande ? »

Rourik s'attaqua à Novgorod la Grande et la soumit.

Ce fut alors que, ses frères morts, il se fit appeler le grand prince ; soit par force, soit d'un mutuel accord, toutes les villes furent distribuées à ses compagnons de guerre, et, avec les villes, bien entendu, les terrains qui en dépendaient.

Le pays ainsi partagé entre les compagnons de Rourik devint russe. C'est à cette époque que LA RUSSIE proprement dite réclame sa place sur la carte du monde ; mais c'est de

cette époque aussi, et non, comme beaucoup l'ont dit, de l'oukase de Boris Godounof, que date l'esclavage.

Seulement, voyons quels ont été, ou plutôt quels ont dû être les premiers esclaves, s'ils appartenaient au territoire concédé aux princes varègues, ou s'ils furent le fruit des conquêtes du régent Oleg, véritable successeur de Rourik, qui régna sous le nom de son pupille Igor, fort médiocre souverain, quoique fils d'un grand homme.

Nous vous avons montré comment l'esclavage s'était établi en Italie et était resté l'esclavage; nous vous avons montré comment l'esclavage s'était établi en France sous les Mérovingiens, était devenu le servage sous les Carlovingiens, et, enfin, s'était changé en liberté sous les Capétiens, ou, du moins, sous Louis XVI le dernier d'entre eux,

Les Romains s'emparent d'un terrain vague; ils y fondent une ville. Comme cette ville n'est pas le fruit d'une conquête faite sur un autre peuple, cette ville ne renferme d'abord qu'un peuple libre, divisé en deux classes, les patriciens et les plébéiens. Seulement, Rome s'empare de toute l'Italie, passe de l'Italie en Grèce, de l'Europe en Asie et en Afrique, et réduit en esclavage les prisonniers faits dans les batailles et les peuples conquis à la suite de ces batailles.

Voilà pourquoi l'esclavage ne subit à Rome d'autre modification que l'affranchissement successif et partiel des individus jusqu'au jour où César, le précurseur du Christ, proclame l'égalité en appelant toutes les intelligences au pouvoir.

Le Christ seul proclamera la liberté.

Les Franks, comme les Romains, s'emparent de la Gaule; mais, au lieu de respecter, comme avait fait César, les franchises et les libertés des pays conquis, ils réduisirent les Gaulois en esclavage.

Nous avons vu, dans les chapitres précédents, la lutte de

la race nationale contre la race conquérante; comment, sous la race conquérante même, les communes s'étaient formées et maintenues; enfin, comment, dans une seule nuit, dans la nuit du 4 août 1789, les dernières chaînes qui liaient le peuple avaient été brisées, les derniers priviléges qui enorgueillissaient la noblesse abolis.

Dans l'histoire russe, rien de pareil à notre histoire de France; si elle a quelques points de similitude, c'est plutôt avec l'histoire romaine.

La chronique russe dit positivement que la nation russe a commencé, non par la conquête, mais par suite d'un appel volontaire.

Chez nous donc, tout provient des conquêtes.

En Russie, tout provient de l'appel volontaire, c'est-à-dire de l'occupation incontestée, c'est-à-dire de l'arrangement à l'amiable.

Il est vrai que, dans ces temps primitifs, l'appel et la conquête se ressemblent fort.

Cependant, il y a ceci de remarquable: dans tout le pays concédé à Rourik, pas de révoltes; pas de révolte à Ladoga, à Biela-Ozera et à Isborg.

Novgorod n'est pas concédée, elle est conquise.

Vadime, chef du parti républicain, se révolte contre Rourik, et Rourik, qui reconquiert en quelque sorte Novgorod pour la première fois, en fait sa capitale.

Jusque-là, pas soupçon d'esclavage.

Appelé volontairement, Rourik ne pouvait avoir de sentiments hostiles contre ceux qui avaient fait, d'un simple chef de Varègues, le premier *grand prince russe* qui ait existé; cela est si vrai, que Novgorod se révolte et que, malgré la révolte de Novgorod, cette ville devient la capitale de son empire.

Quelle fut l'organisation de la Russie sous Rourik?

Voici ce que donnent les plus modernes investigations :

Les parties organiques, les éléments de l'État russe, dans cette première période, sont : au sommet du triangle, le souverain ; — il repose sur un peuple divisé en trois classes :

La noblesse, c'est-a-dire l'epée ;

La classe moyenne, c'est-à-dire l'industrie ;

Le paysan, c'est-à-dire la terre.

Le souverain.

Le souverain n'est plus, comme en France, un vainqueur et, par conséquent, un ennemi dont les efforts de tout un peuple tendent à se débarrasser. C'est un protecteur appelé par des hommes trop faibles pour se défendre eux-mêmes, et ce sont ses sujets qui, au lieu de lui arracher des mains l'épée qui les oppime, lui mettent aux mains l'épée qui doit défendre leurs existence, leur industrie, leur propriété.

Les rappors du souverain sont donc les mêmes avec ses boyards, avec ses villes, avec ses paysans.

Rapports du souverain avec ses boyards.

Chez nous, le roi était l'obligé de ses comtes (*comites*). Ceux-ci l'avaient aidé à conquérir son royaume ; il leur devait, en conséquence, leur part du royaume conquis. Ce fut ainsi que Hlod-Wig (Clovis) agit avec les chefs franks lors de la conquête de la Gaule ; ce fut ainsi que Guillaume agit avec ses Normands lors de la conquête de la Grande Bretagne ; ce fut ainsi que Roger agit avec ses Normands lors de la conquête de la Sicile ; ce fut ainsi que Godefroid de Bouillon agit avec ses croisés après la prise de Jérusalem.

Rien de pareil ici. Rourik n'a aucune obligation aux boyards qui l'ont accompagné et qui presque tous étaient ses parents; aussi les boyards ne forment-ils pas précisément une classe à part, une caste nombreuse, un élément puissant: ils sont au premier rang dans la suite du prince, voilà tout. Sont-ils mécontents, tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de l'abandonner et d'aller chercher fortune ailleurs.

Au lieu de se regarder comme les égaux du prince qui leur doit sa conquête comme Hlod-Wig, ou son élection comme Hug Capet, qui ne peut rien sans eux, et qui n'est que par eux, les boyards se trouvaient à l'entière disposidu prince, les premiers exécuteurs de ses ordres, ses serviteurs, ses mercenaires.

En Russie, les nobles dépendent du prince; en France, au contraire, presque toujours le prince dépend des nobles.

En France, les chefs conquérants enlevèrent aux indigènes et divisèrent entre eux le pays conquis; en Russie, au contraire, les boyards ne touchèrent point à la terre, mais reçurent du prince, à titre de faveur, une partie de l'impôt ou les revenus de telle ou telle ville.

C'était ou la suite d'une convention, ou le prix d'un service.

Ce don était presque toujours temporaire; les boyards le recevaient comme gouverneurs, comme employés, comme fermiers.

Les seigneurs féodaux prenaient chacun racine dans leurs fiefs, y bâtissaient des forteresses, y fortifiaient des villes, vivaient, avec droit de haute et basse justice, derrière leurs murailles; à l'occasion déclaraient la guerre au roi, et, fort souvent, le battaient.

En Russie, tout au contraire, les boyards n'ont pas de demeure fixe: ils suivent le prince, et participent à ses courses guerrières ou pacifiques.

En France, les conquérants, ayant enlevé la terre aux

indigènes, les forçaient de labourer pour un maître étranger cette terre qui leur avait appartenu. Conquérants et peuple étaient donc en hostilité continuelle..

En Russie, les boyards, n'ayant jamais affaire au peuple qu'indirectement, c'est-à-dire à travers la personne du souverain, vivaient en parfaite intelligence avec lui.

Rapports du souverain avec les villes.

Chez nous, les villes, avec les restes de leur organisation romaine, devenaient le séjour d'une classe particulière, livrée à l'industrie, classe sédentaire, qui créa la bourgeoisie.

En Russie, au contraire, les villes restèrent de grands villages. — *Le grand village* est le nom que l'on donne aujourd'hui à Moscou, et, en effet, Moscou, avec ses jardins, ses prairies, ses étangs, ses terrains vagues, ses bois, ses labours enfermés dans ses barrières; avec ses vaches qui rentrent seules du pâturage, et rejoignent leur étable sans conducteur; avec ses poules, ses pigeons, ses corbeaux qui picorent dans les rues; avec ses buses, ses éperviers, ses émouchets qui planent au-dessus de ses jardins, Moscou est encore aujourd'hui un grand village.

Chez nous, la ville est industrielle, et le village agricole. — En Russie, ville et village exercent la même industrie. — Chez nous, cette industrie est presque toujours sédentaire. — En Russie, elle est presque toujours nomade.

Aussi, en Russie, pas de villes fortifiées; les villes mêmes ne reçurent le nom de villes que quand les princes y établirent leur séjour.

Dans les villes russes, les seigneurs recevaient du prince des soldats qui les aidaient à remplir leurs fonctions; les

seigneurs féodaux, au lieu d'en recevoir, fournissaient des soldats au souverain.

Les tribus slavonnes furent successivement soumises au même impôt que les tribus primitives devenues la résidence plutôt que la propriété des princes varègues; mais, quant au nombre des villes, il n'augmenta qu'en tant qu'elles devinrent le séjour des officiers du prince et des percepteurs de l'impôt.

Rapports du souverain avec les paysans.

En Occident, le roi était isolé du peuple, séparé de lui par les vassaux; il ne voyait pas le peuple, il ne connaissait pas le peuple. — En Russie, le prince avait affaire directement aux paysans, c'est-à-dire à la terre, comme il avait affaire directement à la ville, c'est-à-dire à l'industrie.

En Occident, en France particulièrement, la terre était devenue le domaine des conquérants.

En Russie, au contraire, elle resta la propriété commune du peuple. D'ailleurs, il y avait tant de terres, que, quand les princes varègues eurent pris leur apanage, il resta au peuple plus de terres qu'il n'en avait besoin; et, quand le peuple en eut pris selon ses besoins, il resta, en terres désertes et incultes, autant qu'il en eût fallu pour nourrir encore deux autres peuples comme celui qui habitait l'empire.

Une dernière observation : le peuple slave, sur lequel venaient régner les princes normands, était déjà, à cette époque, très-nombreux; il était un, et non pas composé. La Gaule, la Bretagne, l'Italie étaient des espèces de creusets où les peuples s'étaient fondus et où chacun d'eux avait laissé son détritus; cette unité le faisait solide et

entre dans l'empire grec, transporte sa flotte par-dessus un cap, la remet à flot dans le port de Byzance, cloue son bouclier à la porte principale de la ville, conclut avec l'empereur d'Orient Léon VI un traité honteux pour celui-ci, et revient mourir à Kiev, en y ramenant des chariots chargés d'or et *des troupeaux d'esclaves.*

L'empire russe, à partir de ce moment, est véritablement fondé; il s'étend de la Vistule et des monts Krapacks au Volga, et de la mer Blanche et de la mer Baltique à la mer Caspienne.

IX

Voilà donc l'esclavage créé chez les Russes comme chez les Romains par la conquête. Suivons-le dans son développement et voyons-le gagner, du prisonnier étranger à l'indigène libre.

Cette solution du problème est importante. Aujourd'hui, la grande question d'opposition que la noblesse russe fait à l'empereur est de savoir si le paysan russe a jamais possédé la terre à laquelle, depuis, il a été non-seulement attaché, mais enchaîné.

Remarquez que les deux peuples, russe et slavon, c'est-à-dire le peuple qui a appelé Rourik et le peuple conquis par Rourik, ne forment plus qu'un peuple : en sorte que, de 1019 à 1054, il n'y a encore, en Russie, que des esclaves étrangers.

Voici un article du *Rousskaïa Pravda*, code russe, qui vient à l'appui de cette opinion :

« Si un homme en tue un autre, la vengeance appartient au frère, ou au père, ou au fils du frère du défunt; s'il n'y a personne pour le venger, il faut payer pour sa tête; si c'est

un Russe, ou un officier, ou un marchand, ou un employé, ou un soldat, ou un Slavon, il faut payer 40 grivna. »

Vous voyez qu'il n'est encore aucunement question de l'esclavage indigène, auquel on eût affecté un prix quelconque s'il eût existé.

Mais, grâce au caractère slavon, l'esclavage va se créer de lui-même et devenir un fait bien déterminé sans cause appréciable.

De même que nous avons démontré la différence qu'il y a entre la formation de l'État russe et la formation des autres États, et surtout des États occidentaux, nous devons indiquer la différence qu'il y a entre le tempérament de la nation russe et le tempérament des autres nations, — de la nation française, par exemple.

Le tempérament de la nation française se compose, grâce aux divers éléments qui l'ont pétri, de l'orgueil et du courage gaulois, de la volonté et de la persistance romaines, de l'indépendance et de la férocité franques.

Tous les defauts, tous les vices, toutes les qualités, toutes les vertus de ce tempérament se sont fait jour dans les différentes commotions politiques qui ont agité la France depuis les communes du Xe siècle juqu'à la révolution du XVIIIe, et même jusqu'aux révolutions du XIXe.

Le Slavon, au contraire, peuple homogène, est un peuple paisible, tranquille, patient, passif surtout. Tandis que le Gaulois lutte contre ses conquérants et finit par les chasser, lui reçoit des maîtres étrangers avec reconnaissance; non-seulement il les reçoit, mais les appelle, se montre prêt, en récompense du service qu'ils lui rendent de vouloir bien le gouverner, à remplir toutes leurs exigences, à ne s'offenser de rien, et à être toujours content de son sort.

Il y a loin de là à l'irritabilité fébrile de l'Occident, toujours incliné à croire à une insulte.

Joignez à cela un climat rude et froid pendant quatre ou

cinq mois de l'année, pluvieux et neigeux pendant deux ou trois autres, qui force le Slavon, ou le Russe, comme vous voudrez, — nous avons déjà dit qu'il n'y avait pas de différence sensible entre les deux peuples et que l'un s'était fondu dans l'autre, — à vivre dans sa maison, près du foyer, au milieu de sa famille ; qui lui donne l'insouciance des intérêts généraux et des affaires publiques, dont il ne se mêlera qu'à la dernière extrémité, et vous aurez le tableau à peu près esquissé de la différence morale qui existe entre notre peuple et le peuple russe.

Nous pourrions dire que le Français a le tempérament libre et que le Russe a le tempérament esclave.

Avec ces dispositions naturelles à la servitude, l'esclavage n'était point difficile à établir chez lui.

Nous le voyons donc se composer, d'abord, des prisonniers faits par Oleg dans ses conquêtes. Ce noyau d'esclaves étrangers se recrute plus tard des *kholopi*. On appelle, en Russie, *kholopi* les hommes qui ont librement accepté l'esclavage, moyennant certaines conditions stipulées entre eux et le seigneur qu'ils se sont choisi pour maître.

Engagés pour un temps, ils ne songaient pas, trouvant cette vie douce, à réclamer leur liberté ; engagés pour leur vie, ils ne songaient pas à sauvegarder la liberté de leurs enfants.

Les enfants, qui ne connaissaient pas d'autre état que l'esclavage, acceptaient donc pour eux ce que leur père avait accepté pour lui.

A la seconde ou troisième génération, les premiers maîtres morts, les premiers *kholopi* morts, la famille était esclave, et, ne regardant son esclavage ni comme un malheur ni comme une honte, ne songeait pas même à réclamer sa liberté.

Ajoutez aux *kholopi* les orphelins, les gens sans moyens d'existence, qui entraient au service des seigneurs pour

être nourris et abrités, ou se nourrissant et s'abritant eux-mêmes moyennant une rétribution pécuniaire. Ceux-là s'appelaient *rabotniki*, c'est-à-dire *travailleurs,* du mot *rabota,* qui signifie *travail,* et qui est la racine du mot, *rab,* qni veut dire *serf;* espèce de modification de l'esclavage, qui, grâce à l'apathie nationale, s'est fondue dans l'esclavage lui-même.

Ajoutez encore les *zakoupki*, du verbe *koupis* (acheter), c'est-à-dire les gens qui s'étaient vendus pour dettes. — Vous avez quelque chose de cela chez les Romains, vous le rappelez-vons ?

« Si le débiteur ne s'arrange pas, tenez-le dans les liens soixante jours ; cependant, produisez-le en justice par trois jours de marché, et, là, publiez à combien se monte la dette. »

Les services des *zakoupki* ou des *kabalnyis*, — de *kabala,* mot hébreu qui signifie *redevancc*, *lettre de change*, — les services des *zakoupki* ou des *kabalnyis* payaient les intérêts de la somme due. Ceux-là se subdivisaient encore en *dokladnéyé*, c'est-à-dire en ccux qui devenaient serfs en vertu d'un acte dressé selon toutes les formalités, ou ceux qui le devenaient sur simple parole.

Il y avait aussi les *obely,* c'est-à-dire ceux qui étaient devenus esclaves à perpétuité pour avoir été rachetés des fers ou délivrés de toute autre peine par un seigneur qui les prenait chez lui et répondait d'eux dans l'avenir. *Obely* signifie *blanchir*, *rendre blanc.*

Tout cela se réunissait donc aux prisonniers de guerre, indigènes ou étrangers, sur lesquels le seigneur avait droit de vie et de mort ne pouvant s'acquérir que dans le combat, où l'on risquait soi-même sa propre vie.

Le vainqueur, dans ce cas et dans celui de l'*obely*, pouvait céder ses droits à un autre, c'est-à-dire vendre son prisonnier.

Le seigneur était le seul juge compétent du traitement ou du supplice à infliger à son esclave à perpétuité, ce supplice fût-il la mort, le code que nous avons cité, *Rousskaïa Pravda* (*la Vérité russe)*, ne défendant de la barbarie des seigneurs que les serfs loués.

Citons, sur le servage et l'esclavage, quelques articles du code du grand-duc Vladimir Jaroslavetz, qui prouvent que l'esclavage et le servage existaient bien longtemps avant Boris Godounof :

« Si un *zakoup* déserte son seigneur, il devient *obel.* »

C'est-à-dire que, si un serf qui travaille en vertu d'un engagement et pour s'acquitter de sa dette prend la fuite, il devient *krepostnij*, esclave à perpétuité.

« Mais, s'il quitte son seigneur ouvertement pour aller porter plainte au prince ou aux juges, on ne doit pas l'assujettir, mais bien lui rendre justice.

» Dans le cas où un seigneur vendrait un serf loué, *zakoup,* comme étant son esclave à perpétuité, *obel*, l'homme loué sera acquitté de sa dette, et le seigneur payera à la couronne une amende de douze grivna (douze livres d'argent). »

Le seigneur était responsable des faits et gestes des esclaves à perpétuité, mais non de ceux des gens loués.

« Si un *obel* vole un cheval, le seigneur est obligé de payer pour ce vol deux grivna (deux livres d'argent) ; mais, si le vol est commis par un serf loué, le seigneur est libre de toute responsabilitié.

» Si un *zakoup* est pris en flagrant délit de vol, le seigneur a le droit de le racheter ; mais alors il devient son *obel*, c'est-à-dire son esclave à perpétuité.

» Si le seigneur autorise *son obel* à entreprendre un commerce quelconque, il répond pour toutes les dettes que cet *obel* peut contracter, et ne peut refuser de les payer. »

L'introduction de la religion chrétienne amena un certain

changement dans les lois russes relatives à l'esclavage et au servage. Le code *Rousskaïa Pravda* fut remplacé par un code de Constantin le Grand: *Soudenik Konstantina Velixago,* connu depuis Vladimir le Grand sous le nom de *Tzarskia Pravda* (règlement du tzar) et *Kormtchaïa Knega* (livre du pilote).

D'après un des articles de ce code, un serf esclave pouvait racheter sa liberté.

« Si, à la vente d'un prisonnier par les gens d'armes, ce prisonnier paye son prix, il devient libre; s'il n'a pas de quoi racheter sa liberté, l'acheteur le retient jusqu'à ce qu'il ait gagné ce prix par son travail; après quoi, il devient libre. »

Le prix du travail était fixé à trois *chlag* par été. *Le* ou *la chlag* est une monnaie qui n'existe plus et dont on n'a pu me dire la valeur réelle.

« Qui oserait priver quelqu'un de sa liberté ou vendrait la liberté d'un autre, peut être lésé de la sienne comme il en avoulu léser son prochain. »

Toutes ces précautions prises par le souverain en faveur du serf et de l'esclave prouvent combien les abus des seigneurs étaient toujours réels.

« Si le seigneur porte des coups à son esclave, homme ou femme, et si ces gens meurent par suite des coups reçus, le coupable en répond devant la loi; si pourtant l'individu maltraité ne meurt pas un ou deux jours après les coups reçus, celui qui les a portés est délivré de toute responsabilité devant la loi; mais si, de son côté, l'esclave guérit, il devient libre. »

Vous le voyez, nouveau rapport avec la loi romaine des douze tables, première réaction du peuple contre le patriciat en Italie.

« Si le patron machine pour nuire au client, que sa tête soit dévouée.

» Si le patron frappe le client, s'il lui brise un membre, il payera vingt-cinq livres d'airain, et, s'il ne compose pas avec le blessé, il y aura lieu au talion. »

Les citoyens de Novgorod, dans leurs traités avec les princes, stipulaient une clause qui prouvait que, dans certains cas, le témoignage des esclaves ou des serfs était admis en justice.

Ils disaient :

« Le prince n'ajoutera pas foi si un *cholop* ou *raba* (esclave ou serf) porte plainte contre son seigneur. »

Voilà quel était l'état des choses lorsque mourut Ivan le Terrible.

Nous avons esquissé ailleurs la figure de cet autre Louis XI, que ses sujets nobles ont appelé Ivan le Terrible et ses sujets serfs Ivan le Grand ; avec lui, la Russie d'Oleg, de Vladimir et d'Iaroslav meurt.

Nous avons aujourd'hui la Russie de Boris Godounof réformée par Pierre le Grand.

Ivan le Terrible laissait en mourant deux fils, Fœdor et Dmitri, c'est-à-dire un moribond et un enfant.

Un Tatar nommé Boris Godeonof ou Godounof est le premier ministre de Fœdor.

Sous le règne et au nom de ce mourant qui va disparaître, Boris Godounof rend un oukase.

Cet oukase porte la date de 1593. Je n'ai pas le texte sous les yeux ; j'écris ces lignes sur le Volga, où les bibliothèques sont rares et où les renseignements sont difficiles.

Seulement, l'oukase disait que désormais *le paysan* serait attaché à la terre et pourrait quitter sa maison sans le consentement du propriétaire. L'oukase ne dit ni le serf ni l'esclave, il dit *le paysan*.

Voilà donc le paysan, celui qui représentait, sous Rourik, le troisième ordre de l'État, c'est-à-dire la terre ; — les deux autres, on se le rappelle, étaient l'industrie et l'épée ; —

voilà donc le paysan confondu avec le serf et l'esclave et ne faisant plus qu'un avec lui.

Jusque-là, le paysan n'était assujetti qu'à un règlement, s'il n'était ni serf ni esclave, bien entendu.

Avant la Saint-Georges, il était défendu à l'ouvrier ou au cultivateur de quitter le maître qui l'avait loué, ou qui avait passé avec lui une convention pour la culture de ses terres.

C'était un antique usage ordonné par la nécessité d'assurer la culture des terres, et dont Ivan III avait fait une loi en 1497, à peu près cent ans auparavant.

Nous ne voyons pas dans l'histoire de l'époque que les paysans, enchaînés à la terre par l'oukase de 1593, aient fait aucune réclamation.

C'est que le Russe du XVI[e] siècle était toujours le Slavon du XI[e].

Quel était le but de cet oukase? D'empêcher, au profit de la culture, l'émigration industrielle, qui dépeuplait le pays, depuis que la route de l'Orient était ouverte par le cap de Bonne-Espérance et que les caravanes de l'Inde et de la Perse n'étaient plus obligées de venir par terre.

Celui qui rendit l'oukase n'en comprenait probablement pas lui-même toute la portée; car, bientôt après, il fut obligé de le modifier, et ce ne fut que Vasili Chouisky qui consacra, par un édit de 1607, l'adscription des paysans à la terre.

Cette assimilation injuste du paysan au serf et à l'esclave frappa particulièrement Alexis Michaelovitch, père de Pierre I[er].

Dans son code, deux articles sont consacrés à cette question : l'un appartient au chapitre XI, l'autre au chapitre XX.

Le chapitre XI traite des paysans; le chapitre XX des *kholopi* — ou serfs personnels.

Dans le chapitre XI, défense est faite aux propriétaires

de transporter les paysans, des terres données par la couronne sur les domaines privés ou héréditaires, ainsi que de se saisir d'un paysan qui s'est loué volontairement et régulièrement chez un autre maître.

Dans le chapitre XX, il est interdit aux propriétaires, sous peine d'encourir le châtiment *que le tzar ordonnera*, de faire, des paysans attachés à la terre, des *kholopi*.

Ainsi, en 1649, le paysan est enchaîné à la terre, il n'en peut bouger sans la permission du propriétaire ; mais, malgré cela, il n'est pas *kholopi*, c'est-à-dire esclave à perpétuité.

Il y a bien quelque contradiction dans cet enchaînement d'un homme libre à la terre qui l'a vu naître et qu'il est obligé de cultiver au profit de son seigneur ; mais que prouve cette contradiction? C'est que la situation, dès cette époque, était déjà si compliquée, qu'il était impossible de faire justice exacte.

En dépit de ces deux chapitres du code d'Alexis Michaelovitch, les abus s'enracinèrent et s'étendirent de telle façon, qu'un édit du tzar Pierre, en date du 1er janvier 1719, déclare que « beaucoup de propriétaires se livrant à toute sorte de désordres et de vexations envers leurs paysans, les autorités locales ont ordre de veiller activement à la suppression d'un pareil état de choses et de signaler au sénat les coupables, contre lesquels *l'empereur lui-même se réserve de prendre les mesures nécessaires.* »

En 1721, le tzar Pierre Ier s'aperçoit que l'on vend les paysans isolément, c'est-à-dire le mari sans la femme, le père ou la mère sans les enfants, et il ordonne au sénat de faire cesser au plus tôt ce trafic inhumain.

En 1722 et 1724, toujours préoccupé du bien-être de cette classe de ses sujets qu'il sent opprimés, et opprimés injustement, le czar Pierre rend deux édits qui obligent les propriétaires à délivrer à teux de leurs paysans des

deux sexes qui se marient, des certificats dans lesquels ils affirment sous serment, et sous la crainte des plus fortes peines, qu'ils ne les forcent pas au mariage.

Le tzar ne se doutait guère que ce serait sur ces édits, rendus pour sauvegarder aux paysans un reste de liberté, que l'on baserait plus tard la loi par laquelle les paysans ne peuvent se marier sans la permission de leurs propriétaires!

De Pierre Ier, nous devons passer à Paul Ier pour trouver un oukase en faveur des paysans.

Le 5 avril 1797, Paul Ier ordonne que le maximum du travail obligatoire des paysans ne doit pas dépasser trois jours par semaine.

Remarquez bien que ni Boris Godounof, ni Vasili Chouisky ni Alexis Michaelovitch, ni le tzar Pierre n'ont imposé au paysan un travail quelconque.

Les seigneurs en avaient auguré que les paysans devaient travailler toute la semaine, et, toute la semaine, ils les faisaient travailler en conséquence.

Paul Ier fixe leur travail à trois jours, et ces trois jours de travail gratuit, *de corvée*, comme on dirait chez nous, sont une amélioration pour le paysan, qui, n'ayant pas de limites fixées à son travail gratuit, devait dès lors tout son travail au seigneur.

En 1798, les tribunaux locaux et, après eux, ou plutôt avec eux, le sénat, composé de propriétaires, ayant autorisé dans la Petite-Russie la vente des paysans sans la terre, l'empereur Paul écrivit, sur le rapport qui fut présenté à sa signature, cette phrase qui n'offrait pas d'ambiguïté : « Ne point vendre sans la terre. » Ce qui n'empêcha pas les propriétaires de vendre leurs paysans avec ou sans la terre, comme ils l'entendaient.

Cette vente défendue par l'empereur Paul se faisait si publiquement, qu'elle se faisait sur les champs de foire.

Un édit de l'empereur Alexandre Ier, dont je ne puis re-

Si une famille se compose de cinq fils et que ces cinq fils se marient, il y a cinq tieglos, mais celui du père disparaît.

Les fils mariés, le père cesse de travailler : il passe à ce qu'on appelle *harikovskaïa rabota*, les travaux des vieux.

On se marie jeune en Russie ; il en résulte qu'un père de quarante ans peut être *gachiagolnoï*, c'est-à-dire inoccupé. Il en est de même des femmes. Dans cette situation, ils ne peuvent pas se louer.

Les femmes enceintes — supposons un bon seigneur, nous passerons tout à l'heure au mauvais — sont affranchies des travaux durs.

Au nombre des plus durs travaux est la moisson au soleil. On dirait, pendant les mois de juin et d'août, en Russie, que le soleil, sachant le peu de temps qu'il a à briller, redouble d'intensité.

La journée se divise ainsi : — l'été, à quatre heures du matin, c'est-à-dire avant le jour, le chef des paysans choisi par le propriétaire pour surveiller les travaux, et que l'on appelle le *starostat*, le *sortzky* (chef de la centaine) et le *desartzky* (chef de la dizaine) vont, le long du village, frappent à chaque porte, et crient qu'il est temps de se réveiller et d'aller aux champs.

En général, au moment de cet appel, les paysans sont prêts.

Le starostat, le sortzky et le desartzky font en même temps l'inspection intérieure, pour s'assurer si quelque faux malade n'essaye pas de se soustraire à la corvée.

Tout le monde alors va aux champs ou à la grange ; cela s'appelle la *barchina*.

Il y a la barchina ordinaire, qui se compose de la moitié des travailleurs : elle s'appelle *bratnabraka* ; et la barchina extraordinaire, qui se compose de tous les travailleurs : elle s'appelle *la barchina pogalovna*.

Les paysans travaillent de quatre heures du matin à midi; à midi, ils dînent.

Les enfants, qu'on n'a pas pu laisser à la maison, attendu qu'il n'y avait personne pour les y garder, sont là, soignés par les vieilles.

A deux heures, on se remet au travail jusqu'au coucher du soleil; à neuf heures, on entre à l'isba.

Remarquez que nous continuons d'admettre un seigneur juste, un maître chrétien.

Voici, outre le travail de corvée fixé à trois jours par l'empereur Paul, et qu'on peut porter à six en ordonnant une *barchina pogalovna*, quels sont les autres droits du propriétaire :

Il peut marier les paysans comme il le veut, choisir le mari à la femme, la femme au mari ; il peut empêcher le mariage; il a le droit de punir, et la punition est d'habitude les verges : — dans ces derniers temps, une loi fut promulguée, qui défendait aux seigneurs de faire donner plus de vingt-cinq coups de verges à leurs paysans; mais un seigneur, si économe qu'il soit sur les autres points, est presque toujours prodigue sur celui-là ; cent coups de verges sont le minimum; il est vrai que, pour cela, il doit s'adresser au tribunal, mais c'est une simple formalité : il n'y a pas d'exemple qu'un tribunal ait refusé, pourvu que le propriétaire paye quatre-vingt-dix roubles argent pour l'installation et le transport en Sibérie.

Pour méfait grave, c'est le *mir* qui prononce. N'acceptez pas la traduction du mot *mir* par le mot *commune* ; le mot commune, chez nous, implique franchise, liberté; le mir, c'est la réunion des paysans, qui n'a d'autre droit que celui que le seigneur lui concède momentanément et lui retire à sa volonté.

Le seigneur peut désigner qui il veut pour le recrute

ment; un paysan a déplu au seigneur, le seigneur le fait soldat. Parfois il ne s'occupe pas lui-même de ces misères, qui sont pourtant la vie et le bonheur d'un homme : il abandonne ce soin à son intendant ou au mir, qui alors désigne ou les mauvais sujets, ou les paresseux, ou les vagabonds.

Heureux les paysans dont le seigneur abandonne le recrutement au mir! malheureux ceux dont le recrutement est abandonné à l'intendant!

Un fait sur mille:

L'intendant de M. Constantin N... était chargé par son maître de désigner les recrues; il avait, dans un de ses villages, un marchand de chevaux assez riche, ayant un fils de vingt ans, et un de cinq. Pendant trois ans de suite, l'intendant désigna le fils du marchand de chevaux pour le recrutement; chaque fois, le père racheta son fils moyennant cent roubles argent (quatre cents francs).

Vint la guerre de Crimée.

Au lieu de sept ou huit hommes que chaque seigneur doit fournir par mille dans les temps ordinaires, les propriétaires furent imposés à vingt.

L'intendant, qui avait déjà désigné trois fois le fils du marchand de chevaux, le désigna une quatrième ; seulement, cette fois, il mit le prix de son rachat à quatre cents roubles; c'était seize cents francs. Le père marchanda, offrit deux cents roubles : l'intendant ne voulut rien diminuer; le père s'entêta.

Le fils partit, et fut tué.

A partir de ce moment où il n'eut plus son fils aîné pour l'aider dans son commerce, le père se mit à boire et laissa aller sa maison à vau-l'eau.

Le père est mort, le jeune frère est ruiné!

Le soldat qui rentre dans son village après ses vingt-cinq ans de service n'est plus esclave, c'est vrai; mais il est bien plus malheureux que s'il l'était!

Il ne reçoit aucun terrain du propriétaire; aucun propriétaire ne l'emploie, même comme *rabotchnik.* — Nous dirons tout à l'heure ce que c'est que le rabotchnik.

Si le soldat de retour a une famille, il rentre dans sa famille, l'aide dans ses travaux, et, en revanche, elle le nourrit; s'il n'a pas de famille, il meurt de faim ou demande l'aumône; voilà pourquoi vous voyez tant de soldats mendiant avec des croix sur la poitrine.

Si le soldat de retour a été cavalier, parfois le seigneur le place dans ses haras. Il gagne alors son entretien, il mange du *zastelnaïa.*

Disons ce que c'est que le *zastelnaïa.*

Chaque propriétaire, comme une vieille tradition de l'Orient, a les *gens de sa cour*, qu'on appelle les *dvaroviès*; il leur doit la *messatkhina*, de *messats*, mois : c'est de la farine dont ils font du pain.

Cette *messatkhina* est tout ce qu'ils reçoivent avec la *zastelnaïa*, c'est-à-dire la nourriture commune pour leur entretien.

Cependant, les propriétaires généreux ajoutent à cela vingt sous par mois.

Les hommes sont menuisiers, cuisiniers, écuyers, jardiniers, au profit du maître; les femmes sont à la laiterie, travaillent aux fabriques, raccommodent le linge, lavent la vaisselle, sont blanchisseuses, toujours au profit du maître.

Le travail inférieur s'appelle *tchomaïa rabott*, le travail noir.

Si les *dvaroviès* veulent améliorer leur position, ils louent à de petits propriétaires des travailleurs, *rabotchnik*, et se créent une industrie que le maître tolère à cause de la redevance qu'il en tire. Cette redevance est ordinairement du quart du produit.

Quant au seigneur qui loue les *rabotchnik*, il touche l'argent de leur travail.

A côté de ce revenu du seigneur, il faut ranger l'*abrok*. — L'*abrok* est la redevance que paye le paysan pour aller exercer une industrie loin de son village.

L'*abrok* est plus ou moins considérable; le chiffre moyen est de vingt roubles (quatre-vingts francs) par an.

Presque tous les *isvostchiks*, conducteurs de drojky, payent l'*abrok*.

Beaucoup de très-riches marchands de Saint-Pétersbourg et de Moscou sont des esclaves et payent l'*abrok*.

Tel marchand devenu millionuaire a offert vingt mille, trente mille, cinquante mille roubles pour se racheter.

Lorsque parut l'oukase d'émancipation, un riche marchand de Moscou offrait à son seigneur cent mille roubles (quatre cent mille francs) pour se racheter, et son seigneur refusait. Il sera libre maintenant moyennant deux cents roubles, peut-être moins.

Nous avons essayé de faire comprendre quelle était la situation des paysans chez les bons maîtres, chez les seigneurs chrétiens, comme on dit en Russie; nous avons parlé du droit, parlons de l'abus.

On se rappelle que le seigneur russe peut empêcher ses paysans de se marier, ou les marier malgré eux.

Si la jeune fille — il arrive rarement qu'elle ait ce courage — refuse de se prostituer à son seigneur, celui-ci la marie à quelque vagabond, à quelque infirme, à quelque créature répugnante, et lui coupe ses tresses, punition infamante, que la pauvre fille subit pour n'avoir pas voulu être infâme!

Il est vrai que la loi défend au prêtre de marier le paysan ou la paysanne qui dit obstinément *non* devant le prêtre; mais le prêtre dépend du seigneur, il devient sourd quand c'est son intérêt; il n'entend pas le *non* de la pauvre fille ou du pauvre garçon, et les marie tout de même.

Si une femme mariée ne veut pas être la maîtresse de

son seigneur, le seigneur peut désigner le mari pour le recrutement.

Inutile de dire que cela s'est fait cent fois.

Le seigneur n'a plus le droit de séparer les familles; mais il vend sans la terre, de sorte qu'il sépare le paysan de l'isba où il est né, où est mort son père.

Nous pourrions citer le nom d'un seigneur qui, visitant ses travaux et trouvant une femme qui, à son gré, travaillait mal, l'attela à son drojky et la fit galoper avec son cheval!

Souvent les propriétaires forcent les femmes à travailler malgré la grossesse; beaucoup d'elles accouchent au travail.

On nous a raconté qu'un propriétaire qui infligeait la peine du fouet à ses paysannes enceintes, faisait creuser la terre à la place du ventre: c'était une attention délicate pour que la femme n'avortât point sous le fouet.

Un autre qui n'avait pas pris ces précautions fit avorter deux femmes dans la même année.

Par bonheur, ces exemples-là sont assez rares pour qu'on les cite.

La loi punit tout cela; mais à qui voulez-vous que s'adresse le pauvre paysan ou la malheureuse paysanne? Au gouverneur de la province? Mais le gouverneur est l'ami du seigneur qui se livre à ces infamies. Au maréchal de la noblesse? Mais le maréchal de la noblesse est nommé par les seigneurs, et il n'ira pas, pour un misérable paysan ou une misérable paysanne, perdre une voix qui peut faire son élection.

Voulez-vous quelque chose de pis que tout cela?

Vers le commencement de ce siècle, la plupart des propriétaires grands chasseurs faisaient nourrir leurs chiens par des femmes. La tradition prétendait que les chiens étaient meilleurs.

Un propriétaire perd sa chienne, qui meurt laissant deux

chiens; il fait nourrir les deux chiens orphelins par deux femmes dont il envoie les enfants à la cuisine. Un des deux maris rentre et trouve sa femme allaitant un chien au lieu de son enfant; il prend le chien et l'écrase contre le mur. Le seigneur fait fouetter le paysan à mort.

La loi n'autorise que vingt coups de verges; mais qui s'inquiète de la loi en Russie, si ce n'est ceux qui ne sont pas assez riches pour la faire taire?

Avant Pierre III, du temps où les seigneurs, n'étant point encore affranchis, étaient soumis à des punitions corporelles, ils faisaient fouetter un esclave pour eux, comme on fouettait le menin du dauphin quand le dauphin avait mal fait ses devoirs.

Le grand malheur de la Russie, c'est que tous ces abus sont connus sans être dénoncés.

En Russie, il n'y a pas de *voix publique*. La voix publique, c'est la punition de celui que la loi ne peut atteindre.

De même que le propriétaire punit parfois l'innocent, parfois aussi il sauve le coupable.

Nous avons dit que tout méfait grave était déféré au mir; mais le délit, mais le crime doit être déféré à la loi.

Seulement, la loi qui condamne un paysan aux mines fait un tort au propriétaire : elle lui prend un travailleur, trois jours de travail gratis par semaine, cent soixante-deux jours par an.

Le propriétaire, dans ce cas, s'arrange avec la police locale : on punit le coupable de gré à gré, et le travailleur reste à son maître; il n'y a que la justice qui perde un coupable.

La justice a un bandeau sur les yeux.

Je ne sais pas dans quel but on lui met ce bandeau en France. En Russie, c'est pour qu'elle ne voie pas les abus.

Il y a plus :

Non-seulement les propriétaires dérobent souvent le coupable à la justice, mais parfois même ils se font complices de ce coupable, ou ferment les yeux sur sa culpabilité, si cet aveuglement peut leur être profitable.

Il y a une industrie qui n'existe qu'en Russie : c'est le vol des chevaux.

Presque toujours, le *pomeschik* (propriétaire) sait que tel ou tel de ses paysans cultive ce genre de vol; mais il se garde bien de livrer le voleur à la justice : ce genre de vol enrichit le village où il se pratique.

Vous me demanderez alors ce que fait la police locale, l'*ispravnik*.

Il touche la dîme du vol.

Si par hasard le vol trop patent force l'*ispravnik* à des perquisitions, les perquisitions se font dans les étables des paysans; on ne trouve rien : pourquoi? Parce que souvent les chevaux volés sont dans les écuries du seigneur, où personne n'ose pénétrer.

Les villages qui entourent le village voleur ne sont pas volés ; c'est trop juste, ils sont recéleurs.

Ne croyez pas que ce soit là un fait isolé ; non, c'est une industrie organisée, systématique, permanente. Les voleurs de chevaux forment une corporation ; ils se reconnaissent à des signes maçonniques et s'entr'aident mutuellement.

Lorsque la censure des journaux fut devenue moins sévère, une foule d'articles dénoncèrent ce fléau et furent envoyés aux journaux. Aucun n'a encore passé. Je connais tel journaliste qui en a dix dans ses cartons, avec preuves à l'appui, et qui attend le moment de les faire passer. Sous le règne d'Alexandre II, ce moment viendra un jour ou l'autre ; il serait déjà venu, si l'empereur savait ce qu'autour de lui tout le monde sait.

Ces abus sont expressément défendus par la loi. Mais une chose que l'on ne saurait trop dire, trop répéter, crier trop

haut, c'est que la loi, en Russie, est aux mains de fonctionnaires qui vivent non pas de la rétribution de la loi, mais de la vente de la loi.

Et cela se comprend : un ispravnik, commissaire de police dans un district, touche deux cents roubles par an (huit cents francs); il a plus de deux mille francs à dépenser par an, rien qu'en courses; ajoutez à cela que l'ispravnik est presque toujours élu par les propriétaires.

Le grand fléau de la Russie, c'est que l'on ne peut pas traduire en justice un fonctionnaire public.

On peut se plaindre, c'est vrai; mais on sait d'avance que la plainte ne sera point écoutée, et l'on ne se plaint pas.

C'est pour mettre fin à la plupart des abus que nous venons de signaler, que l'empereur Alexandre II a rendu l'oukase suivant :

« ARTICLE PREMIER. — Les propriétaires conservent leurs droits de propriété sur toute la terre; mais on réserve aux paysans leurs enclos, qu'ils acquièrent en un certain laps de temps au moyen du RACHAT WIKOUP. En outre, il sera assigné aux paysans une certaine quantité de terrain pour assurer leur existence et pour leur donner le moyen de remplir leurs devoirs envers le gouvernement et les propriétaires ; ils payeront pour cette terre un abrok, ou feront la corvée pour le propriétaire.

» ART. 2. — Les paysans seront partagés par sociétés rurales, et les propriétaires auront entre leurs mains la police des villages.

» ART. 3. — Le développement de ces principes et de leur application aux diverses localités d'un gouvernement sont confiés au soin des comités. Le ministre de l'intérieur communiquera ses instructions aux comités, afin qu'elles puissent les aider dans leur travail. »

Nous dirons dans la lettre suivante quelles sont les objections que les réactionnaires font à cet oukase, et quel est

le bénéfice que s'en promettent pour la Russie les progressistes.

XI

Il y a, en Russie, sur la question qui se discute en ce moment, trois partis et deux nuances.

Premier parti. — Les réactionnaires contre-émancipateurs ; parti peu considérable, mais bien appuyé à Saint-Pétersbourg.

Deuxième parti, parti du juste milieu.—Les propriétaires qui admettent l'émancipation, mais l'émancipation progressive, et qui ne veulent pas donner l'enclos, convaincus qu'ils ne seront jamais payés par les paysans.

Troisième parti. — Les progressistes, les journalistes, les gens de lettres, les employés, la bohème intelligente enfin, qui veulent l'émancipation à tout prix, comme un retour vers le sens moral, comme une expiation de trois siècles d'injustice et d'oppression.

Première nuance. — Celle qui admet, qui veut même l'émancipation, mais avec l'administration communale, c'est-à-dire avec la réunion de tous les vieillards du village et la gestion en tutelle par le mir ; elle ne permet pas au paysan de s'éloigner pendant les douze ans où il s'acquitte envers son seigneur, soit en argent, soit par les trois jours de corvée. Le mir est solidaire vis-à-vis du seigneur ; il remplace le paysan malade, ou le paysan en fuite.

Deuxième nuance. — Celle qui fait de la commune la base des nouveaux rapports entre le seigneur et le paysan, en rendant la commune responsable de tout.

Cette nuance, la plus avancée et la plus large de toutes,

veut que l'enclos appartienne au paysan sans rétribution aucune; elle permet au paysan de quitter le village pour se livrer à telle industrie qu'il lui plaira; elle prétend que le paysan doit être libre du moment où le manifeste a paru; elle dit que la commune traitera directement avec le propriétaire, recevra de lui l'enclos et les autres terres en location; elle s'engage à lui faire faire le travail qui sera dû par lui, non pour *le rachat* de l'enclos, puisque, à son avis, l'enclos doit être donné comme une indemnité bien insuffisante de l'usurpation séculaire dont le paysan est victime, mais pour le fermage des terres louées. La commune répondra de tout.

Voyons ce que dit, à l'appui de son opinion, chaque parti et chaque nuance.

Le parti des réactionnaires contre-émancipateurs, qui accuse tout haut M. Kaveline, conseiller secret de Sa Majesté, d'avoir dicté l'oukase incendiaire, prétend que cet oukase est non-seulement une spoliation de la propriété en ce qui touche l'enclos, mais encore une voie ouverte à l'usurpation du tout, en commençant par la partie.

Il dit que le mot WIKOUP RACHAT est impropre, qu'on ne *rachète* que ce que l'on a possédé, qu'une chose qu'on a *vendue* ou dont on a été *dépouillé*.

Il dit que le paysan, n'ayant jamais possédé la terre, ne l'a jamais pu vendre, n'en a jamais été dépossédé.

Que, par conséquent, le mot *rachat* est tout à la fois impropre en ce qu'il n'explique pas la situation, et dangereux en ce que, du moment que l'on arrivera à faire comprendre au paysan la valeur de ce mot, il se demandera pourquoi, le sol lui ayant évidemment et de l'aveu de l'oukase appartenu autrefois, il est autorisé à en *racheter* une si petite partie, puisque, le tout ayant été sa propriété, il aurait le droit de *reprendre* le tout.

Puis, cette question grammaticale, historique et territo-

riale posée, discutée et résolue, il passe à l'application de l'oukase, qu'il prétend impossible.

Le propriétaire doit la cession de l'enclos, c'est-à-dire d'un demi-arpent à peu près, de terrain attenant à l'isba, c'est-à-dire à la chaumière constituant un tiéglo. Cette chaumière peut être bâtie assez près de la maison seigneuriale pour que le demi-enclos à céder morde sur le parc, sur le jardin, sur les t rres; pour qu'il vienne même, qui sait? jusque sous les fenêtres du château.

Et, si dix isbas sont situés autour du parc et près du château, le seigneur va donc voir son parc morcelé par dix enclos? Il va donc avoir des propriétaires étrangers tout autour de lui?

Maintenant, supposez, continue le parti contre-émancipateur, que le paysan en veuille à son propriétaire, que le paysan soit en état de payer l'enclos comptant, — la choes est possible, soit qu'il possède les fonds nécessaires acquis au moyen de quelque industrie, soit qu'un parent ou un ami ayant fait fortune dans le commerce lui avance ces fonds en abrok, soit, enfin, par un ennemi du propriétaire; — supposez que ce paysan, qui a son isba à cent pas du château, établisse, sur l'enclos de cet isba, une fabrique de suif, ou une forge, ou toute autre industrie aux miasmes délétères, ou aux opérations bruyantes, voilà le propriétaire chassé de son château, soit par la puanteur, soit par le bruit.

Ce n'est pas tout.

Les enclos peuvent donner sur une rivière; le droit de pêche de cette rivière peut rapporter au seigneur deux mille, quatre mille, dix mille francs; si les enclos deviennent la propriété du paysan, la propriété emporte naturellement avec elle le droit de pêche. Le paysan sera-t-il en état de payer la situation de son isba, s'il est charron ou menuisier, au prix qu'elle vaut?

Un village tout entier est situé sur un grand chemin, entre deux villes commerçantes, entre Roubinsk et Iaroslav, par exemple; ce village rapporte énormément à son propriétaire parce qu'il y établit des auberges pour les paysans qui passent, des postes pour les touristes qui voyagent.

Une fois les paysans libres, ils se feront aubergistes et maîtres de poste; le propriétaire n'aura plus d'autre droit et d'autre revenu que la concurrence.

Comment apprécier le prix de ces enclos et quel sera l'estimateur impartial qui dira au paysan : « Tu dois payer tant; » au propriétaire : « Tu ne dois pas toucher plus que cela? »

Rentrons dans les cas ordinaires, et abandonnons les positions exceptionnelles.

Même entre les terres qui ne possèdent pas les avantages locaux que nous venons d'énumérer, il y a d'énormes différences de prix; plusieurs terres, appréciées à leur valeur réelle, ne pourront jamais être payées par le paysan : un demi-arpent de telle terre vaut quatre mille francs, un demi-arpent de telle autre ne vaut pas cinq roubles.

Que fera le paysan d'un demi-arpent de sable où ne poussent pas même l'ortie et le chardon?

Qui fixera des prix établis sur la valeur réelle?

Les comités?

Les comités sont composés des propriétaires.

Des commissaires du gouvernement?

Les propriétaires auront tous les moyens de les acheter; le paysan, aucun.

Si les payements à faire par les paysans sont considérables, et que le paysan ne puisse payer, vu l'élévation du chiffre, ni en numéraire ni en journées, quels moyens coercitifs aura le propriétaire dans un pays où le gouvernement lui-même ne peut pas faire rentrer ses impôts?

Supposez maintenant (il faut tout supposer quand on

passe de la théorie à l'application), supposez que le paysan qui doit trois jours de corvée par semaine se rende bien au travail pendant ces trois jours, mais ne veuille pas travailler; comment le forcera-t-on au travail?

On ne peut plus le battre. On pourra le mettre en prison; mais, en prison, il travaillera encore moins.

On l'enverra en Sibérie: c'est peupler la Sibérie au détriment de la Russie.

Que fera-t-on des paysans à qui écherront les mauvaises terres, et qui ne récolteront pas sur ces terres de quoi se nourrir? Les propriétaires seuls pouvaient les aider; mais, du moment que les paysans seront libres, il faudra qu'ils s'aident eux-mêmes.

Le gouvernement de Kestroma, par exemple, se compose de bois immenses, de forêts vierges; les villages sont situés au milieu de ces bois; les paysans, à certaines époques, sont forcés de mettre des arbres contre leurs portes pour que les ours n'entrent pas chez eux.

Que planteront-ils pour leur nourriture? du seigle, du blé, de l'avoine?.Les ours ne leur en laisseront pas un épi.

Dans les districts manufacturiers, les paysans payaient un abrok considérable, beaucoup plus considérable que ne peut être estimé un travail de trois jours par semaine; le propriétaire profitait des avantages locaux.

Après l'affranchissement, le paysan ne sera plus obligé que de lui payer le travail de trois jours. En cas de refus de ce payement, il louera un homme qui travaille pour lui; et un paysan dont l'abrok pouvait rapporter cinquante et même cent roubles au propriétaire, en sera quitte pour cinquante à soixante francs.

Enfin le dernier résultat de tout cela, c'est, chez le seigneur qui a cinq mille paysans, par exemple, la création de cinq mille propriétaires dans sa propriété; c'est-à-dire, en divisant la propriété, de cinq millons de tiéglos dans

toute la Russie, qui compte treize ou quatorze millions d'esclaves de la couronne et onze millions aux propriétaires.

Maintenant, que feront les enfants, de ce demi-arpent, s'ils sont cinq? Le morcelleront-ils? Oui! En ce cas, chacun d'eux possédera un dixième d'arpent, tout juste de quoi se faire enterrer.

Donc, les contre-émancipateurs regardent l'oukase non-seulement comme immoral, comme spoliateur, mais encore comme impossible à appliquer.

Le deuxième parti, c'est-à-dire celui des propriétaires qui admettent l'émancipation, mais l'émancipation progressive, et qui ne veulent pas donner l'enclos, convaincus qu'ils ne seront jamais payés, disent, à l'appui de la première opinion: que, si, dans un pays comme la France, c'est-à-dire dans le pays qui passe pour le plus éclairé de l'Europe, il y a des départements que, dans sa statistique intellectuelle, M. le baron Dupin a teintés de bistre, de sépia, et même d'encre de Chine, à plus forte raison dans la Russie, où soixante millions d'hommes sur soixante-quatre sont dans l'ignorance la plus complète, non-seulement de l'histoire des autres pays, mais de leur propre histoire, où cinquante millions peut-être ne savent pas lire; ils disent que la liberté étant l'arme la plus dangereuse que l'on puisse mettre aux mains des hommes instruits, cette liberté devient une arme mortelle, une arme empoisonnée aux mains des ignorants.

Ils disent qu'il fallait étudier les districts les plus éclairés, en faire en quelque sorte un état chronologique, et émanciper les paysans selon leur capacité et leur instruction.

Qu'ainsi l'on fût arrivé au résultat, avec des secousses partielles peut-être, mais sans commotion générale.

Ils ajoutent que, quant au refus qu'ils font du demi-ar-

pent, ils font ce refus dans la certitude où ils sont de ne jamais être payés, et ils invoquent à l'appui de leur opinion quelques-unes des raisons que les contre-émancipateurs ont émises : la différence du prix des terres, l'impossibilité de poursuivre l'homme qui devra payer ce prix, enfin, dans certaines localités, l'impossibilité de la division elle-même. Ils citent pour exemple le petit village de Jasniéva, appartenant au prince Gagarine, situé à douze verstes de Moscou et dont les paysans s'occupent de la récolte des fruits.

Le prince Gagarine a trois cents tieglos dans cette contrée et seulement huit cents hectares.

Chaque chef de famille doit, d'après les règlements, avoir outre son enclos, cinq hectares de terre labourable; pour satisfaire aux exigences de ces trois cents tiéglos, il faudrait, non compris les enclos, qui font à eux seuls soixante-quinze hectares, il faudrait quinze cents hectares.

Il n'y en a en tout que huit cents.

Ils donnent le problème à résoudre, non-seulement à tous les comités de la Russie, mais encore à tous les mathématiciens de l'Europe.

Bien entendu que la situation où se trouve le village de Jasniéva n'est pas unique, mais que mille propriétaires vont peut-être se trouver dans une situation identique à celle du prince Gagarine.

Le troisième parti, c'est-à-dire celui des progressistes, des journalistes, des gens de lettres, des employés, de la bohème intelligente enfin, approuve l'émancipation comme une justice, y applaudit comme à un progrès, mais ajoute :

Ce n'était point par en bas qu'il fallait commencer la réforme, c'était par en haut. Puisque l'on appelait le peuple à la jouissance de ses droits, il fallait restreindre les privilèges du pouvoir, il fallait faire ce qu'a fait le prince Rostopchine quand il a brûlé Moscou. Il fallait commencer par

brûler sa propre maison. Il fallait, avant tout, réformer la législation russe.

La première cause du désordre de notre législation, disent-ils, se trouve consignée à la première page du code: il y est dit, en toutes lettres, que *la volonté du souverain est au-dessus des lois*.

Ainsi, une cause d'une justice incontestable, gagnée devant les tribunaux par la filière desquels elle a dû passer, peut se trouver perdue par le caprice du souverain, par l'instigation d'une favorite, par l'influence d'un courtisan.

Les exemples sont nombreux.

Le sénat que l'on nomme dirigeant, par dérision sans donte, est composé d'individus parvenus au rang de généraux de division, incapables de continuer le service militaire et n'ayant jamais pensé à faire les moindres études législatives.

Ce sénat est devenu une espèce de chancellerie du ministère de la justice, qui fait triompher de gré ou de force ses opinions personnelles, quelque erronées qu'elles soient, au moyen du grand procureur, que le ministre de la justice nomme à sa guise dans chaque département, et des secrétaires dont l'avenir dépend entièrement de lui.

Joignez à ces inconvénients qui pèsent sur toutes les classes de la société, l'arbitraire qui règne dans l'emploi des revenus de l'État. Sans doute, il existe un contrôle de l'empire pour vérifier les dépenses qui se font dans toutes les branches de l'administration; mais que ces mots sacramentels PAR ORDRE SUPRÊME se trouvent placés au haut de l'article inséré dans le compte rendu, le contrôleur n'a plus rien à y voir ni à raisonner sur l'opportunité ou l'inopportunité de la dépense.

Or, en comptant les ministres, les secrétaires d'État, les sénateurs, les aides de camp généraux, tous personnages qui, légalement, possèdent la faculté de communiquer

la volonté de l'empereur, il y a quelque chose comme cinq cents individus de par la Russie en droit de commencer leurs messages par cette formule qui n'admet ni discussion ni réplique: PAR ORDRE SUPRÊME.

Les progressistes disent encore que, sans assujettir la cour de Russie à une parcimonie qui n'est ni dans les usages ni dans les mœurs du plus grand empire du monde, et qui produirait un effet fatal en diminuant le prestige d'une race élue par la nation pour régner sur elle, on pourrait fixer la dépense; qu'une liste civile établie sur les bases les plus larges de la France ou de l'Angleterre, et même de toutes deux, accordée au chef de l'État serait suffisante, lui fût-elle accordée à la charge par lui de solder sa cour, d'entretenir ses palais et ses châteaux de plaisance, son écurie, ses meutes, toute sa maison enfin.

C'est sur cette liste civile que devraient aussi être payées les fréquentes gratifications accordées aux troupes de terre et de mer pour les revues et parades, qui alors deviendraient plus rares.

Il va sans dire — c'est toujours l'avis des progressistes que nous émettons — que tout ce qui constitue en ce moment le ministère des apanages et celui des domaines de l'empire passerait au ministère de l'intérieur, attendu que le souverain ne doit rien posséder en propre.

Le plus court, dans ce cas, serait de faire une estimation judicieuse des possessions territoriales de tous les membres de la famille impériale, d'y ajouter ce qui revient à chacun dans sa part des apanages et de former pour tous un capital garanti par l'État, et dont les intérêts seraient exactement servis aux ayants droit à la fin de chaque année. Ils ne trouveraient pas bien à plaindre un prince ou une princesse auquel ou à laquelle on accorderait, par exemple, deux ou trois millions de revenu.

Tous ces budgets, une fois dûment établis et garantis, il

ne serait plus permis de détourner arbitrairement un kope, des caisses publiques, ni d'accomplir le moindre emprunt soit au dehors, soit dans le pays même, au moyen d'émissions d'assignats sous telle dénomination que ce fût, à moins de nécessité urgente, et, alors, sur une proposition du ministère des finances, qui serait discutée au conseil de l'empire, et ne pourrait recevoir la sanction impériale qu'en obtenant une majorité des deux tiers, par exemple.

Ceux qui raisonnent ainsi prétendent que cinq années d'une administration pareille dans la partie financière aurait un résultat qui surpasserait les prévisions les plus hardies: la masse des courtisans soldés s'éclaircirait comme par magie; les récompenses pour revues et parades cesseraient; le nombre des régiments de la garde prétorienne, jouet cher et dangereux, diminuerait; les finances, administrées systématiquement et garanties contre toute spoliation illégale, refleuriraient; les dettes de l'État contractées hors du pays se liquideraient peu à peu, et néanmoins dans un temps plus court qu'on n'oserait l'espérer; le papier-monnaie se réduirait à un chiffre en rapport avec l'encaisse métallique destiné à le garantir; enfin, le crédit public reposerait sur une base immuable et non sur le bon plaisir d'un seul.

Ils disent encore...

Mais ils disent tant de choses, qu'il faudrait des volumes pour consigner tout ce qu'ils disent, d'autant plus que les choses qu'ils disent nous paraissent, à nous surtout, peuple de l'Occident habitué au gouvernement communal, constitutionnel ou républicain, extrêmement sensées.

Laissons-les donc dire, et passons aux deux nuances.

La première nuance est assez restreinte dans ses prétentions de liberté: elle substitue le mir à l'individu, parce qu'il lui paraît, en effet, difficile que l'individu isolé s'acquitte elle ne permet pas au paysan de s'éloigner, parce

qu'elle veut toujours avoir sous sa main le paresseux pour le forcer à travailler, le vagabond pour le forcer à rester en place, le déviateur pour le forcer à marcher droit. Le mir s'engageant à remplacer le paysan malade on en fuite, le propriétaire n'aura point à craindre que son travail ne languisse, ou que le fugitif ne lui emporte le prix de son enclos.

On propose, au reste, pour plus de sécurité, de fonder un grand crédit universel on des banques locales.

La deuxième nuance, la plus libérale, tranche les difficultés en proposant de donner la liberté tout de suite, et l'enclos pour rien.

Peut-être est-ce le moyen le plus simple et même le moins dangereux.

En somme, voilà la situation telle qu'elle est à cette heure; les hommes la jugent, Dieu l'éclaircira.

Dans tous les cas, l'empereur Alexandre vient d'attacher son nom à l'un des actes les plus grands et les plus humains qui aient jamais été accomplis par un souverain.

Il vient de rendre à vingt-trois millions d'hommes la liberté, c'est-à-dire le bien le plus précieux que Dieu ait donné à l'homme après la vie !

FIN

TABLE

LXVI. — Les steppes et les lacs salés 1
LXVII. — Astrakan 13
LXVIII. — Arméniens et Tatars 26
LXIX. — En Kalmoukie 40
LXX. — Fête chez le prince Toumaine 53
LXXI. — Continuation de la fête 65
LXXII. — Les chevaux sauvages 80
LXXIII. — Les steppes 91
LETTRES SUR LE SERVAGE EN RUSSIE 119

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER

POISSY, TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.

